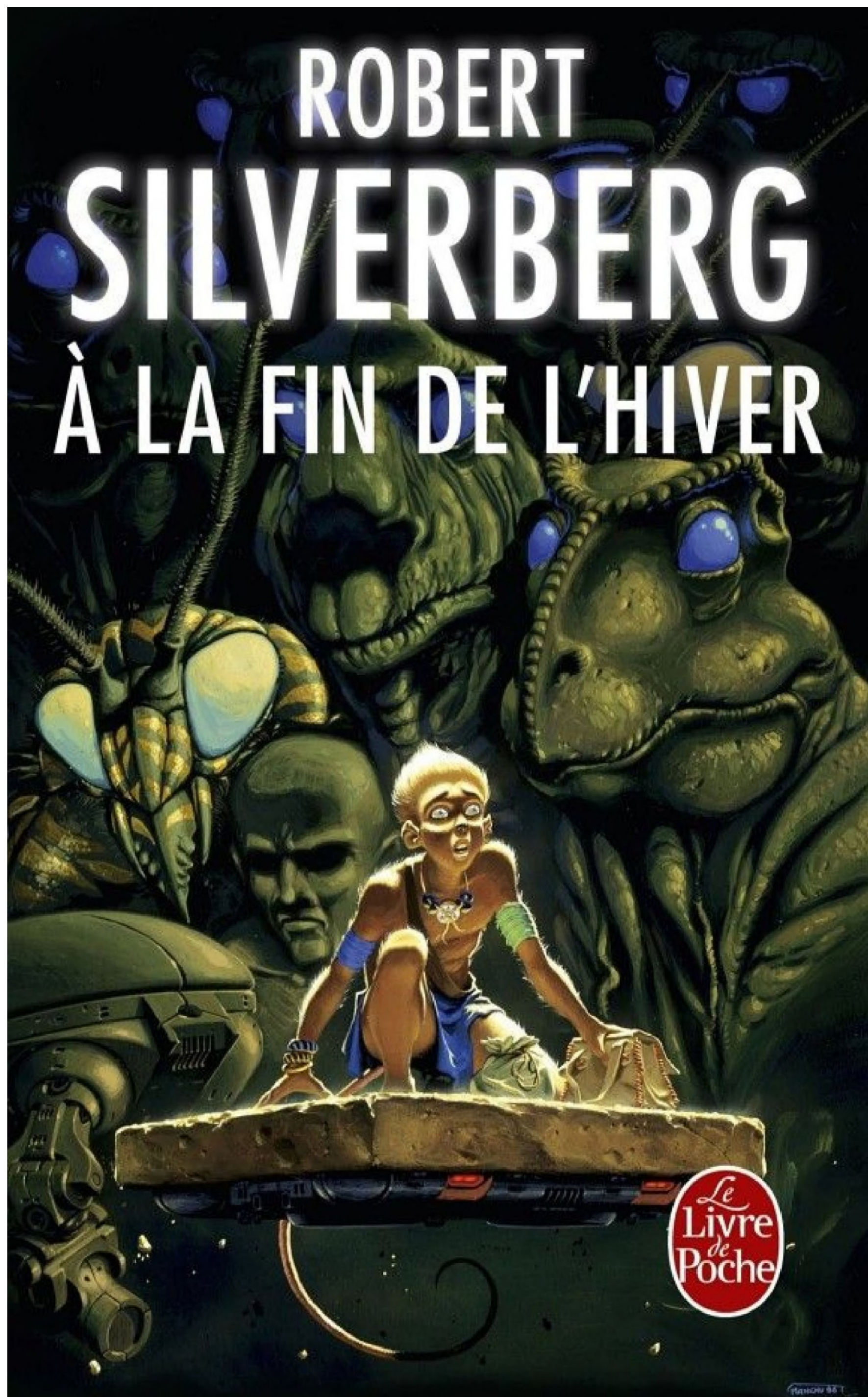
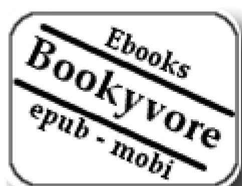

ROBERT
SILVERBERG
À LA FIN DE L'HIVER
Le Livre de Poche

ROBERT SILVERBERG

A LA FIN DE L'HIVER

Traduit de l'américain par Patrick Berthon





ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

1-L'hymne du printemps nouveau

Nulle part dans la mémoire du Peuple on ne trouvait trace d'une journée comme celle-là. Dans le cocon où, sept cents siècles auparavant, les ancêtres de Koshmar et de sa petite troupe avaient trouvé refuge durant le Long Hiver, il pouvait s'écouler six mois ou plus sans que le plus petit événement fût digne de figurer dans les chroniques. Mais, ce matin-là, ce furent trois événements extraordinaires qui se succédèrent en l'espace d'une heure et transformèrent à jamais la vie de Koshmar et de sa tribu.

On découvrit tout d'abord qu'une troupe nombreuse de mangeurs de glace, remontant des profondeurs glacées de la terre, s'approchait du cocon par-dessous.

C'est Thaggoran, le chroniqueur, qui perçut leur présence. Thaggoran était l'ancien de la tribu, par le titre comme par la situation. Il avait vécu plus longtemps que tous les autres, car sa qualité de chroniqueur lui conférait le privilège de vivre jusqu'à la fin naturelle de ses jours. Le dos voûté, la poitrine creuse, il avait des yeux chassieux, perpétuellement rougis aux commissures et une fourrure blanche semée de

poils gris. Mais il était encore vigoureux et possédait une grande énergie. Thaggoran, qui était quotidiennement en contact avec le passé de sa race, avait la conviction que, s'il était si bien conservé, c'était grâce à cette fréquentation du passé immémorial de la planète, de la grandeur d'une époque révolue, le temps de la chaleur.

Depuis plusieurs semaines, Thaggoran parcourait le réseau de tunnels qui s'entrecroisaient sous le cocon de la tribu, à la recherche de pierres de lumière, les précieuses et magnifiques gemmes utilisées dans l'art de la divination. Les galeries souterraines qu'il sillonnait avaient été creusées dans le roc au prix d'un labeur d'une patience infinie par ses lointains ancêtres cherchant à se protéger ainsi de l'explosion des étoiles et des pluies noires qui avaient détruit la Grande Planète. Depuis dix mille ans, personne n'y avait trouvé une seule pierre de lumière, mais Thaggoran avait rêvé à trois reprises dans le courant des derniers mois qu'il lui reviendrait d'en ajouter une au petit trésor de la tribu. Il connaissait le pouvoir des rêves et en savait la valeur. C'est pourquoi il passait presque toutes ses journées dans les entrailles de la terre.

Il se trouvait dans le plus profond et le plus froid de tous les tunnels, celui qu'ils appelaient la Grande Glacière. Avançant précautionneusement sur les mains et les genoux, il espérait découvrir avec sa seconde vue des pierres de lumière incrustées dans la paroi quand soudain il perçut un curieux tremblement, de légères pulsations, d'étranges vibrations. La sensation qui parcourut son organe sensoriel dans toute sa longueur, de la base de la colonne vertébrale jusqu'à la pointe, révélait la proximité d'êtres vivants.

Alarmé, Thaggoran cessa d'avancer et demeura parfaitement immobile.

C'était vrai. Il percevait des émanations de vie toutes proches : telle une foreuse, une créature gigantesque perçait la roche. Un être vivant creusait son chemin avec indolence dans les ténèbres glacées des entrailles de la planète.

— Yissou ! murmura Thaggoran en faisant le signe du Protecteur. Emakkis ! poursuivit-il sur le même ton en faisant le signe du Pourvoyeur. Dawinno ! Friit !

Lentement, craintivement, il colla sa joue contre le sol inégal et appuya les coussinets de ses doigts sur la pierre froide, puis il fouilla les profondeurs à l'aide de sa seconde vue tout en

faisant décrire un large arc de cercle à son organe sensoriel.

Les sensations, de plus en plus fortes, étaient maintenant indéniables. Thaggoran frissonna. Il tripota nerveusement l'antique amulette qu'il portait en sautoir.

Il y avait bien là-dessous un être vivant. D'une intelligence limitée, presque obtus, mais indiscutablement vivant, et qui émettait des vibrations intenses. Et il n'était pas loin. Thaggoran sentait qu'il n'était séparé de lui que par une couche de pierre pas plus épaisse que la longueur d'un bras. L'image prit lentement forme : un énorme animal sans membres, au corps épais, qui se tenait sur la queue à l'intérieur d'un tunnel vertical à peine plus large que lui. Il avait le corps couvert de longues soies noires, épaisses comme le bras, et de profondes pustules rougeâtres creusées dans sa chair pâle, émanaient des bouffées nauséabondes. L'animal creusait la montagne d'un mouvement inexorable, utilisant ses dents courtes et fortes pour se frayer un chemin dans la roche qu'il rongeait et assimilait avant de l'expulser sous forme de sable humide à l'autre extrémité de son corps massif, long de trente fois la taille d'un homme.

Mais cet animal n'était pas le seul de son espèce à se déplacer. Sur la gauche comme sur la droite Thaggoran percevait maintenant d'autres émanations puissantes. Les monstrueuses créatures étaient au moins au nombre de trois, peut-être cinq, voire même une douzaine. Chacune enfermée dans son boyau, poursuivant sa lente progression vers la surface.

Des mangeurs de glace, songea Thaggoran. Yissou ! Est-ce possible ?

Bouleversé, frappé de stupeur, il demeura accroupi, écoutant en silence les vibrations des énormes animaux.

Cela ne faisait plus maintenant aucun doute dans son esprit : il s'agissait bien de mangeurs de glace. Jamais il n'en avait vu – jamais personne n'avait vu un mangeur de glace – mais il en avait une image très nette. Les plus anciennes chroniques tribales faisaient mention de ces animaux d'une taille colossale que les dieux avaient créés dès les premiers jours du Long Hiver, quand les habitants les moins résistants de la Grande Planète périssaient en masse dans le froid et les ténèbres. Les mangeurs de glace, qui avaient élu domicile au plus profond du ventre de la terre n'avaient

besoin ni d'air ni de lumière ni de chaleur. Au vrai, ils les fuyaient comme la peste. Et les prophètes avaient annoncé que lorsque le Long Hiver atteindrait à son terme, les mangeurs de glace commenceraient à remonter vers la surface, jusqu'à ce qu'ils débouchent dans la grande lumière du jour qui causerait leur perte.

Il semblait donc que l'ascension des mangeurs de glace eût commencé. Cela signifiait-il que l'hiver interminable touchait à sa fin ?

Peut-être ces mangeurs de glace s'étaient-ils simplement trompés. Les chroniques attestaient qu'il y avait déjà eu un grand nombre de présages mensongers. Thaggoran connaissait bien les textes : le Livre de l'Aurore Malheureuse, le Livre du Réveil Glacé, le Livre de l'Éclat Trompeur.

Mais peu importait que ce fût un véritable présage de la venue du printemps ou une nouvelle déception s'ajoutant à une liste déjà longue : le Peuple allait être contraint d'abandonner son cocon et d'affronter l'inconnu et les mystères de l'air libre.

Thaggoran avait aussitôt saisi toute l'ampleur de la catastrophe. Toutes les années passées dans l'obscurité des tunnels déserts avaient

gravé à l'encre rouge dans son esprit un plan indélébile du réseau de passages souterrains. La progression ascendante des monstres indolents à travers les couches de pierre et de terre les conduirait inéluctablement au cœur de la vaste salle où, depuis des millénaires, le Peuple avait trouvé refuge. Cela ne faisait absolument aucun doute. Les gigantesques vers allaient déboucher juste au-dessous de la table d'autel. Et la tribu n'était pas plus capable d'arrêter leur avance aveugle que de ralentir la chute d'une étoile de mort à l'aide d'un filet d'herbe tressée.

Beaucoup plus haut, au-dessus du tunnel où Thaggoran demeurait à l'écoute des mangeurs de glace, Torlyri, la femme-offrande et la compagne du chef Koshmar, s'approchait au même moment du sas du cocon. C'était l'heure où le soleil se levait, l'heure où Torlyri allait présenter l'offrande quotidienne aux Cinq Déités.

La grande et douce Torlyri était renommée pour sa beauté et pour sa bienveillance. Sur sa fourrure d'un noir lustré, deux spirales d'un blanc éclatant couraient de la poitrine aux chevilles. Des muscles puissants jouaient sous sa peau. Elle avait des yeux noirs et très doux, le sourire chaleureux et facile. Tous les membres

de la tribu aimaient Torlyri. Depuis son plus jeune âge, elle s'était différenciée des autres et avait toujours porté la marque du vrai chef, celui vers lequel on peut se tourner pour demander aide et conseil. Sans cette douceur de caractère, elle eût probablement pris en main le destin de la tribu à la place de Koshmar. Mais la beauté et la force ne suffisent pas ; la douceur est interdite au chef.

C'est donc Koshmar, et non Torlyri, qui fut choisie neuf ans auparavant, quand l'ancien chef, Thekmur, atteignit la limite d'âge.

— Mon jour de mort est arrivé, avait annoncé à Koshmar la puissante Thekmur. Et voici venu celui de ton couronnement.

C'est ainsi que Koshmar avait été élevée à la dignité de chef de la tribu, comme la décision en avait été prise cinq ans plus tôt, et qu'un autre destin avait été dévolu à Torlyri. Et quand, peu après le départ de Thekmur, ce fut au tour de Gonnari, la femme-offrande, de franchir le sas, Thaggoran et Koshmar allèrent déposer la coupe des offrandes dans les mains de Torlyri. Puis, les yeux brillants de larmes, Koshmar et Torlyri s'étreignirent et donnèrent leur accord devant la tribu au grand complet. Plus tard, dans le courant de la journée, elles

fêtèrent dans l'intimité d'une des salles de couplage leur double nomination, avec force rires et une vive passion.

— Notre heure est venue de gouverner, dit Koshmar.

— Oui, dit Torlyri, notre heure est enfin venue.

Mais elle connaissait la vérité, à savoir que Koshmar allait maintenant diriger le Peuple et que, pour sa part, elle ne ferait que servir. N'étaient-elles pas pourtant toutes deux, chef et femme-offrande, les servantes de la tribu ?

Ainsi, chaque matin depuis neuf ans, Torlyri accomplissait le même trajet dès que le signal silencieux de l'apparition du soleil dans le ciel lui parvenait par l'œil du sas. Elle sortait du cocon du côté du ciel, gravissait l'intérieur de la falaise en suivant le dédale de galeries étroites et escarpées menant au sommet et débouchait sur la surface plane baptisée le Lieu de la Sortie où elle accomplissait le rite qui constituait sa principale responsabilité.

Chaque matin, Torlyri ouvrait le sas et franchissait le seuil pour s'avancer prudemment dans le monde extérieur. Ce seuil, les membres de la tribu ne le franchissaient pour la plupart qu'à trois reprises dans le courant de leur

existence : leur jour de baptême, leur jour de couplage et leur jour de mort. Le chef voyait le monde extérieur une quatrième fois, à l'occasion de son couronnement. Mais Torlyri avait le privilège et la charge de s'y aventurer quotidiennement. Elle avait même le droit d'avancer jusqu'à la table de pierre en granit rose pailleté d'or, dressée à six pas de l'ouverture. Elle plaçait sur la pierre consacrée la coupe des offrandes contenant des fragments du monde intérieur, des phosphobaies, quelques brins de chaume d'une paroi ou un petit morceau de viande calcinée. Puis elle vidait la coupe de la veille et rapportait quelque chose du monde extérieur : une poignée de terre, de petits cailloux, quelques brins d'herbe rouge. Cet échange quotidien était essentiel au bien-être de la tribu. Destiné aux dieux, il signifiait : *Nous n'avons pas oublié que nous faisons partie du monde et que nous vivons dans le monde, même si nous nous en sommes retranchés. Un jour, nous reviendrons vivre à la surface de ce monde que vous avez créé pour nous et voici le gage de cette promesse.*

Ce matin-là, arrivée au Lieu de la Sortie, Torlyri posa la coupe des offrandes et saisit le volant qui commandait l'ouverture du sas. La

grande roue luisante n'était pas facile à actionner, mais elle la fit aisément tourner. Torlyri était fière de sa force. Ni Koshmar ni aucun homme de la tribu, pas même Harruel, le plus grand et le plus costaud des guerriers, ne pouvait la battre à la lutte au pied ou à saute-caverne.

La porte s'ouvrit et Torlyri sortit. L'air vif du matin lui emplit les narines.

Le soleil commençait juste à se lever. Il étalait à l'orient des coulées d'un rouge froid et la poussière tourbillonnant dans l'air frais semblait étinceler et flamboyer d'un feu intérieur. Au pied de la corniche sur laquelle elle se tenait, Torlyri découvrit le large et tumultueux cours d'eau qui coulait en contrebas et miroitait dans la lumière écarlate du petit matin.

Ce fleuve était autrefois appelé Hallimalla par ses riverains. Son nom précédent était Sipsimutta et, dans des temps encore plus reculés, Mississipi. Mais Torlyri ignorait tout cela. Pour elle, le fleuve était simplement le fleuve ; tous les autres noms étaient tombés dans l'oubli depuis des centaines de milliers d'années. La terre avait beaucoup souffert depuis la venue du Long Hiver. Puisque la

Grande Planète Monde n'était plus, pourquoi les noms se seraient-ils perpétués ? Il en restait bien quelques-uns, mais très peu, et le fleuve avait perdu le sien.

Le cocon à l'intérieur duquel les membres de la tribu de Koshmar avaient passé toute leur existence – et où leurs ancêtres s'étaient réfugiés depuis des temps immémoriaux pour attendre que se dissipent les ténèbres glacées causées par la chute des étoiles de mort – était une sorte de terrier confortable et douillet creusé dans un escarpement dominant le fleuve puissant. S'il fallait en croire les chroniques, les premiers survivants des pluies létales et du froid terrifiant s'étaient contentés de s'abriter dans des grottes, se nourrissant de racines et de la viande des animaux qu'ils pouvaient tuer. Mais le froid avait encore empiré et plantes et animaux sauvages avaient disparu de la surface du globe. L'ingéniosité humaine avait-elle jamais eu à relever un tel défi ? La réponse avait été apportée par la construction du cocon, une enceinte souterraine creusée dans la falaise, bien au-dessus de la limite des neiges. De petits groupes d'humains, au nombre rigoureusement limité par un contrôle des naissances, occupaient les différentes salles du cocon.

L'éclairage était fourni par des grappes de phosphobaies, l'aération assurée par un réseau de conduits et l'eau pompée dans des cours d'eau souterrains. Produits agricoles et bétail, dont l'adaptation à la vie à la lumière artificielle avait été obtenue grâce à des procédés de magie depuis longtemps oubliés, occupaient des salles voisines. Les cocons étaient de véritables petits univers se suffisant à eux-mêmes, aussi isolés les uns des autres que s'ils accomplissaient séparément un long voyage dans la nuit de l'espace. Et c'est à l'intérieur de ces cocons que les survivants du cataclysme dont la planète avait été victime attendaient depuis des millénaires que vienne enfin le jour où les dieux se lasseraient de lancer des étoiles de mort du haut de leur demeure céleste.

Torlyri s'avança jusqu'à la pierre consacrée, posa la coupe des offrandes, se tourna vers chacune des Cinq Directions Sacrées et prononça les Cinq Noms.

— Yissou, dit-elle. Le Protecteur.

— Emakkis. Le Pourvoyeur.

— Friit. Le Guérisseur.

— Dawinno. Le Destructeur.

— Mueri. La Consolatrice.

Sa voix résonnait dans le silence. Elle prit la

coupe de la veille, la vida et regarda par-dessus le bord de la corniche. Du haut en bas de l'escarpement où ne poussaient que des arbustes noueux et rabougris, étaient disséminés des ossements blanchis comme autant de brindilles éparpillées par le vent. Parmi eux se trouvaient ceux de Gonnari, ceux de Thekmur et ceux de Thrask qui avait été chroniqueur avant Thaggoran. Il y avait aussi les os desséchés de la mère de Torlyri, ceux de son père et ceux de tous leurs ancêtres. Tous ceux qui avaient franchi le sas avaient trouvé la mort sur ce versant abrupt, terrassés par le baiser furieux de l'air glacé.

Torlyri se demandait combien de temps pouvaient survivre ceux qui sortaient du cocon à leur jour de mort. Une heure ? Une journée ? Jusqu'où réussissaient-ils à avancer avant de s'effondrer ? Torlyri supposait que la plupart d'entre eux se contentaient de s'asseoir en attendant la fin. Certains, succombant à la curiosité, avaient-ils désespérément tenté de se lancer à la découverte du monde qui s'étendait au-delà de la corniche ? Quelqu'un avait-il résisté assez longtemps pour atteindre la berge du fleuve ?

Elle se demanda ce que l'on pouvait éprouver

en arrivant au pied de l'escarpement et en trempant le bout de ses doigts dans le mystérieux et impétueux courant…

Cela doit brûler comme le feu, se dit-elle. Mais un feu rafraîchissant, un feu purifiant. Elle s'imagina en train d'avancer dans les eaux sombres, jusqu'aux genoux, aux cuisses, au ventre, sentant le feu bouillonnant de l'eau atteindre ses reins et son organe sensoriel. Elle se vit en train de s'élancer dans le courant rapide en direction de l'autre rive, si lointaine qu'elle la distinguait à peine, fendant les flots de son corps ou marchant sur l'eau comme certains l'avaient fait, s'il fallait en croire les légendes. Marchant sans s'arrêter vers le pays du soleil levant, chaque pas l'éloignant un peu plus du cocon qu'elle ne reverrait plus.

Torlyri ne put réprimer un sourire. Était-elle bête de s'abandonner ainsi à son imagination.

Quelle trahison pour la tribu si la femme-offrande devait profiter de la liberté qui était sienne de franchir le sas pour déserter le cocon ! Mais elle éprouvait un étrange plaisir à faire comme si cela pouvait lui arriver un jour. On pouvait au moins en rêver. Torlyri soupçonnait que tout le monde ou presque éprouvait de loin en loin le désir de découvrir le

monde extérieur et rêvait de s'y enfuir, même si très rares étaient ceux qui l'eussent avoué. Elle avait entendu dire qu'au fil des siècles quelques individus, lassés de la vie du cocon, avaient osé franchir le sas et avaient atteint le fleuve avant de disparaître dans les terres inconnues qui s'étendaient au-delà des eaux. Ceux-là n'avaient pas été chassés du cocon à leur jour de mort, ils étaient partis de leur propre initiative pour percer les mystères de l'inconnaissable. Quelqu'un avait-il réellement jamais suivi une conduite aussi désespérée ? Quoi qu'il en fût, si cela s'était véritablement produit, aucun humain vivant ne pouvait en témoigner. De toute façon, ceux qui auraient osé partir ainsi n'auraient pu revenir pour le raconter. Ils auraient très rapidement péri dans le monde impitoyable du dehors. Quitter le cocon était pure folie, songea Torlyri. Mais une folie bien tentante.

Elle s'agenouilla pour ramasser ce dont elle avait besoin pour son offrande intérieure.

Mais, du coin de l'œil, elle surprit un mouvement rapide. Interdite, elle pivota sur elle-même et se retourna vers le sas juste à temps pour voir la frêle silhouette d'un garçon franchir l'ouverture et s'élancer vers le bord de

la corniche.

Torlyri réagit sans réfléchir. Le garçon avait déjà commencé à basculer de l'autre côté, mais elle se redressa d'un bond et, se jetant sur sa gauche, elle réussit à le saisir par le talon avant qu'il disparaisse. Malgré ses hurlements et les violents coups de pied qu'il donnait, elle tint bon et parvint à le tirer en arrière et à le ramener sur la corniche.

Ses yeux agrandis par la peur exprimaient l'audace et la détermination. Il regardait derrière elle pour essayer d'apercevoir les collines et le fleuve. Mais Torlyri ne relâchait pas son étreinte, pour le cas où il aurait tenté un nouveau plongeon pour lui échapper.

— Hresh ! s'écria-t-elle. Bien sûr ! Qui d'autre que toi aurait essayé de commettre cette folie ?

C'était le fils de Minbain. Âgé de huit ans, le garçon avait toujours été entêté et débordant de vitalité. Ils l'avaient surnommé Hresh-le-questionneur, tellement sa curiosité illicite était insatiable. Petit et frêle, presque chétif, c'était une véritable anguille, au visage triangulaire s'allongeant étrangement à partir d'un large front sous lequel brillaient de grands yeux sombres et mystérieux semés de taches

écarlates. Tout le monde disait de lui que c'était un enfant qui cherchait les ennuis, mais cette fois il s'était vraiment mis dans un très mauvais pas.

— Es-tu devenu fou ? demanda Torlyri en secouant tristement la tête. Où croyais-tu donc aller ?

— Je voulais juste voir comment c'était dehors, Torlyri, répondit-il doucement. Le ciel, le fleuve, tout…

— Tu aurais vu tout cela à ton jour de baptême.

— J'ai encore toute une année devant moi ! répliqua-t-il en haussant les épaules. Je ne pouvais pas attendre aussi longtemps !

— La loi est la loi, Hresh ! Tout le monde la respecte pour le bien commun. T'imagines-tu être au-dessus de la loi ?

— Je voulais juste voir comment c'était, répéta le garçon en prenant un air renfrogné. Juste une fois, Torlyri !

— Tu sais ce qui arrive à ceux qui enfreignent la loi ?

— Pas vraiment, répondit Hresh, l'air inquiet. Mais je suppose que cela fait mal. Qu'est-ce que tu vas me faire, Torlyri ?

— Moi ? Rien ! C'est à Koshmar de décider.

— Alors, qu'est-ce qu'elle va me faire ?

— Je ne sais pas. Nous verrons. On a déjà tué des gens pour ce que tu as fait.

— Tué ?

— On les a expulsés du cocon. C'est la condamnation à une mort certaine. Pas un humain ne peut espérer survivre dehors plus de quelques jours. Regarde, mon garçon !

Elle tendit le bras vers les ossements blanchis disséminés sur tout le versant abrupt.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda vivement Hresh.

Torlyri prit le bras maigrelet du garçon et le serra jusqu'à ce qu'elle sente l'os.

— Des squelettes, répondit-elle. Comme celui qu'il y a à l'intérieur de ton corps. Si tu vas dehors, il ne restera de toi que des os sur cette pente. Comme tout le monde.

— Tous ceux qui ont quitté le cocon ?

— Ils sont tous là, Hresh. Comme des bouts de bois dispersés par les vents d'hiver.

Un tremblement parcourut le petit corps de Hresh.

— Il n'y en a pas assez, dit-il d'un ton de défi. Depuis toutes ces années qu'il y a des jours de mort, toute la pente devrait être couverte d'os. Il devrait y en avoir plus haut que moi.

Sentant qu'elle n'allait pouvoir s'empêcher de sourire, Torlyri détourna la tête. Ce gamin n'avait décidément pas son pareil.

— Les os ne durent pas, Hresh. Au bout de cinquante ans, peut-être cent, ils tombent en poussière. Ceux que tu vois sont les ossements des derniers qui ont été chassés.

— Est-ce qu'on me fera la même chose, à moi ? demanda le garçon d'une voix étouffée après avoir réfléchi pendant quelques instants.

— La décision appartient à Koshmar.

Une lueur de panique passa dans les yeux étranges du gamin.

— Mais tu ne vas pas lui en parler, dis ? Dis, Torlyri ? Tu n'es pas obligée d'en parler, poursuivit-il en prenant un air rusé. Tu as failli ne pas me voir. Quelques secondes de plus et je passais derrière ton dos avant de descendre. Je ne serais resté que jusqu'à demain matin et personne n'en aurait rien su. Ce n'est quand même pas comme si j'avais fait du mal à quelqu'un. Je voulais simplement voir le fleuve…

Torlyri soupira. Il était difficile de résister au regard effrayé et implorant du gamin. Et, en vérité, quel mal avait-il commis ? Il n'avait pas eu le temps de faire plus d'une dizaine de pas.

Elle comprenait fort bien le désir qu'il avait de découvrir ce qui se trouvait à l'extérieur du cocon, sa curiosité inassouvie, la foule de questions sans réponse qui se pressaient dans sa tête. Elle avait elle-même connu un peu cela, mais sans toute la fougue que possédait le garçon. Et pourtant il avait transgressé la loi. Si elle fermait les yeux là-dessus, ce serait au péril de son âme.

— Je t'en prie, Torlyri ! Je t'en prie…

Elle secoua la tête, puis, sans détacher son regard du garçon, elle rassembla tout ce dont elle avait besoin pour l'offrande intérieure. Elle regarda une nouvelle fois dans chacune des Cinq Directions Sacrées. Elle prononça les Cinq Noms. Puis elle se retourna vers l'enfant et, d'un geste brusque, lui montra le sas. Il avait l'air terrifié.

— Je n'ai pas le choix, Hresh, dit doucement Torlyri. Il faut que je te mène auprès de Koshmar.

Dans un passé très reculé quelqu'un avait installé au niveau des yeux une plaque polie de pierre noire le long du mur arrière de la salle principale. Nul ne savait pour quelle raison la pierre avait été placée à cet endroit, mais, au fil des générations, elle était devenue la pierre

consacrée à la mémoire des chefs disparus de la tribu. Chaque fois qu'elle éprouvait des craintes sur l'avenir du Peuple, Koshmar se faisait un devoir de l'effleurer du bout des doigts en murmurant rapidement le nom des six dernières qui l'avaient précédée à la tête de la tribu. C'était sa manière hâtive d'invoquer le pouvoir de leur esprit et de leur demander de pénétrer en elle pour la guider dans la bonne voie. Il lui semblait que cette invocation était plus directe et plus efficace que celle des Cinq Déités, et elle tenait beaucoup à ce petit rite de son invention.

Depuis quelque temps Koshmar avait pris l'habitude de toucher la pierre noire chaque jour. Une fois d'abord, puis deux ou trois fois dans la même journée. Et elle récitait la liste des noms :

Thekmur, Nialli, Sismoil, Yanla, Vork Lirridon.

Elle avait des prémonitions. Elle ne savait pas exactement de quoi, mais elle avait l'impression que le monde allait connaître des bouleversements et qu'elle aurait bientôt besoin de conseils. Dans ces moments d'incertitude, la pierre était un réconfort.

Koshmar se demandait si son successeur perpétuerait, elle aussi, la coutume qui

consistait à caresser la pierre quand son âme était troublée. Elle savait qu'il lui faudrait bientôt songer à choisir un successeur. Elle était dans sa trentième année. Encore cinq ans et elle atteindrait la limite d'âge. Son jour de mort arriverait, comme était arrivé celui de Thekmur et de Nialli, de Sismoil et de toutes les autres. On la conduirait jusqu'au sas et on la ferait sortir dans le froid où elle irait au-devant de sa mort. Telle était la coutume, immuable, inéluctable. Le cocon était fini, la nourriture limitée et il fallait faire de la place pour les jeunes.

Elle ferma les yeux et posa le bout de ses doigts sur la pierre noire. Immobile, la grande femme à la forte carrure et au regard pénétrant, au faîte de sa vigueur et de son pouvoir, implorait silencieusement de l'aide.

C'est à ce moment-là que Torlyri fit irruption dans la salle, traînant le petit Hresh, cet insupportable mioche qui passait son temps à fourrer son nez là où il ne fallait pas. Le gamin se tortillait en hurlant et s'efforçait désespérément d'échapper à la poigne de Torlyri. Il avait un regard égaré et les yeux brillants de peur, comme s'il venait de voir une étoile de mort plonger sur le toit du cocon.

Très étonnée, Koshmar se retourna pour leur faire face. Sa fourrure gris-brun gonflée par l'irritation la faisait paraître une fois et demie plus large qu'elle n'était en réalité.

— Que se passe-t-il ? Qu'a-t-il encore fait ?

— J'étais sortie pour faire l'offrande, commença Torlyri, quand je l'ai aperçu du coin de l'œil qui…

Elle fut interrompue par Thaggoran qui entrait à son tour dans la salle. A la stupéfaction de Koshmar, il avait l'air presque aussi égaré que Hresh. Il agitait les bras et son organe sensoriel avec des mouvements désordonnés et son débit était si confus et précipité que Koshmar ne parvint à saisir que des bribes de ce qu'il essayait de lui dire.

— Mangeurs de glace… Le cocon… Juste au-dessous… Droit sur nous… C'est la vérité, Koshmar ! C'est la prophétie !…

Hresh ne cessa de gémir et de hurler pendant ce discours tandis que Torlyri continuait de raconter son histoire d'une voix douce.

— Chacun son tour ! s'écria Koshmar. Je ne comprends rien à ce que vous dites !

Elle tourna un regard noir vers le vieux chroniqueur chenu et s'inclina devant lui, comme écrasée par le poids de tout le savoir

dont il était le seul dépositaire. Jamais elle ne l'avait vu aussi troublé.

— Des mangeurs de glace, Thaggoran ? C'est bien ce que tu as dit ?

Encore tout tremblant, Thaggoran marmonna quelques mots incompréhensibles qui furent couverts par les cris de terreur du gamin. L'air furieux, Koshmar se retourna vers sa compagne.

— Torlyri, rugit-elle, que fait donc ici ce petit braillard ?

— C'est ce que j'essaie de te raconter ! Je l'ai surpris en train de franchir le sas.

— Quoi ?

— Je voulais juste voir le fleuve ! hurla Hresh. Juste un petit moment !

— Tu connais la loi, Hresh ?

— C'était juste pour un petit moment !

— Quel âge a-t-il, Torlyri ? demanda Koshmar avec un soupir.

— Huit ans, je crois.

— Alors, il connaît la loi. Bon, puisqu'il veut voir le fleuve, il le verra. Remonte avec lui et fais-le sortir.

Bouleversée, Torlyri la regarda sans rien dire et des larmes commencèrent à briller dans ses yeux. Hresh se mit à geindre et à hurler de plus

belle. Mais Koshmar l'avait assez vu. Cet enfant était un véritable fléau, et la loi était on ne peut plus claire. Qu'on l'emmène au sas et bon débarras ! D'un geste impatient, elle leur fit signe de s'éloigner et se tourna de nouveau vers Thaggoran.

— Très bien, dit-elle. Et maintenant, qu'est-ce que c'est que cette histoire de mangeurs de glace ?

D'une voix chevrotante, le chroniqueur se lança dans un récit extravagant, saccadé et très difficile à suivre. Il était question de pierres de lumière qu'il cherchait dans la Grande Glacière, quand il avait perçu à proximité la présence de quelque chose de vivant, quelque chose de grande taille qui avançait dans la roche en creusant une sorte de tunnel.

— J'ai cherché à entrer en contact, poursuivit Thaggoran, et j'ai trouvé l'esprit d'un mangeur de glace. Bien sûr, on ne peut pas vraiment dire qu'un mangeur de glace ait un esprit, mais, dans un sens, c'est bien cela, et alors, j'ai ressenti…

— A quelle distance de toi était-il ? demanda Koshmar, le visage sombre.

— Pas loin du tout ! Et il n'était pas seul. Il y en avait une douzaine en tout, et pas loin de

moi. Tu sais ce que cela signifie, Koshmar ! Ce doit être la fin de l'hiver ! Les prophètes ont écrit : « Quand les mangeurs de glace commenceront à monter… »

— Je connais les prophètes ! répliqua sèchement Koshmar. Et tu as dit que ces… animaux arriveraient directement sous notre grande salle ? En es-tu bien sûr ?

— Ils vont déboucher en plein milieu, répondit Thaggoran en hochant vigoureusement la tête. Je ne sais pas dans combien de temps… Peut-être dans une semaine, ou dans un mois, ou même dans six mois. Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils se dirigent droit sur nous. Et ils sont gigantesques, Koshmar.

Il écarta les deux bras autant qu'il le pouvait.

— Ils font au moins ce diamètre… peut-être plus !

— Que Yissou nous protège ! murmura Torlyri tandis que Hresh poussait de petits cris d'incrédulité.

— Qu'est-ce que vous faites encore là, tous les deux ? rugit Koshmar d'un ton exaspéré. Torlyri, je t'ai demandé de le conduire au sas ! La loi est claire ! Quiconque s'aventure à l'extérieur du cocon sans en avoir le droit ne peut plus y revenir ! Je te le demande une

dernière fois, Torlyri : conduis-le au sas.

— Mais il n'est pas vraiment sorti du cocon, dit posément Torlyri. Il a juste fait quelques pas et…

— Ça suffit, Torlyri ! Tu vas obéir maintenant ! Prononce les paroles sacrées et jette-le dehors ! Et toi, viens avec moi, ajouta-t-elle en se retournant derechef vers Thaggoran. Viens me montrer tes mangeurs de glace. Nous les attendrons avec nos hachettes et nous les découperons en rondelles dès qu'ils apparaîtront. Une rondelle et une autre rondelle et…

Elle s'interrompit brusquement en entendant un cri rauque et étranglé, comme une sorte de gargouillement, qui provenait du fond de la salle.

— Aaoouuaah !

Le cri se prolongea pendant de longs instants, puis mourut lentement.

— Yissou et Mueri ! murmura Koshmar au comble de l'étonnement. Qu'est-ce que c'est que cela ?

C'était un son tel qu'elle n'en avait jamais entendu. Était-ce un de ces vers de glace qui s'agitait et éructait juste avant de fracasser le sol de la grande salle ? Déroutée, elle fouilla la

pénombre du regard. Mais tout était calme, tout semblait parfaitement normal. Le tabernacle était à sa place, de même que le coffret renfermant le livre des chroniques, la Pierre des Miracles dans sa niche, entourée de toutes les antiques pierres de lumière et le berceau dans lequel Ryyig, le Faiseur de Rêves, dormait de son sommeil étemel…

— Aaoouuaah !

— C'est Ryyig ! s'écria Torlyri. Il se réveille !

— Par les Déités ! lança Koshmar. C'est bien lui ! Il se réveille !

Elle sentit une terreur sacrée l'envahir et ses genoux se dérobèrent sous elle. Prise d'un brusque vertige, elle dut s'appuyer à la paroi. Elle posa la main sur la pierre noire et commença de réciter la liste des noms à voix basse : Thekmur, Nialli, Sismoil, Thekmur, Nialli, Sismoil… Le Faiseur de Rêves s'était dressé sur son séant – cela lui était-il jamais arrivé ? Il avait les yeux ouverts – dans la mémoire du Peuple nul n'avait jamais vu les yeux du Faiseur de Rêves – et il criait, lui que personne n'avait jamais entendu émettre de bruit plus fort qu'un ronflement. Il battait l'air de ses mains et remuait les lèvres. Il semblait vouloir parler.

— *Aaoouuaah !* cria pour la troisième fois le Faiseur de Rêves.

Puis il referma les yeux et se replongea dans son rêve sans fin.

Dans la salle de culture chaude et humide, haute de plafond et bien éclairée, les femmes arrachaient les fleurs superflues des verfeuilles et émondaient les vrilles des vignes-velours. C'était une tâche répétitive, mais tranquille et agréable.

Minbain se redressa brusquement et regarda autour d'elle, l'air inquiet, en penchant la tête sur le côté.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Galihine.

— Tu n'as rien entendu ?

— Non, rien du tout.

— Un bruit très curieux, insista Minbain dont le regard passa de Boldirinthe à Sinistine et à Cheysz avant de revenir se fixer sur Galihine. On aurait dit une sorte de grognement.

— Le ronflement d'Harruel, avança Sinistine.

— Koshmar et Torlyri qui se donnent du bon temps, dit Boldirinthe.

Au milieu de l'éclat de rire général, Minbain pinça les lèvres. Elle était plus âgée que les autres et elle se sentait souvent différente. Dans

le passé elle avait été une génitrice et n'était devenue ouvrière qu'après îa mort de Samnibolon, son compagnon. Ce n'était pas un cheminement très courant et elle soupçonnait les autres de la trouver bizarre. Peut-être croyaient-elles que la mère d'un enfant aussi singulier que Hresh devait être, elle aussi, un peu étrange. Mais que savaient-elles de ces choses ? Aucune des femmes présentes dans la salle n'avait jamais connu l'homme, ni porté un enfant et elles n'avaient aucune idée de ce que cela pouvait être d'en élever un.

— Écoutez ! reprit Minbain. Cela recommence ! Vous n'avez pas entendu ?

— Je suis sûre que c'est Harruel, dit Sinistine. Il rêve qu'il s'accouple avec toi, Minbain !

— Voilà un joli couple ! ricana Boldirinthe. Minbain et Harruel ! Comme je t'envie, Minbain ! Imagine-le en train de se jeter sur toi et de te renverser…

— Tais-toi ! hurla Minbain.

Elle saisit son panier de fleurs de verfeuilles et le lança vers Boldirinthe qui réussit à le faire dévier au dernier moment en levant le coude. Le panier rebondit, s'éleva et se retourna, libérant une masse de fleurs jaunes et gluantes

qui tombèrent sur Sinistine et Cheysz. Toutes les femmes écarquillèrent les yeux. Un tel accès de colère était véritablement très rare.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda Cheysz, une petite femme très douce qui semblait totalement ébahie par l'attitude de Minbain. Regarde, ajouta-t-elle, au bord des larmes, j'en ai partout sur moi.

De fait, les fleurs d'un jaune-vert pâle, gorgées de nectar luisant s'accrochaient en grappes à sa fourrure, lui donnant un curieux aspect moucheté. Sinistine, elle aussi, en était couverte et, quand elle essaya d'enlever une fleur, la fourrure commença de s'arracher en même temps, ce qui lui fit pousser un hurlement de douleur. Des éclairs de colère froide passaient dans ses yeux d'un bleu délavé. Saisissant une grosse vrille noire de vigne-velours qui se trouvait à ses pieds, elle avança vers Minbain en la brandissant comme un fouet.

— Arrêtez ! s'écria Galihine. Êtes-vous devenues folles ?

— Écoutez ! dit Minbain. Je viens encore d'entendre ce bruit.

Tout le monde fit silence.

— Cette fois, dit Cheysz, je l'ai entendu.

— Moi aussi, dit Sinistine, les yeux remplis

d'étonnement en jetant la vrille de vigne-velours. Une sorte de grognement. Comme tu l'as dit, Minbain.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda Boldirinthe.

— C'est peut-être un dieu qui passe devant le sas, suggéra Minbain. Peut-être Emakkis à la recherche d'une brebis égarée, ou bien Dawinno qui se mouche. Étrange, poursuivit-elle après un haussement d'épaules. Vraiment très étrange. Il faudra en parler à Thaggoran.

Puis elle se tourna vers Cheysz avec un sourire d'excuse.

— Laisse-moi t'aider à enlever tout cela de ta fourrure, dit-elle.

Ryyig n'était sorti de son sommeil que pendant quelques instants. Tout s'était passé si rapidement que même ceux qui avaient assisté à la scène ne pouvaient totalement en croire leurs yeux et leurs oreilles. Et maintenant, les yeux clos, la poitrine se soulevant et s'abaissant si lentement qu'on eût pu le croire taillé dans la pierre, le Faiseur de Rêves s'était de nouveau retiré dans son mystérieux sommeil. Mais ses cris, survenant après la découverte de l'ascension des mangeurs de glace, étaient des présages hautement significatifs.

Pour Koshmar, il s'agissait de signes indiquant que le nouveau printemps du monde était tout proche. Le moment n'était peut-être pas encore arrivé, mais ce n'était qu'une question de temps.

Avant même cette journée où s'étaient passés des événements si étranges, Koshmar avait perçu des changements dans le rythme de la vie de la tribu. Il y avait eu des frémissements à l'intérieur du cocon, une certaine effervescence dans les esprits, le sentiment qu'une ère nouvelle était sur le point de s'ouvrir. Les structures ancestrales qui s'étaient perpétuées pendant des millénaires étaient en train de se fissurer.

C'est d'abord la durée du sommeil qui avait changé, comme Minbain l'avait mentionné un jour.

— J'ai l'impression de ne plus dormir, avait-elle dit.

— Moi non plus, avait ajouté son amie Galihine en hochant la tête, et pourtant je ne suis pas fatiguée. Je ne comprends pas pourquoi.

De toute éternité, les habitants du cocon avaient passé plus de temps à dormir qu'à veiller, serrés les uns contre les autres par deux

ou par trois, leurs fourrures étroitement mêlées, perdus dans des rêves nébuleux. Ce n'était plus vrai maintenant. Tout le monde semblait étrangement vif, actif, agité et un peu perturbé, semblait-il, par la nécessité d'occuper ces heures supplémentaires de veille.

Ce changement était surtout manifeste chez les jeunes.

« Les sales gamins ! ronchonnait Konya, le guerrier bourru. S'ils continuent à être aussi insupportables, nous allons leur faire faire les exercices ! »

Koshmar trouvait que leur turbulence mettait en péril la tranquillité du cocon et elle pensait en particulier à l'étrange garçon qu'était Hresh et à la jolie Taniane aux grands yeux tristes, mais aussi à Orbain à la large poitrine et à ce petit balourd de Haniman. Tout le monde savait que les enfants étaient pleins de vie, mais nul n'en avait jamais vu animés d'une vitalité aussi farouche. Ils dansaient en rond pendant des heures d'affilée, ils chantaient sans se lasser d'interminables rengaines sans queue ni tête, ils escaladaient les parois fragiles du cocon et se suspendaient au plafond. La semaine précédente, tandis que Koshmar était en train de célébrer le rite de la fête de Lord Fanigole, il

avait fallu leur imposer le silence et ils avaient été longs à obéir. Et maintenant on venait de surprendre Hresh en train d'essayer de quitter le cocon… Encore un effet du vent de folie qui soufflait sur eux.

L'épidémie avait ensuite touché les géniteurs : Nittin et Nettin, Jalmud et Valmud, Preyne et Threyne. Les différents couples avaient à l'évidence accompli leur tâche saisonnière et le ventre des femmes s'était déjà bien arrondi, mais ils passaient les journées entières à s'accoupler avec zèle, comme s'ils craignaient qu'on leur reproche d'avoir failli à leur devoir.

Puis ce fut le tour des membres les plus anciens de la tribu d'être atteints par cette nervosité. Thaggoran commença à arpenter tous les tunnels à la recherche de pierres de lumière et Harruel, le grand rouquin barbu, à grimper au mur comme un galopin tandis que Konya faisait jouer ses muscles et tournait en rond comme un fauve en cage. Koshmar elle-même se sentait différente. Elle éprouvait une sorte de démangeaison, très profonde, sous sa fourrure et même sous sa peau. Et maintenant les mangeurs de glace montaient vers la surface. Des bouleversements s'annonçaient. Quelle

autre explication donner au réveil de Ryyig, le Faiseur de Rêves, et à ses cris ?

— Koshmar ? demanda enfin Thaggoran après un très long silence.

— Laisse-moi tranquille, dit-elle en secouant la tête.

— Tu as dit que tu voulais aller voir les mangeurs de glace, Koshmar ?

— Pas maintenant. S'il est en train de se réveiller, il faut que je reste à ses côtés.

— Tu crois que c'est possible ? demanda Torlyri. Tu crois qu'il est en train de se réveiller ?

— Comment veux-tu que je le sache, Torlyri ? Tu as entendu la même chose que moi !

Koshmar constata que Hresh était encore là. Mais le garçon ne criait plus. Il était figé sur place par la peur. Koshmar le foudroya du regard, puis ses yeux rencontrèrent ceux de Torlyri et elle y lut une supplication muette.

Torlyri lui fit le signe de Mueri. La bienveillante Mueri, la Mère, la Consolatrice. Mueri, la déesse à laquelle Torlyri était tout particulièrement vouée.

— Très bien, soupira Koshmar en acquiesçant d'un signe de la tête, je lui

pardonne. Nous ne pouvons chasser quelqu'un le jour où le Faiseur de Rêves se réveille. Mais fais-le sortir d'ici tout de suite ! Et surtout qu'il n'oublie pas qu'à la prochaine incartade, je le… je… Oh ! fais-le sortir, Torlyri ! Et vite !

Dans la salle des guerriers, Staip interrompit son exercice et releva la tête avec inquiétude.

— Vous n'avez rien entendu ?

— J'ai entendu quelqu'un tirer au flanc, grommela Harruel.

Staip ne releva pas l'insulte. Harruel était fort et dangereux ; il n'était pas question de le provoquer à la légère.

— On aurait dit un cri, poursuivit-il. Comme un hurlement de douleur.

— Reprends ton exercice, dit Harruel. Tu discuteras plus tard.

— Et toi ? demanda Staip en se tournant vers Konya. Tu as entendu ?

— J'étais pris par ma tâche, répondit posément Konya. Je ne travaillais pas avec distraction.

— Moi non plus, rétorqua vivement Staip. Mais j'ai entendu un cri affreux. Deux cris. Peut-être trois, il doit se passer quelque chose là-bas. Qu'en pensez-vous ? Konya ? Harruel ?

— Je n'ai rien entendu, dit Harruel.

Il s'exerçait à l'énorme Roue de Dawinno qu'il faisait tourner tout en parlant. Konya, de son côté, se tenait devant les fuseaux du Métier d'Emakkis tandis que Staip travaillait sur l'Échelle de Yissou. Les trois hommes sévères et vigoureux étaient les guerriers chevronnés de la tribu et c'est ainsi qu'ils brûlaient leur énergie, jour après jour, dans l'isolement interminable du cocon douillet.

Staip regarda sombrement ses compagnons. Leurs regards moqueurs le mirent hors de lui. Il s'exerçait avec le même sérieux qu'eux et ce n'était pas sa faute si les autres n'avaient pas entendu les trois cris affreux. Ils n'avaient pas le droit de se moquer de lui. Il sentit la colère monter en lui et les battements de son cœur s'accélérer. Ils étaient si fiers de s'exercer avec autant d'assiduité ! Mais ce n'était pas une raison pour le traiter de tire-au-flanc et pour l'accuser de relâcher son attention…

Était-ce son imagination ou bien ces deux-là lui lançaient-ils des piques depuis déjà plusieurs semaines ? Jusqu'à présent, il avait tout laissé passer, mais, en y réfléchissant, il avait vraiment l'impression qu'ils ne cessaient de lui reprocher d'être indolent, d'être bête, d'être lent…

La vie était difficile depuis quelque temps. Tout le monde semblait plus vif, plus alerte, mais aussi plus irritable et tendu. Staip dormait assez mal et, de toute évidence, il n'était pas le seul. Les prises de bec étaient plus nombreuses, de même que les mouvements d'humeur.

Mais de là à l'insulter… Ils n'avaient pas le droit !

S'abandonnant à sa colère, Staip s'avança vers eux, résolu à les provoquer. Il se dirigea vers Konya et s'était déjà mis en position de combat quand il changea d'avis et pivota sur lui-même. Il savait que Konya et lui-même étaient de force égale et se battre avec lui ne lui apporterait rien. C'est Harruel qu'il allait affronter. L'arrogant Harruel à la silhouette imposante, le plus fort de toute la tribu. Oui, c'est cela qu'il fallait faire ! Il allait étendre Harruel et les autres comprendraient qu'il ne fallait pas traiter Staip par-dessous la jambe !

— Approche ! dit-il en dardant un regard noir sur Harruel tout en prenant la posture dite du Double Assaut. Viens te battre avec moi, Harruel !

— Qu'est-ce qui te prend, Staip ? demanda calmement Harruel sans manifester le moindre étonnement.

— Tu le sais très bien. Allez, viens ! Viens te battre !

— Nous avons nos exercices à faire. Il me reste l'Échelle et le Métier, et puis encore une heure de sauts et de flexions…

— Tu as peur de moi ?

— Tu as perdu la raison, Staip.

— Tu m'as insulté. Viens te battre ! Les exercices peuvent attendre !

— Il est de notre devoir sacré d'effectuer les exercices, Staip. Nous sommes les guerriers de la tribu.

— Les guerriers ! Pour quelle guerre te prépares-tu, Harruel ? Puisque tu te considères comme un guerrier, viens te battre avec moi ! Viens te battre ou, par Dawinno, je t'étends sur le carreau, que tu sois en position ou non !

— Les exercices d'abord, soupira Harruel. Nous nous battrons après.

— Par Dawinno… lança Staip d'une voix rauque.

Il entendit du bruit derrière lui. Lakkamai entrait dans la salle des guerriers. C'était un homme noueux, à la fourrure sombre, à l'air austère et distant, qui n'avait pas la parole facile. Lakkamai passa devant eux en silence pour aller prendre sa place devant les Cinq

Déités, un appareil d'un maniement particulièrement ardu, le plus difficile de tous leurs exercices. Puis, comme s'il prenait enfin conscience de la tension régnant dans la salle, il leva la tête.

— Que faites-vous donc, tous les deux ? demanda-t-il.

— Il prétend avoir entendu un son étrange, répondit Harruel. Comme un cri de douleur, répété à deux ou trois reprises.

— Et c'est pour cela que vous voulez vous battre ?

— Il m'a traité de tire-au-flanc, dit Staip. Et il y avait déjà eu d'autres insultes.

— Très bien, Staip, dit Harruel. Si tu as besoin d'une volée, je vais t'en flanquer une, et une bonne ! Allez, qu'on en finisse !

— Imbéciles, murmura Lakkamai en saisissant les poignées des Cinq Déités.

Staip fit un autre pas dans la direction d'Harruel. Puis il s'arrêta brusquement en se demandant ce qu'il faisait. La froideur méprisante de Lakkamai avait chassé toute la fureur de son esprit enflammé, comme une baudruche qui se fût dégonflée. Harruel, lui aussi, semblait indécis et ils échangèrent un regard hésitant. Au bout de quelques instants,

Harruel se retourna comme s'il ne s'était rien passé et reprit son exercice. Staip le regarda avec étonnement en se demandant s'il devait continuer de le provoquer. Mais son envie était retombée et il retourna piteusement à son exercice. A l'autre bout de la salle, il entendait Konya s'exercer sur le Métier.

Les quatre hommes demeurèrent longtemps devant leurs appareils sans qu'un seul d'entre eux ouvre la bouche. Staip sentait encore une colère sourde bouillonner dans son crâne. Il ne savait pas si l'affrontement avec Harruel pouvait être considéré comme une victoire ou comme une défaite, mais il n'éprouvait aucun sentiment de triomphe. Pour se soulager, il travaillait avec trois fois plus d'ardeur qu'à l'accoutumée. Il avait passé toute son existence devant ces appareils, façonnant son corps, développant ses muscles jour après jour, car, aussi paisible que fût la vie dans le cocon, le devoir du guerrier était d'être fort. Les légendes affirmaient qu'un jour le Peuple quitterait le cocon pour affronter le monde de l'extérieur et, quand ce jour viendrait, la tribu aurait besoin de la force de ses guerriers.

— Les cris que Staip a entendus étaient ceux du Faiseur de Rêves, dit Lakkamai au bout d'un

très long silence et sans qu'on lui eût rien demandé. Le Faiseur de Rêves se réveille. C'est ce que l'on m'a dit.

— Quoi ? s'écria Konya.

— Tu vois ! dit Staip. Tu vois bien !

Harruel se laissa tomber de l'Échelle de Yissou et, l'air incrédule, demanda des détails. Mais Lakkamai se contenta de hausser les épaules et poursuivit son exercice en silence.

Koshmar demeura toute la journée devant le berceau du Faiseur de Rêves, regardant ses yeux remuer sous les paupières d'un rose pâle. Elle se demandait depuis combien de temps il dormait ainsi. Cent ans ? Mille ans ? D'après la tradition de la tribu, il avait fermé les yeux le jour où le Long Hiver s'était abattu sur la planète et il ne devait les ouvrir que lorsque l'hiver prendrait fin. Les prophéties annonçaient que cet hiver durerait sept cent mille ans.

Sept cent mille ans ! Le Faiseur de Rêves avait-il donc dormi pendant tout ce temps ?

C'est ce qui était prédit. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ?

Et pendant toute cette éternité de sommeil, son esprit avait parcouru les cieux à la recherche des étoiles de mort et de leur flamboyante traînée de feu, suivant d'un bout à

l'autre leur interminable trajectoire. On disait qu'il dormirait jusqu'à ce que le dernier de ces astres terrifiants soit tombé du ciel et que la terre se soit assez réchauffée pour permettre à la race humaine de sortir des cocons. Le Faiseur de Rêves venait donc d'ouvrir les yeux, fugitivement, certes, mais il les avait ouverts et il avait commencé à parler, ou tout au moins à essayer d'articuler. Qu'aurait-il pu faire d'autre qu'annoncer la fin de l'hiver ? Ces sons étranglés pouvaient-ils être autre chose que le signe de la venue des temps nouveaux ? Torlyri, Thaggoran, Hresh et elle-même les avaient entendus. Mais fallait-il se fier à ces sons ridicules ? Était-ce vraiment la fin de l'hiver ? Oui, s'il fallait en croire les présages. Car il y avait d'autres signes : la montée des mangeurs de glace vers la surface et l'étrange nervosité dont souffrait toute la tribu. Koshmar pria pour que ce soit vrai. Yissou ! Faites que cela arrive maintenant ! Faites que je sois celle qui guidera son peuple vers la lumière du soleil !

Koshmar se retourna avec un regard inquiet, car il était absolument interdit de déranger Ryyig le Faiseur de Rêves. Mais bien des choses qui étaient interdites semblaient maintenant permises. S'étant assurée qu'elle était seule, elle

posa doucement la main sur l'épaule nue du Faiseur de Rêves. Comme le contact de cette peau était étrange ! On eût dit un vieux morceau de cuir assoupli par l'usage, extrêmement doux, délicat, fragile. Son corps ne ressemblait pas au leur. Cette étrange créature nue et toute rose, aux longs bras maigres et aux jambes si frêles qu'elles ne pouvaient le porter nulle part, n'avait pas de fourrure. Mais elle était également dépourvue d'organe sensoriel.

— Ryyig ? Murmure Koshmar. Ryyig ? Ouvre encore les yeux ! Dis-moi ce que tu dois me dire !

Il sembla tressaillir dans son berceau, comme pour lui faire comprendre qu'il n'aimait pas qu'on trouble son sommeil. Son front nu se plissa et de ses lèvres minces sortit un sifflement à peine perceptible. Mais ses yeux demeurèrent fermés.

— Dis-moi, Ryyig, la chute des étoiles de mort est-elle terminée ? Le soleil brillera-t-il de nouveau ? Pouvons-nous sortir en toute sécurité ?

Koshmar crut percevoir un léger battement de ses paupières. Hardiment, elle lui secoua l'épaule, d'abord avec douceur, puis plus

vigoureusement, comme si elle voulait le réveiller de force. Elle enfonça profondément les doigts dans la chair molle et sentit les os fragiles. Elle se demanda si Thekmur aurait pris un tel risque. Et Nialli ? Peut-être pas, mais tant pis. Koshmar secoua encore une fois le Faiseur de Rêves qui émit un couinement et détourna la tête.

— Tu as déjà essayé de le dire, murmura Koshmar d'un ton pressant. Dis-le ! *L'hiver est fini.* Dis-le ! Dis-le !

Les fines et pâles paupières se relevèrent brusquement et Koshmar découvrit de grands yeux troublants d'un violet soutenu, nimbés de rêves et de mystères à jamais inaccessibles. L'impact de ce regard fut si violent que Koshmar fit un ou deux pas en arrière. Mais elle se ressaisit rapidement.

— Venez ! cria-t-elle. Venez tous ! Il se réveille ! Venez voir !

La silhouette fluette de Ryyig sembla faire des efforts pour se remettre sur son séant dans le berceau. Koshmar passa le bras derrière son dos pour l'aider à s'asseoir. Sa tête ballottait, comme si elle était trop lourde pour son cou. Il émit un nouveau gargouillement et Koshmar se pencha sur lui, collant l'oreille à sa bouche. Les

membres de la tribu arrivaient des deux côtés de la salle et se rassemblaient autour d'elle. Elle vit Minbain, la petite Cheysz et Salaman, le jeune guerrier. Harruel fit une entrée majestueuse et, écartant les autres, s'immobilisa devant le Faiseur de Rêves qu'il considéra d'un regard terrible.

Et Ryyig parla.

— L'hi… l'hiver…

Sa voix était faible, mais les mots parfaitement audibles.

— L'hi… l'hiver…

— L'hiver est fini, souffla Koshmar. Allez ! Dis-le ! Dis : *Pourquoi attendez-vous ? L'hiver est fini !*

— L'hi… l'hiver… articula une troisième fois le Faiseur de Rêves.

Ses lèvres minces remuaient convulsivement. Des muscles tressaillaient sur la mâchoire creuse. Koshmar sentit le corps de Ryyig s'affaisser sur son bras. Ses épaules se soulevèrent une dernière fois et son regard se perdit dans le vague.

— Il est mort ? demanda Harruel. Oui, on dirait qu'il est mort. Le Faiseur de Rêves est mort !

— Il s'est seulement rendormi, dit Torlyri.

Koshmar secoua lentement la tête. Harruel avait raison. La vie s'était retirée du corps du Faiseur de Rêves. Elle approcha son visage du sien ; elle toucha sa joue, son bras, sa main. Il était bien mort. Froid, flasque, mort. C'était assurément le signe qu'une ère s'achevait et qu'une nouvelle commençait. Koshmar allongea la silhouette chétive dans le berceau et se tourna vers les siens avec un regard triomphant. Sa poitrine palpitait d'exultation. Le moment était venu. Et il était venu tandis que la tribu était sous sa conduite. Ses prières étaient exaucées.

— Vous l'avez entendu ! déclara-t-elle. Il a dit : *Pourquoi attendez-vous ?* Il a dit : *L'hiver est fini !* Nous allons quitter notre cocon, nous allons abandonner cette montagne. Nous la laisserons à ces maudits mangeurs de glace, s'ils la veulent. Commençons à rassembler nos possessions. Nous devons nous préparer à ce voyage ! C'est aujourd'hui que nous sortons !

— Le seul mot que je l'ai entendu prononcer, c'est « l'hiver », objecta Torlyri de sa voix douce. Je ne l'ai rien entendu dire d'autre.

Koshmar se tourna vers elle, l'air ébahie. Il ne faisait maintenant plus aucun doute que de grands bouleversements étaient en cours, car

c'était la deuxième fois de la journée que la douce Torlyri qu'elle aimait tendrement s'opposait à la volonté de sa compagne.

— Tu as mal entendu, dit-elle en contenant son irritation. La voix du Faiseur de Rêves était très faible, mais ses paroles ne laissent subsister aucun doute. Qu'en penses-tu, Thaggoran ? Le Jour du Départ n'est-il pas venu ? Et vous autres, qu'en pensez-vous ?

Elle parcourut la salle d'un regard sévère et tout le monde détourna les yeux.

— Je vois que vous êtes d'accord, poursuivit Koshmar. L'hiver est fini. Les étoiles de mort ne tomberont plus. C'est l'heure de partir. Notre longue réclusion s'achève et, par la grâce de Yissou et de Dawinno, les humains vont reprendre possession de leur planète !

Elle agita son vigoureux organe sensoriel d'un côté et de l'autre en larges mouvements autoritaires, défiant quiconque de s'élever contre elle. Et nul ne dit mot. Koshmar vit que le petit Hresh la regardait fixement, les yeux brillants d'excitation. Tout le monde était d'accord. Le Jour du Départ était arrivé. Elle allait devoir consulter Thaggoran sur la procédure à suivre, ce qui serait certainement long et compliqué. Mais les préparatifs du

départ, les rites et l'ensemble des cérémonies commenceraient aussitôt que possible. Puis la tribu du cocon de Koshmar se mettrait en route pour prendre possession de la planète.

Thaggoran sortit de leur niche les cinq plus anciennes pierres de lumière, celles qui étaient appelées Vingir, Nilmir, Dralmir, Hrongnir et Thungvir, et il les plaça sur le pentacle de l'autel. C'étaient les pierres les plus sacrées, celles dont le pouvoir était le plus grand. Il posa successivement la main sur chacune des pierres afin d'établir entre elles le lien qui permettait la divination. Leur surface noire et brillante comme un miroir rutilait sous les grappes de phosphobaies qui éclairaient la salle. Elles luisaient d'un éclat dur et froid, comme si la douce lumière des phosphobaies allumait en elles un feu intense.

Malgré le rêve qu'il avait fait par trois fois et qui lui annonçait qu'il était destiné à trouver une pierre de lumière, Thaggoran s'était résigné à ne pouvoir en ajouter une à la collection de la tribu. Ce n'était pas une nouvelle pierre de lumière qu'il avait découverte dans le dédale de tunnels souterrains, mais des mangeurs de glace et le temps lui faisait maintenant défaut pour poursuivre ses recherches. Mais les prédictions

contenues dans les rêves n'étaient pas toujours d'une grande exactitude. Elles lui avaient annoncé qu'il ferait une grande découverte et c'est ce qui s'était passé.

Il toucha Vingir, Dralmir et Thungvir et sentit le pouvoir des pierres noires et luisantes. Il toucha Nilmir. Il toucha Hrongnir. Il commença de prononcer la formule incantatoire. *Dites-moi, dites-moi, dites-moi, dites-moi…*

— Dis-moi, murmura une voix derrière lui.

Thaggoran sursauta, surpris d'entendre éclater juste derrière lui les mots dont son esprit était rempli. Il se retourna et vit Hresh à l'entrée de la salle. Le gamin se tenait en équilibre sur une seule jambe, les yeux écarquillés, l'air apeuré, manifestement prêt à prendre la fuite au plus petit froncement de sourcils.

— Dis-moi, Thaggoran, je t'en prie !

— Ce n'est pas le moment de poser des questions, mon garçon !

— Que fais-tu avec les pierres de lumière, Thaggoran ?

— Tu n'as pas compris ce que je viens de dire ?

— J'ai compris, dit Hresh.

Ses lèvres se mirent à trembler et des larmes mouillèrent ses grands yeux. Il fit un pas en arrière.

— Tu es fâché contre moi ? Je ne savais pas que tu étais en train de faire quelque chose d'important.

— Tu n'as donc pas compris que nous nous préparons à quitter le cocon ?

— Si, si.

— Il faut que je demande conseil aux dieux. J'ai besoin de savoir si notre entreprise va réussir.

— Les pierres de lumière te le diront ?

— Si je pose les questions comme il convient de le faire, elles me le diront.

— Je peux te regarder ?

— Tu es fou, mon garçon ! s'écria Thaggoran en riant.

— Tu le crois vraiment ?

— Approche, dit le chroniqueur avec un signe du doigt.

Hresh pénétra à petits pas dans la salle sacrée et Thaggoran le prit par la taille.

— Quand j'avais ton âge, dit-il, s'il t'est possible de m'imaginer aussi jeune que tu l'es maintenant, le chroniqueur s'appelait Thrask. Si jamais je m'étais aventuré dans cette salle

pendant que Thrask interrogeait les pierres de lumière, il aurait aussitôt fait clouer ma peau au mur. Tu as de la chance que je ne sois pas aussi dur que lui.

— Etais-tu comme moi quand tu avais mon âge ? demanda Hresh.

— Jamais personne n'a été comme toi, répondit Thaggoran.

— Comment cela ?

— Nous sommes des gens paisibles, mon garçon. Nous vivons comme on nous dit de vivre. Nous obéissons aux lois du Peuple. Mais toi, tu n'obéis à rien ni à personne. Tu poses des questions et, quand on te demande de rester tranquille, tu veux savoir pourquoi. Moi aussi, quand j'étais petit, il y avait beaucoup de choses que je voulais savoir et à la longue j'ai tout appris. Mais jamais on ne m'a surpris en train de fourrer mon nez là où je n'avais rien à faire. J'ai attendu que vienne l'heure d'apprendre tout ce que j'avais à apprendre. Cela ne veut pas dire que je n'éprouvais aucune curiosité, mais ma curiosité n'était pas comme la tienne, qui est maladive. N'oublie pas qu'elle a déjà failli te coûter la vie.

— Crois-tu que Koshmar m'aurait vraiment fait sortir du cocon, Thaggoran ?

— Oui, je le crois.

— Et je serais mort ?

— Très probablement.

— Mais maintenant que nous allons tous sortir, allons-nous aussi tous mourir ?

— Un garçon de ton âge n'aurait pu survivre une demi-journée tout seul. Mais toute la tribu… Oui, je suis sûr que tout ira bien. Nous avons Koshmar pour nous guider, Totlyri pour nous réconforter et Harruel pour nous défendre.

— Et toi pour nous indiquer la volonté des dieux.

— Oui, dit Thaggoran. Pendant quelque temps encore.

— Je ne comprends pas.

— Crois-tu donc que je sois immortel, mon garçon ?

— Mais vous êtes déjà si vieux ! souffla Hresh.

— Précisément. Ma fin approche, tu comprends ?

— Non ! s'écria Hresh d'une voix tremblante. Ce n'est pas possible ! Nous avons besoin de toi, Thaggoran. Nous avons besoin de toi ! Il faut que tu vives ! Si tu meurs…

— Tout le monde meurt, Hresh.

— Koshmar mourra aussi ? Ma mère

mourra ? Et moi, je mourrai ?

— Tout le monde meurt.

— Je ne veux pas que Koshmar meure. Je ne veux pas que tu meures ni que Minbain meure. Personne ! Et surtout pas moi…

— Tu as déjà entendu parler de la limite d'âge, n'est-ce pas ?

Hresh hocha la tête avec gravité.

— Quand on atteint trente-cinq ans, il faut quitter le cocon. J'ai vu les ossements quand j'ai franchi le sas. Il y en avait partout. Ils étaient tous morts, tous ceux qui étaient sortis. Mais c'était pendant le Long Hiver. Maintenant le Long Hiver est terminé.

— Peut-être. Peut-être.

— Tu n'en es pas sûr, Thaggoran ?

— J'espérais que les pierres de lumière me le diraient.

— Alors, je t'ai interrompu. Bon, je vais repartir.

— Reste encore un peu, dit Thaggoran en souriant. J'ai encore le temps d'interroger les pierres de lumière.

— Y aura-t-il encore une limite d'âge quand nous aurons quitté le cocon ?

Le chroniqueur fut surpris par la pertinence de la question.

— Je ne sais pas, répondit-il après quelques instants de réflexion. Peut-être pas. Cette coutume deviendra inutile, non ? Nous ne serons plus entassés dans un lieu trop exigu.

— Alors, nous n'aurons plus à mourir ! Jamais !

— Tout le monde meurt, Hresh.

— Mais pourquoi ?

— C'est le corps qui s'use. La vigueur qui s'en va. Tu vois comme ma fourrure est devenue blanche. Quand la couleur disparaît, cela signifie que la vie se retire. Dans mon corps aussi il y a des changements. C'est une chose naturelle, Hresh. Tous les êtres vivants doivent y passer. Dawinno a conçu la mort pour nous afin que nous puissions trouver la paix quand notre tâche est terminée. Nous n'avons pas à la redouter.

Hresh garda le silence pendant quelque temps, essayant d'assimiler tout cela.

— Je ne veux quand même pas mourir, dit-il enfin.

— A ton âge, cette idée est inconcevable, dit Thaggoran, mais plus tard tu comprendras. N'essaie pas maintenant.

Il y eut un nouveau silence et Thaggoran vit le regard du garçon rivé sur le coffret contenant

les chroniques. Bien que ce fût formellement interdit, il avait déjà laissé Hresh regarder à plusieurs reprises à l'intérieur et même y plonger la main. Le gamin était si assoiffé de connaissances et savait se montrer tellement persuasif ; il ne semblait pas y avoir de mal à lui laisser voir les ouvrages antiques. Thaggoran avait souvent regretté que Hresh ne fût pas né plus tôt ou que lui-même n'eût pas pris ses fonctions un peu plus tard, car le gamin était à l'évidence un chroniqueur-né, comme on en trouve au mieux un par génération. Mais ce n'était encore qu'un enfant et il faudrait attendre de longues années avant qu'il puisse prendre sa succession. Quand Hresh atteindrait l'âge adulte, il ne serait plus là depuis longtemps. Et pourtant…

— Tu devrais faire ce que tu as à faire avec les pierres de lumière, dit Hresh.

— Oui, je sais.

— Je peux rester pour te regarder.

— Non, répondit Thaggoran. Un autre jour.

Avec un sourire, il prit le bras frêle de l'enfant et le poussa tout doucement hors de la salle. Puis il tourna de nouveau son attention vers les pierres. Il posa la main sur Vingir et sur Dralmir.

Mais quelque chose clochait ; il percevait une discordance. Le chatoiement qui précède la divination ne se manifestait pas. Il se retourna et découvrit la tête de Hresh à l'entrée de la salle. Thaggoran étouffa un petit rire.

— Dehors, Hresh ! ordonna-t-il en luttant pour conserver son sérieux. Dehors !

A la lueur tremblotante d'une lampe fuligineuse remplie de graisse animale, Salaman discernait dans les ténèbres les embranchements et les sinuosités des tunnels. Il sentait la peur en lui comme un serpent de roche remontant le long de sa colonne vertébrale. Il avait dix ans, presque onze, et, s'il n'avait pas atteint l'âge d'homme, il n'en était plus très loin. Jamais encore il n'était descendu dans ces tunnels dont il n'avait jamais véritablement cru à la réalité.

— Tu as peur ? demanda Thhrouk qui marchait derrière lui.

— Non, répondit Salaman. Pourquoi aurais-je peur ?

— Moi, j'ai peur, souffla Thhrouk.

Salaman se retourna. Il ne s'attendait pas à une telle franchise. Un guerrier n'était pas censé reconnaître qu'il avait peur. Thhrouk, tout comme Salaman, faisait partie de la classe des

guerriers, mais il avait au moins un an de plus et était presque en âge d'être couplé. A la clarté diffuse de la lampe, Salaman vit le visage de Thhrouk crispé par l'anxiété et ses yeux irrités par la fumée, au regard fixe, brillaient comme deux pierres de lumière. Les muscles de ses mâchoires se contractaient et ceux de sa gorge, crispés, saillants, témoignaient de sa nervosité.

— Pourquoi s'inquiéter ? demanda Salaman avec intrépidité. Anijang nous sortira d'ici !

— Anijang ! répéta Thrrouk. Ce vieillard stupide et distrait !

— Il n'est pas si distrait que cela, répliqua Salaman. Je l'ai vu tenir son calendrier. Il compte le temps qui passe, les années et tout. Il est plus intelligent que tu ne le penses.

— Et il est déjà venu ici, dit la voix de Sachkor qui se trouvait derrière eux. Il connaît le chemin.

— Espérons-le, dit Thhrouk. Je n'aimerais pas passer le reste de ma vie dans ces tunnels, à chercher la sortie.

De l'avant leur parvint le bruit sec d'une pierre qui tombait, suivi d'un autre bruit, plus fort et étouffé, comme si le toit du tunnel commençait à s'effondrer. Thhrouk se pencha en avant et enfonça les doigts dans l'épaule de

Salaman. Puis ils reconnurent la voix d'Anijang qui beuglait l'Hymne de Balilirion. Tout allait bien.

— Vous êtes toujours là, les enfants ? demanda Anijang. Rapprochez-vous de moi maintenant.

Salaman pressa le pas et se courba pour éviter une saillie de la roche. Les deux autres le suivirent. De petits animaux aux yeux rouges en boutons de bottines trottinaient entre leurs jambes. Un filet d'eau courait à travers le passage. Ils étaient en mission : dans les vieilles grottes aux relents de moisi se trouvaient des objets sacrés qu'il fallait récupérer avant que le Peuple quitte le cocon. Ce n'était pas une tâche agréable, mais Sachkor, Salaman et Thhrouk étaient les plus jeunes des guerriers et ce genre de mission faisait partie de leur formation. C'était vraiment une sale corvée qu'Harruel lui-même eût répugné à accomplir. Mais Harruel s'en était dispensé.

Anijang les attendait juste après un coude du tunnel. Quelques pierres étaient bien tombées – elles formaient un petit tas qui lui arrivait à la cheville – et Anijang regardait le trou qu'elles avaient laissé en tombant.

— Un nouveau tunnel, dit-il. Ou plutôt un

ancien. Très vieux et abandonné. Yissou seul sait combien de galeries il peut y avoir.

— Devons-nous y aller ? demanda Thhrouk.

— Il n'est pas sur la liste, répondit Anijang. Nous allons continuer.

Disséminées dans ce labyrinthe se trouvaient des niches dédiées aux Cinq Déités, contenant des objets sacrés qui y avaient été disposés depuis les premiers temps de l'existence du cocon. Ils avaient déjà trouvé la niche de Mueri et celle de Friit, les dieux les plus bienveillants, la Consolatrice et le Guérisseur. Le reliquaire d'Emakkis le Pourvoyeur devait être le suivant, puis viendraient, à des niveaux encore plus profonds, celui de Dawinno et enfin celui de Yissou.

Salaman était stupéfait par la complexité de ce lugubre univers souterrain et maintenant, au moment où le Peuple s'apprêtait à quitter le cocon, il commençait à comprendre ce que signifiait le fait d'avoir occupé le même endroit pendant sept cent mille ans. Tout cela n'avait pu être construit qu'au fil d'immenses étendues de temps. Chacun de ces tunnels avait été creusé à la main, par des gens comme lui, qui avaient patiemment gratté et taillé la pierre sombre et froide, jour après jour, mois après

mois, transportant interminablement les débris, nivelant les parois, bâtissant des voûtes pour les soutenir. Mais combien de galeries pouvait-il y avoir ? Sans doute plusieurs centaines, utilisées pendant un certain temps, puis abandonnées. Salaman se demanda pourquoi ses ancêtres ne s'étaient pas contentés de conserver le même groupe de salles et de galeries, puisque la population de la tribu n'avait pas augmenté pendant les millénaires passés dans le cocon. Il soupçonnait que la raison résidait dans la nécessité pour la race humaine de poursuivre une activité autre que les simples faits de manger et de dormir. De temps immémorial le Peuple vivait en réclusion dans la montagne bordant le fleuve pour se protéger du froid mordant qui régnait à l'extérieur, dans une longue et confortable hibernation. Ils faisaient pousser leurs récoltes, soignaient leurs animaux, accomplissaient leurs exercices et leurs rites, mais cela ne pouvait leur suffire. Il leur fallait employer leur énergie à d'autres activités et, pour ce faire, ils avaient creusé ce dédale de galeries souterraines. Par Yissou ! Quel labeur affolant !

Ils poursuivirent leur marche, environnés d'ombres inquiétantes et de mystérieuses

étincelles qui traversaient l'obscurité. De temps en temps Salaman distinguait au loin la forme étrange d'un pilier trapu ou d'une arche massive. Les vestiges d'ancêtres depuis longtemps disparus. Les cavernes souterraines constituaient un véritable univers. Vastes et anciennes salles, autels abandonnés, rangées de niches, bancs de pierre. A quoi tout cela avait-il servi et depuis combien de temps était-ce abandonné ?

Il percevait de loin en loin des rugissements sourds, comme si quelque monstrueux animal avait été enchaîné au plus profond de la montagne. En contrepoint de ces rugissements lointains, Salaman entendait les battements précipités de son propre cœur. Il avait l'impression que le monde flottait autour de lui et qu'il était au centre, enseveli dans la roche.

— Nous allons prendre à gauche, dit Anijang.

Ils venaient d'atteindre un embranchement d'où une demi-douzaine de tunnels de différentes dimensions rayonnaient à partir d'une galerie centrale. Le sol de pierre était raboteux et la pente en était si inclinée que les genoux étaient soumis à rude épreuve. La galerie allait en s'étrécissant à mesure qu'ils

descendaient. Salaman commençait à comprendre pourquoi on avait assigné cette mission à des garçons et à un vieillard rabougri comme Anijang. Des hommes faits comme Harruel et Konya étaient trop solidement bâtis pour suivre ces boyaux. Salaman lui-même, qui avait déjà une belle carrure, éprouvait certaines difficultés à franchir les passages les plus étroits.

— Dis-moi, Salaman, demanda soudain Thhrouk, à ton avis, comment est-ce que ce sera dehors ?

Surpris par la question, Salaman regarda par-dessus son épaule.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne suis jamais sorti, moi.

— Bien sûr. Sauf pour ton jour de baptême, et tu n'es pas resté longtemps dehors. Mais, à ton avis, ce sera comment ?

— Étrange, répondit Salaman après une hésitation. Difficile. Pénible.

— Pourquoi pénible ? demanda Sachkor.

— Parce qu'il y a un soleil. Un soleil qui brûle. Et le vent. On dit qu'il coupe comme un couteau.

— Qui dit cela ? demanda Thhrouk. Thaggoran ?

— Tu ne te souviens donc pas de ton jour de baptême ? Même si tu n'es resté dehors que pendant quelques minutes. Et tu as entendu Thaggoran nous lire les chroniques. Tu sais bien que tout est découvert, que le sable souffle dans les yeux, que la neige est froide comme le feu…

— Froide comme le feu ? répéta Sachkor. Mais le feu est brûlant, Salaman.

— Tu comprends bien ce que je veux dire.

— Non, pas du tout. Je ne comprends pas. C'est le genre de chose que dirait Hresh. Froide comme le feu, cela ne veut rien dire.

— Cela veut dire que la neige brûle. C'est simplement une brûlure différente de celle du feu, ou de celle du soleil.

Salaman vit que les autres le regardaient comme s'il avait perdu l'esprit. Il songea que ce n'était pas une bonne idée de leur dire tout cela, même si, dans son for intérieur, il y avait beaucoup réfléchi. Salaman était un guerrier et son rôle n'était pas de penser. Les autres allaient découvrir une facette de sa personnalité qu'il eût préféré garder secrète.

— Je ne suis pas vraiment sûr de tout ce que je viens de dire, reprit-il avec un haussement d'épaules. Ce ne sont que des suppositions.

— Venez ! cria Anijang. C'est par-là !

Il disparut dans un boyau ténébreux à peine plus large que lui.

Salaman se retourna vers Sachkor et Thhrouk, secoua la tête et suivit Anijang. Il y avait des marques sur les parois, des bandes rouge sang et des triangles gravés en profondeur dans la pierre, des signes sacrés révélant la présence d'Emakkis. Anijang savait encore ce qu'il faisait : ils approchaient du troisième des cinq reliquaires.

Depuis que Thhrouk lui avait mis cette idée dans la tête, Salaman réfléchissait à la nouvelle vie qui allait être la leur. Une partie de lui-même se refusait encore à croire qu'ils allaient quitter le cocon pour de bon. Mais les préparatifs qui duraient depuis plusieurs semaines ne laissaient plus aucune place au doute. Ils allaient vraiment sortir. Pour périr tous ensemble dans le froid ? Non, si Thaggoran et Koshmar ne s'étaient pas trompés. Ils affirmaient que le Printemps Nouveau était arrivé et qui pouvait prétendre le contraire ? Mais Salaman redoutait le Temps du Départ. Abandonner la sécurité douillette du cocon, renoncer à tout ce qui était familier et rassurant… Mueri ! C'était une perspective effrayante. Et il n'avait fait lui-même que

s'effrayer encore plus, avec tout ce qu'il avait dit à propos de la neige et du soleil brûlants, du vent mordant qui soufflait du sable dans les yeux…

— Quel est ce bruit ? demanda Thhrouk en enfonçant derechef ses doigts dans la chair de l'épaule de Salaman. Tu as entendu ? Un grondement dans la pierre ? Des mangeurs de glace !

— Où ça ? demanda Salaman.

— Là ! Là !

Salaman colla son oreille contre la paroi rocheuse. En effet, il entendait quelque chose. Un curieux bruissement, une sorte de froissement. Il se représenta un énorme mangeur de glace de l'autre côté de la paroi, grognant et mastiquant tout en poursuivant son ascension inexorable vers la surface. Puis il éclata de rire. Il venait de distinguer un clapotement ténu, un murmure liquide.

— C'est de l'eau, dit-il. Il y a un cours d'eau souterrain de l'autre côté de la paroi.

— Un cours d'eau ? Tu en es sûr ?

— Écoute bien, dit Salaman.

— Salaman a raison, dit Sachkor au bout de quelques instants. Ce n'est pas un mangeur de glace. Regarde, on voit l'eau couler le long de la

paroi, un peu plus loin.

— Oui, dit Thhrouk avec soulagement, tu as raison. Je n'aimerais pas me trouver nez à nez avec un mangeur de glace dans ces tunnels !

— Alors, vous venez ! cria Anijang. Si vous ne me suivez pas, je vous garantis que vous allez vous perdre !

— Pas question ! dit Salaman en riant.

Il se remit en marche avec une telle hâte que sa lampe faillit s'éteindre. Anijang les attendait devant l'entrée d'un renfoncement situé dans le prolongement de la salle où ils se trouvaient. Il tendit la main pour leur montrer l'icône d'Emakkis placée sur un autel. Sachkor était le seul des quatre qui fût assez mince pour pénétrer à l'intérieur de l'alcôve.

Tandis que son camarade se glissait précautionneusement dans l'alcôve du Pourvoyeur, Salaman se prit à songer de nouveau au Départ, aux périls et à tout ce qu'il leur faudrait endurer dans ce monde inconnu, à la brûlure du soleil sur leur visage, à la neige et au sable. C'était une entreprise véritablement effrayante, mais il semblait que plus il y pensait, moins cela lui inspirait de terreur. Certes, il y avait des risques – d'énormes risques, des risques de toutes sortes – mais

quelle autre solution avaient-ils ? Passer le restant de leurs jours dans ce dédale de cavernes obscures et humides ? Pas question ! Le Départ aurait lieu et c'était une perspective grisante. La planète tout entière s'offrait à eux. Salaman sentit les battements de son cœur s'accélérer et ses craintes se dissiper.

Sachkor sortit de l'alcôve, serrant sous son bras l'icône d'Emakkis. Il tremblait et son visage avait une expression étrange.

— Que se passe-t-il ? demanda Salaman.

— Des mangeurs de glace, répondit Sachkor. Et, cette fois, ce n'est pas de l'eau. Je les ai entendus ronger la roche juste de l'autre côté de la paroi.

— Non, dit Thhrouk, ce n'est pas possible.

— Va donc écouter, si tu ne me crois pas ! lança Sachkor.

— Mais je ne peux pas entrer.

— Alors, n'y va pas ! Fais ce que tu veux ! Je te dis que j'ai entendu des mangeurs de glace.

— Venez, dit Anijang.

— Attends, dit Salaman. Moi, je vais y aller. Je veux entendre ce qu'a entendu Sachkor.

Mais il était trop costaud. Il essaya de faire passer ses épaules par l'étroite ouverture mais dut renoncer après plusieurs tentatives

infructueuses, et le petit groupe se remit en marche en se demandant ce que Sachkor avait bien pu entendre. Dès le premier coude de la galerie, Salaman eut la réponse. Une vibration sourde ébranlait la paroi du tunnel. Le jeune guerrier y posa la main et il eut l'impression que toute la planète tremblait. Il leva prudemment son organe sensoriel et utilisa sa seconde vue. Il perçut une masse pesante, puissante, en mouvement…

— Oui, ce sont bien des mangeurs de glace, dit Salaman. Juste derrière ce mur. Ils rongent la pierre.

— Yissou ! murmura Thhrouk en faisant précipitamment un chapelet de signes sacrés. Dawinno ! Friit ! Ils vont nous anéantir !

— Nous ne leur en donnerons pas l'occasion, répliqua Salaman avec un petit sourire. As-tu oublié que nous allons quitter le cocon ? Nous aurons déjà parcouru la moitié de la planète avant qu'ils atteignent le niveau des salles d'habitation.

Comme à son habitude, Minbain se réveilla rapidement. Elle entendait tout autour d'elle les bruits matinaux du cocon, les cris et les ris familiers, des murmures de voix, des claquements de pieds sur le sol de pierre de la

grande salle d'habitation. Elle écarta ses fourrures de nuit, récita sa prière du matin à Mueri et prononça les paroles nécessaires au salut de l'âme de Samnibolon, son compagnon disparu.

Puis elle commença à vaquer aux tâches du jour. Il y avait tant à faire, mille et mille choses à accomplir avant que le Peuple soit réellement prêt à abandonner le cocon.

Hresh était déjà réveillé. Elle le vit qui lui souriait dans l'alcôve où dormaient les enfants. Il était toujours le premier réveillé, à l'aurore, avant même que Torlyri se lève pour aller faire son offrande quotidienne. Minbain se demandait parfois s'il dormait.

Il galopa vers elle en battant l'air de ses bras maigres, son organe sensoriel tout de guingois, et se jeta dans ses bras. Cet enfant n'a que la peau sur les os, songea Minbain. Il mange, mais ne profite pas. Il pense trop.

— Alors, maman, qu'en penses-tu ? C'est aujourd'hui le grand jour ?

— Aujourd'hui ? dit Minbain en riant. Non, Hresh, pas encore.

Pas aujourd'hui, mon garçon.

Lorsqu'il avait entendu Koshmar déclarer : « Le Jour du Départ est arrivé », Hresh s'était

imaginé qu'ils allaient effectivement partir le jour-même. Mais c'était impossible. Il fallait d'abord accomplir les rites de mort pour le vieux Faiseur de Rêves, une mystérieuse et solennelle cérémonie. Nul ne savait en quoi pouvait consister la cérémonie funèbre d'un Faiseur de Rêves. Il ne semblait pas très convenable de se contenter de sortir son corps et de le jeter sur le tas d'ossements disséminés sur la pente de l'escarpement. Thaggoran avait fini par dénicher dans les chroniques, du moins le prétendait-il, une cérémonie où, après maints chants et mélopées, une procession aux flambeaux le long des galeries inférieures avait mené toute la tribu dans la salle dédiée à Yissou, où la dépouille du Faiseur de Rêves avait été ensevelie sous un amas de pierres bleues. Plusieurs jours avaient été consacrés à l'ensemble des préparatifs et à la cérémonie proprement dite, afin qu'ils ne laissent pas leur âme derrière eux quand ils entreprendraient leur longue marche. Puis il avait fallu empaqueter tous les objets sacrés, abattre la majeure partie du bétail et sécher la viande. Il leur restait encore à rassembler toutes les possessions utilisables, à les répartir dans des ballots assez légers pour être transportés sans

peine et puis… Il y avait encore tant de tâches et de rites à accomplir selon des prescriptions édictées plusieurs millénaires auparavant. Minbain savait que le Départ n'aurait effectivement pas lieu avant encore de nombreux jours. Et on entendait déjà les mangeurs de glace s'attaquer à la pierre, juste en dessous de la grande salle, une sorte de crissement sourd et incessant qui ne les laissait en repos ni de jour ni de nuit. Mais les mangeurs de glace pouvaient occuper les lieux ; jamais plus la tribu ne reviendrait vivre dans le cocon. Le plus difficile était cette longue attente, tout particulièrement pour Hresh. Pour l'enfant, chaque journée semblait durer un mois et chaque mois une année. L'impatience lui dévorait l'âme comme un grand feu de bois.

— Est-ce qu'ils vont tuer d'autres animaux aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Non, c'est fini maintenant, répondit Minbain.

— Tant mieux. Je n'aime pas les voir faire cela.

— Oui, dit Minbain, c'est cruel. Mais nécessaire.

Ils abattaient en général une tête de bétail par semaine ou tous les quinze jours pour les

besoins de la tribu, mais, cette fois, Harruel et Konya, armés de leur couteau, étaient restés dans l'enclos pendant de longues heures et le sang, coulant à gros bouillons dans l'orifice d'évacuation, avait débordé dans la salle d'habitation. Une poignée d'animaux seulement pouvaient être emmenés pour la reproduction ; le reste devait être abattu sur place et la viande séchée et emballée pour subvenir aux besoins de la tribu en marche, Hresh était allé assister au carnage. Minbain avait tenté de l'en dissuader, mais il avait insisté. L'air grave, il avait vu Harruel lever de force la tête des animaux pour présenter leur gorge au couteau de Konya. Pendant de longs moments la scène l'avait fait trembler d'horreur, mais le lendemain il était revenu. Rien de tout ce que Minbain lui avait dit n'avait pu l'en empêcher. Son fils avait toujours été un mystère pour elle et il le demeurerait probablement jusqu'à la fin de ses jours.

— Tu vas encore emballer la viande aujourd'hui ?

— Sans doute, répondit Minbain. A moins que Koshmar ait autre chose à me faire faire. Je fais toujours ce qu'elle me demande.

— Et si elle te demandait de marcher au

plafond, tu le ferais ?

— Ne dis pas de bêtises, Hresh.

— Koshmar dit à tout le monde ce qu'il faut faire.

— C'est elle le chef, dit Minbain. Il faut bien que quelqu'un donne les ordres.

— Et si c'était toi qui les donnais ? Ou Torlyri, ou Thaggoran.

— Le corps n'a qu'une tête. Le Peuple n'a qu'un chef.

— Mais Harruel est le plus fort de tous, poursuivit Hresh après quelques instants de réflexion. Pourquoi n'est-ce pas lui, le chef ?

— Hresh-le-questionneur !

— Pourquoi pas lui ?

— Parce que c'est un homme, répondit patiemment Minbain en souriant, et que le chef doit être une femme. Et aussi parce qu'être grand et fort n'est pas le plus important pour un chef. Harruel est un bon guerrier. Il saura repousser nos ennemis quand nous serons dehors. Mais tu sais bien qu'il est un peu lent, alors que Koshmar a l'esprit vif.

— Harruel pense beaucoup plus vite que tu ne l'imagines, dit Hresh. J'ai parlé avec lui. Il pense comme un guerrier, mais cela ne veut pas dire qu'il soit lent. En tout cas, moi, j'ai l'esprit

plus vif que Koshmar. Je devrais peut-être devenir le chef.

— Hresh !

— Prends-moi dans tes bras, maman, murmura-t-il.

Ce brusque changement d'humeur stupéfia Minbain. Comment Hresh-le-questionneur pouvait-il en un instant devenir ce petit garçon effrayé, avide d'être réconforté par sa mère ? Elle caressa les maigres épaules agitées de frissons.

— Ta maman t'aime, murmura-t-elle. Mueri veille sur toi. Tout va bien, Hresh. Tout va bien.

— Pauvre Hresh, dit une voix derrière son épaule. Il a peur du Départ, n'est-ce pas ? On ne peut pas le lui reprocher.

Minbain tourna la tête et découvrit la toute petite Cheysz. La veille, Cheysz, Minbain et deux autres femmes avaient emballé pendant des heures des morceaux de viande dans des sacs de peau.

— Tu sais, dit Cheysz, j'ai pensé à tous ces préparatifs que nous faisons pour le Départ. Mais s'ils s'étaient trompés ?

— Quoi ? Qui donc ?

— Koshmar. Thaggoran. Si ce n'était pas vraiment le Printemps Nouveau ?

Minbain serra Hresh encore plus fort contre sa poitrine et se boucha les oreilles.

— Es-tu devenue folle ? demanda-t-elle d'un ton furieux. Toi, tu as *pensé* ? Eh bien, ne pense pas, Cheysz ! Koshmar le fait pour nous.

— Ne me regarde pas comme cela, je t'en prie. J'ai peur !

— Peur de quoi ?

— D'aller dehors. C'est dangereux et je n'ai pas envie d'y aller. On peut mourir de froid, il y a des bêtes féroces et Yissou sait ce que nous pouvons encore y trouver ! Moi, je suis bien dans le cocon. Pourquoi tout le monde devrait-il partir sous prétexte que Koshmar l'a décidé ? Je veux rester ici, Minbain !

Atterrée de voir que Hresh n'en perdait pas une miette, Minbain écouta jusqu'au bout le discours subversif de son amie.

— Nous voulons tous rester ici, dit une voix grave derrière elle.

C'était Kalide, la mère de Bruikko, une femme d'un âge déjà avancé, qui, la veille, avait emballé la viande avec elles. Kalide, tout comme Minbain, avait perdu son compagnon et, de génitrice, elle était devenue ouvrière. Elle était peut-être la plus âgée de toutes les femmes du cocon.

— Bien sûr que nous voulons rester, Cheysz, poursuivit-elle. Il fait chaud ici et nous sommes en sécurité. Mais notre destin est de sortir. Nous sommes les élus, le Peuple du Printemps Nouveau.

Cheysz se retourna, l'air furieux, et éclata d'un rire convulsif. Jamais Minbain ne l'avait vue dans un état pareil.

— C'est facile pour toi de dire cela, Kalide ! Tu as presque atteint la limite d'âge et, de toute façon, tu aurais bientôt quitté le cocon ! Mais, moi, je…

— Ne me parle pas sur ce ton ! répliqua sèchement Kalide. Tu n'es qu'une petite trouillarde et je devrais…

— Mais que se passe-t-il ? demanda Delim en s'avançant.

C'était la quatrième des emballeuses de viande, une femme trapue, à la fourrure d'un orange soutenu et aux lourdes épaules tombantes. Elle vint se placer entre Cheysz et Kalide et les écarta des deux mains.

— Vous vous prenez pour des guerrières, maintenant ? Allez, allez, reculez ! Nous avons du travail à faire. Que s'est-il passé, Minbain ? Elles étaient près de se battre ?

— Cheysz est un peu surmenée, répondit

doucement Minbain. Elle n'a pas été très gentille avec Kalide, mais cela passera.

— Nous sommes encore affectées à l'emballage aujourd'hui, annonça Delim. Et le temps presse.

Elle lança un regard noir à Cheysz et, d'un geste impatient de la main, lui fit signe de partir. Cheysz hésita quelques secondes, puis elle se dirigea vers l'enclos des animaux, suivie de près par Delim et Kalide. Minbain attendit qu'elles soient parties pour lâcher Hresh qui recula d'un pas en la regardant droit dans les yeux.

— Je veux que tu oublies tout ce que tu viens d'entendre, dit-elle.

— C'est impossible. Tu sais bien que je ne peux rien oublier.

— Bon, mais surtout n'en parle à personne… de ce que Cheysz a dit.

— A propos de sa peur de quitter le cocon ? Ou de ce qu'elle se demande si Koshmar n'a pas tort d'affirmer que c'est le Printemps Nouveau ?

— Je ne veux même pas t'entendre dire cela ! Sais-tu que Cheysz pourrait être sévèrement punie pour avoir dit ce qu'elle a dit ? Qu'elle pourrait être bannie de la tribu ? Et je suis sûre qu'elle ne le pensait pas vraiment.

Cheysz est très gentille, très douce, et elle a très peur… Et toi, Hresh, poursuivit Minbain après un silence, as-tu peur d'abandonner notre cocon ?

— Moi ? lança-t-il d'une voix vibrante. Bien sûr que non !

— C'est bien ce qu'il me semblait, dit doucement Minbain.

— Tout le monde en rangs ! cria Koshmar. Mieux que cela ! Chacun doit connaître sa place !

Elle tenait le bâton du Départ de la main gauche et une lance terminée par une pointe d'obsidienne de l'autre. Une écharpe jaune vif passée par-dessus son épaule droite lui barrait la poitrine.

Hresh se mit à frissonner. Le grand moment était enfin arrivé ! Son rêve, son souhait, son vœu le plus ardent. Toute la tribu était rassemblée au Lieu de la Sortie. Torlyri, la femme-offrande à la voix si douce, était en train de faire tourner la grande roue commandant l'ouverture du sas. Et le sas s'ouvrait.

L'air frais s'engouffra à l'intérieur. Le sas était ouvert.

Hresh regarda Koshmar. Elle avait l'air bizarre. Sa fourrure était tellement gonflée

qu'elle semblait faire deux fois sa taille normale et ses yeux s'étaient réduits à deux petites fentes. Ses narines étaient dilatées et ses mains couraient sur ses seins qui, eux aussi, semblaient beaucoup plus gros qu'à l'accoutumée. Jusqu'à ses parties génitales, qui étaient gonflées comme si elle avait été très excitée. Koshmar n'était pas une génitrice et il était curieux de la voir dans cet état. L'émotion que le Temps du Départ faisait naître en elle devait être vraiment très forte. Comme elle devait être fière d'être à la tête de la tribu le jour où elle abandonnait le cocon ! Comme elle devait être excitée !

Hresh se rendit compte qu'il partageait cette excitation. Il baissa les yeux et vit que sa propre verge, pas encore pleinement développée, était raidie. Ses petites bourses étaient lourdes et dures et il éprouvait des picotements dans son organe sensoriel.

— En route, maintenant ! rugit Koshmar. En avant, serrez les rangs et chantez ! *Chantez !*

La terreur se lisait dans les yeux d'une grande partie de ceux qui entouraient Hresh et leur visage était déformé par la peur. Il vit que Cheysz tremblait comme une feuille, mais Delim et Kalide lui tenaient chacune un bras et

la poussaient en avant. Plusieurs autres femmes, Valmud, Weiawala et Sinistine, avaient l'air aussi apeurées qu'elle et certains hommes, y compris des guerriers tels que Thhrouk et Moarn, ne cachaient pas leur anxiété. Hresh avait beaucoup de mal à comprendre cette crainte qu'ils éprouvaient à la perspective de s'enfoncer dans les solitudes glacées de la planète inconnue. Pour lui, l'heure du Départ n'avait été que trop longue à sonner alors que pour les autres cela semblait être un choc d'une violence inouïe. S'aventurer dans le monde mystérieux qui s'étendait tout autour du cocon, abandonner l'univers clos du cocon, le seul qu'ils eussent connu, eux et tous leurs ancêtres, de toute éternité. Il y avait en effet de quoi terrifier tout le monde ou presque. Hresh le voyait bien et il éprouvait un mélange intime de mépris pour leur couardise et de compassion pour leur terreur.

— Chantez ! rugit de nouveau Koshmar.

Un chant ténu s'éleva de quelques voix traînantes, celles de Koshmar, de Torlyri et de Hresh. Le guerrier Lakkamai, si réservé d'habitude, se joignit à eux. Puis ce fut le tour d'Harruel, à la voix grave et discordante ainsi que de Salaman. Et Hresh entendit avec

stupéfaction Minbain, qui ne chantait pour ainsi dire jamais, et, un par un, tous les autres reprendre en chœur d'une voix hésitante qui allait s'affermissant et enfin à pleine gorge l'hymne du Printemps Nouveau.

Que cessent les ténèbres Que brille la lumière Qu'arrive la chaleur Et que vienne notre heure.

Koshmar et Torlyri franchirent le sas côte à côte, suivies par Thaggoran, qui clopinait juste derrière elles et par Konya, Harruel, Staip, Lakkamai et le reste des hommes mûrs. Hresh, en avant-dernière position, hurlait les paroles à s'en déchirer le tympan.

Courons sus au monde Soyons braves et hardis Et nous serons les maîtres De toute la planète.

Taniane lui lança un regard de mépris, comme si la voix éraillée de l'enfant offensait son ouïe délicate et ce gros patapouf d'Haniman qui ne s'éloignait jamais de sa mère lui fit une grimace. Hresh leur tira la langue. L'opinion de Taniane et du gros Haniman à l'œil vitreux ne comptait pas. Le grand jour était enfin arrivé. L'exode avait commencé et tout le reste était sans importance.

Le printemps est à nous La lumière nouvelle

Yissou nous donnera Le pouvoir et la gloire.

Quand vint le tour de Hresh de franchir le sas, le monde du dehors s'engouffra à sa rencontre et il reçut cet impact avec toute la violence d'un coup de poing dans la poitrine. Il se sentit ébranlé, étourdi, flageolant.

La première fois qu'il s'était glissé à l'extérieur, tout était allé trop vite et il ne lui en restait plus qu'un mélange confus d'images fragmentaires et un tourbillon de sensations. Puis Torlyri s'était jetée sur lui et avait mis fin à sa brève aventure, presque avant qu'elle eût commencé. Mais, cette fois, c'était le véritable Départ. Il avait le sentiment que le cocon et tout ce qu'il représentait se détachaient de lui et disparaissaient dans un abîme sans fond. Ou plutôt que c'était lui qui était irrésistiblement entraîné dans cet abîme rempli de mystères insondables.

Hresh s'efforça de recouvrer son calme. Il se mordit les lèvres, serra les poings et s'obligea à respirer lentement et longuement. Puis il regarda les autres.

Toute la tribu était maintenant rassemblée sur la corniche s'étendant à l'extérieur du sas. Certains pleuraient doucement, d'autres demeuraient bouche bée, d'autres encore

étaient plongés dans un profond silence. Nul ne restait indifférent. Dans l'air frais et vif du matin, le soleil, déjà haut dans le ciel, formait comme un œil immense et effrayant de l'autre côté du fleuve. Le ciel pesait sur eux comme une sorte de plafond. Il était d'une couleur très vive, très crue et d'épaisses écharpes de brume poussées par le vent dessinaient des spirales dans les airs.

La planète s'offrait à eux, une immense étendue désolée, parfaitement dégagée dans toutes les directions, aussi loin que portait le regard. Il n'y avait aucun mur, il n'y avait plus rien pour les enfermer. Et le plus effrayant était sans doute cette absence de limites. Pas de murs, pas un seul mur ! Ils avaient toujours eu un mur auquel s'appuyer, un toit au-dessus de leur tête et un sol ferme sous leurs pieds. Hresh se prit à imaginer qu'il pouvait s'élancer dans le vide au-delà de la saillie rocheuse et flotter pendant une éternité sans jamais rien toucher. Même le toit formé par le ciel était si haut qu'il ne donnait pas l'impression d'être une limite. Oui, c'était véritablement terrifiant de contempler cet immense espace, vide de tous côtés.

Mais nous nous y habituerons, songea Hresh.

Il le faudra bien.

Il savait qu'il avait une chance extraordinaire. Génération après génération, des millénaires durant, le Peuple était resté tapi dans son cocon douillet comme une famille de souris dans son trou, en se racontant de merveilleuses histoires sur la beauté de ce monde du dehors d'où les étoiles de mort avaient chassé leurs lointains ancêtres.

— Jamais je n'aurais cru voir tout cela, dit Hresh en se tournant vers Orbin qui se tenait à côté de lui.

Orbin secoua la tête, ou plutôt fit un petit mouvement raide de la tête, comme si son cou était devenu rigide.

— Moi non plus, souffla-t-il. Jamais.

— Je n'arrive pas encore à croire que nous sommes dehors, murmura Taniane. Yissou ! Il fait si froid ! Allons-nous mourir de froid ?

— Mais non, dit Hresh. Tout ira bien.

Son regard se perdit dans les lointains brumeux. Comme il avait aspiré à jeter ne fût-ce qu'un coup d'œil sur le monde de l'extérieur ! Mais il avait fini par se résigner à son sort et à se persuader qu'il était probablement destiné à vivre dans le cocon jusqu'à son dernier jour, comme tous ceux qui y avaient vécu depuis le

début du Long Hiver, sans jamais avoir d'autre occasion de contempler l'univers merveilleux qui s'étendait de l'autre côté du sas que les quelques instants qu'on lui promettait pour son jour de baptême et son jour de couplage. Il étouffait dans le cocon. Il détestait le cocon. Mais il semblait impossible de s'en échapper. Et aujourd'hui, ils étaient de l'autre côté du sas !

— Je n'aime pas ce que je vois, dit Haniman. Je regrette que nous soyons sortis.

— Cela ne m'étonne pas de toi, lança Hresh d'un ton méprisant.

— Il faut être fou comme toi pour préférer être ici, riposta Haniman.

— Oui, dit Hresh. Tu as raison. J'ai enfin ce que je voulais.

Thaggoran lui avait parlé de toutes les anciennes cités disparues : Valirian, Thisthissima, Vengiboneeza et Tham, Mikkimord et Banigard, Steenizale, Glorm… Des noms aux résonances merveilleuses .

Mais qu'était véritablement une cité ? Un grand nombre de cocons placés côte à côte ? Et toutes ces choses qui constituaient la nature du monde de l'extérieur ? Fleuves, montagnes, océans, forêts. Il connaissait tous ces noms mais ne pouvait pas savoir à quoi ils

correspondaient. Pour voir le ciel, rien que le ciel, il eût été prêt à donner sa vie, ou presque. Et c'est ce qui avait bien failli arriver ! Koshmar l'aurait-elle vraiment banni du cocon si le Faiseur de Rêves n'était sorti juste à temps de son sommeil ? Oui, elle l'aurait probablement fait. Koshmar était inflexible, comme doit l'être un chef. Il s'en était fallu de si peu qu'il se retrouve dehors et que le sas se referme définitivement sur lui. Il s'en était vraiment fallu d'un cheveu et s'il avait eu la vie sauve, c'est que la chance était avec lui.

Hresh avait toujours pensé qu'il était particulièrement favorisé par la chance. Jamais il n'en parlait à personne, mais il était intimement persuadé d'être sous la protection des dieux. De tous les dieux. Pas seulement de Yissou qui protégeait tout le monde ou de Mueri qui consolait les affligés, mais aussi d'Emakkis, de Friit et de Dawinno, les déités plus discrètes qui gouvernaient les aspects plus subtils de la création. Hresh pensait que c'était plus particulièrement Dawinno qui guidait ses pas. Certes, c'était Dawinno le Destructeur qui avait provoqué la chute des étoiles de mort, mais Hresh ne croyait pas que ce fût par pure malveillance. Il les avait fait tomber parce qu'à

ses yeux c'était indispensable, que le temps des étoiles de mort était venu. Et maintenant il allait falloir reconstruire le monde, et Hresh avait la conviction qu'il aurait un rôle important à jouer dans cette vaste entreprise et qu'il aurait à mener à bien la tâche que Dawinno lui avait dévolue. Le Destructeur était le gardien de la vie, et non son ennemi, comme le croyaient les âmes simples. C'est Thaggoran qui avait appris tout cela à Hresh. Et Thaggoran était l'homme le plus sage qui eût jamais été.

Le jour où il s'était fait surprendre en train de se glisser hors du cocon, Hresh avait cru que sa chance l'abandonnait. Si on l'avait forcé à sortir seul dans ce monde qu'il brûlait de découvrir – malgré l'opposition de Torlyri, c'est ce qui se serait produit, car la loi était la loi et Koshmar savait être implacable – que lui serait-il arrivé ? Hresh se disait qu'il n'aurait pu survivre plus d'une demi-journée. Peut-être presque une journée entière si sa chance était revenue. Mais la chance ne pouvait suffire pour permettre à quiconque de survivre longtemps dans le monde extérieur par ses propres moyens. Il avait été sauvé par la vivacité de Torlyri… et par la clémence de Koshmar.

Quand ils avaient appris ce qui lui était

arrivé, ses camarades, Orbin, Taniane, Haniman, s'étaient moqués de lui. Ils ne comprenaient pas pourquoi il avait voulu sortir ni pourquoi Koshmar ne l'avait pas sévèrement puni. Ils avaient cru que Hresh voulait mettre fin à ses jours. « Tu ne peux pas attendre ton jour de mort ? avait demandé Haniman. Il ne te reste que vingt-sept ans ! » Il avait éclaté de rire, Taniane l'avait imité et Orbin, qui avait pourtant toujours été un très bon ami, lui avait fait une grimace moqueuse en lui donnant une tape sur le bras. Sacré Hresh-le-questionneur ! Ils l'avaient même surnommé Hresh-qui-veut-mourir-de-froid !

Tout cela était sans importance. Au bout de quelques jours, ils avaient oublié son petit exploit et maintenant tout était différent. La tribu avait réellement quitté le cocon. Pour la deuxième fois en quelques semaines, Hresh voyait le ciel et, cette fois, il pouvait le contempler à loisir. Il allait voir les montagnes et les océans, il allait voir Vengiboneeza et Mikkimord. Le monde entier serait à lui.

Qu'arrive la chaleur Et que vienne notre heure.

— C'est le ciel ? demanda Orbin.

— Oui, c'est le ciel, répondit Hresh, très fier

d'être déjà sorti, même pendant quelques minutes. Râblé et très vigoureux, le regard vif et le sourire éblouissant, Orbin avait exactement le même âge que Hresh et il était son meilleur ami dans le cocon. Mais jamais il n'aurait osé l'accompagner le jour où il avait voulu sortir à la dérobée.

— Et, en bas, c'est le fleuve qui coule, poursuivit Hresh. Ce qui est vert, c'est de l'herbe. Il y a aussi de l'herbe rouge, mais c'est une autre variété.

— L'air est curieux, dit Taniane en fronçant le nez. Il me brûle la gorge.

— C'est parce qu'il est froid, expliqua Hresh. Tu vas t'y habituer très vite.

— Pourquoi est-il froid, puisque l'hiver est fini ? demanda-t-elle.

— Ne pose pas de questions stupides, marmonna Hresh qui ne savait que lui répondre.

Un peu plus loin, devant l'autel de pierre, Torlyri accomplissait encore un rite. Hresh se prit à espérer que c'était le dernier avant qu'ils se mettent en marche pour de bon. Il avait l'impression que depuis plusieurs semaines, depuis le jour où le Faiseur de Rêves s'était réveillé et où Koshmar avait annoncé le Départ,

ils n'avaient rien fait d'autre que multiplier les rites et les cérémonies de toutes sortes.

— Allons-nous traverser le fleuve ? demanda Taniane.

— Je ne pense pas, répondit Hresh. Le soleil est dans cette direction et, si nous nous dirigeons vers lui, nous risquons de nous brûler. Je crois que nous allons partir de l'autre côté.

Ce n'était qu'une intuition de sa part, mais elle se révéla exacte, tout au moins pour ce qui était de la direction à suivre. Koshmar portait le masque de Lirridon qui était demeuré si longtemps accroché à un mur de la salle d'habitation, ce masque noir et jaune, muni d'un long bec qui lui donnait l'air de quelque énorme insecte. Elle leva sa lance et cria les Cinq Noms. Puis elle s'engagea sur une piste étroite menant de la saillie rocheuse au sommet de l'escarpement qu'elle franchit avant de commencer à redescendre vers une large vallée dénudée qui s'étendait à l'occident. Les autres la suivirent à la file indienne, avançant d'un pas lent sous leur lourde charge.

Ils étaient sortis. Ils étaient en route.

La tribu descendit tout le versant et s'engagea dans la vallée en file serrée, dans l'ordre où ils étaient sortis du cocon. Koshmar

et Torlyri ouvraient la marche, puis venaient Thaggoran, les guerriers, les ouvriers et les géniteurs et enfin Hresh et les autres enfants. La vallée était beaucoup plus éloignée qu'ils ne l'avaient cru et elle semblait même parfois reculer devant eux. Malgré la lenteur de l'allure réglée par Koshmar, les premiers signes de fatigue apparurent très vite, y compris chez les plus robustes, et pour certains, les génitrices en particulier, mais aussi le pauvre Haniman avec tout son poids superflu et les enfants en bas âge, ce fut dès le début un véritable chemin de croix. Hresh percevait de loin en loin un sanglot étouffé, mais il n'aurait su dire s'il était dû à la peur ou à la fatigue. Jamais aucun d'eux n'avait marché aussi longtemps, si ce n'était pour leurs allées et venues à l'intérieur du cocon, mais ce n'était pas du tout la même chose. Dehors le sol était raboteux et il se dérobait parfois sous les pieds, ou bien il s'élevait et descendait pour contourner des obstacles. Bref, tout cela était beaucoup plus difficile que Hresh ne l'aurait imaginé. Il avait cru qu'il suffirait de poser un pied devant l'autre et de continuer ainsi, mais il ne se serait jamais douté que ce pût être aussi épuisant.

L'air froid était également une gêne. Il

piquait et brûlait à chaque inspiration et semblait leur transpercer la gorge comme une pelote d'épingles. Il asséchait la bouche, faisait tourner la tête et mordait les oreilles et le nez. Cependant, au bout d'un certain temps, le froid devenait supportable.

Le silence profond était beaucoup plus troublant que Hresh ne l'aurait soupçonné. A l'intérieur du cocon on entendait toute la journée les bruits de la tribu, ce qui procurait un sentiment de sécurité. Mais en plein air tout le monde était beaucoup moins bruyant. Les voix étaient étouffées par la crainte, mais elle semblaient aussi être tantôt emportées par le vent, tantôt absorbées par la gigantesque voûte du ciel et l'infinité de l'espace s'étendant de tous côtés. Et ce silence oppressant avait une qualité dure, métallique que personne n'aimait.

De temps en temps l'un d'eux s'arrêtait, comme s'il refusait d'aller plus loin, et il fallait le consoler et le réconforter. C'est Cheysz qui s'affaissa la première et s'étendit par terre en sanglotant de désespoir. Minbain s'agenouilla auprès d'elle et la caressa jusqu'à ce qu'elle se relève. Puis ce fut au tour de Moarn, le jeune guerrier, de se laisser tomber à genoux, les doigts enfoncés dans la terre, la joue collée

contre le sol froid, comme si la planète tournait follement autour de lui. C'est Harruel qui, à coups de pied et avec force insultes, l'obligea à se remettre debout. Quelques instants plus tard, Barnak, un ouvrier à l'esprit lent, aux mains comme des battoirs et au cou de taureau fit brusquement demi-tour et se mit à courir à toutes jambes dans la direction de l'escarpement. Staip s'élança à sa poursuite, l'attrapa par le bras et le gifla jusqu'à ce qu'il retrouve son calme. Barnak reprit sa place dans la file et se remit à marcher sans lever la tête ni ouvrir la bouche.

— Heureusement que Staip l'a rattrapé, souffla Orbin. S'il avait réussi à s'enfuir, une dizaine d'autres l'auraient imité.

Koshmar abandonna sa place à la tête du cortège pour échanger quelques mots avec chacun des membres de la petite troupe et leur prodiguer des sourires, un encouragement, une prière. Puis ce fut à Torlyri de remonter la file pour parler aux plus effrayés. Elle attendit Hresh pour lui demander comment il allait, et le gamin lui fit un clin d'œil qu'elle lui rendit aussitôt.

— Alors, tu as ce que tu voulais ? demanda-t-elle en souriant.

Hresh hocha longuement la tête et Torlyri lui caressa la joue.

Plus la journée avançait, plus le temps semblait s'accélérer.

Mais au lieu de rester à sa place dans le ciel, là où Hresh l'avait vu en sortant du cocon, le soleil se déplaçait au fil des heures. L'enfant constata avec étonnement que l'astre semblait les suivre. Vers le milieu de la journée, il les dépassa même et continua d'avancer vers l'occident.

Hresh était extrêmement dérouté par le déplacement du soleil. Il savait que c'était une grosse boule de feu qui brillait tout le long du jour dans le ciel et s'éteignait la nuit. « Le jour », c'était quand le soleil était là ; « la nuit », quand il était parti. Mais il avait beaucoup de peine à comprendre comment l'astre pouvait changer de place. Il n'était donc pas fixé ? Il allait demander à Thaggoran de l'éclairer sur ce point, mais, dans l'immédiat, cette découverte était véritablement surprenante. Cependant, Hresh se doutait bien qu'il n'était pas au bout de ses surprises.

2-Ils se nourriront de ta chair

Sans quitter sa place derrière Koshmar et Torlyri, Thaggoran avançait en traînant la jambe. Il avait des élancements dans le genou gauche, une raideur dans les deux chevilles et l'impression de ne plus avoir de fourrure tellement le vent était glacé. L'ardeur du soleil lui avait gonflé les yeux. Il n'y avait pas moyen d'échapper à cette boule de lumière aveuglante qui remplissait le ciel et se réverbérait sur chaque pierre et sur toute la surface du sol.

Ce n'était pas une mince affaire pour un homme approchant la cinquantaine d'abandonner le confort du cocon et de parcourir pendant si longtemps un paysage aussi étrange et inhospitalier. Mais Thaggoran savait que c'était cette étrangeté même qui le pousserait à continuer heure après heure, jour après jour, car, malgré sa connaissance approfondie des chroniques, jamais il n'aurait imaginé qu'il pût exister de telles couleurs, de telles odeurs, de telles formes.

La terre était aride dans la vaste plaine désolée où ils s'étaient engagés et ce morne paysage était démoralisant. La peur se lisait sur

tous les visages et, à l'évidence, les membres de la tribu se sentaient comme nus d'avoir quitté leur cocon et de se trouver maintenant si loin de l'abri accueillant où ils avaient passé toute leur vie. Mais Koshmar et Torlyri s'employaient à éviter que leur petite troupe cède à la panique. Thaggoran les voyait se dépenser sans compter pour réconforter ceux dont les craintes devenaient intolérables. Il ne redoutait pour sa part que de ne pouvoir résister à la fatigue, mais il se forçait à faire bonne figure et souriait bravement chaque fois qu'il sentait un regard peser sur lui.

A mesure que la journée avançait, le ciel s'assombrissait. D'un bleu clair et très lumineux, il vira progressivement à des teintes plus soutenues, puis devint d'un gris sombre teinté de pourpre quand les ombres commencèrent à s'allonger. Thaggoran se s'attendait pas à cela. Il avait entendu parler du jour et de la nuit dans les chroniques, mais il avait imaginé que la nuit tombait d'un coup, comme un rideau faisant brusquement l'obscurité. Il n'avait pas songé un instant qu'elle pût se faire petit à petit, ni que la lumière du soleil pût changer au fil des heures et empourprer lentement le ciel jusqu'à ce que l'astre ne soit plus qu'une grosse boule rouge

suspendue au-dessus de l'horizon.

A la fin de l'après-midi du premier jour, tandis que les ombres pourpres s'allongeaient sur le sol, ceux qui marchaient aux premiers rangs découvrirent trois grands quadrupèdes à la tête ornée de trois longues paires de cornes écarlates. Ils étaient en train de paître à flanc de colline et se déplaçaient avec des mouvements gracieux et prudents en levant haut les pattes, comme s'ils exécutaient des pas de danse. Mais à peine avaient-ils flairé les humains qu'ils levèrent la tête avec inquiétude et s'enfuirent dans la plaine à une vitesse stupéfiante.

— Les as-tu vus, Thaggoran ? demanda Koshmar. Qu'est-ce que c'était ?

— Des animaux en train de paître, répondit-il.

— Mais quel est leur nom, l'ancien ? demanda Koshmar avec impatience. Comment appelle-t-on ces animaux ?

Thaggoran fouilla dans sa mémoire. Le Livre des Animaux ne parlait pas de ce genre de ruminants munis de trois paires de cornes rouges sur le museau.

— Je pense qu'ils ne sont apparus que pendant le Long Hiver, hasarda Thaggoran. Ces animaux étaient inconnus sur la Grande

Planète.

— En es-tu sûr ?

— Ce sont des animaux inconnus, répéta Thaggoran avec une pointe d'agacement dans la voix.

— Alors, il faut leur donner un nom, poursuivit Koshmar d'un ton résolu. Nous devons donner un nom à tout ce que nous voyons. Qui sait si nous ne sommes pas les seuls ici ? Baptiser les choses et les êtres vivants est une des tâches qui nous incombent.

— C'est une noble tâche, dit Thaggoran en songeant à la douleur lancinante dans son genou gauche.

— Comment allons-nous les appeler ? Allez, Thaggoran, propose-nous un nom !

Il tourna la tête vers les trois silhouettes gracieuses qui se découpaient sur le fond sombre du ciel, au sommet d'une éminence voisine.

— Dansecornes, dit-il sans hésiter. Ce sont des dansecornes, Koshmar.

— Très bien, dit Koshmar. Ce sont donc des dansecornes !

L'obscurité s'épaississait. Le ciel était devenu presque noir.

Thaggoran leva les yeux et discerna dans la

pénombre quelques oiseaux aux larges ailes qui se dirigeaient vers l'orient ; mais ils volaient trop haut pour qu'il pût les identifier. Les yeux écarquillés, il les regarda s'éloigner, s'imaginant, lui aussi, en train de planer, sans rien d'autre que de l'air entre la terre et lui. Il s'abandonna pendant quelques instants à la griserie de cette idée qui se transforma très vite en terreur. Il fut pris d'une brusque nausée et d'un vertige qui faillit le jeter à terre. Il attendit que le malaise passe en respirant profondément. Puis il s'accroupit et appuya les jointures de ses doigts sur le sol sec et ferme comme pour en vérifier la solidité et il se pencha en avant. Le sol le soutenait comme celui du cocon et cette constatation était profondément réconfortante. Au bout d'un moment Thaggoran se releva et se remit en marche.

Des points de lumière vive et brillante commencèrent à apparaître dans les ténèbres. Hresh se porta à la hauteur de Thaggoran et lui demanda ce que c'était.

— Ce sont des étoiles, répondit Thaggoran.

— Qu'est-ce qui les rend si brillantes ? Elles sont en feu ? Ce doit être un feu très froid…

— Non, dit Thaggoran, c'est un feu ardent, un feu éclatant comme celui du soleil. Car ce

sont des soleils, Hresh. Comme le grand soleil que Yissou a placé dans le ciel de jour pour réchauffer le monde.

— Le soleil est beaucoup plus gros, poursuivit Hresh. Et il est beaucoup plus chaud.

— C'est seulement parce qu'il est plus près. Tu peux me croire, mon garçon, ce que tu vois, ce sont des globes de feu suspendus dans le ciel.

— Ah ! des globes de feu ! Et ils sont vraiment très loin ?

— Si loin qu'il faudrait toute une vie au plus vigoureux de nos guerriers pour marcher jusqu'au plus proche d'entre eux.

— Ah ! dit Hresh.

Il leva la tête et contempla longuement les étoiles. D'autres s'étaient arrêtés, eux aussi, pour observer les lumières scintillantes dont le ciel était parsemé. Thaggoran fut parcouru d'un frisson qui n'était pas seulement dû à la fraîcheur du soir. Le ciel était rempli de soleils et il savait que d'autres planètes gravitaient autour de ces soleils. Il eut envie de se laisser tomber à genoux et de se prosterner pour montrer qu'il avait conscience de sa petitesse et de la grandeur des dieux qui avaient donné la vie au Peuple sur cette planète gigantesque, cette planète qui n'était pourtant qu'un grain de

sable dans l'immensité de l'univers.

— Regardez ! cria une voix. Qu'est-ce que c'est ?

— Par tous les dieux ! s'écria Harruel. Une épée dans le ciel !

De fait, quelque chose de nouveau venait d'apparaître. Une faucille d'un blanc éblouissant, un croissant de glace s'élevant au loin, au-dessus des montagnes. Tous les membres de la tribu s'agenouillèrent en murmurant des prières désespérées à la grande forme brillant d'un froid éclat bleu-blanc qui flottait dans le ciel.

— La lune ! s'écria Thaggoran. C'est la lune !

— La lune est ronde comme une balle, murmura Boldirinthe. C'est ce que tu nous a toujours dit.

— Elle change de forme, dit Thaggoran. Tantôt elle est comme vous la voyez, tantôt elle ressemble à un disque.

— Mueri ! gémit un des hommes. Je sens la lumière de la lune sur ma peau ! Est-ce qu'elle va geler mon corps, Thaggoran ? Que va-t-elle me faire ? Mueri ! Friit ! Yissou !

— Il n'y a rien à craindre, dit Thaggoran.

Mais il ne pouvait s'empêcher de trembler lui aussi. Il y a tant de choses étranges ici, songea-

t-il. Nous sommes dans un autre monde. Nous sommes nus sous les étoiles et sous la lune et nous ne savons rien. Moi-même, je ne sais rien. Tout est nouveau, tout est effrayant.

Il alla trouver Koshmar.

— Nous devrions nous arrêter pour la nuit, dit-il. Il fait trop noir pour continuer. Et l'installation du camp leur occupera l'esprit pendant que la nuit finit de tomber.

— Que va-t-il se passer pendant la nuit ? demanda Koshmar.

— Pendant la nuit, nous dormirons, répondit Thaggoran avec un haussement d'épaules. Puis viendra le matin.

— Quand ?

— Quand la nuit sera finie.

Ils choisirent pour passer la première nuit un repli de terrain à proximité d'un petit cours d'eau. Comme l'avait pensé Thaggoran, défaire les paquets et allumer un grand feu de camp fut une distraction bienvenue pour la tribu qui en oublia ses terreurs. Mais à peine avaient-ils commencé à s'installer qu'ils furent assaillis par des insectes longs comme la jambe, au corps pâle composé de nombreux segments, aux gros yeux jaunes et protubérants et aux pattes puissantes terminées par des pinces effrayantes.

Les animaux agressifs et repoussants qui faisaient violemment claquer leurs mandibules sortaient de petits monticules de terre proches du camp et semblaient attirés par la lumière ou peut-être la chaleur du feu. Les enfants et plusieurs femmes s'enfuirent en hurlant, mais Koshmar s'avança sans crainte et transperça l'un des insectes d'un coup vif et dédaigneux de sa lance. Il se tortilla quelques instants sur le sol avant de s'immobiliser. Voyant ce qui se passait, les autres reculèrent d'une dizaine de mètres et observèrent les humains d'un air triste. Au bout de quelques minutes, ils regagnèrent leurs nids et ne reparurent plus.

— Ce sont des pincevertes, déclara Thaggoran sans attendre que Koshmar l'interroge.

Il était fort embarrassé d'ignorer le nom des deux premières espèces animales qu'ils avaient rencontrées depuis le Départ, mais le Livre des Animaux ne faisait pas non plus mention de ces insectes. Il en était absolument certain.

Koshmar fit rôtir la pinceverte dont elle goûta la chair en compagnie d'Harruel et de quelques autres braves. Ils affirmèrent qu'elle n'avait aucun goût particulier, mais certains en reprirent. Thaggoran refusa poliment la part

qu'on lui proposait.

Dans le courant de la nuit survint un autre désagrément sous la forme de petits animaux ronds, pas plus gros que le pouce et se déplaçant à grands bonds désordonnés, bien qu'ils n'eussent pas de pattes apparentes. Quand ils retombaient sur quelqu'un, ils s'enfouissaient aussitôt au plus profond de sa fourrure et plongeaient leurs petites dents dans la chair, provoquant une brûlure intolérable. Des cris d'agacement et de douleur s'élevèrent un peu partout dans le camp. Tout le monde finit par se réveiller et ils formèrent un cercle afin de se protéger des petites bêtes qu'ils saisissaient dans leur fourrure entre le pouce et l'index et arrachaient non sans difficultés. Thaggoran les baptisa piquefeux, et ils ne disparurent qu'à l'aube.

La première lueur blafarde du jour sortit Thaggoran d'un sommeil agité. Il avait l'impression de n'avoir presque pas fermé l'œil de la nuit, mais il se souvenait des rêves qu'il avait faits. La vision de plusieurs visages flottant dans l'air, une femme dotée d'yeux terrifiants, au nombre de sept, un pays où des dents poussaient dans la terre. Son corps le faisait souffrir de partout. Le soleil, encore

petit, mais à l'éclat déjà dur, se levait à l'orient au-dessus des collines, tel un fruit pas encore mûr. Au loin Thaggoran aperçut Torlyri qui faisait son offrande matinale.

Ils s'apprêtèrent à lever le camp dans un silence inhabituel. Thaggoran voyait de tous côtés des visages maussades. Tout le monde se ressentait à l'évidence de la fatigue de la marche de la veille, du froid et du sommeil écourté par les piquefeux. Pour beaucoup, la vue extraordinairement dégagée de ce paysage inconnu était oppressante et Thaggoran remarqua qu'un certain nombre de ses compagnons tenaient les mains devant leur visage comme s'ils avaient voulu essayer de recréer une sorte de cocon.

Il se sentait lui-même démoralisé par le paysage aride et par le froid âpre et mordant. Était-ce donc cela le Printemps Nouveau ? N'avaient-ils pas quitté trop tôt leur petit nid douillet ? Si tel était le cas, leur départ prématuré dans des conditions climatiques inhospitalières ne les vouait-il pas à une mort certaine ? Peut-être étaient-ils en train d'ajouter un nouveau chapitre au Livre de l'Aurore Malheureuse ou à celui du Réveil Glacé.

Les pierres de lumière ne lui avaient pas

apporté de réponse claire. Sa tentative de divination s'était perdue dans les ambiguïtés et les incertitudes, comme cela arrivait si souvent. « Il faut partir », lui avaient dit les pierres, mais cela Thaggoran le savait déjà. Les mangeurs de glace allaient de toute façon faire intrusion dans le cocon. Mais les pierres ne lui avaient pas dit si le Départ serait couronné de succès ni si le moment était véritablement arrivé.

Il s'éloigna des autres et commença à écrire dans les chroniques.

Hresh s'avança vers le vieillard accroupi près du coffret ouvert, le livre entre les mains, mais il demeura silencieux, comme s'il craignait d'interrompre quelque chose d'important.

Quand Thaggoran eut terminé, il releva la tête.

— Alors, mon garçon ? dit-il. Aimerais-tu écrire quelque chose dans ce livre ?

— Si seulement je pouvais, dit Hresh en souriant.

— Tu sais pourtant écrire.

— Mais pas dans les chroniques, Thaggoran. Jamais je n'oserai toucher aux chroniques.

— Tu as l'air si pieux, mon garçon, dit Thaggoran en riant.

— C'est vrai ?

— Mais je ne suis pas dupe, tu sais.

— Non, dit Hresh, je ne voudrais pas risquer de faire outrage aux chroniques. Je pourrais écrire des bêtises et, dans l'avenir, tout le monde verrait ce que j'ai écrit et se dirait : « C'est cet idiot de Hresh qui a écrit cela. » Ce que je voudrais vraiment, c'est pouvoir lire les chroniques.

— Je fais une lecture au Peuple chaque semaine.

— Oui, je sais, dit Hresh, mais ce que j'aimerais, c'est les lire moi-même. Tout lire, jusqu'aux recueils les plus anciens. Je veux savoir comment le cocon a été construit et par qui.

— C'est Lord Fanigole qui a construit notre cocon, dit Thaggoran. Avec Balilirion et Lady Theel. Tu sais déjà tout cela.

— Bien sûr, mais qui étaient-ils ? Ce ne sont que des noms !

— De grands anciens, répondit Thaggoran. Des êtres d'exception.

— Des yeux de saphir ?

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda Thaggoran en lançant au gamin un regard étonné. Tu sais très bien que tous les yeux de saphir ont péri au début du Long Hiver. Lord

Fanigole, Balilirion et Lady Theel étaient de notre race. Ils étaient humains, tous les textes concordent sur ce point. Ils se comportèrent tous les trois comme des héros pour faire face à la panique. Quand le froid mortel s'abattit sur la planète, ils surent garder leur calme et nous construire un abri.

Thaggoran tapota le coffret contenant les chroniques.

— Tout est écrit là-dedans, mon garçon. Tout est dans ces livres.

— J'aimerais les lire un jour, répéta Hresh.

— Je pense que tu en auras l'occasion, dit Thaggoran.

De minces traînées de brume poussées par le vent s'approchaient d'eux. Thaggoran commença de remballer ses objets sacrés. Il avait les doigts gourds et ses mains couraient maladroitement sur les serrures du coffret. Au bout de quelques instants, il fit un signe impatient à Hresh pour lui demander de l'aider. Il lui montra ce qu'il fallait faire et ils réussirent à refermer le coffret.

Puis Thaggoran posa ses deux mains glacées sur le couvercle, comme si le contenu du coffret avait le pouvoir de les réchauffer.

— Est-ce que nous retrouverons un jour le

cocon ? demanda Hresh.

Thaggoran lui lança un regard perplexe.

— Notre départ du cocon est définitif, mon garçon, répondit-il. Il nous faut maintenant aller de l'avant jusqu'à ce que nous ayons trouvé ce qu'il nous incombe de trouver.

— Que devons-nous trouver ?

— Tout ce qu'il nous faut pour gouverner le monde, répondit Thaggoran. Comme il est écrit dans le Livre de la Voie. Tout cela nous attend ici, dans les ruines de la Grande Planète.

— Et si ce n'était pas le vrai Printemps Nouveau ? poursuivit Hresh. Vois comme il fait froid ! Tu ne t'es jamais demandé si nous ne nous étions pas trompés et si nous n'étions pas sortis trop tôt ?

— Jamais, répondit Thaggoran. Il n'y a aucun doute ; tous les présages sont favorables.

— Il fait quand même très froid, insista Hresh.

— C'est vrai, il fait très froid. Mais tu as vu la nuit rattraper peu à peu le jour et tu vois maintenant le jour naître petit à petit de la nuit. Eh bien, mon garçon, il en va de même pour le Printemps Nouveau. Le printemps n'arrive pas en une grande explosion de chaleur, il naît petit à petit.

Thaggoran frissonna et se frotta les épaules quand une écharpe de brume s'enroula autour de lui.

— Viens, Hresh. Aide-moi à porter le coffret et allons rejoindre les autres.

Cela l'ennuyait de voir que Hresh semblait mettre en question la sagesse de leur départ du cocon, car le gamin faisait souvent montre d'une étonnante clairvoyance et les doutes qu'il nourrissait ne faisaient que reprendre les siens. Thaggoran se demanda si Koshmar n'avait pas fait preuve de trop de précipitation en décrétant que le Temps du Départ était arrivé. Le Faiseur de Rêves ne l'avait pas véritablement annoncé. Il n'avait émis que quelques mots et Koshmar avait achevé la phrase à sa place. Torlyri elle-même le lui avait reproché. Mais nul n'osait s'opposer à Koshmar. Thaggoran savait qu'elle avait résolu depuis bien longtemps que le Départ s'effectuerait sous sa conduite.

De toute façon, il y avait les mangeurs de glace dont l'ascension était non seulement un signe avant-coureur du printemps, mais aussi une menace immédiate pour le cocon. Plutôt que de se lancer à l'aventure dans ces étendues désertes, n'aurait-il pourtant pas mieux valu chercher refuge ailleurs et attendre que le

temps se réchauffe ?

Trop tard. Trop tard. La tribu était maintenant en marche et

Thaggoran savait qu'elle ne s'arrêterait pas avant que Koshmar ait trouvé la gloire, quelle qu'elle fût, à laquelle elle avait toujours aspiré. Sinon, c'est la mort qu'ils trouveraient tous, jusqu'au dernier. Tant pis, songea Thaggoran. Et advienne que pourra.

La deuxième journée fut particulièrement pénible. Vers le milieu du jour ils furent assaillis par une nuée d'animaux ailés aux yeux blancs effrayants et au bec acéré. Le jeune guerrier Praheurt reçut deux coups de bec dans le dos et Delim eut un bras lacéré. Le Peuple réussit à les chasser en poussant de grands cris, en leur lançant des pierres et en agitant de la paille enflammée. Mais ce fut une dure épreuve, car, pendant plusieurs heures, ils ne cessèrent de revenir à l'assaut. Thaggoran leur donna le nom d'oiseaux de sang. Un peu plus tard, ils en rencontrèrent d'autres, encore plus hideux, avec de lourdes ailes noires terminées par d'horribles pointes cornées et un petit corps rebondi couvert d'une fourrure verte et nauséabonde. A la nuit tombée, ils furent de nouveau en butte aux attaques d'une multitude de piquefeux.

Pour entretenir le moral de la troupe, Koshmar ordonna à tout le monde de chanter. Ils obéirent, mais ce fut un chant tristement dénué de gaieté. Au beau milieu de la nuit il tomba une sorte de neige fondue, une eau glacée qui leur brûlait la peau comme une pluie de charbons ardents. Quand elle eut achevé son offrande du matin, Torlyri passa quelques instants avec chacun des membres de la tribu, leur offrant le réconfort de sa douce présence.

— Le pire est passé, disait-elle. Cela ira beaucoup mieux maintenant.

Et ils se remirent en marche.

Le troisième jour, tandis qu'ils descendaient une succession de collines grises et pelées donnant sur une prairie verdoyante, le regard perçant de Torlyri découvrit au loin une étrange silhouette solitaire qui semblait se diriger vers eux.

— As-tu vu cela, l'ancien ? dit-elle en se tournant vers Thaggoran. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Pas un humain, en tout cas !

Thaggoran plissa les yeux et regarda dans la direction indiquée par Torlyri. Sa vue était loin d'être aussi bonne que celle de la jeune femme, mais sa seconde vue était la meilleure de toute la tribu et il distingua nettement les bandes

jaunes et noires sur le long corps luisant, le bec pointu, les grands yeux bleu-noir et les étranglements séparant la tête du thorax et le thorax de l'abdomen.

— Non, ce n'est pas un humain, murmura Thaggoran, profondément secoué par ce qu'il avait vu. Tu n'es donc pas capable de reconnaître un hjjk ?

— Un hjjk ! s'écria Torlyri.

Thaggoran se détourna en essayant de dissimuler les tremblements qui l'agitaient. Il avait l'impression de vivre un rêve, un effroyable rêve éveillé. Son esprit se refusait à croire que ce pût être un hjjk, un hjjk en chair et en os, qui traversait la prairie en ce moment même. Comme si un livre des chroniques était subitement sorti du coffret sacré pour s'animer et faire danser devant ses yeux des personnages disparus de la Grande Planète. Le peuple hjjk n'avait toujours été qu'un nom pour lui, un concept, quelque chose d'antique et d'abstrait, un lointain souvenir d'un passé à jamais disparu. Koshmar était réelle ; Torlyri et Harruel étaient réels ; le paysage aride et glacé qu'ils traversaient était réel. Ce qui se trouvait dans les chroniques n'était que des noms. Et pourtant ce n'était pas un nom qui s'approchait

d'eux.

Mais Thaggoran n'était pas autrement surpris de constater que les hjjk avaient survécu au Long Hiver. Les chroniques avaient prédit que le peuple hjjk réussirait à traverser ces interminables épreuves. Ils avaient toutes les qualités pour survivre. A l'époque de la Grande Planète, ils formaient l'un des Six Peuples. Un peuple d'insectes qui n'avait pas de sang et menait une existence austère. Malgré la distance, Thaggoran percevait les émanations du hjjk, sèches et froides comme le pays qu'ils traversaient, neutres, distantes.

Koshmar s'approcha. Elle aussi avait vu le hjjk.

— Nous allons lui parler, dit-elle. Il doit savoir beaucoup de choses utiles sur ce qu'il y a plus loin. Crois-tu que tu réussiras à le faire parler ?

— As-tu des raisons de croire le contraire ? grommela Thaggoran.

— Tu commences à être fatigué, l'ancien, dit Koshmar en souriant.

— Je ne serai pas le premier à tomber, répliqua le chroniqueur d'un ton revêche.

Ils se trouvaient maintenant sur une étendue desséchée au sol sablonneux et dont la surface

craquait sous les pieds, comme si nul n'y était passé depuis des milliers d'années. Quelques maigres touffes d'herbe bleu-vert poussaient de-ci de-là, une herbe rêche et coupante à l'aspect vernissé. La veille Konya avait essayé d'en arracher quelques-unes et il s'était coupé à la main. Il était revenu en jurant comme un charretier, les doigts couverts de sang.

Tout l'après-midi durant, cependant qu'ils descendaient la dernière colline, ils avaient vu le hjjk avancer dans leur direction sans dévier de son chemin. Ils se croisèrent juste avant le crépuscule, quand la tribu atteignit la bordure orientale de la prairie. Ils étaient soixante et il était seul, mais il s'arrêta pour les attendre, sa paire de bras intermédiaires croisée sur le thorax, sans manifester la moindre peur.

Thaggoran le considérait d'un regard fixe. Son cœur battait la chamade et il avait la gorge sèche. Même le Départ n'avait eu sur lui un effet comparable à celui de la rencontre avec cette créature.

Dans un passé très reculé, au temps de la splendeur de la Grande Planète, avant la chute des étoiles de mort, ce peuple d'insectes avait bâti de vastes cités en forme de ruche dans les terres qui étaient trop sèches pour les humains

et les végétaux, trop froides pour les yeux de saphir ou trop humides pour les mécaniques. Lorsque personne ne voulait occuper un territoire, les hjjk le revendiquaient et, une fois qu'ils s'y étaient installés, il n'était plus question de le leur reprendre. Malgré leur robustesse et leur faculté d'adaptation, les hjjk n'avaient pourtant jamais été considérés par les chroniqueurs comme les maîtres de la Terre. Ce rang était dévolu aux yeux de saphir et à eux seuls. Les yeux de saphir étaient les rois ; après eux venaient tous les autres, y compris les humains qui avaient eux-mêmes été rois en leur temps. Et qui allaient maintenant le redevenir. Mais les humains s'étaient réfugiés dans les profondeurs de la terre et Thaggoran savait que les yeux de saphir n'avaient pu survivre aux rigueurs de l'interminable hiver. Les hjjk étaient-ils donc devenus les maîtres de la planète en l'absence des autres ?

A la lumière indécise du jour, le corps du hjjk émettait une faible lueur intermittente, comme s'il eût été fait de pierre polie. De haut en bas de sa longue silhouette se succédaient en alternance des bandes noires et jaunes. Il était mince et grand, plus grand que Harruel, et sa face dure et anguleuse, au bec pointu, rappelait

énormément le Masque de Lirridon que Koshmar portait au sortir du cocon. Ses yeux démesurés aux nombreuses facettes brillaient comme de sombres pierres de lumière. Juste au-dessous pendaient de chaque côté de sa tête les segments annelés d'un orange vif de ses tubes respiratoires.

Le hjjk les regarda approcher en silence. Puis il demanda d'une voix étrangement incurieuse :

— Où allez-vous ? Ce n'est pas très malin d'être ici. Vous allez trouver la mort.

— Non, dit Koshmar. L'hiver est fini.

— Quoi qu'il en soit, vous allez mourir.

La voix du hjjk faisait une sorte d'âpre bourdonnement, mais Thaggoran se rendit très vite compte que ce n'était pas un langage articulé. C'était une communication par la pensée ; une sorte de seconde vue appliquée à la parole.

— La mort vous attend dans cette vallée qui s'étend devant moi, poursuivit le hjjk. Continuez et vous verrez bien si je mens.

Sans rien ajouter, il commença à se remettre en marche, comme s'il estimait avoir accordé à la tribu tout le temps qu'elle méritait.

— Attends, hjjk, dit Koshmar en lui barrant le passage. Dis-nous quels périls nous guettent.

— Vous verrez.

— Dis-le-nous tout de suite, ou ta vie s'achève ici.

— Les rats-loups se rassemblent dans la vallée, dit calmement le hjjk. Ils se nourriront de votre chair, car vous êtes des êtres de chair et ils sont affamés. Laissez-moi passer.

— Attends encore un peu, dit Koshmar. Dis-moi si tu as rencontré d'autres humains pendant que tu traversais la vallée. Des tribus comme la nôtre, sortant de leur cocon maintenant que le printemps est arrivé.

Le hjjk émit un bourdonnement qui semblait exprimer l'impatience. C'était la première trace d'émotion qu'il montrait.

— Pourquoi verrais-je des humains ? demanda l'insecte. Cette vallée n'est pas un lieu où l'on trouve des humains.

— Tu n'en as vu aucun ? Pas même une poignée ?

— Tu prononces des paroles qui n'ont aucun sens, dit le hjjk. Je n'ai pas de temps à perdre pour ce genre de conversation. Je te demande encore une fois de me laisser passer.

Thaggoran perçut brusquement une émanation à la fois douce et âcre et il vit des gouttelettes d'une sécrétion brune apparaître

sur l'abdomen rayé du hjjk.

— Il vaut mieux le laisser partir, dit-il doucement à Koshmar. Il ne nous dira rien de plus. Et il pourrait être dangereux.

Koshmar referma la main sur sa lance. Harruel, qui se trouvait à ses côtés, prit cela pour un signal et leva la sienne.

— Alors, Koshmar, je le tue ? murmura-t-il. Je lui transperce le corps de ma lance ?

— Non, répondit-elle. Ce serait une erreur.

Elle commença de marcher lentement autour du hjjk qui semblait totalement indifférent à la tournure prise par les événements.

— Pour la dernière fois, demanda Koshmar, y a-t-il d'autres tribus d'humains dans cette région. Cela nous ferait extrêmement plaisir de les rencontrer. Nous sommes partis pour reconstruire le monde et nous cherchons nos frères et nos sœurs.

— Vous ne reconstruirez rien, car les rats-loups vont vous exterminer, répondit le hjjk d'un ton posé. Et vous êtes fous. Il n'y a pas d'humains, femme de chair.

— Ce que tu dis est idiot. Tu as des humains devant toi en ce moment même.

— Je ne vois que des fous, répliqua le hhjk. Et maintenant, laisse-moi passer, ou tu le

regretteras.

Harruel brandit sa lance, mais Koshmar secoua la tête.

— Laisse-le aller, dit-elle, et garde ton énergie pour les rats-loups.

Thaggoran regarda avec une profonde tristesse le hjjk s'éloigner vers les collines que la tribu venait de traverser. Il eût aimé prendre le temps de s'asseoir avec l'étrange créature pour évoquer le passé lointain. Dis-moi ce que tu sais de la Grande Planète, lui aurait-il dit, et moi je te dirai tout ce que je sais ! Parlons des cités de Thisthissima et de Glorm, de la Montagne de Cristal, de la Tour des Étoiles, de l'Arbre de Vie et de toutes les merveilles du passé ; parlons de ta race et de la mienne, des yeux de saphir au corps si fin et des autres peuples. Parlons aussi des nuées d'étoiles de mort laissant derrière elles un sillage de feu dans le ciel, de la violence de l'impact quand elles se fracassaient sur la Terre, des colonnes de flammes et des gigantesques nuages de fumée qui s'élevaient. Parlons des vents et des pluies noires, de la vague de froid qui s'abattit sur les terres et les mers quand le soleil fut masqué par la poussière et par la suie. Nous pouvons aussi parler de la mort des races et même de la mort de cette

Grande Planète qui jamais plus n'aura sa pareille.

Mais le hjjk avait déjà presque disparu derrière le sommet de la première colline.

Thaggoran eut un haussement d'épaules résigné. C'était folie de croire qu'un hjjk accepterait de partager ainsi ses connaissances. A l'époque de la Grande Planète, ils étaient considérés comme des êtres totalement dépourvus de chaleur, étrangers à l'amitié, à l'affection et à la tendresse, des êtres privés d'âme. Il était peu vraisemblable que le Long Hiver les eût transformés.

Quelques jours plus tard, toujours plus à l'ouest, la tribu choisit pour établir son campement dans la vallée une cuvette qui semblait être le lit asséché d'un lac. Chacun, y compris les plus petits, s'était vu assigner une tâche précise. Certains étaient chargés de ramasser des brindilles et des brins d'herbe sèche pour le grand feu, d'autres cherchaient des feuilles pour le second feu qui produisait une épaisse fumée capable de tenir les piquefeux à l'écart. Quelques-uns s'occupaient de rassembler le troupeau et les derniers accompagnaient de la voix Torlyri qui accomplissait les rites de protection destinés à

écarter les menaces de la nuit.

Hresh et Haniman étaient chargés de ramasser du petit bois. Hresh se sentait offensé d'être ravalé au même rang que ce lourdaud d'Haniman qui ne savait rien faire. Il était jaloux d'Orbin qui avait accompagné les hommes pour rassembler le bétail. Certes, Orbin était très fort pour son âge, mais il n'en était pas moins humiliant d'être mis dans le même sac qu'Haniman. Hresh se demandait si Koshmar avait vraiment une si piètre opinion de lui.

— Dans quelle direction allons-nous ? demanda Haniman.

— Tu vas où tu veux, répondit sèchement Hresh. Du moment que nous n'allons pas dans la même direction.

— On ne va pas rester ensemble ?

— Tu fais ton travail et je fais le mien. Mais ne reste pas dans mes pattes ! Compris ?

— Hresh…

— Allez, va-t'en ! Je ne veux plus te voir !

Une étincelle de colère brilla fugitivement dans les petits yeux ronds d'Haniman et Hresh se demanda s'il allait devoir se battre avec lui. Haniman était lent et maladroit, mais il était moitié plus lourd que lui. Il lui suffirait de s'asseoir sur moi, songea Hresh. Mais qu'il

essaie ! Qu'il essaie !

La colère d'Haniman, si c'était bien de cela qu'il s'agissait, ne dura qu'un instant. Haniman n'aimait pas la bagarre. Il lança à Hresh un regard lourd de reproches et partit de son côté en tapant rageusement du pied.

Un petit panier d'osier à la main, Hresh se dirigea vers le nord-ouest du campement et commença à chercher tout ce qui pourrait servir à alimenter le feu. Mais il n'y avait pas grand-chose. Il continua d'avancer sur le sol aride, s'éloignant petit à petit du camp.

La nuit tombait rapidement et, au couchant, le ciel barré de longues stries d'un pourpre éclatant, d'un écarlate très vif et d'un jaune sombre et pesant était à la fois magnifique et effrayant. Derrière lui tout était déjà noyé dans les ténèbres, une obscurité profonde où il ne distinguait au loin que les flammes vacillantes du feu enveloppé de fumée.

Hresh avança encore un peu et contourna précautionneusement un large épaulement de pierre. Il était maintenant très loin du camp et avait conscience de son imprudence. Peut-être était-il déjà trop loin, car il distinguait à peine les chants sacrés et ne voyait plus personne derrière lui.

Il poursuivit néanmoins sa progression dans cet univers de froid et de mystère, sans murs ni galeries, où la voûte céleste dont l'immensité dépassait l'entendement s'élançait jusqu'aux étoiles accrochées au firmament ténébreux.

Hresh devait tout voir. Sinon, comment pourrait-il comprendre le monde ?

Mais pour tout voir, il fallait s'exposer à certains dangers. Ce n'était pas pour rien qu'on le surnommait Hresh-le-questionneur et il était dans sa nature de chercher des réponses sans se soucier des risques. Il y a du mérite à avoir une âme aussi inquiète que la mienne, songea-t-il. Les autres ne me comprennent pas, parce que je ne suis encore qu'un enfant, mais, un jour, ils finiront bien par comprendre.

Hresh crut soudain percevoir au loin des voix que le vent portait vers lui. Il sentit une vive excitation le gagner. Et s'il avait la chance de découvrir le campement d'une autre tribu !

Il fut pris de vertige à cette seule pensée. Le vieux Thaggoran affirmait qu'il y avait d'autres tribus, qu'il existait sur toute la surface de la planète d'autres cocons semblables au leur et Thaggoran savait tout, ou presque. Mais personne, pas même Thaggoran, ne pouvait véritablement en avoir la certitude. Hresh ne

demandait qu'à le croire et il se représentait des dizaines, voire des centaines de petites tribus ayant attendu, génération après génération, que vienne le Temps du Départ. Mais la seule preuve de tout cela se trouvait dans les chroniques. Il n'y avait assurément jamais eu aucun contact avec une autre tribu, tout au moins depuis le début du Long Hiver. Comment pourrait-il en avoir été autrement, puisque personne ne quittait jamais son cocon d'origine ?

Mais maintenant la tribu de Koshmar s'était lancée à la découverte du monde de l'extérieur et d'autres pouvaient fort bien l'avoir imitée. C'était pour Hresh une idée absolument inouïe. Pendant les huit années de sa jeune existence il n'avait connu que le même groupe de soixante personnes. De temps en temps un nouveau-né arrivait pour remplacer quelqu'un qui, ayant atteint la limite d'âge, allait attendre la mort à l'extérieur du cocon, mais à part cela, c'étaient toujours les mêmes têtes. Koshmar, Torlyri, Thaggoran, Harruel et Taniane, Minbain, Orbin et tous les autres. La perspective de découvrir un groupe entièrement nouveau était tout à fait grisante.

Hresh essaya d'imaginer à quoi ils pourraient

ressembler. Certains auraient peut-être les yeux jaunes, ou une fourrure verte. Peut-être y aurait-il des hommes plus grands qu'Harruel, et leur chef pourrait être un jeune garçon, au lieu d'une femme. Pourquoi pas, puisque ce serait une tribu différente ? Ils feraient tout differemment. Au lieu d'un vieillard, ce seraient trois vieilles femmes qui tiendraient les chroniques sur des feuilles brillantes de verre végétal et parleraient à l'unisson. A cette idée, Hresh étouffa un petit rire. Ils auraient aussi des noms différents. Ils pourraient s'appeler Migg-wungus, Kik-kik-kik, ou bien Pinnipoppim, des noms que personne n'avait jamais entendus dans la tribu de Koshmar. Une autre tribu ! C'était proprement incroyable !

Hresh avançait avec beaucoup moins de prudence. Poussé par son impatience à découvrir la source des voix qu'il percevait devant lui, il se mit à trottiner dans l'obscurité.

Oui, c'était bien une autre tribu ! Les voix se faisaient de plus en plus distinctes.

Il se les représenta assis autour d'un feu de camp, juste derrière le groupe de rochers qui se profilaient devant lui et s'imagina avançant bravement au milieu du groupe stupéfait. « Je suis Hresh, du cocon de Koshmar, allait-il leur

dire, et ma tribu est tout près d'ici. Nous sommes partis pour reconstruire le monde, car le Printemps Nouveau est arrivé ! » Ils l'étreindraient, lui offriraient du vin de la vigne-velours et ils lui diraient : « Nous aussi, nous voulons reconstruire le monde. Conduis-nous auprès de ton chef ! » Il repartirait à toutes jambes vers le camp, en riant et en poussant des cris de joie, et il leur annoncerait qu'il avait découvert d'autres humains, une tribu entière, des hommes et des femmes, des garçons et des filles, aux noms bizarres tels que Miggwungus, Kik-kik-kik, ou encore…

Il s'arrêta brusquement, les narines dilatées, son organe sensoriel raide et frémissant. Il y avait quelque chose qui clochait.

Dans le silence de la nuit il percevait maintenant très distinctement les bruits de l'autre tribu. Des sons extrêmement bizarres : des sortes de couinements mêlés de nasillements gras. Des sons qu'il ne connaissait pas, très désagréables…

Non, ce n'était pas une autre tribu.

Ce n'étaient pas des sons humains.

Hresh projeta sa seconde vue comme Thaggoran le lui avait enseigné. Pendant quelques instants, tout fut flou, indistinct, puis

il régla sa perception jusqu'à ce que l'image intérieure soit au point. Il y avait une douzaine de créatures de l'autre côté des rochers. Leur corps était à peu près de la taille d'un homme, mais elles se déplaçaient à quatre pattes et leurs membres puissamment musclés semblaient dotés d'une grande vivacité. Elles avaient de petits yeux rouges, brillants et féroces, de grandes dents pointues dépassant de leur museau aux longues moustaches et une peau couverte d'une dense fourrure grise. Leur organe sensoriel, rosâtre et dépourvu de poils, frétillait derrière eux comme la mèche d'un fouet.

Non, ces créatures n'étaient pas humaines. Loin de là.

Elles marchaient en rond, à petits pas rasant le sol, relevant de temps en temps le museau pour humer l'air. Hresh ne comprenait pas leur langage, mais, grâce à sa seconde vue, la signification de leurs paroles était parfaitement claire.

Chair – chair – chair – manger – manger – manger – manger chair…

« Les rats-loups se rassemblent dans la vallée, avait dit le hjjk. Ils se nourriront de votre chair, car vous êtes des êtres de chair et

ils sont affamés. » Cela n'avait pas semblé particulièrement inquiéter Koshmar. Peut-être avait-elle cru que le hjjk mentait ; peut-être s'imaginait-elle que les rats-loups n'existaient pas. Mais que pouvaient être ces animaux à la voix nasillarde et aux courtes pattes, aux yeux vifs et aux dents pointues, sinon les rats-loups contre lesquels le hjjk avait essayé de les mettre en garde ?

Hresh fit demi-tour et prit ses jambes à son cou.

Il contourna l'éperon rocheux, longea quelques tertres sablonneux et s'engagea dans le lit asséché du lac. Courant à perdre haleine vers le feu de la tribu, il perdit son panier dans sa précipitation et fut assailli par des présences inconnues de la nuit. Une grande créature ailée aux yeux saillants d'un vert doré tourna en vrombissant autour de sa tête. Il l'écarta d'un geste du bras sans s'arrêter de courir. Une centaine de mètres plus loin quelque chose se dressa devant lui. A la froide clarté des étoiles, Hresh discerna trois longues cordes noires qui se balançaient et se tortillaient dans l'obscurité. Il les évita d'un bond et poursuivit sa course folle sans se retourner.

Quand il déboucha au milieu du camp, il

était hors d'haleine.

— Les rats-loups ! cria-t-il d'une voix haletante en tendant le bras vers les ténèbres d'où il venait de sortir. Je les ai vus !

Épuisé, il fit quelques pas en titubant et s'arrêta devant Koshmar.

Il redoutait qu'on ne le croie pas. Pour tout le monde il n'était qu'un gamin un peu farfelu et insupportable, il était Hresh-le-questionneur. Mais, pour une fois, on l'écouta avec attention.

— Où étaient-ils ? demanda Koshmar. Combien ? Étaient-ils gros ?

Harruel commença à distribuer des lances à tout le monde, sauf aux plus petits. Accroupi auprès du feu, Thaggoran dirigea son organe sensoriel vers l'extrémité du lac asséché afin de capter les émanations des rats-loups.

— Ils arrivent ! s'écria-t-il. Je les sens qui se dirigent vers nous !

La lance à la main, Koshmar, Torlyri et Harruel prirent position pour défendre le côté ouest du camp. Comme ils sont beaux, songea Hresh. Le chef, la prêtresse et le grand guerrier. Un premier rang composé de neuf membres de la tribu se forma derrière eux, puis un second. Les enfants et les femmes enceintes prirent place au milieu.

Hresh entendit Koshmar invoquer les Cinq Déités et il la vit faire les Cinq Signes et répéter à plusieurs reprises celui de Yissou le Protecteur. Il murmura lui aussi une prière à Yissou. Il était le seul de toute la tribu à avoir vu les rats-loups, leur museau allongé, leurs petits yeux féroces et leurs dents aiguisées comme des couteaux.

Un long, un interminable moment s'écoula, pendant lequel il ne se passa rien. Les guerriers défendant l'accès du camp tournaient nerveusement en rond. Hresh commençait à se demander s'il n'avait pas imaginé la présence des rats-loups dans l'obscurité et surtout quelle punition lui infligerait Koshmar si tout cela se révélait n'être qu'une fausse alerte.

Puis, brusquement, l'ennemi fondit sur eux. Hresh entendit des cris affreux et des couinements suraigus, il perçut une écœurante odeur musquée et, en quelques instants, le camp fut envahi.

— Yissou ! rugit Koshmar. Dawinno !

Les rats-loups surgissaient de tous les côtés à la fois. Ils bondissaient en poussant des cris stridents, les babines retroussées, les dents luisantes.

Les femmes se mirent aussitôt à hurler,

imitées par quelques hommes. Personne n'avait jamais vu des animaux comme ceux-là, des animaux qui se nourrissaient de chair et utilisaient leurs dents pointues comme des armes. Et personne n'avait jamais eu à se battre, à livrer un véritable combat pour sa vie. Ce n'était plus une petite bagarre entre amis, dans le confort rassurant du cocon. Ils n'étaient plus dans le cocon maintenant.

La bande de rats-loups tournait autour de la tribu, comme pour en repérer les membres les plus faibles et les isoler des autres. De lourds relents de l'odeur âcre des assaillants flottaient dans l'air. A la lumière tremblotante des flammes, Hresh distinguait leurs petits yeux rouges et leurs longs organes sensoriels. Ils paraissaient encore plus répugnants que lorsqu'il les avait découverts quelques minutes plus tôt à l'aide de sa seconde vue. Quelle monstrueuse laideur !

Hresh se laissa glisser vers le centre du groupe. Il tenait à la main la lance que lui avait donnée Harruel, mais il ne savait pas très bien quoi en faire. Était-ce bien là qu'il fallait la serrer ? Et frapper de bas en haut ? Il se dit que si un rat-loup s'approchait assez près de lui, il trouverait bien assez vite comment s'en servir.

La haute silhouette d'Harruel qui portait en ahanant de grands coups de lance se découpait dans la pénombre. A ses côtés Torlyri repoussait avec les pieds un énorme rat-loup cependant qu'elle embrochait un de ses congénères. Lakkamai, Konya et Staip se battaient de tout leur cœur. Salaman, qui n'était pourtant guère plus âgé que Hresh, réussit à jeter successivement deux assaillants à terre. Koshmar semblait être partout à la fois, frappant de la pointe de sa lance aussi bien que de la hampe dont elle se servait pour fracasser avec un plaisir farouche les dents des rats-loups qui l'entouraient. Hresh entendit soudain des hurlements affreux. Les rats-loups se parlaient dans ce qui devait être leur langage. *Tuer – tuer – tuer – chair – chair – chair…* Des gémissements de douleur s'élevaient d'une gorge humaine et quelqu'un d'autre émettait une sourde plainte terrifiée.

Et d'un seul coup, aussi brusquement qu'il avait commencé, le combat s'acheva.

Le silence revint en quelques instants. Appuyé sur sa lance, le souffle court, Harruel essuyait un filet de sang coulant sur sa cuisse. Torlyri s'était laissé tomber à genoux. Le corps frissonnant d'horreur, elle répétait

interminablement le nom de Mueri. Koshmar, la main serrée sur sa lance, arpentait le champ de bataille en quête d'autres assaillants. Mais il n'y en avait plus. Le sol était jonché de corps de rats-loups, déjà rigides dans la mort et encore plus hideux que de leur vivant.

— Qui est blessé ? demanda Koshmar. Répondez quand je prononcerai votre nom. Thaggoran ?

Seul le silence lui répondit.

— Thaggoran ? répéta-t-elle d'une voix chargée d'inquiétude.

Mais toujours pas de réponse de Thaggoran.

— Cherche-le, ordonna Koshmar à Torlyri. Harruel ?

— Oui.

— Konya ?

— Je suis là.

— Staip.

— Oui.

Quand son tour arriva, Hresh était presque incapable de proférer une parole, tellement il était bouleversé par tout ce qui venait de se passer. Il parvint néanmoins à articuler son nom d'une voix rauque.

En fin de compte, seuls deux membres de la tribu ne répondirent pas à l'appel de leur nom.

Trois, plus exactement, car l'une des victimes était Yalmud, une jeune femme douce à défaut d'être très intelligente, qui portait un enfant. C'était une grave perte, mais l'autre était une véritable catastrophe.

C'est Hresh qui le découvrit, étendu de tout son long dans de hautes herbes, juste à la limite du campement. Le vieux Thaggoran avait chèrement défendu sa vie, car le rat-loup qui lui avait ouvert la gorge était recroquevillé à côté de lui, les yeux exorbités, la langue gonflée et noircie. Le chroniqueur avait réussi à l'étrangler avant de mourir.

Hébété, figé de douleur, incapable de verser une larme, Hresh regardait fixement le corps inerte du vieillard. C'était une perte trop cruelle. Il avait presque l'impression que c'était sa propre gorge qui était ouverte. Au bout d'un certain temps, il parvint à émettre un son étranglé, puis une sorte de sanglot étouffé, mais il demeurait incapable de faire un geste. Il osait à peine respirer. Il aurait voulu que le temps se soit arrêté, que la journée revienne en arrière jusqu'à son origine.

Il réussit enfin à s'agenouiller et posa une main tremblante sur le front du vieillard, comme s'il espérait que toutes les connaissances

emmagasinées dans l'esprit de Thaggoran puissent être transmises à son esprit d'enfant par ce seul contact, avant que le corps du chroniqueur soit tout à fait froid. Mais l'esprit de Thaggoran s'était déjà enfui.

Hresh ne parvenait toujours pas à y croire. Son père, Samnibolon, était mort depuis si longtemps qu'il n'était qu'un nom pour lui. Mais Thaggoran…

— Dawinno… commença-t-il d'une voix hésitante.

Puis, d'un seul coup, ses sentiments débordèrent. Un cri affreux monta des profondeurs de son être et il le laissa sortir. Un long gémissement à glacer le sang, si violent qu'il eut l'impression de s'ouvrir en deux pour lui laisser le passage. Les larmes se mirent à couler sur ses joues et sur sa fourrure où se formèrent des touffes de poils mouillés. Il tremblait, il geignait, il trépignait de désespoir.

Pendant un long moment, il demeura prostré, frissonnant, trempé de sueur, songeant à tout ce qui était perdu pour le Peuple et à tout ce qui lui avait glissé entre les doigts à cause de la mort du vieux sage.

C'était plus que la mort d'un homme, car tout le monde devait bien mourir un jour et

Thaggoran avait déjà vécu longtemps. C'était la mort du savoir. Un vide énorme s'était créé dans l'âme de Hresh. Il avait espéré apprendre tant de choses de Thaggoran sur cette planète étrange que la tribu découvrait, tant de choses qu'il n'apprendrait jamais. Il se trouvait certes beaucoup de choses dans les chroniques, mais bien d'autres avaient été transmises oralement, d'un chroniqueur à l'autre, tout au long de centaines de milliers d'années. Mais cette ligne venait d'être brisée et toutes ces connaissances étaient perdues à jamais.

Mais j'apprendrai quand même tout ce que je pourrai, se dit Hresh.

Je deviendrai chroniqueur à la place de Thaggoran, se jura-t-il, aveuglé par la douleur.

Il baissa la main et tâta calmement la fourrure ensanglantée de Thaggoran, juste au-dessous de la gorge ouverte. Il savait qu'il y avait à cet endroit une amulette qui ressemblait à un morceau de verre de couleur verte, un petit objet ovale, très ancien, portant des signes minuscules et dont Thaggoran lui avait confié un jour qu'il datait de l'époque de la Grande Planète. Hresh le dégagea précautionneusement. Il avait l'impression de sentir sur sa paume une chaleur froide. Le cœur

battant, il garda quelques instants l'amulette au creux de sa main serrée, puis il la fit glisser dans la petite bourse qu'il portait sur la hanche.

Il n'était pas prêt à la mettre autour de son cou. Pas encore. Mais bientôt il le ferait.

Et il prit une résolution : j'irai partout sur la surface de cette planète, je verrai tout ce qui existe et j'apprendrai tout ce qu'il y a à apprendre, car je suis Hresh-le-questionneur. Je maîtriserai tous les secrets du passé et de l'avenir et mon âme sera remplie de sagesse jusqu'à en déborder. Puis je confierai toutes mes connaissances aux chroniques, au bénéfice de ceux qui viendront après nous dans le courant du Printemps Nouveau.

Quand sa décision fut prise, Hresh commença à sentir la douleur de la perte de Thaggoran s'atténuer.

Toute la nuit, les membres de la tribu psalmodièrent les chants de mort en hommage à leurs compagnons disparus et, à la pointe du jour, ils transportèrent les deux corps dans les collines qui s'élevaient à l'orient. Ils recommandèrent l'âme des défunts à

Dawinno et la leur à Friit et à Mueri. Puis Koshmar donna le signal du départ. Ils levèrent le camp et prirent la direction des grandes

plaines du ponant. Koshmar ne voulait pas leur dire où ils allaient. Elle avait seulement confié que c'était l'endroit où ils étaient destinés à se rendre et personne n'avait osé lui poser d'autres questions.

3-L'endroit où les murs n'existent pas

De violentes rafales de vent balayaient la plaine aride, soulevant le sable et le faisant tourbillonner en nuages épais. Il ne poussait pratiquement rien, comme si quelque lame gigantesque avait rasé la surface du sol, enlevant la couche arable et arrachant toutes les graines.

Sur la droite des marcheurs, à une assez faible distance, se trouvait une rangée de collines arrondies bleu-gris et totalement dénudées. Sur la gauche la plaine s'étendait à perte de vue L'air piquant était chargé d'une saveur âcre et pourtant il faisait sensiblement plus chaud que les jours précédents. Cela faisait maintenant près de trois semaines que la tribu était en marche.

Dans le silence de l'après-midi s'éleva une sorte d'étrange grondement, un bruit sourd et lointain, tel que le Peuple n'en avait jamais entendu.

Staip se tourna vers Lakkamai qui marchait à ses côtés.

— Ce sont les collines qui nous parlent ?

Lakkamai haussa les épaules sans répondre.

— Écoute, poursuivit Staip. Elles nous disent : *Repartez, repartez, repartez !*

— Comment peux-tu dire cela ? demanda rudement Lakkamai. Ce n'est qu'un bruit.

Harruel qui, lui aussi, avait entendu, s'arrêta et se tourna en mettant sa main en visière pour se protéger du soleil. Au bout de quelques instants, il se pencha dans le vent, puis il secoua la tête en riant.

— Des bouches, déclara-t-il en tendant la main dans la direction des collines.

Il avait une vue extraordinairement perçante. Les autres guerriers scrutèrent également les lointains, mais ils ne virent rien d'autre que les collines.

— Comment cela, des bouches ? demanda Staip.

— Devant les collines, dit Harruel. Ce sont de gros animaux très curieux, immobiles, qui font ces aboiements. On dirait des bouches. Tu ne les vois donc pas ?

Koshmar aussi les avait vus.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en revenant à la hauteur d'Harruel. Crois-tu qu'ils soient dangereux ?

— Ils ne bougent pas, répondit Harruel. Tant qu'ils resteront là-bas, ils ne pourront pas nous

faire de mal. Mais je vais aller regarder de plus près. Staip ! Salaman ! Venez avec moi !

— Je peux vous accompagner ? demanda Hresh.

— Toi ? dit Harruel en étouffant un petit rire. Viens donc ! Nous allons te jeter dans une de ces bouches et nous verrons bien ce qui t'arrive !

— Non, dit Hresh. Mais je peux y aller quand même ?

— Si tu veux venir, reste à l'abri du danger.

Les trois guerriers s'éloignèrent en direction des collines, suivis par Hresh qui avait du mal à ne pas se laisser distancer. De près, les grondements étaient insupportablement forts et ils faisaient longuement vibrer le sol. A l'évidence, Harruel ne s'était pas trompé sur leur origine. Au pied de la rangée de collines se trouvaient une douzaine d'énormes créatures arrondies, d'un bleu très sombre, alignées à intervalles réguliers et assez éloignées les unes des autres. Elles semblaient n'avoir ni membres ni corps et n'être que des têtes géantes et immobiles, au regard fixe et terne. Elles ouvraient à une cadence régulière leur immense bouche caverneuse pour émettre un grondement prolongé.

Des quatre coins de la plaine, de petits animaux convergaient vers elles, comme magnétisées par ce cri sourd et discordant. Ils avançaient résolument en rampant, en sautillant, en ondulant ou en bondissant vers les têtes géantes, passaient sans hésiter pardessus le bord grenat de leur mâchoire inférieure et se jetaient dans la gueule noire.

— Restez où vous êtes ! ordonna sèchement Harruel. Si nous nous approchons trop, nous risquons d'être avalés nous aussi.

— Je ne sens pas de force qui m'attire, dit Staip.

— Moi non plus, dit Salaman. Peut-être un léger chatouillement, mais… Hresh ! Hresh, reviens !

Le gamin qui s'était avancé avait petit à petit dépassé les guerriers et il se dirigeait maintenant vers les têtes d'une démarche étrangement saccadée, les épaules agitées de mouvements convulsifs, les genoux levés très haut à chaque pas. Son organe sensoriel était enroulé autour de son corps comme une longue écharpe.

— Hresh ! hurla Harruel.

Mais l'enfant, qui semblait se mouvoir comme dans un rêve, n'était plus qu'à une

cinquantaine de pas de la plus proche des têtes. La cadence des grondements s'accéléra. Le sol se mit à trembler violemment. Harruel s'élança et saisit le garçon par la taille en le soulevant du sol. Hresh le regarda sans le voir.

— Un de ces jours, la curiosité te tuera ! lança Harruel d'un ton furieux.

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

— Tu vois bien qu'il est en transe, dit Staip. C'est ce bruit… Il allait être aspiré…

— Maintenant je le sens, dit Salaman. Comme un bruit de tambour qui nous attire. *Boum ! boum ! boum !*

Harruel se retourna avec un mélange de fascination et d'horreur. Salaman avait raison : le bruit avait un pouvoir quasi magnétique et il attirait tous les animaux de la plaine qui se laissaient dévorer sans résistance. Harruel se pencha brusquement et ramassa une pierre grosse comme la main qu'il lança avec rage vers la bouche béante. Mais elle retomba à cinq ou dix pas de la cible.

— Venez, ordonna-t-il d'une voix rauque. Il faut s'éloigner de ces horreurs avant qu'il soit trop tard.

Ils repartirent en courant vers le gros de la tribu. Harruel portait Hresh, de crainte qu'il ne

se laisse hypnotiser une seconde fois au péril de sa vie. Derrière eux le bruit des têtes géantes se fit plus fort et plus insistant, puis il s'affaiblit à mesure qu'ils s'en éloignaient.

Quand ils rejoignirent la tribu, la panique et la confusion la plus totale régnaient. Les oiseaux de sang avaient lancé une nouvelle attaque. Une nuée de féroces animaux aux yeux blancs avait surgi de l'orient et ils tournoyaient au-dessus de la tribu en poussant des cris aigres et fondaient sur leurs cibles, le bec tranchant comme un rasoir pointé vers l'avant. Delim se débattait pour en repousser un qui lui enveloppait toute la tête dans ses ailes gigantesques et Thhrouk luttait contre deux à la fois. Lakkamai se précipita à l'aide de Delim, tira l'oiseau de sang en arrière et le transperça de son arme. Delim se laissa tomber par terre en portant les deux mains à son œil ruisselant de sang. Harruel donnait de grands coups de lance et embrochait les assaillants l'un après l'autre. Koshmar hurlait des encouragements. Au milieu des cris véhéments et stridents des oiseaux de sang, le grondement sourd des bouches se faisait encore entendre au loin.

La bataille dura une dizaine de minutes, puis les oiseaux disparurent aussi brusquement qu'ils

étaient arrivés. Six membres de la tribu étaient blessés, mais Delim était la plus gravement touchée. Torlyri, qui la pansait, vit tout de suite qu'elle avait perdu l'usage de son œil. Harruel avait deux profondes entailles dans le bras qui tenait sa lance. Konya aussi était légèrement blessé et tout le monde était las et démoralisé.

Et la nuit commençait à tomber. Les derniers feux du soleil agonisant inondaient la plaine d'une lumière pourpre.

— Bon, dit Koshmar. Il est trop tard pour continuer. Nous allons établir le campement ici.

— Pas ici, Koshmar, dit Harruel en secouant vivement la tête.

Il ne faut pas rester si près de ces bouches géantes. Les sons qu'elles produisent sont dangereux et si nous restons ici, certains d'entre nous partiront vers elles en pleine nuit, comme des somnambules, et se feront avaler tout vifs.

— Tu parles sérieusement ?

— Nous avons failli perdre Hresh, dit Harruel. Il marchait droit sur une de ces créatures.

— Yissou !

Koshmar contempla d'un regard inquiet les énormes têtes encore visibles à l'horizon.

— Très bien, dit-elle en crachant par terre.

Allons plus loin.

Il se remirent en marche jusqu'à ce qu'il fasse trop sombre pour continuer. Quand ils s'arrêtèrent, les grondements des têtes géantes étaient presque inaudibles. Abattus, épuisés, les pieds endoloris, les membres de la tribu firent halte avec soulagement auprès d'un maigre cours d'eau filtrant dans le sable.

— Nous n'aurions pas dû faire cela, dit Staip d'une voix très calme.

— Tu veux dire quitter le cocon ? demanda Salaman. Tu crois que nous aurions mieux fait de rester et d'affronter les mangeurs de glace ?

— Nous n'avons rien à regretter, dit Harruel en les foudroyant du regard. C'était bien le Temps du Départ.

— Je parlais de la direction que nous avons prise, dit Staip. Koshmar a eu tort de nous amener dans ces plaines désertiques. Nous aurions dû partir vers le sud, vers le soleil.

— Qui sait si elle a eu tort ? dit Harruel. Tous les chemins se valent.

Toute la nuit durant, ils entendirent des bruits étranges, des sifflements, des gloussements, des cris stridents. Et les pulsations des têtes géantes attirant leurs proies sans défense au pied des collines dénudées leur

parvenaient toujours, mais très affaiblies.

Ils étaient entrés dans la cinquième semaine de leur longue marche. Torlyri se réveilla à l'aube comme à sa coutume pour accomplir l'offrande du lever du soleil. Elle roula sur elle-même, s'étira et se leva. Elle s'éloigna tranquillement du camp où tout le monde dormait encore et chercha un endroit propice à la célébration de l'offrande matinale. Elle en trouva un à l'occident qui semblait avoir les caractères d'un lieu sacré. C'était une déclivité où une infinité de petits insectes au dos rouge bâtissaient avec zèle une construction à l'apparence très compliquée sur le sol sablonneux. Elle s'agenouilla, prononça les paroles rituelles, invoqua les Cinq Déités et prépara son offrande.

Les premiers rayons du soleil étaient forts, chauds et bons. Torlyri avait remarqué depuis plusieurs jours que le temps semblait devenir plus clément. Au début, elle se réveillait en frissonnant, toute raide dans la brume matinale, mais maintenant l'air du matin semblait sensiblement plus doux, sans être encore véritablement doux.

Ce signe faisait naître en elle un espoir très vif. Peut-être le Printemps Nouveau était-il

vraiment en train d'arriver.

Torlyri n'en avait jamais été tout à fait sûre. Comme le reste de la tribu, elle s'était laissé entraîner hors du cocon par l'optimisme pressant de Koshmar. Par amour pour Koshmar, elle n'avait pas protesté avec véhémence, mais elle savait qu'un certain nombre de leurs compagnons auraient préféré rester à l'abri du cocon. Le Départ était une expérience radicale, un tel changement dans leur vie que Torlyri parvenait encore à peine à y croire. De temps immémorial, la tribu avait vécu dans le cocon ; depuis des centaines de milliers d'années, comme le pauvre vieux Thaggoran se plaisait à le leur dire. Comment imaginer ce que représentait une telle durée ? Mille ans étaient déjà une éternité !

Mais après plusieurs centaines de fois une éternité dans l'abri du cocon, ils en étaient tous docilement sortis. Comme des somnambules, ils avaient suivi Koshmar dans cet univers où le danger les guettait à chaque pas.

Un univers peuplé de rats-loups féroces qui auraient certainement fait plus de deux victimes si l'on n'avait découvert leur présence par miracle, d'oiseaux de sang contre lesquels il avait fallu se battre avec acharnement, sans

oublier leurs congénères aux grandes ailes noires et tout le reste…

Torlyri avait la certitude que les périls étaient encore nombreux. Et il faisait si froid, malgré le lent réchauffement de l'atmosphère, tout était si désolé, si désespérément triste. Et il n'y avait pas de murs. *Il n'y avait pas de murs.* Le cocon leur offrait une sécurité totale, mais, ici, il n'y avait rien pour les protéger.

— N'étaient-ils donc pas sortis trop tôt ?

Certes, Thaggoran leur avait toujours affirmé que le dernier grand cataclysme remontait à la nuit des temps, mais ce n'était peut-être qu'un intervalle normal entre la chute de deux étoiles de mort.

Minbain lui avait fait part de ces mêmes inquiétudes quand elle était venue la voir deux ou trois jours plus tôt pour recevoir la communion de Mueri, pour la troisième fois en une semaine. L'interminable marche semblait plus pénible pour Minbain que pour la plupart des autres femmes, peut-être parce qu'elle n'était plus toute jeune, mais il y en avait qui étaient plus âgées qu'elle et qui tenaient le coup. Découragée, l'air hagard, Minbain était manifestement à bout.

— Thaggoran nous disait qu'à l'époque des

étoiles de mort, il pouvait s'écouler jusqu'à cinq mille ans sans que la paix de la planète soit troublée. Mais cela ne signifiait pas que c'était terminé. Après chaque période sans étoile de mort, il y en avait toujours une autre qui tombait. Comment pouvons-nous être sûrs qu'il n'y en aura plus ?

— C'est Yissou le Protecteur qui nous a mis au monde, avait répondu Torlyri d'une voix apaisante, tout en se détestant pour la facilité avec laquelle le mensonge lénifiant lui était venu à la bouche.

— Et si ce n'était pas le Protecteur, mais le Destructeur ?

— Calme-toi, avait murmuré Torlyri. Viens auprès de moi, Minbain, et laisse-moi apaiser ton âme.

Mais la sienne ne trouvait guère le repos. Elle faisait de son mieux pour le cacher, mais elle était aussi effrayée que Minbain. Nul ne pouvait avoir l'assurance que le Temps du Départ était bien venu. Torlyri avait la conviction que les dieux étaient bien disposés envers eux, mais leurs voies étaient impénétrables et il se pouvait fort bien que, dans leur grande sagesse, ils eussent entraîné la tribu dans une erreur fatale. Qui pouvait savoir

de quoi le lendemain serait fait ? Ils pouvaient d'un jour à l'autre voir se dessiner dans le ciel l'horrible sillage de feu d'une étoile de mort, après quoi toute la planète tremblerait sous l'impact, le ciel s'obscurcirait, le soleil se cacherait, sa chaleur ne leur parviendrait plus et toutes les créatures auxquelles elle était indispensable et qui ne pourraient trouver un abri à temps périraient à coup sûr. Cela s'était déjà produit si souvent dans le courant des sept cent mille années du Long Hiver. Comment pouvaient-ils avoir la certitude que cela ne se reproduirait pas ? La tribu devait à l'humanité de se préserver jusqu'à ce que l'interminable cauchemar prenne réellement fin.

Il est possible que nous soyons les seuls survivants sur toute la surface de la planète, songea Torlyri.

C'était une idée effrayante. Un tout petit groupe d'une soixantaine d'individus pour sauver l'humanité de l'extinction ! Pouvons-nous courir le risque de disparaître si nous sommes les derniers représentants de notre race ? C'était comme s'il leur fallait supporter tout le poids des millions d'années de présence de l'humanité sur la terre, comme si tout se résumait maintenant à leur unique petit groupe,

à cette bande égarée et vulnérable, errant dans les plaines arides. C'était absolument terrifiant.

Mais il était hors de doute que l'atmosphère se réchauffait et c'eût été pure folie pour le Peuple de rester tapi dans son cocon et d'attendre d'avoir la certitude absolue de pouvoir en sortir sans le moindre risque. Jamais les dieux ne permettaient à l'homme d'atteindre à une telle certitude. Il fallait prendre des risques et avoir confiance. Koshmar était sûre que le Temps du Départ était venu ; elle était le chef et tous les présages allaient dans le même sens. Torlyri savait qu'elle ne verrait jamais les choses avec autant de clarté et de détermination que Koshmar et c'est pourquoi Koshmar était le chef et elle n'était que prêtresse.

Elle s'affaira à préparer l'offrande du matin. Elle commençait à se sentir mieux. Oui, Yissou les protégeait et pourvoyait à leurs besoins. Non, les dieux ne les avaient pas abandonnés en permettant à Koshmar de les guider hors du cocon. Oui, tout irait bien. Ils avaient déjà échappé à de grands dangers et bien d'autres les attendaient, mais tout irait bien. Ils demeuraient sous la protection de Yissou.

Le Temps du Départ avait rendu nécessaire

la création d'un nouveau rite pour l'offrande matinale. Il n'était plus question de procéder à l'échange quotidien d'objets entre l'extérieur et l'intérieur. Torlyri plaçait maintenant chaque soir dans une coupe des brins d'herbe et des fragments de terre ramassés à l'endroit où se trouvait leur camp. Le lendemain matin, elle brandissait le ciboire aux quatre coins de l'horizon en invoquant la protection des dieux et elle en conservait le contenu jusqu'au soir. Torlyri maintenait ainsi une continuité dans le sacré tandis que le Peuple poursuivait sa longue quête sur la planète inconnue.

Il lui semblait vital d'assurer cette continuité. Thaggoran les ayant quittés, c'était comme si le passé tout entier leur avait été arraché, comme si la tribu orpheline se retrouvait sans ancêtres ni héritage. La mort du chroniqueur les avait brutalement coupés de leur passé et ils avançaient dans les ténèbres en tâtonnant. Il leur fallait dès maintenant songer à rebâtir une histoire pour l'avenir.

Quand le rite fut accompli, Torlyri se leva pour reprendre le chemin du camp. Elle sentit avec étonnement quelque chose remuer sous son pied, dans la terre. Elle baissa la tête, frotta le pied sur le sol sableux et le sentit frémir. Elle

racla la surface et découvrit une sorte de gros cordon d'un rose luisant qui semblait se tortiller en signe de protestation. Elle effleura la créature du bout du doigt et la vit se tortiller de plus belle, si vigoureusement qu'une partie de son corps longue comme deux bras se dégagea du sol et se cambra en l'air comme un câble détendu. Mais sa tête et sa queue demeurèrent cachées.

— Saleté de ver ! lança une voix derrière elle. Tue-le, Torlyri ! Tue-le !

Elle se retourna et vit Koshmar sur le bord de la cuvette.

— Pourquoi es-tu venue ? demanda Torlyri.

— Parce que je ne voulais pas rester là-bas, répondit Koshmar avec un drôle de petit sourire embarrassé.

Torlyri comprit tout de suite. Il n'y avait pas à se méprendre à la signification de ce sourire. Koshmar avait envie d'un couplage, l'union qu'elles n'avaient pas connue depuis leur départ du cocon.

Il existait dans le cocon des salles réservées à ces relations intimes alors que toute intimité était exclue sous la grande voûte ouverte du ciel. Et, au milieu des tensions et des découvertes de leur expédition, le couplage ne

leur avait pas semblé opportun. C'était pourtant un acte essentiel au bien-être de l'âme. Et, apparemment, Koshmar ne pouvait plus attendre. C'est pourquoi elle avait suivi Torlyri jusqu'au lieu de son offrande et Torlyri s'en réjouissait. Elle tendit vivement la main vers sa compagne et Koshmar se laissa glisser en bas de la pente.

La créature en forme de cordon se tortillait toujours, à moitié enfouie dans le sol.

— Si tu ne veux pas la tuer, je vais le faire, dit Koshmar en saisissant son couteau.

— Non, dit Torlyri.

— Pourquoi pas ?

— Elle ne nous a pas fait de mal. Nous ne savons même pas ce que c'est. Laissons-la tranquille, Koshmar, et allons ailleurs.

— Non, elle me répugne. Elle est hideuse !

— Je ne t'ai jamais entendu parler comme cela, dit Torlyri en lui lançant un regard étrange. Toi, Koshmar, tuer pour le plaisir de tuer ? Cela ne te ressemble guère. Laisse-lui donc la vie ; tuer sans nécessité est un péché contre le Pourvoyeur.

A l'évidence, Koshmar était très préoccupée et Torlyri essaya de détourner son attention.

— Regarde le château que ces insectes ont

bâti, dit-elle.

— Étonnant, dit Koshmar d'un ton indifférent.

— Absolument ! Regarde, ils ont construit une petite porte, des fenêtres, des passages et en bas…

— Oui, c'est merveilleux, dit Koshmar sans lever les yeux.

Elle rangea son couteau. Elle ne s'intéressait manifestement déjà plus à l'animal qu'elle avait voulu tuer.

— Viens près de moi, Torlyri, dit-elle.

— Bien sûr. Veux-tu que nous le fassions ici ?

— Oui, ici et tout de suite. Cela fait une éternité.

— Oui, tu as raison, dit Torlyri en hochant la tête.

Elle caressa tendrement la joue de sa compagne et elles s'allongèrent côte à côte. Leurs organes sensoriels s'effleurèrent, s'écartèrent avant de se toucher de nouveau, puis chacune enroula le sien autour du corps de l'autre, effectuant les premiers mouvements complexes et délicats du couplage, abordant les premières étapes de leur union.

Elles franchirent l'un après l'autre tous les

degrés, aisément, naturellement, avec l'habileté née d'une longue intimité. Elles étaient compagnes de couplage depuis l'enfance ou presque et n'avaient jamais eu envie de personne d'autre, comme si elles avaient toujours formé les deux moitiés d'un tout. Si pour certains , le couplage n'était pas toujours facile, ce n'était pas le cas de Koshmar et de Torlyri.

Mais, cette fois, au grand étonnement de Torlyri, il y avait de petites hésitations, des jonctions qui se faisaient mal. Koshmar était inhabituellement tendue et son âme paraissait aussi rigide qu'une barre d'un métal malléable qu'on eût laissé durcir au froid. Peut-être est-ce simplement parce que c'est la première fois depuis très longtemps, songea Torlyri. Mais elle se doutait bien que le problème n'était pas seulement dû à l'abstinence. Elle s'ouvrit à Koshmar et, quand leurs âmes fusionnèrent, elle s'efforça de la délivrer de ce qui la tourmentait et pesait sur elle.

Le couplage était une communion beaucoup plus intime que le simple accouplement, un acte que Koshmar avait toujours méprisé et que Torlyri n'avait accompli qu'à deux ou trois reprises au fil des ans, sans jamais y trouver son

compte. Les membres de la tribu ne s'accouplaient que rarement, car l'accouplement débouchait souvent sur la procréation. Or la procréation était rigoureusement réglementée par les nécessités du renouvellement de la population du cocon. Mais le couplage, c'était tout autre chose ! C'était un moyen d'aimer, bien sûr, mais aussi d'apaiser et parfois d'atteindre à une connaissance inaccessible de toute autre manière. Et c'était encore tellement plus…

Leurs corps s'étreignaient, leurs âmes fusionnaient et elles flottaient ensemble, franchissant tous les degrés qui menaient à l'union suprême, se laissant porter sans effort, telles des plumes sur des bouffées d'air chaud, contournant sans difficulté les escarpements et les rochers déchiquetés de l'âme, enjambant avec une simplicité absolue les gorges et les ravins de l'esprit. Et enfin elles arrivèrent à la fusion totale, elles ne firent plus qu'une, chacune englobant et englobée par l'autre, chacune pleinement ouverte aux flux et aux élans de l'âme de l'autre. Torlyri chercha la source de l'inquiétude de Koshmar, mais elle ne put la découvrir. Mais bientôt le bonheur du couplage l'empêcha de songer à autre chose

qu'à son propre bonheur.

Quand tout fut terminé, elles demeurèrent étendues l'une contre l'autre, apaisées, comblées.

— En es-tu débarrassée ? demanda Torlyri. De cette ombre, de ce nuage qui pesait sur toi ?

— Oui, je crois, répondit Koshmar.

— Qu'est-ce que c'était ? Veux-tu me le dire ?

Koshmar garda le silence pendant quelques instants. Elle semblait avoir beaucoup de peine à exprimer l'inquiétude qui la rongeait et que Torlyri, dans le courant du couplage, n'avait perçu que comme un nœud dur et menaçant, impossible à pénétrer ou à desserrer. Puis Koshmar enfouit les doigts dans la dense fourrure noire de sa compagne.

— Te souviens-tu de ce que le hjjk nous a dit, de ses derniers mots avant de partir ? demanda-t-elle d'une voix qui paraissait très lointaine. Il n'y a pas d'humains, femme de chair, nous a-t-il dit.

— Oui, je m'en souviens.

— Ses paroles sont restées gravées dans mon esprit, Torlyri, et elles me brûlent comme si j'avais été marquée au fer rouge. Qu'a-t-il voulu nous dire ?

Torlyri se pencha et plongea les yeux dans le regard brillant de Koshmar.

— Il a dit cela par pure méchanceté. Il cherchait simplement à semer le doute dans notre esprit. Il était impatient et agacé parce que nous ne voulions pas le laisser passer. Il a donc dit n'importe quoi en espérant que cela nous ferait du mal, mais ce n'était qu'un mensonge.

— Il a pourtant dit la vérité à propos des rats-loups, fît remarquer Koshmar.

— Bien sûr, mais cela ne signifie pas que tout ce qu'il a dit était vrai.

— Et si c'était vrai, Torlyri ? Et si nous étions les seuls ? demanda Koshmar qui semblait avoir toutes les peines du monde à faire sortir les mots du plus profond de son être.

Cette idée à donner le frisson ne faisait que reprendre les cruelles inquiétudes de Torlyri.

— J'ai pensé à la même chose, Koshmar, dit-elle d'une voix grave. Et j'ai aussi songé à la responsabilité qui est la nôtre si nous sommes les derniers survivants de l'espèce humaine. Si tous les autres ont péri pendant le Long Hiver.

— Quelle responsabilité, en effet.

— Elle doit être lourde pour toi, Koshmar.

— Mais je me sens moins tourmentée

maintenant. Je me sens plus forte depuis notre couplage.

— C'est vrai ?

— Peut-être est-ce tout ce dont j'avais besoin, dit Koshmar en riant. J'étais tellement triste, remplie de noirs pressentiments, je me demandais si je n'avais pas commis quelque folie irréparable, sachant que le châtiment de la folie est toujours terrible. Je savais que j'étais la seule responsable, que c'est moi qui avais pris la décision de quitter le cocon, que Thaggoran était sceptique et toi aussi…

Koshmar secoua lentement la tête.

— Et, comme toujours, Torlyri, tu m'as encouragée. Tu as partagé ta force avec moi et tu m'as permis d'aller de l'avant. Alors, tu crois que le hjjk mentait ? Nous ne sommes pas les seuls. Nous allons trouver les autres et, ensemble, nous rebâtirons le monde. C'est bien cela ? Mais oui, mais oui… Qui pourrait en douter ? Ah ! Torlyri ! Torlyri ! Comme je t'aime !

Elle étreignit joyeusement Torlyri, mais sa compagne répondit avec tiédeur. Depuis quelques instants, elle sentait un changement en elle, une ombre pesante qui assombrissait son âme. Les incertitudes de la veille

l'assaillaient de nouveau et le destin du Peuple lui semblait suspendu au bord d'un abîme sans fond. C'était à son tour d'être en proie au doute et au désespoir, comme si, pendant leur communion, Koshmar lui avait transmis son angoisse.

— Est-ce à ton esprit d'être tourmenté maintenant ? demanda Koshmar en se dégageant lentement.

— Peut-être.

— Je ne veux pas. Je ne veux pas que tu me remontes le moral à tes dépens.

— Si j'ai pu te soulager de tes craintes, j'en suis très heureuse, dit Torlyri. Mais, en effet, je suppose que les craintes qui t'oppressaient pèsent maintenant sur mon âme.

Elle prit quelques poignées de terre sablonneuse et les lança en l'air dans un accès d'humeur.

— Et si, en fin de compte, nous étions les seuls humains, Koshmar ?

— Et alors ? dit Koshmar. Si nous sommes les seuls, nous aurons la planète en héritage et nous en ferons notre royaume. Nous ne sommes que soixante, mais nous la repeuplerons ! Il nous faudra surtout être très prudents, car si nous sommes les seuls humains, chacune de nos

vies est précieuse.

L'allant retrouvé de Koshmar était irrésistible et Torlyri sentit presque aussitôt ses craintes s'estomper.

— Mais que nous soyons les seuls ou une poignée parmi des millions, poursuivit Koshmar, il nous faudra de toute façon être extrêmement prudents pour faire face à tous les périls. Notre premier devoir sera de nous préserver de…

— Oh ! regarde ! s'écria brusquement Torlyri. Regarde, Koshmar !

Elle montrait le château bâti par les insectes. La créature en forme de câble était entièrement sortie de la terre à l'une de ses extrémités. Elle était immensément longue, au moins trois ou quatre fois la longueur d'un homme. S'élevant de toute sa taille pour se laisser violemment retomber, elle attaquait sans relâche les murailles et les tourelles de la construction perfectionnée des insectes pour y ouvrir des brèches. Sa tête lisse et sans yeux s'achevait en une gueule béante et elle commença à dévorer les petits insectes rouges et leurs remparts de terre, avec une telle voracité qu'il n'allait bientôt plus rester trace des petits bâtisseurs ni de leur œuvre.

— Oui, dit Koshmar en frissonnant, les périls nous guettent de tous côtés. Je t'avais dit que je voulais le tuer.

— Mais il ne t'a fait aucun mal.

— Et les insectes dont il a détruit le château ?

— Tu ne leur dois rien, Koshmar, dit Torlyri en souriant. Tous les animaux doivent manger, même les plus méchants. Viens, laisse-le finir son petit déjeuner en paix.

— Je me demande parfois si tu es vraiment aussi douce que tu le parais, Torlyri.

— Tous les animaux doivent manger, répéta Torlyri.

Koshmar grimpa la pente de la cuvette où Torlyri avait célébré son rite matinal et elle regagna le campement. Le soleil était déjà levé depuis longtemps et tous les membres de la tribu étaient debout et vaquaient à leurs tâches.

Elle se tenait au sommet d'une butte et son regard était tourné vers l'occident. Comme il était bon de sentir la chaleur du soleil sur son dos et sur ses épaules.

Devant elle, les terres s'élargissaient en un très large bassin, sans arbres, sans montagnes, sans presque rien pour arrêter l'œil. Le sol sablonneux était très sec et il n'y avait ni

fleuves ni lacs, juste quelques maigres filets d'eau dans toute cette étendue aride. De-ci de-là quelques bosses rompaient la monotonie du paysage, si basses qu'elles semblaient avoir été aplaties et polies par quelque force titanesque. Koshmar essaya d'imaginer ce qui s'était passé, de se représenter les épaisses couches de glace recouvrant toute la planète, une glace si lourde qu'elle coulait comme un fleuve, qu'elle attaquait les montagnes, qu'elle les réduisait à une masse de dépôts entraînés petit à petit tout au long des centaines de milliers d'années du Long Hiver. C'est ce qui, d'après Thaggoran, était arrivé à la planète tandis que le Peuple demeurait tapi dans son cocon.

Koshmar regrettait de ne plus avoir Thaggoran à ses côtés. Aucune perte n'aurait pu être plus cruelle. Elle ne s'était pas pleinement rendu compte avant sa disparition à quel point elle se reposait sur lui. Thaggoran était tout à la fois l'esprit, l'âme et les yeux de la tribu. Sans lui, ils étaient comme des aveugles tâtonnant de tous côtés, incapables de percer les mystères qui les environnaient.

Elle s'efforça de chasser cette pensée. Thaggoran avait été important mais pas indispensable. Nul ne l'était. Elle avait refusé de

se laisser démoraliser par sa mort. Avec ou sans Thaggoran, ils iraient de l'avant, ils poursuivraient leur marche et feraient tout le tour du globe si nécessaire, car leur destin était de continuer jusqu'à ce qu'ils aient accompli ce qu'ils devaient accomplir. Elle avait la conviction qu'ils formaient une tribu à part, de même qu'elle avait la certitude d'être un chef à part. Et rien n'aurait pu l'en dissuader.

Il lui arrivait, pendant les interminables journées de marche, quand elle se sentait tant soit peu vaciller, quand la fatigue, la réverbération du soleil et le vent froid et sec faisaient naître le doute et la crainte, d'invoquer Thaggoran et de lui demander son soutien.

— Qu'en penses-tu, l'ancien ? lui demandait-elle. Faut-il revenir sur nos pas ? Est-il préférable de chercher une montagne pour nous y creuser un nouveau cocon ?

Et Thaggoran souriait. Il se penchait vers elle, ses yeux chassieux et rougis scrutant les siens, et il lui disait :

— Tu dis des bêtises, femme.

— Vraiment ? Je dis des bêtises ?

— Tu es née pour nous faire sortir du cocon. C'est ce que les dieux attendent de toi.

— Les dieux ! Qui peut comprendre les

dieux ?

— Justement, poursuivait le vieux Thaggoran. Ce n'est pas notre rôle d'essayer de comprendre les dieux. Nous ne sommes ici que pour faire leur volonté, Koshmar. Qu'as-tu d'autre à dire ?

— Nous allons continuer, l'ancien, répondait-elle. Jamais tu ne pourras me convaincre de faire demi-tour.

— Jamais je n'essaierai, disait-il.

Puis son image devenait floue et transparente et elle s'évanouissait.

Les yeux toujours tournés vers l'occident, Koshmar essayait de lire les présages dans le ciel d'un bleu très cru. Elle vit au nord une rangée de petits nuages blancs, très hauts et très éloignés les uns des autres. Parfait. C'étaient les nuages gris, bas et lourds, qui apportaient la neige. Ceux-là étaient inoffensifs. Au sud des tourbillons de poussière brouillaient l'horizon. Cela pouvait signifier n'importe quoi. Des vents violents faisant poudroyer le sol aride, ou une troupe d'animaux dont les sabots faisaient voler la poussière, ou bien encore une armée ennemie en marche. Ce pouvait être n'importe quoi.

— Koshmar ?

Elle pivota sur elle-même. Harruel était

arrivé au sommet de la butte sans qu'elle l'ait entendu approcher. Massif, les membres musculeux, large d'épaules, il la dominait de sa haute stature et son ombre immense se déployait sur le sol comme un grand manteau noir. Sa fourrure était d'un beau rouge brique tirant sur l'orange et les touffes de poils s'épanouissant sur ses joues et son menton formaient une épaisse barbe rousse dissimulant ses traits et au milieu de laquelle brillaient farouchement deux yeux froids d'un bleu très sombre.

Koshmar était furieuse qu'il soit monté la retrouver sans faire de bruit et qu'il se tienne maintenant si près d'elle. Cela traduisait assurément un certain manque de respect.

— Qu'y a-t-il, Harruel ? demanda-t-elle d'un ton peu amène.

— Dans combien de temps allons-nous lever le camp, Koshmar ?

— Je n'ai pas encore pris de décision, répondit-elle en haussant les épaules. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— On m'a posé la question. Nos compagnons n'aiment pas cet endroit. Ils le trouvent trop sec, trop mort. Ils veulent en partir et reprendre la route.

— S'ils ont des questions à poser, Harruel, c'est à moi qu'ils doivent s'adresser.

— Nous ne te trouvions nulle part. Nous avons supposé que tu étais partie avec Torlyri. C'est à moi qu'ils ont posé la question et je n'ai pas su quoi leur répondre.

Koshmar le regarda au fond des yeux. Il y avait dans la voix d'Harruel des intonations qu'elle n'avait jamais entendues et qu'elle n'aimait pas du tout. Le ton de sa voix semblait laisser percer une critique ou un reproche. C'était un ton très sec, presque de défi.

— As-tu un problème, Harruel ?

— Un problème ? Quel genre de problème ? Je te l'ai dit, ils m'ont demandé quand nous allions partir d'ici.

— C'est à moi qu'ils auraient dû le demander.

— Mais puisqu'on ne te trouvait pas…

— Mieux encore, poursuivit Koshmar sans tenir compte de ce que disait Harruel, ils n'auraient dû le demander à personne. Ils auraient dû attendre qu'on leur dise ce qu'il fallait faire.

— Mais ils me l'ont demandé. Et je n'avais rien à leur répondre.

— Assurément, dit Koshmar, tu n'avais rien à

leur répondre. Tout ce que tu avais à dire, c'est : « Nous partirons quand Koshmar nous dira de partir. » C'est une décision qui m'appartient. Mais peut-être préférerais-tu la prendre à ma place, Harruel ?

— Comment pourrais-je faire cela ? demanda-t-il, l'air interdit. C'est toi le chef, Koshmar !

— En effet. Et tu ferais bien de ne pas l'oublier.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir…

— Laisse-moi, dit-elle. Va-t'en, Harruel. Va-t'en !

Dans les yeux du guerrier passa un éclair de rage où entrait de la perplexité et peut-être aussi de la peur. Pour la peur, Koshmar n'était pas tout à fait sûre. Elle avait toujours cru qu'il lui était facile de lire dans les yeux d'Harruel, mais pas cette fois. Il demeura immobile pendant quelques instants, le regard noir, ouvrant et refermant les lèvres comme s'il rejetait l'une après l'autre diverses répliques acerbes. Puis, avec un geste de respect arraché de mauvaise grâce, il se retourna et s'éloigna pesamment. Koshmar le suivit du regard en secouant la tête, jusqu'à ce qu'il ait disparu.

« Comme c'est étrange, songea-t-elle. Oui, vraiment très étrange. »

Les tensions de leur nouvelle vie, dans ce lieu où les murs n'existaient pas, semblaient avoir des répercussions chez tous les membres de la tribu. Les changements étaient manifestes dans leur regard, sur leur visage et dans leur maintien. Les épreuves semblaient réussir à certains. Elle avait ainsi remarqué que Konya, qui avait toujours été réservé et secret, se mettait maintenant à rire et à chanter au milieu de ses compagnons pendant la marche. Le petit Haniman aussi, toujours si mou et indolent, qui, la veille, était passé devant elle en courant et qu'elle avait failli ne pas reconnaître tellement il était devenu vigoureux. Mais il y en avait certains, comme Minbain ou le jeune Hignom, qui s'étiolaient au fil des jours et avançaient d'un pas lourd, les épaules tombantes, laissant leur organe sensoriel traîner dans la poussière.

Et c'était maintenant Harruel qui exigeait en plastronnant qu'elle lui communique l'emploi du temps de la journée et donnait l'impression de vouloir prendre sa place. Malgré sa taille et sa vigueur, jamais il n'avait laissé percer son ambition devant Koshmar. A sa manière bourrue, il s'était toujours montré courtois,

docile et digne de confiance. Mais sur ces terres où les murs n'existaient pas, son âme semblait gagnée par la dureté et la noirceur et, depuis quelque temps, il paraissait avoir toutes les peines du monde à dissimuler son désir de prendre le commandement de la tribu.

Mais jamais il ne réussirait. Le chef était toujours une femme ; jamais il n'en était allé autrement depuis la formation de la tribu et jamais cela ne changerait. Un homme comme Harruel était certes plus grand et plus fort qu'une femme pouvait espérer l'être, mais la tribu ne choisirait probablement jamais un homme comme chef, quelle que fût sa force. Les hommes manquaient de finesse et n'avaient pas une bonne vue d'ensemble des choses ; les hommes, tout au moins les plus vigoureux d'entre eux, étaient trop brutaux, trop impatients, trop impétueux. Ils s'emportaient trop facilement, Yissou seul savait pourquoi, et cela les empêchait de juger sainement des choses. Koshmar se souvenait des paroles de Thekmur qui lui avait dit que leur emportement provenait de ce qu'ils avaient entre les jambes et leur montait à la tête, les rendant inaptes à gouverner. Cela se passait dans les dernières semaines de la vie de Thekmur, peu après

qu'elle eut officiellement désigné Koshmar pour lui succéder. Et Thekmur tenait certainement cela de bonne source, car elle avait souvent connu l'homme comme le font les femmes, ce que Koshmar, elle, avait toujours refusé.

« Est-ce possible ? se demanda-t-elle. Harruel me désirerait-il ? »

C'était une idée renversante et horrifiante. Elle allait dorénavant tenir Harruel à l'œil. Il avait à l'évidence une idée derrière la tête, qui n'y était pas auparavant. Puisqu'il ne pouvait devenir lui-même le chef, peut-être rêvait-il secrètement de devenir le maître du chef. Jamais elle ne permettrait cela, mais elle avait besoin d'Harruel, besoin de sa force, de son courage et même de sa violence. Elle allait devoir réfléchir sérieusement à tout cela.

4-Le chroniqueur

Hresh prit son courage à deux mains et il alla trouver Koshmar pour lui demander de le nommer chroniqueur à la place de Thaggoran. Ce n'est pas tant un refus qu'il redoutait, car sa requête était tout à fait extravagante, que les moqueries de Koshmar. Elle pouvait être cruelle, elle pouvait être sans pitié. Et Hresh n'ignorait pas qu'elle avait déjà des raisons de ne pas le porter dans son cœur.

Mais, à son grand étonnement, le chef de la tribu accueillit sa démarche avec une certaine bienveillance.

— Chroniqueur, dis-tu ? C'est une tâche traditionnellement dévolue à l'aîné de la tribu. Et tu as…

— Bientôt neuf ans, répondit Hresh d'une voix ferme.

— Neuf ans. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler vieux, n'est-ce pas ?

Il crut voir Koshmar réprimer un sourire.

— L'aîné de la tribu est Anijang, poursuivit Hresh, mais il est trop bête pour devenir chroniqueur. Et puis, en quoi mon âge est-il important, Koshmar ? Tout est différent

maintenant que nous sommes sortis. Il y a des dangers partout et les hommes doivent monter la garde en permanence. Nous avons affronté les rats-loups, les oiseaux de sang, les piquefeux et il nous faut chaque jour ou presque repousser de nouvelles attaques. Et cela continuera jour après jour. Je suis trop petit pour être vraiment utile dans ces batailles, mais je peux tenir les chroniques.

— En es-tu sûr ? demanda Koshmar. Sais-tu lire ?

— Thaggoran m'a appris. Je sais écrire des mots et je sais les lire. Et j'ai une bonne mémoire. Je connais déjà une grande partie des chroniques. Tu peux m'interroger sur la venue des étoiles de mort, sur la construction des cocons…

— Tu as lu les chroniques ? demanda Koshmar avec étonnement.

Hresh sentit le rouge lui monter aux joues. Quelle gaffe ! Les chroniques étaient enfermées dans un coffret que seul le chroniqueur en personne avait le droit d'ouvrir. Mais Hresh avait déjà eu l'occasion, et cela remontait à l'époque du cocon, d'en étudier quelques pages lorsqu'il arrivait à Thaggoran de laisser le coffret ouvert, Était-ce négligence ou

indulgence, mais l'ancien avait toujours fait semblant de ne rien remarquer ? Mais c'est surtout depuis la disparition du chroniqueur que Hresh avait effectué la majeure partie de ses recherches sur le passé, en cachette, profitant de ce que les autres étaient occupés à chercher de la nourriture. Depuis qu'il n'y avait plus de chroniqueur pour veiller jalousement sur le coffret, il restait souvent sans surveillance et personne ne semblait prêter attention au gamin quand il ouvrait l'objet sacré.

— Thaggoran m'a permis de les regarder, dit piteusement Hresh en espérant que Koshmar se laisserait prendre à ce mensonge grossier. Il m'a fait promettre de ne jamais en parler à personne, mais, de temps en temps, il me faisait une faveur et me laissait…

— Tu imagines que je vais croire cela ? l'interrompit Koshmar en riant. Personne n'est donc capable de tenir ses promesses dans cette tribu ?

— Il aimait à raconter des histoires de l'ancien temps, poursuivit Hresh en improvisant désespérément. Et comme c'est moi qui étais le plus intéressé, il… Enfin, nous…

— Oui, je vois, dit Koshmar en le considérant de toute sa hauteur. Mais peu

importe maintenant si des promesses n'ont pas été tenues avant le Départ.

Elle demeura longtemps pensive, puis elle tourna la tête vers Hresh.

— Ainsi tu veux devenir chroniqueur ? Et tu n'as même pas neuf ans ? Quelle drôle d'idée !

Puis, au moment où Hresh s'apprêtait à s'esquiver, le rouge de la honte au front, elle ajouta :

— Va chercher les livres ! Montre-moi comment tu écris et nous prendrons une décision. Allez, dépêche-toi !

Hresh partit en courant, le cœur bondissant dans la poitrine. Parlait-elle sérieusement ? Le prenait-elle vraiment au sérieux ? Allait-elle lui accorder ce qu'il avait demandé ? Certes, cela pouvait n'être qu'une blague cruelle, mais si Koshmar savait se montrer cruelle, elle ne faisait jamais de blague. Elle devait donc être sincère ! Lui, Hresh, chroniqueur ! Il ne pouvait y croire. Il allait devenir l'ancien de la tribu avant d'avoir fêté son neuvième anniversaire !

C'est Threyne qui, ce jour-là, avait la responsabilité des objets sacrés. C'était une petite femme aux grands yeux et au ventre distendu par l'enfant qu'elle portait. Hresh se rua sur elle en criant que Koshmar lui avait

demandé de lui apporter les livres sacrés. Threyne fit une moue sceptique et refusa de les lui remettre, de sorte qu'ils finirent par se rendre tous les deux auprès du chef, transportant ensemble le lourd coffret contenant les chroniques.

— C'est vrai, dit Koshmar, je lui ai demandé de m'apporter les livres.

Threyne la regarda avec stupéfaction. A l'évidence, c'était pour elle un véritable blasphème, mais elle n'osa pas défier Koshmar et tendit en grommelant le coffret à Hresh.

— Tu peux partir, dit Koshmar en faisant signe à Threyne de se retirer comme on enlève d'une chiquenaude un grain de poussière.

Quand elle fut hors de vue, Koshmar se retourna vers Hresh.

— Ouvre, dit-elle, puisque tu sembles déjà savoir comment t'y prendre.

Les doigts tremblants, Hresh commença avec empressement à manipuler les fermoirs et les ferrures du coffret qu'il parvint à ouvrir en quelques instants. A l'intérieur se trouvaient le Barak Dayir soigneusement enfermé dans sa bourse, les pierres de lumière et les livres des chroniques empilés comme Thaggoran les avait laissés, avec le volume en cours au sommet de

la pile et le Livre de la Voie juste au-dessous.

— Très bien, dit Koshmar. Sors le livre de Thaggoran, ouvre-le à la dernière page et écris ce que je vais te dicter.

Hresh sortit le volume et le caressa avec respect. Il l'ouvrit en faisant le signe du Destructeur, car Dawinno, celui qui écrasait et exterminait, était aussi le gardien des connaissances. Hresh feuilleta lentement le livre jusqu'à ce qu'il arrive à l'endroit où Thaggoran avait commencé de son écriture élégante à rédiger le récit du Départ sur la page de gauche. Le récit du chroniqueur s'arrêtait brusquement, au beau milieu de la page, et celle de droite était vierge.

— Es-tu prêt ? demanda Koshmar.

— Tu veux que j'écrive dans ce livre ? demanda Hresh d'un ton incrédule.

— Oui, dit-elle en plissant le front et en pinçant les lèvres. Écris ceci : Il fut alors décidé par le chef Koshmar que la tribu partirait à la recherche de Vengiboneeza, la grande cité des yeux de saphir, là où il serait peut-être possible de découvrir des secrets utiles au repeuplement de la planète.

Hresh la regardait fixement, sans faire un geste.

— Allez, écris cela ! Tu es sûr de savoir écrire ? Tu ne m'as pas fait perdre mon temps pour rien ? Attention, Hresh ! Par Dawinno, si tu n'écris pas, je te fais écorcher et je fais transformer ta peau en une paire de bottes pour me protéger les pieds du froid de la nuit ! Écris !

— Oui, murmura-t-il. Oui, j'écris.

Il appuya les doigts sur le papier, fit appel à toute sa puissance de concentration et projeta avec une violence désespérée sur la feuille de vélin sensible les mots que Koshmar lui avait dictés. Et, à sa profonde stupéfaction, des caractères brun foncé apparurent presque aussitôt sur le fond jaune. Il écrivait ! Il écrivait dans le Livre du Départ ! Son écriture n'était pas aussi belle que celle de Thaggoran, mais c'était une vraie écriture, nette et parfaitement lisible.

— Fais-moi voir, dit Koshmar.

Elle se pencha sur le livre, les yeux plissés, et hocha la tête.

— Oui, dit-elle, c'est bien. Tu sais donc vraiment écrire ? Petit garnement, petit fouineur, tu sais écrire !

Les lèvres pincées, elle prit fermement le livre entre ses deux mains et laissa courir son doigt sur la feuille en plissant les yeux.

— Le chef Koshmar décida alors que la tribu partirait à la recherche de Vengiboneeza, la grande cité des yeux de saphir…

La différence était minime, mais les mots que lisait Koshmar n'étaient pas tout à fait les mêmes que ceux qu'elle avait dictés à Hresh quelques instants auparavant et qu'il avait fidèlement transcrits. Comment était-ce possible ? Il tendit le cou pour regarder la page à laquelle le livre était ouvert. Ce qu'il avait écrit commençait par : *Il fut alors décidé par le chef Koshmar*… Était-il possible que Koshmar ne sût pas lire, qu'elle citât de mémoire ce qu'elle avait dicté ? Cela paraissait stupéfiant. Mais, après quelques instants de réflexion, Hresh songea que ce n'était finalement pas si étonnant que cela.

Au contraire d'un chroniqueur, un chef n'avait pas besoin de maîtriser l'art de la lecture.

Il fallut encore quelques instants à Hresh pour se rendre compte de quelque chose de tout aussi étonnant : Koshmar venait de lui révéler le but vers lequel la tribu marchait depuis plusieurs mois ! Jusqu'à cet instant, elle avait fermement refusé de divulguer à quiconque leur destination. Hresh était si absorbé par l'acte

d'écrire qu'il n'avait prêté aucune attention à la signification des paroles de Koshmar, mais il en saisissait maintenant toute la portée.

Vengiboneeza ! songea-t-il en sentant les battements de son cœur s'accélérer.

Ils étaient à la recherche de la plus belle de toutes les cités de la Grande Planète !

J'aurais dû m'en douter, songea-t-il avec une pointe de dépit. Thaggoran lui avait dit qu'il était écrit dans le Livre de la Voie qu'à la fin de l'hiver le Peuple sortirait des cocons pour aller chercher au milieu des ruines de la Grande Planète ce dont il aurait besoin pour se rendre maître de la terre. Et quel meilleur endroit pouvait-il y avoir que l'ancienne capitale du peuple des yeux de saphir ? Koshmar y avait peut-être pensé elle aussi, mais c'est plus probablement Thaggoran qui le lui avait suggéré. Vengiboneeza ! La vie était devenue un véritable rêve !

— Alors, demanda-t-il en levant les yeux vers Koshmar. Est-ce que je suis le nouveau chroniqueur ?

— Quel âge as-tu déjà ? dit-elle en le considérant d'un air ironique. Neuf ans ?

— Pas tout à fait.

— Pas tout à fait neuf ans.

— Mais je sais lire. Je sais écrire. J'ai déjà appris beaucoup de choses, Koshmar, et, pour moi, ce n'est que le début.

— Oui, dit-elle en hochant lentement la tête. C'est peut-être le seul moyen de retenir ton attention. N'est-ce pas, Hresh-le-questionneur ? Tu vas lire ces livres. Ils répondront à une partie de tes questions et ils en soulèveront beaucoup d'autres. Tu seras si occupé que tu n'auras plus le temps de fouiner partout et de causer des ennuis à tout le monde.

— C'est moi qui ai découvert les rats-loups, le jour où j'étais parti tout seul, lui rappela Hresh.

— Oui, je sais.

— Cela montre que je peux aussi être utile.

— Peut-être, dit Koshmar.

— Ce n'es pas une blague que tu me fais, Koshmar ? Je suis vraiment le nouveau chroniqueur ?

— Oui, mon garçon, dit-elle en riant. Tu es le nouveau chroniqueur. Tu seras investi de cette fonction dès aujourd'hui, bien que tu sois encore trop jeune pour avoir fêté ton jour de baptême. Nous sommes entrés dans une ère nouvelle et tout est différent maintenant. Disons presque tout. Alors, mon garçon, qu'en dis-tu ?

Il avait réussi !

Hresh s'attela à sa nouvelle tâche avec le plus grand zèle. Il fit de son mieux pour mettre à jour le récit inachevé de Thaggoran narrant les aventures de la tribu depuis le Départ. Il s'efforça de reconstituer le calendrier afin que les rites puissent être célébrés à la date appropriée. Mais, dans la confusion ayant suivi la disparition du chroniqueur, nul ne s'était occupé de cette tâche et Hresh redoutait de ne pas avoir retrouvé le compte exact des jours, de sorte que les jours de baptême, les jours de couplage et autres événements rituels ne seraient peut-être pas célébrés à la date correcte. Il fit tout son possible pour y remédier, mais sans être persuadé d'y parvenir.

Hresh se rendait tous les jours auprès de Koshmar. Le chef s'entretenait avec lui et il consignait dans le grand livre tout ce qui lui paraissait être d'importance. Dès qu'il en avait l'occasion, il se plongeait avec délectation dans les ouvrages reposant au fond du coffret, avide de tout découvrir. Les abondants trésors de l'histoire lui procuraient une profonde volupté. Il lui faudrait peut-être consacrer la moitié de son existence à lire tous ces livres, mais il était résolu à le faire. Pris d'une soif inextinguible de

connaissances, Hresh tournait les pages, les caressait, s'efforçait d'en absorber le contenu sans s'accorder le temps de lire plus de quelques lignes avant de passer à la suivante. A mesure qu'il explorait les différents ouvrages, les vérités qu'ils contenaient se brouillaient et s'enchevêtraient dans son esprit, engendrant des mystères encore plus profonds qu'ils l'avaient été avant qu'il les effleure. Mais ce n'était pas important ; il aurait tout le temps par la suite pour approfondir ses connaissances. Tout ce qu'il désirait dans l'immédiat, c'était dévorer goulûment.

Il avait décidé de porter en sautoir l'amulette de Thaggoran et ne l'enlevait ni de jour ni de nuit. Il avait eu au début le sentiment d'une étrange présence battant sourdement contre son sternum, mais il s'y était vite habitué et elle faisait maintenant presque partie intégrante de lui-même. Elle lui donnait un sentiment d'intimité avec Thaggoran et, quand il la touchait, il avait l'impression que le vieux chroniqueur lui communiquait sa sagesse.

Il reprit les ouvrages les plus anciens, ceux qu'il comprenait très difficilement, car ils étaient rédigés en une étrange sorte d'écriture sur laquelle son esprit avait beaucoup de mal à

se régler. Mais en laissant courir ses doigts tremblants sur les pages racornies, il finissait par percevoir une signification, mais toujours ambiguë, elliptique, évasive. Il s'agissait de récits fragmentaires remontant à l'époque de la Grande Planète et qui évoquaient l'existence harmonieuse des Six Peuples : les humains et les hjjk, les végétaux et les mécaniques, les seigneurs des mers et. les yeux de saphir. C'était très flou, comme l'écho d'un écho lointain, mais cet écho éclatait dans son âme comme une sonnerie de clairon jaillissant de la nuit des temps. C'était, sans conteste, l'époque dorée, le faîte de la splendeur perdue de la Terre, quand la planète entière n'était qu'une fête. Hresh ne pouvait s'empêcher de trembler à l'évocation des différentes races, des multitudes d'habitants, des cités flamboyantes, des navires voguant orgueilleusement entre les étoiles. Tout cela dépassait véritablement l'entendement. Il sentait monter en lui toutes ces connaissances, aussi partielles fussent-elles, avec une telle violence qu'il craignait d'en être étouffé. Puis il avançait dans le temps jusqu'à la fin tragique de la Grande Planète, le moment fatal où les étoiles de mort commencèrent à tomber, comme il avait été prédit de très longue date.

Mais comment ceux qui étaient parvenus à une telle grandeur avaient-ils pu laisser l'irréparable se produire ? Avaient-ils donc été incapables de détourner la course folle des étoiles fondant sur eux ? C'était certainement en leur pouvoir, puisque tout le reste l'était. Mais rien n'avait été fait. Il n'en était fait mention nulle part dans les chroniques qui ne parlaient que du cataclysme lui-même. Et les yeux de saphir avaient péri, car ils avaient le sang froid et ne pouvaient supporter le gel. Les végétaux étaient morts eux aussi, et pour la même raison, car ils avaient été créés à partir de cellules de plantes. Hresh avait dévoré le noble récit de la destruction volontaire des mécaniques qui avaient refusé la survie dans l'ère nouvelle qui s'ouvrait alors que cela leur eût été possible. Il lut tout, il avala tout avec ivresse.

Il arrivait à Hresh de sortir les pierres de lumière du coffret. Il les disposait devant lui, les caressait, les serrait dans sa main en leur parlant tout bas, espérant qu'elles lui communiqueraient un peu de sagesse. Mais elles demeuraient désespérément muettes. Malgré les efforts de Hresh, elles refusaient d'être autre chose que des pierres sombres à la luisance légère et de lui révéler quoi que ce fût.

Il comprit avec une profonde tristesse que le Peuple devrait désormais se passer de leurs précieux conseils. Le secret du contact avec les pierres de lumière s'était perdu avec la mort de Thaggoran.

Il restait le Barak Dayir, la Pierre des Miracles. C'était la seule chose renfermée dans le coffret que Hresh n'osait pas examiner. Il la laissait prudemment dans sa bourse de velours vert, refusant même de la toucher. Il savait qu'elle avait le pouvoir d'ouvrir les portes de connaissances encore plus riches que celles auxquelles la lecture lui donnait accès. Mais il redoutait d'en faire trop et trop hâtivement. Thaggoran lui avait révélé que la Pierre des Miracles était un fragment d'étoile, mais il lui avait également dit qu'elle pouvait être dangereuse. Hresh préféra donc la laisser de côté jusqu'à ce qu'il soit en mesure de l'utiliser sans courir le moindre risque. Il se félicita chaleureusement en son for intérieur pour cette prudence si contraire à sa nature avant de se moquer de sa ridicule réaction d'orgueil.

Pour les autres membres de la tribu, la promotion de Hresh à la fonction honorifique de chroniqueur était avant tout un sujet d'amusement. Ils avaient entendu la

proclamation de Koshmar et le voyaient fourrager tous les jours dans les bagages, mais ils avaient de la peine à comprendre qu'un enfant de son âge fût leur nouveau chroniqueur.

— Suis-je censé t'appeler l'ancien ? lui demanda Minbain en riant.

— Ce n'est qu'un titre, maman. Cela m'est parfaitement égal qu'on l'utilise ou non.

— Mais tu es le chroniqueur ? Tu es vraiment notre chroniqueur ?

— Tu le sais bien, dit Hresh.

Minbain posa les mains sur son giron et se mit à rire de plus belle.

— Je me demande comment un être aussi étrange que toi a pu sortir de mon ventre, dit-elle d'un ton affectueux mais qui semblait dépourvu de bonté. Comment est-ce possible ?

Torlyri s'était montrée beaucoup plus gentille avec lui et lui avait avoué qu'elle avait toujours pensé qu'il était né pour être chroniqueur. Mais Torlyri était gentille avec tout le monde. Orbin, qui était son camarade de jeu et son meilleur ami, le regardait maintenant comme une sorte de monstre à deux têtes et les autres enfants de son âge, qui ne s'étaient jamais sentis à l'aise en sa compagnie, le tenaient franchement à l'écart. La seule

exception était Taniane qui ne semblait aucunement impressionnée par sa gloire nouvelle. Elle parlait encore avec lui et marchait à ses côtés comme si rien n'avait changé, mais, depuis quelque temps, elle était de plus en plus souvent avec Haniman. Hresh ne comprenait pas bien ce qu'elle pouvait trouver d'intéressant à ce balourd, mais il fallait reconnaître qu'il était beaucoup moins mollasson depuis que la tribu était en marche et qu'il montrait même quelques signes légers de coordination, voire de grâce.

Anijang, qui, du temps du cocon, serait devenu chroniqueur au bénéfice de l'âge, étouffait un gloussement quand il voyait Hresh approcher. « Quelle corvée tu m'as épargnée, mon garçon ! disait-il. Imagine qu'il aurait fallu que j'apprenne à lire ! » Et il semblait sincèrement soulagé. A l'exception de Salaman qui s'arrêtait parfois pour le regarder comme s'il refusait de croire qu'un garçon encore plus jeune que lui soit devenu le chroniqueur et l'ancien de la tribu, les jeunes guerriers ne lui prêtaient pour la plupart aucune attention. Les guerriers d'âge mûr ne lui lançaient même pas un regard. A leurs yeux le chroniqueur était un personnage qu'il convenait de révérer et il

n'était aucunement dans leur intention de révérer ce blanc-bec. Harruel était le seul qui daignât lui adresser la parole. L'écrasant de toute sa masse, il lui avait souhaité bonne chance avec sa brusquerie coutumière. « Tu es très jeune, mais les coutumes changent avec les époques, et, si tu dois être notre chroniqueur, je n'ai rien à y redire. » Hresh l'avait remercié comme il convenait, mais Harruel était devenu si bizarre depuis quelque temps – la mine renfrognée et le regard noir, comme s'il avait connu une cruelle déception – que le gamin préférait garder prudemment ses distances.

Il allait de soi que Hresh était censé garder le secret sur tout ce que le chef lui dictait jusqu'à ce que Koshmar décide d'en faire part à la tribu tout entière. Mais le nouveau chroniqueur n'avait pas encore neuf ans. Un jour où il marchait à côté de Taniane, il se tourna vers la fillette et lui demanda :

— Sais-tu où nous allons ?

— Il n'y a que Koshmar qui le sait.

— Moi aussi.

— C'est vrai ?

— Et je vais te le dire, à condition que tu ne le répètes à personne.

Il se pencha lentement vers elle.

— Nous allons à Vengiboneeza, lui murmura-t-il à l'oreille. Tu ne t'attendais pas à cela, Taniane ? A Vengiboneeza !

Hresh croyait qu'elle allait être abasourdie par cette révélation, mais la fillette tourna vers lui un regard sans expression.

— Où ? demanda-t-elle.

Ils continuaient d'avancer vers l'occident, traversant des paysages variés et, de jour en jour, l'atmosphère se réchauffait sans devenir véritablement agréable.

Pas une seule fois ils ne rencontrèrent d'autres humains. Les étendues désertiques qu'ils traversaient ne semblaient peuplées que d'animaux sauvages et inconnus. Koshmar ne savait si elle devait s'en réjouir ou le déplorer. D'une part, elle eût aimé rencontrer une autre tribu pour avoir la confirmation que sa décision d'abandonner le cocon avant que l'hiver soit véritablement terminé n'avait pas été une grosse erreur. Elle souhaitait également soulager son esprit de la pensée tenaillante que sa petite troupe de soixante âmes était tout ce qui subsistait de la race humaine. Et, au fond d'elle-même, elle n'eût pas été mécontente de s'unir avec quelques autres tribus errantes pour partager les risques et les épreuves du voyage.

Mais, en même temps, l'idée de découvrir d'autres humains ne lui plaisait qu'à moitié. Elle était depuis longtemps le maître absolu et incontesté de sa tribu. Les regards noirs et les grommellements d'Harruel ne constituaient pas une véritable menace : jamais le Peuple ne l'accepterait comme chef. Mais s'ils devaient rencontrer une autre tribu et faire alliance avec elle, il pourrait y avoir des rivalités, des affrontements et même une guerre ouverte. Koshmar n'avait aucune envie de partager son pouvoir avec un autre chef et elle se rendait compte que, dans une certaine mesure, elle souhaitait que sa propre tribu fût la seule à avoir survécu à la destruction de la Grande Planète.

Si c'était le cas, et si tout se passait bien, elle figurerait dans les chroniques au rang des plus grands chefs de l'histoire, celle qui aurait été à l'origine du renouveau de la race humaine. Elle était tout à fait consciente de la vanité de sa position, mais une telle ambition ne pouvait être un péché impardonnable.

Les responsabilités qui pesaient sur Koshmar étaient lourdes. La tribu traversait des contrées dangereuses, en route vers une destination inconnue. Chaque jour apportait son lot de

difficultés, qui mettaient à l'épreuve la résolution de la tribu, et Koshmar elle-même était souvent incertaine de ce qu'il convenait de faire. Mais en aucun cas ses doutes ne devaient transparaître.

Un beau jour, elle réunit tout le monde pour leur dévoiler enfin que leur destination était Vengiboneeza. Les plus âgés connaissaient le nom, d'après les histoires que Thaggoran leur racontait dans le cocon, mais le visage des plus jeunes proclamait leur ignorance.

— Parle-leur de Vengiboneeza, ordonna-t-elle à Hresh.

Il s'avança et parla des tours majestueuses de la grande cité du passé, de ses éblouissants palais de pierre, de ses merveilleuses machines, de ses bassins d'une radieuse beauté et de ses jardins chatoyants. Il avait trouvé toutes ces descriptions dans les chroniques. Il lui suffisait de poser les mains sur les pages des livres et de laisser les images monter à son esprit.

— Mais à quoi bon aller à Vengiboneeza ? demanda Harruel quand Hresh eut terminé.

— Ce sera le début de notre grandeur, répondit sèchement Koshmar. Les chroniques nous affirment que les machines de la Grande Planète s'y trouvent toujours et ceux qui les

découvriront deviendront puissants. Nous allons entrer dans Vengiboneeza et chercher les trésors qu'elle renferme. Nous y prendrons tout ce qui peut nous être utile, nous nous rendrons maîtres de la planète et nous bâtirons la plus magnifique des cités.

— Une cité ? demanda Staip. Nous allons habiter dans une cité ?

— Bien sûr, Staip. Crois-tu que nous allons rester au milieu des bêtes sauvages ?

— Vengiboneeza est en ruine depuis sept cent mille ans, déclara Harruel d'un ton lugubre. Il n'y restera plus rien d'utilisable.

— Ce n'est pas ce que disent les chroniques, répliqua Koshmar.

— Des protestations s'élevèrent. Staip continua de murmurer, ainsi que Kalide et quelques autres. Koshmar lut le désarroi et le chagrin dans le regard de Torlyri et elle comprit que son autorité sur la tribu était sérieusement battue en brèche. Elle leur avait trop demandé en entreprenant cette marche démoralisante. Elle les avait arrachés au confort de leur cocon pour les jeter dans le froid mordant et les vents violents. Elle les avait exposés à la lumière cruelle du soleil et à l'éclat glacé de la lune. Elle les avait fait entrer dans un monde d'oiseaux de

sang, de piquefeux et de gigantesques bouches béantes. Ils avaient supporté avec patience toutes ces épreuves, mais leur patience avait des limites. Il fallait maintenant leur promettre des récompenses si elle voulait qu'ils restent derrière elle.

— Écoutez-moi ! s'écria-t-elle. Avez-vous des raisons de douter de moi ? Je suis Koshmar, fille de Lissiminimar, et vous m'avez choisie pour chef du temps de Thekmur ! Vous ai-je jamais déçue depuis ce jour ? Je vous guiderai jusqu'à Vengiboneeza et toutes les merveilles de la Grande Planète seront à nous ! Puis nous irons encore plus loin et nous deviendrons les maîtres du monde entier ! Nous dormirons au sec, nous boirons des boissons exquises, il y aura de la nourriture en abondance, de beaux vêtements et une vie facile pour chacun d'entre nous ! Je vous en fais la promesse ! C'est le serment du Printemps Nouveau !

Koshmar voyait encore des regards fuyants ; Staip se balançait nerveusement d'une jambe sur l'autre et Konya lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Kalide, qui semblait également hésiter sur le parti à prendre, se retourna vers Minbain pour lui glisser quelques mots. Harruel semblait distant, perdu dans ses pensées. Mais

nul n'osait élever la voix contre elle. Koshmar sentit qu'il fallait profiter de ce flottement.

— A Vengiboneeza ! s'écria-t-elle.

— A Vengiboneeza ! lança Torlyri d'une voix forte.

— Vengiboneeza ! hurla Hresh à son tour.

Il y eut un moment de gêne durant lequel tous les autres demeurèrent silencieux, les yeux baissés. Koshmar vit que son peuple était las, hésitant, prêt à se rebeller. Seuls Torlyri et Hresh l'avaient soutenue ; mais Torlyri était sa compagne et Hresh était à son service. Qui d'autre allait lui apporter son soutien ?

— A Vengiboneeza !

La voix forte et haute qui reprenait enfin le cri était celle du jeune Orbin. Puis, au grand étonnement de Koshmar, Haniman se joignit à lui, aussitôt suivi par certains des adultes, Konya, Minbain, Striinin, et par l'ensemble de la tribu. Y compris Harruel, y compris Staip, même si c'était un peu à contrecœur. Ils étaient de nouveau unis, ils parlaient de nouveau d'une même voix !

La tribu se remit en marche, mais Koshmar se demandait de combien de temps elle disposait avant de devoir les rallier encore une fois autour de sa personne.

Ils eurent bientôt de nouvelles pertes à déplorer. Un jour où un vent chaud soufflait en violentes rafales, le jeune Hignord fut emporté par un énorme animal vert aux innombrables pattes qui jaillit d'un grand trou invisible. Quelques jours plus tard, la petite Tramassilu qui était partie attraper de petits crapauds jaunes vivant dans les arbres fut blessée à mort par une monstrueuse créature sautillante au bec rouge vif qui fondit sur elle à la vitesse de la foudre et exécuta sur le pauvre petit corps une danse lugubre à laquelle Harruel mit fin d'un violent coup de massue.

Cela faisait déjà quatre morts sur les soixante qui avaient entrepris le long voyage. Les ventres bien rebondis des génitrices annonçaient pour bientôt le remplacement des disparus, mais une grossesse était une affaire de longue haleine alors que la mort frappait avec soudaineté. Koshmar s'inquiétait de voir s'éclaicir les rangs de sa petite troupe et redoutait qu'ils ne fussent plus assez nombreux si d'autres femmes venaient à périr. Et ils avaient déjà perdus deux femelles en état de procréer. Koshmar savait bien qu'il suffisait d'un seul mâle pour féconder toutes les femmes de la tribu, mais c'étaient les femmes qui portaient les enfants et la gestation

était longue.

Les lourds nuages qui les menaçaient s'ouvrirent et il plut sans discontinuer pendant dix jours et dix nuits. Tout le monde était trempé jusqu'aux os et une mauvaise odeur d'humidité se dégageait des fourrures dégoulinantes. C'était la première fois qu'il pleuvait depuis le Départ, mais le spectacle de l'eau tombant du ciel n'exerça pas longtemps la fascination de la nouveauté et se tranforma rapidement en un affreux tourment. Des murmures commencèrent à s'élever. « Quand verrons-nous Vengiboneeza ? » entendait-on de plus en plus souvent.

D'aucuns allaient jusqu'à affirmer qu'une nouvelle étoile de mort s'était fracassée au loin sur la planète, trop loin pour qu'ils aient pu percevoir le choc, et que la pluie marquait le commencement d'une nouvelle période de froid et le retour des ténèbres.

— Non, répliqua Koshmar avec véhémence, la pluie ne tombe qu'à l'endroit où nous nous trouvons. Ailleurs il faisait sec, mais ici il pleut ! Vous voyez bien que l'herbe est grasse et la végétation plus abondante !

Elle disait vrai et ils repartirent, l'échine courbée, la fourrure ruisselante. Et la pluie finit

par cesser.

Puis les jours commencèrent à raccourcir. Depuis qu'ils avaient quitté le cocon, chaque jour avait été un peu plus long que le précédent, mais maintenant ils voyaient le soleil disparaître à l'horizon un peu plus tôt à la fin de chaque après-midi.

— Et Vengiboneeza ? recommencèrent à murmurer plusieurs voix dans les rangs.

— Koshmar se contenta de hocher la tête en tendant le bras vers l'occident.

— Je crois que nous entrons dans un pays plongé dans une nuit éternelle, dit Staip, le guerrier jovial à qui le doute et le pessimisme avaient toujours été étrangers. Et un pays de ténèbres ne peut être qu'un pays froid.

— Et un pays mort, ajouta Konya d'un ton lugubre.

Il avait cessé de rire et de chanter. Sa réserve naturelle était revenue depuis déjà plusieurs semaines et s'était même singulièrement accentuée, de sorte que cet être distant et solitaire semblait maintenant reclus dans un univers intérieur sinistre et terrifiant.

— Rien ne peut survivre dans cet endroit, ajouta-t-il. Il faut faire demi-tour.

— Non, déclara Koshmar, il faut continuer.

Ce qui vous effraie tant est normal, naturel. Là où nous sommes maintenant, les ténèbres sont plus fortes que la lumière, mais, plus loin, tout s'arrangera.

— Le crois-tu vraiment ? demanda Staip.

— Garde confiance, répondit Koshmar. Yissou nous protégera. Emakkis pourvoira à nos besoins. Dawinno nous guidera.

Et ils poursuivirent leur route.

En son for intérieur, Koshmar n'avait pas la même certitude que sa confiance fût justifiée. Dans le cocon le jour et la nuit étaient d'égale longueur, mais, à l'évidence, il en allait autrement dans le monde de l'extérieur. Quelle pouvait être la véritable signification de cette diminution de la durée du jour ? Peut-être Staip était-il dans le vrai, peut-être pénétraient-ils dans une contrée où le soleil ne se levait jamais et où le froid aurait raison de leur vaillance.

Elle regrettait de ne pouvoir consulter Thaggoran qui aurait pu lui fournir une explication ou au moins inventer quelque chose de rassurant. Mais Thaggoran n'était plus à ses côtés et l'ancien de la tribu n'était qu'un enfant. Koshmar envoya quand même chercher Hresh et prit soin de ne pas lui montrer l'incertitude qui l'assaillait.

— J'ai besoin de connaître un mot de l'ancien temps, dit-elle.

— Quel mot ? demanda Hresh.

— Le nom que nos ancêtres donnaient aux changements de durée du jour et de la nuit. On doit pouvoir trouver cela dans les chroniques. Le nom est celui du dieu. Il faut s'adresser au dieu dans nos prières en lui donnant son vrai nom, sinon le soleil ne reviendra jamais.

Hresh partit fouiller dans les archives. Il chercha dans le Livre de la Voie, dans le Livre des Heures et des Jours, dans le Livre du Réveil Glacé, dans le Livre de l'Éclat mensonger et dans bien d'autres volumes dont certains étaient si anciens qu'ils n'avaient même pas de nom. Il découvrit la réponse par fragments, dans différents ouvrages, et, au bout de trois jours, il revint trouver Koshmar.

— On appelle cela les saisons, dit-il. Il y a la saison du jour qui est suivie par la saison de la nuit, puis revient la saison du jour.

— Bien sûr, dit Koshmar. Les saisons ! Comment ai-je pu oublier cela ?

Elle fit venir Torlyri et lui ordonna d'adresser ses prières au dieu des saisons.

— Lequel est-ce ? demanda doucement la femme-offrande.

— Celui qui nous amène le temps de la lumière et le temps de l'obscurité, répondit Koshmar.

— Est-ce Friit, à ton avis ? dit Torlyri en hésitant. Friit est le Guérisseur. Il apporte assurément la lumière après l'obscurité.

— Mais Friit n'apporterait pas l'obscurité, dit Koshmar. Non, ce n'est pas lui.

— Alors, dis-moi lequel c'est, poursuivit Torlyri, car je ne sais pas à qui faire mes offrandes.

Koshmar espérait que Torlyri trouverait la réponse, mais, de toute évidence, la prêtresse attendait que le chef se prononce.

— C'est Dawinno, déclara Koshmar d'une voix ferme.

— Bien sûr, dit Torlyri en souriant. Le Destructeur. L'obscurité, puis la lumière : c'est bien dans sa manière d'agir. Il tient tout en équilibre dans ses mains et c'est pour notre plus grand bien.

Tous les jours à midi, quand le soleil était au zénith, Torlyri commença donc à faire une offrande à Dawinno le Destructeur, dieu des saisons. Elle brûlait de vieux fragments de fourrure et un morceau de bois sec dans une belle coupe ancienne de pierre verte polie et

veinée d'or. La fumée qui s'élevait vers le soleil était son message de gratitude au dieu dont la sagacité dépassait l'entendement humain.

Les jours continuaient inexorablement de raccourcir, mais Koshmar refusait toute discussion sur ce phénomène.

— Ce sont les saisons, disait-elle avec un geste impérieux de la main. Tout le monde sait cela ! Qu'y a-t-il à craindre ? Les saisons sont dans la nature des choses. C'est un phénomène normal, c'est le don que nous fait Dawinno !

— Oui, grommela Harruel, suffisamment fort pour que Koshmar puisse l'entendre. Les étoiles de mort aussi.

Le paysage changeait à mesure qu'ils avançaient. Il était demeuré très plat pendant longtemps, puis était devenu beaucoup plus accidenté et sauvage et ils durent traverser des montagnes d'un rouge éclatant dont la crête était aiguisée comme la lame d'un couteau. De l'autre côté ils découvrirent quelque chose de tout à fait curieux sur une pente dénudée : une masse inerte de métal, deux fois large comme un homme mais moitié moins haute. Sa tête formait un large dôme muni d'un seul œil et ses jambes étaient articulées d'une manière très complexe. Sa peau métallique, jadis épaisse et

luisante, n'était plus maintenant que rouille piquetée depuis des siècles par les précipitations.

— C'est un mécanique, annonça Hresh après avoir vérifié dans les chroniques. Nous devons être à l'endroit où ils sont venus mourir.

Et, de fait, dans les plaines qui s'étendaient au pied des montagnes, ils découvrirent plusieurs centaines, voire des milliers de ces créatures métalliques trapues, une véritable forêt, un océan de carcasses recouvrant le sol dans toutes les directions, occupant chacune une petite parcelle du terrain dans une solitude éternelle. Elles étaient toutes mortes et tellement rongées par la rouille qu'elles s'effritaient au moindre contact et tombaient aussitôt en poussière.

— A l'époque de la Grande Planète, dit Hresh en prenant un ton solennel, ces créatures habitaient dans les puissantes cités de royaumes uniquement peuplés de machines. Mais elles ont refusé de continuer à vivre quand les premières étoiles de mort sont tombées.

— Qu'est-ce qu'une machine ? demanda Haniman.

— Une machine, répondit Hresh, est un objet qui fournit un travail. C'est un objet métallique

doté d'un esprit, d'une force, d'une utilité et d'une sorte de vie qui n'est pas semblable à la nôtre.

Il n'avait pu trouver meilleure définition et tout le monde l'accepta. Mais quand quelqu'un demanda pourquoi quelque chose de vivant avait accepté de son plein gré de renoncer à la vie, même si elle n'était pas semblable à la leur, Hresh ne sut que répondre. Cela le dépassait lui aussi.

Koshmar parcourut le cimetière de carcasses corrodées dans l'espoir de découvrir un mécanique ayant encore assez de vie en lui pour lui indiquer la route de Vengiboneeza, mais leurs têtes rongées par la rouille lui opposaient un silence moqueur. La mort les avait frappés depuis trop longtemps et plus rien ne pouvait les tirer de leur sommeil éternel.

La tribu traversa ensuite un désert de terre sablonneuse encore plus aride que tout ce qu'il lui avait été donné de voir jusqu'alors. Il n'y avait pas la moindre goutte d'eau et le sol crissait et se craquelait sous les pas. Rien ne poussait, pas la plus petite touffe d'herbe, et les seuls êtres vivants étaient de petits animaux jaunes au corps allongé qui avançaient en ondulant sur le sable et laissaient derrière eux

une trace sinueuse et profonde. Ils attaquèrent Staip et Haniman et leur morsure provoqua sur les jambes de leurs victimes un gonflement douloureux qui ne se résorba qu'au bout de plusieurs jours. Ils infligèrent également à quelques têtes de bétail des morsures qui se révélèrent mortelles. Il ne restait plus beaucoup d'animaux maintenant. La tribu avait été obligée de tuer pour se nourrir la majorité de ceux qu'elle avait emmenés et un certain nombre d'autres s'étaient égarés et avaient disparu ou bien avaient été tués en chemin par des bêtes sauvages. La sécheresse était telle que, la gorge brûlante et l'œil enfoncé, la petite troupe de marcheurs regrettait douloureusement la pluie qu'elle avait trouvée si désagréable peu de temps auparavant.

Puis ils laissèrent enfin le désert derrière eux et arrivèrent dans une contrée verdoyante où ils trouvèrent un chapelet de lacs et un grand fleuve tumultueux qu'ils traversèrent sur des radeaux faits de troncs de bois tendre liés par la peau d'une créature élancée au corps d'azur, mi-serpent, mi-arbre. L'autre rive du fleuve était bordée par une chaîne de montagnes basses. Un jour, cependant qu'ils traversaient ces montagnes, Torlyri aperçut au loin, dans un

défilé, un groupe très nombreux de hjjk, une véritable armée qui se dirigeait vers le sud. A la clarté cuivrée du crépuscule, ils ne paraissaient pas plus grands que des fourmis, mais ils étaient plusieurs milliers, une effrayante multitude. Si les insectes avaient vu la petite troupe de Koshmar, ils n'en laissèrent rien paraître et ils disparurent bientôt dans les replis de la montagne.

Et les jours recommencèrent à s'allonger. L'atmosphère se réchauffa et la température devint franchement agréable. De temps en temps, le vent du nord soufflait encore en rafales glacées, mais de plus en plus rarement. Il était maintenant indéniable que l'étreinte mortelle de l'hiver sur la planète se desserrait et ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Sous d'autres latitudes l'hiver régnait encore, mais la tribu était entrée dans une région au climat printanier et, plus elle avançait vers l'occident, plus le temps devenait agréable. Koshmar avait le sentiment que son obstination était enfin récompensée. Le dieu des saisons lui souriait.

Mais où pouvait donc se trouver l'illustre cité de Vengiboneeza ? S'il fallait en croire les chroniques, l'ancienne capitale des yeux de saphir s'élevait à l'endroit où le soleil se couche.

Cela signifiait certainement qu'elle était à l'occident. Mais l'occident était un lieu qui s'étendait à l'infini, un lieu sans limites. La tribu couvrait chaque jour plusieurs lieues dans la direction de l'ouest, mais quand le soleil disparaissait sous l'horizon à la tombée de la nuit, il était évident que la journée entière de marche ne leur avait aucunement permis de se rapprocher de l'astre couchant.

— Cherche encore dans les livres, ordonna Koshmar à Hresh en désespoir de cause. Tu as dû rater le passage qui nous expliquera comment atteindre Vengiboneeza.

Et le jeune chroniqueur feuilleta encore une fois tous les ouvrages sacrés. Il passa au crible les plus anciens, les plus poussiéreux du lot, ceux qui ne parlaient que de la Grande Planète. Mais il ne trouva rien. Peut-être ne cherchait-il pas où il fallait. Ou peut-être que les auteurs de l'époque n'avaient pas vu la nécessité de donner l'emplacement d'une ville aussi célèbre. Mais peut-être encore avait-on simplement perdu ces informations. Hresh savait que les ouvrages les plus anciens des chroniques n'étaient pas les textes originaux, tombés en poussière depuis des centaines de milliers d'années. Ceux qui étaient renfermés dans le coffret n'étaient que

des copies de copies de copies, rédigées à partir de versions antérieures par des générations de chroniqueurs dans le courant de l'interminable nuit du cocon. Comment savoir si des parties du texte d'origine n'avaient pas été transformées par erreur, ou même entièrement supprimées, à l'occasion de ces innombrables retranscriptions. La majeure partie de ce que contenaient ces ouvrages lui était incompréhensible et ce qu'il y trouvait, malgré la limpidité apparente, avait parfois la clarté trompeuse d'un rêve où tout paraît simple et ordonné alors qu'en réalité tout est dénué de sens.

Hresh se dit que le moment était peut-être venu de risquer de faire appel au Barak Dayir. Mais il avait très peur. Jamais dans sa courte existence il n'avait eu peur de rien, même le jour où il avait tenté de se glisser hors du cocon. Non, ce n'était pas vrai… Il avait eu peur que Koshmar le condamne à mort. Il ne pouvait nier qu'il avait peur de la mort. Mais la mort était la seule question qui renfermait sa propre réponse. Quand on posait la question, on obtenait la réponse. Mais il était trop tard, on n'était déjà plus rien. Telle était donc l'unique réponse que Hresh redoutait. Mais la question de savoir comment utiliser la Pierre des

Miracles pouvait fort bien être la même que celle de la compréhension de la mort. Et la réponse, s'il ne parvenait à se protéger efficacement, risquait également d'être la même. Il préféra donc laisser le Barak Dayir dans sa bourse de velours.

— Dis-moi comment atteindre Vengiboneeza ! lui demanda encore une fois Koshmar.

— Je vais continuer à chercher, dit Hresh. Laisse-moi encore quelques jours et je te dirai ce que tu veux savoir.

Harruel vint trouver Hresh un matin où le chroniqueur était plongé dans ses livres.

— Bonjour, l'ancien ! Le chroniqueur !

Surpris, Hresh leva la tête et, en découvrant la haute silhouette du guerrier, il écarta machinalement le livre qu'il lisait en le protégeant de la main. Comme si Harruel avait su lire !

— Assieds-toi si tu veux me parler, dit Hresh. Tu es beaucoup trop grand et je suis obligé de me tordre le cou pour te voir.

— Tu n'as pas froid au yeux, dit Harruel en riant.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ?

Harruel se mit à rire de plus belle. C'était un rire âpre qui sortait de sa gorge avec un bruit semblable à celui de rochers dévalant une pente, mais ses yeux pétillaient. Hresh savait qu'il jouait à un jeu stupide et peut-être dangereux. Un garçon de neuf ans donnait des ordres à l'homme le plus fort de la tribu ! Comment Harruel aurait-il pu ne pas rire ? Il était déjà bien beau qu'il résistât à l'envie de gifler l'insolent. Mais je suis le chroniqueur, songea Hresh avec bravade. Je suis l'ancien de la tribu et lui n'est qu'un imbécile avec de gros muscles !

Le grand guerrier s'agenouilla et se rapprocha de lui. Trop près au goût de Hresh. Il émanait du corps d'Harruel une odeur âcre et désagréable et sa masse physique était troublante.

— J'ai besoin de savoir quelque chose, commença le guerrier à voix basse.

— Demande-moi.

— Parle-moi de ce qu'on appelait la royauté.

— La royauté ? répéta Hresh.

C'était un mot ancien, un de ces mots qui n'avaient plus cours aujourd'hui, et il était tout étonné de l'entendre dans la bouche d'Harruel.

— Tu as entendu parler de la royauté ?

demanda-t-il.

— Un peu. Je me souviens que Thaggoran nous en a parlé un jour où il lisait les chroniques. Tu n'étais encore qu'un bébé. Il nous parlait de lord Fanigole, de lady Theel, de Belilirion et des autres fondateurs du Peuple, à l'époque où les premières étoiles de mort sont tombées. A part Lady Theel, tous étaient des hommes et ils détenaient le pouvoir. Je lui ai demandé si, dans ces temps reculés, le pouvoir était souvent détenu par les hommes et Thaggoran m'a dit qu'à l'époque de la Grande Planète il y avait de nombreux rois qui étaient des hommes comme moi, et pas seulement chez les humains… Les yeux de saphir avaient des rois, eux aussi. Et Thaggoran m'a dit que quand le roi donnait un ordre on lui obéissait.

— Comme on obéit maintenant aux ordres du chef, dit Hresh.

— Oui, dit Hamiel, comme on obéit maintenant aux ordres du chef.

— Alors, tu sais déjà ce qu'est la royauté, poursuivit Hresh. Que veux-tu savoir d'autre ?

— Je veux que tu me dises que cela existait vraiment.

— Que des hommes étaient rois sur la Grande Planète ? dit Hresh avec un haussement

d'épaules.

C'était une question sur laquelle il ne s'était jamais penché. Et même s'il S'avait fait, il aurait certainement évité de fournir des détails à Harruel ou à n'importe qui d'autre que Koshmar. Les chroniques servaient avant tout à guider le chef de la tribu et non à distraire tout un chacun.

— Je ne sais pas grand-chose sur la royauté, dit Hresh. Pas beaucoup plus que ce que tu viens de me dire.

— Mais tu peux en savoir plus long, non ?

— Je trouverai peut-être des détails dans les chroniques, répondit prudemment Hresh.

— Cherche bien et dis-moi tout. J'ai la conviction que la royauté n'aurait pas dû être abandonnée. Si la Grande Planète doit renaître, il nous faut savoir ce qui se passait à l'époque de sa splendeur. Fouille dans tes livres, mon garçon, et dis-moi tout ce qu'il y a à savoir.

— Il ne faut plus m'appeler « mon garçon », dit Hresh.

Harruel partit d'un nouvel éclat de rire, mais, cette fois, ses yeux ne pétillaient plus.

— Fouille donc dans tes livres, chroniqueur. Et dis-moi tout ce qu'il y a à savoir… l'ancien !

Harruel s'éloigna à grandes enjambées et

Hresh le suivit d'un regard craintif en songeant que cette démarche ne pouvait être synonyme que d'ennuis, voire de danger. Il caressa nerveusement l'amulette de Thaggoran et, dès le soir, il commença à chercher dans les livres tout ce qu'il pouvait trouver sur la royauté. Ce qu'il découvrit ne fît que confirmer ses craintes.

Hresh se dit qu'il devrait peut-être raconter toute l'histoire à Koshmar.

Mais il n'en fit rien. Il ne communiqua pas non plus à Harruel le résultat de ses recherches et le guerrier ne lui demanda rien d'autre sur la royauté. Leur conversation demeura confidentielle, comme un secret qui les liait.

Koshmar sentait souffler le vent de la défaite. Si seulement Thaggoran était là pour la guider ! Mais Thaggoran n'était plus de ce monde et le nouveau chroniqueur n'était encore qu'un enfant. Hresh était vif et zélé, mais il lui manquai t la profondeur de Thaggoran et sa longue pratique des siècles passés.

Il lui fallait maintenant regarder les choses en face : elle ne pouvait plus espérer continuer très longtemps ainsi. Les grognements avaient repris, mais avec beaucoup plus de force. Certains murmuraient déjà avec insistance que leur longue errance n'avait ni rime ni raison.

Harruel s'était affirmé comme le chef de cette faction et il déclarait dans le dos de Koshmar qu'il convenait maintenant de s'installer sur des terres fertiles et d'y construire un village. Torlyri l'avait surpris en train de haranguer un petit groupe d'hommes. Dans le cocon, il eût été impensable d'envisager qu'on batte ainsi en brèche l'autorité du chef, mais hélas ! ils n'étaient plus dans le cocon. Koshmar commençait à s'imaginer qu'elle risquait d'être déchue de son pouvoir. Celle qui devait sauver la race humaine ne serait plus qu'un chef renversé comme tant d'autres !

Et s'ils la déposaient, lui laisseraient-ils seulement la vie sauve ? La tradition était muette sur le chapitre de la déposition d'un chef et sur le sort qui lui était réservé.

Koshmar avait laissé dans le cocon la pierre noire et luisante renfermant l'âme des chefs qui l'avaient précédée. Elle n'avait conservé que leurs noms qu'elle répétait interminablement. Mais peut-être les noms n'avaient-ils aucun pouvoir sans la pierre, pas plus que la pierre n'avait de pouvoir sans les noms.

Thekmur. Nialli. Sismoil. Lirridon. Si vous êtes encore avec moi, le moment est venu de me guider !

Mais les chefs défunts ne se manifestaient pas. Koshmar se tourna vers Hresh pour lui demander conseil. Le jeune chroniqueur était le seul avec qui elle avait cessé de faire semblant de suivre la volonté des dieux.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

— Il faut demander de l'aide, répondit l'enfant.

— A qui ?

— A toutes les créatures que nous rencontrerons sur la route.

Koshmar était sceptique, mais il fallait tout essayer. De ce jour,

chaque fois que la petite troupe rencontrait un être vivant doté d'une intelligence, aussi minime fût-elle, Koshmar le faisait capturer et le calmait. Puis, à l'aide de sa seconde vue et de son organe sensoriel, elle s'efforçait d'obtenir de lui ce qu'elle voulait savoir.

Le premier fut une curieuse créature charnue et toute ronde, une grosse tête sans corps mais avec une douzaine de petites pattes. Tout son corps fut parcouru de frissons d'excitation quand Koshmar sonda son esprit pour y chercher des images de Vengiboneeza. Mais elle ne put rien obtenir d'autre que ces frissons. D'un trio d'animaux à la fourrure bleue, montés sur

d'interminables pattes et qui semblaient n'avoir qu'un seul cerveau, elle obtint un bourdonnement intense accompagné de grognements en réponse à sa question sur les villes qui se trouvaient à l'occident. Ce fut ensuite un hideux animal de la forêt, haut comme deux hommes, aux griffes recourbées et à la fourrure orange et nauséabonde, qui partit d'un grand rire rauque et projeta l'image de hautes tours à moitié dévorées par la végétation.

— Tout cela ne nous mène nulle part, dit Koshmar à Hresh.

— Mais ces animaux sont intéressants, Koshmar.

— Intéressants ! Nous pourrions mourir cent fois dans ce désert et tu trouverais cela intéressant, non ?

Elle demanda quand même à son chroniqueur de donner un nom à tous ces animaux avant de les relâcher et elle lui fit noter ces noms dans son livre. Aux yeux de Koshmar, il était très important de donner des noms. Tous ces animaux devaient faire partie d'espèces récentes qui n'étaient apparues qu'après la destruction de la Grande Planète, ce qui expliquait pourquoi on ne trouvait rien sur

elles dans les chroniques. Koshmar estimait qu'en leur donnant un nom l'espèce humaine commençait à établir sa domination sur elle, car elle n'avait pas renoncé à l'espoir que le Peuple deviendrait le maître de la planète du Printemps Nouveau. Mais chaque fois que Hresh, après un long moment de réflexion, lui proposait un nom nouveau, elle éprouvait un sentiment de futilité. Ils étaient perdus sur cette planète hostile et ils erraient en cherchant désespérément un but.

Koshmar se sentait gagnée par un profond pessimisme.

Mais un jour où la tribu longeait un lac immense, au cœur d'une région de marécages, les eaux sombres commencèrent à frémir à leur passage, puis se mirent à bouillonner avec violence. Des profondeurs émergea lentement un animal gigantesque, d'une longueur démesurée, mais si frêle qu'il semblait à la merci du moindre coup de vent. Ses membres pâles et grêles servaient uniquement d'appui au tube interminable de son corps. En voyant l'animal s'élever dans le ciel juste devant eux, Koshmar leva les bras pour se protéger le visage tandis qu'Harruel brandissait sa lance en rugissant et que les plus peureux prenaient la

fuite.

— Je crois que c'est un marcheur sur l'onde, dit Hresh sans s'effrayer de l'étonnante apparition. Il est inoffensif.

Et l'animal aquatique continua de s'élever dans les airs jusqu'à une hauteur de dix à quinze fois celle du plus grand des hommes de la tribu. Il finit par s'immobiliser, prenant appui avec ses petites pattes très écartées sur la surface de l'eau qu'il troublait à peine. Il baissa la tête et, de sa rangée d'yeux d'un vert doré, considéra la petite troupe d'un air mélancolique.

— Hé ! Toi, le marcheur sur l'onde ! cria Hresh. Dis-nous comment trouver la cité des yeux de saphir !

A la stupéfaction générale, la monstrueuse créature répondit aussitôt dans le langage muet de l'esprit.

— Dépassez encore deux lacs et un cours d'eau dans la direction du soleil couchant. Tout le monde sait cela ! Mais à quoi bon aller là-bas ?

L'animal aquatique éclata d'un rire affreux aux sonorités métalliques, un rire aigu et hystérique, puis il commença à redescendre en se repliant lentement.

— A quoi bon ? A quoi bon ? A quoi bon ?

Et, dans un dernier éclat de rire grinçant, il disparut dans les eaux sombres du lac.

5-Vengiboneeza

Dans l'après-midi de la même journée, Threyne vint trouver Torlyri et lui annonça en se tenant le ventre à deux mains que l'heure de sa délivrance était proche. Torlyri constata qu'elle ne mentait pas : le ventre distendu de la jeune femme était déformé par les mouvements du petit être qu'elle portait et d'autres signes marquaient l'imminence de sa venue au monde.

— Nous allons devoir nous arrêter, dit Torlyri à Koshmar. La grossesse de Threyne arrive à son terme.

Koshmar réprima un mouvement d'impatience. Torlyri savait que depuis que sa compagne avait appris que la capitale des yeux de saphir était si proche, elle avait hâte d'atteindre Vengiboneeza. Mais il lui faudrait attendre. La naissance d'un enfant avait la priorité sur tout le reste. Threyne devait se sentir à l'aise pour que l'enfant vienne au monde dans les meilleures conditions.

A l'époque du cocon, chaque nouvelle naissance apportait la joie dans la tribu, mais elle avait aussi son mauvais côté. Un enfant ne pouvait venir au monde que lorsque quelqu'un

d'autre approchait du moment où il allait devoir le quitter. Toute possibilité d'extension était exclue à l'intérieur du cocon et la naissance était intimement liée à la mort. De là, l'instauration de la limite d'âge afín que le Peuple ne soit pas tenu de choisir entre vivre trop à l'étroit et interdire pratiquement toute nouvelle naissance. Mais dans le monde de l'extérieur, où tout était si différent, le surpeuplement n'était pas à redouter. La tribu, tout au contraire, avait le plus urgent besoin de vies nouvelles. Plus personne n'avait à sacrifier sa vie pour faire de la place aux nouveau-nés. Torlyri estimait qu'il était du devoir de toute femme en âge d'avoir des enfants d'accepter la maternité et elle commençait elle-même à en caresser le projet.

Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent laissé loin derrière eux les marécages et le lac aux flots noirs, car ils tenaient à éviter que le marcheur sur l'onde ne réapparaisse en emplissant les airs de son rire terrifiant pendant que Threyne mettait son bébé au monde.

Plusieurs hommes allèrent couper de jeunes arbres pour lui construire une retraite ombragée tandis que Minbain, Galihine et deux ou trois autres femmes âgées la lavaient et lui tenaient

les mains pour l'aider à supporter la douleur. Preyne, qui était le père de l'enfant, s'agenouilla auprès d'elle et la caressa de son organe des sens afin de la soulager, comme c'était son devoir et son privilège. Torlyri prépara des offrandes à Mueri, la Consolatrice, à Yissou, le Protecteur, mais aussi à Friit, le Guérisseur, pour plus tard. Le travail était très long et les douleurs de l'enfantement étaient plus fortes chez Threyne que chez la plupart des autres femmes. Torlyri se dit que cela devait être dû aux fatigues de la marche.

Koshmar, qui avait nerveusement fait les cent pas toute l'après-midi, s'approcha de Threyne à la tombée du soir et baissa les yeux sur son ventre dilaté.

— Alors ? demanda-t-elle à Torlyri. Tout se passe bien ?

La femme-offrande l'entraîna à l'écart, hors de portée de voix de Threyne.

— Cela dure depuis trop longtemps, dit-elle. Et elle souffre énormément.

— Preyne ne peut donc pas la soulager de sa douleur ? demanda Koshmar.

— Il fait de son mieux.

— Elle va mourir ?

— Non, répondit Torlyri, je ne pense pas.

Mais, si elle survit, elle sera très faible pendant un certain temps.

— Que veux-tu dire, Torlyri ?

— Que nous ne pourrons pas lever le camp avant plusieurs jours.

— Mais… Vengiboneeza…

— Vengiboneeza nous a attendus pendant sept cent mille ans, répliqua Torlyri. Elle pourra attendre une ou deux semaines de plus. Nous n'allons pas mettre la vie de Threyne en danger à cause de ton impatience. Et le bébé de Nettin ne devrait pas tarder à arriver lui aussi ; c'est l'affaire de deux ou trois jours. Le mieux serait de rester ici jusqu'à ce qu'elles soient assez fortes pour reprendre la route. Ou bien nous divisons la tribu en deux groupes. Nous pouvons envoyer Harruel et quelques hommes en éclaireurs pour chercher la ville tandis que nous resterons ici pour veiller sur les jeunes mères.

— S'il arrive quelque chose à Threyne, jamais je ne me le pardonnerai, dit Koshmar, manifestement préoccupée. Mais tu comprends ce que je ressens en sachant que nous sommes si près du but.

Torlyri posa tendrement les mains sur les épaules de sa compagne.

— Je comprends, dit-elle avec douceur. Tu t'es tellement battue pour nous amener jusqu'ici.

Threyne émit brusquement un cri plus fort et plus perçant que les autres.

— C'est l'heure de la délivrance, dit Torlyri. Il faut que j'aille la rejoindre, mais je te promets que nous reprendrons la route dès que possible.

Koshmar inclina la tête et s'éloigna. Torlyri la suivit des yeux en songeant qu'il était quand même étonnant d'avoir eu à expliquer à Koshmar, d'ordinaire si lucide et si équilibrée, qu'il leur faudrait rester ici pendant quelque temps. Et Koshmar avait certainement encore beaucoup de peine à l'accepter. Mais tous ces problèmes féminins lui demeuraient étrangers. Jamais elle n'avait laissé un homme poser la main sur son corps ; jamais elle n'avait envisagé un seul instant de donner la vie à un enfant. Depuis l'enfance, elle n'avait aspiré qu'à devenir le chef de la tribu et rien d'autre, ce qui pour elle excluait la maternité. Les chefs ne portaient pas d'enfant, ainsi le voulait la tradition. Mais, de l'avis de Torlyri, c'était uniquement parce qu'il était indispensable de limiter rigoureusement la population du cocon. Les traditions relatives à la maternité ou à son refus

s'étaient formées au fil des siècles, mais la raison sous-jacente avait toujours été la crainte qu'en l'absence de restriction des naissances le surpeuplement n'oblige les habitants du cocon à affronter trop tôt les rigueurs de l'hiver.

Sur ces entrefaites, Minbain l'appela. L'enfant arrivait.

Torlyri se précipita auprès de Threyne, mais il était temps. Une toute petite tête sortait déjà d'entre les cuisses de la jeune mère. Un sourire s'épanouit sur le visage de Torlyri. Jamais Koshmar n'avait pu supporter d'assister à un accouchement, mais la femme-offrande trouvait ce moment d'une grande beauté. Elle s'agenouilla devant la couche de Threyne et lui saisit les chevilles tout en adressant une prière à Mueri, la Mère.

— C'est un garçon, annonça Minbain.

Le bébé vagissant était très petit, tout rose et tout plissé, le corps parsemé de petites touffes d'un duvet gris qui deviendrait une épaisse fourrure le recouvrant tout entier. Son minuscule organe sensoriel dressé s'agitait vivement. C'était un bon signe, un signe de vigueur et de passion. Torlyri se remémora le jour où elle avait aidé Minbain quand elle accouchait de Hresh, neuf ans auparavant.

L'organe sensoriel du nouveau-né battait furieusement l'air et il fallait reconnaître que le présage s'était pleinement vérifié.

— L'ancien, dit une des femmes. Nous avons besoin de l'ancien pour lui donner un nom.

Minbain étouffa un petit rire et plusieurs autres femmes l'imitèrent.

— L'ancien ! s'écria Galihine. C'est bien la première fois que j'entends appeler un enfant l'ancien !

— Et qu'on verra un enfant présider à un accouchement, ajouta Preyne.

— Peu importe, déclara Torlyri d'une voix ferme. Nous avons besoin de lui pour accomplir ce qui doit être accompli.

Elle se tourna vers une jeune fille du nom de Kailii, qui était presque en âge d'enfanter et qui avait observé l'accouchement avec fascination, pour lui demander d'aller quérir le chroniqueur.

Hresh arriva au bout de quelques minutes. Torlyri le vit apprécier la situation d'un coup d'œil : les femmes rassemblées autour de l'accouchée ; Threyne, épuisée, des traînées de sang tachant la fourrure de ses cuisses ; le nouveau-né tout fripé, ressemblant plus à un radis qu'à un humain. Mais Hresh avait l'air gêné, peut-être à cause de la présence de sa

mère, ou bien parce qu'il savait qu'il n'était pas de coutume pour un homme d'assister à une telle scène.

— Comme tu le vois, un enfant vient de naître, dit Torlyri. Il convient maintenant de lui donner un nom et c'est à toi qu'il incombe de le faire.

La gêne du chroniqueur sembla aussitôt s'évanouir. Il se redressa de toute sa taille – comme il est ridiculement petit, songea Torlyri – comme pour se draper dans la dignité de sa fonction.

Il fit solennellement le signe de Yissou, puis successivement celui d'Emakkis, le Pourvoyeur, celui de Mueri, la Mère, et celui de Friit, le Guérisseur. Pour finir, il fit le signe de Dawinno, le Destructeur, le plus subtil des dieux.

Torlyri sentit un élan de fierté et de plaisir monter en elle. Hresh avait fait ce qu'il convenait et dans l'ordre voulu ! Le vieux Thaggoran n'eût pas fait mieux. Dire que le gamin n'avait jamais assisté à un accouchement. Il avait dû étudier le rituel dans ses livres. Quel garçon remarquable !

— Un enfant mâle nous a été donné, commença Hresh d'une voix sonore. Par Preyne

et par Threyne, pour nous tous. Je le nomme d'après le grand homme qui nous a été si cruellement enlevé. Thaggoran sera son nom.

— Thaggoran ! rugit Preyne. Thaggoran, fils de Preyne ! Thaggoran, fils de Threyne !

— Thaggoran ! crièrent les femmes.

— Thaggoran ! articula Threyne d'une voix faible.

Hresh tendit les mains vers la mère, puis vers le père et enfin vers la femme-offrande, comme le prescrivait le rite. Il se dirigea ensuite vers les autres femmes et, l'une après l'autre et sans oublier sa mère, leur effleura les joues dans un geste de bénédiction. Torlyri n'avait jamais vu cela ; Hresh avait dû l'inventer, à moins qu'il n'eût rétabli un ancien rite découvert dans ses livres. Il s'approcha enfin de Torlyri et, les yeux brillants, lui toucha le visage de la même manière. Ce devait être un moment merveilleux pour le jeune chroniqueur, l'étrange petit Hresh-le-questionneur, qui semblait maintenant être mi-homme, mi-enfant, un homme dans le corps d'un enfant. Torlyri songea à ce jour déjà lointain où elle l'avait rattrapé devant le sas du cocon avant qu'il puisse s'enfuir, et elle se souvint de la terreur brillant dans ses yeux quand elle lui avait annoncé qu'il allait

comparaître devant Koshmar pour être jugé. Comme tout était différent maintenant ! Et c'était aujourd'hui ce même Hresh qui, si loin de leur cocon, annonçait la venue au monde d'un nouveau Thaggoran avec tout le sérieux de l'ancien.

Quand le rite fut achevé, Hresh l'entraîna à l'écart.

— Cela s'est bien passé ? demanda-t-il. Ai-je fait tout ce qu'il fallait ?

— Tu as été parfait, répondit-elle.

Et, dans un mouvement impulsif, elle le serra contre sa poitrine en le soulevant de terre et l'embrassa sur les deux joues.

Mais cet élan d'affection parut blesser Hresh dans son amour-propre. Quand elle le reposa par terre, il lui lança un regard bizarre en lissant sa fourrure dans une attitude de dignité offensée. Mais quand Torlyri le prit par les épaules en souriant, sa mauvaise humeur se dissipa. Nul ne pouvait en vouloir très longtemps à Torlyri.

— Il y a une autre cérémonie qu'il faudra bientôt célébrer, dit Hresh.

— La naissance du bébé de Nettin ?

— Cela aussi, bien sûr. Mais je songeais à quelque chose qui me concerne.

— De quoi parles-tu ? demanda Torlyri.

— La cérémonie de mon jour de baptême. Tu sais que je vais avoir neuf ans.

Torlyri essaya de réprimer une violente envie de rire, mais elle n'y parvint pas.

Hresh fit un pas en arrière et la regarda de nouveau d'un air offensé.

— J'ai dit quelque chose de drôle ?

— Non, Hresh, tu n'as rien dit de drôle. Rien de drôle du tout, mais… mais…

Et elle partit d'un nouvel éclat de rire.

— Excuse-moi, dit-elle. Ce n'est pas très gentil de ma part.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ris.

— Ton jour de baptême ! Tu es l'ancien de la tribu et tu viens de donner son nom à un enfant avant même ton jour de baptême ! Ah ! Hresh ! nous vivons des temps bien étranges !

— Peu importe, dit Hresh. Le moment est venu pour moi.

— Oui, Hresh, dit Torlyri en hochant lentement la tête. Tu as absolument raison. Je vais en parler à Koshmar. Sais-tu précisément quel jour ce doit être.

— J'ai perdu le compte des jours, Torlyri, répondit Hresh avec une pointe de tristesse dans la voix. Depuis toutes ces semaines, tous

ces mois que nous marchons… Je crains que ce ne soit déjà passé depuis plusieurs jours.

— Cela ne fait rien, dit Torlyri. Je vais en parler à Koshmar.

Mais aussi bien Torlyri que Koshmar ignoraient quelle pouvait être la marche à suivre pour célébrer un jour de baptême dans le nouveau cadre qui était le leur. Jamais elles n'avaient eu l'occasion d'accomplir ce rite depuis le Temps du Départ.

A l'époque du cocon, le jour de baptême qui marquait l'entrée dans la vie adulte était l'une des trois occasions sacramentelles où il était permis à un membre de la tribu de franchir le sas et de passer quelques instants dans le monde de l'extérieur. En la seule compagnie de la femme-offrande, l'enfant de neuf ans sortait en tremblant et prononçait le nom qu'il avait choisi désormais de porter. Étourdi, apeuré, il contemplait l'escarpement et le fleuve qui coulait en contrebas, les tas d'ossements blanchis et la voûte infinie du ciel. Grisé par l'air pur et froid de l'extérieur, il ne lui restait plus qu'à accomplir l'offrande appropriée aux Cinq Déités. Quelques années plus tard venait la deuxième cérémonie rituelle, celle du jour de couplage, qui marquait l'acquisition de la

maturité de l'âme. La troisième et dernière occasion de sortir était au seuil de la mort. Quand ils étaient assez forts pour marcher seuls, les membres de la tribu étaient escortés jusqu'au sas par la femme-offrande et le chef, parfois par le premier guerrier, sinon la femme-offrande les transportait jusqu'à l'extérieur où ils attendaient la mort dans le vent et le froid.

Mais comment Hresh pouvait-il sortir du cocon pour le rite de son jour de baptême puisqu'il était déjà à l'extérieur ?

Le rite ancestral n'avait plus aucun sens, mais le jour de baptême demeurait une date importante de la vie. Torlyri comprit qu'une fois encore il lui incombait d'inventer un rite adéquat. Mais il y avait quelque chose de troublant, de gênant presque, dans le fait d'instaurer un rite. Est-ce ainsi qu'ils avaient tous été institués ? Les rites n'étaient-ils que l'invention d'une prêtresse ou d'un chroniqueur pour faire face à quelque besoin urgent et non la volonté d'un dieu ?

Puis elle se dit que les dieux s'exprimaient par le truchement de la femme-offrande.

Elle demanda à Koshmar de l'excuser et partit toute seule. Elle retourna au bord du lac où le marcheur sur l'onde leur était apparu et

s'agenouilla pour adresser une prière à Dawinno et lui demander de la guider. Et Dawinno lui accorda un rite qu'elle vit très clairement en esprit.

Tandis qu'elle priait, le marcheur sur l'onde lui apparut. Elle le regarda déployer son long corps grêle et tubulaire, sans crainte, en souriant. Même si tu voulais me faire du mal, tu ne pourrais pas, songea-t-elle. Et si tu le pouvais, je continuerais à te sourire et tu ne me ferais rien. La créature aquatique, se balançant lentement, faisait peser sur elle un regard sombre. Puis Torlyri eut le sentiment que l'animal géant lui rendait son sourire et que sa présence lui faisait plaisir.

Elle hocha lentement la tête.

« Que les Cinq Déités soient avec toi, l'ami. » Et le marcheur sur l'onde se mit à rire, mais d'un rire infiniment plus plaisant que lors de leur première rencontre.

En revenant au campement, Torlyri vit un vol de ces animaux que Thaggoran avait baptisés oiseaux de sang et qui les avaient attaqués à plusieurs reprises dans la plaine. Elle n'avait pas oublié leurs terrifiantes descentes en piqué, leurs cris perçants et les affreuses blessures provoquées par leurs becs tranchants.

Mais, cette fois, elle n'éprouva aucune inquiétude. Elle les regarda sans plus de crainte que l'animal aquatique et ils continuèrent à décrire des cercles très haut dans le ciel, sans nullement menacer la tribu.

C'est de cette manière qu'il convient de vivre ici, se dit-elle. Il faut faire face à ces animaux sans avoir peur, si possible leur montrer de l'affection, et ils ne nous feront aucun mal.

— Laisse-moi t'expliquer le rite, dit-elle à Koshmar. Je partirai avec lui au plus profond de la forêt, loin de la tribu, là où nous aurons pour toute compagnie celle des animaux. Ce sera comme lorsque autrefois nous quittions le cocon et la sécurité qu'il apportait. Après avoir fait les offrandes aux Cinq Déités, il lui faudra trouver un animal, n'importe lequel – oiseau, serpent, animal aquatique – pourvu qu'il soit différent de nous. Il ira voir cet animal et lui dira quel est son nouveau nom.

— Dans quel but ? demanda Koshmar, l'air perplexe.

— Pour affirmer que nous sommes des habitants de cette planète et que nous vivons parmi les créatures qui la peuplent. Pour montrer que nous les traitons avec amour et sans crainte, pour indiquer que nous sommes

désireux de vivre au milieu d'elles maintenant que l'hiver est fini.

— Je vois, dit Koshmar.

Mais Torlyri savait, à l'intonation de sa voix, qu'elle n'était pas convaincue.

Quoi qu'il en fût, c'était le jour de baptême de Hresh, il n'y avait plus de cocon, Torlyri avait conçu un nouveau rite et elle était la femme-offrande de la tribu. Qui aurait pu prétendre que ce rite n'était pas convenable ? Torlyri expliqua à Hresh ce qu'il aurait à faire et ils se mirent en route le lendemain à l'aube. Le chroniqueur tenait un bol à offrandes et il s'arrêta en chemin pour cueillir des fleurs et des fruits destinés aux dieux.

— Dis-moi quand nous serons arrivés.

— Non, dit Torlyri, c'est toi qui me le diras.

Hresh avait les yeux rayonnants d'ardeur et d'énergie. Jamais Torlyri n'avait vu personne ayant autant de vie en lui et elle sentait son cœur déborder de tendresse pour lui. Assurément, la force des dieux coulait dans les veines de cet enfant !

— Ici, dit Hresh.

L'endroit qu'il avait choisi était sombre, car au-dessus de leurs têtes les arbres, réunis par des lianes grosses comme le bras, formaient un

dais de feuillage. Le sol meuble était humide. Torlyri avait l'impression qu'ils étaient les seuls êtres vivants au monde.

Hresh s'agenouilla et fit ses offrandes.

— Et maintenant je vais prendre mon nouveau nom, dit-il.

Il se mit en quête d'un animal dont il pourrait faire son totem. Au bout de quelques minutes, ils virent s'approcher un animal d'une taille comparable à celle d'un rat-loup, mais à l'aspect beaucoup plus attirant. Il avait des yeux brillants, la tête très allongée et un groin encadré par deux défenses dorées. Sa robe fauve était rayée de bandes jaune pâle et ses pattes minces étaient terminées par trois doigts pointus. Sans doute un animal fouisseur se nourrissant des insectes qu'il trouvait dans le sol, songea Torlyri.

L'animal regarda Hresh comme s'il n'avait jamais vu son pareil et se rapprocha de lui.

— Ton nom est défenses dorées, dit Hresh.

Torlyri ne put retenir un sourire. Cela lui ressemblait bien de donner d'abord un nom à l'animal avant de choisir le sien.

L'animal continua de le considérer sans crainte, avec curiosité.

— Et moi, poursuivit l'enfant, je m'appelle

Hresh-le-questionneur et je t'ai choisi en ce jour qui est mon jour de baptême. Écoute-moi, défenses dorées, le nom que je prends est… Hresh ! Hresh-qui-a-les-réponses !

Torlyri le regarda bouche bée. Quelle audace !

Il arrivait de loin en loin que quelqu'un choisisse de conserver son nom de naissance comme nom d'adulte, mais ce genre de chose était très rare. En fait, cela n'arrivait pratiquement jamais. C'était l'expression d'une profonde confiance en soi, d'une assurance frisant la témérité. Hresh avait choisi de continuer à s'appeler Hresh ! Cet enfant ne faisait donc jamais rien comme tout le monde !

Mais était-ce véritablement le même nom ? Hresh-le-questionneur était le surnom que les autres lui avaient donné alors que le nom qu'il avait choisi était Hresh-qui-a-les-réponses.

Il continua de parler à l'animal aux défenses dorées tout en le caressant et en lui donnant de petites tapes, puis, d'une tape plus forte sur l'arrière-train, il le poussa vers le sous-bois et se retourna vers Torlyri.

— Alors ? demanda-t-il. Suis-je convenablement baptisé ?

— Oui, répondit Torlyri en l'attirant contre

elle et en le serrant entre ses bras. Oui, Hresh-qui-a-les-réponses.

Il accepta son étreinte, mais demeura légèrement contracté, comme si les effusions de la prêtresse l'embarrassaient.

— Allez, viens, dit Torlyri en le lâchant. Il faut maintenant retourner au campement et annoncer aux autres le nom que tu as choisi. Puis il sera temps de partir à la recherche de la grande cité de Vengiboneeza.

Mais ils ne furent pas en mesure de partir tout de suite, car Nettin accoucha à son tour. Cette fois, c'était une fille, à qui Hresh donna le nom de Tramassilu, en souvenir de celle qui avait été victime de l'animal sautillant au bec rouge. Il avait décidé de donner à tous les nouveau-nés le nom d'un de ceux qui avaient trouvé la mort pendant la longue marche afín de montrer que les pertes en vies humaines avaient été compensées par les nouvelles naissances. Il ne restait plus que Hignord et Valmud à remplacer, après quoi il pourrait choisir d'autres noms. Jalmud, dont la compagne avait été tuée par les rats-loups, avait déjà demandé à être uni à Sinistine, et Hresh supposait que d'autres couples ne tarderaient pas à se former, maintenant que tout le monde

se rendait compte qu'il n'y avait plus aucun danger à mettre des enfants au monde et qu'il s'agissait même d'un devoir sacré.

La tribu demeura près du lac pendant encore quelques jours, jusqu'à ce que Threyne et Nettin soient en état de reprendre la route. L'attente fut pénible pour Koshmar qui mourait d'envie de voir Vengiboneeza, mais tout autant pour Hresh. Contrairement aux autres membres de la tribu, le chroniqueur avait une idée de ce qu'ils pouvaient trouver dans la capitale des yeux de saphir et il ne tenait pas en place.

Au vrai, après quatre journées de marche, ce fut Hresh qui, le premier, aperçut les tours de la cité. Se dirigeant toujours vers l'occident, la tribu atteignit un lac dont les eaux étaient d'un bleu si profond qu'elles en paraissaient noires, puis un second et, conformément aux indications du marcheur sur l'onde, elle arriva devant un cours d'eau dont la présence signifiait que Vengiboneeza était toute proche. Ce cours d'eau n'était pas très large, mais l'eau était froide, le courant impétueux et les rives bordées de rochers déchiquetés. Traverser la rivière avec tous les bagages fut une opération si délicate et si longue que Koshmar décida la mort dans l'âme qu'il était plus sage de

s'installer pour la nuit sur la rive opposée. Mais Hresh fut incapable de réfréner son impatience. Dès que la tribu fut en sécurité sur l'autre rive, il s'esquiva en profitant de ce que personne ne lui prêtait attention et s'enfonça en courant dans la forêt voisine. Mais brusquement il s'arrêta, cloué sur place par la surprise.

Les tours brillantes d'une magnifique cité se découpaient devant lui sur le ciel, s'élevant comme de gigantesques blocs de pierre de lumière au-dessus de la jungle. Il y en avait tant qu'il eût été incapable de les compter, et de toutes les teintes imaginables, l'une d'un violet iridescent, une autre toute dorée avec des reflets flamboyants, telle autre grenat et bordée de balcons bleu nuit, ou bien encore noire comme le jais… Certaines étaient étouffées par les lianes et les plantes grimpantes de toutes sortes, mais les contours de la plupart d'entre elles étaient parfaitement nets.

Hresh lutta pour ne pas céder à l'envie de se plonger dans la ville. Il la contempla longuement, s'imprégnant de son extraordinaire beauté.

Puis, le cœur battant, il repartit en courant vers le campement.

— Vengiboneeza ! J'ai découvert

Vengiboneeza !

Il avait à peine parcouru la moitié du chemin quand il sentit quelque chose d'épais et de poilu, doté d'une force incroyable, s'enrouler autour de sa gorge et le jeter à terre.

Il se débattit désespérément en cherchant à reprendre sa respiration. Il étouffait. Il avait l'impression que ses yeux allaient sortir de leur orbite et tout se brouillait. Il distinguait à peine ses assaillants. Ils semblait y en avoir trois ; deux qui sautaient autour de lui et le troisième qui le retenait à l'aide de son puissant organe sensoriel. Hresh eut le temps de songer que, s'ils étaient humains, ils appartenaient à une tribu très différente de la sienne. Ils avaient des bras et des jambes étonnamment longs, un corps mince et musclé, une petite tête et de grands yeux durs et brillants, mais d'où la lumière de l'intelligence était absente. Du sommet de la tête au bout de leurs orteils noirs, ils étaient tous les trois couverts d'une épaisse fourrure gris-vert d'une texture inhabituelle.

— Je ne… peux pas respirer… murmura Hresh. Je vous en prie…

Il perçut des éclats de rire moqueurs et une sorte de babillage aigu et précipité dans un langage qui lui était inconnu. Il essaya encore

une fois de dégager sa gorge de l'organe sensoriel qui le faisait suffoquer. Il y enfonça ses ongles de toutes ses forces, mais cela ne provoqua rien d'autre qu'un resserrement de l'étreinte mortelle. Jamais Hresh n'aurait cru qu'un organe sensoriel pût être aussi insensible.

— Arrêtez, je vous en prie… fit-il d'une voix faible.

Il se dit qu'il allait rendre son dernier souffle et tout commença à devenir noir.

D'un seul coup, un hurlement strident retentit. Hresh sentit un filet d'air pénétrer dans ses poumons avides et il roula sur le côté en haletant, plié en deux, secoué par des haut-le-cœur. Tout semblait tournoyer frénétiquement autour de lui. Pendant quelques instants, il ne vit que des taches de lumière et des points tourbillonnants, puis il se sentit mieux et il leva les yeux.

Harruel et Konya se tenaient devant lui. Ils avaient transpercé de leur lance deux des assaillants dont le corps couvert de sang gisait à leurs pieds. Le troisième avait réussi à prendre la fuite et, suspendu à la branche d'un arbre par son organe sensoriel, il poussait des cris perçants.

— Tout va bien ? demanda Harruel.

— Oui, ça ira… Il faut que… je reprenne mon souffle…

Il parvint à se mettre à genoux et frotta longuement sa gorge endolorie en respirant à fond.

— Il s'en est fallu de très peu que tout soit fini pour moi.

Hresh tourna la tête vers les deux petits tas de fourrure sanguinolente et frissonna en les regardant.

— Mais vous m'avez sauvé la vie. Et regardez, là-bas, poursuivit-il en tendant une main tremblante. La ville ! La cité de Vengiboneeza !

Les deux guerriers levèrent les yeux vers les tours de la ville dont le sommet était à peine visible d'où ils se trouvaient. Konya poussa un grognement de surprise et se laissa tomber à genoux en faisant le signe du Protecteur. Appuyé sur sa lance, Harruel secoua lentement la tête sans proférer un son.

Koshmar arriva en courant, suivie par Torlyri et par la plupart des autres. Les jambes encore flageolantes, Hresh les conduisit à travers l'enchevêtrement de plantes rampantes et d'herbes aux feuilles coupantes jusqu'à l'endroit d'où il avait découvert les tours étincelantes qui

se découpaient sur le ciel. Mais les animaux à la fourrure gris-vert étaient partout autour d'eux. Ils se bousculaient par dizaines dans les arbres, suspendus par leur organe sensoriel, bondissant de branche en branche, jacassant, ricanant, les provoquant par leurs cris. Hresh comprit qu'ils avaient dû le suivre depuis son départ du camp.

— Quelle est cette tribu ? demanda Torlyri.

— Une tribu très peu évoluée, répondit Hresh.

— Ils nous ressemblent un peu, dit Torlyri.

— Vraiment très peu, déclara sèchement Koshmar.

— Mais ils se déplacent très rapidement, poursuivit Hresh.

— Pas assez pour que nous ne puissions les massacrer s'ils nous agressent ! rétorqua Koshmar. Mais vous voyez bien que ce n'est pas une autre tribu ! Ce ne sont pas des humains ! Rien que des animaux, rien qu'une vermine ! Regardez plutôt la cité ! Vengiboneeza est à nous ! Allez chercher les lances et les torches ! Vengiboneeza est à nous !

Les curieux habitants de la forêt n'étaient peut-être que stupide vermine, leur présence n'en était pas moins extrêmement gênante. Sans descendre des arbres, ils suivirent la petite

troupe et ne cessèrent de la bombarder de fruits et de branches, allant jusqu'à lâcher sur elle leurs excréments verdâtres tout en hurlant des insultes incompréhensibles. Galihine reçut entre les épaules un gros fruit pourpre qui la fit vaciller et Haniman un énorme globe gris, fin comme du papier, qui était en réalité le nid d'une colonie d'insectes longs comme la moitié d'un doigt et à la piqûre douloureuse.

Mais Koshmar et ses guerriers progressaient régulièrement en faisant usage de leurs lances, de sarbacanes, de fléchettes et de leurs autres armes. Et petit à petit le peuple de la forêt battit en retraite. Hresh, qui s'était mis à l'abri pour observer la bataille, était absolument horrifié par le peuple de la forêt. Comme ils étaient hideux et vils, inhumains en un mot ! Leur apparence était très voisine de celle de l'homme, mais leur attitude et leurs réactions étaient celles d'animaux. Ils étaient manifestement terrifiés par la flamme des torches, comme si le feu leur était inconnu. Leur organe sensoriel semblait n'être qu'une queue, à l'exemple de n'importe quel animal sauvage, comme si cet organe n'avait d'autre fonction que de leur permettre de se déplacer dans les arbres.

Quand même, songea Hresh, ils n'ont pas l'air très différents de nous ! Et c'est cela le pire. Nous sommes des humains, ce sont des animaux, mais ils n'ont pas l'air très différents de nous !

La bataille ne dura pas plus d'une demi-heure, après quoi le peuple de la forêt disparut dans les arbres, leur laissant la voie libre.

— Laisse-moi entrer le premier, demanda Hresh à Koshmar d'une voix implorante. C'est moi qui l'ai découverte. Je veux être le premier !

Koshmar inclina la tête en étouffant un petit rire.

— Tu vois bien que tu es encore Hresh-le-questionneur, dit-elle. D'accord, tu peux y aller.

Interloqué qu'elle lui accorde si facilement ce qu'il avait demandé, Hresh pivota sur lui-même sans hésiter et franchit le portail massif flanqué de lourds piliers verts qui marquait l'entrée de Vengiboneeza.

Et, à sa profonde stupéfaction, juste de l'autre côté du portail, il découvrit trois silhouettes qu'il reconnut aussitôt. Trois représentants de la race des yeux de saphir. Il avait eu maintes fois l'occasion de voir leurs semblables en parcourant de la main les pages

des différents volumes des chroniques : des êtres massifs, dotés de longues jambes aux cuisses fortes et d'un organe sensoriel puissant… Mais peut-être n'était-ce qu'une queue. Leurs bras courts étaient ouverts en ce qui ne pouvait être qu'un geste de bienvenue. Leurs gros yeux aux lourdes paupières, d'un bleu si profond qu'on eût dit des lacs, rayonnaient de sagesse et de puissance.

Abasourdi, Hresh eut un mouvement de recul. Il se trouvait en présence de ceux qui, à deux reprises, avaient été les maîtres de la planète. La première fois, dans les temps les plus reculés, avant même l'apparition des premiers humains, ils avaient établi une civilisation anéantie par un premier déferlement d'étoiles de mort. Puis, vers la fin de l'ère humaine, les survivants du premier empire des yeux de saphir étaient parvenus à recréer la grandeur de leur race. Appartenant à la classe des reptiles et à l'ordre des crocodiliens, ils descendaient d'animaux qui s'étaient pendant très longtemps contentés de rester engourdis dans la boue des cours d'eau tropicaux, mais avaient réussi à s'élever beaucoup plus haut que leurs ancêtres. Le retour des étoiles de mort avait mis fin une

seconde fois à la puissance retrouvée des yeux de saphir et, cette fois, le froid terrible n'avait laissé aucun survivant. C'est du moins ce que les chroniques affirmaient dans leur expression nébuleuse et ce que Thaggoran avait toujours enseigné.

— Non, souffla Hresh, ce n'est pas possible ! Vous n'existez pas ! Vous avez tous péri avec la Grande Planète !

Le gardien de gauche leva l'un de ses petits bras dans un geste interrogateur.

— Comment aurions-nous pu périr, petit singe, alors que nous n'avons jamais été vivants ?

Il s'exprimait d'un ton guindé dans une langue curieusement archaïque, mais tout à fait compréhensible.

— Comment cela, jamais vivants ?

— Nous ne sommes que des machines, dit le gardien de droite.

— Placées ici pour accueillir à la fin de l'hiver les humains dans la cité de nos maîtres, à l'image desquels nous avons été fabriquées, déclara celui du milieu.

— Des machines… répéta Hresh, comme incapable d'assimiler cette révélation. Fabriquées à l'image de vos maîtres qui n'ont

pas survécu au Long Hiver… Je vois, je vois…

Il s'approcha aussi près d'eux qu'il osait et tendit le cou pour sonder les mystères de leurs yeux de lumière.

— Alors, nous pouvons entrer dans la ville ? demanda-t-il. Vous allez nous montrer tout ce qu'elle contient ?

Jamais il n'avait rien vu d'aussi majestueux que ces trois gardiens qui lui inspiraient un respect mêlé de crainte. Mais, en même temps, il se sentait vaguement déçu, car il ne s'agissait, somme toute, que de machines dotées d'une intelligence artificielle. Pas d'êtres vivants. Il eût préféré être en présence d'yeux de saphir en chair et en os, miraculeusement préservés du froid de l'interminable hiver. Mais c'était absolument impossible. Tout espoir était vain.

— Pourquoi m'avez-vous appelé « petit singe » ? reprit Hresh après un silence. N'êtes-vous pas capables de reconnaître un être humain ?

Les trois yeux de saphir échangèrent de brusques sifflements que Hresh interpréta comme des rires. Puis il entendit d'autres bruits derrière lui, de petits cris d'étonnement et d'incrédulité. Il tourna vivement la tête et découvrit Koshmar, Torlyri et le reste de la

tribu, béants de surprise.

— Mais tu es un petit singe, dit le gardien du milieu. Et ceux qui sont derrière toi sont de grands singes. Et ce sont des singes d'une race différente et moins évoluée qui vous ont attaqués dans la forêt.

— *Eux* étaient peut-être des singes, mais nous, nous sommes des humains, répliqua fermement Hresh.

— Mais non, dit le gardien de gauche en émettant un nouveau sifflement. Non, vous n'êtes pas des humains. Les humains ont disparu il y a très longtemps, dès le début du Long Hiver.

— Comment cela, partis ?

— Ils ont disparu. Vous n'êtes que leurs cousins éloignés, comprenez-vous ? Ta tribu et le peuple de la forêt qui jacasse dans les arbres.

Hresh sentit le rouge de la confusion et de la consternation lui monter au front.

— Je n'en crois pas un mot, dit-il.

— C'est pourtant la vérité. Vous et le peuple de la forêt…

— Je vous interdis de nous mettre dans le même sac !

— Mais vous êtes parents, petit singe.

— Non ! Non !

— Oh ! je reconnais que votre race leur est très supérieure pour ce qui concerne les choses de l'esprit, mais surtout ne vous prenez pas pour des humains. Vous n'êtes pas de souche humaine, même si votre origine est très proche, peut-être une autre branche issue des ancêtres communs aux humains et aux singes, peut-être une seconde tentative pour réussir ce que les dieux ont réussi avec les humains.

Les yeux écarquillés, Hresh sentait la confusion et la colère bouillonner en lui. Ce ne sont que mensonges désobligeants, songea-t-il. Des mensonges destinés à semer le trouble dans son esprit pour le punir d'avoir osé rompre la solitude éternelle de ces trois machines malveillantes.

— Vous ressemblez un peu aux humains, dit le gardien de gauche, mais pas beaucoup, je vous assure. Les humains n'avaient pas le corps couvert de poils, ils n'avaient pas de queue et…

— Ce n'est pas une queue ! s'écria Hresh d'un ton indigné. C'est un organe sensoriel !

— Une queue modifiée, poursuivit implacablement le gardien. Je dois dire que la ressemblance est assez étonnante, mais vous n'êtes pas des humains. Il n'y a plus d'humains. Vous êtes des singes, ou les descendants de

singes. Les humains ont disparu de la surface de la planète.

Hresh se sentait accablé par leur incroyable discours. Ils mentaient, ils jouaient avec lui, ils voulaient le tourmenter et l'humilier en lui faisant cet affront. Mais il ne parvenait pas à traiter leurs allégations avec le mépris qu'elles méritaient et il sentait la colère faire place au désespoir. Il était au bord des larmes.

— Pas humains… balbutia Hresh qui se sentait d'un coup tout petit et très laid. Pas humains… Non… C'est impossible…

— Que se passe-t-il ? demanda Koshmar en intervenant enfin. Qui sont ces créatures ? Des yeux de saphir, n'est-ce pas ? Ils ont donc survécu ?

— Non, répondit Hresh, qui reprenait peu à peu courage. Ce ne sont que des machines ayant l'apparence des yeux de saphir, les gardiens de la porte de Vengiboneeza. Mais as-tu entendu ce qu'ils ont dit, Koshmar ? C'est à rendre fou ! Ils prétendent que nous ne sommes pas humains, que nous ne sommes que des singes, ou que nous descendons des singes… Que notre organe sensoriel n'est qu'une queue de singe et que les véritables humains ont tous disparu…

— Quel tissu d'âneries ! lança Koshmar.

— Ils disent aussi…

— Oui, j'ai entendu !

Koshmar se tourna vers Torlyri sans le laisser achever sa phrase.

— Et toi, qu'en penses-tu ? demanda-t-elle.

La femme-offrande était manifestement en proie à la plus grande incertitude. Le front plissé, elle cligna des yeux et esquissa un sourire contraint.

— Ces créatures ont été fabriquées il y a très longtemps, hasarda-t-elle. Peut-être savent-elles des choses qui…

— C'est grotesque ! répliqua vertement Koshmar. Toi, le chroniqueur ! lança-t-elle en faisant signe à Hresh d'approcher. Tu as étudié le passé. Sommes-nous des humains, oui ou non ?

— Je ne sais pas, murmura Hresh. Les chroniques les plus anciennes sont très difficiles à interpréter. Ces machines prétendent que les humains ont disparu.

Il frissonnait malgré la chaleur. Il avait les yeux brûlants et gonflés. Les larmes perlaient à ses paupières.

— Et à quoi ressembleraient donc les humains ? demanda Koshmar, la fourrure

hérissée par la colère.

— Les machines disent qu'ils n'avaient pas de queue – pas d'organe sensoriel – et qu'ils n'avaient pas de fourrure…

— C'est une autre sorte d'humains ! déclara Koshmar avec un grand geste de dédain. Une autre tribu, éteinte depuis très longtemps ! Nous ne savons même pas s'ils ont réellement existé. Nous n'avons que la parole de ces êtres artificiels… de ces machines. Laissons-les dire ce qu'ils veulent. Nous savons ce que nous sommes !

Hresh réfléchissait en silence. Il essayait de faire appel à ce qu'il avait lu dans les chroniques, mais tout ce qui lui remontait à l'esprit était flou et ambigu.

— Nous sommes les descendants de Lord Fanigole et de Lady Theel qui nous ont conduits dans le cocon, déclara Koshmar d'une voix véhémente. Ils étaient humains et nous sommes humains !

Le rire chuintant des yeux de saphir artificiels retentit encore une fois. Koshmar avança vers eux d'un air menaçant. Elle fit un grand geste du bras, comme pour écarter une toile d'araignée lui barrant le passage.

— Nous sommes humains ! répéta-t-elle en

martelant ses mots avec une effrayante violence contenue. Aucune créature, qu'elle soit artificielle ou de chair et de sang, n'a le droit de prétendre le contraire !

Partagé entre une approbation véhémente et une incrédulité résignée, Hresh avait le sentiment que son âme était en jeu. Pas humain ? Pas humain ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Comment était-ce possible ? Un singe, rien qu'un singe ! Un singe d'une espèce supérieure. Non, non, non ! Il se tourna vers Torlyri et la femme-offrande lui prit les mains.

— Koshmar a raison, murmura Torlyri. Les yeux de saphir veulent semer le doute dans notre esprit. C'est Koshmar qui dit la vérité.

— Oui, s'écria Koshmar qui avait tout entendu. Je dis la vérité. S'il a jamais existé des humains sans fourrure ni organe sensoriel, ce n'était qu'une erreur de la nature et ils ont tous disparu. Mais nous, nous sommes encore de ce monde. Et nous sommes humains, par les droits du sang, par droit de succession ! Par Yissou, c'est la vérité !

Elle fit un autre pas en avant et s'arrêta juste devant les trois reptiles massifs.

— Qu'en dites-vous, yeux de saphir ? Vous prétendez que nous ne sommes pas humains,

mais ne sommes-nous pas les humains d'aujourd'hui ? Des humains d'une espèce différente de celle que vous prétendez avoir connue, peut-être, mais assurément d'une espèce supérieure. Si jamais ils ont vécu, ils ont maintenant disparu alors que nous sommes encore là. Nous avons survécu et pas eux. Nous avons su attendre la fin de l'hiver et nous allons maintenant reprendre possession de notre planète passée aux mains des hjjk pendant la durée de l'hiver. Qu'en dites-vous, yeux de saphir ? Ne sommes-nous pas les humains d'aujourd'hui ? Ne nous laisserez-vous pas pénétrer dans la grande cité de Vengiboneeza ? Parlez !

Il y eut un long et pesant silence.

— Je vous le répète, reprit Koshmar d'une voix décidée. Si nous ne sommes pas les humains que vous avez connus, nous sommes ceux d'aujourd'hui. Reconnaissez-le ! Nous sommes humains par droit de succession et notre destin est de prendre possession de votre cité. Où sont-ils, ceux que vous appelez les vrais humains ? Où sont-ils donc ? Nous sommes maintenant devant vous. Nous sommes les humains d'aujourd'hui !

Il y eut un nouveau silence, encore plus

profond que le précédent. Jamais Hresh n'avait vu à Koshmar un port aussi majestueux.

Le gardien du milieu, dont le regard était fixé sur l'horizon lointain, tourna les yeux vers le chef de la tribu et la considéra longuement avec un intérêt distant.

— Soit, dit-il enfin, au moment où la tension devenait si forte que tout menaçait d'exploser. Vous êtes les humains d'aujourd'hui.

Et une sorte de sourire se dessina sur ses lèvres.

D'un seul mouvement, les trois silhouettes reptiliennes s'inclinèrent et s'écartèrent.

Ils ont cédé, songea Hresh avec une joie profonde teintée d'incrédulité. Ils ont cédé !

Et le chef Koshmar, l'organe sensoriel dressé comme un sceptre, franchit la porte de Vengiboneeza et entraîna sa petite troupe d'humains vers les tours de la prestigieuse cité.

6-L'art d'attendre

Koshmar et sa tribu s'installèrent avec émerveillement et avec une joie profonde dans la grande cité des yeux de saphir.

Malgré son état de délabrement, Vengiboneeza était encore un lieu dont la splendeur défiait l'imagination. La ville était merveilleusement située, dans une cuvette bien protégée, bordée au nord et en partie à l'orient par le versant brun doré d'une montagne, au sud par la jungle touffue que la tribu venait de traverser et à l'occident par un lac aux eaux sombres, peut-être une mer, car il était impossible d'apercevoir le rivage opposé. Un chaud vent d'ouest soufflait régulièrement, apportant de l'humidité de la vaste étendue d'eau. Les pluies fréquentes entretenaient une végétation luxuriante. C'était l'hiver, la saison des jours les plus courts et, semblait-il, une saison extrêmement pluvieuse. Mais l'air était doux dans la journée et les rares nuits où il gelait, c'était uniquement dans les heures précédant l'aube. Dès que les jours commencèrent à rallonger, la croissance de la végétation s'accéléra et la température s'éleva.

Comme elles étaient loin les premières semaines passées dans la froidure à la sortie du cocon, quand ils erraient interminablement à travers les vastes plaines désolées du cœur du continent ! A l'évidence, le Long Hiver était bel et bien terminé.

La ville était immense, tentaculaire, d'une étendue inconcevable, un véritable univers écrasé par une chape de silence. Du bord de la mer aux premiers arbres de la jungle et aux contreforts boisés de la montagne, la cité morte s'étendait dans toutes les directions, sans plan apparent, sans ordre visible. Certains quartiers étaient quadrillés par de larges boulevards offrant une vue magnifique sur la montagne ou sur la mer ; d'autres n'étaient qu'un lacis de ruelles sinueuses craintivement refermées sur d'obscurs secrets ; ailleurs encore s'élevaient de hauts murs bizarrement inclinés qui interdisaient l'accès à de vastes places. Il y avait un grand nombre de tours, réunies en général en groupes serrés de dix ou vingt, mais quelques-unes – et c'étaient les plus hautes – s'élevaient dans un superbe isolement, écrasant de leur masse les petits bâtiments environnants surmontés d'un dôme de tuiles vertes.

Une grande partie de la ville était en ruine,

en particulier les quartiers situés en bordure de la mer. Mais le reste était encore en bon état.

Le Long Hiver avait laissé beaucoup moins de cicatrices que dans les plaines orientales beaucoup plus exposées. La mer avait dû envahir à maintes reprises la basse ville et des traces de ses ravages étaient encore visibles. Des taches grisâtres provoquées par la montée des eaux apparaissaient sur les murs, des dépôts sablonneux recouvraient des balcons jusqu'au troisième étage des maisons, et des débris d'os d'animaux marins s'amoncelaient sur certains toits. Il paraissait également évident que des masses de glace avaient dû lentement descendre sur le versant escarpé de la montagne et écraser toutes les constructions sur leur passage. Il semblait aussi que l'écorce terrestre se fût soulevée en plusieurs endroits de la ville, là où le pavage avait subi une poussée verticale et où des bâtiments menaçaient de tomber ou bien s'étaient effondrés, découvrant de grands pans de mur et des fragments de métal iridescent.

— Le plus étonnant, dit pensivement Torlyri, est qu'après sept cent mille ans la ville n'ait pas été totalement détruite.

— Elle a été entretenue, dit Koshmar. Ce n'est pas possible autrement.

Il semblait effectivement en avoir été ainsi. Il y avait en de nombreux endroits des signes de réparation et même de reconstruction sur une grande échelle, comme si les gardiens de la cité attendaient le retour des yeux de saphir et s'efforçaient de maintenir les lieux en bon état. Mais qui étaient ces gardiens de la cité ? Il n'y avait aucune trace de mécaniques ni de créatures artificielles ; la ville semblait totalement déserte, à l'exception des trois massives sentinelles qui montaient la garde devant le portail et ne quittaient jamais leur poste.

— Cherche dans les chroniques, ordonna Koshmar à Hresh. Et dis-moi comment cette ville a été préservée.

Il s'exécuta avec célérité et découvrit de nombreux détails sur la fondation et l'apogée de la grandeur de Vengiboneeza, mais absolument rien sur la manière dont la ville avait résisté au temps. Comme si les fantômes des yeux de saphir parcouraient les rues en profitant de leur invisibilité pour effectuer les travaux indispensables.

Dans les premiers temps de leur installation, personne ne s'aventura dans les quartiers les plus éloignés. Koshmar et les siens s'étaient

juste assez enfoncés dans la ville pour se mettre à l'abri des animaux de la forêt, mais pas suffisamment pour se perdre dans le labyrinthe des ruines. Ils avaient tout le temps pour cela et il importait au début de s'armer de patience. Ils avaient bien vécu sept cent mille ans dans leur cocon creusé sous une montagne ! La patience n'était pourtant pas le fort de Koshmar, mais elle s'appliquait avec constance à cultiver cette qualité indispensable au chef, l'art d'attendre.

Elle choisit pour son peuple un quartier proche de l'entrée méridionale et encore en assez bon état, où une magnifique tour hexagonale de pierre pourpre, percée de nombreuses fenêtres, dominait d'innombrables petites constructions surmontées d'un dôme vert. Il lui restait à assigner aussi astucieusement que possible une résidence à chacun des membres de la tribu. Elle attribua une habitation à chacun des couples de géniteurs, tandis que les guerriers étaient regroupés dans une autre afin de pouvoir lutter entre eux et brûler ainsi une partie de cette inépuisable énergie qui risquait toujours d'être une source de problèmes. Les plus âgés furent autorisés à constituer des cellules de trois ou quatre personnes afin de s'entraider plus

facilement, et tous les enfants furent réunis dans une grande maison jouxtant celle des travailleuses sans compagnon. Koshmar et Torlyri établirent leur résidence dans le bâtiment le plus proche de la grande tour hexagonale. Cette tour était destinée à devenir le temple de la tribu et, plus tard, à leur servir de point de repère pour trouver leur chemin au retour des expéditions puisqu'elle était visible de n'importe quel endroit de la ville.

Jamais Koshmar n'avait été aussi heureuse. Chaque jour apportait son lot de problèmes à résoudre, de décisions à prendre, de jugements à rendre.

Dans le cocon elle se sentait souvent anxieuse et indécise et son ardent désir de commander demeurait le plus souvent insatisfait. Depuis l'enfance, elle s'était destinée à prendre la direction de la tribu. Mais elle avait été un chef sans rien à diriger. La vie était trop facile dans le cocon. Elle jouait parfaitement son rôle de chef qui consistait essentiellement à présider les cérémonies, à régler les différends et les querelles, à dispenser des conseils aux faibles et à prodiguer des paroles d'apaisement aux forts et aux fortes têtes.

Mais le temps s'écoulait sans qu'elle eût un véritable but à atteindre et elle avait vu s'approcher la fin de sa vie avec une anxiété et une insatisfaction croissantes. Bien qu'ayant conservé à trente ans toute la vigueur de ses jeunes années, elle avait conscience de l'approche inéluctable de la limite d'âge. La loi ne souffrait aucune exception. Seul le chroniqueur était autorisé à dépasser l'âge fatidique de trente-cinq ans, mais cette exemption ne s'appliquait pas au chef. Koshmar avait souvent imaginé le jour où, quelle que fût sa vigueur, elle serait à son tour contrainte de franchir le sas pour aller attendre la mort dans le monde de l'extérieur.

Mais plus rien n'était comme avant. Il importait maintenant que tout un chacun vive aussi longtemps que possible et que ceux qui étaient en âge de procréer s'y emploient avec zèle.

Dans les premiers temps, certains membres de la tribu eurent énormément de peine à comprendre que les choses avaient changé. Quelques jours après leur arrivée à Vengiboneeza, Anijang, qui était leur aîné à tous, vint trouver Koshmar.

— C'est aujourd'hui mon jour de mort,

annonça-t-il. Que dois-je faire, Koshmar ? Partir tout seul dans la jungle ?

— Il n'y a plus de jour de mort, Anijang ! dit Koshmar en riant.

— Plus de jour de mort ? Mais j'ai trente-cinq ans aujourd'hui. J'ai tenu le compte très soigneusement.

Il montra à Koshmar un vieux lambeau de cuir couvert d'encoches.

— C'est aujourd'hui, répéta-t-il.

— Ne te sens-tu pas encore vigoureux et en bonne santé ?

— Euh !… fit-il avec un haussement d'épaules.

Anijang était voûté et il commençait à grisonner, mais il paraissait encore assez bien portant.

— Il n'y a aucune raison que tu meures avant d'arriver au terme naturel de tes jours, dit Koshmar. Nous ne vivons plus dans le cocon. Ici il y a de la place pour tout le monde. Et puis nous avons besoin de toi. Il y a du travail pour tout le monde et il y en aura encore plus dans l'avenir. Comment pourrions-nous nous passer de toi, Anijang ?

Koshmar regarda l'aîné de la tribu qui avait pris un air profondément déconcerté et

malheureux, et elle comprit qu'il s'était préparé depuis longtemps à affronter la mort et qu'il était incapable de comprendre et même d'accepter ce sursis. Pour cet homme simple et travailleur, à l'esprit un peu lent, trente-cinq années de vie étaient largement suffisantes. Il ne voyait aucune raison d'aller au-delà et la mort ne lui apparaissait que comme la perspective agréable d'un repos éternel.

— Alors, je ne pars pas ?

— Tu ne dois pas partir. Dawinno l'interdit.

— Dawinno ? Le Destructeur ?

— Dawinno est aussi le Régulateur, dit Koshmar. Il prend et il donne. Il t'a donné la vie, Anijang ; à toi de la conserver pendant encore de nombreuses années.

Elle l'attira vers elle et le saisit par les bras.

— Réjouis-toi, Anijang ! Réjouis-toi ! Tu auras une longue vie ! Va retrouver ta compagne et fête dignement ce jour !

Anijang se retira d'un pas traînant. Il semblait toujours ne pas comprendre, mais il s'inclinerait.

Koshmar savait qu'il ne serait pas le seul à réagir ainsi. Ce problème ne pouvait être résolu que par un décret. Elle s'entretint longuement avec Torlyri pour en définir les termes, mais la

tâche était si ardue qu'elles recoururent au couplage pour acquérir la profondeur de pensée indispensable. Après quoi Koshmar réunit la tribu pour lui faire part de ces nouvelles dispositions.

Elle expliqua qu'il était faux de croire que les dieux eussent jamais exigé des hommes une mort prématurée et elle leur rappela les enseignements qu'ils avaient reçus. Les dieux avaient seulement demandé que le Peuple mène une vie réglée dans le cocon jusqu'à ce que vienne le Temps du Départ. Les dieux aimaient la vie et il était important que des vies nouvelles entrent dans le cocon. Mais comme on ne pouvait guère l'agrandir et que les réserves de nourriture étaient limitées, les dieux avaient ordonné de maintenir l'équilibre de la population. Ils accordaient trente-cinq années de vie, après quoi chacun devait quitter le cocon pour faire face à son destin, afin qu'une nouvelle vie puisse éclore. Pour chaque enfant, une disparition. Nul n'avait jamais remis en question la nécessité ni la sagesse de cet état de choses.

Mais les dieux, dans leur miséricorde, leur avaient ouvert le monde et les anciennes restrictions n'avaient plus cours. La planète était

immense et la tribu si petite. La nourriture était facile à trouver. La volonté des dieux était maintenant de les voir croître et se multiplier. La mort surviendrait quand les dieux l'auraient décidé, mais pas avant. Ils étaient entrés dans la saison de la vie, de la joie et de l'accroissement.

— Et combien de temps allons-nous vivre ? demanda Minbain. Pour toujours ?

— Non, répondit Koshmar, pas pour toujours. Seulement jusqu'au terme naturel de notre vie.

— Bien sûr, dit Galihine, mais combien de temps cela fait-il ?

— Aussi longtemps que vivaient les chroniqueurs, répondit Koshmar. Car eux seuls ont vécu jusqu'au terme naturel de leur vie.

Mais tous les visages alignés devant elle exprimaient encore l'incertitude.

— Combien de temps ? insista Galihine.

— Dis-moi, Hresh, demanda Koshmar en se tournant vers le chroniqueur, comment s'appelait le prédécesseur de Thaggoran ?

— Thrask.

— Oui, Thrask. J'avais oublié son nom, car j'étais très jeune quand il est mort. Rares sont ceux d'entre vous qui étaient là du vivant de Thrask, mais je peux vous dire qu'il a vécu très

vieux, qu'il était tout voûté et que sa fourrure était entièrement blanche. Voilà ce qu'est le terme naturel de la vie.

— Être vieux et voûté, dit Konya en frissonnant. Je ne suis pas sûr d'avoir envie de cela.

— Pour les guerriers, déclara le jeune Haniman avec impudence, le terme viendra beaucoup plus tôt, Konya.

La réunion s'acheva dans un éclat de rire général, mais Koshmar se rendit compte que la gêne était plus profonde qu'elle ne l'aurait imaginé. Pour certains, la mort était synonyme de liberté et non d'interruption brutale de la vie comme elle le pensait. Mais ils s'y feraient. Ils finiraient par comprendre le bien-fondé des nouvelles coutumes. Et même s'ils résistaient à ces changements, leurs enfants les assimileraient et les enfants de leurs enfants auraient beaucoup de mal à croire que des concepts tels que la limite d'âge et le jour de mort eussent autrefois régi la vie de la tribu.

Sachant qu'elle ne pouvait abolir la mort, Koshmar décida d'encourager la vie. Une nouvelle loi mit fin à la restriction des naissances. La procréation ne serait dorénavant plus limitée à quelques couples pour l'ensemble

de la tribu et uniquement dans le but de remplacer ceux qui partaient. Tous ceux qui avaient atteint l'âge du couplage pourraient avoir autant d'enfants qu'ils le désiraient. Non seulement pourraient, mais *devraient*. La tribu était trop petite et il fallait y remédier.

De nouveaux couples commencèrent très bientôt à venir la voir pour lui demander d'être unis selon les rites. Konya et Galihine furent les premiers, bientôt imités par Staip et Boldirinthe. Puis, à son profond étonnement, Koshmar vit arriver Harruel en compagnie de Minbain. Samnibolon, le père de Hresh, avait été emporté par une mauvaise fièvre depuis déjà de longues années. Minbain avait-elle véritablement l'intention de concevoir une seconde fois ? Koshmar se demanda si une femme de la tribu avait déjà mis au monde deux enfants de deux pères différents. Ce n'était assurément pas la coutume, mais autres temps, autres mœurs… N'avait-elle pas décrété qu'il était du devoir de tous ceux qui le pouvaient d'apporter à la tribu de nombreux enfants ? Pourquoi pas Minbain, puisqu'elle était encore en âge de procréer ?

Et pourquoi pas toi, Koshmar ? murmura en elle une petite voix.

L'idée était si saugrenue qu'elle pouffa de rire. Parce que je suis le chef, répondit-elle. Et elle essaya de s'imaginer étendue sous un berceau de verdure, le ventre distendu, entourée de femmes qui la réconfortaient cependant qu'elle s'efforçait d'expulser un bébé de son corps. Mais elle n'arrivait même pas à se représenter dans les bras d'un homme, à imaginer les mains d'un homme courant sur ses seins, les mains d'un homme essayant d'écarter ses cuisses… Ou bien… comment faisaient-ils donc ? Oui, la femme plaquée au sol, sur le ventre, et l'homme pesant sur elle de tout son poids… Non, ce n'était pas pour elle ; elle avait déjà bien assez à faire avec les charges incombant au chef de la tribu.

Et pourquoi pas Torlyri ? susurra la petite voix malveillante.

Koshmar retint son souffle et porta la main à son ventre comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. La bonne et douce Torlyri, *sa* Torlyri ? Mais Torlyri était la mère de toute la tribu ; elle n'avait nullement besoin de mettre au monde des enfants à elle. Et comment la femme-offrande trouverait-elle le temps de s'occuper de sa maternité ? Elle avait déjà tellement à faire.

Mais elle ne parvenait pas à chasser de son esprit l'image de Torlyri dans les bras d'un guerrier dont elle ne voyait pas le visage, des soupirs et des halètements de Torlyri, de l'organe sensoriel de Torlyri battant furieusement l'air, des cuisses de Torlyri s'ouvrant…

Non ! Non ! Pas Torlyri !

Pourquoi pas Torlyri ? répéta la petite voix intérieure.

Koshmar serra violemment les poings.

Nous vivons une époque nouvelle, songea-t-elle. Mais Torlyri est à moi !

— Pourquoi les machines des yeux de saphir ont-elles dit que nous étions des singes et non des humains ? demanda Taniane.

— Je n'en sais rien, répondit Hresh. C'était un mensonge stupide. Ils cherchaient seulement à nous rabaisser.

— Mais pourquoi auraient-ils voulu nous rabaisser ?

— Parce que nous sommes vivants, répondit Hresh. Et que ce ne sont que des machines construites par une race éteinte.

— Ils nous ont traités de singes, intervint Harruel. Je sais ce que sont les singes. J'ai tué deux de ceux qui t'avaient attaqué et j'en ai tué

beaucoup d'autres avant d'entrer dans la ville. Et je regrette de ne pas tous les avoir tués, ces petites horreurs qui nous couvraient de leurs excréments. Alors, l'ancien, qui sont ces singes qui sont censés être nos parents ?

— Des animaux, répondit Hresh. Rien que des animaux.

— Sommes-nous donc des animaux, nous aussi ?

— Nous sommes des êtres humains, affirma Hresh.

Il avait dit cela comme une vérité qu'on ne pouvait mettre en doute, mais au fond de lui-même il pataugeait dans l'incertitude.

Être humain, se disait Hresh, était quelque chose de tout à fait glorieux. C'était pouvoir se considérer comme un maillon d'une très longue chaîne dont les débuts remontaient aux temps les plus reculés de la création. Être un singe, ou le cousin d'un singe, reviendrait donc à ne guère valoir mieux que ce stupide peuple jacassant, à l'odeur nauséabonde, qui se suspendait par son organe sensoriel – non, rectifia-t-il, par la queue – aux branches des arbres de la jungle.

Sommes-nous des êtres humains ou ne sommes-nous que des singes ?

Dans les chroniques, principalement dans le Livre de la Voie, il était écrit qu'à la fin de l'hiver les humains sortiraient de leurs refuges et se dirigeraient vers Vengiboneeza pour chercher dans les ruines de la grande cité les objets dont ils auraient besoin pour devenir les maîtres de la planète. C'est du moins ainsi que Hresh avait interprété le texte et lorsque le Livre de la Voie parlait des « humains », il avait compris qu'il s'agissait du Peuple.

Mais en allait-il vraiment ainsi ? Les chroniques n'étaient pas rédigées avec les mots simples de la langue de tous les jours ; elles étaient composées de concepts condensés auxquels le lecteur avait accès par le pouvoir de l'esprit, ce qui laissait le champ libre à différentes interprétations. Quand il étudiait le Livre de la Voie, ce qui passait du papier vélin à ses doigts et de ses doigts à son cerveau était un concept qui semblait signifier le Peuple, à savoir ceux-pour-qui-ce-livre-a-été-écrit. Mais cela pouvait tout aussi bien signifier des-humains-distincts-du-Peuple. En examinant plus attentivement le texte, Hresh se rendit compte que la seule lecture inattaquable était celle qui disait que ceux-qui-se-considèrent-comme-des-humains entreraient dans Vengiboneeza à la fin

de l'hiver pour mettre la main sur les trésors de la cité.

On pouvait donc se considérer comme un humain sans l'être véritablement.

Les machines des yeux de saphir prétendent que nous sommes des singes, se dit Hresh, ou tout au moins que nous descendons des singes. Koshmar affirme avec virulence que nous sommes des humains. Qui a raison ? Est-ce de nous que parle le Livre de la Voie ou de quelque mystérieuse autre race ?

Le Livre de la Voie semblait pourtant exister tout entier à l'intention du Peuple. C'était leur livre, écrit par eux et pour eux. Quand il parlait des humains, à qui d'autre pouvait-il faire allusion ? Mais le jeune chroniqueur se demandait si le Livre de la Voie parlait réellement des humains ou si c'était seulement l'interprétation donnée au texte par le Peuple qui, au fil des siècles, en était venu à se considérer comme les humains…

Plus il réfléchissait, plus la confusion gagnait son esprit.

Est-il vraiment important de savoir si nous sommes des humains ou autre chose ? se demandait encore Hresh. Nous sommes ce que nous sommes et il n'y a là rien dont nous

puissions avoir honte.

Mieux que quiconque, il savait ce qu'étaient les singes de la jungle. Il les avait regardés au fond des yeux et y avait découvert l'animalité. Il avait senti une queue puissante s'enrouler autour de sa gorge et avait failli périr étouffé. Il avait entendu leurs infâmes jacassements. Il les détestait de toute son âme et de toute son âme il priait pour que les yeux de saphir artificiels aient menti, pour qu'il n'y eût pas le plus lointain lien de parenté entre sa race et le peuple de la jungle.

Il se répétait avec véhémence que lui et les siens étaient des êtres humains, mais il eût aimé en être aussi sûr que pouvait l'être Koshmar. Tant qu'il n'en aurait pas la preuve formelle, il vivrait dans le doute et dans l'angoisse.

Le Peuple partageait Vengiboneeza avec d'autres créatures, plus petites, mais dont certaines étaient pour le moins gênantes. Les singes de la jungle faisaient des incursions dans la cité et, du haut des saillies et des corniches où ils se hissaient, bombardaient ceux qui se trouvaient au-dessous de pierres, de crottes et de baies écarlates hérissées de piquants qui brûlaient comme un fer rouge. Des serpents verts au capuchon dilaté paressaient entre les

pierres et, de loin en loin, se dressaient en sifflant, prêts à attaquer. Bonlai, une jeune fille, ainsi que Bruikkos, un jeune guerrier, subirent leur morsure et furent très malades pendant plusieurs jours malgré les remèdes et les incantations de Torlyri.

Salaman, rôdant un jour entre deux constructions d'albâtre triangulaires au toit incliné qui s'élevaient à une centaine de pas de la tour, tomba sur un bloc de pierre auquel était attaché un anneau métallique sur lequel il tira imprudemment. Le bloc de pierre se souleva aisément et une horde de créatures luisantes, au corps bleu et doré, pas plus grosses que le pouce, surgit aussitôt des entrailles de la terre. Elles avaient de grands yeux de rubis étincelants et des mâchoires tranchantes comme des rasoirs. Salaman subit une douzaine de morsures d'où le sang commença à couler. Il se mit à hurler de douleur et Sachkor et Moarn accoururent à son secours. A eux trois, ils réussirent à le débarrasser des sales bestioles qui couvraient sa fourrure, mais elles se répandaient partout. Par bonheur, leur corps était assez mou pour qu'un coup de balai de paille bien appliqué suffise à l'écraser, mais il fallut une heure à une demi-douzaine de

membres de la tribu pour en venir à bout. La nuit venue, d'invisibles balayeurs dégagèrent la place des centaines de petits cadavres et à l'aube il ne restait plus rien.

Chaque jour apportait quelque nouveau désagrément. De petits insectes piqueurs de différentes espèces les attaquaient sans relâche, des lézards venimeux émettaient des sifflements menaçants à leur approche et de grands oiseaux aux ailes fuselées et diaphanes et au bec bleu effilé, juchés sur les plus hautes branches des arbres, les aspergeaient d'une sorte de bave luisante provoquant des brûlures douloureuses.

Mais, au bout du compte, la vie à Vengiboneeza était plutôt agréable. Certains affirmaient qu'elle l'était presque autant que dans le cocon et d'autres allaient jusqu'à prétendre que, malgré tous ces petits désagréments et l'étrangeté de l'existence en plein air, elle était préférable aux jours paisibles qu'ils coulaient dans leur refuge douillet creusé au cœur de la montagne.

Un jour, dans le courant de leur cinquième semaine à Vengiboneeza, Koshmar fit venir Hresh auprès d'elle.

— A partir de demain, dit-elle, tu commenceras à explorer la ville avec Konya.

— Avec Konya ? Pourquoi Konya ?

— Il n'est pas question que tu y ailles seul ! Nous ne pouvons pas risquer de te perdre.

C'était exaspérant ! Hresh s'était imaginé que, lorsque Koshmar l'enverrait en expédition dans la ville, il aurait les coudées franches et qu'il pourrait fourrer son nez où il le voulait sans avoir à s'embarrasser d'un guerrier lourdaud et impatient, chargé de sa protection. Il essaya de discuter, mais ce fut en pure perte. Koshmar objecta que les yeux de saphir avaient peut-être truffé la cité de pièges mortels et que les faubourgs pouvaient être occupés par les singes braillards ou bien par des insectes ou des reptiles venimeux. La personne du chroniqueur était trop précieuse pour la tribu et elle refusait de courir le moindre risque. Un des guerriers l'accompagnerait. Elle le mit en demeure de choisir entre cette proposition et rester avec le gros de la tribu pendant que les hommes mûrs partaient explorer la cité sans lui.

Hresh avait maintenant assez de bon sens pour savoir quand il était inutile de s'opposer aux décisions de Koshmar et il préféra ne pas insister.

Le lendemain matin, il faisait très doux, et dans le ciel lumineux flottaient seulement

quelques traînées de brume qui ne tarderaient pas à se dissiper.

— Dans quelle direction veux-tu aller ? demanda Konya à Hresh qui se tenait à ses côtés sur l'esplanade de la tour.

Mais Hresh n'en avait aucune idée. De son air le plus sérieux, il regarda à gauche et à droite, comme s'il réfléchissait intensément. Puis il tendit l'index droit devant lui, en montrant un large et imposant boulevard qui semblait mener à l'un des plus beaux quartiers de la cité.

— Par là, dit-il.

Au début, Konya marcha devant lui, tapant du pied sur la chaussée pour s'assurer qu'elle ne risquait pas de s'effondrer, fouillant les portes et les ruelles du regard en quête d'ennemis invisibles, appuyant la hampe de sa lance sur les murs des bâtiments qu'ils longeaient afín de vérifier leur solidité. Mais au bout d'un certain temps, quand il fut manifeste qu'aucun animal féroce ne les guettait pour bondir sur eux et que chaussée et murs ne risquaient pas de les ensevelir, Hresh passa devant lui et s'abandonna à sa curiosité sans que Konya élève la moindre objection.

Hresh avait l'impression de vivre un

véritable conte de fées. Il était en proie à une agitation fébrile et il y avait partout tant de choses à regarder qu'il avait des élancements dans la tête. Il aurait voulu tout embrasser d'un seul coup d'oeil vorace.

De tous côtés Hresh découvrait des bâtiments d'une beauté à couper le souffle. La Grande Planète semblait presque encore grouiller de vie. Il s'attendait à chaque instant à voir apparaître des yeux de saphir, des végétaux ou des seigneurs des mers, sortant de telle élégante construction dont les arches fragiles s'élevaient en filigrane comme autant de notes de musique en suspens ou de tel bâtiment composé de tours jaunes flanquées d'ailes en saillie.

— Celui-ci ! cria-t-il à Konya. Non, l'autre là-bas ! Oh ! celui-ci a l'air encore mieux ! Qu'en penses-tu, Konya ?

— Choisis celui que tu veux, répondit le guerrier avec flegme. Pour moi, ils se valent tous.

— Nous allons découvrir toutes sortes de merveilles, poursuivit Hresh avec un sourire épanoui. C'est ce que disent les chroniques. Toutes les machines miraculeuses de la Grande Planète ont été préservées. Nous allons les

trouver à l'endroit où les yeux de saphir les ont laissées quand les premières étoiles de mort sont tombées.

Mais il ne fallut pas longtemps à Hresh pour se rendre compte que ce ne serait pas aussi facile.

La majorité de ces bâtiments qui, vus de l'extérieur, semblaient en parfait état n'étaient que ruines à l'intérieur. Il ne subsistait de certains qu'une carcasse vide renfermant en tout et pour tout la poussière d'un passé lointain. D'autres s'étaient effondrés de l'intérieur et tous les étages s'étaient empilés les uns sur les autres, de sorte qu'il eût fallu une armée de terrassiers pour dégager le phénoménal amas de décombres. Les façades et les murs d'autres bâtiments, intacts en apparence, se désagrégeaient au moindre contact et tombaient en poussière dès que Hresh y posait la main.

— Je pense qu'il est temps de rentrer maintenant, dit Konya quand les ombres pourpres du soir commencèrent à s'allonger.

— Mais nous n'avons rien trouvé !

— Nous avons tout le temps, répliqua Konya.

Il était profondément embarrassant de revenir de l'expédition les mains vides et Hresh osa à peine regarder Koshmar dans les yeux

pendant qu'il faisait son rapport.

— Alors, rien ? dit-elle.

— Rien, marmonna-t-il, l'air penaud.

— Nous avons tout le temps, dit Koshmar.

Hresh partait tous les jours, sauf quand il pleuvait. C'était en général Konya qui l'accompagnait, parfois Staip, mais jamais Harruel. Harruel était trop grand, trop fort, trop autoritaire et Hresh avait dit à Koshmar sans mâcher ses mots qu'il ne pourrait jamais rien accomplir d'utile s'il avait Harruel sur le dos. Le chroniqueur se fût également volontiers passé de la présence des autres guerriers, mais Koshmar était demeurée intransigeante et Hresh avait dû reconnaître à contrecœur qu'elle avait raison de ne pas le laisser partir seul dans l'immense cité. Aucun autre membre de la tribu ne savait lire ni n'était capable d'interpréter les chroniques et, s'il lui arrivait malheur, le Peuple se retrouverait coupé de son passé et impuissant à comprendre ce que lui réservait l'avenir.

Mais au bout d'un certain temps, quand les craintes de Koshmar se furent apaisées, Hresh commença de partir en expédition dans la seule compagnie d'Orbin. Bien qu'il ne fût pas plus âgé que Hresh, Orbin lui avait toujours été supérieur par la taille et le poids, et sa

croissance était si rapide qu'on pouvait imaginer qu'en quelques années il deviendrait aussi grand et aussi fort qu'Harruel. Encore un peu plus tard, Hresh prit Haniman comme compagnon et garde du corps. A la surprise générale, Haniman était lui aussi en train de se transformer en un grand et robuste jeune homme. Il ne ressemblait plus du tout à celui que Hresh avait connu dans le cocon, au gros garçon pataud d'une lourdeur irritante. La traversée du continent semblait avoir fait d'Haniman un individu totalement différent. Mais peut-être Hresh n'avait-il voulu depuis le début voir en Haniman que ce qui lui convenait.

Qu'il soit accompagné par Konya ou par Staip, par Orbin ou par Haniman, qu'il choisisse n'importe quelle direction, cela ne changeait absolument rien : à sa grande honte, Hresh revenait bredouille. Il ne mettait jamais la main sur un quelconque objet de valeur. Il devait se contenter de loin en loin d'un fragment de métal tordu ou d'un morceau de verre terni.

— Tu as l'air triste, lui dit un jour Taniane. Ce doit être très décevant, non ?

— Il y a partout des trésors à découvrir. Je ne vais certainement pas tarder à rapporter

quelque chose.

— Je te fais confiance.

Taniane semblait très intéressée par ses explorations et il se demandait bien pourquoi. Peut-être l'avait-il un peu sous-estimée, elle aussi. Taniane était maintenant plus grande que lui et elle continuait de grandir. Mais son esprit aussi se développait ; il gagnait en ampleur et en profondeur. Il y avait maintenant dans ses yeux une expression insolite, une lueur pénétrante qui semblait révéler la complexité cachée de sa personnalité. Comme si sa jeunesse n'était qu'un masque destiné à cacher de troubles mystères. Et un beau jour, elle demanda à Hresh de lui apprendre à lire. Il commença à lui donner quelques leçons et il éprouvait un grand plaisir à se réfugier avec elle dans un endroit tranquille et à lui dévoiler les mystères de son art sacré. Mais peu après, Haniman manifesta à son tour le désir d'apprendre à lire et tout fut gâché. Hresh n'ayant pas osé refuser, cela marqua la fin de ses moments d'intimité avec Taniane, car le temps lui manquait pour donner des leçons particulières. Hresh finit par se demander si ce n'était pas précisément pour cette raison qu'Haniman avait manifesté le désir

d'apprendre à lire.

Et la ronde des saisons se poursuivait. A l'hiver doux et pluvieux succéda une longue période plus sèche et plus chaude, puis l'arrivée des vents d'est qui rafraîchissaient les journées annonça le retour de l'hiver. Hresh continuait de fouiller la cité en ruine avec la même obstination. Il passait au peigne fin toutes les carcasses vides et poussiéreuses des bâtiments délabrés, mais sans jamais rien trouver. L'impatience bouillonnait en lui, mais il commençait à se demander s'il pourrait jamais mettre la main sur quelque chose d'utile.

La prophétie du Livre de la Voie n'était-elle donc qu'un mensonge, une tromperie ? Et, s'il devait ne jamais rien découvrir dans les ruines – ce qui commençait à devenir vraisemblable –, faudrait-il en conclure que les trésors de la grande cité étaient réservés aux véritables humains, quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent, et que le Peuple n'était rien d'autre qu'une race évoluée de singes n'ayant absolument rien à faire à Vengiboneeza ?

Hresh luttait de toutes ses forces pour chasser ces idées noires, mais il ne pouvait les empêcher de resurgir et de le tourmenter.

Il intensifia ses recherches, s'éloignant de

plus en plus de l'endroit où la tribu s'était installée. Il lui arrivait assez fréquemment de s'aventurer trop loin pour revenir avant la tombée du jour et il obtint de Koshmar la permission de passer la nuit sur le lieu de ses explorations. Lorsqu'il entreprenait une expédition lointaine, il se faisait accompagner de deux gardes du corps, en général Orbin et Haniman, qui se relayaient pour monter la garde pendant la nuit. Mais jamais ils ne furent exposés au moindre danger. Ils apercevaient de temps en temps quelque animal de la jungle et, à deux ou trois reprises, ils furent surpris dans un bâtiment par les jacassements d'une bande de singes qui se balançaient aux fenêtres des étages supérieurs en se tenant par la main et sautaient d'une tour à l'autre en exécutant un bond prodigieux.

Hresh était toujours aussi impressionné par la taille gigantesque de la ville tentaculaire, mais, après une année passée à la parcourir dans tous les sens, il la connaissait beaucoup mieux que tous les autres. Il était le seul pour qui Vengiboneeza fût autre chose qu'un labyrinthe géant et totalement impénétrable. Il avait partagé la cité en cinq grandes zones auxquelles il avait donné le nom des Cinq

Déités, elles-mêmes subdivisées en dix secteurs portant le nom de dix membres de la tribu. Puis il avait dessiné un plan très simple, un croquis grossier tracé sur un vieux morceau de parchemin dont il ne se séparait jamais.

Taniane vit le plan un jour où il l'avait sorti par mégarde.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. Tu apprends à dessiner maintenant ?

— Rien d'important, répondit précipitamment Hresh.

— Je peux regarder ?

— Je préférerais que tu ne regardes pas.

— Je te promets que je ne me moquerai pas de toi…

— C'est… c'est un objet sacré, dit-il d'un ton gêné. Seul le chroniqueur a le droit de le regarder.

Il se demanda pourquoi il lui avait dit cela. Le plan n'avait rien de sacré. Non seulement il n'avait aucune raison de refuser de le montrer à Taniane, mais il savait qu'il aurait dû en faire des copies afin que les autres puissent commencer à s'orienter dans l'immensité de la ville. Mais il éprouvait une étrange réticence. Le plan qu'il détenait lui conférait un certain pouvoir sur la cité et, pourquoi le nier, un

certain pouvoir sur le reste de la tribu. Hresh avait conscience que le plaisir que lui procurait la possession exclusive de ces connaissances n'avait rien de particulièrement louable, mais ce n'en était pas moins un plaisir véritable auquel il attachait beaucoup de prix.

Un jour du début de l'hiver où il était accablé par un sentiment de frustration né de l'inutilité de ses recherches, Hresh se rendit à l'entrée méridionale de la cité, là où les trois sentinelles géantes laissées par les yeux de saphir montaient la garde. Elles étaient encore à leur poste, au même endroit, près des grands piliers de pierre verte, immobiles, silencieuses, majestueuses.

Hresh s'approcha des trois machines. Il s'arrêta à quelques mètres d'elles et les regarda sans crainte.

— Si vous étiez autre chose que des machines, commença-t-il, vous sauriez que vous avez perdu votre temps à monter la garde ici pendant tous ces milliers d'années.

La sentinelle de gauche tourna vers lui ses grands yeux bleus où Hresh crut percevoir une lueur ironique.

— Le crois-tu vraiment, petit singe ?

— Ne m'appelez pas comme cela ! Je suis un

humain Un humain !

Il se tourna vers le gardien du milieu, celui qui avait finalement accordé à Koshmar et à son peuple l'autorisation de pénétrer dans la cité.

— Vous l'avez reconnu vous-même ! s'écria Hresh. Vous nous avez dit : « Vous êtes les humains d'aujourd'hui. »

— C'est vrai, répondit le gardien. Vous êtes les humains d'aujourd'hui.

— Vous avez entendu ? demanda Hresh à celui de gauche.

— J'ai entendu. Et j'en conviens : vous êtes les humains d'aujourd'hui. Quoi que cela puisse représenter pour vous. Mais pourquoi dis-tu que nous avons perdu notre temps, petit singe ?

— Parce que vous gardez une cité vide, répondit Hresh d'un ton froid en dissimulant son agacement. Nos livres sacrés nous enseignent que nous devons y trouver des objets utiles. Mais il n'y a que des bâtiments en ruine, de la poussière et des décombres !

— Vos livres disent la vérité, déclara le gardien du centre.

— J'ai fouillé partout et il n'y a rien. Les bâtiments sont vides. Il suffit d'éternuer pour que tout s'effondre !

— Il faut fouiller plus profondément, déclara

le gardien de gauche.

— Et te servir de ce qui peut t'aider à trouver ce que tu cherches, ajouta celui de droite, prenant la parole pour la première fois.

— Je ne comprends pas. Expliquez-moi ce que vous voulez dire.

Pour toute réponse, Hresh entendit leur rire chuintant.

— Petit singe ! lança le gardien de gauche d'un ton presque affectueux. Pauvre petit singe impatient !

— Expliquez-moi !

Mais il n'obtint rien de plus que ce rire chuintant et leur sourire de crocodile, condescendant et indulgent.

Un ou deux mois après cette visite aux gardiens de la cité, Hresh se trouvait avec Haniman dans le secteur qu'il avait baptisé Emakkis Boldirinthe, quand il fit enfin sa première découverte d'un objet fabriqué en état de marche, remontant à l'époque de la Grande Planète.

Emakkis Boldirinthe était un quartier septentrional d'une élégance et d'une beauté extraordinaires, situé à mi-chemin entre la mer et les premiers contreforts de la montagne, où trois douzaines de tours élancées de marbre

bleu foncé étaient disposées en cercle autour d'une vaste esplanade revêtue de dalles d'un noir luisant. Les fenêtres triangulaires des tours étaient intactes et le soleil de la fin de l'après-midi se réfléchissait sur les vitres avec des reflets d'un rose éblouissant. Des portes métalliques artistement sculptées, hautes de deux fois la taille d'un homme et reposant encore sur leurs gonds massifs, semblaient prêtes à s'ouvrir au premier contact. Tous les bâtiments étaient si bien conservés qu'ils semblaient avoir été abandonnés la veille. En les contemplant avec émerveillement, Hresh sentit peser sur lui tout le poids des éternités du passé et il eut le sentiment que le temps tout entier était condensé dans l'instant présent. Il éprouva une vive démangeaison dans la nuque, comme si une multitude d'yeux étaient braqués sur lui.

— Qu'en penses-tu ? demanda Haniman. Veux-tu que nous essayions d'entrer ?

— Ils avaient passé la journée à chercher. Un vent chargé d'humidité venait de se lever et Hresh se sentait las et démoralisé.

— J'y suis déjà allé, dit-il.

Mais ce n'était pas vrai. Il avait déjà contemplé ces tours de loin à plusieurs reprises

et s'en était déjà approché une fois d'aussi près, mais, paradoxalement, c'était leur parfait état de conservation qui l'avait dissuadé d'en explorer l'intérieur. Il avait eu le sentiment que c'eût été inutile, que les tours étaient aussi vides que tous les autres bâtiments et que sa déception eût été d'autant plus vive qu'elles semblaient en si bon état.

— C'est vrai ? Toutes ? Absolument toutes ?

— Tu ne me crois pas ? demanda Hresh d'un ton acerbe.

— Si, mais il y en a tellement… Peut-être y a-t-il quelque chose à découvrir dans une d'entre elles, une seule…

— D'accord, dit Hresh. Allons-y.

Il n'avait pas le courage de mentir plus longtemps. C'était sans doute à cause de la fatigue qu'il n'avait pas envie de pénétrer dans ces tours, lui qui avait exploré tant de bâtiments à l'apparence moins prometteuse. Comment Hresh-le-questionneur et Hresh-qui-a-les-réponses pouvait-il se laisser exhorter à poursuivre ses explorations par quelqu'un comme Haniman ?

— Nous allons jeter un coup d'œil, dit-il. Et cela suffira pour aujourd'hui.

— Je passe devant, dit Haniman en haussant

les épaules.

Sans attendre la permission de Hresh, il se dirigea d'un pas décidé vers la tour la plus proche et s'arrêta quelques instants devant la porte monumentale. Puis il écarta les bras autant qu'il le pouvait, comme s'il avait voulu étreindre le bâtiment tout entier, s'arc-bouta et poussa de toutes ses forces. La porte se releva si rapidement qu'Haniman perdit l'équilibre en poussant un cri de surprise et disparut dans l'obscurité.

Hresh se précipita à son secours. Un rai de lumière lui permit de découvrir aussitôt Haniman, étalé de tout son long dans l'entrée.

— Pas trop de mal ? demanda Hresh.

Il regarda Haniman se remettre lentement debout, puis épousseter sa fourrure et lever la tête. Hresh suivit son regard et étouffa un cri. L'intérieur du bâtiment était vide et, dans cet immense espace, il n'y avait en tout et pour tout qu'une gigantesque armature métallique en spirale, composée de tubes et de poutrelles, qui commençait à un mètre du sol et s'élevait d'un mur à l'autre en formant des lignes brisées. Hresh essaya de reconstituer la structure de la charpente métallique, mais elle était si complexe qu'il dut renoncer à la hauteur du

deuxième ou troisième niveau. Ses yeux s'accoutumant à la pénombre, il constata que l'entrecroisement de pièces métalliques se poursuivait beaucoup plus haut, peut-être jusqu'au sommet de la tour. Il avait l'impression de contempler une gigantesque toile d'araignée et il se demanda si quelque monstrueux animal les observait, tapi tout en haut de la tour. Mais ce réseau arachnéen de fils argentés et brillants n'était qu'une armature de métal, frais et lisse au toucher.

— Allons-nous grimper ? demanda Haniman.

— Essayons d'abord de comprendre à quoi tout cela peut servir, répondit Hresh en secouant la tête.

Il leva la main et frappa sur la poutrelle la plus proche. Elle se mit à vibrer avec des sonorités graves et d'une profonde beauté qui se communiquèrent lentement, solennellement à la poutrelle suivante et se répercutèrent à chacun des niveaux successifs. Des sons merveilleusement harmonieux envahirent tout l'espace, gagnant en intensité à mesure qu'ils atteignaient les niveaux les plus élevés du fantastique réseau métallique, jusqu'à en devenir assourdissants.

Hresh écoutait avec ravissement, mais aussi

avec la crainte diffuse que toute l'armature métallique s'effondre quand les vibrations musicales arriveraient à leur point culminant, tout en haut de la tour.

Mais lorsque ce seuil d'une intensité à couper le souffle fut atteint, les vibrations commencèrent rapidement à décroître et cessèrent en quelques instants, laissant Hresh et Haniman dans un silence stupéfiant.

— Allume ta torche, dit Hresh. Je veux voir ce qu'il y a au fond.

Ils avancèrent précautionneusement en prenant soin de longer les murs. Mais l'énorme construction ne semblait rien contenir d'autre que l'armature métallique géante. Au niveau du sol de terre battue ocre, sèche et dure, il n'y avait rigoureusement rien à voir. Il revinrent vers l'entrée et Hresh fit signe à Haniman de le suivre dehors. Ils coupèrent la vaste esplanade et pénétrèrent dans la tour voisine. L'intérieur était identique à celui de la première : un assemblage complexe de tubes et de poutrelles dans une carcasse vide. Il en allait de même des trois suivantes. Ce n'est qu'en pénétrant dans le dixième bâtiment qu'ils découvrirent quelque chose de différent.

Une dalle rectangulaire de pierre noire et

luisante, semblable à celles qui avaient été utilisées pour le pavage de l'esplanade, occupait à ras de terre le centre du sol nu. Il s'agissait peut-être d'une sorte d'autel, ou bien de l'accès à une salle souterraine.

Il faut fouiller plus profondément, lui avait dit l'un des yeux de saphir artificiels.

Le front plissé, Hresh secoua la tête. Le gardien n'avait certainement pas voulu lui indiquer d'une manière si bêtement littérale qu'il convenait de chercher au-dessous du niveau du sol !

Il s'agenouilla et frotta la main sur le rectangle de pierre noire. Elle était froide et très lisse, un peu comme du verre, mais ne portait aucune inscription apparente, pas même la trace en partie effacée d'une inscription ancienne. Hresh s'avança jusqu'au milieu de la dalle noire et leva les yeux vers l'extravagante armature métallique qui la surplombait. Les poutrelles les plus basses étaient juste hors de sa portée.

— Viens ici et accroupis-toi, dit-il à Haniman. Je veux essayer quelque chose.

Haniman se mit docilement à genoux. Hresh monta sur ses épaules et lui demanda de se relever. Quand il fut debout, Hresh tapa avec

deux doigts sur la poutrelle la plus proche qui résonna dans tout l'espace vide de la tour.

Simultanément, un grondement s'éleva du rectangle de pierre noire, accompagné d'une sorte de soupir mécanique. Puis la dalle commença de s'abaisser lentement.

— Hresh !

— Du calme ! Laisse-moi descendre !

Hresh sauta des épaules de son compagnon et resta debout à côté de lui, s'efforçant nerveusement de conserver son équilibre tandis que le bloc de pierre poursuivait lentement sa descente et s'enfonçait dans le ventre obscur de la terre où il semblait flotter.

Il s'arrêta enfin et une lumière ambrée se répandit brusquement. Hresh regarda autour de lui. Ils étaient au fond d'une gigantesque cave voûtée qui semblait s'étendre à l'infini dans les profondeurs du sol et dont le plafond était noyé dans les ténèbres. La vaste salle souterraine sentait le renfermé et, bien qu'il n'y fît pas froid, l'air rappelait à Hresh celui qu'ils avaient respiré pendant les premiers jours ayant suivi leur sortie du cocon.

A sa droite et à sa gauche, s'élevant aussi haut que l'éclairage lui permettait de voir, il découvrit sur les murs de la salle souterraine

une quantité d'énormes sculptures enveloppées dans la pénombre et disposées en rangées superposées. Au début, Hresh eut de la peine à distinguer les formes des sculptures, puis, petit à petit, il vit qu'elles représentaient pour la plupart des yeux de saphir, sculptés en haut-relief dans une pierre verte. Les personnages grotesques étaient de véritables caricatures, avec de lourdes mâchoires saillantes et un ventre exagérément gonflé qui leur donnaient un aspect à la fois comique et effrayant. Certains étaient effroyablement gros, d'autres avaient des membres ridiculement allongés ou des yeux immensément dilatés. Un grand nombre avaient cinq ou six répliques en miniature d'eux-mêmes qui sortaient de leur ventre ou s'accrochaient à leurs épaules. Leurs dents effilées comme des poignards étaient dénudées et un rire silencieux semblait sortir de leur bouche béante.

Mais les innombrables statues ne représentaient pas toutes des yeux de saphir. Dans cette inimaginable profusion de sculptures, dans ce prodigieux entassement d'êtres de toutes sortes et de toutes origines, il y avait toute une planète et même tout un univers.

Au milieu de toutes les statues des yeux de saphir, Hresh reconnaissait de-ci de-là un hjjk ou bien un de ces mécaniques à la tête en forme de dôme, dont la tribu avait vu au pied des montagnes écarlates toute une armée mangée par la rouille. Mais il y avait également d'autres créatures ressemblant à des arbustes, dont le visage était constitué de pétales et les membres de branches feuillues.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Haniman.

— Je pense que ce sont des végétaux, répondit Hresh. Une ancienne race de la Grande Planète qui a péri durant le Long Hiver.

— Et ceux-là ? poursuivit Haniman en montrant un groupe d'êtres pâles et allongés qui rappelaient énormément à Hresh le Faiseur de Rêves, cette étrange créature dépourvue de poils qui, à ce que l'on racontait, avait passé des centaines de milliers d'années à dormir dans le cocon. Ceux qu'il avait devant les yeux se tenaient debout sur deux longues et minces jambes et ils ressemblaient un peu au Peuple, avec cette différence qu'ils étaient dépourvus de fourrure et d'organe sensoriel. Bien qu'ils fussent taillés dans la pierre, il se dégageait de leurs corps une impression de fragilité et de mollesse.

— Je ne sais pas, dit Hresh après les avoir longuement contemplés.

— Tu ne trouves pas qu'ils ressemblent au Faiseur de Rêves ?

— C'est aussi ce que j'ai pensé.

— Toute une race de Faiseurs de Rêves ?

— Pourquoi pas ? dit Hresh après quelques instants de réflexion. Toutes sortes d'êtres vivaient peut-être sur la Terre avant le Long Hiver.

— Les Faiseurs de Rêves étaient donc l'un des Six Peuples de la Grande Planète dont parlent les chroniques ? demanda Haniman en commençant à compter sur ses doigts. Il y avait les yeux de saphir, les seigneurs des mers, les hjjk, les végétaux, les humains… j'en suis à cinq…

— Tu as oublié les mécaniques, dit Hresh.

— C'est vrai. Eh bien, nous en avons six. Alors, qui étaient les Faiseurs de Rêves ?

— Ils venaient peut-être d'une autre planète. A cette époque, il y avait toutes sortes de gens venus d'autres planètes.

— Et qu'est-ce qu'un être venu d'une autre planète aurait fait pendant si longtemps dans notre cocon ?

— Je n'en sais rien non plus.

— Il semble y avoir des tas de choses que tu ne sais pas.

— Tu poses trop de questions ! lança Hresh avec agacement.

— Tu ne t'appelles donc pas Hresh-qui-a-les-réponses ?

— Nous reparlerons de tout cela un autre jour, si tu veux bien !

Hresh lui tourna le dos et entreprit de descendre prudemment de la dalle de pierre. Puis il fit quelques pas hésitants sur le sol de la grande salle souterraine. A mesure qu'il avançait, la lumière ambrée le précédait et éclairait devant lui. Elle semblait provenir de sources invisibles, échelonnées tous les quinze ou vingt pas, et qui se déclenchaient automatiquement à son passage.

A l'exception de l'invraisemblable entassement de statues sur les murs, la vaste salle souterraine semblait totalement vide. Mais Hresh, qui continuait d'avancer, commença à distinguer dans la pénombre la forme massive d'un objet aussi haut que large. En se rapprochant, il vit qu'il s'agissait d'un objet fabriqué complexe, sans doute une machine, munie de boutons et de leviers façonnés dans une substance fauve et brillante qui ressemblait

à de l'os.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda Haniman.

— On devrait t'appeler Haniman-le-questionneur ! répondit Hresh en riant.

— Tu crois que c'est dangereux ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu ce genre d'objet mentionné dans tout ce que j'ai lu.

Hresh leva les deux mains et les avança vers la rangée de boutons la plus proche, mais sans oser les toucher. Il eut la brusque intuition que cette machine était le poste de commande principal auquel étaient reliées toutes les armatures métalliques occupant les trois douzaines de tours. Les tubulures et les poutrelles devaient servir à recueillir et à canaliser l'énergie nécessaire à son fonctionnement.

Et si je touchais les boutons ? se demanda Hresh. Toute cette énergie s'engouffrerait-elle dans mon corps pour me consumer ?

— Recule, ordonna-t-il à Haniman.

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Juste une expérience. Mais elle peut être dangereuse.

— Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux

prendre le temps de savoir comment fonctionne cette machine ?

— Ce que je vais faire est le meilleur moyen de le savoir.

— Hresh !

— Recule ! Plus loin ! Encore plus loin !

— C'est de la folie, Hresh ! Tu dis des bêtises et tu as des yeux de fou ! Éloigne-toi de cette machine !

— Il faut que j'essaie, dit Hresh.

Il posa les mains sur deux boutons et appuya de toutes ses forces.

Il était prêt à tout ; à voir un éclair traverser la caverne comme une épée de feu, à un coup de tonnerre terrifiant, à des rugissements de vents déchaînés, à des hurlements d'âmes mortes, à être transformé en cendres en un instant. Mais tout ce qu'il éprouva fut une légère sensation de chaleur et de vagues picotements. Une image stupéfiante, étourdissante, traversa son esprit l'espace d'une seconde. Il eut l'impression que les myriades de statues recouvrant les murs s'étaient animées, qu'elles se déplaçaient, qu'elles parlaient, qu'elles riaient. Comme s'il s'était trouvé brutalement plongé dans un fleuve tumultueux et qu'il était entraîné par un tourbillon

frénétique de vie.

Cela ne dura qu'un instant, mais pendant cet instant si bref Hresh eut le sentiment d'être devenu un habitant de la Grande Planète, à l'apogée de sa grandeur et de sa puissance. Il se vit déambulant dans les artères animées de Vengiboneeza, traversant la foule grouillante du grand marché où des représentants des Six Peuples se bousculaient par milliers, seigneurs des mers, végétaux, hjjk et yeux de saphir coude à coude. Il sentait sur ses joues la caresse de l'air chaud et humide. Des arbres frêles étaient courbés sous le poids de leurs lourdes feuilles turquoise vernissées. D'étranges musiques tintaient dans ses oreilles et ses narines étaient assaillies par les centaines de fragrances d'épices inconnues. Le ciel était une explosion de couleurs vives, azur, turquoise et pourpre. Tout était réel, totalement réel…

Et Hresh en fut ébloui, mais aussi humilié, mortifié.

Il comprit en cet instant ce qu'était véritablement une civilisation dans son inimaginable et grouillante complexité, l'infinie variété des contacts, les échanges d'idées, les marchandages sur la grande place du marché, les projets et les combines, les conflits et les

ambitions, la multitude d'individus réunis mais suivant chacun sa propre direction. Tout cela était si profondément différent de l'existence que Hresh connaissait, de la vie du Peuple dans le cocon, qu'il se sentait éperdu d'admiration.

Nous ne sommes rien, songea-t-il. Rien du tout. Nous sommes des créatures très simples qui se sont terrées pendant des millénaires, se contentant d'accomplir quotidiennement leurs petites tâches répétitives et monotones, sans rien bâtir, sans rien changer, sans rien créer.

Les larmes lui brûlaient les yeux. Il se sentait tout petit, très humble, un zéro issu d'une tribu de zéros qui se berçaient d'illusions. Puis sa déception s'estompa pour faire place à une réaction d'orgueil. Nous étions très peu nombreux, se dit-il. Nous avons vécu comme nous devions le faire. Nous avons su perpétuer la vie et les traditions dans notre cocon. Nous avons fait de notre mieux. Oui, nous avons fait de notre mieux et quand est venu le Temps du Départ, nous sommes sortis pour prendre possession de la planète qui nous a été léguée. Qu'on nous laisse un peu de temps et nous saurons lui rendre sa grandeur passée.

Puis la vision s'évanouit et il ne resta plus rien de cet instant ahurissant. Hresh demeura

pétrifié, battant des paupières, hébété, mais encore en vie.

— Que s'est-il passé ? demanda Haniman. Qu'est-ce que cela t'a fait ?

— Laisse-moi tranquille ! répondit Hresh avec un geste de colère.

— Tu te sens bien ?

— Oui ! Oui ! Mais laisse-moi tranquille !

Il se sentait tout étourdi. La caverne obscure avec son odeur de renfermé semblait une détestable création de son imagination alors que l'autre monde, si vivant, si lumineux, était le monde de la vie. C'est du moins ce qu'il avait cru, l'espace d'un instant, avant que la caverne ne ressurgisse devant lui et que l'autre monde lui soit brutalement arraché. Et il eût été prêt, à ce moment-là, à donner tout ce qu'il avait pour le retrouver.

Hresh se doutait bien qu'il avait à peine goûté de ce que la machine pouvait lui apporter. La Grande Planète revivait en elle ! Elle renfermait un antique pouvoir magique, une force alimentée par les trois douzaines de tours et le prodigieux entassement de statues, une force qui s'était engouffrée dans son esprit et qui lui avait fait remonter les siècles pour le projeter fugitivement dans un monde de

merveilles et de prodiges. Et il pouvait refaire ce bond en arrière dans le temps. Il lui suffisait pour cela d'appuyer sur un bouton.

Hresh leva les mains et les approcha derechef des boutons.

— Non ! hurla Haniman. Tu vas y laisser ta vie !

Hresh lui fit signe de s'écarter et il appuya.

Mais, cette fois, rien ne se passa.

Il toucha frénétiquement tous les boutons, l'un après l'autre. Mais toujours rien. Rien.

Peut-être la machine avait-elle consumé toute son énergie afin de lui permettre de vivre cet instant miraculeux.

Ou peut-être était-ce lui qui avait brûlé toute son énergie. Peut-être son esprit encore engourdi par cette force qui l'avait submergé était-il incapable d'en absorber plus.

Il recula et étudia pensivement la machine en se disant qu'il lui fallait peut-être un peu de temps pour se recharger. Il décida donc d'attendre et d'essayer de nouveau un peu plus tard.

Les yeux de saphir artificiels ne lui avaient donc pas menti en lui conseillant de fouiller plus profondément. Et leurs paroles devaient bien être prises au sens littéral. Toutes les

merveilles de Vengiboneeza étaient peut-être cachées dans le sous-sol des tours, dans des salles souterraines semblables à celle où il se trouvait.

Puis il lui revint brusquement en mémoire ce qu'une autre des sentinelles avait ajouté.

Sers-toi de ce qui peut t'aider à trouver ce que tu cherches.

Sur le moment, il n'avait pas compris, mais la lumière venait brusquement de se faire dans son esprit. Il retint son souffle et sentit un mélange d'excitation et de peur monter en lui.

Le Barak Dayir ! La Pierre des Miracles !

Le talisman que des générations de chroniqueurs avaient conservé dans le coffret renfermant les chroniques. L'objet que Thaggoran lui-même ne touchait qu'avec une crainte révérentielle.

Oui, cela valait la peine d'essayer.

Et même si cette entreprise devait lui coûter la vie, il fallait le faire. Des questions importantes attendaient une réponse et il était résolu à l'obtenir à ses risques et périls.

— Viens, dit-il à Haniman. Sortons d'ici… si c'est possible.

— Tu n'as plus envie de tripoter cette machine ?

— Plus tard, répondit Hresh. Il faut d'abord que je fasse quelques recherches. Je crois être en mesure de la faire fonctionner, mais je dois d'abord consulter les chroniques.

— Tu ne m'as pas dit ce que tu avais vu.

— La Grande Planète, répondit Hresh.

— C'est vrai ?

— Juste un instant. Juste l'espace d'un instant.

— Comment était-ce ? demanda Haniman, béant de surprise.

— Plus beau que tout ce que tu peux imaginer, répondit Hresh d'une voix basse et lasse avec un petit haussement d'épaules.

— Raconte-moi ! Raconte-moi !

— Un autre jour.

Haniman s'enferma dans un silence boudeur.

— Et maintenant, ne put-il s'empêcher de demander avec curiosité au bout de quelques instants, que vas-tu faire ? Qu'as-tu besoin de savoir pour faire fonctionner cette machine ?

— Ne t'occupe pas de cela, dit Hresh. Ce que nous avons besoin de savoir maintenant, c'est comment faire remonter cette dalle de pierre pour sortir d'ici.

Dans le feu de l'action, il n'avait pas pris le temps de réfléchir à ce problème. Il ne leur

avait pas été difficile de descendre dans la caverne, mais comment étaient-ils censés remonter ? Il fit signe à Haniman de le suivre et ils se hissèrent tous les deux sur la dalle de pierre noire. Mais elle ne bougea pas.

Hresh tapota la pierre, mais sans résultat. Il se mit à tâtonner le long de la dalle dans l'espoir de découvrir un levier ayant la même fonction que la roue qui permettait d'ouvrir le sas du cocon tribal. Toujours rien.

— Il y a peut-être un autre moyen de remonter, suggéra Haniman. Un escalier ou autre chose…

— Et si nous battons l'air de nos bras suffisamment vite, peut-être allons-nous décoller ! déclara Hresh d'un ton caustique.

Il fouilla la pénombre du regard. Peut-être y avait-il un levier dépassant du mur… Il faudrait alors l'actionner et revenir à la dalle aussi vite que possible…

Mais il n'y avait pas de levier. Que faire ? Adresser une prière à Yissou ? Mais Yissou lui-même ne savait peut-être pas comment sortir de là. Et peut-être se fichait-il de savoir que deux gamins trop curieux y étaient coincés…

— On ne va pas rester pendant des heures sur cette dalle, dit

Haniman. Redescendons et voyons si nous pouvons trouver quelque chose qui contrôle ce mécanisme. Comment peux-tu savoir s'il n'y a pas un escalier ou autre chose ?

Hresh haussa les épaules. Cela ne coûtait rien de chercher. Ils prirent la direction opposée à celle où ils avaient découvert la machine, scrutant les murs et le sol à la base des groupes de statues pour essayer de découvrir un dispositif de commande, une porte dérobée, un escalier ou n'importe quoi d'autre.

Ils perçurent soudain une sorte de grondement accompagné de vibrations du sol sous leurs pieds. Ils s'immobilisèrent et échangèrent un regard étonné et inquiet. Une bouffée d'air sec pénétra dans la caverne.

— Des mangeurs de glace ? dit Haniman. Qui montent à travers la pierre, comme dans notre cocon…

— Il n'y a pas de mangeurs de glace ici, dit Hresh. Non, c'est impossible. Ils ne vivent que dans les montagnes. Mais il est vrai que le sol tremble et…

Il fut interrompu par un soupir mécanique semblable à celui qu'il avait déjà entendu et par un nouveau grondement. En un éclair, il comprit ce qui se passait. Ce n'étaient pas des

mangeurs de glace qu'ils entendaient, mais les bruits du mécanisme invisible qui les avait transportés dans les profondeurs de la terre.

— La dalle ! hurla-t-il. Elle va remonter toute seule !

De fait, la pierre noire avait commencé à s'élever. Hresh repartit ventre à terre dans sa direction. Elle était déjà arrivée à la hauteur de ses genoux quand il réussit à s'agripper au rebord et à se hisser dessus. Il chercha Haniman du regard et vit son compagnon qui avançait vers lui d'un pas pesant et étrangement lent, comme quelqu'un qui essaie de courir dans l'eau. Il retrouvait le Haniman d'autrefois. Le gros garçon balourd qui avait laissé la place au nouveau Haniman avait peut-être disparu, mais dans son nouvel avatar Haniman était encore un coureur très médiocre. Hresh se pencha par-dessus le bord de la dalle en gesticulant furieusement.

— Dépêche-toi ! Elle remonte !

— Je fais… ce que je peux… dit Haniman d'une voix haletante, la tête baissée, les bras battant désespérément l'air.

Mais quand il atteignit la dalle noire après ce qui sembla être une éternité à Hresh, elle était déjà à la hauteur de ses épaules. Hresh tendit

les deux mains pour lui prendre les poignets. Il éprouva une horrible douleur et eut la sensation de s'être déboîté les deux épaules. L'idée lui traversa l'esprit que le poids d'Haniman allait l'entraîner et le faire basculer de la dalle, mais il parvint à prendre appui sur la surface lisse de la pierre et il exerça une violente traction. Dans un effort désespéré, Hresh réussit à hisser le menton d'Haniman au-dessus du rebord de la dalle. Le plus dur était fait ! Tremblants, pantelants, épuisés, ils demeurèrent tous deux allongés sur la dalle de pierre noire qui poursuivait sa lente ascension. Jamais Hresh n'avait éprouvé une douleur aussi aiguë que celle qui lui martyrisait les bras, une douleur lancinante dont les élancements ne faisaient qu'empirer au fil des minutes.

La dalle s'élevait toujours. De temps en temps, quand il l'osait, Hresh regardait par-dessus le bord, mais il ne voyait en contrebas qu'un gouffre ténébreux. La lumière ambrée avait dû s'éteindre quand la dalle avait atteint une certaine hauteur. Au-dessus d'eux aussi tout était noir. Mais ils se retrouvèrent bientôt dans la tour contenant l'armature métallique et la dalle reprit sa place sur le sol de terre battue.

Hresh et Haniman se relevèrent en silence et

partirent rejoindre la tribu sans échanger un seul mot en route. La nuit était tombée, sans étoiles, écrasante, mystérieuse. Hresh n'avait pas le souvenir d'avoir jamais été aussi fatigué, même au soir des plus dures journées de marche. Mais dans son esprit se bousculaient encore les images éclatantes du trop court instant où il avait été témoin de la vie sur la Grande Planète. Il savait qu'il retournerait bientôt dans la salle souterraine de la tour. Pas tout de suite, car, aussi ardent que fût son désir de renouveler l'expérience, il y avait auparavant un certain nombre de préparatifs à faire. Non, pas tout de suite, mais bientôt.

Et, la prochaine fois, il emporterait le Barak Dayir.

Les jours suivants, Taniane observa attentivement Hresh et Haniman, car elle avait senti qu'il leur était arrivé quelque chose d'extraordinaire lors de leur dernière exploration au cœur de la cité morte. Ils étaient revenus les yeux brillants et le visage encore bouleversé par ce qu'ils avaient vécu. Hresh était directement allé trouver Koshmar en écartant tous ceux qui lui adressaient la parole, comme si le rapport qu'il avait à faire au chef de la tribu ne pouvait souffrir aucun délai. Et

quand, plus tard dans la soirée, Taniane lui avait demandé ce qu'il avait vu, il avait tourné vers elle un regard aussi noir que si un hjjk s'était adressé à lui. « Rien, avait-il répondu. Absolument rien. »

Taniane avait l'impression d'avoir essayé toute sa vie d'obtenir des réponses de Hresh sans jamais parvenir à entamer sa réserve. Elle savait bien que ce n'était pas tout à fait vrai. Du temps du cocon, ils jouaient souvent ensemble et Hresh lui racontait des tas de choses, la vision qu'il avait du monde de l'extérieur, les rêves qu'il faisait sur le monde d'avant, sa version personnelle des histoires que lui racontait le vieux Thaggoran. Mais trop souvent elle ne comprenait pas ce que Hresh lui racontait, ou bien, tout simplement, cela ne l'intéressait pas. Pourquoi cela l'aurait-il intéressée ? Elle n'était encore qu'une enfant. Comme eux tous, Orbin,

Haniman, Hresh. Mais lui, Hresh-le-questionneur, avait toujours été différent, plus précoce.

Il doit me prendre pour une gourde, songeait tristement Taniane. Il doit croire que je suis niaise et frivole.

Mais elle n'était plus une enfant. Elle était en

train de devenir une femme. Quand elle laissait ses mains courir sur son corps, elle sentait les boutons de ses seins qui commençaient d'éclore. Sa fourrure changeait de couleur ; elle devenait d'un brun plus sombre avec des reflets cuivrés. Et elle était maintenant presque aussi grande que de vraies femmes comme Sinistine ou Boldirinthe et elle était assurément déjà plus grande que Hresh dont la croissance semblait assez lente.

Et Taniane commençait à songer à trouver un compagnon.

C'est Hresh qu'elle voulait. Hresh qu'elle avait toujours voulu. Déjà, dans leur petite enfance, quand ils bondissaient de mur en mur et s'adonnaient avec turbulence aux jeux du cocon, la lutte au pied ou saute-caverne, déjà elle rêvait d'être grande, de devenir une génitrice, d'être étendue aux côtés de Hresh dans la pénombre d'une salle de reproduction. Malgré sa petite taille, malgré sa nature singulière, il émanait de Hresh une force, une énergie et un magnétisme qui poussaient Taniane à le désirer, même si la fillette ne savait rien du désir.

Elle avait grandi et le désir était toujours là. Mais Hresh semblait toujours la traiter de façon

désinvolte, sans guère lui manifester d'intérêt. Il était entièrement absorbé par sa tâche de chroniqueur. Il vivait dans un monde à part.

De toute façon, un chroniqueur ne prenait jamais de compagne. Même si Hresh l'aimait autant qu'elle pouvait l'aimer, il n'y avait aucune chance qu'ils forment un jour un couple. Non, quand le moment viendrait, il lui faudrait sans doute choisir un autre compagnon.

Orbin ? Certes, il était grand et fort, et doux malgré sa force, mais il était trop lent, trop flegmatique. Elle se lasserait très vite de lui. De plus, il n'échappait à personne qu'Orbin était fort attiré par la petite Bonlai qui avait pourtant deux ou trois ans de moins qu'eux. Bonlai était le genre de fille facile à vivre qui devait plaire à un garçon comme Orbin. Et Taniane était prête à parier que le paisible Orbin aurait la patience d'attendre que Bonlai soit en âge de s'unir à lui.

Il ne restait donc qu'Haniman, le seul autre garçon de leur petit groupe. Mais l'idée de prendre Haniman pour compagnon lui faisait un drôle d'effet. Ce pauvre Haniman qu'elle avait toujours connu si lent, si lourd, toujours à la remorque des autres. Jamais elle n'aurait imaginé à l'époque du cocon que quelqu'un pût avoir envie de s'unir à Haniman. Mais Haniman

avait un côté sympathique, ou tout au moins rassurant, qui lui avait progressivement fait rechercher sa compagnie. Et il avait beaucoup changé. Il ne s'était pas encore débarrassé de toute sa maladresse et sa lenteur, mais il était devenu un robuste jeune homme et son corps avait perdu la mollesse de l'enfance. Contrairement à Hresh, il n'y avait rien de fascinant chez lui, mais Taniane supposait qu'il pourrait faire un compagnon acceptable. Elle n'avait d'ailleurs peut-être pas le choix.

Je vais m'unir à Haniman, se disait-elle pour voir quelle réaction cette idée provoquait en elle. Taniane et Haniman. Haniman et Taniane. Les deux noms avaient des consonances voisines ! Ils allaient plutôt bien ensemble ! Taniane et Haniman. Haniman et Taniane.

Et pourtant… et pourtant…

Elle ne pouvait s'y résoudre. Prendre Haniman pour compagnon pour l'unique raison qu'elle n'avait pas le choix… Le gros Haniman, le laissé-pour-compte, toujours le dernier à être choisi dans les jeux… Il avait beau avoir changé, il serait toujours le même pour elle. Un ami, peut-être, mais un compagnon, jamais ! Jamais de la vie !

Peut-être un jour rencontreraient-ils une

autre tribu d'humains, comme Hresh semblait le croire. Et comme elle ne pouvait prendre Hresh comme compagnon, elle choisirait quelqu'un de cette autre tribu.

Ou bien elle resterait seule. Il y avait toujours cette possibilité. Torlyri n'avait jamais pris de compagnon ; Koshmar non plus. Ce n'était pas une obligation. Taniane trouvait que Koshmar était un grand chef, même s'il semblait parfois y avoir en elle une certaine étroitesse d'esprit et une certaine dureté. Il n'y avait pas de place pour un compagnon dans la vie de Koshmar. Torlyri était sa compagne de couplage, pas un compagnon. Mais Koshmar était le chef de la tribu et la coutume, ou la loi, voulait que le chef ne s'unisse pas à un homme. Ce qui était tout à fait au goût de Koshmar.

A l'idée de vivre sans compagnon, Taniane éprouvait une pointe de tristesse. Mais si tel était le prix à payer pour être le chef, était-il trop élevé ?

— Le chef ne prend-il vraiment jamais un compagnon ? demanda-t-elle un jour à Torlyri.

— Cela se faisait peut-être il y a très longtemps, répondit la femme-offrande. Tu pourrais poser la question à Hresh, mais je n'ai personnellement jamais entendu parler d'un

chef vivant avec un compagnon.

— Est-ce la loi qui l'exige, ou bien n'est-ce qu'une coutume ?

— La différence est minime, répondit Torlyri en souriant. Mais pourquoi me poses-tu ces questions ? Tu penses que Koshmar devrait trouver un compagnon ?

— Bien sûr que non ! répondit Taniane en éclatant de rire tellement l'idée de Koshmar unie à un homme lui paraissait grotesque.

— Alors, pourquoi ?

— Je parlais en général. Comme une grande partie de coutumes ont changé, je me demandais si cela changerait aussi. Tout le monde ou presque forme un couple maintenant ; il n'y a plus seulement les géniteurs. Peut-être qu'un jour le chef aussi pourra prendre un compagnon.

— Cela viendra probablement, dit Torlyri. Mais certainement pas pour Koshmar.

— Tu aurais de la peine si elle le faisait ?

— Nous sommes compagnes de couplage, tu sais, et si elle devait prendre un compagnon, cela ne changerait rien entre nous. Les liens du couplage demeurent très forts, quoi qu'il advienne. Mais ce n'est pas le genre de Koshmar de se donner à un homme.

— C'est vrai, dit Taniane. Et toi, Torlyri ? reprit-elle après un instant de réflexion.

— Je dois avouer que je m'interroge depuis quelque temps, dit Torlyri avec un sourire.

— La coutume interdit aussi à la femme-offrande de vivre en couple, non ? poursuivit Taniane. Comme le chef et le chroniqueur. Mais tout change si vite. La femme-offrande est peut-être maintenant libre de prendre un compagnon. Et même le chroniqueur une compagne.

Une lueur amusée pétilla dans les yeux de Torlyri.

— Oui, même le chroniqueur, dit-elle. Cela te plairait bien, n'est-ce pas ?

— Je parlais d'une manière générale, dit Taniane en détournant les yeux.

— Excuse-moi. Je pensais que tu avais peut-être une raison personnelle de dire cela.

— Non. Non ! Crois-tu que j'accepterais Hresh, même s'il me le demandait ? Un garçon aussi bizarre, qui passe son temps à fouiner dans des bâtiments pleins de poussière et qui n'adresse jamais la parole à personne…

— C'est vrai que Hresh est un être assez étrange, mais tu l'es aussi, Taniane.

— Moi ? s'écria Taniane. Comment cela ?

— Tu l'es, c'est tout. Il y a beaucoup de choses en toi que la plupart des gens ne soupçonnent pas.

— C'est vrai ? Tu le crois vraiment ?

Taniane tourna cette idée dans sa tête pendant quelques instants et elle sentit monter en elle une bouffée d'orgueil. Elle savait bien que sa réaction était stupide et infantile, mais jamais personne ne lui avait fait un tel compliment. Et, venant de Torlyri, de *Torlyri*…

Dans un mouvement spontané, elle se jeta dans les bras de la femme-offrande et elles restèrent ainsi pendant quelques secondes. Puis Taniane se dégagea.

— J'espère de tout cœur que tu trouveras le compagnon que tu désires, si c'est ce que tu as décidé de faire !

— Attends un peu ! s'écria Torlyri en riant. Je n'ai pas dit que j'avais décidé quoi que ce soit ! J'ai simplement dit que je commençais à m'interroger.

— Tu devrais prendre un compagnon, dit Taniane. Tout le monde devrait le faire. Même le chef… je veux dire le prochain chef, celui qui succédera à Koshmar. Et même le chroniqueur. C'est le Printemps Nouveau et plus personne ne devrait vivre seul. Tu ne crois pas, Torlyri ?

Tout change ! Tout doit changer !

— Oui, dit Torlyri, tout change…

Quand Torlyri fut partie, Taniane se demanda si elle n'avait pas été trop ingénue et trop franche. Tout ce qu'elle avait dit à Torlyri pouvait fort bien être rapporté à Koshmar et elle se sentait un peu gênée.

Elle eut un petit haussement d'épaules et posa les mains sur son corps. Puis elle les fit glisser sur son ventre plat et musclé et remonta jusqu'aux petits seins fermes nichés dans sa douce fourrure lustrée. Les transformations de son corps étaient douloureuses. Une multitude de questions sans réponses bouillonnaient dans son cerveau. Elle se dit que le temps lui apporterait les réponses qu'elle cherchait. Ce qu'il lui fallait, maintenant, c'était cultiver l'art d'attendre.

7-Les bruits de l'orage

L'expérience qu'il avait vécue dans le sous-sol de la tour bleue d'Emakkis Boldirinthe resta profondément gravée dans l'esprit de Hresh. Il se réveillait parfois, frissonnant, en sueur, après avoir revécu en rêve la scène stupéfiante de la place du marché de Vengiboneeza grouillante de monde et où se côtoyaient les représentants des Six Peuples de la Grande Planète.

Mais il s'interdit de retourner dans la tour pendant plusieurs semaines. Il savait qu'il n'était pas prêt et il se retenait.

Une curiosité douloureuse le dévorait, mais il tenait bon. Il ratissait tout le reste de la cité, faisant mille tours et détours dans des quartiers jusqu'alors inexplorés. Il découvrit ainsi une nouvelle esplanade couverte de bassins dont l'eau chaude miroitait au soleil. Il découvrit un ensemble d'obélisques effilés disposés en losange autour d'un puits de ténèbres à margelle d'onyx dans lequel il laissa tomber une pierre qu'il n'entendit jamais toucher le fond. Dans le quartier de Dawinno Weiawala, il découvrit un énorme et lugubre édifice d'un vert noirâtre, très différent de tous les autres

bâtiments, qu'il baptisa aussitôt la Citadelle et qui, dressé au sommet d'une éminence tapissée de verdure, dominait la cité de Vengiboneeza comme une infatigable sentinelle. L'édifice était beaucoup plus long que haut et ses murailles n'avaient pour tout ornement que les dix colonnes massives disposées sur chacun des deux côtés longitudinaux et destinées à soutenir le toit en voûte. Avec ses murailles nues, dépourvues de toute ouverture, la bâtisse paraissait inaccessible, entièrement repliée sur elle-même. La Citadelle avait eu à l'évidence un rôle important dans la cité, mais comment savoir lequel ? Hresh avait essayé à plusieurs reprises d'y pénétrer, mais sans jamais réussir. Des découvertes comme celle-ci ne le menaient nulle part.

— Pourquoi n'es-tu pas encore retourné dans la salle souterraine de la tour ? lui demanda Taniane à qui Haniman avait tout raconté.

— Je ne suis pas encore prêt, répondit Hresh. Il faut d'abord que j'apprenne à utiliser le Barak Dayir.

Sur ce, il lui lança un regard qui mit fin à la discussion.

Tout le problème était là : le Barak Dayir. Hresh avait la conviction qu'aussi longtemps

qu'il serait incapable d'utiliser correctement la Pierre des Miracles il ne servirait à rien de retourner dans la salle souterraine abritant la machine qui provoquait les visions. Mais Hresh-le-questionneur éprouvait devant le Barak Dayir une angoisse dont il n'était guère coutumier. En fait, il n'avait jamais vu la pierre. Il ne la connaissait que de réputation et n'en savait pas plus sur elle que les autres membres de la tribu, à savoir qu'il s'agissait d'un fragment d'étoile placé sous la garde du chroniqueur, qu'elle était dotée de propriétés extraordinaires, mais qu'elle risquait de coûter la vie à quiconque l'utiliserait à mauvais escient. Thaggoran affirmait qu'elle était la clé des plus profonds royaumes du savoir. Mais Thaggoran, si peu soucieux parfois de préserver les secrets de sa charge, avait pris grand soin de ne jamais l'utiliser devant Hresh et il avait mis l'accent sur le danger auquel on s'exposait en l'utilisant, répétant qu'il la consultait lui-même aussi rarement que possible. Depuis qu'il avait succédé au vieux Thaggoran, Hresh n'avait encore pu se décider à regarder la pierre sacrée et, comme il n'avait trouvé dans les différents volumes des chroniques aucune indication concernant sa fonction et son maniement, il préférait ne pas y

toucher. Devant le Barak Dayir, sa curiosité naturelle cédait la place à la crainte de mourir trop jeune et surtout de mourir avant d'avoir appris tout ce qu'il espérait apprendre.

Mais le jour vint où Hresh se décida enfin à sortir pour la première fois la bourse de velours du coffret sacré. Il la prit et la garda dans le creux de ses mains. Elle était petite, assez pour loger dans la paume de sa main, et elle provoquait une légère sensation de chaleur.

Un fragment d'étoile, disait-on. Mais qu'en était-il au juste ?

Avant le Départ, Hresh ignorait ce qu'était une étoile. Il avait découvert la première nuit la lumière magique de ces points brillants accrochés dans les ténèbres de la voûte céleste. Thaggoran lui avait dit que les étoiles étaient des globes de feu et que si elles avaient été plus proches d'eux elles eussent brûlé avec autant d'ardeur que le soleil. La Pierre des Miracles était-elle véritablement un petit morceau d'étoile ?

Hresh avait appris que les étoiles qui donnaient de la lumière n'étaient pas les seules. Il y avait aussi les étoiles de mort, leurs sœurs errantes et maléfiques qui s'étaient écrasées sur la Grande Planète pour la plonger dans le Long

Hiver. Celles-là n'étaient pas des boules de feu, mais, s'il fallait en croire la description des chroniques, des sphères de glace et de pierre. Hresh se prit à soupeser la bourse du Barak Dayir. Était-ce un fragment d'étoile de mort qu'elle contenait ? Il essaya d'imaginer la folle trajectoire de l'étoile, la violence inouïe de l'impact, les nuages de poussière et de fumée obscurcissant le ciel, masquant le soleil et apportant le froid mortel. La toute petite chose qu'il tenait dans sa main était-elle vraiment un fragment de cette étoile monstrueuse ?

Les chroniques enseignaient également que les étoiles lointaines avaient des planètes qui tournaient autour d'elles, de la même manière que la planète sur laquelle vivait le Peuple gravitait autour de son soleil. Et les autres planètes avaient des habitants de nombreuses espèces. Hresh se demanda si la Pierre des Miracles ne venait pas d'une de ces planètes. Il la caressa à travers le velours de la bourse et imagina une autre planète, avec un ciel tout jaune, des rivières charriant de tumultueuses masses d'eau pourpre, un soleil rouge couvert de cendres et six lunes cristallines se mirant dans la nuit sous l'éclat des étoiles.

Mais tout cela n'était que création de son

imagination. Hresh avait l'impression d'avancer dans une nuit d'encre en tâtonnant. Il y avait toutes sortes d'informations et d'explications dans les chroniques, mais rien qui pût lui être utile.

Il fît les Cinq Signes. Il invoqua Yissou, puis Dawinno qui lui avait toujours témoigné de la bienveillance. Ensuite, très lentement, la gorge nouée, il sortit le Barak Dayir de son enveloppe de velours en songeant que c'était peut-être la mort qu'il allait prendre dans ses mains. Mais il demeurait d'un calme étonnant.

Si la pierre sacrée devait le tuer, elle le tuerait. Une voix résonnant comme un gong dans son cerveau lui répétait qu'il devait le faire et que, pour lui-même et pour toute la tribu, le moment était venu de tenter à ses risques et périls de percer le mystère de la Pierre des Miracles.

Le Barak Dayir était agréable à regarder, mais sans rien d'extraordinaire. C'était un morceau de pierre polie brune et mouchetée de rouge, plus long que large, dont le bout se terminait en pointe. La pierre qui semblait assez tendre pour être brisée entre deux doigts était en réalité d'une très grande dureté. Elle ressemblait à un petit fer de lance, mais en

beaucoup plus décoratif. Sur toute sa longueur, un réseau de minuscules lignes entrelacées formaient un motif si fin que, malgré l'acuité de sa vue, Hresh n'en distinguait pas les détails.

Il garda pendant quelques minutes le Barak Dayir dans sa main gauche, puis le fit passer dans la droite. La pierre dégageait une chaleur plutôt agréable. Elle lui semblait presque bienveillante et ne donnait nullement l'impression de vouloir le tuer. La crainte qu'il en avait s'estompait lentement, mais il continuait de la considérer avec respect.

Et maintenant, que faire d'elle ? Comment faire en sorte qu'elle exauce ses vœux ?

Il l'appliqua contre son oreille, espérant peut-être entendre une voix sortir de la pierre, mais ce fut en vain. Il la serra entre ses mains et la plaqua contre sa poitrine, sans plus de résultat. Il lui parla, lui dit comment il s'appelait et lui révéla qu'il était le successeur de Thaggoran. Mais ce fut en pure perte. Enfin, comme en désespoir de cause, Hresh essaya ce qui paraissait évident et qu'il n'avait pas osé faire : il enroula son organe sensoriel autour de la pierre et fit appel à sa seconde vue.

Et il perçut une musique lointaine et mystérieuse, qui ne provenait pas de la pierre

elle-même, mais qui semblait tout autour de lui. La musique envahit son âme tout entière et il se sentit enivré par son harmonie. Il éprouva une sensation cuisante à la racine de la langue et sa fourrure devint légère, légère, comme si elle se détachait de lui pour former d'amples plis arachnéens. L'intensité de ces sensations était telle que Hresh prit peur. Il dénoua précipitamment son organe sensoriel et la musique s'arrêta. Elle reprit quand il enroula derechef son organe sensoriel autour de la pierre sacrée. Mais il ne put y résister plus de quelques secondes et dut de nouveau rompre le contact. Toutes les histoires qui couraient sur le pouvoir du Barak Dayir n'étaient donc pas des inventions. Son pouvoir magique était extraordinaire.

Hresh respira longuement. Il se sentait vidé, au bord du malaise. Mais il avait effectué le premier pas d'un grand voyage qui le mènerait il ne savait où. Il remit avec soulagement la Pierre des Miracles dans sa bourse de velours. Il poursuivrait l'expérience un autre jour. Mais il avait vécu le commencement de quelque chose. Il avait enfin vécu le commencement de quelque chose.

Dans un rêve agité, Harruel se vit en train de

prendre entre ses mains les tours de Vengiboneeza, de les arracher du sol, de les briser les unes contre les autres comme autant de brindilles et de répandre dédaigneusement les fragments autour de lui.

Koshmar apparut dans son rêve et le défia de la renverser. Il arracha une haute tour de pierre et la brandit comme une massue, la faisant tournoyer au-dessus de Koshmar avant de l'abattre sur sa tête. Mais, d'un bond, elle esquiva adroitement le coup. Il poussa un rugissement et frappa de nouveau. Mais Koshmar bondit encore de côté. Il la poursuivit dans les rues de la cité jusqu'à ce qu'elle soit acculée entre deux grands bâtiments aux murs noirs. Elle l'attendait calmement, un sourire moqueur aux lèvres.

Avec un rugissement de fureur, il coinça la tour sous son bras pour s'en servir comme d'une lance et courut sus au chef. Mais il avait à peine fait quelques pas quand il sentit un bras se refermer autour de sa gorge et l'empêcher d'avancer. Il fut obligé de lâcher la tour qui se fracassa par terre. Qui osait se mettre ainsi en travers de son chemin ? Torlyri, sans doute ? Oui ! La femme-offrande le retenait avec une force stupéfiante et il sentait que son âme

comprimée menaçait d'être expulsée de sa poitrine. Harruel se débattait désespérément et il sentit qu'elle relâchait petit à petit son étreinte. Mais tandis qu'ils luttaient, elle changea de forme et devint d'abord Minbain, puis ce petit Hresh qui demeurait un mystère pour lui, et enfin un de ces gigantesques yeux de saphir, un être hideux, aux yeux énormes d'un bleu insoutenable, à la bouche immense, armée de plusieurs rangées de dents acérées.

— Tu peux prendre toutes les formes que tu veux ! hurla Harruel. De toute façon, je te tuerai !

Il saisit les longues mâchoires du monstre et s'efforça de les écarter d'une main tout en arrachant de l'autre une tour qu'il pourrait glisser entre les dents de l'horrible créature pour lui maintenir la bouche ouverte. Le monstre le lacérait de ses pattes griffues, mais Harruel n'en avait cure. Il parvint à ouvrir de force les mâchoires, il renversa en arrière la tête du…

— Harruel ! cria-t-il. Arrête, Harruel, je t'en supplie ! Harruel !…

La voix était étrangement douce, presque un gémissement.

C'était une voix qu'il connaissait. Une voix de

femme, une voix qui ressemblait beaucoup à celle de Minbain, sa compagne…

— Harruel !… Non !…

Il remonta lentement vers la surface de la conscience, mais il avait l'impression de devoir soulever une pesante dalle de pierre. Quand il parvint enfin à ouvrir les yeux, Harruel vit qu'il se trouvait dans un angle de la pièce qu'il partageait avec Minbain. Sa compagne, écrasée contre le mur, luttait de toutes ses forces pour le repousser. Il la serrait entre ses bras dans une étreinte d'une violence inouïe et il avait la tête profondément enfouie entre la gorge et l'épaule de Minbain.

— Yissou ! murmura Harruel.

Il lâcha Minbain et roula sur le côté. L'odeur âcre et écœurante de sa sueur remplissait la pièce. Les muscles de ses bras étaient secoués par des spasmes effrayants, comme s'ils avaient voulu se détacher du reste de son corps, et une barre de feu le brûlait des épaules à la nuque. Le corps parcouru de longs frissons, il essuya la bave brillante qui souillait la fourrure rêche de son menton.

— Harruel ? dit Minbain d'une toute petite voix dans le silence pesant.

— Un rêve, dit-il d'une voix encore pâteuse.

On m'avait arraché l'âme et j'errais dans un univers d'horreur. Je t'ai fait mal ?

— Tu m'as surtout fait peur, dit Minbain.

Elle plongea son regard grave et sombre dans les yeux du guerrier.

— Tu étais comme possédé… Tu poussais des cris affreux, tu suffoquais, tu avais des haut-le-cœur et tu te débattais dans ton sommeil… Et puis, tu as refermé les bras sur moi et j'ai cru… j'ai cru que tu allais…

— Je ne te ferais jamais de mal.

— Mais tu m'as fait peur. Tu avais l'air tellement bizarre…

— Moi aussi, cela me fait peur, dit Harruel en secouant la tête. M'as-tu déjà vu dans cet état, Minbain ? Aussi furieux, aussi violent ?

— Non, jamais. Tu fais parfois de mauvais rêves. Tu remues, tu gémis, tu parles dans ton sommeil. Il t'arrive même de taper sur le sol comme pour écraser des animaux qui t'attaquent dans ton rêve. Mais cette fois… J'ai eu si peur, Harruel ! C'était comme si un démon t'habitait.

— En effet, dit-il d'un ton lugubre, un démon m'habitait.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre. La nuit ne semblait pas très avancée. Un manteau de

ténèbres pesait sur la cité endormie. La face hideusement balafrée de la lune jetait son éclat glacé dans le ciel et, derrière, suspendues en guirlandes tout en haut de la voûte du firmament, brillaient les étoiles, ces petits points de feu éblouissants qui ne procuraient aucune chaleur.

— Je sors, Minbain.

— Non, reste ! J'ai peur d'être seule ici !

— Mais il ne peut rien t'arriver. Le seul danger, c'est moi ! Et je sors !

— Reste.

— J'ai besoin d'être seul pendant un moment.

Il se retourna vers Minbain. Dans la pénombre, la clarté scintillante des étoiles et de la lune semblait lui conférer une beauté qu'elle ne possédait pas réellement. Sur son visage rond et fin les ans ne semblaient pas avoir eu de prise et on eût dit qu'elle était encore dans la fleur de sa jeunesse. Harruel sentit son cœur déborder d'un amour qu'il lui était trop difficile d'exprimer avec des mots. Il revint vers elle, s'accroupit au bord de leur couche et laissa ses mains courir avec tendresse sur sa gorge, là où il lui avait fait mal, puis sur sa poitrine et enfin sur son ventre doux et chaud. Harruel avait

l'intuition qu'une vie nouvelle était en train d'y éclore. Il était encore trop tôt pour en être sûr, mais le guerrier avait le sentiment que ses doigts percevaient le développement d'une vie en formation qui deviendrait le fils d'Harruel.

— Je ne voulais pas te faire de mal, Minbain, dit-il aussi doucement que possible. Un démon est entré en moi pendant mon sommeil. Je t'assure que ce n'était pas moi. Jamais je ne te ferais de mal.

— Je le sais, Harruel. Sous ton apparence bourrue, tu es plein de douceur.

— Tu crois ?

— Je le sais, dit Minbain.

Pendant quelques instants, il laissa ses deux mains posées à plat sur le ventre de sa compagne. Il se sentait encore oppressé par son mauvais rêve, mais son calme commençait à revenir. Son cœur était bercé par de profondes vagues de tendresse.

Minbain était de trois ans son aînée. Quelques années plus tôt, le jeune guerrier, qui ne pensait nullement à trouver une compagne, car, en ce temps-là, les guerriers restaient seuls, considérait que Minbain faisait plutôt partie de la génération de sa mère. Mais, lorsque les nouveaux couples s'étaient formés, c'est elle

qu'il avait choisie. Une femme plus jeune eût sans doute été plus belle, mais quoi de plus éphémère que la beauté ? Minbain avait des qualités qu'elle conserverait tout le restant de ses jours ; elle était douce et tendre, un peu comme Torlyri. Torlyri n'était pas une femme pour les hommes ; Minbain, si. Harruel avait rapidement fixé son choix sur elle et peu lui importait qu'elle fût plus âgée que lui ou qu'elle fût déjà mère. Le fait qu'elle eût un enfant était même plutôt un avantage, car cet enfant était Hresh, le gamin qui, à un âge extraordinairement tendre, remplissait dans la tribu une fonction prépondérante. Hresh pouvait être très utile à Harruel et le fait d'être devenu le compagnon de sa mère lui permettrait peut-être d'avoir barre sur le chroniqueur. Ce n'était pas essentiellement pour cette raison que le choix du guerrier s'était porté sur Minbain, mais cela avait assurément joué.

— Laisse-moi partir maintenant, dit Harruel.

— Reviens vite.

— Oui, dit-il. Bientôt.

Minbain suivit des yeux la haute silhouette qui traversa la pièce avec des précautions exagérées avant de disparaître. Elle porta la

main à sa gorge. Il lui avait fait beaucoup plus mal qu'elle n'avait voulu l'avouer. Dans sa crise de démence, il lui avait asséné un violent coup de coude, puis, la prenant par les épaules, il l'avait jetée contre le mur. Et il avait failli l'étouffer quand il avait enfoui sa tête pesante dans le creux de son cou. Mais cette crise de démence était le fait du démon. Pas d'Harruel. Minbain savait que, malgré sa brusquerie, il tenait beaucoup à elle.

Elle portait son enfant. Elle en avait la certitude et, à en juger par la manière dont il avait gardé les mains posées sur son ventre, il devait s'en douter lui aussi. Il leur faudrait bientôt aller voir Torlyri pour lui demander de prononcer les paroles de protection.

Hresh aurait un frère. Elle aurait un second fils. Elle était sûre que ce serait un garçon ; il lui semblait évident qu'Harruel ne pouvait engendrer qu'un garçon. Elle serait la première femme depuis des milliers d'années à mettre au monde deux garçons. Minbain se demanda si le second ressemblerait un peu à Hresh.

Non. Personne ne pouvait ressembler à Hresh. Hresh était unique.

Mais elle n'avait jamais connu non plus quelqu'un comme Harruel. Elle l'aimait et le

craignait pareillement. Certains jours, c'était l'amour qui l'emportait, d'autres la crainte. Et il y avait des fois, comme cette nuit, où elle était partagée entre les deux sentiments. C'était un être tellement bizarre. Pourquoi les dieux lui avaient-ils donné un fils ainsi bizarre que Hresh et maintenant un compagnon comme Harruel ? Il était si costaud, si puissant… tellement plus fort que les autres. Il avait en lui la force d'une montagne. Mais il y avait autre chose. Une ombre qui s'étendait sur son âme. Et cette colère toujours prête à éclater. Minbain ne l'avait pas vraiment remarqué quand ils vivaient dans le cocon, mais c'était devenu manifeste depuis le début de leur longue marche. Des idées tumultueuses roulaient nuit et jour dans sa tête. Il aspirait ardemment à quelque chose… Mais à quoi ?

Harruel s'engagea dans une rue, puis dans une autre, sans savoir où il allait ni s'en préoccuper. Il sentait sur son corps le rayonnement froid de la lune qui le poussait de l'avant comme la morsure d'un fouet. Il avait promis à Minbain de revenir et il le ferait. Mais pas avant l'aube. Le sommeil l'avait fui pour toute la durée de la nuit.

La ville était une prison pour lui. La vie du

cocon ne lui avait jamais pesé, car il n'avait jamais imaginé qu'il pût y en avoir une autre. Mais maintenant qu'ils étaient sortis du cocon et qu'il avait appris à marcher hardiment sous le ciel immense, il supportait très mal de devoir vivre en reclus dans l'enceinte de la cité morte des yeux de saphir où flottaient encore les relents de la présence de la race éteinte. Mais le plus difficile à supporter, un prurit pire encore que les piqûres des piquefeux, c'était la perspective de devoir rester sous la férule de Koshmar jusqu'à la fin de ses jours.

Le moment était venu de mettre un terme au gouvernement des femmes. Le moment était venu de restaurer la royauté.

Mais Harruel avait le sentiment que Koshmar présiderait encore aux destinées de la tribu quand il serait devenu un vieux guerrier voûté, à la fourrure chenue. La cérémonie fatidique du jour de mort avait été abolie. Koshmar était un peu plus âgée que lui, mais elle était encore très vigoureuse et en parfaite santé. Elle pouvait vivre longtemps. Jamais rien ne le débarrasserait d'elle, sauf s'il se décidait à le faire lui-même. Mais Harruel se refusait à aller jusque-là. Tuer le chef était au-dessus de ses forces. Il avait même de la peine à le concevoir.

Et pourtant il savait qu'il ne pourrait plus accepter très longtemps l'autorité de Koshmar.

Ces derniers temps, Harruel avait pris l'habitude de partir seul pour de longues promenades. Il voulait apprendre à connaître Vengiboneeza. La cité des yeux de saphir était son ennemie et Harruel savait qu'il était important de connaître son ennemi. Mais c'était la première fois qu'il osait s'y aventurer en pleine nuit.

Tout était métamorphosé. Les tours semblaient plus hautes et les autres bâtiments plus trapus. Les rues se coupaient en formant des angles insolites. Toutes les ombres recelaient une menace. Mais Harruel continuait de marcher, il avait emporté sa lance ; il n'avait pas peur.

Certaines rues étaient revêtues de dalles immaculées, comme si les yeux de saphir n'avaient abandonné la ville que depuis la veille. D'autres étaient sillonnées de crevasses et d'ornières et de hautes herbes poussaient entre leurs pavés. D'autres encore, dépouillées de leur revêtement, n'étaient plus que des chemins boueux bordés de constructions délabrées. Harruel ne parvenait pas à comprendre la ville et il la détestait. Cela lui faisait mal de savoir

que son fils verrait le jour dans cette maudite ville, cette cité qui n'avait rien d'humain.

Il y avait aussi des fantômes et il demeurait sur ses gardes.

Le guerrier avait la conviction que des fantômes étaient tapis partout dans la ville et que c'étaient eux qui faisaient les réparations. Elles avaient toujours lieu à la faveur de la nuit, quand personne ne pouvait rien voir. Tel ou tel bâtiment effondré, choisi, semblait-il, au hasard, était consolidé du jour au lendemain, les décombres nettoyés, la façade refaite. Harruel avait remarqué ces transformations qui n'avaient pas non plus échappé à quelques autres, Konya, Staip et Hresh. Mais qui était donc l'auteur de ces travaux ?

Harruel se méfiait de tous les animaux nocturnes. La plupart des animaux nuisibles disparaissaient avec le jour, sauf ceux qui avaient élu domicile à l'intérieur des bâtiments. Mais cela ne voulait pas dire qu'il ne risquait rien.

Quelques jours plus tôt, tandis qu'il allait sans but à la nuit tombante, Harruel s'était retrouvé au bord de la mer chaude qui baignait la partie occidentale de la cité. Il avait vu une armée de hideux petits reptiles grisâtres

ressemblant à des lézards ramper hors des flots. Les monstrueuses créatures au corps allongé de la taille de son avant-bras avait de fortes pattes et des ailes vertes et plissées qu'elles gardaient repliées sur le dos. Dans leurs yeux jaunes brillait une lueur sinistre. Elles émettaient une sorte de grondement menaçant qui semblait s'adresser personnellement à lui : *Harruel ! Harruel ! Nous allons te dévorer ce soir !*

Elles avançaient en formation serrée tout en claquant des mâchoires. Quand elles ne furent plus qu'à une trentaine de pas de lui, Harruel chercha quelque chose pour se défendre. Il ramassa quelques poignées de cailloux qu'il lança sur la horde de reptiles tout en reculant, mais ce n'était pas suffisant pour les arrêter. Harruel se trouvait sur la digue, à l'aplomb d'une rangée de blocs de pierre verte équarris et ornés de mystérieuses gravures représentant de minuscules visages.

Dès que les reptiles arrivèrent à la hauteur des blocs de pierre, ils s'arrêtèrent net, comme s'ils venaient de rencontrer quelque barrière invisible. Puis, l'air déçus, ils firent demi-tour et repartirent vers la mer. Harruel se dit qu'ils avaient peut-être perçu la présence, de l'autre côté des blocs de pierre, d'une autre espèce,

encore plus malfaisante que la leur. Ou que, tout simplement, ils n'avaient pas aimé son odeur. En tout cas, il savait qu'il avait eu de la chance de s'en sortir à si bon compte.

Un autre jour, il avait vu un vol d'oiseaux si dense que le ciel de midi en était assombri. Il avait cru reconnaître ceux qui avaient harcelé la tribu pendant la traversée des grandes plaines et qui avaient reçu le nom d'oiseaux de sang. Il s'était immobilisé, prêt à repartir en courant pour donner l'alarme, mais les oiseaux avaient semblé se contenter de décrire des cercles dans le ciel, sans jamais descendre plus bas que le sommet des tours les plus élevées.

Cette nuit-là, il arriva à proximité des piliers de pierre verte auprès desquels les trois machines des yeux de saphir montaient la garde et il n'était plus qu'à quelques mètres de l'avenue qui se dirigeait vers la jungle.

Sans idée précise, il commença de se diriger vers la porte méridionale de la cité. Mais au bout de quelques instants, il s'arrêta brusquement. Il venait d'entendre un léger bruit derrière lui, comme une respiration ou un bruit de pas étouffé. Sa main se referma sur la hampe de sa lance. Minbain l'avait-elle suivi ? Ou bien l'un de ces fantômes qui parcouraient

nuitamment la ville ? Il pivota sur lui-même et scruta l'obscurité.

— Qui est là ?

Tout demeura silencieux.

— Je vous ai entendu, reprit Harruel. Approchez pour que je puisse vous voir.

— Harruel ?

C'était une voix d'homme, grave et ferme et familière.

— Qui d'autre cela pourrait-il être ? Est-ce toi, Konya ?

Un gros rire retentit dans les ténèbres.

— Tu as toujours l'ouïe aussi fine, Harruel.

Konya sortit de l'obscurité et s'avança lentement. C'était un homme de haute stature qui arrivait à l'épaule d'Harruel mais qui avait le torse et le dos si musculueux qu'il paraissait plus petit que sa taille. Il était considéré comme le deuxième guerrier de la tribu et tout le monde s'imaginait qu'il était le grand rival d'Harruel et que la jalousie le dévorait. Seuls les deux hommes savaient qu'il n'en était rien. Konya était assez fort pour comprendre qu'il ne servait à rien d'être le plus fort. Il était paisible et discret de nature et ce qu'il éprouvait pour Harruel n'était aucunement de la jalousie, mais un simple respect qui était dans la nature des

choses. Et Harruel vouait à Konya un respect égal tout en sachant qu'il n'était pas son égal.

— Tu te promènes donc aussi cette nuit, dit Harruel.

— Je n'arrivais pas à trouver le sommeil. J'étais couché, mais la lune était trop brillante et m'empêchait de dormir.

— Ce n'était pas un problème dans le cocon.

— Non, dit Konya avec un petit rire. Quand nous dormions dans le cocon, l'éclat de la lune ne nous dérangeait pas.

Ils commencèrent à marcher en silence. Ils se trouvaient dans une rue bordée de bâtiments délabrés mais dont les façades dorées étaient en parfait état. Les châssis vides des fenêtres possédaient encore leurs minces volets ouvragés de pierre blanche. Des portes couvertes d'ornements s'entrouvraient sur le vide et les décombres. Puis les deux guerriers arrivèrent devant un bâtiment dont, à l'inverse, la façade effondrée laissait voir l'intérieur intact. Harruel y pénétra en silence et commença de monter sans savoir ce qu'il cherchait. Konya le suivit sans poser la moindre question.

Ils grimpèrent péniblement un escalier conçu pour les yeux de saphir, aux larges marches si basses qu'il ressemblait plus à une rampe qu'à

un véritable escalier. Au bout d'un moment, Harruel trouva le moyen de monter beaucoup plus vite en gravissant les marches deux par deux et même trois par trois. Tout le long des murs se succédaient des gravures qui troublaient la vue. Quand on les regardait obliquement, elles semblaient représenter des êtres vivants, yeux de saphir, hjjk et autres créatures de l'époque de la Grande Planète, mais vues de face elles se fondaient dans un enchevêtrement de lignes dépourvu de toute signification. Toutes les pièces du bâtiment étaient vides, mais il n'y avait pas un grain de poussière.

L'escalier allait en s'étranglant jusqu'à un passage en spirale qui, après une demi-douzaine de tours, les fit déboucher sur un toit plat de tuiles sombres du haut duquel ils dominaient tout le quartier. La cité s'étendait derrière eux, au nord. De l'autre côté, ils distinguaient la cime des arbres de la jungle miroitant sous l'éclat dur et froid de la lune.

Les branches supérieures des arbres s'agitaient et de petits cris s'en élevaient.

— Des singes, dit Konya.

Harruel acquiesça de la tête. Le petit peuple jacassant et malodorant de la jungle se

balançait dans les branches à un jet de pierre de leur terrasse. Comme il les détestait ! Il sentit le sang lui monter aux oreilles. S'il le pouvait, il parcourrait la jungle d'arbre en arbre et les embrocherait tous, puis il entasserait leurs charognes puantes pour servir de pâture à tous les animaux nécrophages.

— Ils sont répugnants, lança Harruel. Je voudrais tous les tuer ! Heureusement qu'ils restent la plupart du temps à l'écart de la ville.

— J'en vois de temps en temps. Mais pas beaucoup.

— C'est vrai, il y en a quelques-uns qui viennent par ici. Il ne leur est pas difficile d'entrer. Il leur suffit de se balancer pardessus cette place que tu vois en bas et le tour est joué. Par bonheur, il y en a rarement plus de deux ou trois en même temps. Par Yissou, je hais ces sales bestioles !

— Ce ne sont que des animaux sauvages, Harruel.

— Des animaux ? Pour moi, ce n'est qu'une vermine ! Tu les as vus de près, toi aussi. Ils n'ont ni âme ni intelligence !

— Les sentinelles des yeux de saphir prétendent qu'ils sont nos cousins.

Harruel cracha sur les tuiles avec mépris.

— Par Dawinno ! éructa-t-il, comment peux-tu croire de telles sornettes ?

— Ils nous ressemblent un peu.

— A ce compte-là, tout ce qui a quatre membres, une queue et qui marche sur ses pattes de derrière nous ressemble ! Nous sommes humains, Konya, et ce ne sont que des animaux.

— Tu en es vraiment sûr, Harruel ? demanda Konya après un instant de silence. Les yeux de saphir prétendent aussi que nous ne sommes pas humains, que les humains formaient une race entièrement différente et que nous ne sommes que des singes qui ont une trop haute opinion d'eux-mêmes…

— Bien sûr que nous sommes humains, Konya ! Que pourrions-nous être d'autre ? As-tu le sentiment d'être apparenté à ces animaux qui s'accrochent par la queue dans les arbres ?

— Mais les yeux de saphir…

— Que Dawinno emporte les yeux de saphir ! Ce ne sont que des machines qui mentent et qui ne songent qu'à nous compliquer la tâche !

Harruel se tourna vers Konya et braqua sur lui un regard glacial.

— Écoute-moi, dit-il. Nous pensons, nous

parlons, nous avons des livres, nous vénérons nos dieux ; donc nous sommes humains. Pour moi, cela ne fait aucun doute. Et peu importe ce que disent les yeux de saphir. D'ailleurs, ils nous ont laissés pénétrer dans la cité et les prophéties affirmaient que la cité était réservée aux humains qui l'atteindraient à la fin du Long Hiver. L'hiver est terminé et nous sommes entrés avec la permission des trois gardiens. Nous sommes donc ceux qui étaient censés venir ici, c'est-à-dire les humains !

— Koshmar les a obligés à nous laisser entrer.

— Les a *obligés* ? Eux qui détiennent des pouvoirs magiques ? Non, Konya, ce n'est pas l'œuvre de Koshmar. Elle aurait pu leur parler pendant une journée entière ; s'il n'avaient pas été convaincus que nous étions des humains, jamais ils ne nous auraient acceptés. Ils nous ont laissés entrer parce que c'était notre destin, parce que nous pouvions, de plein droit, pénétrer dans leur cité. Et ils le savaient. Ils cherchaient simplement à nous mettre à l'épreuve avec leurs mensonges stupides, à s'assurer que nous avions la force d'âme nécessaire pour revendiquer nos droits. Si Koshmar n'avait pas pris la parole, c'est moi qui

l'aurais fait et les yeux de saphir auraient cédé. Et s'ils n'avaient pas cédé, je les aurais tués tous les trois !

— Tu les aurais tués, Harruel ? dit Konya après un nouveau silence. Eux qui détiennent des pouvoirs magiques ?

— Il y a de la magie dans ma lance, Konya.

— Mais comment peut-on tuer ce qui n'est pas vivant ? Ce ne sont que des machines auxquelles on a donné l'apparence des yeux de saphir.

Harruel secoua distraitement la tête. La discussion ne l'intéressait plus. Plissant les yeux pour se protéger de l'éclat de la lune, il regarda les arbres où s'ébattaient les singes, l'esprit toujours rempli d'une fureur meurtrière.

— Cette cité est pleine de mystères, dit-il après quelques instants de silence. Je m'y sens vraiment mal à l'aise.

— Et moi, je la déteste ! s'écria Konya avec une véhémence inattendue. Je la déteste autant que tu peux détester le peuple de la jungle !

— Pourquoi ? demanda Harruel en se tournant vers lui, l'air étonné.

— C'est une ville morte. Elle n'a pas d'âme.

— Non, dit Harruel, elle vit. Elle est morte et, d'une certaine manière, elle vit. Je la déteste

autant que toi, mais pas parce qu'elle est morte. Elle a une étrange manière de vie qui n'est pas la nôtre. Elle a une âme qui n'est pas une âme comme la nôtre. Et c'est pour cela que je la déteste.

— Morte ou vivante, dit Konya, je donnerais n'importe quoi pour la quitter sur-le-champ. Et j'aurais préféré ne jamais l'avoir connue. D'ailleurs nous n'aurions pas dû venir ici, ajouta-t-il d'une voix qui semblait quêter l'approbation d'Harruel.

— Non, Konya, dit Harruel. Ce n'est pas vrai. Nous avons bien fait de venir. La ville renferme des objets qui nous seront très utiles. Tu sais ce que disent les chroniques ; que nous trouverons à Vengiboneeza d'anciens objets des yeux de saphir qui nous aideront à établir notre domination sur la planète.

— Mais nous sommes déjà là depuis plusieurs mois et nous n'avons rien trouvé !

— Koshmar est trop timorée, dit Harruel avec un haussement d'épaules. Hresh est le seul qu'elle autorise à faire des recherches. La ville est immense et ce n'est qu'un enfant. Je pense que, chaque jour, nous devrions tous explorer les coins et les recoins de la cité. Les objets sont cachés quelque part et, un jour ou l'autre, nous

les trouverons. Puis nous les emporterons loin d'ici. L'important sera de partir dès que nous aurons trouvé ce que nous sommes venus chercher.

— J'ai pourtant l'impression que Koshmar passerait volontiers le restant de ses jours à Vengiboneeza, dit Konya.

— Qu'elle reste, si elle veut !

— Je voulais dire qu'elle nous obligerait tous à rester. La ville devient pour elle comme un nouveau cocon. Elle n'a aucunement l'intention de partir.

— Il faut partir, dit Harruel. La planète nous attend ! Nous sommes les nouveaux maîtres !

— Je crois quand même que Koshmar ne…

— Qu'importe ce que fait Koshmar ! tonna Harruel.

— Qu'as-tu dit, Harruel ? demanda Konya en écarquillant les yeux de surprise.

— Je dis que nous sommes venus dans cette ville pour apprendre comment gouverner la planète du Printemps Nouveau et qu'il nous faut consacrer toute notre énergie à atteindre ce but. Et qu'ensuite nous devrons partir pour accomplir ailleurs notre destinée. Tu détestes Vengiboneeza et moi aussi. Si Koshmar se plaît ici, elle peut y finir sa vie. Quand le moment

viendra, et il viendra bientôt, je guiderai le Peuple hors de la ville !

— Et je te suivrai, dit Konya.

— Oui, je sais que tu le feras.

— Es-tu prêt à emmener tous les autres ?

— Seulement ceux qui auront décidé de partir, répondit Harruel. Seuls les forts et les braves. Les autres peuvent rester, cela m'est complètement égal.

— Alors, tu deviendras le nouveau chef ?

— Le titre de chef est lié à la vie dans le cocon, répondit Harruel en secouant la tête. Et cette vie est terminée. De plus, le chef est toujours une femme. Koshmar peut garder ce titre si cela lui chante, mais il ne lui restera sans doute plus grand monde sur qui exercer son autorité. Moi, je prendrai un autre titre, Konya.

— Quel titre ?

— Je prendrai le titre de roi, dit Harruel.

La longue période de chaleur dont la tribu avait profité depuis son arrivée à Vengiboneeza s'acheva brusquement. Pendant trois jours souffla un violent vent du nord accompagné de bourrasques de pluie glacée. Le ciel vira au noir pour ne plus changer de couleur. La faune ailée luttait rageusement contre le vent. Les oiseaux tentaient de mettre le cap sur l'occident, mais

en vain, car le vent les rabattait vers le sud.

— Une nouvelle étoile de mort s'est écrasée sur la Terre, dit Kalide à Delim. Le Long Hiver est de retour.

Delim rapporta ses paroles à Cheysz en ajoutant qu'elle avait entendu dire que la pluie allait bientôt se transformer en neige.

— Nous allons tous mourir de froid, dit Cheysz à Minbain. Il faut nous calfeutrer comme dans le cocon, sinon nous allons mourir quand le Long Hiver reviendra.

Et Minbain fit venir Hresh et lui demanda ce qu'il pensait de tout cela.

— Était-ce un faux printemps que nous avons connu. Ne serait-il pas prudent d'entreposer de la nourriture dans les caves de la ville pour nous permettre d'attendre la fin de la période de gel ?

Elle dit à son fils que la vie à Vengiboneeza avait été si facile que ce devait être un piège des dieux ; que le soleil allait demeurer caché pendant des mois, ou même des années, et qu'ils périraient tous s'ils ne prenaient pas des mesures immédiates. Comme il leur était impossible de retourner dans leur cocon, Vengiboneeza était leur seul refuge. Mais, malgré la splendeur de la cité, elle se

demandait si Vengiboneeza pourrait leur fournir un abri suffisant pour le cas où le Long Hiver étendrait à nouveau son emprise sur la planète. Si les yeux de saphir n'avaient pas réussi à survivre dans leur capitale, comment la tribu pourrait-elle le faire ?

— Tu t'inquiètes pour rien, mère, dit Hresh en souriant. Nous ne risquons absolument pas de mourir de froid. Le temps s'est détraqué depuis quelques jours, mais il va bientôt s'améliorer.

Mais la rumeur d'inquiétude qui courait en s'amplifiant dans les rangs de la tribu était parvenue aux oreilles de Koshmar. Et le chef convoqua le chroniqueur.

— Devons-nous vraiment craindre le retour du Long Hiver ? demanda-t-elle, la mine lugubre, la tête penchée sur l'épaule et le regard dur. Est-il vrai que le soleil ne brillera plus pendant encore mille ans ?

— Je pense que ce n'est qu'un gros orage.

— Si le temps est aussi mauvais à Vengiboneeza malgré l'abri des bâtiments, ce doit être terrible ailleurs.

— Peut-être, Koshmar. Mais, dans quelques jours, le soleil et la chaleur seront revenus. J'en ai la conviction.

— La conviction ! La conviction ! C'est d'une certitude absolue dont j'ai besoin ! Il doit bien exister un moyen de le savoir !

Hresh la regarda d'un air gêné. Koshmar avait aménagé un nid douillet pour Torlyri et pour elle dans le petit bâtiment trapu au pied de la tour. Dans la pièce remplie de fleurs séchées, des guirlandes de joncs odorants étaient accrochées aux murs et le sol était recouvert de peaux. Mais le vent glacé faisait trembler les fenêtres et pénétrait dans la pièce par les conduits d'aération. Depuis le début, Koshmar avait affirmé que le Long Hiver était terminé. Elle avait consacré toute son énergie à préparer l'abandon du cocon tribal et à entreprendre la longue marche qui les avait menés à Vengiboneeza. Hresh comprit que Koshmar risquait d'être brisée s'il se révélait qu'elle s'était trompée.

Elle avait le plus urgent besoin d'être rassurée par son chroniqueur qui symbolisait la sagesse. Mais que pouvait-il lui dire ? Comme elle, il ignorait tout des vents et des tempêtes. Il était né et avait vécu dans le cocon où le vent ne soufflait jamais. Thaggoran aurait peut-être pu interpréter les présages et expliquer la situation à Koshmar. Grâce à sa longue pratique

des chroniques, Thaggoran avait toujours su faire face à n'importe quelle situation. Mais Thaggoran possédait la sagesse que confère l'âge. Hresh était jeune et avait l'esprit vif, mais ce n'était pas du tout la même chose.

Koshmar avait dit qu'il devait bien exister un moyen de savoir à quoi s'en tenir.

En effet, il y en avait un. Le Barak Dayir pouvait lui apporter la réponse. Depuis le jour où il avait enfin trouvé le courage de sortir la Pierre des Miracles de sa bourse de velours et d'y appliquer son organe sensoriel, il avait procédé avec une prudence inhabituelle pour étendre son contrôle sur le Barak Dayir. Il avait appris à lui donner vie, à libérer toute la puissance magique de sa musique et à laisser cette puissance effleurer son esprit. Mais il n'avait pas osé aller plus loin. Hresh avait compris qu'il risquait d'être submergé, emporté par le pouvoir incompréhensible de la Pierre des Miracles comme un fétu de paille par un torrent. Et il redoutait de ne pouvoir remonter les flots tumultueux de ce torrent. Hresh avait donc lutté de toutes ses forces pour résister à l'irrésistible. Il était resté vigilant, sur la défensive, de manière à pouvoir faire machine arrière quand le chant du Barak Dayir devenait

trop séduisant, trop tentant. Il se laissait entraîner un petit peu plus loin chaque fois qu'il sortait la pierre, mais en prenant soin de ne pas la laisser s'emparer entièrement de son esprit. Hresh savait bien que la maîtrise qu'il avait du mystérieux talisman n'était pas totale.

Cet orage est la punition des dieux pour ma paresse et ma lâcheté, se dit-il, et si l'angoisse de Koshmar tourne en colère, les dieux dirigeront cette colère sur moi. Il faut donc agir au plus vite.

— Je vais interroger la Pierre des Miracles, Koshmar. Et elle me dira ce qu'il y a à craindre de cet orage.

— C'est ce que j'espérais, dit Koshmar.

Hresh regagna en hâte la tour hexagonale qui était devenue le temple de la tribu. Il pénétra dans la salle où il conservait le coffret des chroniques et où il avait pris l'habitude de dormir, car il ne se sentait plus à sa place dans le dortoir occupé par les jeunes célibataires. Sans hésiter, il sortit la Pierre des Miracles de sa bourse. Un coup de tonnerre terrifiant retentit aussitôt.

Hresh enroula son organe sensoriel autour de la pierre et fit rapidement appel à sa seconde vue. Tout retard pouvait être synonyme d'échec.

Il perçut aussitôt la mystérieuse et intense musique qu'il avait déjà entendue en une douzaine d'occasions. Mais cette fois, sachant qu'il ne pourrait pas reculer, il s'ouvrit à elle comme il ne l'avait encore jamais fait. Il laissa la musique le posséder entièrement ; il devint la musique.

Il devint une colonne de son pur qui s'élevait sans résistance jusqu'au toit du monde.

Il monta au-dessus de l'orage. Tel un dieu, il dominait Vengiboneeza. La cité semblait un modèle réduit d'elle-même. La haute chaîne de montagnes qui abritait la ville donnait l'impression de n'être plus qu'une modeste élévation de terrain et la mer qui s'étendait à l'occident était devenue une simple flaque grisâtre ridée par le vent, à demi dissimulée par les noires volutes des nuages. Il aperçut la terre ferme de l'autre côté et, derrière, une autre mer infiniment plus vaste, une surface brasillante qui épousait la courbe de la planète sur une telle étendue que, malgré la hauteur colossale à laquelle il s'était élevé, il n'en apercevait point l'autre rive.

Il voyait le soleil. Il voyait le ciel d'azur au-dessus de l'orage. En tournant son regard vers l'orient, dans la direction où se trouvaient

l'ancien cocon tribal et le fleuve qui coulait à ses pieds, il vit que l'air y était limpide et qu'y régnait toujours la douceur du Printemps Nouveau.

Il n'y avait rien à craindre. Le Barak Dayir lui avait appris ce qu'il voulait savoir. Il pouvait maintenant redescendre et annoncer la bonne nouvelle à Koshmar.

Mais il resta plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Comment renoncer à une telle splendeur. La musique qui était devenue son nouveau moi se répandait majestueusement sur toute la surface de la planète, descendant sur les terres et sur les mers, sur les montagnes et dans les vallées avec une splendeur effrayante. Il tourna la tête vers la lune et projeta dans sa direction une harmonie de sons avec autant d'aisance que le Hresh d'avant eût tendu la main pour cueillir un fruit mûr sur une branche basse. Il sentait qu'il lui serait facile d'envelopper de musique l'astre de la nuit, puis de le faire avancer sur son orbite, ou bien de le rapprocher de la Terre, ou encore de le faire voler en éclats. Mais il pouvait aussi bien l'éviter pour s'enfoncer dans les profondeurs du vide et flotter entre les étoiles. Jamais il n'aurait imaginé qu'un tel pouvoir pût exister. Le Barak

Dayir faisait de l'homme un dieu.

Et Hresh comprit pourquoi le vieux Thaggoran redoutait la Pierre des Miracles et pourquoi il lui avait toujours dit qu'elle recelait des dangers. Non que la pierre voulût du mal à celui qui l'utilisait, mais sa puissance était si grande qu'elle pouvait détruire tout jugement, et celui qui l'utilisait, aveuglé par le caractère divin qu'elle lui conférait temporairement, risquait de se faire du mal tout seul. Le danger était de vouloir aller trop loin.

Au prix de l'effort le plus violent qu'il lui eût jamais fallu faire, Hresh s'obligea à revenir en arrière. Il réintégra son corps. Il renonça à son caractère divin. Il redescendit en lui-même. Et il se retrouva étendu sur le sol de pierre de la salle sacrée, épuisé, couvert de sueur, frissonnant, étourdi.

Au bout d'un moment, il parvint à se relever et replaça la pierre magique dans sa bourse. Il la remit dans le coffret des chroniques dont il ferma toutes les serrures avec le plus grand soin. Il pleuvait à verse, peut-être encore plus fort qu'avant. Et pourtant il avait l'impression que la pluie torrentielle avait quelque peu perdu de sa violence. Le ciel était d'encre, mais, là encore, il croyait discerner de-ci de-là

quelques traînées plus pâles.

Sans se soucier de la pluie, Hresh reprit le chemin de chez Koshmar. Torlyri s'y trouvait aussi et elles étaient blotties l'une contre l'autre comme deux animaux apeurés. Jamais Hresh ne les avait vues ainsi, les yeux écarquillés, claquant des dents, la fourrure hérissée. Elles s'efforcèrent à son arrivée de reprendre un peu d'assurance, mais leur terreur demeurait manifeste.

— Alors, demanda Koshmar d'une voix étouffée, est-ce la fin du monde ?

— De quoi parles-tu ? demanda Hresh avec un regard stupéfait.

— J'ai cru que le ciel allait s'ouvrir en deux… J'ai cru que la foudre allait embraser la montagne…

— Et le fracas du tonnerre… ajouta Torlyri. Comme un gigantesque tambour aux roulements assourdissants…

— Je n'ai rien entendu, dit Hresh. Et je n'ai rien vu. J'étais dans le temple, occupé à chercher les réponses que je devais trouver.

— Tu n'as rien entendu ? demanda Torlyri d'un ton incrédule. Rien du tout ?

Les deux femmes, encore agitées de violents frissons, ne parvenaient manifestement pas à

chasser de leur esprit les images cataclysmiques. Elles ne comprenaient pas comment il avait pu ne rien remarquer.

— Peut-être est-ce la Pierre des Miracles qui m'a protégé du fracas de l'orage, dit Hresh.

Mais il savait que ce n'était qu'une partie de la vérité. Une toute petite partie. C'est lui qui était à l'origine du déchaînement des éléments. C'est lui qui avait appelé le tonnerre et la foudre en utilisant et peut-être en abusant du pouvoir de la Pierre des Miracles. Il n'avait pas entendu les bruits terrifiants de l'orage dans toute sa violence, car il *avait été* l'orage dans toute sa violence.

Mais il valait mieux qu'elles ne le sachent pas.

— J'ai l'assurance que tu cherchais, dit-il simplement à Koshmar. Le Barak Dayir m'a montré les limites de l'orage. Le ciel est dégagé à l'est comme à l'ouest et, dans les contrées voisines, il fait encore beau et chaud. Le Long Hiver n'est pas de retour et il n'y a pas eu de nouvelle étoile de mort. Ce n'est qu'un orage, Koshmar. Un orage très violent, mais qui ne durera plus très longtemps. Il n'y a rien à craindre.

De fait, quelques heures plus tard, le vent

retomba, la pluie s'apaisa et des échappées de ciel bleu apparurent entre les nuages noirs.

8-Une seule chose extraordinaire à la fois

Quand l'orage fut passé, le temps redevint encore plus chaud qu'avant. Les versants de la montagne dominant la cité se couvrirent de fleurs multicolores et, dans l'air embaumé, les arbres se mirent à pousser si vite que leurs branches s'allongeaient presque à vue d'œil. Comme si le ciel ténébreux, les torrents de pluie et les hurlements du vent n'avaient été que les dernières convulsions de l'agonie du Long Hiver, comme si le Printemps Nouveau, ayant fait sa véritable apparition, devait enfin s'installer d'une manière définitive.

Mais Koshmar était en plein désarroi et sa détresse ne faisait que s'accentuer de jour en jour.

Elle avait trouvé dans un lieu à moitié en ruine de la cité un petit coin retiré qu'elle nommait sa chapelle et qui était si secret que même Torlyri en ignorait l'existence. C'est dans cet endroit qu'elle se rendait quand elle était en proie au doute et qu'elle avait besoin de demander conseil aux dieux ou à celles qui l'avaient précédée à la tête de la tribu. C'était un peu pour elle l'équivalent de la pierre noire

de la grande salle du cocon.

Au début, la chapelle était pour elle une distraction, une diversion à ses soucis. Elle s'y rendait très irrégulièrement et pouvait oublier son existence pendant plusieurs semaines d'affilée. Mais maintenant Koshmar y allait presque quotidiennement. Elle s'y rendait furtivement aux premières heures du jour, très tard le soir, ou même au beau milieu de la journée, esquivant les audiences auxquelles sa fonction de chef l'astreignait.

Pour rejoindre sa chapelle, Koshmar prenait d'abord la direction de l'orient et des montagnes, puis elle bifurquait vers le nord en longeant les vestiges d'une tour noire à l'aspect rébarbatif et descendait un escalier impressionnant composé de cinq volées de marches, qui donnait sur une grande place en forme de soucoupe et dallée de marbre rose. Du côté opposé de la place s'élevaient cinq arches intactes et les restes de six autres. Ces onze arches donnaient accès à onze salles où devaient jadis se dérouler d'importantes cérémonies. Maintenant, elles étaient vides, mais, à l'exception de deux ou trois, elles étaient encore ornées de merveilleuses sculptures dorées montrant des corps presque

humains avec un soleil en guise de visage, des animaux fabuleux aux membres interminables ou des guirlandes entrelacées de plantes mystérieuses. Des portes pivotantes donnaient accès à ces onze salles.

Koshmar avait découvert par hasard le mécanisme commandant l'ouverture des portes et, parmi les onze salles, elle avait choisi celle du milieu pour en faire sa chapelle. Elle y avait élevé un petit autel autour duquel elle avait disposé un certain nombre d'objets rituels ou pourvus d'une valeur sentimentale. C'est dans ce lieu qu'elle priait en secret et qu'elle invoquait les dieux, ou, plus fréquemment, Thekmur, son prédécesseur à la tête de la tribu.

Koshmar se couvrit le visage du masque ivoire, plat et luisant, de l'ancien chef Sismoil, où des fentes très étroites étaient ménagées pour les yeux. Puis elle s'agenouilla et réunit en bouquet quelques fleurs séchées qu'elle fit brûler. La fumée odorante s'éleva vers Thekmur.

— Combien de temps doit-il encore s'écouler avant qu'il nous soit donné de découvrir ce que nous sommes venus chercher ici ? demanda-t-elle. Ô Thekmur, toi qui demeures maintenant auprès des dieux, dis-moi ce qu'ils nous réservent ! Et dis-moi quel sort m'est réservé, ô

Thekmur !

Koshmar eut l'impression de voir l'âme de Thekmur flotter devant elle. Chaque fois qu'elle l'invoquait, la forme de Thekmur était un peu plus visible et elle espérait que le jour viendrait où ces apparitions auraient la même réalité palpable que sa propre chair.

Thekmur était une petite femme râblée, d'une grande force physique aussi bien que mentale, à la fourrure grisâtre et au regard calme et ferme. Elle avait aimé un grand nombre d'hommes, mais aussi de nombreuses femmes, et elle avait guidé la tribu avec une compétence sereine jusqu'à son jour de mort. Et elle avait franchi sans trembler le sas du cocon. Koshmar avait parfois le sentiment de n'être qu'une pâle copie de Thekmur, une médiocre remplaçante de la disparue, mais ces moments de pessimisme étaient assez rares.

— Les dieux ne veulent rien me dire, confia-t-elle à Thekmur. J'ai envoyé Hresh dans la ville et il ne trouvait rien. Et maintenant qu'il a trouvé quelque chose, cela ne nous a encore servi à rien. Il y a eu un terrible orage, le ciel s'est ouvert en deux et les éclairs nous ont aveuglés. Explique-moi ce que tout cela signifie ! Dis-moi ce que nous attendons ici !

Réponds-moi, ô Thekmur ! Réponds-moi, cette fois, je t'en conjure !

L'image de Thekmur fut noyée dans les volutes de fumée et elle s'évanouit. Et Thekmur ne parla point ou, si elle parla, Koshmar ne l'entendit pas.

Koshmar avait pris conscience que, ces derniers temps, elle s'abandonnait peu à peu à un sombre désespoir, ou tout au moins qu'elle sombrait dans un état voisin du désespoir. La vie à Vengiboneeza semblait s'être figée et le bonheur qu'elle avait éprouvé dans les premiers temps à organiser l'installation de la tribu dans la ville n'était plus qu'un lointain souvenir.

Dans le cocon, tout était immobile, statique, figé. Tout le monde le savait et nul ne le remettait en question. Les habitants du cocon grandissaient, faisaient ce qu'on leur disait de faire, suivaient les commandements des dieux et savaient qu'ils mourraient à leur heure et que d'autres prendraient leur place. Ils comprenaient dès leur plus jeune âge que leur vie serait tout entière contenue entre les parois de pierre de leur refuge et qu'elle ne serait pas fondamentalement différente de celle qu'avaient menée avant eux tous leurs ancêtres depuis des centaines de milliers d'années. L'unique but de

chacun des maillons de l'immense chaîne s'étirant de l'époque de la Grande Planète à la venue tant espérée du Printemps Nouveau était de perpétuer l'existence du Peuple. Nul ne s'attendait à voir en personne le Printemps Nouveau ; nul n'imaginait vivre un jour à l'extérieur du cocon.

Mais le Printemps Nouveau était bel et bien arrivé. Le monde s'était épanoui comme une fleur et la tribu s'y était hardiment engagée. La première étape prescrite par les textes sacrés était la cité de Vengiboneeza, mais elle ne leur avait apporté jusqu'alors qu'impatience, anxiété et désarroi. Leur humanité même avait été mise en doute par les sentinelles artificielles des yeux de saphir et si, pour Koshmar, leurs allégations n'étaient qu'un tissu de mensonges, elle soupçonnait que pour certains la question n'était toujours pas résolue et qu'elle était la source d'une profonde angoisse.

— Comment puis-je faire avancer les choses ? demanda Koshmar. Ma vie s'écoule et je voudrais étreindre la planète tout entière, maintenant qu'elle est à nous. Je brûle d'impatience, Thekmur, je me sens aussi entravée que si j'étais encore dans le cocon !

Une partie d'elle-même aspirait à quitter

Vengiboneeza et à reprendre la route, sans savoir pour autant quelle direction suivre, mais en même temps elle était sous le charme puissant de la cité des yeux de saphir et redoutait de la quitter.

Koshmar n'ignorait pas qu'une grande partie des membres de la tribu s'y plaisaient. Mais ils étaient ainsi faits qu'ils se seraient plu n'importe où. Ils avaient troqué l'espace exigu du cocon contre l'immensité d'une ville et ils vivaient bien. Les jardins qu'ils y cultivaient produisaient une nourriture abondante et les guerriers rapportaient toute la viande nécessaire des pentes de la montagne, baptisée le Mont du Printemps par Hresh, qui regorgeaient de gibier et où la chasse était facile. Ils traversaient une période de bonheur ; ils s'accouplaient, ils chantaient, ils jouaient. Les couples se formaient et leurs premiers enfants venaient au monde. La tribu comptait déjà plus de soixante-dix individus et de nouvelles naissances étaient proches. Tous ces nouveaux venus, débarrassés de la fatalité de la limite d'âge, pouvaient espérer couler des jours heureux et paisibles.

Mais tous n'avaient pas la même placidité. Harruel grillait manifestement d'impatience et

aspirait à un changement. Konya et certains des jeunes gens, Orbin en particulier, semblaient subir de plus en plus son influence. A mesure qu'il approchait de l'âge adulte, Hresh devenait de plus en plus énigmatique. La jeune Taniane s'était brusquement mise à faire courir des rumeurs en prenant des airs de conspiratrice et l'ambition brillait dans ses prunelles. Mais que cherchait-elle exactement ?

Torlyri elle-même semblait bizarre, plus distante. Koshmar et Torlyri ne s'adonnaient plus que rarement au couplage et les tensions étaient si fortes que leur union ne leur procurait plus guère de satisfaction. Koshmar savait que Torlyri aurait aimé trouver un compagnon, mais qu'elle se retenait de le faire, soit parce qu'elle pensait que cela aurait nui à ses relations avec Koshmar, soit parce qu'elle estimait que sa fonction de femme-offrande lui interdisait d'être également compagne et mère. Mais peut-être pensait-elle simplement ne pas pouvoir trouver son égal parmi les hommes de la tribu, après avoir été leur prêtresse pendant si longtemps. Quoi qu'il en fût, Torlyri était profondément troublée et le trouble de sa compagne de couplage ne pouvait que rejaillir sur Koshmar.

— Que puis-je faire pour que tu me parles ? demanda-t-elle à Thekmur. Dois-je faire une offrande spéciale à l'un des dieux ? Dois-je entreprendre un pèlerinage ? Dois-je faire venir Torlyri ici pour m'unir à elle et t'invoquer pendant notre couplage ?

A ce moment-là, un petit animal se glissa dans la salle par une brèche du mur. Il avait un corps allongé recouvert d'écaillés bleutées, de longues et frêles pattes et de grands yeux dorés. Il s'immobilisa en voyant Koshmar et huma l'air en se dressant sur ses pattes, puis il braqua sur elle le regard limpide et serein de ses grands yeux dorés empreints de douceur.

— Est-ce que quelqu'un t'envoie ? demanda Koshmar dans le silence de son oratoire.

L'animal continua de l'observer en humant l'air.

— A quelle race appartiens-tu ? Hresh le saurait, ou ferait semblant de le savoir, et il te trouverait un nom. Mais, moi aussi, je peux te donner un nom. Tu es un thekmur, n'est-ce pas ? Est-ce que ce nom te plaît ? Thekmur était un grand chef, tu sais, et, comme toi, elle n'avait peur de rien.

Elle crut voir le thekmur esquisser un sourire.

— Et elle avait une très grande résistance, tout comme toi sans doute, poursuivit Koshmar. Car, malgré ton apparente fragilité, tu as survécu au Long Hiver. Les yeux de saphir, les seigneurs des mers et tous les autres ont péri, mais toi tu es encore là. Rien ne t'effraie. Rien n'est trop dur pour toi. Je vais suivre ton exemple, petit thekmur.

Le sol se mit brusquement à trembler et toute la salle commença à osciller. En d'autres circonstances, Koshmar se fût certainement précipitée vers la porte pour gagner l'air libre, mais elle vit que le thekmur demeurait à la même place, de l'autre côté de l'autel. Elle décida d'en faire autant et attendit calmement la fin du séisme. Tout fut terminé en quelques secondes et le petit animal sortit dignement de la chapelle. Koshmar le suivit à l'extérieur et constata que les dégâts se limitaient à la chute de la corniche d'un bâtiment en ruine.

C'est un présage, songea Koshmar. Une manifestation des dieux pour me rappeler qu'ils veillent sur moi, qu'ils sont omniprésents et tout-puissants, que leurs desseins sont bienveillants et qu'en temps voulu, ils me feront connaître leur volonté.

Le séisme qui avait suivi l'orage de si près

persuada Hresh que le moment était enfin venu de retourner dans les entrailles de l'esplanade aux trente-six tours. Ces signes étaient trop évidents, trop impérieux pour qu'il n'en tînt pas compte. Ils ne pouvaient être que le fait des dieux. Il lui appartenait donc maintenant de faire usage de la Pierre des Miracles pour avoir accès aux connaissances conservées dans la salle souterraine.

— Prépare-toi, dit-il un beau matin à Haniman. C'est pour aujourd'hui. Nous allons redescendre dans la salle des sculptures.

Et ils se mirent en route vers Emakkis Boldirinthe. Très haut dans le ciel dégagé et ensoleillé, ils virent passer de grands vols d'oiseaux pourpres au long bec emmanché d'un long cou. Haniman gambadait et poussait des cris de joie, tellement il avait hâte de retrouver les mystères de la salle souterraine.

Ils pénétrèrent dans la tour où se trouvait la dalle de pierre. Haniman se précipita aussitôt vers la pierre noire et s'accroupit comme il l'avait fait la première fois afin que Hresh pût grimper sur ses épaules pour atteindre la poutrelle métallique commandant le mouvement de la dalle. Mais Hresh lui fit signe de s'écarter. Il s'était muni d'un bâton et n'avait

pas besoin de l'aide d'Haniman.

— Attends-moi ici, dit-il. Je vais descendre seul.

— Mais, Hresh, moi aussi je veux voir ce qu'il y a en bas !

— Je m'en doute. Mais moi je veux être sûr de pouvoir en sortir. La dernière fois, la dalle est remontée toute seule et je n'aimerais pas que cela se reproduise. Tu vas rester ici et, quand je t'appellerai, tu frapperas sur la poutrelle avec le bâton pour me faire remonter.

— Mais…

— Fais ce que je te dis ! lança sèchement Hresh en donnant un petit coup sur la poutrelle.

La dalle se mit en mouvement avec un bruit sourd et force grincements. Hresh lança vivement le bâton à Haniman qui, l'air renfrogné, le regardait disparaître dans les profondeurs du sol.

La lumière ambrée jetait un éclairage mouvant et sépulcral sur la gigantesque population statuaire qui se pressait le long des parois de la chambre souterraine. Hresh se sentit d'abord glacé d'effroi, puis il remplit ses poumons d'un air âcre et vicié et se précipita vers la machine qui se trouvait au fond de la galerie.

Il sortit rapidement le Barak Dayir de sa bourse de velours et enroula précipitamment son organe sensoriel autour du talisman. L'étrange musique de la pierre emplit aussitôt son âme et il perçut un carillon lointain et une clameur alanguie ponctuée de notes alertes et cuivrées.

Il commençait à mieux savoir utiliser le talisman. Cette fois, il n'y eut point d'orage et, au lieu de s'élever vers le firmament, il étendit latéralement et en tous sens le rayon de ses perceptions afin de pouvoir embrasser toute la cité de Vengiboneeza. Et il comprit que la ville était constituée d'un ensemble de cercles imbriqués, des centaines de cercles de toutes tailles qu'il perçut aussi distinctement que s'il s'agissait d'une demi-douzaine de lignes droites dessinées sur le sol. Des points de lumière rouge brillaient en de nombreux endroits sur le pourtour des cercles.

Hresh décida de ne pas s'occuper de ces points rouges pour le moment. Il lui fallait se concentrer uniquement sur les boutons et les leviers de la machine. Il saisit les mêmes boutons que la fois précédente – il y voyait encore la marque de la chaleur de ses mains qui émettait des pulsations d'un jaune vif – et

appuya à fond.

Une force irrésistible s'empara aussitôt de lui, le fit tournoyer comme un grain de poussière et le projeta dans un autre univers.

La Grande Planète lui apparut dans toute sa splendeur.

Il se trouvait encore à Vengiboneeza, mais ce n'était plus la Vengiboneeza des ruines. C'était la cité grouillante de vie et, cette fois, il ne s'agissait pas d'une vision fugitive. Tout était bien vivant, tangible, tout avait la densité irréfutable du réel.

La cité était nimbée de l'éclat de sa propre vitalité et il se trouvait partout à la fois, flottant dans toutes les rues, observateur invisible sur l'immense place du marché, longeant les quais de marbre, survolant les villas étagées sur les pentes verdoyantes.

J'y suis, songea-t-il. J'y suis réellement. J'ai franchi les abîmes et traversé les tourbillons du temps et je suis dans le cœur de la Grande Planète.

Il se demanda s'il lui serait possible de retourner dans son propre monde et il se rendit compte que cela lui était parfaitement égal.

Partout où il portait son regard, il voyait des multitudes d'yeux de saphir. Ils se déplaçaient

calmement, marchaient d'un pas assuré, déambulaient bras dessus, bras dessous. Pourquoi n'auraient-ils donc pas eu cette sérénité et cette assurance ? N'étaient-ils pas les maîtres de la planète ? Hresh les considérait avec un profond respect mêlé de crainte. Comme leur aspect était terrifiant, avec leurs énormes mâchoires, leurs myriades de dents brillantes, leur corps couvert de grosses écailles vertes et leurs yeux de saphir globuleux ! Ils plastronnaient dans les rues, dressés sur leurs puissantes pattes de derrière, soutenus par leur énorme queue. Mais quelque redoutable que fût leur aspect, il n'était guère possible de songer à eux comme à des animaux, car dans leurs yeux brillait la flamme d'une vive intelligence. Leur crâne allongé était fortement bossué et Hresh percevait la puissance d'un cerveau fonctionnant sans relâche.

Ce cerveau était paresseusement irrigué par un fluide froid voisin du sang, mais qui n'était pas du sang. Et l'esprit des yeux de saphir n'avait rien de froid ni d'indolent. Hresh percevait de tous côtés le fracas de ces esprits en mouvement. Marchands, poètes et philosophes, savants et maîtres ès sciences et ès sagesse ; tous, à tout moment du jour et de la

nuit, s'employaient à enregistrer, à analyser, à réfléchir. Et Hresh comprenait plus clairement que jamais à quel point la tâche de créer et de perpétuer une civilisation était écrasante. Il prenait conscience de la somme de réflexions nécessaires, du nombre de données à rassembler, à emmagasiner et à diffuser, de la difficulté à organiser la planification et l'exécution. Plus Hresh observait les yeux de saphir, plus la vie du Peuple, avec son cocon minuscule, ses chroniques dérisoires, ses pauvres traditions orales et ses coutumes consacrées, lui paraissait étriquée. Même lorsque les yeux de saphir se détendaient dans leurs bassins de pierre rose, ils s'adonnaient à l'étude, à la méditation ou à des discussions passionnées. Avait-il jamais existé une race comme la leur ? Comment se pouvait-il qu'ils eussent les mêmes ancêtres que des animaux aussi obtus et indolents que les lézards et les serpents ?

Et Hresh ne cessait de se demander pourquoi ils avaient accepté la mort du Long Hiver alors qu'ils étaient certainement en mesure de se protéger du cataclysme qui avait dévasté la planète.

Mais il n'y avait pas que des yeux de saphir

dans l'antique cité de Vengiboneeza. Les cinq autres peuples étaient également présents.

Il voyait des hjjk, froids, distants, qui restaient groupés en longues files d'une cinquantaine ou une centaine d'individus et percevait les sèches émanations de leur esprit austère et le petit cliquètement de leur âme desséchée. Comme il était facile de les détester ! Toute notion d'individualité leur était étrangère. Chacun d'entre eux n'était qu'une composante de l'entité formée par le groupe des hjjk et chacun de ces groupes n'était lui-même qu'une composante de l'ensemble de la race des hjjk.

Il émanait également d'eux la conviction de leur permanence et de leur supériorité. *Nous serons encore là quand vous aurez disparu,* proclamait avec arrogance le moindre mouvement de leurs antennes. Et ils dissimulaient à peine qu'ils eussent considéré comme une aubaine la disparition immédiate de toutes les autres races. Et pourtant nul ne semblait supporter à contrecœur la présence inamicale du peuple d'insectes et Hresh les voyait activement occupés à commercer.

Il y avait aussi des représentants des végétaux, le fragile peuple-fleur, réunis en

petits groupes sous des porches ensoleillés. Les pétales de leur visage étaient jaunes, rouges ou bleus et, au centre, s'ouvrait un unique œil doré. Leur corps était constitué d'une robuste tige centrale et de membres beaucoup plus souples. Leur voix n'était qu'un chuchotis accompagné de force bruissements de feuilles et mouvements de branches. Tout leur être était empreint d'une douce poésie.

Hresh se demandait par quel miracle des plantes avaient pu apprendre à parler et à se déplacer. Il pouvait lire dans l'âme des végétaux et il percevait en eux les fibres noueuses et les masses nerveuses d'un véritable petit cerveau, une sorte de noyau situé au point de jonction des pétales de la tête avec la tige centrale. Pendant toute la traversée du continent, Hresh n'avait pas rencontré une seule plante pourvue d'un cerveau, mais les végétaux qu'il avait devant les yeux étaient des créatures qui existaient dans un passé très reculé. Les rigueurs du Long Hiver les avaient fait disparaître de la surface de la planète et aucune autre espèce analogue n'avait sans doute pu survivre jusqu'à l'âge du Peuple.

La présence des mécaniques était beaucoup moins discrète. Hresh voyait les créatures

métalliques articulées, à la tête en forme de dôme, en train de s'affairer aux quatre coins de la cité. Ils construisaient, réparaient, nettoyaient, démolissaient. Ils étaient donc au service des yeux de saphir, mais ils avaient en même temps un esprit bien développé et une conscience aiguë de leur existence. Même s'il ne s'agissait que de machines, Hresh les trouvait beaucoup plus compréhensibles que les hjjk. Chacun d'eux était une individualité dotée d'un identité distincte dont il n'était pas peu fier.

Les seigneurs des mers étaient en beaucoup plus petit nombre, mais Hresh soupçonnait que c'était dû aux difficultés qu'ils éprouvaient à se déplacer sur la terre ferme. Ces êtres solidement charpentés, au pelage brun, ras et soyeux, au corps gracieusement fuselé, avaient des membres courts en forme de nageoires. Ils respiraient l'air de Vengiboneeza sans paraître en souffrir outre mesure, mais il s'agissait à l'évidence d'habitants de la mer. Chacun d'eux était installé dans une sorte de char astucieusement conçu qu'il manipulait adroitement à l'aide de ses nageoires. Ils se trouvaient essentiellement regroupés dans les quartiers situés en bordure de la mer, où ils fréquentaient les tavernes, les boutiques et les

restaurants. Ils présentaient un aspect hardi et hautain, comme si chacun d'eux se considérait comme un prince parmi les princes. Et peut-être en était-il ainsi.

Hresh flottait dans la cité flamboyante et la Grande Planète étincelait de tous les feux de sa splendeur. Ce qui n'existait dans les chapitres les plus anciens des chroniques qu'en tant que vagues souvenirs de souvenirs avait pris vie devant ses yeux. Il avait le sentiment qu'en dehors de l'époque de sa vision, le temps était aboli. Hresh contemplait le monde tel qu'il était avant le cataclysme, au faîte de sa civilisation, quand les miracles étaient quotidiens.

Il était devenu un citoyen de ce monde. En parcourant les rues de l'antique Vengiboneeza, il s'arrêtait de loin en loin pour saluer quelque dignitaire de la race des yeux de saphir, pour échanger des plaisanteries avec un groupe de végétaux babillards et rougissants, pour laisser passer un seigneur des mers dans son char rutilant. Il savait que le lieu où il se trouvait était le nombril de l'univers, à la convergence de toutes les époques de toutes les étoiles. Jamais il n'y avait rien eu de tel dans l'univers. C'était un privilège unique, exceptionnel qui lui était accordé. Il voulait parcourir toutes les

rues, inspecter tous les bâtiments, tout voir et tout comprendre. Il vivrait dorénavant dans deux mondes et conserverait, si c'était possible, son appartenance à la cité condamnée d'un passé si lointain.

Si c'est un rêve, songeait-il, c'est le plus beau qu'il ait jamais été donné à quiconque de faire.

Tout ce qu'il voyait n'avait guère de ressemblances avec la Vengiboneeza qu'il connaissait. Pas plus d'une demi-douzaine des somptueux édifices qu'il contemplait n'avait franchi les éternités. Tout ou presque était différent, jusqu'au tracé des rues. Il était sûr d'être à Vengiboneeza, car la situation de la ville entre la mer et la montagne n'avait pas changé, mais elle avait dû être construite et reconstruite à de nombreuses reprises au fil des millénaires. Il la percevait avec force comme une entité douée de vie et changeante, comme une créature gigantesque qui respirait et bougeait.

De plus en plus pénétré de la complexité de la Grande Planète, Hresh se sentait découragé à l'idée de la tâche écrasante qui attendait le Peuple s'il avait un jour l'ambition d'égaler les réalisations de cette civilisation disparue. Mais il se répétait que tout cela ne s'était pas

construit en une journée, que c'était le fruit du labeur d'une multitude d'individus, étalé sur des millénaires et que, si on lui en laissait le temps, le Peuple pourrait faire aussi bien.

Flottant tel un spectre, il poursuivait son exploration de la ville dont il examinait les moindres recoins, s'efforçant de ne rien laisser de côté, redoutant le moment où cette vision lui serait arrachée comme la précédente.

Et, au bout d'un moment, Hresh se rendit compte qu'il y avait encore quelque chose qu'il n'avait pas vu.

Mais où sont ceux de ma race ? se demanda-t-il brusquement.

Il recompta soigneusement. Des Six Peuples mentionnés dans les chroniques et qui avaient pacifiquement partagé ce monde évanoui, il en avait vu cinq : les yeux de saphir et les hjjk, les végétaux, les mécaniques et les seigneurs des mers. Le sixième et dernier Peuple était celui des humains. Mais il n'en avait vu nulle trace. Ébloui par la splendeur et la nouveauté de ce qu'il contemplait, il n'avait pas encore remarqué leur absence. Hresh recommença de fouiller la cité jusqu'aux faubourgs les plus éloignés ; mais toujours pas d'humains. Il traversa les vastes places de la ville, remonta les grands

boulevards, pénétra dans les tavernes du port et se glissa dans les somptueuses villas bâties à flanc de montagne en espérant apercevoir la masse sombre d'une épaisse fourrure percée de deux yeux vifs ou un organe sensoriel fièrement dressé. Rien. Absolument rien. Comme si l'humanité avait été totalement inconnue dans l'antique et resplendissante Vengiboneeza.

Mais, dans le cours de ses recherches, Hresh rencontrait de-ci de-là des créatures qui lui étaient familières. Ces êtres étrangement frêles étaient disséminés dans la cité par petits groupes de deux ou trois, comme des pierres précieuses sur une grève. Grands et minces, ils se déplaçaient sur leurs jambes comme le Peuple. Ils avaient le crâne haut et arrondi, des lèvres minces, une peau pâle dépourvue de fourrure et des yeux brillant d'une mystérieuse teinte violette. Il émanait d'eux un sentiment de puissance immémoriale, enraciné dans une écrasante et complaisante conscience de leur valeur.

Hresh avait déjà vu des représentations de ces êtres le long des parois de la salle souterraine où avait commencé son voyage dans le temps. Et il en avait également vu un dans le cocon : cette créature énigmatique qui

avait dormi si longtemps sans jamais se mêler à la vie de la tribu. C'était le peuple des Faiseurs de Rêves. En les reconnaissant au milieu des statues, Haniman avait innocemment demandé s'ils étaient l'un des Six Peuples et Hresh lui avait répondu que non, qu'ils devaient être venus d'une autre étoile. Mais, maintenant, il n'en était plus aussi sûr. Et l'horrible vérité commençait à se faire jour dans son âme.

Il voyait les mystérieuses et distantes créatures se déplacer silencieusement par la ville, tels des rois, tels des dieux, en donnant l'impression de flotter juste au-dessus du sol. Et Hresh arriva devant un édifice sombre et massif qu'il reconnut aussitôt. C'était celui qu'il avait baptisé la Citadelle, l'austère construction dépourvue d'ouvertures, majestueusement posée au sommet d'une éminence et qui ne différait en rien de celle qu'il connaissait. Les Faiseurs de Rêves se trouvaient par dizaines dans ce qui devait être leur lieu de réunion, ou peut-être un palais. Ils ne lui prêtaient aucune attention. Hresh les regardait s'approcher du bâtiment, avancer leurs longs doigts vers les murailles et les traverser aussi aisément qu'un voile de brume. Et c'est de la même manière qu'ils en sortaient.

Hresh projeta son esprit vers eux, il se glissa à l'intérieur de leur aura éclatante et s'enfonça sous le voile mystérieux dont leur âme était enveloppée.

Il pénétra au plus profond d'eux et il comprit leur nature. Le choc de la découverte fut si violent qu'il le jeta au sol et il se retrouva recroquevillé par terre, comme si une main gigantesque lui écrasait le dos.

Et il entendit résonner dans sa tête les paroles du gardien artificiel des yeux de saphir : Vous n'êtes pas des humains. Il n'y a plus d'humains. Vous êtes des singes, ou les descendants de singes. Les humains ont disparu de la surface de la planète.

Avait-il donc dit vrai ? Oui, cela ne faisait aucun doute.

Les humains, Hresh les avait devant les yeux. Les humains étaient ces êtres pâles, aux membres allongés et au corps sans fourrure, ces Faiseurs de Rêves à l'allure spectrale qui se mouvaient comme des fantômes dans la Vengiboneeza d'antan.

En lisant dans leur âme, il avait découvert la vérité. Et cette vérité, il fallait la regarder en face.

Il sentit leur antiquité. La lignée infinie dont

ils étaient issus et qui remontait si loin dans le temps qu'il eût été incapable de trouver un nom pour ces millions d'années, ces éternités. Il vivaient sur cette planète depuis que la vie s'y était développée et Hresh se sentait écrasé par le poids phénoménal de leur passé, par le fardeau inimaginable de leur histoire. Il contempla dans leur âme l'incroyable succession de royaumes et d'empires qui avaient été bâtis et s'étaient effondrés avant d'être rebâtis. Il vit un cortège de rois et de reines, de conquérants, de poètes et de chroniqueurs, et la pléthore de leurs réalisations, si prodigieuses qu'elles défiaient la compréhension. Assurément, ils étaient des dieux. Car, comme les dieux, ils avaient le pouvoir de créer, puis de se détourner de leurs créations, le pouvoir de laisser tomber dans un éternel oubli leurs plus admirables réalisations, puis de tout reprendre au commencement.

Plutôt que les yeux de saphir, un tel peuple ne pouvait qu'être le véritable maître de Vengiboneeza.

Mais il n'en était rien. Les humains n'étaient pas les maîtres. Ils n'en avaient nullement besoin. Aux yeux de saphir incombaient les responsabilités du gouvernement et de la

planification, aux mécaniques la charge des travaux, aux hjjk, aux seigneurs des mers et aux végétaux les diverses activités commerciales indispensables à la vie de la Grande Planète. Les humains se contentaient *d'être*. Cette race si ancienne, mais sur son déclin, se complaisait dans l'évocation de sa splendeur d'antan. Cette planète leur avait appartenu, à eux seuls, et seul leur regard révélait qu'ils avaient conservé le souvenir de leur hégémonie passée et qu'ils ne regrettaient pas d'y avoir renoncé, car cette renonciation avait été volontaire. Peut-être les cinq autres races étaient-elles une de leurs lointaines créations, car toutes, y compris les yeux de saphir, s'inclinaient devant eux. Oui, ils étaient certainement des dieux, car chaque fois que Hresh effleurait l'esprit de l'un d'eux, il éprouvait ce qu'il imaginait devoir éprouver en effleurant l'esprit de Dawinno ou de Friit.

Mais au bout d'un certain temps, il fut incapable de demeurer plus longtemps en contact avec eux. Il s'écarta comme il se fût écarté d'une flamme trop vive et s'éloigna pour poursuivre ses recherches.

Il y avait encore bien d'autres races dans la cité, en nombre encore plus réduit que les humains. D'étranges créatures de toutes sortes,

à l'aspect parfois saisissant. Certaines n'avaient que quatre ou cinq représentants, d'autres un seul. Elles ne ressemblaient à rien de ce que l'étude des chroniques l'avait préparé à rencontrer. Hresh vit ainsi des êtres dotés de deux têtes et de six jambes et d'autres dépourvus de tête, mais munis d'une forêt de bras. Il vit des êtres pourvus de milliers de dents aussi pointues que des aiguilles et distribuées autour d'une bouche béante ouvrant sur leur estomac, d'autres qui vivaient dans des cuves scellées et d'autres encore qui flottaient comme des bulles au-dessus du sol. Il vit des créatures extraordinairement pesantes dont chaque pas faisait trembler la terre et d'autres si légères, si virevoltantes que l'œil avait de la peine à suivre leurs mouvements. Il percevait clairement chez toutes ces créatures la lumière de l'intelligence, même si cette intelligence était différente de ce qu'il connaissait et même si les émanations de leur âme étaient troublantes et mystérieuses.

Hresh supposa que ces êtres étaient des créatures venues d'autres étoiles. Des visiteurs en provenance des mondes qui gravitaient autour des froides et brillantes lumières semées dans le ciel nocturne. A l'époque de la Grande

Planète, les allées et venues de voyageurs devaient être nombreuses entre les étoiles.

C'est peut-être l'un de ces étrangers qui avait apporté la Pierre des Miracles grâce à laquelle cette vision était possible.

Et nous ? se demanda-t-il. Le Peuple est-il donc totalement absent de cette glorieuse cité ?

Oui. Il n'y en avait pas la moindre trace. Le Peuple n'était pas là.

C'était véritablement accablant. Les siens n'avaient aucune part à la grandeur et à la splendeur de la Grande Planète.

Hresh s'efforça de comprendre et d'accepter cette réalité. Il se dit que la scène qu'il avait devant les yeux remontait à un passé extraordinairement reculé, bien avant la venue des étoiles de mort. Il se dit que les peuples venaient peut-être au monde comme le faisaient les individus. Il se dit qu'à l'époque où il s'était trouvé projeté, sa race n'existait peut-être pas encore.

Mais ce n'était qu'une mince consolation. La vérité profonde se répercutait dans son âme avec d'affreuses résonances. *Vous n'êtes pas des humains. Vous êtes des singes, ou les descendants de singes.*

Il en avait la preuve sous les yeux, mais il ne

parvenait pas à l'accepter. Pas des humains ? Pas des humains ? Les mots tourbillonnaient dans sa tête. Hresh savait ce que cela signifiait d'être humain, ou il croyait le savoir, et se sentir exclu de cette chaîne remontant à la nuit des temps était une souffrance insupportable. Il se sentait partir à la dérive, comme si toutes les racines qui l'attachaient au monde avaient été tranchées d'un coup. Pendant un long moment, il demeura immobile au-dessus de l'antique Vengiboneeza, abasourdi, transi, égaré.

Hresh n'avait pas la moindre idée du temps qu'il avait passé à manipuler les boutons et les leviers de la machine de la salle souterraine cependant que les flots d'images éblouissantes de la Grande Planète s'engouffraient dans son esprit. Mais la vision finit par perdre de son éclat. Les tours étincelantes s'estompèrent, les rues se brouillèrent et se liquéfièrent devant ses yeux.

Il manœuvra frénétiquement les manettes, mais en vain. Son esprit commença de remonter vers la médiocre réalité du sous-sol de la tour.

L'enchantement avait cessé, mais Hresh était encore sous l'empire du Barak Dayir et, tandis que son esprit s'élevait, la topographie de la cité en ruine lui apparut de nouveau, avec

l'entrecroisement des cercles de toutes tailles et les points de lumière rouge. L'idée lui vint brusquement que ces points lumineux devaient représenter les différents endroits où la vie de la Grande Planète couvait encore dans les ruines. Partout où apparaissaient les points rouges, il trouverait des cachettes recélant les trésors qu'il recherchait.

Hresh n'avait ni le temps ni la force de s'en occuper dans l'immédiat , car il se sentait très faible et tout étourdi. Mais, malgré la confusion, le doute et le désespoir auxquels il avait envie de s'abandonner, il se trouvait encore dans un état de vive exaltation.

Il lança autour de lui un regard incrédule et reconnut l'immense espace vide de la chambre souterraine au sol de terre battue couvert de décombres et d'amas de poussière, les lumières ambrées, la profusion de statues entassées dans la pénombre des murs. La Grande Planète était encore vivante et bien réelle dans son esprit et il avait le sentiment de se trouver dans le décor minable de quelque rêve sinistre. Mais les images de la Grande Planète s'effaçaient petit à petit et la salle souterraine devenait progressivement l'unique réalité.

— Haniman ! s'écria-t-il d'une voix cassée et

chevrotante, trop haute d'une demie octave. Haniman ! Fais-moi remonter !

Comme personne ne répondait, Hresh leva les yeux et scruta les ténèbres où flottait toujours une odeur de renfermé. Il entendit des grattements d'animaux dans les murs, mais Haniman restait silencieux.

— Haniman ! hurla Hresh de toutes ses forces.

Il perçut un bruit ressemblant à celui d'une pluie fine. De la pluie dans un lieu abrité ? Non, il s'agissait de petits cailloux, de sable et de terre qui tombaient du plafond. Et c'était le son de sa voix qui avait provoqué leur chute. S'il recommençait à crier aussi fort, tout le plafond risquait de s'effondrer et de l'ensevelir.

Il avait les nerfs tendus comme les cordes d'un luth. Il se demanda si Haniman l'avait abandonné dans ce tombeau, s'il n'était pas tout simplement parti en le laissant croupir dans son trou. Mais peut-être était-il seulement allé faire un tour. Ou bien il se trouvait trop loin de la surface pour qu'Haniman pût entendre ses cris. Hresh hésita à appeler encore une fois, mais si cet endroit avait résisté aux séismes pendant sept cent mille ans, il n'allait certainement pas s'écrouler pour un simple cri.

— Haniman ! hurla-t-il de nouveau. Haniman !

Mais ses cris ne provoquèrent qu'une nouvelle pluie de pierres.

Que faire ? se demanda Hresh. Se laisser mourir de faim ? Pas question. Essayer de grimper ? Comment ?

Il songea alors à utiliser sa seconde vue pour attirer l'attention d'Haniman. Il était interdit de braquer sa seconde vue sur un autre membre de la tribu et de violer ainsi le sanctuaire de son âme, mais il préférait transgresser cette règle plutôt que de moisir éternellement dans l'obscurité.

Rassemblant toute son énergie, Hresh projeta sa seconde vue.

Toutes les fibres de sa perception s'élevèrent dans le puits de ténèbres. Il sentit une chaleur, il sentit la présence d'une vie ; il y avait bien quelqu'un là-haut. C'était Haniman ! Et il dormait ! Que Dawinno l'emporte !

Hresh lui donna une secousse mentale. Haniman murmura et marmonna quelque chose. Hresh sentit qu'il se retournait dans son sommeil. Peut-être se frottait-il le visage comme pour essayer de chasser les prémices d'un mauvais rêve. Il donna une nouvelle secousse,

plus forte. *Haniman ! Réveille-toi, imbécile !* Et une troisième secousse, encore plus forte. Haniman était réveillé. Oui, il s'était dressé sur son séant et il avait les yeux ouverts. Hresh voyait le niveau du sol par les yeux d'Haniman. C'était une sensation fort étrange de se trouver dans l'esprit de quelqu'un d'autre. Hresh savait qu'il aurait dû se retirer, mais, par pure curiosité, il resta encore un peu. Il sentait l'esprit d'Haniman qui enveloppait le sien comme une seconde peau. Il pénétrait les petits désirs, les petites envies, les petites colères d'Haniman. Il découvrait ce que c'était que d'être gros et lent dans une tribu composée d'individus minces et vifs. Et il sentait la compassion monter en lui. Ce qu'il vivait était analogue à un couplage et, de bien des manières, c'était encore plus intense et plus intime. Le mécontentement qu'il éprouvait envers Haniman n'avait pas disparu, mais il avait maintenant l'impression d'être irrité contre lui-même et il s'y mêlait une pointe d'amusement et l'envie de pardonner.

Puis il sentit l'âme d'Haniman se débattre violemment pour le repousser et il se retira précipitamment. Mais la brusquerie de la rupture du contact le laissa tout tremblant.

— Hresh ? C'était toi ?

Il entendit la voix d'Haniman descendre vers lui, faible, indistincte, déformée par l'écho.

— Oui ! Fais-moi remonter, veux-tu !

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ?

— Cela fait dix minutes que j'appelle ! Tu t'étais endormi !

— Endormi ? répéta la voix assourdie par la distance.

Mais Hresh n'aurait su dire si c'était Haniman qui répétait le dernier mot de sa question ou bien sa propre voix réverbérée par les parois du souterrain qui lui revenait.

Quelques instants plus tard, il entendit le grondement de la dalle accompagné du soupir familier. Hresh se hissa promptement sur la pierre noire qui commença aussitôt à s'élever. Il demeura allongé sans bouger, rompu de fatigue.

Quand il atteignit le niveau du sol, Haniman attendait au bord de la dalle, les bras croisés, le regard mauvais.

— Tout chroniqueur que tu sois, dit-il, si tu t'avises de recommencer ce que tu as fait, je te jette à la mer !

— Il fallait bien que j'attire ton attention. J'ai appelé et tu ne répondais pas.

— Tu n'as peut-être pas appelé assez fort.

— Assez pour détacher des pierres du plafond de la chambre souterraine.

— Je n'ai rien entendu, dit Haniman avec un haussement d'épaules.

— Bien sûr, tu dormais.

— Moi, je dormais ? Et comment aurais-je pu m'endormir ? Tu n'es pas resté en bas plus de deux minutes !

— Sans blague ! s'écria Hresh d'un ton incrédule.

— Pas plus de deux minutes, je t'assure ! Quand tu es descendu, je me suis allongé pour me reposer. J'ai peut-être fermé les yeux quelques secondes, mais je t'ai tout de suite senti en train de me triturer la cervelle et…

Haniman s'interrompit brusquement et fît un pas vers Hresh en le dévisageant.

— Yissou ! s'écria-t-il. Mais que t'est-il arrivé ?

— Comment cela ?

— On dirait que tu as vieilli de cent ans. Si tu voyais tes yeux ! Et tout ton visage a changé ! Comme si tu avais été vidé de l'intérieur !

— J'ai eu une vision, dit Hresh en portant la main à son visage.

Il se demandait s'il était vraiment transfiguré

à ce point et s'il paraissait maintenant aussi vieux que Thaggoran à la fin de sa vie. Mais il n'avait pas l'impression que son visage eût changé. S'il y avait eu transformation, elle devait être intérieure.

— Qu'as-tu vu ? demanda Haniman.

— Des tas de choses, répondit Hresh après un moment d'hésitation. Des choses très bizarres. Des choses très troublantes.

— Quel genre de choses ?

— Peu importe, répondit Hresh. Sortons d'ici.

Sur le chemin du retour, la fatigue eut raison de lui. Il fut obligé de s'arrêter à plusieurs reprises pour prendre un peu de repos et, à un moment, il fut pris de nausées et dût s'agenouiller derrière une colonne tronquée où il fut secoué par des haut-le-cœur pendant ce qui lui sembla une éternité. Il se sentait très vieux et très faible et était incapable de suivre Haniman qui sautillait devant lui. Et quelle honte quand Haniman était obligé de s'arrêter pour l'attendre ! Ce n'est qu'au moment de rejoindre le gros de la tribu que la vitalité de la jeunesse reprit le dessus et qu'il sentit ses forces revenir. Il marchait plus vite et s'arrêtait moins souvent, mais Haniman se retournait encore

fréquemment pour lui faire des signes impatients.

Hresh savait qu'il repasserait longtemps dans son esprit tout ce qu'il avait découvert dans le sous-sol de l'esplanade aux trente-six tours. Et le rire sarcastique des gardiens artificiels résonnait dans son âme qui semblait près d'éclater.

Petit singe. Petit singe. Petit singe.

Quelle humiliation ! Et pourtant il avait réussi à trouver la clé de la cité morte. Un triomphe et une révélation dégradante qui étaient intimement liés et le laissaient abasourdi. Hresh décida de garder ses découvertes pour lui jusqu'à ce qu'il soit parvenu à analyser plus profondément la situation. Mais les trésors de Vengiboneeza s'offraient maintenant à lui. C'était au moins quelque chose qu'il pourrait annoncer à Koshmar.

Il rencontra Torlyri juste devant la maison du chef.

— Où est Koshmar ? demanda-t-il.

— Elle est là, répondit la femme-offrande en tendant le bras vers la maison.

— J'ai des nouvelles pour elle ! De merveilleuses nouvelles !

— Elle est occupée, dit Torlyri. Tu vas devoir

attendre un peu.

— Attendre ? répéta Hresh, comme s'il venait de recevoir un seau d'eau froide sur la tête. Comment cela, attendre ? J'ai vu la Grande Planète, Torlyri ! Je l'ai contemplée telle qu'elle était du temps de sa splendeur ! Et je sais où se trouve tout ce que nous sommes venus chercher à Vengiboneeza !

Porté par son élan d'enthousiasme, il sentait sa fatigue et ses doutes se dissiper.

— Va la voir, Torlyri ! Dis-lui de laisser tomber ce qu'elle est en train de faire et de me recevoir séance tenante. D'accord ? Tu veux bien ? Au fait, par quoi est-elle si occupée ?

— Il y a un étranger avec elle, répondit Torlyri.

Hresh ouvrit de grands yeux, sans comprendre tout de suite ce qu'elle avait dit.

— Un étranger ?

— Un éclaireur d'une autre tribu, à ce qu'il semble.

Hresh porta la main à l'amulette de Thaggoran. Un étranger !

— Comment cela ? Qui ?

— Plutôt un espion, en réalité, poursuivit Torlyri. Harruel et Konya l'ont surpris sur le Mont du Printemps où il nous espionnait.

Torlyri prit en souriant les deux mains du chroniqueur.

— Écoute, Hresh, je sais que tu meurs d'envie de lui raconter ce que tu as vu, mais ne peux-tu attendre un moment ? Juste un moment ? Il est également important d'avoir mis la main sur quelqu'un d'une autre tribu. C'est extraordinaire. Elle ne peut pas s'occuper de plus d'une chose extraordinaire à la fois. Ce n'est pas possible, Hresh. Tu comprends ?

Koshmar se dressait de toute sa taille devant la peau de rat-loup accrochée au mur comme un trophée. Elle faisait saillir ses épaules et la détermination se lisait sur son visage. A sa gauche se trouvait Harruel et à sa droite Konya. Koshmar était sous la protection des deux guerriers armés, mais elle savait que dans la situation présente, leurs lances étaient inutiles. L'affrontement en cours ne pouvait être résolu que par l'intelligence. Ce qu'elle attendait depuis le Temps du Départ était enfin arrivé et elle ne savait pas très bien de quelle manière il fallait procéder.

Plus que jamais, elle regrettait de n'avoir pas le vieux Thaggoran à ses côtés. Une autre tribu… Cela devait arriver un jour ou l'autre et, en même temps, c'était presque incroyable.

Tout au long de leur histoire, les siens s'étaient considérés comme les seuls êtres au monde et au fond ils n'avaient pas tort. Mais maintenant…

Le regard de Koshmar se posa sur l'espion, debout au fond de la pièce.

Outre son aspect imposant, il émanait de lui une effrayante impression d'étrangeté. Il avait un visage en lame de couteau, aux pommettes saillantes et au menton très allongé. Ses yeux très écartés étaient d'une couleur que Koshmar n'avait jamais vue, un rouge vif qui rappelait le soleil à son coucher. Son corps était recouvert d'une longue et abondante fourrure dorée, très différente de celle des membres de la tribu. Sa silhouette élancée et harmonieuse était en même temps extrêmement robuste, comme un câble que rien n'aurait pu briser. Bien que beaucoup moins massif qu'Harruel, il avait les jambes presque aussi longues et, avec le casque bizarre qui lui couvrait la tête, il était plus grand que le guerrier.

Ce casque était absolument cauchemardesque. C'était un long cône fait d'une épaisse matière noire et dure, muni d'une visière descendant jusqu'au front et d'un couvre-nuque. La coiffure était surmontée d'un cimier

figurant un cercle de métal doré à l'intérieur duquel cinq longs rayons métalliques étaient dressés comme autant de lances. En bas de la visière apparaissait l'image sinistre d'un énorme insecte doré aux quatre ailes déployées et dont les yeux immenses de pierre rouge brillaient d'un éclat féroce.

De loin, l'étranger semblait être une sorte de monstre à la tête horrifiante. Ce n'est qu'en le regardant plus attentivement que l'on se rendait compte que son casque n'était qu'un artifice, une simple coiffure attachée sous son menton par une épaisse corde brune.

Konya et Harruel étaient tombés sur lui tandis qu'ils chassaient dans les contreforts de la montagne. Il avait installé son campement dans une grotte, juste au-dessus de la dernière rangée de villas et il semblait déjà y avoir passé un certain temps, peut-être une bonne semaine, car le sol était couvert d'os d'animaux qu'il avait tués et fait rôtir. Quand ils l'avaient découvert, il portait son casque et était assis, contemplant tranquillement la cité en ruine. En les voyant, il s'était relevé d'un bond et avait réussi à s'enfuir dans la forêt. Ils s'étaient lancés à sa poursuite, mais la traque n'avait pas été facile.

— Il courait comme un de ces animaux aux

cornes rouges, dit Harruel.

— Oui, dit Konya, un dansecorne.

L'espion avait réussi à les semer à plusieurs reprises dans l'enchevêtrement de la végétation, mais chaque fois l'éclat du soleil sur les rayons dorés de son casque l'avait trahi. Ils avaient finalement réussi à l'acculer dans un ravin se terminant en cul-de-sac et, bien qu'armé d'une lance magnifique, il n'avait offert aucune résistance. Il s'était rendu sans esquisser un geste ni prononcer une parole.

Ils n'avaient d'ailleurs toujours pas réussi à lui arracher un mot. Il affrontait calmement et sans crainte le regard de Koshmar et refusait de répondre à ses questions.

— Je m'appelle Koshmar, dit-elle. Je suis le chef de cette tribu. Dis-moi ton nom et qui est ton chef.

Voyant que cela ne provoquait aucune réaction, elle lui ordonna de parler au nom des dieux. Elle invoqua sans succès Dawinno, Friit, Emakkis et Mueri. Elle crut remarquer en prononçant le nom de Yissou une légère contraction des lèvres de l'étranger, mais il se murait dans son silence.

— Vas-tu parler ! gronda rageusement Harruel en s'avançant vers le prisonnier. Qui es-

tu ? Que faisais-tu ici ?

Il agita sa lance devant le nez de l'Homme au Casque.

— Parle, si tu ne veux pas être écorché vif !

— Non, fit sèchement Koshmar. Ce n'est pas de cette manière qu'il faut s'y prendre avec lui.

Elle tira Harruel en arrière et s'adressa à l'étranger d'une voix douce.

— Je te promets que personne ne te fera de mal, dit-elle. Nous te donnerons à manger et à boire et tu seras le bienvenu parmi nous, mais je te demande encore une fois de nous dire comment tu t'appelles et comment s'appelle ton peuple.

Mais le prisonnier semblait aussi insensible à la diplomatie de Koshmar qu'aux menaces d'Harruel. Il continua de regarder fixement Koshmar comme si tout ce qu'elle disait n'était qu'un tissu d'inepties.

— Koshmar, reprit-elle d'une voix forte et claire en se frappant par trois fois la poitrine. Harruel et Konya, ajouta-t-elle en montrant les deux guerriers. Koshmar, Harruel, Konya.

Puis elle tendit le doigt vers l'étranger casqué avec un regard interrogateur.

— Tu connais nos noms. A toi maintenant de nous dire le tien.

Mais l'Homme au Casque la regardait toujours sans se départir de son impassibilité.

— Cela peut durer toute la journée, lança Harruel d'un air dégoûté. Laisse-le-moi, Koshmar, et je te garantis qu'il parlera en cinq minutes !

— Non !

— Nous devons découvrir ce qu'il faisait ici, Koshmar. Imagine qu'il soit l'avant-garde d'une armée qui attend à proximité pour nous exterminer et s'emparer de Vengiboneeza !

— Merci, fit Koshmar d'une voix aigre. Cela ne m'était pas venu à l'esprit !

— Et si c'était vrai ? Nous pouvons être sûrs qu'il avait de mauvaises intentions. Nous devons savoir ce qu'il en est. Et s'il ne veut rien nous dire, il faudra nous débarrasser de lui !

— Crois-tu, Harruel ?

— Maintenant, il a tout vu. Il sait que nous sommes très peu nombreux et nous ne pouvons le laisser rejoindre les siens pour leur faire son rapport.

Koshmar hocha lentement la tête. Elle savait tout cela depuis le début, mais il fallait être une brute comme Harruel pour oser le dire ouvertement devant le prisonnier. Oui, ils seraient peut-être obligés de le tuer. Cette

perspective ne lui plaisait guère, mais elle le ferait sans hésiter si la sécurité de la tribu était en jeu.

Mille pensées contradictoires s'entrechoquaient dans sa tête. Des étrangers ! Une autre tribu conduite par une rivale !

Cela pouvait signifier des ennemis, un conflit, la guerre, la mort… Mais peut-être n'y aurait-il pas d'hostilité. Contrairement à ce que pensait Harruel, un conflit n'était pas inévitable. Les autres pouvaient même s'installer ici – Vengiboneeza était bien assez grande pour accueillir une seconde tribu – et nouer avec son peuple des relations amicales. Elle se demanda ce que cela pouvait être d'avoir des amis d'une autre race. Les deux termes, *amis* et *d'une autre race* étaient presque contradictoires. Des croyances différentes, des dieux inconnus, des coutumes étrangères. Comment pouvait-il exister d'autres dieux ? Les dieux ne pouvaient être que Yissou, Dawinno, Emakkis, Friit et Mueri. Si cette autre tribu avait des dieux différents, le monde n'avait plus aucun sens.

Et des couples se formeraient-ils entre membres des deux tribus ? Où vivraient les enfants ? Dans la tribu de la mère ou dans celle du père ? L'une des deux tribus s'agrandirait-

elle aux dépens de l'autre ?

Koshmar ferma les yeux pendant quelques instants en respirant profondément. Elle aurait voulu que tout cela ne fût qu'un mauvais rêve.

Il devait y avoir une armée d'étrangers semblables à son prisonnier de l'autre côté de la montagne et, très probablement, le Temps du Départ était arrivé pour d'autres tribus sur toute la surface de la planète depuis que l'atmosphère se réchauffait. Pour elle, qui avait passé toute sa vie au sein d'un petit groupe de soixante individus, il était presque impossible de concevoir qu'il pût y en avoir six mille, ou soixante mille… Tant de noms différents, tant d'âmes différentes, tant de personnalités qui toutes revendiquaient une place au soleil… Et pourtant, c'était certainement le cas.

Sur ces entrefaites, on frappa à la porte.

— Hresh est de retour, Koshmar, annonça Torlyri.

— Fais-le entrer.

Hresh avait l'air bizarre. Éreinté et couvert de poussière, il semblait avoir énormément vieilli d'un coup. Il avait les yeux cernés et ne paraissait pas être dans son assiette, mais dès qu'il aperçut l'étranger, son visage s'anima. Koshmar avait l'impression d'entendre les

questions germer et se développer dans son cerveau.

Elle le mit rapidement au fait de la capture et de l'échec de l'interrogatoire.

— On ne peut rien en tirer, dit-elle. Il fait semblant de ne pas comprendre ce que nous disons.

— Es-tu sûre qu'il fait semblant ? Et s'il ne nous comprenait vraiment pas ?

— Tu veux dire qu'il est aussi stupide qu'un animal ?

— Non, ce que je veux dire, c'est qu'il parle peut-être une autre langue.

— Une autre langue ? répéta Koshmar, l'air déconcerté. Je ne sais pas ce que tu entends par « une autre langue ».

— Eh bien… euh !… une autre langue, dit piteusement Hresh en agitant les mains avec impuissance. Nous avons notre langue qui est constituée d'un ensemble de sons qui transmettent les idées. On peut imaginer que son peuple utilise un ensemble différent de sons. Quand nous disons « viande », ils peuvent dire « flookh » ou bien « splig ».

— Mais ce sont des sons qui n'ont aucun sens, objecta Koshmar. Quelle signification peut-il…

— Ils n'ont aucune signification pour nous, dit Hresh. Mais peut-être pas pour d'autres gens. Les sons que j'ai choisis n'étaient que des exemples, mais ils ont peut-être leur propres mots pour dire la viande, le ciel, la lance… Des mots différents des nôtres pour tout exprimer.

— C'est de la folie ! s'écria Koshmar. Comment peut-il exister un autre mot pour dire la viande ? La viande, c'est la viande. Ce n'est pas flookh ni splig, c'est la viande ! Et le ciel, c'est le ciel ! Je croyais que tu pourrais m'aider, Hresh, mais tu ne fais que me compliquer les choses !

— Pour moi aussi, ces idées-là sont nouvelles, dit Hresh qui semblait extraordinairement las et avait énormément de peine à exprimer ce qu'il pensait. Je ne connais aucune autre langue que la nôtre et je n'ai jamais pensé qu'il pût y en avoir une autre. C'est en regardant le prisonnier que cette idée m'est venue. Mais réfléchis à ceci, Koshmar ; les hjjk ont peut-être leur propre langue, les animaux aussi et toutes les tribus qui ont survécu au Long Hiver.

Nous sommes restés seuls pendant si longtemps, totalement coupés du monde de l'extérieur pendant des centaines de milliers

d'années. Tout le monde parlait peut-être la même langue à l'origine, mais à la longue, après ces centaines de milliers d'années…

— Peut-être, dit Koshmar d'un air gêné. Mais, dans ce cas, comment pouvons-nous communiquer avec lui ? Il nous faut absolument trouver un moyen de communiquer avec lui ! Nous devons savoir s'il faut le considérer comme un ami ou comme un ennemi !

— Nous pouvons essayer la seconde vue, suggéra Hresh après un moment de réflexion.

Koshmar tourna vers lui un regard empreint de stupéfaction.

— Mais la seconde vue ne peut être utilisée avec les êtres humains !

— Si, répondit Hresh, manifestement mal à l'aise. Dans une situation extrême… Il faut penser à la sécurité de la tribu. Nous ne devons pas hésiter à employer tous les moyens pour obtenir ce que nous voulons savoir.

— Mais c'est une violation de…

Koshmar s'interrompit en secouant la tête. Puis elle se tourna vers Torlyri qui était restée près de la porte.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle. Cela te paraît-il convenable ?

— Même si cela semble un peu bizarre, je ne

vois pas où serait le mal, répondit la femme-offrande d'un ton légèrement dubitatif après quelques instants de réflexion. Comme il ne fait pas partie de la tribu, nos coutumes ne s'appliquent pas à lui et il n'y a pas lieu de considérer cela comme un manquement à la loi.

— Les dieux nous ont donné la seconde vue pour nous aider quand la parole et le regard ne suffisent pas, dit Hresh en s'adressant à Koshmar. Comment pourraient-ils nous tenir rigueur d'y avoir recours dans une situation comme celle-ci ?

Koshmar demeura silencieuse. Elle examinait la question avec la plus grande attention. Sur le visage toujours aussi impassible de l'étranger, rien ne montrait s'il avait suivi la discussion. Peut-être parle-t-il vraiment une langue entièrement différente, se dit Koshmar. Mais cette idée était toujours aussi difficile à accepter. Comme si elle apprenait qu'un homme était devenu une femme du jour au lendemain, ou comme si elle découvrait que la pluie s'élevait du sol, ou encore comme si on lui annonçait que la bénédiction de Yissou pouvait lui être retirée d'un moment à l'autre et qu'elle allait être remplacée à la tête de la tribu. Rien de tout cela ne lui semblait possible. Mais tout

était devenu si étrange. Peut-être Hresh était-il dans le vrai, peut-être leur prisonnier parlait-il avec d'autres mots que les leurs. S'il était capable de parler.

— Très bien, dit-elle brusquement en se tournant vers Hresh. Tu es l'expert en matière de langues. Utilise ta seconde vue et tâche de découvrir qui il est et ce qu'il est venu chercher ici.

Hresh s'avança et fit face à l'Homme au Casque.

Il ne s'était jamais senti aussi fatigué de sa vie. Quelle folle journée ! Et elle n'était pas encore terminée. Tous les regards convergeaient sur lui. Il était tellement épuisé qu'il n'était absolument pas sûr d'avoir la force d'utiliser une nouvelle fois sa seconde vue.

L'Homme au Casque le considérait de toute sa hauteur d'un air froid et distant, comme si Hresh n'était rien d'autre qu'un petit animal importun. Le regard de ses mystérieux yeux rouges avait une intensité déconcertante. Hresh avait le sentiment d'y lire du mépris, une pointe de colère et la conscience de sa valeur qu'avait le prisonnier. Pas la moindre trace de crainte. Il y avait de l'héroïsme chez cet étranger casqué.

Hresh rassembla toutes ses forces et projeta

sa seconde vue.

Il s'attendait à rencontrer une résistance, à repousser une tentative de l'étranger visant à arrêter la poussée de son esprit ou à la détourner. Mais il attendit l'approche de Hresh avec indifférence et l'esprit de Hresh plongea aisément et profondément dans celui de l'Homme au Casque.

Le contact ne dura pas plus d'une fraction de seconde.

Pendant cet instant, Hresh eut un aperçu de la puissance de l'âme de l'étranger et de sa résolution. Il eut aussi la vision fugace d'une horde de guerriers semblables à l'étranger, rassemblés sur une colline boisée, la tête coiffée de casques aussi extravagants que le sien, mais ayant tous une décoration différente. Puis le contact fut rompu et tout devint noir. Hresh sentit ses jambes se dérober sous lui. Il recula en titubant, réussit à pivoter au dernier moment et s'abattit aux pieds d'Harruel. Et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il était dans les bras de Torlyri, à l'autre bout de la pièce. Elle le serrait contre elle en fredonnant d'une voix rassurante. Hresh réussit à accommoder et il vit Koshmar tenant entre les mains le casque de l'étranger

qu'elle regardait d'un air perplexe. Le prisonnier était allongé de tout son long. Harruel et Konya le saisirent par les chevilles pour le traîner hors de la pièce sans plus de délicatesse que s'il s'était agi d'un sac de céréales.

— N'essaie pas de te remettre debout tout de suite, murmura Torlyri. Retrouve d'abord ton équilibre et reprends ton souffle.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi l'emmènent-ils ?

— Il est mort, dit Torlyri.

— Il est tombé raide mort dès que tu es entré en contact avec son esprit, dit Koshmar. Toi aussi, tu es tombé raide par terre. Nous avons cru que vous étiez morts tous les deux, mais tu n'étais qu'évanoui. Il est mort avant même de toucher le sol. C'était pour éviter de répondre à tes questions. Il avait le moyen de s'arracher la vie par le seul pouvoir de son esprit.

Elle frappa rageusement le casque contre le rebord de la tablette des trophées.

— Jamais nous ne saurons rien sur lui ! s'écria-t-elle. Jamais nous ne saurons rien !

L'idée effleura l'esprit de Hresh que c'était peut-être de sa faute, qu'il aurait dû prévoir une manœuvre défensive de ce genre de la part de l'étranger et qu'il n'aurait jamais dû persuader

Koshmar de le laisser utiliser sa seconde vue pour l'interrogatoire.

Il aurait sans doute mieux valu avoir recours à la Pierre des Miracles, se dit-il.

Mais comment aurait-il pu le savoir ? Thaggoran, lui, l'aurait peut-être su, mais Hresh se rendait compte qu'il était encore loin d'avoir la sagesse et l'expérience de Thaggoran. Je suis encore si jeune, songea-t-il. Certes, le temps y remédierait, mais Hresh sentait une grande tristesse le gagner. Il aurait pu apprendre des choses extraordinaires de cet homme appartenant à une autre tribu, mais au lieu de cela, il avait simplement contribué à lui ôter la vie.

Il valait mieux ne plus y penser.

Hresh se dirigea vers Koshmar qui ne quittait pas le casque des yeux et passait la main sur les rayons dorés dans un geste machinal où la colère le disputait à l'incrédulité. Au bout de quelques instants, elle tourna la tête vers lui et Hresh vit qu'elle avait un regard morne et maussade.

— J'ai quelque chose à te dire, fît Hresh. Je reviens du cœur de la cité où j'étais parti avec Haniman. Nous sommes descendus dans une grande salle occupant le sous-sol d'un bâtiment

et où se trouve une ancienne machine des yeux de saphir. Une machine qui fonctionne encore.

Koshmar le regarda avec une attention accrue et une lueur se remit à briller dans ses yeux.

— C'est une machine dont la fonction est de montrer des images de la Grande Planète, poursuivit Hresh. Plus que des images. Elle a été construite pour montrer la Grande Planète elle-même. J'ai utilisé cette machine, Koshmar, et j'ai utilisé le Barak Dayir.

— Et tu as vu quelque chose ?

— Oh ! oui ! Des choses merveilleuses !

9-Au cœur du chaudron

C'est ainsi que Hresh commença véritablement à pénétrer les mystères de Vengiboneeza. La machine tapie dans le sous-sol de la place aux trente-six tours lui avait ouvert la voie. Avec l'aide du Barak Dayir.

Tout le monde savait qu'il avait fait une découverte de la plus haute importance ; Haniman s'était chargé de le crier sur tous les toits. Il y avait de quoi exciter l'imagination la plus paresseuse et Hresh devint le centre de l'attention générale. Tout le monde le dévisageait comme s'il avait été convié à un repas à la table des dieux.

— As-tu réellement vu la Grande Planète ? lui demandait-on vingt fois par jour. Comment était-ce ? Raconte-moi ! Raconte-moi !

Mais Taniane fut la seule à percer son secret.

— Ce que tu as vu dans ce souterrain est terrible, n'est-ce pas ? Si tu ne veux pas en parler, c'est parce que tu es trop bouleversé. Et cela t'a changé, Hresh, cela t'a changé. Je ne sais pas ce que tu as vu, mais cela t'a changé. Il y a maintenant en toi une tristesse qui n'y était pas.

Hresh la regarda en écarquillant les yeux.

— Non, rien n'a changé, dit-il d'un air pincé.

— Mais si, je le vois bien.

— C'est ton imagination.

— Tu peux bien me le dire, poursuivit Taniane d'une voix cajoleuse. Nous avons toujours été amis, Hresh. Et cela apaisera ton âme de te confier à quelqu'un.

— Il n'y a rien à dire ! Rien du tout !

Et il se détourna vivement, comme il le faisait toujours quand il craignait que l'on lise sur son visage qu'il mentait.

Non seulement Hresh était incapable de partager avec quiconque l'angoissante vérité qu'il avait découverte dans la salle souterraine, mais il lui était extrêmement pénible d'y penser. Tantôt il éprouvait une douleur sourde dans la région du cœur, tantôt il entendait une voix rauque et moqueuse qui murmurait : *Petit singe, petit singe, petit singe.* La révélation était trop douloureuse pour qu'il pût encore regarder la vérité en face. Il décida donc de l'écarter de sa conscience, de l'enfouir au plus profond de son esprit.

Pour tranquilliser son âme, Hresh se consacra tout entier à l'exploration des ruines de Vengiboneeza. Il se laissait guider par le

tracé gravé dans son esprit par la machine et le Barak Dayir. Il lui suffisait de sortir la pierre sacrée pour que les points de lumière rouge sur les cercles entrecroisés lui apparaissent et il commença de mettre au jour les engins encore en état de marche dont les cachettes lui étaient toutes accessibles, certaines dans des galeries profondes, d'autres presque au niveau du sol.

Il n'en revenait pas de voir que des trésors de la Grande Planète aient pu survivre en si grand nombre au Long Hiver. Il pensait que même le métal n'aurait pu résister aux atteintes du temps. Mais partout où il cherchait, et maintenant il savait où chercher, il découvrait des merveilles de toutes sortes. La plupart de ces appareils étaient trop gros pour être déplacés, mais un certain nombre étaient faciles à transporter et une pièce spéciale avait été aménagée dans le temple pour les entreposer. Elle se remplit rapidement d'étranges instruments luisants aux mystérieuses fonctions. Hresh les examinait attentivement. Les découvrir était une chose, mais déterminer comment les utiliser était tout autre chose. La tâche était lente, malaisée et ingrate.

Un petit groupe qui prit le nom de Chercheurs se rassembla autour de Hresh pour

l'aider dans ses explorations.

Le groupe des Chercheurs n'était composé au début que de la poignée de gardes du corps – Konya, Haniman, Orbin – qui accompagnaient ordinairement Hresh lors de ses expéditions dans la cité et qu'il considérait comme une gêne nécessaire, de simples porteurs de lance. Mais ils en vinrent rapidement à connaître la ville presque aussi bien que lui. Hresh réservait le plan qu'il avait dessiné à son usage personnel, mais il ne pouvait empêcher les autres d'apprendre à s'orienter. Il leur arrivait même parfois de partir seuls en expédition, car la célébrité dont jouissait Hresh pour s'être aventuré si souvent dans la cité morte stimulait chez eux l'esprit de compétition. Et ils rapportaient de temps en temps quelque petite merveille antique, découverte sous une colonne effondrée ou dans une cave remplie de décombres.

Hresh alla s'en plaindre auprès de Koshmar.

— Ce ne sont que des ignorants, dit-il. Si je ne suis pas là pour superviser leurs recherches, ils risquent d'endommager ce qu'ils découvrent.

— S'ils prennent l'habitude de faire fonctionner leur cerveau, ils ne resteront pas ignorants, répondit Koshmar. Et ils apprendront

à manipuler délicatement ce qu'ils trouvent. La ville est si vaste que nous devons rassembler toutes les bonnes volontés. Ils éprouvent le besoin de sentir qu'ils font quelque chose d'important, Hresh, ajouta-t-elle après quelques instants de réflexion. Sinon, ils finiront par s'ennuyer, ils s'agiteront et cela nous mettra tous en danger. Ils peuvent aller partout où ils veulent.

Hresh dut s'incliner. Il savait qu'en certaines occasions, il était préférable de ne pas discuter les décisions du chef.

Et le nombre des Chercheurs ne fit que croître au fil du temps, car la curiosité s'emparait de nouveaux esprits.

Un jour où il était parti en expédition avec Orbin dans le quartier de Yissou Tramassilu, Hresh découvrit un curieux petit coffre fermé par des chaînes entrecroisées. Il essaya de l'ouvrir, mais ses doigts d'homme, ainsi que ceux d'Orbin, étaient trop gros et trop maladroits pour venir à bout de l'entrelacs compliqué de chaînes. Il fallait des mains de femme, plus petites et plus agiles.

Il rapporta le coffre et confia à Taniane le soin de l'ouvrir. Elle laissa courir ses doigts menus sur les chaînes entrelacées et elle réussit

en quelques minutes à dégager le coffre de ses liens. Il ne contenait que les os désséchés et durs comme la pierre d'un petit animal et un petit tas de poudre grise qui ressemblait à des cendres.

Taniane alla ensuite demander à Koshmar l'autorisation de se joindre aux Chercheurs.

— Ils doivent découvrir de nombreux objets semblables à ce petit coffre, dit-elle, et je suis sûre qu'ils les brisent ou qu'ils les laissent de côté. J'ai l'œil plus pénétrant qu'eux et les doigts plus agiles. Ce ne sont que des hommes.

— Ce que tu dis ne manque pas de sens, répondit Koshmar.

Et elle ordonna à Hresh d'emmener Taniane dans sa prochaine expédition. Hresh ne savait pas s'il devait s'en réjouir. Taniane, qui était devenue une grande jeune fille au regard caressant et à l'esprit pénétrant, le fascinait d'une manière qu'il trouvait extrêmement troublante et qu'il s'expliquait mal. Quand elle était à côté de lui, il éprouvait une étrange sensation de chaleur et d'excitation. Mais en même temps sa présence faisait naître en lui une profonde gêne et il se sentait parfois si mal à l'aise qu'il était obligé de l'éviter. Hresh accepta Taniane dans le groupe des Chercheurs,

puisque telle était la volonté de Koshmar, mais il prit soin de toujours se faire accompagner d'Orbin ou d'Haniman quand Taniane partait en expédition avec lui. Ils savaient la distraire et ils l'empêchaient de poser des questions gênantes.

Après Taniane, ce fut à Bonlai de demander à se joindre aux Chercheurs. Elle répétait que puisque Taniane faisait partie du groupe, d'autres filles pouvaient l'imiter. Et puis cela lui donnerait l'occasion d'être avec Orbin. Hresh ne vit pas cela d'un très bon œil et, cette fois, il eut gain de cause et Koshmar reconnut que Bonlai était encore trop jeune pour participer aux expéditions.

Mais Hresh ne put s'opposer au désir de Sinistine, la compagne de Jalmud, qui devint la deuxième femme à rejoindre les rangs des Chercheurs.

Un peu plus tard, ce fut au tour de Praheurt, un jeune et timide guerrier, de demander à faire partie de leur groupe, puis de Shatalgit, une très jeune femme juste en âge d'avoir des enfants, qui, à l'évidence, espérait que Praheurt la prendrait pour compagne. Il y avait donc sept Chercheurs en tout, soit un membre de la tribu sur dix.

— Je crois que nous sommes largement assez nombreux, dit Hresh à Koshmar. Si cela continue, il ne restera bientôt plus personne pour cultiver les champs ni pour s'occuper des animaux et nous passerons tous notre temps à fouiller dans les ruines.

— Sommes-nous ici pour faire de la culture ou pour découvrir les secrets de la Grande Planète qui nous aideront à conquérir le monde ? interrogea Koshmar d'un air sombre.

— Nous avons déjà découvert un certain nombre de ces secrets.

— Mais ils gardent leur secret ! répliqua sèchement Koshmar. Tu n'as pas réussi à faire fonctionner un seul de ces appareils.

— Je continue à chercher, dit Hresh en essayant de dissimuler son agacement. Mais les secrets de la Grande Planète ne nous seront d'aucune utilité si nous n'avons plus rien à manger. Je pense que sept Chercheurs suffisent largement.

— Très bien, dit Koshmar.

Pendant tout ce temps, il n'y eut aucun signe de vie du Peuple des Casques.

Harruel se chargeait personnellement de faire le guet. Il avait la certitude que d'autres étrangers étaient tapis sur les pentes de la

montagne dominant la cité au nord-est et qu'ils projetaient un assaut meurtrier contre la tribu. Il ne faisait aucun doute pour lui qu'une guerre allait éclater et il estimait que le Peuple devait s'imposer la discipline d'une véritable armée, s'entraîner au maniement des armes, apprendre à marcher au pas et se préparer à la bataille. Mais ses théories n'intéressaient personne, pas même Koshmar. L'année d'Harrael était pour l'instant composée d'un seul homme. Faute de combattants, il avait tous les grades, de simple soldat à général. Et le général envoyait tous les jours l'homme de troupe en reconnaissance sur le flanc escarpé de la ville.

Au début, il partait seul, sans dire à personne où il allait, et il passait la journée entière à errer dans les quartiers en ruine de la cité haute et dans la jungle qui s'étendait au-delà, à l'affût de l'éclat d'un rayon de soleil sur un casque. C'était une tâche éminemment solitaire, mais qui donnait enfin à son existence ce but qui lui faisait si cruellement défaut depuis que la tribu s'était installée à Vengiboneeza.

Au bout de quelque temps, Harruel se rendit compte qu'il était stupide de partir seul en mission. Si le Peuple aux Casques revenait, ce serait certainement en force et, malgré ses

qualités de combattant, il ne pourrait probablement pas venir à bout de plus de deux ou trois ennemis. Il lui fallait donc trouver un compagnon d'armes qui, s'ils étaient attaqués, pourrait revenir au camp et donner l'alerte.

Il essaya tout d'abord d'enrôler Konya. Konya était avec lui le jour où ils avaient fait prisonnier l'Homme au Casque et il connaissait la nature de leurs ennemis.

Mais Harruel découvrit avec écœurement que Konya était essentiellement préoccupé par les activités des Chercheurs de Hresh. Il passait tout son temps dans les ruines de la cité, à essayer de découvrir des objets inutiles et incompréhensibles au lieu de s'exercer et de fortifier son corps, comme devait le faire tout bon guerrier. Et il ne cacha pas à Harruel qu'il n'avait aucunement l'intention de changer.

— Nous saurons bien régler son compte au Peuple aux Casques s'il nous attaque. Qu'y a-t-il à craindre ? Il suffira d'envoyer Hresh pour les affronter avec sa seconde vue. Et, en attendant, nous trouvons des choses extraordinaires dans les ruines.

— Ce ne sont que des ordures, objecta Harruel d'un ton méprisant.

— Hresh pense qu'elles ont de la valeur, dit

Konya en haussant les épaules. Il affirme que ce sont les trésors dont parlent les prophéties et qui nous aideront à conquérir le monde.

— Si nous sommes massacrés par le Peuple aux Casques, répliqua Harruel, tout ce que nous pourrons conquérir, ce sera notre tombe. Viens donc m'aider à monter la garde à la lisière de la cité et cesse de fourrager dans ces décombres.

Mais Konya ne voulut rien entendre. Harruel songea à lui donner l'ordre, en sa qualité de roi, de venir patrouiller avec lui, mais il se rendit compte qu'il n'était encore le roi de quoi ni de qui que ce fût. Il n'était peut-être pas prudent pour le moment de mettre à l'épreuve la loyauté de Konya. Qu'il continue donc à chercher ces babioles en compagnie de Hresh ; il reviendrait bientôt à la raison.

Le jeune guerrier Sachkor se laissa plus facilement influencer par les arguments d'Harruel. Il était sérieux et dévoué et ne s'intéressait nullement aux activités des Chercheurs. Depuis qu'il était en âge de prendre une compagne – il semblait avoir des vues sur la jeune Kreun qui atteignait elle aussi la maturité – Sachkor cherchait un moyen de se distinguer pour attirer l'attention sur sa personne. Il espérait atteindre son but en se

joignant à Harruel. Harruel avait des doutes sur la valeur de Sachkor en tant que guerrier, car il était encore fluet et ne semblait pas très robuste, mais il courait vite et pourrait être utile comme messager.

— Il y a des ennemis cachés dans les contreforts de la montagne, lui expliqua Harruel. Ils ont les yeux rouges et ils portent des casques effrayants. Un de ces jours, ils vont essayer de nous exterminer et il est nécessaire de monter constamment la garde.

Sachkor commença donc à accompagner quotidiennement Harruel dans ses missions de reconnaissance. Il semblait transporté de joie d'avoir une tâche utile à accomplir, à tel point qu'il lui arrivait de s'élancer ventre à terre sur les pentes boisées dans un élan incoercible d'exubérance. Plus gros, plus lourd, plus âgé et beaucoup moins rapide que lui, Harruel trouvait ces manifestations de joie tout à fait déplacées et il ordonna à Sachkor de rester auprès de lui.

— Il n'est pas prudent de nous séparer quand nous sommes par ici, dit-il. Si nous sommes attaqués, nous devons faire front ensemble.

Mais ils n'étaient pas attaqués. Ils voyaient des animaux étranges qui, pour la plupart,

étaient paisibles. Ils exploraient tous les jours la cité et ses alentours, mais sans trouver aucune trace du Peuple aux Casques. Harruel se lassa rapidement du babillage de Sachkor qui tournait principalement autour des attraits de Kreun, sa fourrure épaisse et sombre et ses jambes longues et gracieuses, mais il se répétait qu'un guerrier devait être capable de supporter les incommodités de toutes sortes.

Harruel réussit à trouver de nouvelles recrues parmi les jeunes guerriers condamnés à l'oisiveté : Salaman et Thhrouk. Nittin, qui n'était pas un guerrier mais un géniteur, se joignit à eux, car il en avait assez de passer ses journées avec les enfants en bas âge et qu'il ne voyait plus aucune raison de perpétuer l'ancienne structure de castes du cocon. Harruel en fut d'abord un peu choqué, mais il finit par reconnaître un certain intérêt à la proposition de Nittin. Quand viendrait le moment de défier Koshmar, il aurait besoin du soutien des différentes castes de la tribu et la présence de Nittin, avec toutes ses relations chez les géniteurs et chez les femmes, lui ouvrait de nouvelles perspectives.

La tentative qu'il fit pour enrôler Staip se solda par un échec. Âgé de quelques mois de

plus que lui, Staip était un guerrier robuste et capable, mais un être terne et totalement dépourvu de caractère aux yeux d'Harruel. Il faisait ce qu'on lui disait de faire et, le reste du temps, il ne faisait rien. Harruel pensait qu'il lui serait facile de le gagner à sa cause, mais quand il lui parla de l'Homme au Casque et de la menace qu'il représentait, Staip tourna vers lui un regard sans expression.

— Il est mort, Harruel, dit-il simplement.

— Ce n'était qu'un éclaireur. Il y en a d'autres dans les contreforts de la montagne, qui s'apprêtent à nous assaillir.

— Tu crois ? demanda Staip sans manifester le moindre intérêt.

Il ne pouvait ou ne voulait saisir l'importance d'organiser des patrouilles et, au bout d'un moment, Harruel haussa les épaules avec fureur et s'éloigna à grands pas.

Il essuya un autre échec avec Lakkamai, le dernier des guerriers adultes. Aussi maussade et taciturne qu'à l'ordinaire, Lakkamai sembla à peine écouter Harruel quand il commença à développer ses arguments et il le coupa avec impatience sans lui laisser le temps de finir.

— Cela ne me regarde pas, Harruel. Je n'ai nullement l'intention de traîner dans la

montagne en ta compagnie.

— Et s'il y a des ennemis qui se préparent à nous attaquer ?

— Les seuls ennemis sont dans ton esprit malade, répliqua Lakkamai. Laisse-moi tranquille. J'ai autre chose à faire et c'est dans la cité que je dois le faire.

Lakkamai s'éloigna et Harruel cracha derrière lui. Autre chose à faire ? Que pouvait-il y avoir de plus important que la défense de la tribu ? Mais, à l'évidence, Lakkamai ne se laisserait pas influencer. Pas plus d'ailleurs que les autres adultes de la tribu. Il semblait que seuls les jeunes, débordant d'une énergie nouvelle et d'une ambition encore vague, fussent prêts à s'atteler à cette tâche. Tant pis, se dit Harruel. De toute façon, c'est d'eux que j'aurai besoin quand je déciderai de bâtir mon royaume. Pas de Staip, pas de Lakkamai, pas même de Konya.

Ayant découvert que plusieurs hommes formaient quotidiennement sous la direction d'Harruel de mystérieuses expéditions sur les pentes de la montagne, Koshmar convoqua le guerrier pour lui demander des explications.

Harruel lui raconta exactement ce qui se passait, lui donna ses raisons et se prépara à

une âpre discussion.

Mais, à son grand étonnement, il ne se passa rien. Koshmar se contenta de hocher tranquillement la tête.

— Tu nous a rendu un grand service, dit-elle. Le Peuple aux Casques est peut-être le plus grand danger auquel nous aurons à faire face.

— Les patrouilles continueront, Koshmar ?

— Oui. C'est ce qu'il faut. Et quelques autres hommes aimeront peut-être se joindre à vous. Tout ce que je demande, poursuivit-elle, c'est de me le faire savoir lorsque tu organises une opération de ce genre. Il est venu à l'esprit de certains que tu entraînais tes propres troupes dans la montagne, que tu projetais d'attaquer le reste de la tribu et, qui sait, de nous imposer ta volonté.

— Attaquer la tribu ! hurla Harruel avec fureur. Mais c'est de la folie, Koshmar !

— C'est bien mon avis.

— Dis-moi qui fait courir ces mensonges sur mon compte ! Je vais l'écorcher vif avant de l'empailler ! Mes propres troupes !

Pour attaquer la tribu ! Par tous les dieux ! Je veux savoir qui est le calomniateur !

— Ce n'étaient que des rumeurs stupides, dit Koshmar, de simples suppositions. J'ai éclaté de

rire quand on m'en a fait part et celui qui en était à l'origine m'a avoué en riant lui aussi que ce n'était guère probable. Personne ne t'a calomnié, Harruel. Personne ne met ta loyauté en doute. Va rassembler tes hommes et reprends les patrouilles. C'est un grand service que tu nous rends à tous.

Harruel se retira en se demandant qui avait bien pu suggérer de telles idées à Koshmar.

Konya était le seul à qui il eût confié son ambition de renverser Koshmar et de prendre le pouvoir en se proclamant roi. Et Konya avait refusé de participer aux patrouilles. Mais Harruel ne pouvait croire que Konya l'eût trahi.

Alors, qui ?

Hresh ?

Harruel n'avait pas oublié le jour déjà lointain où il était allé voir l'enfant précocement investi de la fonction de chroniqueur et où il l'avait interrogé sur la signification et l'histoire de la royauté. Il avait décidé par la suite qu'il pouvait être dangereux d'attirer l'attention de Hresh sur ce sujet et il ne l'avait plus jamais abordé avec lui. Mais ce Hresh était un être curieux, capable de laisser mijoter les choses dans sa tête pendant très longtemps avant d'établir entre elles des

rapprochements profonds.

Si c'était Hresh qui avait insufflé des soupçons dans l'esprit de Koshmar, Harruel ne voyait pas dans l'immédiat ce qu'il pouvait y faire. Il était raisonnable de penser que Hresh était son ennemi et il devrait agir en conséquence. Mais le moment n'était pas encore venu de s'attaquer à lui et il convenait d'abord de bien peser les choses. Mais il lui faudrait se méfier du petit Hresh qui avait l'esprit vif et pénétrant et dont le pouvoir était grand dans la tribu.

Harruel se dit aussi que la raison pour laquelle Koshmar l'avait félicité d'organiser ces patrouilles quotidiennes était qu'ainsi elle était débarrassée de lui. Tant qu'il passait le plus clair de son temps dans la montagne, il ne pouvait représenter une menace contre son autorité et elle devait le trouver fort obligeant.

Harruel continua pourtant de partir en mission tous les jours, accompagné en général par Nittin ou Salaman, plus rarement par Sachkor dont il ne supportait plus les incessantes louanges de sa Kreun bien-aimée.

Le Peuple aux Casques demeurait invisible et Harruel commença à se demander à son corps défendant si l'ennemi était là. L'éclaireur était

peut-être venu seul, peut-être s'agissait-il d'un solitaire vivant à l'écart de sa tribu. Ou peut-être les Hommes aux

Casques, passant à proximité de Vengiboneeza et découvrant que la cité était occupée par la tribu de Koshmar, l'avaient envoyé pour savoir comment il serait accueilli. Ne le voyant pas revenir, ils avaient peut-être décidé de poursuivre leur route.

Mais, au fond de lui-même, Harruel espérait que le Peuple aux Casques se montrerait et qu'il serait animé d'intentions belliqueuses. Et si ce n'était pas le Peuple aux Casques, n'importe quel autre ennemi ferait l'affaire. La vie paisible de Vengiboneeza avait mis ses nerfs à rude épreuve. Il ressentait ce besoin d'action jusqu'à la moelle des os. Ce qu'il lui fallait, c'était une bonne bataille, ou, mieux encore, une guerre prolongée.

Pendant cette interminable période de paix ininterrompue, Minbain s'alita pour accoucher d'un vigoureux garçon. Cela fit plaisir à Harruel d'avoir engendré un fils. Hresh vint au chevet de sa mère pour accomplir le rite du baptême. Il donna à son demi-frère le nom de naissance de Samnibolon, ce qui n'eut pas l'heur de plaire à Harruel, car c'était le nom du premier

compagnon de Minbain, le père de Hresh. Harruel éprouva ce que peut éprouver un homme trompé en voyant ce nom renaître dans la tribu en la personne de son fils.

Et c'est Hresh qui m'a fait cela, songea-t-il en réfrénant sa colère.

Mais l'ancien avait donné son nom de naissance au nouveau-né, en présence des parents et de la femme-offrande et la chose était irrévocable. L'enfant s'appellerait donc Samnibolon, fils d'Harruel. Grâce aux dieux, ce n'était que le nom de naissance. Quand, à l'âge de neuf ans, arriverait son jour de baptême, le garçon pourrait choisir son nom définitif et Harruel comptait bien faire en sorte que ce ne soit pas le même. Mais neuf ans, cela faisait long et Harruel jura de faire payer un jour à Hresh cette humiliation.

C'était une période vraiment très difficile pour le guerrier, avec cette paix qui s'éternisait et la venue de ce fils qui portait un nom exaspérant. La colère ne cessait de bouillonner en lui et la plus petite goutte d'eau ferait déborder le vase.

Hresh s'efforçait de comprendre la fonction des objets découverts dans les ruines de Vengiboneeza, mais il y avait plus de

catastrophes que de réussites.

Les habitants de la Grande Planète – ou les mécaniques qui étaient leurs ouvriers – avaient apparemment souhaité que ces objets fussent éternels. Très simples pour la plupart, des bandes de métal de différentes couleurs astucieusement disposées, ils n'avaient que très peu souffert de la rouille et autres corrosions et étaient souvent incrustés de pierres précieuses qui, plutôt que de simples décorations, semblaient faire partie intégrante de leur mécanisme.

Dans certains cas, faire fonctionner ces appareils ne présentait aucune difficulté. Certains possédaient un ensemble complexe de leviers et de manettes, mais la plupart n'avaient qu'un tableau de commande des plus simples. Mais comment savoir quelle fonction ils étaient censés remplir ? Ou quelle catastrophe pouvait être déclenchée s'ils n'étaient pas correctement utilisés ?

Et les premières expériences de Hresh furent souvent catastrophiques. L'un de ces instruments, pas plus long que le bras, se mit à tisser une toile dès qu'il appuya sur un bouton de cuivre. A une vitesse folle, il projeta à trente pas autour de lui un faisceau de longs filaments

gluants formant un câble presque incassable. Hresh lâcha le bouton de commande dès qu'il vit ce qui se passait, mais Sinistine, Praheurt et Haniman étaient déjà pris dans l'écheveau de la substance gluante. Il fallut plusieurs heures pour les dégager et plusieurs jours avant que leur fourrure soit parfaitement nettoyée.

Un autre de ces appareils qu'il eut la bonne idée d'essayer en plein air, à une certaine distance de la cour du temple, semblait destiné à transformer la terre en air. Hresh creusa instantanément un trou de cent pas de diamètre sur quinze pas de profondeur. Tout disparut d'un seul coup et il ne resta qu'une légère odeur de brûlé. L'appareil devait servir à dégager des décombres, ou peut-être était-ce une arme. Horrifié, Hresh alla le cacher dans un endroit où nul ne pourrait le trouver.

Il découvrit qu'une boîte allongée et étroite, munie d'ailettes, était un appareil à construire des ponts. Pendant les cinq minutes qu'il fallut à Hresh pour l'arrêter, l'appareil construisit un pont bizarrement creusé, qui s'achevait en l'air et traversait toute une avenue de la ville. Il utilisait une matière minérale ressemblant à de la pierre qu'il semblait créer à partir de rien. Un appareil d'aspect similaire servait à fabriquer

des murs. Avec le même zèle démentiel que l'appareil à construire des ponts, il commença à élever de hauts murs un peu partout dans l'avenue. Hresh fut obligé d'aller chercher l'appareil à creuser des trous pour faire disparaître le pont et les murs, mais malgré toutes ses précautions, il fit disparaître en même temps trois bâtiments. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'ils n'abritaient rien d'important.

Si la plupart des appareils refusaient de fonctionner, certains avaient l'air si perfides et si déroutants qu'il semblait tout à fait téméraire de les essayer. Hresh décida donc de les laisser de côté jusqu'à ce qu'il ait une idée plus claire de ce que pouvait être leur utilité.

D'autres encore ne fonctionnaient qu'une seule fois et se détruisaient presque aussitôt après. Il n'y avait rien de plus exaspérant.

Un appareil de cette catégorie dessinait une carte des étoiles : une sphère obscure dont le diamètre était de trois fois la taille du corps d'un homme. Sur la surface de la sphère, toutes les étoiles du firmament étaient représentées avec splendeur. Les étoiles se déplaçaient et si l'on dirigeait sur l'une d'elles un rayon lumineux provenant de l'appareil, une voix solennelle

émettait un son que Hresh interpréta comme étant le nom de cette étoile dans la langue de la Grande Planète. Il ne pouvait détacher son regard émerveillé de la sphère de ténèbres, mais, au bout de cinq minutes, de pâles volutes de fumée commencèrent à s'en échapper et l'éblouissante panoplie d'étoiles s'évanouit en un instant. Hresh eut le sentiment d'une perte irréparable et jamais plus il ne parvint à faire fonctionner cet appareil.

Un autre jouait de la musique, une musique tumultueuse, remplie de mélodies discordantes, qui fit accourir tout le Peuple, comme si les dieux étaient descendus sur Vengiboneeza pour y donner un concert. Mais lui aussi s'évanouit en fumée au bout de quelques minutes.

Un autre appareil encore écrivait dans le ciel un message incompréhensible en lettres dorées. En quelques instants, l'appareil expira avec un pauvre petit soupir et le vent dissipa les caractères anguleux et étrangement inquiétants.

— Nous détruisons beaucoup, mais nous n'apprenons pas grand-chose, dit tristement Hresh à Taniane un jour où s'étaient succédé trois désastres de ce genre.

Mais Vengiboneeza recelait une incroyable richesse d'objets fabriqués de la Grande Planète.

Les Chercheurs rapportaient de nouveaux trésors tous les jours ou presque. Hresh était attristé d'en voir certains disparaître, mais la destruction partielle était peut-être une étape nécessaire sur la voie de la connaissance. Il lui fallait coûte que coûte poursuivre les expériences. Tel était son devoir, car le destin de la tribu était en jeu. Et peut-être aussi son destin personnel ; car il n'était pas là pour découvrir de simples jouets mais pour percer les secrets qui devaient permettre au Peuple d'asseoir sa domination sur la planète.

La saison chaude et humide revint : c'était l'hiver. Quand les vents d'est porteurs de fraîcheur cessèrent de souffler et qu'arrivèrent les premières grosses pluies, Torlyri alla accomplir l'offrande de l'hiver. La raison pour laquelle Hresh avait appelé cette saison hiver était que le soleil demeurait bas dans le ciel, mais le temps était si doux que cela paraissait un peu étrange à Torlyri. L'hiver n'était-il pas censé être une époque froide et n'avaient-ils pas appelé hiver l'interminable période aux rigueurs mortelles, ce Long Hiver de la planète où tout avait péri par le froid et où tous les êtres vivants avaient été obligés de trouver un abri ?

Mais Torlyri percevait la différence qui

existait entre le Long Hiver et un hiver ordinaire. Il y avait de grands cycles et des cycles courts. Le Long Hiver, le pire cataclysme qui eût jamais frappé la planète, était une phase de ces grands cycles qui s'étendaient sur des périodes incommensurables et apportaient la ruine à des intervalles infiniment éloignés. Il avait été envoyé du plus loin des cieux pour anéantir la planète et il s'écoulerait des millions d'années avant qu'une telle catastrophe se reproduise. Les époques se succéderaient dans l'ignorance du dernier Long Hiver du grand cycle aussi bien que du prochain et inéluctable cataclysme.

L'hiver ordinaire n'était, lui, qu'une des saisons du cycle court. Il pouvait être extrêmement différent d'une région de la planète à l'autre. Hresh lui avait expliqué comment venaient les saisons, mais c'était toujours un peu flou dans son esprit. Cela avait un rapport avec le mouvement du Soleil autour de la Terre, ou de la Terre autour du Soleil… Elle ne savait plus très bien. L'hiver était l'époque de l'année où le Soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon. En général, c'était une saison froide – et Torlyri se souvenait de leur pénible traversée du continent après le Départ

du cocon – mais dans certaines contrées favorisées, l'hiver pouvait être doux et agréable. Vengiboneeza se trouvait dans une de ces régions favorisées et c'est pour cela que les yeux de saphir, qui ne supportaient pas le froid, avaient choisi d'y bâtir leur capitale.

La ronde des saisons ne s'arrêtait donc jamais. L'hiver est revenu, songea Torlyri. Notre chaud et humide hiver de Vengiboneeza. Le temps s'écoule et nous avançons tous en âge.

La tribu se développait rapidement. Presque tous ceux qui avaient quitté le cocon étaient encore en vie et leur petite colonie avait vu l'arrivée de nombreux enfants. Ceux qui étaient encore des enfants au sortir du cocon approchaient maintenant de l'âge adulte. Taniane, Hresh, Orbin, Haniman… Ils étaient maintenant presque assez grands pour être initiés aux mystères du couplage. Après quoi, ils trouveraient quelqu'un avec qui former un couple. Et ils auraient des enfants à leur tour.

Torlyri se demandait ce que cela faisait d'avoir un enfant. De sentir la vie se développer jour après jour dans son ventre. De la sentir palpiter et chercher à sortir. Puis de s'aliter, entourée de femmes, et d'ouvrir les jambes pour expulser le petit être.

Jamais Torlyri ne s'était beaucoup préoccupée de trouver un compagnon ou de mettre un enfant au monde, mais depuis au moins un an, elle caressait maintenant cette idée. C'est une idée qui était dans l'air depuis la venue du Printemps Nouveau. Un certain nombre de couples s'étaient formés au sein de la tribu et tous ceux, ou presque, qui n'avaient pas trouvé de compagnon avaient au moins songé à le faire. Koshmar s'était moquée à plusieurs reprises de l'humeur badine de Torlyri lorsqu'elle était en compagnie de tel ou tel homme. Mais Koshmar ne semblait pas vraiment inquiète. La coutume interdisait à la femme-offrande de prendre un compagnon et Koshmar savait que l'accouplement ne l'avait jamais beaucoup intéressée.

Torlyri était encore une jeune fille quand elle avait été choisie pour devenir la prochaine femme-offrande. A l'époque, Thekmur était le chef de la tribu et Gonnari la femme-offrande. Elles avaient à peu près le même âge et devaient donc franchir le sas à quelques semaines d'intervalle. Thekmur avait choisi Koshmar pour lui succéder et Gonnari avait fait de même avec Torlyri. Pendant les cinq années qui avaient suivi, les deux jeunes filles, déjà

devenues compagnes de couplage, avaient été formées pour assumer les lourdes responsabilités qui seraient les leurs. Puis le jour de mort était arrivé pour Thekmur et pour Gonnari et l'existence de Koshmar et de Torlyri avait été bouleversée.

Cela s'était passé douze ans auparavant. Torlyri avait maintenant trente-deux ans, bientôt trente-trois. Si la tribu avait encore vécu dans le cocon, son propre jour de mort ne serait plus distant que de deux années et elle serait déjà en train de former celle qui était appelée à lui succéder. Mais il n'était plus question de limite d'âge ni de jour de mort. Torlyri demeurerait la femme-offrande jusqu'à son dernier souffle. Et au lieu de penser à la mort, elle pensait à trouver un compagnon.

Comme tout cela était étrange.

Elle s'était déjà accouplée avec un homme – tout le monde le faisait, même ceux qui n'avaient pas la fonction d'un géniteur – mais pas très souvent et pas depuis très longtemps. L'accouplement était censé procurer énormément de plaisir, mais ce plaisir était toujours demeuré étranger à Torlyri. Elle ne trouvait pas l'union charnelle déplaisante, mais elle y demeurait insensible. C'était pour elle une

série de mouvements que l'on exécutait avec son corps et qui n'étaient pas plus satisfaisants que n'importe quel exercice physique.

Elle avait eu sa première expérience à quatorze ans, peu après son jour de couplage, l'âge normal pour une initiation de ce genre. C'était avec Samnibolon, celui qui allait devenir le compagnon de Minbain. Il s'était approché d'elle dans un endroit écarté du cocon et l'avait prise par les épaules. Puis il avait commencé à caresser sa fourrure sombre et elle avait enfin compris où il voulait en venir. Il ne semblait pas y avoir de mal à cela. Elle s'ouvrit comme elle avait vu les femmes plus âgées le faire et il introduisit en elle son organe rigide. Il commença à se déplacer rapidement d'avant en arrière et ils roulèrent l'un sur l'autre. Au bout d'un certain temps, il poussa un grognement et relâcha son étreinte. Ils demeurèrent encore quelque temps enlacé et Samnibolon lui dit qu'elle était belle et qu'elle deviendrait une femme passionnée. Ce fut tout. Plus jamais il ne revint la voir et peu de temps après il prit Minbain pour compagne.

Un ou deux ans plus tard, le vieux guerrier Binigav l'entraîna à l'écart et lui demanda de s'accoupler avec lui. Comme il était gentil et

qu'il approchait de la limite d'âge, elle accepta. Il fut très tendre avec elle et il demeura très longtemps en elle, mais tout ce qu'elle ressentit fut une chaleur diffuse et agréable dans son ventre, mais dépourvue d'intensité.

La troisième fois, ce fut avec Moarn, le père du Moarn qui était devenu un des guerriers de la tribu. Moarn avait déjà une compagne et Torlyri fut très étonnée quand il lui fît des avances à la fin d'un repas de fête. Moarn avait bu trop de vin de velours et elle aussi. Ils s'étreignirent farouchement, mais Torlyri ne fut pas certaine de s'être véritablement accouplée avec lui ; elle se souvint qu'il y avait eu certaines difficultés. De toute façon, l'expérience n'avait pas été mémorable. Elle ne s'était accouplée qu'avec ces trois hommes : Samnibolon, Binigav et Moarn. Et ils étaient tous les trois morts depuis longtemps. Quant à elle, après avoir été choisie dans sa dix-huitième année pour devenir la prochaine femme-offrande, jamais plus elle n'avait cherché à renouveler cette expérience.

Mais maintenant, c'était différent.

Depuis plusieurs semaines, Lakkamai la regardait bizarrement. A quoi pouvait bien penser cet homme distant et renfermé ? Jamais

personne ne l'avait regardée de cette manière. Ses yeux gris étaient mouchetés de vert, ce qui leur conférait une mystérieuse profondeur. Lakkamai semblait essayer de lire au plus profond de son âme.

Chaque fois qu'elle se tournait brusquement pour regarder autour d'elle, elle surprenait les yeux de Lakkamai fixés sur elle. Il détournait précipitamment la tête et faisant semblant d'être occupé à faire quelque chose, à faire n'importe quoi. Parfois elle lui souriait ; parfois elle se détournait elle aussi. Mais quand, cinq ou dix minutes plus tard, elle relevait les yeux, son regard était encore braqué sur elle.

Torlyri commença à comprendre.

Elle se surprit de plus en plus souvent à regarder Lakkamai pour voir s'il la regardait. Puis elle se surprit à regarder Lakkamai pour le plaisir de le regarder, même quand il avait le dos tourné. Il avait un corps à la fois gracieux et robuste. Ce n'était pas la force physique brute d'Harruel, mais il émanait de lui une grande énergie, une profonde vitalité qui n'était pas sans rappeler à Torlyri celle de l'Homme au Casque qui avait rendu l'âme pendant son interrogatoire. Lakkamai était un des hommes les plus âgés de la tribu, un guerrier accompli,

dont la fourrure d'un beau rouge-brun ne présentait pourtant pas la plus petite trace de gris. Il avait le visage allongé, le menton pointu et les yeux très enfoncés. Il avait toujours été taciturne et, malgré la modeste importance de la tribu et l'inévitable promiscuité du cocon, Torlyri avait le sentiment de très mal le connaître.

Une nuit, elle rêva qu'elle s'accouplait avec lui.

Le rêve la prit par surprise. Elle partageait la couche de Koshmar et, ce soir-là, pour la première fois depuis plusieurs semaines, le couplage les avait unies. Torlyri aurait dû penser à Koshmar en dormant. Mais c'est Lakkamai qu'elle avait vu, se tenant en silence au-dessus d'elle et la regardant intensément. Elle l'avait attiré à elle, il l'avait rejointe en flottant et Koshmar avait disparu, les laissant seuls sur la couche. Elle avait senti Lakkamai entrer en elle, puis une chaleur vive dans son ventre et elle avait compris qu'il avait engendré un enfant.

Elle s'était réveillée en poussant un cri et, tremblante, s'était dressée sur son séant.

— Que se passe-t-il ? demanda aussitôt Koshmar. Tu as fait un rêve ?

— J'ai eu froid, dit-elle en secouant la tête. J'ai senti l'air de l'hiver sur mon visage.

Jamais encore elle n'avait menti à Koshmar.

Mais jamais encore elle n'avait désiré un homme.

Le lendemain, quand Torlyri vit Lakkamai devant le temple, elle fut incapable de le regarder dans les yeux, tellement elle avait le sentiment de s'être véritablement accouplée avec lui pendant la nuit. Si le souvenir qu'elle avait gardé de son rêve était si vif, il avait dû le percevoir lui aussi. Elle avait l'impression qu'il devait déjà tout savoir d'elle, le poids de ses seins dans ses mains, le goût de sa bouche, le parfum de son haleine. Et Torlyri eut soudain l'impression d'être redevenue une jeune fille. Une jeune fille très niaise.

La nuit suivante, elle rêva de nouveau de Lakkamai. Elle haletait, elle gémissait, elle frémissait dans ses bras et, quand elle se réveilla, Koshmar la regardait, les yeux brillant dans l'obscurité, comme si elle s'imaginait que sa compagne de couplage était en train de perdre la raison.

La troisième nuit, le rêve revint, de plus en plus tangible. Elle faisait pendant son accouplement avec Lakkamai des choses qu'elle

n'avait jamais vu personne faire, qu'elle n'aurait jamais imaginé que l'on pût avoir envie de faire. Et cela lui procurait un plaisir intense et profond.

C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Le lendemain matin, les pluies qui inondaient la ville depuis plusieurs semaines s'étaient enfin arrêtées et, dans les trouées des nuages, le bleu lumineux du ciel d'hiver avait l'intensité d'une sonnerie de trompette. Torlyri accomplit l'offrande du lever du soleil puis, d'une démarche très calme, elle se dirigea vers la maison où logeaient les guerriers célibataires. A l'angle du bâtiment était accrochée une cage où étaient enfermés trois petits animaux noirs au regard mauvais qui tournaient en rond en poussant de petits cris furieux et perçants. Torlyri leur lança en passant un regard compatissant.

Lakkamai attendait sur le pas de la porte, comme s'il avait su qu'elle allait venir. Très détendu en apparence, il était adossé au mur et la regardait approcher en silence. Ses yeux froids et graves n'avaient plus le regard scrutateur qu'il dirigeait si souvent sur elle ces derniers temps. Mais les commissures de ses lèvres étaient agitées par un mouvement

convulsif qui trahissait sa tension intérieure, mais dont il ne semblait pas se rendre compte.

— Viens, dit doucement Torlyri. Marchons un peu. La pluie a cessé.

Lakkamai acquiesça de la tête et il s'éloignèrent en conservant entre eux une telle distance qu'Harruel, avec sa forte carrure, aurait eu largement la place de passer. Ils longèrent les différentes maisons abritant la tribu, puis la tour hexagonale de pierre pourpre transformée en temple, le jardin d'agrément que Boldirinthe, Galihine et quelques autres entretenaient avec le plus grand soin et enfin le bassin miroitant, baigné d'une lumière rose, dont les yeux de saphir raffolaient. Ni l'un ni l'autre n'avait ouvert la bouche et ils regardaient droit devant eux. Torlyri crut apercevoir Hresh, Konya et Taniane du coin de l'œil et peut-être même Koshmar. Mais personne ne l'appela et elle elle préféra ne pas tourner la tête.

Derrière le jardin des femmes et le bassin de lumière des yeux de saphir se trouvait un autre jardin à la végétation exubérante, où des arbres aux branches tordues et des arbustes au tronc curieusement ventru et aux feuilles noires poussaient au milieu d'un enchevêtrement de

plantes rampantes sur un épais tapis de mousse bleuâtre. Torlyri pénétra dans le jardin. Lakkamai marchait toujours à côté d'elle, mais il s'était rapproché. Ils n'avaient toujours pas échangé un mot. Ils firent une vingtaine de pas dans le jardin et découvrirent une trouée entre les arbres, presque une charmille. Torlyri se tourna vers Lakkamai et lui sourit. Le guerrier posa les mains sur ses épaules, comme s'il voulait l'obliger à s'allonger avec lui sur la mousse. Mais il n'eut pas besoin d'appuyer. Ils se laissèrent tomber à terre d'un même mouvement.

Elle n'aurait su dire si c'était lui qui était entré en elle ou bien elle qui l'avait attiré entre ses jambes, mais ils se retrouvèrent serrés l'un contre l'autre et leurs corps ne faisaient plus qu'un. L'épaisse couche de mousse sur laquelle ils étaient allongés produisait un léger clapotis. La mousse était gorgée de toute l'eau tombée pendant des semaines et Torlyri s'imagina qu'ils l'écrasaient au fond de la petite cuvette dont elle tapissait le fond et qu'une mare allait se former autour d'eux. C'est avec plaisir qu'elle eût laissé l'eau tiède recouvrir tout son corps.

Lakkamai se mit à remuer plus rapidement en elle et elle s'accrocha à lui, enfonçant les

doigts dans les muscles fermes qui jouaient sous l'épaisse fourrure de son dos.

Ce n'était pas tout à fait comme dans son rêve. Mais ce n'était pas non plus du tout comme le souvenir qu'elle avait gardé de ses étreintes avec Samnibolon, Binigav et Moarn. La communion n'était ni aussi profonde ni aussi pleine que dans le couplage – comment aurait-il pu en aller autrement ? – mais c'était beaucoup plus profond que ce qu'elle pensait qu'un accouplement pourrait lui apporter. Elle resserra son étreinte et songea avec un étonnement émerveillé que cela allait au-delà d'un simple accouplement, que c'était l'union d'un véritable couple. Mais, dans cet instant d'émerveillement, une voix discordante s'éleva dans son âme : *Qu'ai-je fait ? Que va dire Koshmar ?*

Les questions restèrent sans réponse et Torlyri se fondit dans le merveilleux silence qu'était l'âme de Lakkamai. Au bout d'un long moment, elle s'écarta de lui et ils demeurèrent étendus côte à côte, ne se touchant que par le bout des doigts.

Elle eut envie d'approcher de lui la pointe de son organe sensoriel, mais elle se dit que cela ressemblerait trop au couplage. Que ce serait un

couplage. Elle avait déjà une compagne de couplage, et c'était Koshmar. Mais Lakkamai était son compagnon.

Torlyri tourna et retourna cette pensée dans sa tête.

Lakkamai est mon compagnon. Lakkamai est mon compagnon.

Elle avait trente-deux ans, elle était la femme-offrande de la tribu depuis de longues années et, d'un seul coup, après si longtemps, elle avait un compagnon. Comme tout cela était étrange.

Par un jour d'hiver froid et lumineux, tandis que le dernier orage venait de disparaître à l'orient et que le prochain n'était pas encore arrivé de l'occident, Hresh partit encore une fois explorer la sinistre bâtisse qu'il nommait la Citadelle. C'était l'idée de Taniane et elle l'accompagnait. Elle l'accompagnait très souvent ces derniers temps et Koshmar ne refusait plus de le laisser partir fouiller dans les ruines sans un garde du corps. De son côté, Hresh avait rapidement accepté l'intégration de Taniane au groupe des Chercheurs. La proximité de la jeune fille le mettait encore un peu mal à l'aise, mais, en même temps, il éprouvait un plaisir troublant à être seul avec elle dans les quartiers

les plus éloignés de la cité.

Hresh ne tenait pas particulièrement à retourner voir la Citadelle. Il pensait maintenant savoir à quoi elle avait servi et il redoutait d'en avoir la confirmation. Mais Taniane était fascinée par l'étrange bâtiment et elle avait insisté pour s'y rendre jusqu'à ce que Hresh cède à ses prières. Et il n'osait pas lui expliquer pourquoi il préférait ne pas s'en approcher. Mais, ayant accepté d'y aller, il était bien décidé cette fois à percer à tout prix le mystère de la Citadelle. Ne rien lui dire, mais lui faire voir. Et qu'elle en tire ses propres conclusions. Le moment était peut-être venu de partager une partie de la terrible vérité qu'il avait jalousement gardée jusqu'alors. Et c'était peut-être avec Taniane qu'il convenait de la partager.

La montée vers la Citadelle était des plus ardues. Pavé de dalles grises soulevées en tous sens par les affaissements de terrain et les séismes, le chemin était rendu glissant pendant les pluies d'hiver par une épaisse couche d'algues vertes. Taniane perdit l'équilibre à deux reprises et Hresh dut la rattraper, une première fois par le bras, l'autre par la hanche et le bas du dos. Après chacun de ces contacts,

il éprouvait des picotements dans les doigts, une sensation de chaleur dans les reins et une démangeaison dans son organe sensoriel. Il se prit à espérer qu'elle glisserait une troisième fois, mais il n'en fut rien.

Ils atteignirent le sommet de l'éminence et s'engagèrent sur le plateau d'où la Citadelle dominait Vengiboneeza dans sa majestueuse solitude. Hresh traversa le tapis d'herbe dense et courte qui entourait l'édifice et s'avança jusqu'au bord du plateau. La cité immense s'étendait devant lui, baignée par la lumière laiteuse de l'hiver. Il voyait les souches blanches de bâtiments effondrés, des ponts fragiles réduits à l'état de décombres, des avenues au tracé rectiligne et au dallage luisant, veiné de traînées bleuâtres ou verdâtres. Taniane s'approcha tout près de lui, le souffle encore court après l'effort de l'ascension.

— J'ai vu tout cela quand la cité était encore vivante, dit Hresh après un moment de silence.

— Je sais. Haniman me l'a dit.

— C'était absolument stupéfiant. Il se passait tant de choses en même temps, il y avait tant de gens, tant d'énergie. Oui, stupéfiant. Mais très déprimant aussi.

— Déprimant ?

— Avant de voir la Grande Planète, je n'imaginais pas ce que pouvait être une véritable civilisation. Et je ne soupçonnais pas à quel point nous en sommes encore loin. Je croyais que ce serait comme un cocon, en beaucoup plus grand, bien sûr, avec beaucoup plus de gens faisant beaucoup plus de choses. Mais ce n'est pas cela, Taniane. Il y a une différence de qualité autant que de quantité. Il existe un certain seuil à partir duquel une civilisation prend son essor, commence à produire sa propre énergie, à se développer toute seule et non simplement grâce aux activités de ceux qui la composent. Est-ce que tu me suis ? Notre tribu est beaucoup trop petite pour en arriver là. Nous avons nos petites activités à accomplir quotidiennement et, le lendemain, nous recommençons la même chose. Mais il n'y a pas ce sentiment de virtualité, de transformation, de développement accéléré. Il nous faudrait être beaucoup plus nombreux. Et même pas quelques centaines, mais des milliers… des millions.

— Nous y arriverons un jour, Hresh.

— Ce jour est encore très éloigné, dit-il avec un haussement d'épaules. Et nous avons encore tant à faire.

— La Grande Planète non plus n'était pas très peuplée au début.

— C'est ce que je ne cesse de me répéter.

— C'est donc cela qui te troublait tellement depuis le jour où tu as eu cette vision ?

— Non, répondit Hresh. Ce n'est pas cela. C'est encore autre chose.

— Tu ne veux pas m'en parler ?

— Non. Je ne peux en parler à personne.

Elle le regarda longuement sans rien ajouter. Puis un sourire s'épanouit sur son visage et elle posa délicatement la main sur son épaule. Hresh ne put réprimer un frisson, mais il espéra qu'elle n'avait rien remarqué.

Il se retourna et observa la Citadelle, ses murs nus et massifs d'un noir verdâtre, ses gigantesques colonnes de pierre et son toit bas, pesant et légèrement incliné. Il émanait de cet édifice un sentiment de force, de puissance, voire d'arrogance et d'assurance colossale. Hresh ferma les yeux et il vit les formes spectrales des humains au corps fluet et glabre de sa vision traverser les murailles aveugles avec un simple contact du doigt, comme si elles n'avaient pas plus de densité qu'un voile de brume. Comment réussissaient-ils à le faire ? Comment était-ce possible ?

— Tourne-toi, dit-il brusquement.

— Pourquoi ?

— J'ai quelque chose à faire et je ne veux pas que tu regardes.

— Tu deviens tellement mystérieux, Hresh !

— Je t'en prie, dit-il.

— Tu vas faire quelque chose avec la Pierre des Miracles ?

— Oui, dit-il d'un ton irrité.

— Tu n'as pas besoin de la cacher.

— Je t'en prie, Taniane.

Elle fit une grimace et lui tourna le dos. Hresh sortit le Barak Dayir de sa ceinture et, après une brève hésitation, il appliqua sur la pierre l'extrémité de son organe sensoriel. L'intense musique s'éleva aussitôt dans les gouffres et les abîmes de l'air et son âme en fut remplie. Le corps parcouru de longs tremblements, il s'appropria la puissance de la pierre, il en régla le pouvoir et des tourbillons de lumière rouge, jaune et blanche commencèrent à briller sur les murs de la Citadelle. Des entrées, songea-t-il.

— Donne-moi la main, dit-il à Taniane.

— Qu'allons-nous faire ?

— Nous allons entrer, répondit Hresh. Donne-moi la main, Taniane.

Elle le regarda bizarrement et glissa la main dans la sienne. La Pierre des Miracles amplifiait tellement toutes les sensations de Hresh qu'il eut l'impression que la paume de Taniane était brûlante comme le feu et l'intensité du contact était presque intolérable. Mais il parvint à supporter la brûlure et il l'entraîna doucement vers le plus proche des tourbillons de lumière. Il s'ouvrit à son approche et Hresh traversa la muraille sans difficulté, tirant Taniane derrière lui.

A l'intérieur de l'enceinte s'étendait une immense salle vide, éclairée par une lumière spectrale uniformément répartie et dépourvue de source apparente. Ils auraient tout aussi bien pu se trouver dans une grotte gigantesque enfouie dans les entrailles de la terre et aux parois hautes comme une montagne.

— Yissou ! murmura Taniane. Où sommes-nous ?

— Je crois que c'est un temple.

— Qui l'utilise ?

— Eux, répondit Hresh en tendant le bras.

Tout autour d'eux, des humains flottaient dans l'air avec une légèreté de plume. Ils semblaient sortir des murs et par groupes de deux ou trois, conversant entre eux, ils

traversaient l'immense espace pour disparaître de l'autre côté. Ils ne semblaient aucunement conscients de la présence de Hresh et de Taniane.

— Des Faiseurs de Rêves ! murmura-t-elle. Sont-ils réels ?

— Probablement des visions d'une autre époque. Du temps où la cité vivait encore. Ou bien nous rêvons que nous les voyons.

Il se rendit compte qu'il serrait encore le Barak Dayir dans sa main. Il le remit dans sa bourse qu'il glissa dans sa ceinture. Les silhouettes fantomatiques s'évanouirent aussitôt et il ne resta plus que les quatre murs de pierre nus, luisant faiblement dans la lumière spectrale qu'ils produisaient eux-mêmes.

— Que s'est-il passé ? demanda Taniane. Où sont-ils partis ?

— C'est la Pierre des Miracles qui nous a permis de les voir. Ils n'étaient pas réellement là. Ce n'est que leur image qui nous apparaissait à travers les millénaires.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, dit Hresh.

Il fit prudemment quelques pas en direction du mur, à l'endroit où ils l'avaient traversé, et laissa courir sa main sur la pierre. Elle était

dure et solide, presque chaude, comme l'était le Barak Dayir. Il sentit un grand frisson dans toute sa colonne vertébrale. Il n'y avait rien dans la vaste salle, absolument rien, pas une image brisée, pas un trône renversé, pas le moindre signe de quelconques occupants.

— Je me sens toute drôle ici, dit Taniane. Partons.

— Si tu veux.

Hresh se détourna et ressortit le Barak Dayir de sa bourse, mais, cette fois, il ne se donna pas la peine de le cacher. Taniane écarquilla les yeux et fit le signe de Yissou. Dès que Hresh appliqua son organe sensoriel sur le talisman, les murs se remirent à briller avec éclat et la procession aérienne des humains reprit son cours. Taniane était béante d'étonnement.

— Des Faiseurs de Rêves, répéta-t-elle. Comme ils ressemblent à Ryyig ! Qui étaient-ils ?

Hresh ne répondit pas.

— Je crois le savoir, poursuivit-elle.

— Vraiment ?

— C'est une idée complètement folle, Hresh.

— Alors, ne me dis rien.

— Dis-moi ce que *toi,* tu en penses.

— Je ne suis pas sûr, dit-il. Je ne suis sûr de

rien.

— Tu penses la même chose que moi ?

— Peut-être, dit-il. Je ne sais pas.

— Oui, nous pensons la même chose. J'ai peur, Hresh.

Il vit sa fourrure se hérisser et sa poitrine se soulever rapidement. Il aurait voulu avoir le courage de l'attirer contre lui et de la serrer dans ses bras.

— Viens, dit-il. Nous sommes restés assez longtemps.

Il lui reprit la main et ils ressortirent comme ils étaient entrés, en traversant la muraille. Quand ils furent à l'extérieur, ils se retournèrent vers la Citadelle, puis ils se regardèrent sans un mot. Jamais Hresh n'avait vu Taniane aussi bouleversée. Et, dans sa tête, il revoyait l'étrange procession de Faiseurs de Rêves flottant mystérieusement, magiquement dans l'air et qui lui répétaient à l'envi ce qu'il ne voulait pas entendre.

Ils redescendirent en silence le chemin glissant au sol tourmenté et regagnèrent le campement sans échanger un mot.

Avant d'arriver, ils entendirent des hurlements et des cris furieux, les cris aigus et moqueurs des singes de la jungle. Il y en avait

partout, qui se balançaient et sautaient par dizaines sur les toits.

— Que se passe-t-il ? demanda Hresh à Boldirinthe qui passait en brandissant une lance.

— Tu ne vois pas ce qui se passe ?

Weiawala, qui suivait Boldirinthe, s'arrêta et lui expliqua que les singes étaient arrivés en transportant des nids fins comme du papier qu'ils avaient fait éclater en les jetant par terre et d'où étaient sortis une nuée d'insectes d'un rouge luisant, armés de pinces tranchantes, qui s'étaient répandus dans tout le camp. Les insectes s'enfouissaient dans leur fourrure et leur infligeaient des blessures qui brûlaient comme un fer rouge. Il était impossible de les arracher et il fallait les extirper à l'aide d'un couteau. Les singes qui avaient envahi le camp poussaient des hurlements et des rires perçants en fracassant par terre les derniers nids. Toute la tribu s'efforçait de les repousser tout en chassant les insectes.

Il fallut plusieurs heures avant que le calme soit rétabli et personne ne demanda à Hresh ce qu'il avait fait. Dans le courant de la soirée, il vit Taniane assise à l'écart, le regard perdu dans le lointain. Quand Haniman s'approcha d'elle

pour lui susurrer quelque chose à l'oreille, elle le repoussa avec humeur et quitta la pièce.

A mi-pente du Mont du Printemps se trouvait une saillie dentelée qu'Harruel utilisait souvent comme poste de guet quand il était en faction. L'éperon rocheux surplombait le flanc de la montagne comme une terrasse et, lorsqu'il levait la tête, il voyait la dépression que des troupes d'invasion arrivant par la montagne seraient obligées de franchir pour attaquer la ville. Quand il baissait les yeux, il voyait étalée en contrebas toute la cité de Vengiboneeza, comme un modèle réduit.

Il y demeurait pendant de longues heures, par tous les temps, juché sur la fourche d'un arbre énorme, à l'écorce luisante et aux feuilles rouges triangulaires. Depuis quelque temps, il recommençait à partir seul dans la montagne. Ses recrues, ses soldats, l'agaçaient au plus haut point et il percevait leur impatience, il sentait bien qu'ils ne croyaient plus à une attaque ennemie.

Harruel roulait le plus souvent de sombres pensées dans sa tête. Il avait le sentiment d'être englué dans une sorte de rêve où plus personne ne pouvait bouger. Les mois, les années s'écoulaient et il était prisonnier de la cité

morte comme il avait été prisonnier du cocon. Avec cette différence que, dans le cocon, il lui importait peu que chaque jour fût exactement semblable au précédent, alors que maintenant il avait énormément de peine à réfréner son impatience devant le monde qui s'offrait à lui tout en demeurant juste hors de sa portée. Harruel était habité par la certitude qu'il était fait pour accomplir de grandes choses. Mais quand pourrait-il commencer à les accomplir ? Quand ? Quand ?

Tout au long des interminables périodes de pluie, ces sentiments bouillonnaient en lui et devenaient intolérables. Il passait des journées entières dans l'arbre fourchu, trempé jusqu'aux os, remâchant sa rancœur. Il contemplait d'un regard noir le camp de la tribu, dans son petit coin de la cité, et se répandait en invectives contre les pleutres et les médiocres. Puis il relevait la tête vers le sommet de la montagne et hurlait des provocations à l'adresse de ces envahisseurs qui refusaient de se montrer. Tout ankylosé, le corps endolori, le crâne parcouru d'élancements, il descendait de temps en temps de son perchoir pour aller cueillir des fruits sur les arbres voisins. Il lui arriva aussi à plusieurs reprises d'attraper à mains nues quelque petit

animal sauvage et de le manger tout cru après lui avoir brisé l'échine.

Il en vint même à passer une nuit entière dans son arbre, trempé par la pluie qui tombait à verse. A quoi bon rentrer chez lui ? Minbain était absorbée par le nouveau-né et elle repoussait toutes ses avances. La pluie avait au moins le mérite de refroidir sa colère.

Les premiers feux du soleil le surprirent dans son arbre et il tressauta comme s'il venait de recevoir une gifle. Il cligna des yeux et se redressa en se demandant où il était. Puis il se souvint qu'il avait passé la nuit dans l'arbre et qu'il avait dû s'endormir.

Encore mal réveillé, il crut distinguer sur sa gauche des casques à pointes dorées le long du bord dentelé de l'éperon rocheux. Les envahisseurs, enfin ? Mais non, ce n'étaient que les premiers rayons du soleil jouant sur les feuilles encore couvertes de gouttes de pluie.

Il se laissa glisser à terre et s'éloigna d'une démarche raide en direction de la cité pour chercher quelque chose à manger.

Il était à peu près arrivé à mi-chemin quand une silhouette apparut en contrebas. Il crut dans un premier temps qu'il s'agissait de Salaman ou de Sachkor qui avaient attendu que

la pluie cesse pour partir à sa recherche. Mais, tandis qu'elle se rapprochait, il vit que c'était une femme. Plutôt une jeune fille. Grande et mince, elle avait une fourrure d'un noir étonnamment profond. Et Harruel finit par la reconnaître. C'était la jeune Kreun dont Sachkor était éperdument amoureux, la fille de la vieille Thalippa. Elle agita le bras en le voyant.

— Je cherche Sachkor ! Est-il avec toi ?

Harruel se contenta de la regarder, sans répondre. Il s'était accouplé un jour avec Thalippa, il y avait de nombreuses années de cela. Elle avait du tempérament, Thalippa, à l'époque. Elle lui avait labouré le dos avec ses griffes. Après tout ce temps, le souvenir de leur étreinte lui remontait à la mémoire. Il retrouvait son odeur à la fois suave et forte. Étonnant de retrouver cela, quinze ans après ! Quinze ans, la moitié d'une vie !

— Personne ne sait où il se trouve, poursuivit Kreun. Il a disparu depuis hier matin. Je suis allé chez les jeunes gens, mais il n'y est pas non plus. C'est Salaman qui m'a dit qu'il pouvait être dans la montagne avec toi.

Harruel haussa les épaules. En d'autres circonstances, cette disparition eût retenu son attention, mais il avait l'impression d'être sous

l'emprise d'un charme.

— Cela fait si longtemps, Thalippa.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Viens. Approche-toi. Laisse-moi te regarder, Thalippa.

— Je suis Kreun. Thalippa est ma mère.

— Kreun ? répéta Harruel, comme si ce nom lui était inconnu. Ha ! oui, Kreun !

Il sentait une vive chaleur entre ses jambes et un engourdissement affreusement douloureux. Toutes ces journées – et maintenant une nuit entière – passées dans l'arbre, sous la pluie, pour veiller sur ces gens stupides et insouciants, pour les protéger contre un ennemi à la réalité duquel ils refusaient de croire. Et pendant ce temps, sa vie s'écoulait inutilement et le monde lui tendait en vain les bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Harruel ? Tu as l'air bizarre.

— Thalippa…

— Je m'appelle Kreun !

Et elle commença à reculer, l'air apeuré.

Il ne pouvait pas donner tort à Sachkor de tant parler d'elle. Kreun était très belle, avec de longues jambes minces, une superbe fourrure noire et des yeux verts où brillait maintenant

une lueur effrayée. Il s'étonnait de n'avoir jamais encore remarqué à quel point cette fille était belle. Certes, elle était encore très jeune et l'habitude n'était pas de regarder les filles tant qu'elles n'avaient pas atteint l'âge du couplage, mais c'était une merveille. Minbain était douce, tendre et chaude, mais ses plus belles années étaient maintenant derrière elle. Alors que Kreun était dans tout l'éclat de sa jeunesse…

Kreun s'arrêta, encore inquiète, mais ne sachant quelle attitude adopter. Harruel descendit vers elle. Quand il fut tout près, elle poussa un petit cri et essaya de s'enfuir, mais il projeta son organe sensoriel et la saisit à la gorge. Il la sentit frissonner et cela ne fit que redoubler son ardeur. Il l'attira vers lui sans difficulté, la saisit par les épaules et la força à s'allonger sur le ventre sur le sol mouillé.

— Non ! hurla-t-elle. Non, je t'en prie !

Elle essaya de se dégager en rampant, mais elle n'avait aucune chance contre lui. Il se laissa tomber sur elle de tout son poids et lui saisit les bras par-derrière. La brûlure de ses reins devenait insupportable. Quelque part au fond de lui-même une petite voix lui répétait que ce qu'il faisait était mal, qu'il ne fallait pas prendre une femme contre sa volonté et que les dieux le

châtieraient pour cela. Mais Harruel était impuissant à lutter contre la rage et le désir qui s'étaient emparés de lui. Il appuya les cuisses contre la douce fourrure de la croupe de Kreun et la pénétra d'une violente poussée. Elle émit un long cri où se mêlaient la douleur et l'horreur.

— C'est mon droit ! commença à répéter inlassablement Harruel en donnant de grands coups de reins. Je suis le roi ! C'est mon droit !

10-Le fleuve et le précipice.

— C'est donc Lakkamai que tu as choisi, dit Koshmar.

C'était le troisième jour depuis la fin de la période des pluies.

Koshmar et Torlyri venaient de rentrer dans la maison qu'elles partageaient, après le repas du soir pendant lequel toute la tribu s'était réunie pour célébrer la cérémonie du Pourvoyeur. Toute la tribu sauf Sachkor, mystérieusement disparu, et dont ils essayaient en vain de retrouver la trace.

Torlyri, paresseusement allongée, se redressa d'un bond. Jamais Koshmar n'avait vu une telle expression sur son visage. Elle y lisait à la fois la peur et un sentiment de culpabilité auxquels s'ajoutait une pointe de défi.

— Tu es au courant ?

— Qui ne l'est pas ? fit Koshmar avec un petit rire aigre. Me prends-tu pour une enfant, Torlyri ? Cela fait plusieurs semaines que vous vous faites les yeux doux et tu arrives à mentionner le nom de Lakkamai dans une phrase sur deux alors que tu pouvais passer un an sans parler de lui…

La mine confuse, Torlyri baissa les yeux.

— Es-tu fâchée contre moi, Koshmar ?

— J'ai l'air fâchée ? Fâchée que tu sois heureuse ?

Mais au fond d'elle-même, Koshmar était beaucoup plus préoccupée qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle savait depuis longtemps que quelque chose de ce genre allait arriver et elle s'était dit qu'il lui faudrait se montrer forte quand cela se produirait. Et maintenant que c'était arrivé, elle avait l'impression qu'un poids énorme pesait sur son cœur.

— Tu t'es déjà accouplée avec lui, n'est-ce pas ? reprit-elle après un moment de silence.

— Oui, répondit Torlyri d'une voix à peine audible.

— Tu avais déjà fait cela il y a longtemps, quand nous étions encore très jeunes. Avec Samnibolon, s'il m'en souvient bien. Le Samnibolon de Minbain.

— Avec lui et un ou deux autres, dit Torlyri en hochant lentement la tête. Mais j'étais très jeune et cela fait très longtemps.

— Et cela te procure du plaisir ?

— Maintenant, oui, répondit doucement Torlyri. Les premières fois, cela ne m'avait absolument rien apporté. Maintenant, ce n'est

plus pareil.

— Beaucoup de plaisir ?

— Parfois, souffla Torlyri d'une voix rauque.

— J'en suis contente pour toi, dit Koshmar d'un ton pincé. Je n'ai jamais compris quel intérêt cela pouvait avoir, mais on m'a dit que c'était bon.

— Il suffit peut-être de choisir la bonne personne.

— Tu sais bien que pour moi, cela n'existe pas, répliqua Koshmar avec un ricanement. Si tu étais un homme, Torlyri, c'est avec joie que je m'accouplerais avec toi. Mais nous avons le couplage, toi et moi. Nous avons le couplage et cela me suffit. Un chef n'a pas besoin de s'accoupler.

Une femme-offrande non plus, ajouta-t-elle in petto.

Elle détourna les yeux afin que Torlyri ne puisse voir à quoi elle pensait. Elle s'était juré de ne pas intervenir dans la vie privée de sa compagne, aussi douloureux que cela pût être pour elle.

— En parlant de couplage…

— Oui, parlons-en, Torlyri ! Parlons-en autant que tu veux !

La respiration de Koshmar se précipita sous

l'effet d'un brusque désir. Plus les relations entre Torlyri et Lakkamai se resserraient, plus Koshmar était avide du moindre gage d'affection.

— Maintenant ? dit-elle. Tout de suite ? Bien sûr ! Viens !

Torlyri eut l'air plus étonnée que ravie.

— Bien sûr, Koshmar, si tu en as envie. Mais ce n'est pas ce que j'avais commencé à dire.

— Ha !

— Ce que je voulais te dire, c'est que le jour de couplage de Hresh est arrivé. Il faut que je l'emmène pour son initiation, si je réussis à l'éloigner de ses machines et de la Pierre des Miracles.

— Déjà, dit Koshmar en secouant la tête. Le jour de couplage de Hresh !

L'initiation des jeunes gens de la tribu aux mystères du couplage était l'une des tâches de la femme-offrande, à laquelle Torlyri avait toujours apporté le maximum de soin et d'amour. Tous ces couplages avec les autres membres de la tribu n'avaient jamais gêné Koshmar, bien que l'union apportée par le couplage fut beaucoup plus profonde et intense que celle d'un simple accouplement. Et elle savait qu'elle aurait dû être beaucoup plus

troublée par ce qui allait unir Torlyri à Hresh que par les relations uniquement charnelles de la femme-offrande avec Lakkamai. Mais c'était pourtant le contraire. Les relations de Torlyri avec les jeunes gens ne pouvaient en aucun cas constituer une menace, alors que ses rapports avec Lakkamai…

L'accouplement n'est rien, se dit-elle en contenant la colère qu'elle sentait monter en elle.

Puis elle se dit qu'elle n'était vraiment pas logique. Et enfin elle se dit que ces questions ne pouvaient être résolues par la logique et que le cœur avait sa logique propre.

— Taniane a été initiée au couplage, puis Orbin et maintenant c'est au tour de Hresh, dit Torlyri. Après ce sera à Haniman.

— Comme le temps passe vite. Je revois encore le gamin qui avait essayé de franchir le sas, le jour des mangeurs de glace et du Faiseur de Rêves. Tout cela semble tellement loin… Comme semble loin l'enfance de Hresh.

— Il est quand même curieux d'avoir choisi comme ancien de la tribu quelqu'un qui n'avait pas encore atteint l'âge du couplage.

— Crois-tu que cela le changera, quand il aura été initié ?

— Le changer ? Comment cela ?

— Nous dépendons tellement de lui, dit Koshmar. Il y a tellement de sagesse dans cet esprit bizarre. Mais il arrive que les enfants changent quand ils sont initiés au couplage. As-tu oublié cela, Torlyri ? Et nous devons garder en mémoire que Hresh n'est encore qu'un enfant. Quand il aura trouvé une compagne de couplage, peut-être ne voudra-t-il plus rien faire d'autre pendant des mois. Et qui se chargera d'explorer la cité ? Peut-être même, ajouta-t-elle après un silence, se laissera-t-il séduire par l'accouplement.

— Et alors ? demanda Torlyri en haussant les épaules. Qu'y aurait-il de mal à cela ?

— Il a des responsabilités, Torlyri.

— C'est un garçon qui est en train de devenir un homme. Voudrais-tu lui arracher ce qui lui reste de jeunesse ? Laisse-le découvrir les joies du couplage ! Laisse-le s'accoupler, s'il en a envie ! Laisse-le prendre une compagne, si c'est ce qu'il veut !

— Une compagne ? Mais le chroniqueur ne peut pas s'unir à une femme !

— C'est le Printemps Nouveau, Koshmar. Il ne sert à rien de se cramponner aux vieilles coutumes.

— L'ancien de la tribu n'a pas le droit de prendre une compagne, déclara Koshmar d'un ton glacé. Pas plus que le chef et la femme-offrande. Le couplage nous est permis. Et l'accouplement, si nous le désirons. Mais il n'est pas question pour nous de former un couple ! Nous avons été choisis par les dieux et nous sommes différents des autres ! Mais ne nous écartons pas de notre sujet : quand comptes-tu célébrer le rite d'initiation de Hresh ?

— Dans deux ou trois jours. S'il n'est pas pris par des tâches plus urgentes.

— Bien, dit Koshmar. Fais-le aussi vite que possible et tiens-moi au courant. Il faudra l'avoir à l'œil, pour être sûres qu'il ne change pas.

— Je suis certaine qu'il ne changera pas, dit Torlyri en souriant.

N'oublie pas qu'il sait utiliser le Barak Dayir. Qu'est-ce que le couplage pourrait lui apporter que la pierre magique n'a pas déjà fait ?

— Peut-être. Peut-être.

Un long silence gêné s'établit entre elles.

— Koshmar ? dit enfin Torlyri.

— Oui.

— Un couplage te ferait toujours plaisir ?

— Bien sûr, dit Koshmar en se sentant

aussitôt fondre de désir.

— Encore une question, si tu veux bien.

— Vas-y.

— Tu as dit que la femme-offrande ne devait pas prendre un compagnon.

Koshmar la regarda avec stupéfaction. Elle ne s'attendait pas à cela et n'aurait jamais imaginé que la situation fût si grave.

— Jamais cela ne s'est fait, dit-elle d'un ton glacé. Le couplage et l'accouplement nous sont permis, mais n'avons pas le droit de former un couple. Nous sommes différents de tous les autres.

— Oui. Oui, je sais.

Il y eut un nouveau silence, pesant, inquiétant.

— C'est la permission de t'unir à Lakkamai que tu me demandes, Torlyri ? dit enfin Koshmar.

— Oui, répondit la femme-offrande. Nous aimerions former un couple.

— Et tu me demandes la permission ?

— C'est le Printemps Nouveau, Koshmar, dit Torlyri en la regardant droit dans les yeux.

— Cela veut dire que tu penses que ma permission n'est même pas nécessaire ? Dis-moi ce qu'il y a dans ta tête, Torlyri ! Dis-moi ce

qu'il y a dans ton âme !

— Je n'ai jamais éprouvé ce que j'éprouve en ce moment.

— J'aime à te l'entendre dire ! répliqua sèchement Koshmar.

— Que dois-je faire, Koshmar ?

— Continue de remplir tes obligations envers les dieux et ton peuple. Emmène Hresh avec toi pour célébrer son initiation. Accomplis les offrandes quotidiennes. Répands ta bienveillance sur tout le monde, comme tu l'as toujours fait.

— Et Lakkamai ?

— Fais ce que tu veux avec Lakkamai !

Torlyri s'abîma une troisième fois dans un long silence que Koshmar ne chercha pas à interrompre.

— As-tu envie de t'unir à moi maintenant ? demanda enfin Torlyri.

— Un autre jour, dit Koshmar. Je me sens très lasse ce soir et je crains qu'un couplage ne soit pas fructueux.

Elle détourna la tête et ajouta d'une voix lugubre :

— Je te souhaite d'être heureuse, Torlyri. Tu me crois, n'est-ce pas ? Je ne souhaite que ton bonheur.

Hresh commença à s'aventurer seul dans la ville. C'était comme un défi à l'autorité de Koshmar, mais elle semblait ne pas s'en soucier et peut-être même n'y prêtait-elle pas attention. La destination de Hresh était de plus en plus souvent la Grande Planète et la machine sommeillant dans le sous-sol de l'esplanade des trente-six tours exerçait sur lui une irrésistible fascination.

Il savait maintenant que la dalle de pierre qui lui permettait d'accéder à la salle souterraine remontait automatiquement au bout d'un certain temps. Il n'avait donc plus besoin de se faire accompagner d'Haniman ou de quelqu'un d'autre pour faire fonctionner le mécanisme. Quels que fussent les risques, il était prêt à les assumer, si cela lui permettait de ne pas avoir à partager avec quiconque ses voyages dans le passé. La Grande Planète était son trésor à lui tout seul et il tenait à l'exploiter comme il l'entendait.

Il procédait toujours de la même manière : mettre d'abord en mouvement la dalle de pierre, aller jusqu'à la machine, saisir le Barak Dayir avec son organe sensoriel, appuyer sur les boutons de commande. Et la Grande Planète reprenait vie devant lui, dans toute sa

miraculeuse splendeur.

Jamais il ne retrouvait Vengiboneeza à la même époque et la structure de la cité était chaque fois différente. Comme si toute la longue histoire de la fabuleuse Vengiboneeza était contenue en entier dans la machine, tout au long des centaines de milliers d'années de sa croissance et de ses transformations. Et la machine semblait restituer à chaque fois une page différente du passé, tantôt la Vengiboneeza des origines, encore au tout début de son expansion, tantôt une version de la cité qui devait dater des dernières années, tellement elle était proche de celle que Hresh connaissait.

Quelle meilleure preuve du dynamisme et de l'énergie de la ville que les changements constants qu'il était donné à Hresh de contempler. Il n'y retrouvait que de loin en loin des points de repère familiers : les avenues du front de mer, les trente-six tours et leur esplanade, la tour qui était devenue le temple du Peuple, les villas des quartiers de la ville haute. Seule la Citadelle trapue et solennelle était toujours là, immuable et invulnérable, à chacun des voyages que faisait l'âme de Hresh à travers les abîmes du temps.

Il lui arrivait ainsi d'aborder à une époque où de hautes palissades blanches s'élevaient comme des rangées de lances le long des rues de la ville basse, où la cité grouillait de seigneurs des mers remontant des quais par dizaines dans de rutilants chars d'argent. A une autre époque, des bannières d'une force intangible tournoyaient dans le ciel avec des claquements tumultueux de couleurs criardes tandis qu'un gigantesque cortège de hjjk descendait des montagnes à la file indienne. Et les insectes s'engouffraient par millions dans la cité qui les absorbait tous, comme si sa capacité eût été infinie. Ou bien il assistait à un rassemblement d'humains. Hresh reconnaissait à son corps défendant qu'il s'agissait bien des humains. Tout en espérant de tout son cœur s'être trompé, il lui fallait se rendre à l'évidence. Les êtres glabres aux membres grêles, au nombre de six ou sept douzaines, étaient assis en rond autour d'une vaste place s'étendant au pied de la Citadelle et ils échangeaient des pensées silencieuses dont il était exclu malgré tous ses efforts pour pénétrer leurs mystères.

Mais Vengiboneeza était avant tout la capitale des yeux de saphir. Pour chacun des membres des autres races, les reptiles étaient au

nombre d'une dizaine, voire d'une centaine. Il voyait partout leurs formes monstrueuses aux fortes mâchoires, aux pattes puissantes et aux yeux étincelants de force, de sagesse et de contentement.

Hresh n'avait aucune difficulté à lier conversation avec tous ceux qu'il rencontrait à Vengiboneeza, y compris avec les seigneurs des mers et les humains. Tout le monde le comprenait et tout le monde était d'une irréprochable courtoisie. Il comprit pourtant à la longue que ce n'étaient pas de véritables conversations, mais de simples illusions crées par la machine qui lui ouvrait les portes du passé. Il ne se trouvait pas réellement à l'époque de la Grande Planète, sept cent mille ans plus tôt, mais dans une sorte de projection, devant un fac-similé ayant toutes les apparences de la vie et auquel il s'intégrait comme un véritable voyageur dans l'immense cité.

Cela lui devint évident quand, se promenant au milieu des habitants de Vengiboneeza avec son lot habituel de questions, il constata que les réponses qu'on lui donnait étaient totalement dépourvues de substance. Elles semblaient avoir une signification, mais celle-ci perdait toute réalité au moment même où elle pénétrait dans

son esprit, comme les aliments dispensés à profusion dans les banquets de ses rêves. Il ne pouvait rien apprendre en interrogeant tous ceux qu'il rencontrait dans les rues de la Vengiboneeza d'antan. La ville lui était en vérité inaccessible, isolée par la barrière infranchissable du temps.

Mais la splendeur de ce qu'il lui était donné de voir continuait de l'éblouir, de l'enrichir et de l'émerveiller.

Dans l'antique Vengiboneeza, les yeux de saphir semblaient apparaître et disparaître à leur gré, se matérialisant et s'évanouissant avec une facilité confondante.

Pour voyager à l'extérieur de la cité, ils avaient inventé de merveilleux chars célestes, sortes de rutilantes bulles rose et or qui flottaient dans un silence total et laissaient sortir leurs passagers par des trappes s'ouvrant comme par magie dans leurs flancs. Hresh voyait ces bulles par centaines se déplacer silencieusement dans le ciel. Malgré la vitesse de leur déplacement, elles n'entraient jamais en collision et il discernait à l'intérieur des silhouettes d'yeux de saphir dans des poses nonchalantes.

Un troisième moyen de transport – mais

était-ce vraiment un moyen de transport – apparaissait sous la forme de mystérieux appareils montés sur de petites plates-formes de pierre verte et polie. Il s'agissait d'étroits tubes verticaux de métal sombre, de la hauteur d'un homme adulte, qui s'élargissaient à leur extrémité supérieure pour former une sphère partiellement ouverte, pas plus grosse que la tête d'un homme. Une étrange et violente lumière – bleue, rouge, verte –, visible dans l'ouverture des sphères, semblait produite par quelque puissant appareil contenu dans les tubes.

Hresh voyait de temps en temps un des maîtres de la ville, la démarche encore plus lente et posée qu'à l'ordinaire, s'approcher d'une des plates-formes sur lesquelles étaient dressés les étranges tubes de métal. Il était en général accompagné de plusieurs autres yeux de saphir qui marchaient à ses côtés et le soutenaient parfois de leurs petits bras. Ses compagnons s'écartaient toujours devant la plate-forme qu'il gravissait seul. Il s'approchait ensuite de la sphère surmontant le tube jusqu'à ce que sa tête aux fortes mâchoires soit vivement éclairée par la lumière produite par le tube. Et, en un clin d'œil, il disparaissait. Aspiré, semblait-il, à

l'intérieur du tube. Hresh ne comprenait pas comment cela se faisait ni comment la petite sphère brillante pouvait contenir la masse énorme du reptile. Il ne parvenait pas non plus à percevoir l'instant précis où avait lieu la brutale transition, où le crocodilien qui approchait sa tête de la sphère s'évanouissait d'un seul coup.

Ce voyage entrepris par les yeux de saphir était à l'évidence un voyage sans retour. Hresh en vit un grand nombre disparaître dans les sphères brillantes mais pas un seul en sortir.

Aucun de tous les appareils que Hresh découvrait dans ses visions ne semblait avoir survécu au Long Hiver. Jamais il n'avait trouvé dans les ruines de Vengiboneeza la moindre trace des plates-formes de pierre verte supportant les tubes de métal.

Après avoir observé à de nombreuses reprises la cérémonie de la sphère lumineuse, Hresh décida d'aller voir de plus près de quoi il s'agissait. Par une nuit sans lune, son esprit s'engagea sur une place déserte. A proximité du tube se dressait un arbre dont les branches ployaient sous le poids d'énormes fruits à écales, plus gros que ses deux mains placées côte à côte, qu'il entassa au pied du tube, de

manière à pouvoir regarder à l'intérieur de la sphère lumineuse. L'entreprise était malaisée, car les fruits ne cessaient de glisser et de se dérober sous lui, et il lui fallut s'agripper au bord de la sphère pour ne pas tomber. Il raffermit sa prise et approcha la tête de l'ouverture de la sphère.

Il savait que ce qu'il faisait était dangereux. Il risquait à son tour d'être aspiré par l'appareil et projeté dans un autre monde ou dans le séjour des dieux. Il pouvait aussi être anéanti, car il commençait à soupçonner que les yeux de saphir utilisaient ces appareils pour mettre un terme volontaire à leur existence, quand leur jour de mort était venu. Mais la tentation était irrésistible. Et il se répétait que ce n'était qu'une vision. Qu'avait-il à redouter d'un appareil n'ayant aucune réalité et ayant cessé de fonctionner sept cent mille ans avant qu'il vienne au monde ?

Mais si tu n'es pas réellement présent, lui glissa une petite voix intérieure, comment se fait-il que tu aies pu cueillir ces fruits et les empiler de la sorte ?

Sans se donner la peine de répondre, Hresh avança la tête et regarda à l'intérieur.

Il découvrit au cœur de la sphère une zone

de ténèbres absolues, d'un noir si intense qu'elle semblait produire une lumière irréelle. Hresh la contempla avec fascination et il comprit que ce n'était pas seulement un autre monde qu'il voyait, mais un autre univers, quelque chose à quoi les dieux eux-mêmes n'avaient pas accès. Cette zone noire était toute petite – elle eût sans doute tenu dans la paume d'une main – mais il émanait d'elle un pouvoir effrayant. Ils ont dû récupérer des fragments de cet autre univers, songea Hresh, et ils les ont réunis dans ces sphères, de sorte que, lorsqu'ils ont envie de quitter le royaume des dieux, ils s'en approchent pour que les ténèbres les saisissent et les emportent.

Il attendit calmement d'être emporté à son tour. Il était totalement envoûté par l'appareil, prêt à se laisser emporter n'importe où.

Mais il ne se passa rien. Il fixa le noir jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal. Puis il vit deux silhouettes, celles d'un crocodilien et d'un végétal, sortir des ténèbres et lui faire signe.

— Éloigne-toi de là, murmura le végétal de sa voix caressante. C'est très dangereux.

— Pourquoi, dangereux ? J'ai avancé la tête à l'intérieur et il ne s'est rien passé.

— Éloigne-toi quand même.

— Je le ferai si tu m'expliques à quoi cela sert.

Le végétal replia ses pétales et son compagnon partit d'un long rire sifflant. Puis ils lui expliquèrent la fonction de l'appareil. Ils parlaient en même temps, mais Hresh comprenait parfaitement tout ce qu'ils disaient. Ce qu'ils lui apprirent le laissa pantois, mais, comme tout ce qu'il avait découvert depuis qu'il visitait la Grande Planète, cela n'avait pas plus de réalité que la substance dont sont faits les rêves, et ce qui lui apparaissait clairement au moment où on le lui disait lui échappait instantanément malgré tous ses efforts pour le retenir.

Il descendit de la plate-forme et ils l'entraînèrent vers un lieu où se répandaient des lumières et des chants. Tout ce dont il put se souvenir par la suite, c'est la conclusion à laquelle il était arrivé tout seul, mais ce qu'ils lui avaient dit s'était totalement effacé de son esprit. Ces appareils étaient bien utilisés par les habitants de la Grande Planète pour mettre un terme à leur vie, quand ils sentaient que le moment de mourir était venu.

Mais pourquoi désiraient-ils mourir ? s'interrogea Hresh sans trouver de réponse.

Puis il songea que les yeux de saphir savaient que les étoiles de mort allaient anéantir la planète et qu'ils les avaient attendues sans rien faire.

Pourquoi avaient-ils eu une telle attitude.

Mais il ne trouva non plus de réponse à cette question.

Il y avait un endroit dans la cité des visions de Hresh où toute la planète apparaissait sur le fond du ciel.

Un disque plat de métal argenté était fixé dans l'angle d'un mur d'un petit bâtiment décagonal. Quand on touchait un bouton, une flèche de lumière éblouissante venue de nulle part frappait le disque argenté et un immense globe représentant la planète devenait aussitôt visible. Hresh sut d'emblée qu'il s'agissait de la planète, car il en avait déjà vu des cartes dans les chroniques. Des cartes planes, alors que ce qu'il avait devant les yeux était un globe, mais il savait, pour l'avoir lu dans les chroniques, que c'était bien une représentation de la planète. Jamais Hresh n'aurait imaginé qu'elle pût être si vaste. En faisant le tour du globe, il distingua quatre grands continents séparés par d'immenses étendues d'eau. Il vit des cités gigantesques où de grandes voies

s'entrecroisaient comme des traits de feu, il vit des fleuves et des lacs, des montagnes et des rivières. Ce n'était qu'une image sur le fond du ciel, mais Hresh sentit le mouvement puissant des océans et le poids écrasant des montagnes. Quand il se pencha sur les plus grandes cités, il s'imagina voir des silhouettes minuscules se déplaçant dans les rues minuscules.

Le plus vaste des continents occupait toute une partie du globe. Deux plus petits se trouvaient de l'autre côté, l'un au-dessus de l'autre et le quatrième, tout en bas de la planète, était un continent de glace d'où provenait un courant d'air froid.

— Où se trouve Vengiboneeza ? demanda-t-il.

Une vive lumière verte s'alluma dans l'angle gauche du plus haut des deux continents superposés.

— Et Thisthissima ? Mikkimord ? Tham ?

Chaque fois qu'il prononçait le nom d'une ville, une lumière s'allumait et le globe tournait sur lui-même pour lui en montrer l'emplacement. Quand sa petite réserve de noms fut épuisée, il ordonna au globe de lui montrer toutes les cités en même temps. Les points lumineux s'allumèrent aussitôt en si grand

nombre et le globe se mit à tourner si rapidement que Hresh en fut aveuglé et qu'il recula, terrifié, en se cachant les yeux. Quand il eut trouvé le courage de regarder de nouveau, le globe avait disparu.

Il n'essaya pas de le faire réapparaître, mais jamais il n'oublierait la sphère aux océans immenses et aux continents colossaux piquetés sur toute leur surface de myriades de lumières éblouissantes. La splendeur de la Grande Planète était infinie.

Hresh découvrit encore autre chose qui lui montra l'étendue des richesses disparues. C'était une structure qu'il supposa être cet Arbre de Vie dont Thaggoran lui avait parlé à plusieurs reprises.

Ce n'était pas un arbre à proprement parler, mais un tunnel, ou plutôt un ensemble de tunnels assemblés horizontalement dans un lieu dégagé, sur une longueur de plusieurs centaines de pas. Le plancher était au-dessous du niveau du sol et le toit voûté était fait d'un matériau si transparent qu'il semblait ne pas y avoir de toit. Le tunnel était traversé de bout en bout par une large galerie centrale d'où partaient des passages perpendiculaires, eux-mêmes subdivisés en passages plus étroits.

A l'extrémité de chacune des branches de l'Arbre de Vie se trouvait une salle ronde et dans chacune de ces salles vivait une petite famille d'animaux dans ce qui devait être son cadre naturel, car il régnait dans certaines salles une sécheresse désertique alors que d'autres abritaient une végétation luxuriante. Il était possible de traverser l'Arbre de Vie d'une branche à l'autre sans nullement déranger les animaux.

Pendant toute la traversée du continent avec la tribu, Hresh n'avait rencontré aucune des espèces animales présentes dans l'Arbre de Vie, mais elles ressemblaient à certaines de celles qui étaient décrites dans le volume des chroniques intitulé le Livre des Animaux. Il ne pouvait donc s'agir que des espèces qui peuplaient la planète avant la venue des étoiles de mort, les habitants disparus de l'ancien monde.

Il vit d'énormes bêtes noir et rouge, à l'allure placide, armées de grosses cornes évasées comme des trompettes à leur extrémité et d'autres, aux longues pattes graciles, au pelage d'un jaune très clair, qui ouvraient de grands yeux étonnés, aussi larges que la main. Il vit aussi un étrange animal fauve, rayé de noir,

juché sur quatre longues pattes décharnées, qui vivait sur un terrain marécageux et inclinait son long cou pour saisir d'un brusque coup de bec d'infortunées créatures vertes.

Il vit des animaux ronds comme des tambours dont le ventre bleu et distendu émettait des sons joyeux et retentissants ; d'autres ressemblant à des serpents et pourvus d'une triple tête ; et encore de petits animaux farouches, aux oreilles démesurées, dont le corps était couvert d'une mousse verdâtre et de feuilles, à tel point que Hresh n'aurait su dire s'il s'agissait vraiment d'animaux ou de plantes.

Il parcourut toutes les salles avec un émerveillement sans cesse renouvelé devant l'abondance et la variété des espèces. Mais une profonde tristesse le gagnait à l'idée que tous ces animaux avaient probablement disparu de la surface de la planète, à moins que quelqu'un eût songé à les abriter dans quelque cocon pour attendre la fin des siècles de froidure. Mais il en doutait. Ils avaient tous disparu, comme avaient disparu les yeux de saphir.

Dans une des salles proches de l'extrémité de l'Arbre de Vie il fit une nouvelle découverte qui le prit totalement au dépourvu. C'était un groupe d'animaux qui semblaient être de sa

propre race et qui vivaient dans un lieu rappelant en miniature son ancien cocon tribal.

Même si, à première vue, ils lui ressemblaient beaucoup, ils n'étaient pas absolument pareils. En regardant attentivement, Hresh remarqua que leur organe sensoriel était plus fin et qu'il ne formait pas le même angle avec leur corps. Leurs oreilles étaient plus développées et placées plus en arrière sur la tête tandis que leur fourrure paraissait extraordinairement dense et rêche. Les adultes étaient plus petits que ceux de sa tribu et ils n'avaient pas un aspect aussi râblé. D'autre part, leur main formait avec le poignet un angle bizarre et ils avaient de longs doigts noirs, avec une paume d'un rouge vif et non pas rose comme la sienne.

Hresh sentit sa poitrine se serrer. La révélation était par trop accablante.

Il avait le sentiment de se trouver devant une ébauche du Peuple. La dissemblance était aussi forte que la ressemblance. Mais il n'y avait pas à nier la similarité. La parenté. Ils étaient de la même race, cela sautait aux yeux. Voilà donc à quoi ressemblait le Peuple à l'époque de la Grande Planète.

Le Livre des Animaux disait que Dawinno le

Destructeur modifiait sans cesse la forme de tous les êtres vivants. Les changements étaient si minimes qu'on les remarquait à peine d'une génération à l'autre, mais sur la durée, les différences devenaient sensibles. Hresh en avait la preuve devant lui. La race qui était sortie des cocons à la fin du Long Hiver était fort différente de celle qui s'y était réfugiée quelque sept cent mille ans auparavant.

Mais derrière cette évidence se trouvait une autre vérité, encore plus cruelle. S'il avait pu refuser de la voir, il l'aurait fait, mais elle était trop éclatante.

Il ne faisait guère de doute que l'Arbre de Vie fût un emplacement où étaient rassemblés des animaux, sans doute pour le divertissement des habitants de Vengiboneeza. Il n'y avait pas de seigneurs des mers, pas de hjjk, pas de végétaux, aucun représentant des peuples civilisés de la Grande Planète. Il n'y avait que des animaux, de simples animaux. Et ses ancêtres étaient au nombre de ces animaux.

Tous les muscles du corps de Hresh frémissaient d'indignation, mais il lui fallait bien se rendre à l'évidence. Pas à pas, la cité du passé l'avait contraint à reconnaître ce qu'il niait depuis l'arrivée du Peuple à Vengiboneeza,

à savoir qu'à l'époque de la Grande Planète ceux de sa race n'était pas considérés comme des humains, mais comme des animaux et qu'ils n'étaient pas du même rang que les Six Peuples. Des animaux supérieurs, peut-être, mais des animaux quand même, que l'on présentait au public au milieu de toutes les autres espèces animales de l'ancien monde.

Il était bouleversé, écrasé, anéanti. Pendant un long moment, il contempla en silence les êtres qui occupaient la salle. Pas les êtres, les *animaux,* ses ancêtres. Mais ils ne semblaient pas remarquer sa présence. Il n'était sans doute pas donné aux animaux peuplant l'Arbre de Vie de voir ceux qui venaient les regarder.

Hresh leur fît des signes, il frappa du poing sur la paroi transparente, il s'adressa à eux d'une voix rauque et brisée.

— Je m'appelle Hresh ! Je suis votre frère ! Je suis venu vous annoncer une bonne nouvelle : ce sont les descendants de vos descendants qui hériteront de la planète !

Mais les mots ne sortaient qu'à grand-peine de sa bouche et les occupants de la salle ne levèrent pas une seule fois la tête vers lui.

Il se résigna enfin à s'éloigner et à abandonner l'Arbre de Vie. Il vit la Citadelle

verte des Faiseurs de Rêves, tapie au sommet de son éminence et eut l'impression que le sinistre édifice lançait dans sa direction le feu de mille soleils. Il se détourna en titubant. C'était un lieu qui appartenait aux humains. C'était leur temple, leur hôtellerie, leur point de rencontre. C'était *leur* lieu. Un lieu réservé aux humains. Et quoi que nous en pensions, songea-t-il, nous ne sommes pas des humains.

Une fois de plus, il entendit résonner dans sa tête le rire hideux et sifflant des sentinelles artificielles.

Petit singe. Petit singe. Ne vous prenez jamais pour des humains.

Hresh laissa la vision s'effacer peu à peu et il remonta de l'antique Vengiboneeza avec l'énergie désespérée de qui entrevoit la surface après avoir failli se noyer.

A son retour au camp, il ne dit pas un mot de son expérience à quiconque, y compris à Taniane. Mais il avait l'impression d'être étrangement transparent. Elle l'observait de loin, avec un regard distant et voilé, comme si elle avait voulu lui dire *: Il y a un terrible secret que tu n'oses pas partager avec moi, mais je le connais déjà.* Hresh était si bouleversé et si malheureux qu'il s'isola pendant plusieurs jours

et lorsqu'il parla de nouveau à Taniane, ce ne fut que pour échanger de prudentes banalités. Il se sentait absolument incapable de supporter autre chose et elle semblait le comprendre.

Quelques jours plus tard, les singes de la jungle lancèrent un nouvel assaut contre le camp. Avec des cris suraigus, ils fracassèrent les fenêtres, firent éclater par terre des nids d'insectes et bombardèrent leurs ennemis de boue séchée et d'excréments. Hresh sentit monter en lui une rage folle doublée d'un profond dégoût. Tout son être se révoltait à l'idée que le Peuple et ces animaux répugnants pouvaient être apparentés. Mais quand il vit Staip et Konya grimper sur un toit et embrocher une demi-douzaine d'assaillants, il se détourna en frissonnant, refoulant ses larmes, incapable d'assister au massacre. Il ne savait plus que penser. Il avait l'impression de ne plus rien comprendre.

Minbain était en train d'ensemencer un champ de graines de feu quand elle entendit une voix derrière elle. Elle se retourna et vit Torlyri.

— J'essaie de trouver Hresh, dit la femme-offrande. Sais-tu où il se trouve ?

— Peut-être sur la lune, répondit Minbain en

riant. Ou en train de voguer entre deux étoiles. Personne ne sait jamais où se trouve Hresh, et surtout pas moi.

— Je suppose qu'il est encore parti dans les ruines.

— Sans doute. Je ne l'ai pas vu depuis deux ou trois jours.

Cela faisait déjà bien longtemps que Minbain avait cessé de considérer Hresh comme son fils. Il était vif comme l'éclair et tout ce qu'il faisait la déroutait et la dépassait. Elle baissa les yeux vers la plantation de graines de feu et ne releva la tête qu'au bout de quelques instants.

— Et toi, tu n'aurais pas rencontré Harruel, par hasard ? Lui aussi, cela fait un bon moment que je ne l'ai pas vu.

— Je crois qu'il passe encore le plus clair de son temps à patrouiller dans la montagne, dit Torlyri.

— Oui, dit Minbain, presque tout son temps. S'il passe une nuit sur cinq avec moi, c'est vraiment tout. Je suis sûre qu'il rumine des idées noires.

— Je veux bien lui parler, dit Torlyri. Si je peux l'aider de quelque manière que ce soit…

— Méfie-toi de lui si tu vas le voir. Il me fait peur, ces temps-ci. Au moment où on s'y attend

le moins, il a de terribles explosions de colère. Mais il y a plus étrange encore. Il gémit dans son sommeil, il s'agite comme un forcené, il invoque les dieux… Crois-moi, Torlyri, il me fait peur. Mais, en même temps, j'aimerais qu'il dorme plus souvent avec moi. Il y a certaines choses qui me manquent, ajouta-t-elle avec un petit sourire.

— Je comprends ce que tu veux dire, fit Torlyri en lui rendant son sourire.

— Pourquoi veux-tu voir Hresh ? A-t-il encore fait quelque chose de mal ?

— C'est son jour de couplage, dit Torlyri.

— Son jour de couplage ! répéta Minbain en ouvrant de grands yeux. Ce n'est pas possible ! Hresh a déjà atteint l'âge du couplage ! Comme le temps passe ! Et je ne l'ai pas vu passer…

Elle secoua longuement la tête.

— Mais, Torlyri, ajouta-t-elle brusquement, si Hresh a atteint l'âge du couplage, je dois déjà être bien vieille !

— N'y pense pas, Minbain. Tu ne portes pas ton âge.

— Yissou soit loué !

— Si je rencontre Harruel, poursuivit Torlyri, je lui dirai que tu aimerais le voir un peu plus souvent.

— Et si je rencontre Hresh, je lui dirai que tu le cherches.

La blessure que Hresh avait reçue dans l'Arbre de Vie fut très longue à cicatriser. Le chroniqueur se promit de ne plus jamais redescendre dans le sous-sol de l'esplanade aux trente-six tours et de ne plus jamais entreprendre de voyage dans le temps pour retrouver l'antique Vengiboneeza. Mais, au fil des jours, sa curiosité innée recommença à le tarauder et il comprit qu'il ne pourrait tenir très longtemps sa promesse. Il se jura alors au moins de ne plus jamais pénétrer dans l'Arbre de Vie, s'il devait le retrouver à l'occasion d'un de ses voyages dans le temps, car il était au-dessus de ses forces de revoir le lieu où ses ancêtres avaient été parqués comme les animaux qu'ils étaient, pour le plaisir et l'édification des peuples civilisés.

Quand il céda enfin à la curiosité, il ne vit pas trace de l'Arbre de Vie. La cité s'était énormément transformée et, parmi tous les bâtiments qu'il avait vus lors de sa dernière visite, il ne reconnut que la Citadelle et une poignée d'autres. Il en fut profondément soulagé. Il se doutait bien que, si l'Arbre de Vie avait encore été là, il y serait retourné, au

mépris de toutes ses promesses.

— Te voilà enfin ! s'écria Torlyri. Je t'ai cherché toute la matinée !

Hirsute, crotté, Hresh revenait du quartier d'Emakkis Boldirinthe, dans la partie septentrionale de la cité, en suivant un large boulevard. Il avait l'air distant, absent, avec, sur le visage, l'expression de qui vit à cheval entre deux mondes.

Il tourna la tête vers Torlyri et la regarda comme s'il ne la reconnaissait pas. Puis il détourna les yeux, incapable d'affronter son regard.

— Je suis en retard pour quelque chose ?

— Sais-tu qu'aujourd'hui est un grand jour ?

— Friit ? dit-il d'un air vague. Non, Mueri. Je suis sûr que c'est Mueri…

— C'est ton jour de couplage ! annonça Torlyri en éclatant de rire.

— Aujourd'hui ?

— Oui, aujourd'hui, dit-elle en lui tendant les bras. Cela a donc vraiment si peu d'importance pour toi ?

Hresh baissa les yeux sans avancer vers elle. De son gros orteil gauche, il commença à faire des dessins sur la terre meuble.

— Je croyais que c'était demain, dit-il d'une

voix sourde et angoissée, sans lever le nez. Je t'assure que c'est vrai, Torlyri !

La femme-offrande se remémora encore une fois le jour où elle l'avait surpris en train de se glisser hors du cocon et où il l'avait implorée de ne rien dire à Koshmar. Il était beaucoup plus posé maintenant et ses responsabilités au sein de la tribu l'avaient mûri. Et pourtant il n'avait absolument pas changé en profondeur. Ce n'était plus le garçon téméraire et apeuré qu'elle avait connu, mais presque un homme. Il était devenu Hresh-qui-a-les-réponses, le gardien des chroniques, le chef du groupe des Chercheurs et sans doute le plus sage de tous les membres de la tribu. Mais Hresh-le-questionneur, le garçon entêté, à la personnalité déroutante, défiant toute autorité, n'avait pas disparu. Oublier son jour de couplage ! Seul Hresh était capable de cela !

Trois jours auparavant, elle lui avait demandé de se préparer à cette initiation qui devait marquer son entrée dans l'âge adulte. Cela impliquait jeûne et purification, chant et contemplation. Avait-il fait quoi que ce fût de tout cela ? Certainement pas. Hresh était seul à déterminer ses priorités.

Mais s'il ne s'est pas préparé, songea Torlyri,

comment peut-il espérer réussir son premier couplage. Même quand on s'appelait Hresh, il fallait s'y préparer.

— Tu as l'air bizarre, dit-elle. Je suppose que tu as encore utilisé les machines de la Grande Planète.

Il hocha la tête sans répondre.

— Et tu as vu des choses troublantes ?

— Oui, dit-il.

— As-tu envie de m'en parler ?

— Pas vraiment, répondit Hresh en secouant vivement la tête.

Il avait encore dans le regard une expression à demi absente.

Ses yeux étaient fixés sur un point situé derrière l'épaule gauche de Torlyri, comme s'il avait voulu lui indiquer poliment qu'il supportait cette conversation sans y participer réellement. Il était abîmé dans une douleur dont Torlyri n'avait pas la moindre idée de la nature et la conviction se faisait plus forte en elle que ce serait une grave erreur de l'initier au couplage le jour-même.

Mais elle pouvait au moins essayer d'atténuer sa douleur.

Elle s'avança vers lui, posa les mains sur ses épaules et lui transmit de l'énergie et de

l'affection. Hresh continua de regarder dans le lointain, mais un muscle de sa mâchoire était parcouru de contractions spasmodiques.

— Nous sommes ici tous les deux et je vois le passé tout autour de moi, dit-il enfin d'une voix très lointaine. Je vois la Vengiboneeza d'antan. La Vengiboneeza de la Grande Planète.

Sa voix était étrangement voilée et sa lèvre inférieure tremblait. Il leva la tête et plongea pour la première fois les yeux au fond de ceux de Torlyri. La femme-offrande découvrit l'étrangeté de ce regard et elle y lut une peur qu'elle n'y avait jamais vue.

— Tu sais, Torlyri, poursuivit Hresh, il m'arrive de ne pas savoir où je suis. Ni à quelle époque. La cité antique recouvre celle-ci comme un masque. Elle se soulève comme une vision, comme un rêve. Et cela me fait peur. Tu sais, Torlyri, je n'ai jamais eu vraiment peur avant cela. Tout ce que je veux, c'est apprendre. Il n'y a pas de quoi être effrayé de vouloir apprendre. Mais parfois, quand je pars dans la ville, je vois des choses… des choses… La ville antique reprend vie devant moi et elle recouvre la ville en ruine comme un masque doré, un masque d'une beauté qui me terrifie. Et quand je retrouve la ville en ruine, c'est elle qui recouvre

à son tour la ville antique comme un crâne enveloppe une tête.

— Hresh, dit doucement Torlyri en le serrant contre sa poitrine.

— Je veux apprendre, Torlyri. Tout apprendre sur tout ce qui a jamais existé. Mais parfois, je découvre des choses…

Il se dégagea de l'étreinte de la femme-offrande et s'écarta de quelques pas. Puis il lui tourna le dos, le regard fixé sur la montagne.

— Nous pourrions peut-être choisir un autre jour pour ton premier couplage, dit-elle après quelques instants de silence.

— Non. C'est aujourd'hui le jour.

— Mais aujourd'hui ton âme est profondément troublée.

— Qu'importe ! Nous le ferons aujourd'hui.

— Mais si ton attention est détournée par autre chose, tu n'auras pas l'esprit libre pour le couplage…

— Je me sens déjà plus calme, dit Hresh. Depuis que je suis près de toi. Depuis que je te parle.

Il pivota sur lui-même pour lui faire face et se redressa.

— Viens, Torlyri, dit-il d'une voix soudain grave et vibrante de détermination. Viens. Il se

fait tard et nous avons des choses importantes à accomplir.

— Tu penses vraiment que nous devrions le faire ?

— Absolument !

— Mais t'es-tu préparé comme il convenait ? As-tu fait tout ce que tu étais censé faire ?

— Arrête ! dit Hresh avec un grand sourire.

Il paraissait d'un seul coup alerte, impatient, plein de vivacité.

— Alors, Torlyri, tu m'emmènes dans ta salle de couplage ? Mon jour de couplage est arrivé ! Me pardonneras-tu de l'avoir oublié ? Tu sais que j'ai énormément de choses auxquelles penser. Mais oublier son propre jour de couplage ! Viens m'initier à cet art, Torlyri ! Toute ma vie, j'ai attendu ce jour !

Il donnait l'impression, en quelques instants, d'être sorti d'un étrange sommeil, ou d'avoir recouvré la santé. La tristesse et la confusion qui emplissaient son esprit semblaient avoir disparu d'un coup. Torlyri se demanda si c'était bien vrai ou s'il faisait semblant. Mais il semblait réellement être redevenu lui-même, le Hresh exubérant et impatient qu'elle connaissait, Hresh-le-questionneur, toujours avide de nouvelles expériences. Peut-être avait-

il eu, ce matin-là, une expérience de trop dans l'antique Vengiboneeza. Mais le voile de tristesse qui enveloppait son âme semblait maintenant s'être dissipé.

Torlyri avait pourtant encore des doutes.

— Il n'y aurait aucun mal à attendre une journée de plus, dit-elle.

— Non, Torlyri. C'est pour aujourd'hui.

En souriant, elle l'étreignit de nouveau. Hresh était irrésistible. Comment aurait-elle pu refuser ?

— Alors, viens avec moi. C'est aujourd'hui le grand jour.

A l'époque du cocon, le couplage n'avait lieu que dans des salles spéciales, situées un peu à l'écart de la vaste salle d'habitation. Cet acte d'union intime ne pouvait être accompli que dans la plus grande intimité, contrairement à l'accouplement qui, le cas échéant, pouvait se dérouler au vu et au su des autres.

Mais depuis que le Peuple s'était installé à Vengiboneeza, cette coutume ancestrale était tombée en désuétude et le couplage avait lieu soit dans les différentes chambres des membres de la tribu, soit dans quelque bâtiment abandonné de la cité où ils ne risquaient guère d'être dérangés. Mais le premier couplage était

un moment important et délicat à l'usage duquel Torlyri avait réservé une salle située dans le sous-sol du temple, où elle était à l'abri des intrus. C'est vers cette salle qu'elle conduisit Hresh.

Au moment où ils pénétraient dans le temple, la silhouette élancée de Kreun sortit de l'ombre de la chapelle de Mueri. Quand elle fut tout près d'eux, elle s'arrêta et se tourna vers Torlyri, comme si elle s'apprêtait à lui dire quelque chose. Mais, incapable de proférer une parole, elle émit une sorte de long sanglot et s'éloigna précipitamment. En quelques secondes, elle eut disparu.

Torlyri secoua longuement la tête. Kreun se conduisait d'une manière très bizarre depuis déjà plusieurs semaines. Certes, elle devait être profondément bouleversée par la disparition de Sachkor , dont personne n'avait trouvé la moindre trace, bien que Hresh, avec l'aide de la Pierre des Miracles, eût été en mesure d'établir qu'il était encore vivant, sans pour autant savoir où il se trouvait. Mais le mutisme dans lequel elle se retranchait était franchement inquiétant et le chagrin seul ne semblait pouvoir en justifier la profondeur. Du matin au soir elle broyait du noir et s'enfermait dans un silence

farouche. Elle demeurait seule et pleurait sans arrêt. Cela n'avait que trop duré. Torlyri décida de la prendre à part dès que possible pour la soulager de ce poids qui l'accablait.

Mais pas ce jour-là. Il appartenait à Hresh.

Une de ces larges rampes tournantes dont les architectes aux yeux de saphir étaient si friands menait à la salle de couplage de Torlyri. Des grappes de phosphobaies dispensaient une faible lumière orangée tout le long de la rampe.

— J'ai beaucoup pensé aux dieux, Torlyri, déclara brusquement Hresh au moment où ils s'engageaient sur la rampe.

Torlyri ne s'attendait pas à cela. Hresh aurait dû concentrer toute son attention sur le couplage et non penser à ce genre de chose. Mais, tout compte fait, cela n'avait rien de si étonnant. Hresh faisait rarement ce qu'on attendait et elle était souvent prise au dépourvu par ce qu'il disait.

— C'est vrai ? demanda-t-elle doucement.

— Au cours de mes explorations, j'ai découvert une machine des anciens qui m'a permis de voir des animaux vivant à l'époque de la Grande Planète. Certains ressemblaient beaucoup aux animaux d'aujourd'hui, mais, en même temps, ils étaient différents. Tout ceux

qui ont survécu aux rigueurs du Long Hiver ont subi de nombreuses modifications, imperceptibles ou profondes.

— Peut-être, dit Torlyri en se demandant où il voulait en venir.

— J'ai cherché à savoir lequel des dieux est responsable de ces changements, poursuivit Hresh et je pense que c'est Dawinno. C'est bien lui qui transforme tous les êtres vivants au fil du temps ? C'est bien lui qui crée de nouvelles formes à partir des anciennes ?

Torlyri s'arrêta et considéra Hresh d'un air profondément perplexe. Ce n'était encore qu'un enfant et il roulait déjà dans sa tête des pensées de ce genre. Ce Hresh était vraiment unique !

— En effet, dit prudemment Torlyri, c'est Dawinno qui supprime l'ancien pour faire du nouveau.

— Il crée le nouveau à partir de l'ancien !

— C'est ainsi que tu vois les choses, Hresh ?

— Oui. Oui. Dawinno est le grand Transformateur !

— Soit, dit Torlyri qui commençait à se sentir tout à fait perdue.

— Mais la transformation n'est pas la création, poursuivit implacablement Hresh.

— Assurément…

— Alors, Torlyri, qu'y a-t-il donc au commencement ? interrogea Hresh, le regard brillant, presque fiévreux. Songe aux différents dieux que nous adorons. Nous rendons un culte au Pourvoyeur, au Guérisseur et à la Consolatrice. Nous vénérons le Protecteur et le Destructeur. Mais il n'y aucun dieu que nous appelons le Créateur. A qui devons-nous la vie, Torlyri ? Et qui a créé le monde ? Est-ce Yissou ?

Le trouble que Torlyri ressentait depuis le début de leur discussion ne faisait que s'aggraver.

— Yissou est le Protecteur, dit-elle d'une voix mal assurée.

— Exactement. Il n'est pas le Créateur. Nous ignorons qui a créé le monde. C'est même une chose que nous ne nous demandons jamais. T'es-tu déjà posé la question, Torlyri.

— J'accomplis les rites. Je sers les Cinq Déités.

— Mais les Cinq Déités doivent bien servir un sixième dieu ! Qui est-il ? Pourquoi n'avons-nous pas de nom pour lui ? Pourquoi n'existe-t-il pas de culte pour lui rendre hommage ? Il a créé le monde et tout ce qu'il contient. Dawinno ne fait que le refaçonner. C'est en constatant

l'œuvre de Dawinno que j'ai commencé à m'interroger sur la forme première du monde. Il existe un dieu plus puissant que Dawinno et nous ignorons tout de lui. Comprends-tu ce que je veux dire, Torlyri ? Il se dérobe à notre regard, mais il est le plus puissant de tous. C'est une divinité créatrice qui a le pouvoir de tirer les choses du néant et celui de tout faire passer d'une forme à une autre. Ce dieu est capable de prendre des animaux aussi stupides et méchants que ces petits singes qui nous harcèlent et d'en faire des êtres presque humains. Il peut tout faire, Torlyri, car il est le Créateur ! Qui sait, il a peut-être même créé les Cinq Déités !

La femme-offrande lui lança un regard horrifié.

Torlyri était intelligente, mais il y avait certains domaines qu'elle préférait ne pas explorer. On ne s'interrogeait pas sur la nature des dieux, on se contentait d'accomplir leur volonté. Et c'est ce que Torlyri avait fait toute sa vie, avec un zèle irréprochable. Les Cinq Déités qui régnaient sur le monde lui suffisaient.

Les théories de Hresh la troublaient profondément. Un Créateur ? Il allait de soi qu'il y avait eu un commencement à toutes

choses, mais c'était si lointain que cela ne pouvait plus guère avoir d'importance pour ceux qui vivaient dans le présent. C'était folie de se poser des questions de cet ordre. L'idée qu'il pût y avoir eu une époque où les Cinq Déités n'existaient pas et qu'elles puissent avoir été crées par un autre dieu donnait le vertige à Torlyri. Si les Cinq Déités avaient eu un Créateur, lui-même en avait sans doute eu un, qui avait également été créé par un autre dieu…

Ce processus sans fin lui faisait tourner la tête.

Et quelle idée extravagante de transformer des singes en humains ! Cela ne rimait à rien.

Hresh ! Hresh ! Hresh !

— Concentrons-nous sur le couplage, Hresh, dit-elle d'une voix calme mais ferme.

— Comme tu préfères, dit-il.

— Ce n'est pas que je préfère, mais nous sommes ici pour cela.

— D'accord. Aujourd'hui, nous allons nous unir par le couplage.

Il lui sourit tendrement et prit les mains de la femme-offrande dans les siennes. Torlyri eut l'impression déroutante d'être devenue d'un coup la novice et lui l'initiateur. Ce garçon ne

cesserait jamais de l'étonner ! Elle dut faire un effort pour se rappeler qu'il n'était encore qu'un enfant de treize ans qui lui arrivait à peine à la poitrine et qu'ils étaient venus pour célébrer le premier couplage de Hresh et non le sien !

Ils continuèrent de descendre la rampe et arrivèrent dans la galerie basse et voûtée qui menait à la salle de couplage de Torlyri. Tandis qu'ils suivaient l'étroit passage, la femme-offrande, obligée de se courber pour ne pas toucher le plafond de la tête, perçut une modification de l'odeur de Hresh. Elle comprit que la situation était encore en train de changer. Depuis qu'ils avaient pénétré dans le temple, Hresh avait pris les choses en main, mais peut-être commençait-il à se rendre véritablement compte qu'il était sur le point de célébrer son premier couplage. L'événement était en train de prendre une certaine réalité. L'odeur nouvelle qu'elle avait perçue était celle de l'appréhension. Hresh le chroniqueur, Hresh le sage, n'était encore qu'un enfant et cela venait de lui revenir à l'esprit.

La salle de couplage avait douze côtés, séparés les uns des autres par des bandes de pierre bleue, qui se rejoignaient au plafond pour former une voûte d'arête à demi-noyée

dans l'ombre. La pièce, assez exiguë, n'avait sans doute servi que de réserve aux yeux de saphir, car elle était manifestement trop basse de plafond pour leur haute taille. Mais elle était assez spacieuse pour l'usage auquel Torlyri la destinait. Elle en avait tapissé le sol de fourrures et disposé des objets sacrés dans les niches creusées dans les parois. Des torchères de phosphobaies dispensaient une lumière vert-jaune, faible mais suffisante.

— Allonge-toi et fais la paix en toi, dit Torlyri à Hresh. J'ai un rite à célébrer.

Elle alla de niche en niche et invoqua successivement les Cinq Déités. Les talismans et autres amulettes disposés dans les niches étaient d'anciens objets familiers, lisses et patinés, qu'elle avait apportés du cocon. Pour un premier couplage, il était essentiel de gagner la faveur des dieux, car le novice était ouvert à des forces de l'extérieur et, si les dieux n'entraient pas en lui, d'autres puissances pourraient le faire. Torlyri ignorait si ces puissances étaient maléfiques, mais elle avait le souci de ne rien laisser au hasard.

Elle fit le tour de la pièce en prononçant les paroles sacrées. Elle demanda à Yissou de protéger Hresh de tout danger quand son âme

serait ouverte. Elle implora Mueri de le libérer de l'angoisse qui semblait remplir son esprit, Friit de panser les plaies que sa troublante expérience avait pu provoquer et Emakkis de lui donner la force et la résistance dont il aurait besoin. Elle demeura plus longtemps devant l'autel de Dawinno, car elle savait que le Destructeur était le dieu auquel Hresh s'était tout particulièrement consacré. Et si Dawinno était véritablement le Transformateur, comme Hresh l'avait suggéré, il convenait de solliciter sa grâce pour la transformation qui allait avoir lieu.

Les niches avaient été pratiquées dans un mur sur deux de la pièce dodécagonale. Il y en avait donc six et Torlyri, n'ayant jamais trouvé de destination à la sixième, l'avait laissée vide. En achevant son tour de la pièce, elle s'arrêta devant la niche vide et, à sa grande stupéfaction, elle commença d'invoquer un dieu qu'elle ne connaissait pas, le mystérieux Créateur dont Hresh lui avait laissé entrevoir l'existence.

— Qui que tu sois, murmura-t-elle, si jamais tu existes, écoute la voix de Torlyri. Je te demande de veiller sur cet étrange garçon, de le rendre fort et de le protéger, car il aura

beaucoup à faire sur cette terre qui t'appartient. C'est ce que Torlyri te demande, au nom des Cinq Déités qui sont à ton service.

Ébahie par sa propre attitude, elle scruta longuement l'ombre de la sixième niche.

Puis elle se retourna et alla s'agenouiller auprès de Hresh, sur les fourrures. Il la regardait fixement, sans perdre un seul de ses mouvements.

— La paix est-elle descendue en toi ? demanda-t-elle.

— Oui, je crois.

— Tu n'en es pas sûr ?

— Si, si. J'ai trouvé la paix.

Torlyri en doutait fort. Il aurait dû avoir dans le regard une expression rêveuse qui en était absente. Il n'avait même pas dû étudier la technique qu'elle lui avait enseigné en lui recommandant de s'y exercer. Mais l'esprit de Hresh était peut-être capable d'aborder le couplage sans même avoir atteint la paix intérieure. Avec lui, il ne fallait jurer de rien.

Elle avait pris un objet sacré dans la niche de Dawinno, une pierre blanche et polie autour de laquelle était enroulée une fibre verte et résistante. Elle la glissa dans la main gauche de Hresh et referma les doigts du garçon sur le

talisman. Il l'aiderait à se concentrer. Dans l'autre main Hresh tenait l'amulette qui avait appartenu à Thaggoran.

— Tu vas connaître la joie la plus profonde de notre peuple, déclara la femme-offrande d'une voix solennelle. Tu vas connaître la fusion des âmes qui est notre privilège. Nous abordons le couplage avec crainte et révérence. Nous l'abordons avec ferveur et ravissement.

Torlyri sentit la tension monter en elle.

Avec combien de membres de la tribu s'était-elle trouvée dans cette même situation ? C'était sans doute près de la moitié d'entre eux qu'elle avait initiés au couplage. Mais jamais elle ne s'était trouvée devant la perspective d'unir son âme à celle de quelqu'un comme Hresh. Elle était remplie d'une étrange inquiétude à l'idée de pénétrer dans son esprit et de le sentir pénétrer dans le sien. Et, juste avant le moment crucial, elle éprouva le besoin de chercher elle aussi la paix intérieure et de faire la série d'exercices habituellement réservés aux novices. Hresh semblait se rendre compte qu'elle était anormalement mal à l'aise et Torlyri vit ses yeux brillants fixés sur elle avec un regard empreint d'inquiétude, comme si leurs rapports s'étaient encore une fois inversés, lui étant

redevenu le maître et elle la jeune fille à initier.

Puis elle sentit la paix s'installer lentement en elle.

Elle prit Hresh dans ses bras et ils s'étendirent côte à côte.

— Réjouissons-nous ensemble, dit-elle doucement. Laisse-toi aller.

Leurs organes sensoriels se touchèrent. Hresh eut un instant d'hésitation – elle sentit la brusque contraction de ses muscles – puis il se détendit et le couplage commença.

Comme tout le monde, Hresh fut un peu maladroit au début, mais il sut très vite s'adapter à ses mouvements et tout devint facile. Torlyri sentit les premiers fourmillements annonciateurs d'une communion. Hresh entrait en elle et elle entrait en lui. Puis la fusion s'effectua et elle perçut la texture unique de son âme, son coloris, sa musique.

Il était encore plus singulier qu'elle l'avait imaginé. Elle pensait découvrir en lui une grande solitude et elle la trouva, mais son âme avait une profondeur, une richesse et une plénitude telles qu'elle n'en avait encore jamais rencontré. La puissance de sa seconde vue était considérable. Ils n'en étaient qu'aux premiers stades du couplage, mais elle percevait tout le

pouvoir qu'il tenait en réserve. La force de son esprit était celle d'un fleuve tumultueux se jetant dans un précipice titanesque. Elle se demanda si elle n'avait rien à redouter d'une union avec un esprit d'une telle puissance.

Non. Non. Jamais Hresh ne lui ferait de mal.

— Viens, souffla Torlyri. Unis-toi à moi.

Et elle s'ouvrit entièrement.

11-Le rêve qui n'en finissait pas

Hresh se leva et regarda longuement Torlyri qui s'était endormie, un sourire flottant sur ses lèvres. Il avait craint de lui faire du mal au moment où il avait projeté toute la puissance de son esprit dans celui de la femme-offrande. Mais, en la regardant, il se sentit rassuré : elle allait dormir un peu, puis elle se réveillerait tranquillement.

Il remonta la rampe tournante et sortit du temple. Il valait mieux la laisser se réveiller seule. Elle pouvait être gênée de le découvrir à ses côtés en ouvrant les yeux, comme s'ils étaient compagnons de couplage. Il lui faudrait quelque temps pour reprendre ses esprits, pour retrouver son équilibre. Hresh savait que l'intensité de leur communion avait eu sur elle un impact extrêmement violent.

Pour lui, cette première expérience du couplage avait été à la fois un grand plaisir et une révélation.

Un grand plaisir assurément d'être dans les bras de Torlyri, de sentir son âme emplie de douceur fusionner avec la sienne, d'atteindre à cette étrange et délicieuse communion. Il

comprenait enfin pourquoi on attachait tant de prix au couplage, pourquoi il était considéré comme un plaisir encore plus précieux que l'accouplement.

Mais aussi une révélation. Hresh connaissait Torlyri depuis son plus jeune âge, mais maintenant il se rendait compte qu'il ne l'avait connue que d'une manière très superficielle. Une femme douce et bienveillante, une présence affectueuse dans la tribu… Celle qui célébrait les rites, s'entretenait avec les dieux et réconfortait tous ceux qui en avaient besoin, une sorte de mère pour tous les membres de la tribu. Telle était l'image qu'il avait de Torlyri. Mais Hresh savait maintenant qu'il y avait d'autres aspects d'elle qu'il n'avait jamais soupçonnés. Il y avait une grande force en elle, une stupéfiante volonté. Il aurait dû s'y attendre, à en juger par sa force physique qui était presque égale à celle d'un guerrier. Une telle vigueur était en général le reflet d'une grande force intérieure. Mais Hresh s'était laissé abuser par sa douceur, sa gentillesse, ses qualités maternelles et le reste lui avait échappé.

Il y avait également des choses plus ordinaires chez Torlyri. Elle n'était pas

seulement la prêtresse et la consolatrice de la tribu, mais aussi une personne qui avait une vie intime, avec les craintes, les doutes, les besoins et les chagrins de tout un chacun. Jamais il n'avait pensé à elle en ces termes. Le couplage lui avait révélé la violence du désir de Torlyri pour un guerrier de la tribu – Lakkamai, sans doute, car ils étaient toujours ensemble ces derniers temps – et la complexité de ses relations avec Koshmar. Mais il avait encore perçu autre chose, un vide intérieur en rapport avec le fait qu'elle n'avait jamais porté un enfant. Elle était la mère de toute la tribu sans être la mère de personne en particulier et cela semblait la troubler grandement, si profondément peut-être qu'elle n'en était pas pleinement consciente. Mais Hresh l'avait senti et cela l'avait profondément marqué. Il commençait à comprendre à quel point il était compliqué d'être un adulte. Il y avait tant d'aspects de la vie qui refusaient de se laisser compartimenter, qui ne cessaient de se dérober et de créer des perturbations souterraines. C'est peut-être ce que son premier couplage lui avait appris de plus important.

Un grand plaisir et une révélation. Fallait-il ajouter une pointe de déception ? Oui, sans

doute. L'expérience n'avait pas été aussi impressionnante qu'il l'avait espéré. Elle était restée en deçà de ce à quoi il s'attendait, mais uniquement parce qu'il était en possession de la Pierre des Miracles. Le couplage ne permettait d'atteindre l'âme que d'une seule autre personne alors qu'avec le Barak Dayir c'était l'âme de la planète tout entière qui devenait accessible. Dès ses premières et maladroites expériences avec la pierre sacrée, il s'était élevé au-dessus des nuages, il avait regardé au-delà des mers, il avait remonté le temps jusqu'à l'époque précédant la venue des étoiles de mort. Qu'était le couplage auprès de cela ?

Il se rendit compte qu'il était injuste. Le Barak Dayir avait une portée dépassant l'entendement, quand le couplage était une affaire modeste, personnelle, intime. Et l'un n'annihilait pas l'autre. S'il avait été quelque peu déçu par le couplage, c'est uniquement parce que la Pierre des Miracles lui avait déjà montré comment dépasser les limites de son propre esprit. Sans cette expérience, le couplage lui eût certainement semblé être la chose la plus merveilleuse du monde. La pierre sacrée l'avait sans doute trop gâté. Mais il n'y avait aucune raison de considérer le couplage avec mépris.

C'était une chose stupéfiante, extraordinaire.

Il avait envie de recommencer aussi vite que possible.

Il avait envie de le faire avec Taniane.

Cette idée lui vint à l'esprit avec une telle force et une telle soudaineté qu'il en fut abasourdi, comme s'il avait reçu un choc d'une grande violence entre les épaules. Le souffle coupé, la gorge serrée, il sentit son pouls s'accélérer et son cœur battre si fort que tout le monde devait pouvoir l'entendre.

S'unir à Taniane par le couplage ! Quelle idée !

Taniane était un complet mystère pour lui. Il éprouvait depuis longtemps une certaine attirance pour elle et savait qu'ils étaient liés d'une certaine manière, mais il redoutait qu'elle le détourne de sa tâche. Il redoutait aussi de se laisser entraîner dans quelque chose de dangereux.

Taniane était femme maintenant. Une belle femme d'une rare intelligence et d'une grande ambition. Elle rêvait de succéder à Koshmar à la tête de la tribu ; il suffisait de voir les regards envieux qu'elle lançait au chef pour en être persuadé. Il arrivait parfois aussi à Hresh de la surprendre en train de l'observer de loin, avec

ce regard si particulier qu'a la femme lorsqu'un homme l'intéresse. Il l'épiait lui aussi de temps en temps, quand il pensait qu'elle ne le remarquerait pas. Taniane se montrait souvent aguichante avec lui. Elle le suivait partout, exigeait de l'accompagner dans ses explorations, le pressait de questions dont la réponse semblait être pour elle de la plus haute importance. Hresh ne savait pas très bien comment interpréter cette attitude et il la soupçonnait de vouloir simplement jouer avec lui et de ne s'intéresser vraiment qu'à Haniman.

La possibilité d'être supplanté par Haniman dans le cœur de Taniane lui était tellement insupportable qu'il préférait ne pas courir le moindre risque.

Mais maintenant tout lui semblait différent. Il avait fait l'expérience du couplage et tout l'univers complexe des adultes s'offrait à lui. Tout ancien de la tribu qu'il fût, Hresh était encore très jeune. Et il désirait Taniane.

Il partit à sa recherche.

C'était le milieu de l'après-midi, par une journée lumineuse et ensoleillée. La voûte du ciel semblait vibrer comme une toile retenue par des cordes. Les contours de tout ce que voyait Hresh étaient d'une netteté et d'une

précision tout à fait inhabituelles. Les couleurs émettaient d'intenses vibrations. Comme si le couplage avait ouvert son âme à une foule de sensations nouvelles.

Il vit Orbin sortir en sifflotant d'une ruelle toute proche.

— As-tu vu Taniane ? lui demanda Hresh.

— Là bas, répondit Orbin en montrant un bâtiment où étaient entreposées certaines découvertes récentes des Chercheurs.

Puis il repartit d'une démarche nonchalante. Mais, au bout de quelques pas, il s'arrêta pour lancer à Hresh un regard scrutateur.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Comment cela ? interrogea Hresh en sentant qu'il se troublait. Qu'est-ce qui n'irait pas ?

— Tu as un regard bizarre, aujourd'hui.

— Tu te fais des idées, Orbin.

— Peut-être, dit Orbin en haussant les épaules.

Il se remit à siffloter et s'éloigna avec un petit sourire entendu que Hresh trouva très déplaisant.

Suis-je donc si transparent ? se demanda-t-il. Comment, d'un seul regard, Orbin a-t-il pu lire

dans ma pensée ?

Il se dirigea en pressant le pas vers l'entrepôt des Chercheurs où il trouva Konya, Praheurt et Taniane. A son grand soulagement, Haniman n'était pas là. Ils étaient tous les trois penchés sur un appareil doté de bras et de jambes métalliques bizarrement articulés qu'ils palpaient précautionneusement.

— Hresh ! s'écria Praheurt. Viens voir ce que Konya et Hanniman ont rapporté de…

— Pas tout de suite, dit Hresh sans le laisser achever sa phrase. Taniane, je voudrais te parler.

— Bien sûr, dit-elle en relevant la tête. Que veux-tu, Hresh ?

— Tu viens dehors ?

— On ne peut pas parler ici ?

— Dehors. S'il te plaît.

— Si tu insistes, dit-elle, l'air perplexe.

Elle fit un petit signe à Konya et à Praheurt pour leur indiquer qu'elle serait bientôt de retour et suivit Hresh dans la rue.

Le souffle chaud du vent fît tourner la tête à Hresh. Il était en admiration devant l'épaisse fourrure lustrée et l'étrange beauté des yeux de Taniane. Ils demeurèrent silencieux pendant quelques instants, tandis que Hresh cherchait

par où commencer. Il regarda discrètement autour de lui pour s'assurer qu'Haniman n'était pas dans les parages.

— Tu aurais dû prendre le temps de jeter un coup d'œil à ce que nous avons découvert, dit-elle. Nous n'en sommes pas tout à fait sûrs, mais…

— Ne parlons pas de cela maintenant, dit-il d'un air contraint. Sais-tu que c'était aujourd'hui mon jour de couplage ?

Taniane parut surprise et peut-être même légèrement troublée par cette nouvelle. Son regard se voila et se déroba. Puis l'expression de son visage se transforma et un sourire qui ne semblait pas totalement sincère s'épanouit sur ses lèvres.

— Oh ! Hresh ! Comme je suis heureuse pour toi ! s'écria-t-elle avec un enthousiasme forcé. J'espère que ce fut une bonne expérience.

Hresh acquiesça d'un signe de la tête. Il avait le sentiment que les choses étaient mal engagées et il se réfugia de nouveau dans le silence.

— Que veux-tu me dire, Hresh ?

— J'ai envie d'être unie à toi par le couplage, Taniane, lança-t-il enfin.

— Un couplage ?

— Oui ! Tout de suite !

Pendant un instant horrible, Hresh crut qu'elle allait éclater de rire, mais il n'en fut rien. Ses yeux s'agrandirent démesurément, ses lèvres se retroussèrent et sa gorge se mit à se contracter bizarrement. Hresh comprit qu'elle avait peur.

— Tout de suite ? dit-elle. Un couplage ?

— Viens, dit Hresh, en songeant qu'il n'était plus question de faire machine arrière. Nous pouvons nous enfoncer dans la ville. Je connais un endroit tranquille…

Il tendit la main vers Taniane, mais elle se déroba.

— Non, Hresh… Je t'en prie ! Tu me fais peur…

— Je ne veux pas te faire peur, Taniane. Viens avec moi !

Il n'aurait su dire si elle était avant tout choquée, offensée, ou simplement agacée.

— Je ne t'ai jamais vu comme cela, poursuivit-elle ? As-tu perdu la raison ? Oui, tu as dû perdre la tête ; je ne vois pas d'autre explication.

— Mais je t'ai simplement demandé…

— Si tu n'es pas devenu fou, lança Taniane dans une brusque flambée de colère, tu dois

croire que c'est moi qui le suis ! On ne demande pas à quelqu'un de but en blanc s'il a envie d'un couplage ! Tu ne le sais donc pas ? Et cet air égaré que tu as ! Si seulement tu voyais ta tête !

Taniane frissonna et agita les mains pour lui signifier de partir.

— Va-t'en, Hresh ! dit-elle avec des sanglots dans la voix et en reculant encore d'un pas. Va-t'en, je t'en prie ! Laisse-moi seule !

Hresh demeura immobile, accablé, pétrifié de chagrin. Le sentiment écrasant d'avoir tout gâché commençait à peser sur lui. Il comprenait, mais trop tard, qu'il avait été beaucoup trop pressé et maladroit. Trop tard ! Tout était perdu en ce jour qui aurait dû être pour lui celui d'une profonde joie.

Quel imbécile je fais ! songea-t-il.

Elle était là, à dix pas de lui, aussi bouleversée que lui, le regardant comme s'il avait été brusquement transformé en animal sauvage, une bête horrifiante aux mâchoires cruelles et aux yeux flamboyants. Si seulement elle pouvait partir en courant et le laisser seul avec sa honte ! Mais non, elle restait là, immobile, les yeux fixés sur lui.

Hresh aurait voulu disparaître dans le sol, mais il était incapable de faire un pas. Soudain

un cri rauque retentit au loin, dans la direction de la porte de la cité, qui abrégea son supplice.

— Le Peuple aux Casques ! Le Peuple aux Casques arrive ! Le Peuple aux Casques arrive !

Koshmar somnolait dans sa chambre quand l'alerte fut donnée.

Elle avait passé une triste journée, la plus triste d'une succession de tristes journées. Même la fin des pluies et le retour du temps sec et lumineux n'avaient pas suffi à laver son esprit des pensées sinistres qui s'y entrechoquaient. Elle ne songeait qu'à Torlyri et à Lakkamai. A Lakkamai et Torlyri.

Elle s'était répété des centaines de fois que cela ne devrait rien changer à leurs relations. Torlyri resterait sa compagne de couplage. Et le couplage était la seule véritable communion. Si Torlyri éprouvait le besoin de s'accoupler, ou même de prendre un compagnon – ce que jamais aucune femme-offrande n'avait encore fait –, leurs rapports ne changeraient pas pour autant. Torlyri aurait toujours besoin d'une compagne de couplage. Et Koshmar serait là.

Mais était-ce bien sûr ?

La coutume chez les couples de géniteurs était d'être également compagnons de couplage. Les autres membres de la tribu s'accouplaient

avec qui bon leur semblait et choisissaient un partenaire de couplage. C'est du moins ainsi que cela se passait au temps du cocon. Mais depuis la venue du Printemps Nouveau, bien des choses avaient changé.

Pendant de longues années Koshmar avait aspiré de toutes ses forces à être celle qui guiderait son peuple hors du cocon à l'avènement du Printemps Nouveau et elle avait atteint son but. Mais que cela lui avait-il apporté d'autre que des interrogations, des doutes et des souffrances ? Comment pouvait-elle, en plein après- midi, rester prostrée sur son lit et ruminer des idées noires, quand les rayons du soleil dansaient sur les tours de Vengiboneeza ? Comment pouvait-elle broyer du noir jour après jour et depuis si longtemps ? L'avenir lui paraissait affreusement sombre et bouché. Jamais elle n'avait été en proie à un tel désespoir.

— Le Peuple aux Casques ! cria une voix devant sa fenêtre. Voilà le Peuple aux Casques !

Avant même d'avoir saisi toute la portée de ce cri, Koshmar avait bondi de son lit, le cœur battant, la fourrure hérissée, le corps et l'esprit en alerte.

Elle sentait une joie farouche monter en elle.

Une tribu ennemie les attaquait ? Parfait ! Qu'ils viennent ! Ils auraient affaire à elle ! Et n'était-il pas préférable d'affronter un ennemi les armes à la main plutôt que de passer des journées entières à ruminer ses malheurs sur un lit.

Elle choisit dans sa collection de masques celui de Nialli, dont l'aspect était particulièrement féroce. Nialli était un ancien chef dont la renommée était telle qu'on lui prêtait le courage de dix guerriers. Moitié plus large que long, ce masque vert et noir brillant était hérissé de longues pointes rouge sang. Koshmar s'en couvrit le visage. Deux étroites fentes ménagées dans le masque rigide qui lui écrasait les pommettes lui permettaient de voir.

Elle jeta son écharpe jaune sur ses épaules et saisit la lance du chef, emblèmes de sa fonction, puis elle sortit en hâte et se dirigea vers l'esplanade du temple.

Des membres de la tribu couraient en tous sens, l'air hagard, gagnés par la panique.

— Arrêtez ! rugit Koshmar. Ralliez-vous à moi ! Ralliez-vous à moi !

Elle saisit par le poignet la jeune Weiawala qui passait à côté d'elle. La jeune fille semblait à moitié folle de terreur et Koshmar dut la

secouer violemment pour lui faire reprendre tant soit peu ses esprits. Elle réussit à lui arracher, par bribes, le récit de ce qu'elle avait vu. Une armée d'étrangers montés sur des animaux monstrueux avait pénétré dans la cité par la porte méridionale, celle que gardaient les yeux de saphir artificiels. Sachkor était leur prisonnier et ils se dirigeaient vers le temple.

— Où sont les guerriers ? demanda Koshmar.

On lui apprit que Konya, Staip et Orbin étaient déjà en route vers la porte de la ville. Hresh les accompagnait et peut-être Praheurt. Lakkamai devait également y être parti, mais personne n'avait vu Harruel. Koshmar aperçut Minbain et lui fit signe de s'approcher.

— Où est ton compagnon ? lui demanda-t-elle.

Mais Minbain n'en avait pas la moindre idée. Boldirinthe affirma qu'elle avait vu Harruel, avec l'air renfrogné qui lui était devenu habituel, prendre seul au petit matin la direction des contreforts de la montagne.

Koshmar cracha par terre. L'ennemi était aux portes de la ville et son meilleur guerrier partait bouder dans la montagne ! A quoi bon avoir insisté sur la nécessité de monter la garde jour et nuit afin de prévenir une attaque du Peuple

aux Casques s'il ne devait pas être là quand l'ennemi se montrait enfin !

Tant pis. Elle saurait se passer d'Harruel.

— Que les femmes et les enfants entrent dans le temple ! s'écria-t-elle en brandissant sa lance. Et qu'ils referment derrière eux les portes du sanctuaire ! Que les autres me suivent ! Salaman ! Thhrouk ! Moarn !

Elle fit du regard le tour de sa tribu en se demandant pourquoi Torlyri n'était pas là. Mais elle était gênée par le masque de Nialli dont les pointes rouge sang entravaient sa vision latérale.

— Et Torlyri ? demanda-t-elle. Qui a vu Torlyri ?

La femme-offrande était capable de se battre aussi bien que n'importe quel homme.

Puis il revint à l'esprit de Koshmar que Torlyri était partie avec Hresh pour l'initier au couplage. Mais on venait de lui dire que le chroniqueur était parti affronter l'envahisseur. Où pouvait bien se trouver Torlyri ? Et pourquoi Hresh était-il allé risquer sa précieuse vie pour défendre la cité ? De toute façon, il n'y avait plus de temps à perdre. Koshmar se tourna vers Threyne qui, le regard vitreux, serrait son enfant contre elle et lui signifia d'un

geste impatient d'aller se réfugier dans le temple.

— Va te cacher là-bas ! ordonna-t-elle. Et si tu vois Torlyri, dis-lui qu'elle me trouvera à la porte sud ! Dis-lui aussi de ne pas oublier sa lance !

Puis elle s'engagea en courant sur le boulevard menant à la porte de la cité.

Elle était à peine à mi-chemin quand elle vit ses guerriers en ligne sur toute la largeur de la chaussée. Elle reconnut Orbin, Konya, Staip, Lakkamai et Praheurt, mais elle vit aussi le vieil Anijang et Hresh. Immobiles comme des statues, ils étaient tournés vers le sud, mais ils étaient tellement espacés que leur ligne de défense était totalement inefficace. Koshmar ne comprenait pas pourquoi ils avaient choisi une formation aussi inepte.

Elle commençait à se rapprocher d'eux quand elle s'arrêta net en fixant un regard incrédule dans la direction de la porte de la cité.

Un cortège fantastique remontait lentement le boulevard.

C'était bien le Peuple aux Casques. Ils étaient au moins quarante ou cinquante, peut-être plus, et ils chevauchaient les animaux les plus

extraordinaires que Koshmar eût jamais vus et même imaginés. Des bêtes colossales, des monstres avançant comme des collines en mouvement, qui faisaient deux fois la taille d'un homme et étaient trois fois plus longs que hauts. A chacun de leurs pas le sol tremblait violemment. Leur pelage laineux, extrêmement touffu et broussailleux, était d'un rouge éclatant. Ils avaient une tête en dôme, étroite et allongée, de grandes oreilles aplaties, de profondes narines bordées de noir et d'immenses yeux dorés. Leurs quatre énormes pattes, curieusement articulées au genou, étaient armées de terrifiantes griffes noires qui remontaient presque jusqu'à la hauteur de leurs chevilles saillantes. Leurs deux énormes bosses dorsales formaient une selle naturelle, assez large pour que deux Hommes aux Casques pussent y tenir confortablement. Si les montures des envahisseurs étaient terrifiantes, les Hommes aux Casques avaient une apparence véritablement cauchemardesque.

Ils avaient tous une longue fourrure dorée et les yeux du même rouge à donner le frisson que l'espion capturé par Harruel et Konya. Tous avaient le chef surmonté d'un casque horrifique et il n'y avait pas deux casques semblables. Tel

guerrier portait une tour triangulaire de plaques de métal hérissées de gros clous noirs et incrustées sur le devant d'un grand motif figurant des flammes dorées. Tel autre une calotte de métal noir sur laquelle étaient fixés deux yeux gigantesques de métal étincelant, tel autre encore un demi-masque descendant très bas sur le front, au cimier composé de trois hautes plaques scutiformes. Une armure de tête représentait une sorte de montagne laquée, saupoudrée de poussière d'argent ; une autre était faite d'un étonnant cône jaune et rouge flanqué d'une paire de puissantes cornes ; sur une autre, dorée et pointue, s'enroulaient deux longues queues vertes. Tous ces casques n'avaient rien d'humain ; ils semblaient provenir de quelque autre monde sinistre. L'aspect des envahisseurs était d'autant plus terrifiant qu'il était difficile de voir où se terminait leur tête et où commençait leur coiffure.

Sachkor se trouvait au milieu du groupe des étrangers, chevauchant l'un des plus gros animaux écarlates, sur lequel sa mince silhouette semblait flotter. On lui avait également donné un casque, plus petit que celui des autres, mais tout aussi étonnant, avec des

plaques de métal incurvées, disposées comme des pétales inversés, et surmonté d'une pointe dorée. Il semblait très calme et avait un air rêveur, mais son visage était dépourvu d'expression.

Une tribu de monstres chevauchant d'autres monstres a franchi les portes de la ville, se dit Koshmar, et tout est perdu pour nous. Mais nous mourrons bravement plutôt que de leur livrer Vengiboneeza.

Elle regarda successivement Konya, Staip et Orbin.

— Alors, cria-t-elle, vous comptez rester plantés comme des piquets et les laisser avancer ? A l'attaque ! Tuons-en autant que nous pouvons avant de succomber sous le nombre !

— Et comment pouvons-nous attaquer ? demanda Konya d'une voix posée, mais qui devait porter très loin. Tu as vu la taille des animaux qu'ils chevauchent ! Jamais nous ne pourrons les atteindre ! Nous nous ferons écrabouiller comme de vulgaires punaises !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il suffit de frapper au ventre ou aux jambes et ils s'écrouleront ! Et après cela de tuer leurs maîtres ! En avant ! hurla Koshmar en

brandissant sa lance. En avant !

— Non ! cria brusquement Hresh. Ils ne sont pas venus en ennemis !

Koshmar se tourna vers lui avec stupéfaction. Puis elle éclata d'un rire âpre.

— Tu as raison, Hresh ! Ils sont nos hôtes ! Sachkor les a invités à nous rendre visite, eux et leurs amis à quatre pattes, et ils vont rester dîner avec nous ! C'est bien ce que tu crois ?

— Ils ne sont pas ici pour se battre, dit Hresh. Utilise ta seconde vue, Koshmar, et tu verras qu'ils sont venus avec des intentions pacifiques.

— Pacifiques ! répéta Koshmar avec un geste de dérision avant de cracher par terre.

Mais il y avait sur le visage de Hresh une expression qu'elle n'y avait jamais vue, une force et une conviction telles qu'elle en fut ébranlée. Et l'idée lui vint brusquement qu'il serait peut-être imprudent de ne pas se ranger à son avis, car il était capable de voir des choses que personne d'autre ne voyait. Au prix d'un grand effort, elle parvint à se calmer et son humeur belliqueuse retomba. Puis elle projeta sa seconde vue en direction de la troupe en marche.

Hresh avait dit la vérité.

Elle ne perçut chez les envahisseurs ni hostilité ni haine ni menace.

Mais Koshmar ne pouvait se permettre de céder. Elle secoua la tête avec véhémence.

— C'est une ruse, dit-elle. Tu peux me faire confiance, Hresh. La sagesse ne te manque pas, mais tu es encore jeune et tu ne connais pas la vie. Ces étrangers ont trouvé le moyen de nous faire croire qu'ils ne sont pas menaçants. Mais regarde plutôt leurs casques. Regarde les monstres qu'ils chevauchent. Ils sont venus pour nous tuer, Hresh, et pour nous arracher Vengiboneeza.

— Non.

— Si ! Et je déclare qu'il faut les tuer avant qu'ils nous tuent ! lança Koshmar en tapant rageusement du pied. Harruel ! Où est Harruel ? Il aurait compris, lui ! Il serait déjà au milieu d'eux, en train de les jeter à bas de leurs montures ! Alors ? demanda-t-elle après avoir passé ses guerriers en revue. Qui me suivra ? Qui se battra à mes côtés ? Faudra-t-il que je parte seule affronter l'ennemi ?

— Regarde, Koshmar, dit Hresh en lui montrant quelque chose derrière son épaule.

Koshmar se retourna. Le piétinement sourd des énormes pattes aux griffes noires avait

cessé. La troupe des envahisseurs s'était arrêtée à moins d'une centaine de pas d'eux. L'un après l'autre les gigantesques animaux à la robe de sang pliaient les genoux pour permettre à leurs cavaliers casqués de descendre à terre. Une demi-douzaine d'entre eux, entourant Sachkor, remontaient lentement au milieu du boulevard comme s'ils voulaient parlementer.

— Koshmar ! cria Sachkor dès qu'il fut à portée de voix.

— Que t'ont-ils fait ? demanda Koshmar en levant sa lance, prête à toute éventualité. Comment t'ont-ils capturé, Sachkor ? As-tu été torturé ?

— Tu te trompes, Koshmar, déclara posément le jeune homme. Ils ne m'ont fait aucun mal et ils ne m'ont même pas capturé. C'est moi qui ai quitté la cité pour partir à leur recherche, car j'avais le sentiment qu'ils étaient tout près et, quand je les ai trouvés, ils m'ont accueilli très amicalement.

Il s'était exprimé de bout en bout d'une voix ferme et il paraissait plus vieux et plus mûr qu'au moment de sa disparition. C'est le peuple des Beng, poursuivit-il sur le même ton, et ils ont quitté leur cocon bien avant nous. Ils viennent d'une contrée très éloignée, de l'autre

côté du fleuve sur les berges duquel nous vivions. Ils sont différents de nous, mais ils ne nous veulent aucun mal.

— Il dit la vérité, Koshmar, fit Hresh en hochant la tête.

Koshmar ne parvenait toujours pas à maîtriser la situation. Elle avait l'impression d'être emportée par les eaux tumultueuses d'un torrent contre la force duquel elle ne pouvait lutter. La guerre, oui, elle comprenait, mais pas cela.

— Ils t'ont menti, grommela-t-elle d'un air buté. Ce n'est qu'une ruse.

— Non, Koshmar, il n'y a pas de ruse. C'est la vérité.

Sachkor fit signe à deux des étrangers de venir se placer à ses côtés. Le plus âgé, un petit vieux tout sec au regard perçant, rappelait un peu Thaggoran à Koshmar. Sa fourrure était d'un jaune très pâle, presque blanc, et il portait un casque en cône ouvragé, au sommet arrondi, fait de bandes de métal de différentes couleurs. D'énormes oreilles noires semblables à une paire d'ailes prolongeaient sa coiffure de chaque côté.

— Voici Hamok Trei, dit Sachkor. C'est leur chef.

— Lui ? Leur chef est un homme ?

— Oui, dit Sachkor. Et voici le sage de leur tribu, celui que nous appellerions le chroniqueur. Son nom est Noum om Beng.

Il montra le second étranger, un homme à la barbe rare, presque aussi vieux qu'Hamok Trei, mais encore plus ratatiné. Il était étonnamment grand, beaucoup plus haut de stature qu'Harruel, mais si frêle qu'on eût dit un roseau. Noum om Beng se tenait penché en avant, la tête coiffée d'un casque extravagant, de métal noir couvert d'épaisses touffes de poils de la même couleur et flanqué de deux longues protubérances pourpres évoquant les ailes d'une chauve-souris.

Noum om Beng avança de deux ou trois pas et fit devant Koshmar une série de signes ressemblant beaucoup à ceux des Cinq Déités. Mais la ressemblance était trompeuse et les signes de l'étranger n'avaient pour elle aucune signification. Il s'agissait assurément de signes sacrés, mais qui devaient être destinés à d'autres dieux.

Comment pouvait-il donc exister d'autres dieux ? L'idée même lui paraissait inconcevable. Elle se souvint alors du jour où Hresh s'était efforcé de lui expliquer, au cours de

l'interrogatoire du premier Homme au Casque, que l'étranger parlait peut-être une autre langue, à savoir qu'il utilisait d'autres mots que les leurs mais dont la signification était la même. Elle avait fini par accepter de mauvaise grâce cette théorie. Mais d'autres dieux ? Comment serait-ce possible ? Il ne pouvait y avoir de dieux autres que les Cinq Déités. Mais les étrangers n'adoreraient pas des dieux imaginaires, à moins d'être complètement fous, ce qui n'était certainement pas le cas.

— Comment connais-tu leur nom et leur rang ? demanda-t-elle à Sachkor. Es-tu capable de communiquer avec eux ?

— Un peu, répondit-il. Au début, nous ne nous comprenions absolument pas, mais je me suis appliqué et, peu à peu, j'ai appris leur langue.

Il ne put s'empêcher de sourire, essayant, mais sans grande conviction, de dissimuler sa satisfaction.

— Demande au chef de me dire quelque chose, ordonna-t-elle au jeune homme.

— Le chef parle très peu. C'est Noum om Beng qui s'exprime à sa place.

— Alors, demande à l'autre !

Sachkor se tourna vers l'immense vieillard et

lui dit quelque chose dans un langage qui ressemblait à des glapissements. Noum om Beng fronça les sourcils et tira sur sa barbe clairsemée. Sachkor glapit derechef et, cette fois, le vieillard hocha la tête et lui répondit par un autre glapissement. Sachkor reprit la parole avec enthousiasme. Mais ce qu'il disait ne devait pas être tout à fait correct, car Noum om Beng détourna discrètement les yeux tandis que quelques-uns des Hommes aux Casques éclataient d'un rire bruyant. Sachkor sembla tout décontenancé et Noum om Beng se pencha vers le chef Hamok Trei pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

— Que se passe-t-il, à ton avis ? demanda Koshmar à Hresh.

— C'est un véritable langage, répondit Hresh. Sachkor le comprend, mais pas très bien. Et j'ai moi-même l'impression de comprendre. Les mots sont comme les nôtres, mais déformés, hachés. Je perçois leur signification avec ma seconde vue, mais d'une manière très vague.

Koshmar hocha la tête en silence. Elle commençait à s'en remettre à la perspicacité de Hresh et il lui semblait de moins en moins probable que le Peuple aux Casques fût venu pour leur faire la guerre. Leurs casques mêmes

lui paraissaient moins effrayants, maintenant qu'elle s'y était habituée. Leur taille disproportionnée et leur apparence volontairement terrifiante les rendaient en fait plus risibles qu'autre chose, même s'ils demeuraient fort impressionnants. Mais un reste de méfiance subsistait en elle. Impuissante à communiquer et même à comprendre quoi que ce fût, Koshmar se sentait pieds et poings liés, réduite à solliciter les conseils d'un ancien à peine entré dans l'âge adulte et de ce blanc-bec de Sachkor. La situation était fort embarrassante pour un chef et elle se sentait très mal à l'aise.

Noum om Beng reporta son attention sur Koshmar et il s'adressa à elle d'une voix qui tenait à la fois du glapissement et du mugissement. Koshmar avait décidément beaucoup de mal à se faire à la manière dont ces Beng s'exprimaient et, à plusieurs reprises, elle eut de la peine à réprimer un sourire. Bien qu'incapable de saisir le sens de ce que disait le vieillard, elle comprit pourtant que c'était un discours solennel, riche et substantiel.

Elle écouta attentivement, secouant de loin en loin la tête en signe d'acquiescement. Comme un conflit armé ne semblait pas, du

moins dans l'immédiat, sur le point d'éclater, il lui incombait d'accueillir les étrangers avec toute la diplomatie requise en une telle occasion.

— Comprends-tu ce qu'il dit ? murmura-t-elle au bout de quelque temps à l'intention de Sachkor.

— Un peu. Il dit qu'ils sont venus dans un esprit de paix, de commerce et d'amitié. Il t'explique que Nakhaba a guidé son peuple jusqu'à Vengiboneeza et que, d'après une de leurs prophéties, ils devaient trouver des amis en arrivant ici.

— Qui est Nakhaba ?

— Le plus grand de leurs dieux, répondit Sachkor tandis que Noum om Beng poursuivait son discours.

— Ah !

Koshmar entendit derrière elle des pas et des murmures. D'autres membres de la tribu arrivaient. Elle se retourna et vit que la plupart des hommes les avaient rejoints ainsi que quelques femmes : Taniane, Sinistine, Boldirinthe et Minbain.

Torlyri était là, elle aussi. Comme c'était bon de la voir. La femme-offrande avait l'air fatiguée et le visage crispé, mais sa simple

présence était réconfortante. Elle s'avança vers Koshmar et posa la main sur son bras.

— J'ai appris que des ennemis avaient pénétré dans la cité, dit-elle. Allons-nous nous battre contre eux ?

— Je ne pense pas, répondit Koshmar. Ils ne semblent pas hostiles. C'est leur ancien qui fait un discours, ajouta-t-elle en montrant Noum om Beng. Je me demande s'il va arrêter un jour.

— Et Sachkor ? Il va bien ?

— C'est lui qui est allé les trouver. Il est parti tout seul et a suivi leur piste. C'est aussi lui qui les a amenés à Vengiboneeza. Je suis censée écouter, souffla-t-elle en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Excuse-moi, murmura Torlyri.

Noum om Beng continua de parler pendant encore quelques minutes. Puis il s'arrêta brusquement, au beau milieu d'un glapissement, semblait-il. Il recula et alla se placer aux côtés de Hamok Trei pendant que Koshmar lançait un regard interrogateur à Sachkor.

— Peux-tu nous dire de quoi il a parlé ?

— A dire vrai, je n'ai pas suivi grand-chose, répondit le jeune homme avec un sourire désarmant. Mais la fin était très claire. Nous sommes tous invités ce soir à un grand repas.

Son peuple fournira la viande et le vin. Ils ont de grands troupeaux d'animaux aux portes de la ville. Il nous suffira de leur indiquer un endroit pour établir leur camp et de leur donner un peu de bois pour leur feu. Ils se chargent du reste.

— Crois-tu que je puisse leur faire confiance ?

— Oui.

— Et toi, Hresh ?

— Ils sont déjà dans la cité et ils sont au moins aussi nombreux que nous. Je crois également que les animaux qu'ils chevauchent seraient redoutables si nous devions nous battre. Comme ils affirment avoir des intentions pacifiques et que leur attitude semble réellement amicale, je pense que, jusqu'à preuve du contraire, nous pouvons accepter leur offre de paix.

— Toujours aussi malin, Hresh, dit Koshmar en souriant, avant de se retourner vers Sachkor.

— Et l'espion que nous avons capturé l'an dernier ? demanda-t-elle. Savent-ils ce qui lui est arrivé ?

— Ils savent qu'il est mort.

— Et qu'il est mort à cause de nous ?

— Je n'en suis pas sûr, répondit Sachkor avec une pointe d'agacement. A mon avis, ils

croient qu'il est mort de cause naturelle.

— Espérons-le, dit Koshmar.

— En tout cas, ce n'est pas nous qui l'avons tué, dit Hresh. Il s'est tué lui-même pendant que nous l'interrogions. Dès que nous parlerons mieux leur langue, nous pourrons leur expliquer tout cela. Mais, en attendant, je pense que la meilleure tactique consiste à…

Hresh s'interrompit brusquement et une expression étrange se peignit sur son visage.

— Que se passe-t-il ? demanda Koshmar. Pourquoi t'arrêtes-tu au milieu d'une phrase ? Continue, Hresh, continue !

— Regarde là-bas, dit posément Hresh. Voilà les ennuis qui arrivent.

Il tendit le bras vers l'orient où se profilaient les contreforts de la montagne.

Et Koshmar vit la silhouette massive et menaçante d'Harruel qui arrivait à grands pas.

L'invasion qu'il redoutait depuis si longtemps avait donc enfin eu lieu et personne ne s'était soucié de l'en avertir ! Et Koshmar leur avait tout simplement ouvert les portes de la cité !

Il était à son poste d'observation, dans l'arbre fourchu qui se dressait sur la saillie dentelée, quand l'odeur putride lui avait frappé les narines. Tout en scrutant vainement les pentes

couvertes de sous-bois touffus, il sentait la rage fermenter en lui. Puis il avait perçu cette odeur de putréfaction et, tournant la tête, il avait vu des monstres rouges et hirsutes montés par des Hommes aux Casques entrer dans la ville par la porte méridionale.

Qui aurait pu se douter qu'ils attaqueraient par le sud ? Qui aurait pu imaginer que les trois gardiens artificiels des yeux de saphir les laisseraient passer sans résistance ?

C'est l'odeur des excréments de ces monstres que j'ai sentie, avait-il songé. C'est leur odeur putride portée par le vent.

Et il avait dévalé le versant de la montagne, la lance à la main, avide de se battre.

A chaque coude du chemin de montagne en lacet il voyait un peu mieux ce qui se passait en contrebas. Toute une armée d'étrangers avait pénétré dans la ville et il voyait les reflets du soleil sur leurs casques. Et la quasi-totalité de la tribu semblait être allée à leur rencontre. Il y avait Koshmar, il y avait Torlyri et puis Hresh. La plupart des autres aussi, formant de petits groupes. Koshmar portait un de ses masques de guerre, mais il n'y avait pas de guerre. Ils semblaient discuter entre eux.

Ils discutaient !

Deux des Hommes aux Casques, les chefs sans doute, se tenaient près de Koshmar et de Hresh. Comment pouvait-on parlementer avec l'ennemi quand l'ennemi était déjà dans la place ? Koshmar était-elle sur le point de capituler sans se battre ? Oui, c'est ce qu'elle devait faire. Elle leur abandonnait la ville ! Elle n'essayait même pas de repousser l'envahisseur, elle acceptait l'esclavage pour son peuple !

Il ne s'attendait assurément pas à cela. Koshmar avait l'étoffe d'un guerrier. Alors, pourquoi tant de lâcheté ? Pourquoi cette soumission ? Elle devait être sous l'influence de Hresh. Ce garçon n'aimait pas se battre, mais il était si rusé qu'il la menait par le bout du nez.

Harruel prit les derniers lacets du chemin à grandes enjambées et il atteignit le boulevard menant à la porte de la cité. Tout le monde l'avait vu maintenant, et ils le montraient du doigt en parlant avec animation. Il parcourut les derniers mètres au pas de course et rejoignit les siens.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'une voix tonnante. Que faites-vous ici ? Comment l'ennemi a-t-il pu entrer dans la ville ?

— Il n'y a pas d'ennemi, déclara posément Koshmar.

— Pas d'ennemi ? Pas d'ennemi ?

Harruel foudroya du regard les deux Hommes aux Casques qui se tenaient près de Koshmar. Deux vieillards dont les petits yeux rouges et durs se dérobèrent. L'un des deux avait un port de roi, froid et hautain. L'autre était très grand… immensément grand. Et Harruel se rendit compte que, pour la première fois de sa vie, il se trouvait face à un homme plus grand que lui. Mais le long corps parcheminé du vieillard était aussi fluet que celui d'un marcheur sur l'onde. Il donnait l'impression de devoir se briser au moindre souffle. Harruel était tenté de leur porter à tous deux un rapide coup de lance, d'abord celui qui se donnait de grands airs, puis le grand échalas. Mais la petite voix intérieure qui s'efforçait de l'empêcher de commettre des imprudences lui signifia que c'était de la folie et qu'il ne devait rien faire avant d'avoir une idée plus précise de la situation.

Il approcha son visage de celui des deux étrangers décharnés qui l'observaient avec un mélange d'arrogance et de curiosité.

— Qui êtes-vous ? rugit Harruel. Qu'êtes-vous venus faire ici ?

— Du calme, Harruel, dit Koshmar. Nous

n'avons que faire de ces fanfaronnades.

— J'exige de savoir…

— Tu n'as rien à exiger ! lança sèchement Koshmar. C'est moi qui commande ici, et tu m'obéis ! Écarte-toi, Harruel. Ce sont les Beng et ils sont venus avec des intentions pacifiques.

— C'est ce qu'ils t'ont fait croire, répliqua le guerrier.

Il était toujours en proie à une rage rentrée qui menaçait à chaque instant de l'étouffer. Il avait la peau brûlante, des élancements dans les yeux et la sueur rendait sa fourrure poisseuse. Il était au-dessus de ses forces d'accepter cette intrusion. Harruel tourna un regard angoissé vers ceux qui se trouvaient à proximité : Hresh, Torlyri, Sachkor…

Sachkor ?

Que faisait donc Sachkor ici ? Lui qui avait disparu depuis une éternité.

— Et alors ? demanda Harruel. D'où sors-tu ? Et que fais-tu au milieu des chefs, comme si tu étais devenu quelqu'un d'important ?

— C'est moi qui ai amené le Peuple aux Casques, répondit Sachkor avec hauteur.

Il y avait dans ses prunelles une lueur d'insolence toute nouvelle. Il semblait être devenu un autre homme, qui n'avait plus rien à

voir avec le gamin bavard qu'Harruel avait connu.

— Je suis parti à leur recherche et je les ai trouvés. J'ai vécu avec eux, j'ai appris leur langue et je les ai guidés jusqu'à Vengiboneeza où ils veulent faire du négoce et vivre en paix avec nous.

Harruel fut tellement abasourdi par ce qu'il entendait et par le ton de Sachkor que sa réponse resta coincée dans sa gorge. Il fut pris d'une violente envie de saisir la tête de Sachkor entre ses deux mains et de l'écraser comme un fruit mûr. Mais il parvint à se contenir. Pétrifié de rage, il ne pouvait émettre que quelques sons inarticulés.

— Tu les as guidés jusqu'ici ? balbutia-t-il enfin. Tu as aidé nos ennemis à entrer dans la ville ? Je savais que tu n'étais qu'un jeune crétin, mais je n'aurais jamais cru…

— Sachkor ! hurla brusquement une voix de femme.

C'était la voix de Kreun.

Elle courait à perdre haleine, trébuchant de loin en loin sur les pavés disjoints du boulevard. Les autres membres de la tribu s'écartèrent pour lui laisser le passage et elle se jeta dans les bras de Sachkor avec une telle impétuosité qu'ils

faillirent heurter Harruel.

Le guerrier recula en grondant, mais il eut le temps de retrouver l'odeur suave de la jeune fille. Il ne l'avait presque pas vue depuis le jour où ils s'étaient rencontrés dans la montagne et sa vue ne l'enchantait pas. Elle ne pouvait que lui attirer des ennuis. Pendant la longue disparition de Sachkor, elle était restée tapie dans les endroits les plus retirés du campement, toujours seule, sans adresser la parole à quiconque, comme si Harruel avait détruit en elle en la forçant toute gaieté et toute joie de vivre.

Mais là, elle n'avait d'yeux que pour Sachkor.Elle s'accrochait à lui en sanglotant, en riant, en murmurant de tendres paroles. Leur attitude était celle d'un couple se retrouvant après une trop longue séparation et non simplement de deux jeunes gens qui avaient commencé à partager les plaisirs de la chair.

— Ils ont essayé de me faire croire que tu avais disparu à jamais, murmura Kreun, la tête collée contre la poitrine de Sachkor. Ils m'ont dit que tu avais dû quitter la ville, que tu étais tombé dans un ravin et que tu ne reviendrais plus. Mais, moi, je savais que je te reverrais, Sachkor ! Et tu es de retour parmi nous !

— Kreun… Oh ! Kreun ! Comme tu m'as manqué !

Elle levait vers lui des yeux remplis d'adoration. Harruel trouvait cette scène ridicule et choquante.

— C'est vrai que tu es allé trouver le Peuple aux Casques et que tu les a amenés ici ? demanda Kreun.

— Oui, j'ai trouvé leur campement. J'ai appris à communiquer avec eux et je les ai…

— Tout cela est très touchant, fit brusquement Harruel, mais nous avons des choses plus importantes à régler. Écarte-toi, Kreun ! Tu nous fais perdre notre temps avec tous ces bavardages !

— Toi, tais-toi ! hurla la jeune fille en se tournant vers lui sans lâcher Sachkor.

— Que se passe-t-il ? demanda Sachkor en voyant Kreun se mettre à pleurer et à trembler de tous ses membres. Pourquoi es-tu si bouleversée, Kreun ?

— C'est Harruel… commença-t-elle en sanglotant.

— Eh bien quoi, Harruel ?

— Kreun claquait des dents et elle s'exprimait d'une voix à peine audible.

— Harruel… Sur le chemin de la montagne.

Il… il m'a forcée à…

— Elle est complètement folle ! s'écria Harruel en essayant d'éloigner la jeune fille.

Mais Koshmar et Torlyri se rapprochèrent, l'air inquiètes. Sous le bouillonnement de sa fureur, Harruel sentait la honte le tarauder. La situation devenait franchement désastreuse. Il revit malgré lui l'image de Kreun allongée sur le sol humide, les mouvements désordonnés de sa croupe ferme tandis qu'elle se débattait pour échapper à l'étreinte du guerrier, son organe sensoriel s'agitant frénétiquement…

Un guerrier ne force pas une femme, se dit Harruel. Un guerrier ne devrait pas avoir à forcer une femme.

Je vais tout nier, songea-t-il.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela, c'est le démon qui m'habitait.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Koshmar d'un ton impérieux.

— Raconte-nous, Kreun, dit Torlyri de sa voix douce. Qu'essaies-tu de nous dire ? Que t'a fait Harruel sur le chemin de montagne ?

— Il m'a jetée à terre, souffla Kreun dans un murmure. Il s'est laissé tomber sur moi.

— Non ! rugit Harruel. Mensonge ! Ce n'est qu'un mensonge !

Tous les regards, y compris ceux des Hommes aux Casques, étaient maintenant fixés sur lui.

— Il m'a maintenue par terre, poursuivit Kreun d'une toute petite voix. Il m'a violée…

Elle détourna la tête en frissonnant et enfouit son visage dans ses mains.

Sachkor bondit vers Harruel et lui secoua le bras en le sommant d'expliquer ce qui s'était passé ce jour-là entre Kreun et lui. Harruel le considéra dédaigneusement comme un insecte bourdonnant ou quelque petit animal glapissant et, d'une bourrade, il l'écarta. Sachkor tomba les quatre fers en l'air et demeura quelques instants immobile sur le pavé, l'air sonné. Puis il se releva, encore étourdi, et rassembla ses forces pour repartir à l'assaut. Harruel agita sa lance dans sa direction pour lui signifier de ne pas insister.

— Cessez de vous battre ! ordonna Koshmar. Harruel, baisse ta lance !

— Certainement pas ! Tu ne vois pas qu'il est prêt à recommencer !

De fait, Sachkor s'était accroupi et il marmonnait des menaces en clignant des yeux. Harruel se mit en position de combat et attendit l'attaque.

— Garde ton calme, Sachkor ! gronda Koshmar. Et toi, Harruel, pose cette lance, ou je te la fais enlever de force !

Mais la détermination de Sachkor ne faiblissait pas.

— Où est la vérité dans tout cela, Harruel ? demanda-t-il sans changer de position. As-tu vraiment forcé Kreun ?

— Je ne lui ai rien fait.

— Il ment ! s'écria la jeune fille.

— Assez ! dit sèchement Koshmar. Nous avons des hôtes à recevoir. Kreun, retourne au camp ! Orbin et Konya, occupez-vous d'Harruel jusqu'à ce qu'il se soit calmé. Dès ce soir, nous réglerons cette affaire et un jugement sera rendu.

— Je veux savoir la vérité, dit Sachkor. Et je la veux tout de suite !

Stupéfait, Harruel sentit brusquement la seconde vue de Sachkor dirigée sur lui. Cette honteuse exploration de l'esprit d'autrui était formellement interdite. Il se sentit mis à nu, scruté jusqu'au plus profond de son être. Il essaya désespérément d'ériger des barrières aux portes de son esprit pour repousser l'intrusion de Sachkor et s'efforça de dissimuler tout ce qui avait trait au viol de Kreun. Mais il lui était

impossible de cacher quoi que ce fût. Plus il essayait, plus les images flamboyaient en lui : le corps ferme de la jeune fille se tortillant sous le sien, l'instant brûlant et intense de la possession, les vagues de plaisir au moment où il avait déversé en elle le feu de sa semence.

Sachkor poussa un long rugissement et se précipita sur Harruel d'un bond prodigieux.

Koshmar essaya de se placer entre eux, mais elle ne fut pas assez rapide. Harruel, encore tremblant de l'intrusion de Sachkor dans son esprit, avança instinctivement sa lance sur laquelle le jeune homme vint s'empaler.

Tout le monde se mit à hurler. Puis il y eut un moment affreux de silence absolu. Sachkor regardait la hampe de la lance dépassant de sa poitrine comme s'il ne comprenait pas très bien ce qu'elle faisait là. Un long gargouillement sortit de sa gorge. Harruel lâcha son arme après l'avoir légèrement poussée en avant. Titubant, Sachkor lança autour de lui un regard incrédule, puis il s'affaissa sur le côté. Kreun se précipita vers lui et se laissa mollement tomber par terre. Torlyri s'agenouilla près d'elle et essaya de l'écarter du corps de Sachkor auquel elle s'accrochait de toutes ses forces.

Les Hommes aux Casques, qui semblaient

ébahis par ce qui venait de se dérouler devant leurs yeux, échangèrent calmement quelques remarques dans leur bizarre langage et commencèrent à reculer pour se mettre à l'abri de leurs monstrueuses montures.

Koshmar s'avança à son tour vers Sachkor. Elle lui toucha les joues et la poitrine, puis elle saisit la lance et essaya de l'arracher du corps inerte. Après avoir longuement considéré les yeux fixes et vitreux de Sachkor, elle se redressa.

— Il est mort, annonça-t-elle. Qu'as-tu fait, Harruel ?

Oui, songea Harruel, qu'ai-je fait ?

Hresh avait l'impression que cette journée était semblable à un rêve qui n'en finissait pas. Un de ces rêves affreux dont on sort épuisé, comme si on n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Un rêve qui avait commencé par un voyage sur la Grande Planète et qui s'était poursuivi par son initiation au couplage et sa dramatique maladresse avec Taniane, par l'entrée des Hommes aux Casques chevauchant leurs monstrueux animaux à la robe de sang, par le retour de Sachkor et maintenant par cela… par cet instant d'horreur…

Non ! Non ! C'était trop ! Beaucoup trop !

Sachkor demeurait dans la position où il était tombé, totalement inerte, le corps transpercé par la lance d'Harruel. Le guerrier se tenait au-dessus de sa victime, les bras croisés, le visage de marbre. Torlyri avait passé le bras autour des épaules de Kreun, agitées par les sanglots. Les Hommes aux Casques avaient reculé de cinquante pas et ils devaient commencer à se demander s'ils n'avaient pas mis les pieds dans un repaire de rats-loups.

— Est-ce qu'à ta connaissance, demanda Koshmar à Hresh, il était déjà arrivé qu'un membre de la tribu ôte la vie à un autre ?

— Jamais, répondit Hresh en secouant la tête. Jamais je n'ai rien trouvé de tel dans les chroniques.

— Qu'as-tu fait, Harruel ? demanda encore une fois Koshmar. Tu as tué Sachkor qui était l'un des nôtres. Qui était une partie de toi-même.

— Il s'est jeté sur ma lance, rétorqua Harruel d'une voix blanche. Tu l'as bien vu. Tout le monde l'a vu. Il s'est mis à hurler comme un dément et il s'est jeté sur moi. J'ai levé ma lance par réflexe. Je suis un guerrier ! Quand on m'attaque, je me défends ! Il s'est jeté sur ma lance. Tu l'as bien vu, Koshmar…

— Mais tu l'avais provoqué, dit Koshmar. Kreun affirme que tu l'as forcée le jour où Sachkor a disparu et elle lui était promise. La coutume interdit de forcer une femme, Harruel. Tu ne peux pas le nier, Harruel.

Harruel ne répondit pas. Hresh percevait tous les sentiments allant de la colère à la confusion, de la peur à la provocation, qui émanaient de lui. Il avait l'air presque pitoyable, mais il n'en demeurait pas moins dangereux.

Le chroniqueur songea que le guerrier n'avait pas eu l'intention de tuer Sachkor. Mais Sachkor n'était plus.

— Ce que tu as fait mérite un châtiment, déclara Koshmar.

— Mais il s'est jeté sur ma lance, répéta Harruel d'un air buté. Je n'ai fait que me défendre.

— Et le viol de Kreun ? demanda Koshmar.

— Il le nie aussi ! s'écria la jeune fille. Mais il ment. Tout comme il ment quand il prétend ne pas avoir voulu tuer Sachkor. Il le détestait. Il l'a toujours détesté. Sachkor me l'avait avoué avant de partir et il m'a aussi révélé bien d'autres choses à propos d'Harruel. Il m'a dit qu'Harruel voulait renverser Koshmar, qu'il

voulait prendre la tête de la tribu, qu'il voulait devenir roi, qu'il…

— Tais-toi, dit Koshmar. Harruel, nies-tu avoir forcé cette jeune fille ?

Harruel garda encore le silence.

— Il faut tirer cette affaire au clair, reprit Koshmar. Hresh, va chercher les pierres de lumière ; la divination nous apprendra la vérité. Non, va plutôt chercher la Pierre des Miracles. C'est avec elle que nous interrogerons Harruel et nous découvririons ce qui s'est passé entre Kreun et lui, s'il s'est vraiment passé quelque chose…

— Non, dit brusquement Harruel. Je refuse cette épreuve. Et je répète que, contrairement à ce que prétend Kreun, il n'y a pas eu viol.

— Menteur ! lança Kreun d'une voix plaintive.

— Il n'y a pas eu viol, poursuivit Harruel, mais je reconnais que nous nous sommes accouplés. J'étais parti dans la montagne pour protéger la tribu contre ses ennemis, ceux qui viennent aujourd'hui d'entrer dans la ville. J'avais passé toute la nuit à monter la garde sous la pluie. Le matin venu, j'ai rencontré Kreun en redescendant. Je l'ai trouvée attirante. Son odeur m'a semblé attirante. Je l'ai prise par

le bras, je l'ai emmenée avec moi et nous avons eu une union charnelle. Voilà la vérité, Koshmar.

— Lui as-tu demandé son consentement ? interrogea Koshmar.

— Non ! s'écria Kreun. Jamais je ne lui aurais donné mon consentement ! J'étais partie à la recherche de Sachkor et j'ai demandé à Harruel s'il l'avait vu. Mais il s'est jeté sur moi… Il était comme fou, il m'appelait Thalippa, il me prenait pour ma mère… Il s'est jeté sur moi, il m'a poussée par terre…

— C'est à Harruel que je parle, fit sèchement Koshmar. As-tu agi avec son consentement, Harruel ? Lui as-tu demandé si elle voulait s'accoupler avec toi, comme un homme doit le demander à une femme, ou une femme à un homme ?

Harruel ne répondit pas.

— Ton silence te condamne, déclara Koshmar. Même sans l'aide du Darak Bayir, tu es condamné et maudit pour avoir commis des actes sans précédent dans notre tribu, pour avoir pris Kreun sans son consentement et pour avoir ôté la vie de Sachkor.

— Son consentement n'était pas nécessaire, lança brusquement Harruel.

— Comment cela, pas nécessaire ?

— Je l'ai prise parce que j'avais besoin d'une femme, après avoir passé tout seul une nuit pénible pour veiller sur la tribu. Et parce que je l'ai trouvée belle et désirable ! Je l'ai prise parce que c'était mon droit !

— Ton droit ? De la forcer ?

— Oui, Koshmar, mon droit ! Parce que je suis roi et que tel était mon bon plaisir !

Que les dieux nous viennent en aide ! songea Hresh.

Les yeux de Koshmar s'agrandirent démesurément sous l'effet de la stupeur, mais elle s'efforça de ne rien laisser paraître de ce qu'elle éprouvait.

— Que signifie ce mot de « roi » que j'entends si souvent depuis quelque temps ? demanda-t-elle à Hresh d'un air contraint. Veux-tu me l'expliquer, chroniqueur ?

Hresh s'humecta les lèvres.

— C'est un titre qui existait à l'époque de la Grande Planète, dit-il d'une voix rauque. C'est un titre de chef réservé aux hommes.

— Aucun homme ne peut devenir chef dans notre tribu, affirma Koshmar.

A cet instant, Hresh perçut avec sa seconde vue de puissantes vibrations émanant d'Harruel

avec une telle force qu'il eut l'impression de se trouver au cœur d'une tempête où le vent déchaîné déracinait les arbres.

— C'en est fini de la domination des femmes, déclara le guerrier d'une voix de stentor. A compter de ce jour, je suis roi !

Koshmar fit calmement signe à Konya, Staip et Orbin de s'avancer.

— Saisissez-le, ordonna-t-elle en tendant le bras vers Harruel. Il a perdu la raison et nous devons le protéger contre lui-même.

— N'avancez pas ! rugit Harruel. Personne ne lèvera la main sur moi !

— Tu es peut-être roi, dit Koshmar, mais je suis le chef dans cette cité. Et c'est le chef qui décide. Saisissez-le !

Harruel se tourna pour fixer un regard de glace sur Konya qui ne bougea pas. Puis il regarda successivement Staip et Orbin. Aucun des deux ne fit un geste.

Et Harruel se retourna vers Koshmar.

— Tu peux être le chef aussi longtemps que tu le désires, dit-il d'une voix lourde de menaces. La cité t'appartient. Ou plutôt elle appartient maintenant au Peuple aux Casques. Je vais partir d'ici pour ne plus te gêner.

Il lança un regard circulaire sur la tribu

rassemblée tout entière, y compris les femmes et les enfants qui s'étaient enfermés dans le temple à l'annonce de l'arrivée des envahisseurs. Il promena un regard lourd et noir d'un visage à l'autre et quand Hresh sentit qu'il se fixait sur lui, il baissa la tête, incapable de l'affronter.

— Qui veut venir avec moi ? demanda Harruel. Cette ville devient insupportable et il est temps de la quitter ! Qui veut se joindre à moi pour fonder un grand royaume loin d'ici ? Toi, Konya ? Toi, Staip ? Toi ? Toi ? Toi ?

Nul ne fit un geste et le silence devint insoutenable.

— Pourquoi demeurer plus longtemps dans cette cité morte ? reprit Harruel. Son éclat n'est plus qu'un souvenir. Regardez ces animaux dont les excréments commencent à s'entasser sur le boulevard ! Il y en aura bientôt dans toute la ville ! Que ceux qui refusent de rester sous le joug des femmes viennent auprès de moi ! Que ceux qui veulent des terres, des richesses et la gloire viennent auprès de moi ! Qui veut suivre Harruel ? Qui ? Qui ?

— Moi, dit Konya d'une voix rauque. Comme je te l'ai promis il y a déjà longtemps.

Hresh entendit Koshmar étouffer un cri.

Konya se tourna vers sa compagne, debout au milieu des femmes de la tribu. Le ventre de Galihine était gonflé par l'enfant qu'elle portait. Après un instant d'hésitation, elle sortit du cercle des femmes et vint prendre place aux côtés de Konya.

— Qui d'autre ? demanda Harruel.

— C'est de la folie ! cria Koshmar. Si vous sortez de la cité, vous trouverez une mort certaine ! Privés de chef, vous attirerez sur vous la colère des dieux et vous périrez tous !

— Qui d'autre veut me suivre ? demanda Harruel.

— Moi, dit Nittin. Et Nettin m'accompagnera.

Nettin parut abasourdie, comme si son compagnon venait de lui asséner un coup de massue. Mais elle alla docilement rejoindre Nittin, la petite Tramassilu dans ses bras.

Harruel eut un hochement de tête satisfait.

— Moi aussi, j'y vais, déclara brusquement Salaman.

Weiawala le suivit. Puis ce fut au tour du jeune guerrier Bruikkos d'aller se ranger derrière Harruel et, quelques instants plus tard, de Thaloin qui était unie à Bruikkos depuis une ou deux semaines. Hresh sentit son âme se

glacer. Jamais il n'aurait imaginé que quelqu'un eût envie de suivre Harruel, mais ce qui se passait était une véritable catastrophe. La tribu était en train de se scinder en deux.

— Je pars avec vous, dit Lakkamai.

Torlyri émit aussitôt un petit cri à demi étouffé. Elle se mordit les lèvres et détourna la tête, mais Hresh eut le temps de voir l'expression de son visage ravagé par l'émotion. Koshmar, elle aussi, montrait un visage égaré. Hresh comprit qu'elle était folle d'inquiétude à l'idée que Torlyri pourrait décider de suivre Lakkamai. Mais la femme-offrande demeura à sa place.

Puis Harruel se tourna vers sa compagne.

— Minbain ?

— Oui, dit-elle posément. Je te suivrai partout où tu iras.

— Et toi, Hresh ? demanda Harruel. Ta mère vient avec moi et elle emmène Samnibolon, ton petit frère. Veux-tu les laisser partir ?

Il s'avança vers le chroniqueur et s'arrêta devant lui, le dominant de toute sa taille.

— Tes connaissances nous seront très utiles dans notre nouvelle vie. Tu seras notre chroniqueur, comme tu l'as été ici, et tu auras tout ce que tu voudras. Veux-tu venir avec

nous ?

Hresh était incapable de répondre. Son regard se porta successivement sur sa mère, puis sur Koshmar et Torlyri et s'arrêta enfin sur Taniane.

— Alors ? demanda Harruel d'un ton où perçait une menace.

Hresh avait l'impression que tout tournait follement autour de lui.

— Alors ? répéta Harruel.

Hresh baissa la tête.

— Non, dit-il d'une voix si faible que personne ne l'entendit.

— Comment ? Qu'as-tu dit ? Parle plus fort !

— Non, répéta Hresh d'une voix plus distincte. Je préfère rester ici, Harruel.

Il sentit le sang courir avec violence dans ses veines et cela lui redonna de l'énergie et la force de redresser la tête.

— Nous devrons tous quitter Vengiboneeza tôt ou tard, dit-il d'une voix plus ferme, mais pas tout de suite et pas dans ces conditions. Je vais rester. J'ai encore beaucoup à faire ici.

— Petit misérable ! rugit Harruel. Sale petit sournois !

Il leva le bras pour le gifler. Hresh bondit en arrière, mais il ne fut pas tout à fait assez vif.

Harruel parvint à atteindre sa joue du bout des doigts et la violence du coup était telle que Hresh recula de plusieurs mètres et se retrouva assis sur le derrière. Tout tremblant, il demeura dans cette position pendant quelques instants. Puis Torlyri s'avança vers lui et l'aida tendrement à se relever.

— Qui d'autre veut venir ? demanda Harruel. Qui d'autre veut me suivre ? Qui d'autre ? Qui d'autre ? Qui d'autre ?

12-Une si étrange absence

Cette journée devait prendre par la suite le nom de Jour de la Séparation.

Onze adultes et deux enfants avaient abandonné le gros de la tribu et, longtemps après leur départ, cette étrange absence résonnait encore dans la cité morte comme un coup de gong.

Il fallut plusieurs semaines à Hresh pour trouver le courage de consigner le récit de cette journée dans les chroniques. Il avait le sentiment de faillir à sa tâche, mais il repoussa le moment de le faire jusqu'à ce qu'un matin il soit incapable de dire si le nombre des adultes ayant fait sécession était de dix ou de onze. Il comprit à ce moment-là qu'il lui fallait transcrire ce qui s'était passé avant d'en avoir perdu le souvenir exact. Il avait ce devoir envers ceux qui consulteraient les chroniques dans l'avenir. Il ouvrit le volume le plus récent et appuya le bout de ses doigts sur le vélin de la première page blanche. Et il transcrit ce qu'il avait à dire, à savoir que le guerrier Harruel s'était rebellé contre l'autorité du chef Koshmar et qu'il avait quitté la cité de Vengiboneeza,

emmenant avec lui les hommes Konya, Salaman, Nittin, Bruikkos et Lakkamai ainsi que les femmes Galihine, Nettin, Weiawala, Thaloin et Minbain…

Le plus difficile fut d'écrire le nom de sa mère. Il dut s'y reprendre à trois fois avant de réussir à l'orthographier correctement. Quand il y fut enfin parvenu, il considéra longuement les caractères bruns et irréguliers et relut à maintes reprises ce qu'il avait écrit.

Jamais je ne reverrai ma mère, songea-t-il. Mais il avait beau se répéter les mots qui la composaient, cette phrase ne semblait avoir aucun sens.

Hresh se demandait parfois s'il n'aurait pas mieux fait de partir avec elle. Quand il l'avait regardée, au moment où Harruel lui demandait de le suivre, il avait vu la prière silencieuse dans les yeux de Minbain. Et il lui avait été extrêmement pénible de détourner la tête et de refuser. Le dilemme était affreux : même si, en choisissant de rester, il avait accepté de se séparer de sa mère, comment aurait-il pu abandonner la tribu et renoncer à tout ce qu'il lui restait à faire à Vengiboneeza, à tout ce que le Peuple aux Casques pouvait lui apprendre et à Taniane… Oui, à Taniane ! Tout cela pour

suivre cette brute d'Harruel et sa poignée de fidèles dans l'inconnu. Ce n'était assurément pas le destin auquel il rêvait.

La perte de Minbain était la seule par laquelle Hresh fût profondément affecté. Il était triste pour Torlyri qui avait perdu son compagnon, mais il n'avait jamais eu de relations très suivies avec Lakkamai. Pas plus qu'avec Salaman, Bruikkos ni aucun de ceux qui avaient choisi le camp d'Harruel. Ils n'étaient que des visages familiers, des membres de la tribu. Jamais il n'avait été proche d'eux, comme il l'était de Torlyri ou de Taniane, ou même d'Orbin et Haniman. Si l'un d'entre eux était parti, Hresh en eût beaucoup souffert. Mais Minbain faisait partie de lui-même, comme il faisait partie de Minbain. Tout cela était pourtant bel et bien fini. Hresh avait senti une menace peser sur eux depuis qu'Harruel avait pris Minbain pour compagne. Harruel transformait tout ce qu'il touchait et il finissait par le détruire.

L'absence d'Harruel n'en finissait pas de l'étonner. Le guerrier sombre, à la mine renfrognée et à l'attitude de plus en plus inquiétante, occupait une place importante dans la tribu et son départ laissait un grand vide.

C'était comme si la haute montagne dont les flancs dominaient la cité avait disparu du jour au lendemain. On pouvait ne pas aimer cette montagne, on pouvait la trouver écrasante et menaçante, mais on s'habituait à la voir à cette place et si elle venait à disparaître, nul doute qu'on éprouverait le sentiment d'un vide.

S'il était déroutant de voir la tribu amputée d'une partie de ses membres, il était tout à fait alarmant de voir une horde d'étrangers venir s'installer à proximité.

Quelques heures à peine après la sécession d'Harruel, la tribu des Beng au grand complet avait fait son entrée dans la ville, chevauchant les gigantesques animaux qu'ils nommaient vermilions. Les Hommes aux Casques étaient encore plus nombreux que Hresh ne l'avait soupçonné. Il y en avait plus d'une centaine, dont une bonne trentaine semblaient être des guerriers. Ils étaient à la tête d'environ quatre-vingts vermilions utilisés soit comme montures, soit comme bêtes de somme. D'autres animaux plus petits, au pelage bleu-vert et aux fortes articulations, servaient également de bêtes de charge. Il fallut tout le reste de la journée à l'ensemble de la caravane pour franchir les portes de Vengiboneeza.

Koshmar proposa aux Beng de s'installer dans le quartier de Dawinno Galihine, une partie accueillante et fort bien préservée de la cité, où se trouvaient des fontaines, de vastes places et des constructions au toit de tuiles, mais située à une certaine distance du camp de la tribu. Hresh regretta son choix, car c'était un quartier qu'il n'avait pas encore exploré à fond. Mais Koshmar avait choisi cette partie de la ville parce qu'isolée, elle n'était reliée au cœur de Vengiboneeza que par une artère assez étroite et bordée de bâtiments croulants. Elle avait songé que si un conflit devait éclater entre les deux tribus, le Peuple parviendrait à immobiliser les Beng en provoquant l'effondrement de ces bâtiments précaires et en obstruant le passage.

Haniman fit part de cette théorie à Hresh qui secoua la tête d'un air désolé.

— Si elle s'imagine cela, dit-il, elle se trompe lourdement. Les Beng disposent de trois fois plus de guerriers que nous et leurs vermilions sont bien dressés. Jamais nous ne réussirons à les contenir dans le quartier de Dawinno Galihine.

— Mais si ces vieux bâtiments s'effondrent, comment pourront-ils passer ?

— Avec l'aide des vermilions, ils n'auront aucun mal à déblayer la voie. Puis ils se lanceront à l'assaut de notre camp et ils écraseront tout sur leur passage.

— Que Yissou nous protège ! gémit Haniman en faisant précipitamment un chapelet de signes sacrés. Crois-tu que nous en arriverons là ?

— Ils sont beaucoup plus nombreux que nous, répondit Hresh avec un haussement d'épaules, et nous venons de perdre la plupart de nos meilleurs guerriers. A la place de Koshmar, je me montrerais très aimable avec les Beng, en espérant que tout se passe bien.

En réalité, les Beng ne semblaient avoir aucune intention belliqueuse. Comme promis, ils avaient invité dès le soir de leur arrivée le Peuple à un festin où viande, fruits et vin avaient été servis en abondance. Leur viande provenait d'animaux que Hresh n'avait jamais vus, des bêtes courtes sur pattes, au museau noir et plat et au pelage laineux d'un gris clair rayé de rouge. Les fruits que les Beng avaient apportés étaient tout aussi curieux. D'un jaune vif, ils étaient composés de trois lobes arrondis comme des seins et leur pulpe était savoureusement parfumée.

D'autres repas pris en commun suivirent et

tout le monde s'efforça d'adopter une attitude amicale, mais le cœur ne semblait pas y être. Il arrivait souvent que des Beng casqués viennent au camp par petits groupes de quatre ou cinq. Ils regardaient tout, montraient du doigt ce qui leur paraissait curieux et essayaient de lier conversation. Mais nul ne pouvait comprendre la signification des étranges glapissements dont leur langue était composée.

Hresh allait parfois leur rendre leur visite avec quelques compagnons. Le Peuple aux Casques semblait très satisfait du quartier que Koshmar leur avait assigné. Ils avaient énergiquement commencé à dégager les décombres et ils restauraient les bâtiments croulants avec une étonnante célérité. Ils s'affairaient du matin au soir à creuser, à réparer et à consolider dans tout le périmètre de leur quartier. Les nouveaux venus semblaient à Hresh beaucoup plus énergiques et entreprenants que sa propre tribu, mais il était prêt à reconnaître qu'il avait un préjugé en faveur de tout ce qui était nouveau. Les Beng semblaient concentrer leurs efforts sur un bâtiment en particulier. C'était une tour spiroïdale de pierre noire, qu'on eût dit luisante de pluie, dont tout le pourtour était bordé de

galeries ouvertes. Hresh éprouvait un pincement au cœur en regardant les ouvriers s'affairer autour du bâtiment effilé, car c'était un de ceux qu'il n'avait pas eu le temps d'explorer. Le jour où il se résolut à s'en approcher, les Beng lui lancèrent des regards inquiets, et une sorte de contremaître au visage émacié surmonté d'un imposant casque de bronze l'arrêta en gesticulant avec une véhémence qui ne semblait pas être une invitation à entrer.

Hresh était évidemment curieux d'en savoir plus sur les nouveaux venus. Il mourait d'envie de connaître leur histoire et d'entendre le récit de leur périple à travers le continent. Il se demandait s'ils étaient parvenus à en découvrir plus long que lui sur l'époque de la Grande Planète. Il voulait connaître leur dieu Nakhaba et apprendre en quoi il était différent de ceux de sa tribu. Des dizaines d'autres questions s'entrechoquaient dans sa tête. Il voulait tout savoir. Tout, tout, tout !

Mais par où commencer ? Et comment ?

Comme il était encore incapable de comprendre la langue des Beng, Hresh essaya de s'exprimer autrement. Il prit à part un Beng trapu, au visage carré, qui semblait d'un abord

particulièrement facile, et il entreprit laborieusement de lui demander par gestes ce qu'ils avaient vécu avant d'arriver à Vengiboneeza. Pour toute réponse, le Beng éclata de rire et se mit à rouler les yeux. Mais au bout d'un certain temps, il sembla comprendre où Hresh voulait en venir et il commença à lui répondre de la même manière. Il agita vivement les bras et fit rouler ses yeux rouges d'un côté et de l'autre. Hresh eut l'impression que le Beng essayait de lui expliquer qu'ils venaient du sud-ouest, près du rivage d'un océan, mais rien n'était moins sûr.

La barrière de la langue était un sérieux obstacle. En utilisant sa seconde vue à la dérobée, Hresh réussit à s'imprégner de la cadence et de la musique de la langue des Beng et il eut presque l'impression de maîtriser le sens des mots. Mais cette impression était trompeuse, car, chaque fois qu'il essayait de traduire une phrase de la langue Beng dans sa propre langue, il échouait lamentablement.

Koshmar lui ordonna un jour de se consacrer à l'étude de la langue Beng.

— Pénètre les secrets de leur langue, dit-elle, et fais-le vite. Sinon, nous serons sans défense devant eux.

Il s'attela à cette tâche avec zèle et confiance. Si Sachkor avait été capable d'apprendre la langue des Beng, il pensait que cela ne devrait pas lui être trop difficile.

Mais l'entreprise se révéla beaucoup plus ardue que prévu. Hresh s'adressa à Noum om Beng, puisque le frêle vieillard occupait les mêmes fonctions que lui dans sa tribu. Noum om Heng avait établi sa résidence dans un édifice labyrinthique, sans doute un ancien palais de la Grande Planète, situé juste en face de la tour en spirale. Assis sur un banc de pierre noire recouvert d'une riche étoffe tissée multicolore, il siégeait d'un bout à l'autre du jour dans la salle la plus retirée de l'édifice, une salle aux murs blancs d'une austérité monastique, vide de tout meuble et de tout ornement.

Noum om Beng semblait tout disposé à dispenser son enseignement à Hresh et ils passaient des heures ensemble. Noum om Beng parlait et Hresh l'écoutait attentivement, s'efforçant, sans grand succès mais sans jamais se décourager, de comprendre ce qu'il disait.

Il lui fut assez facile d'apprendre le nom des objets. Noum om Beng se contentait pour cela de les montrer du doigt et de prononcer un mot.

Mais quand il s'agissait d'idées abstraites, les choses se compliquaient singulièrement et Hresh commença à se dire que lorsque Sachkor prétendait maîtriser la langue Beng il y avait de sa part beaucoup de forfanterie.

Hresh avait découvert que la langue Beng et celle du Peuple avaient certaines analogies. Les phrases étaient construites d'une manière similaire et certains vocables Beng semblaient être des déformations insolites de mots employés par la tribu. Les deux langues descendaient peut-être d'une seule et même langue parlée par tous les habitants de la planète avant la venue des étoiles de mort. Mais il semblait que, pendant les millénaires d'isolement dans les cocons, chaque tribu eût fait insensiblement évoluer la langue qu'elle parlait avant le Long Hiver, jusqu'à ce que la somme de toutes ces altérations aboutisse à un vocabulaire et à des formes grammaticales entièrement différentes.

Hresh était désespéré par la lenteur de ses progrès. Il avait presque renoncé à toutes ses autres activités afin de pouvoir se consacrer totalement à l'étude du Beng. Mais, au bout de plusieurs semaines, ses connaissances demeuraient très limitées. Il avait le sentiment

que communiquer avec Noum om Beng lui était aussi difficile que d'essayer de voir à travers un épais bandeau noir, ou d'essayer d'entendre le bruit du vent au fond d'un puits insondable.

Il connaissait une soixantaine de mots usuels, mais il ne pouvait pas dire qu'il parlait la langue Beng. Il était toujours incapable d'assembler ces mots pour transmettre une idée. Et le reste de la langue restait impénétrable. Hresh écoutait interminablement Noum om Beng parler de sa voix chuintante. Peut-être abordait-il des sujets de la plus haute importance, mais Hresh ne comprenait guère qu'un ou deux mots sur mille. Le vieillard se montrait d'une courtoisie et d'une patience sans défaut, mais il ne semblait pas avoir conscience du fait que Hresh ne comprenait presque rien.

— Et si tu essayais le couplage ? lui suggéra un jour Haniman.

Hresh en fut tout abasourdi.

— Mais je ne sais même pas si cela existe chez eux !

— Ils ont bien un organe sensoriel.

— Oui, mais imagine qu'ils ne l'utilisent que pour la seconde vue. Imagine que chez eux le couplage soit considéré comme une abomination…

Le couplage était encore un sujet très pénible pour Hresh. Le souvenir de sa tentative désastreuse avec Taniane le brûlait toujours comme une marque au fer rouge. Depuis ce jour de triste mémoire, il n'avait guère réussi à lui adresser que quelques mots polis et il était incapable de la regarder dans les yeux ou de songer à faire l'expérience du couplage avec quelqu'un d'autre. Et Hresh ne voyait pas comment il pourrait trouver le courage de proposer un couplage au vieil Oum om Beng. C'était une relation tellement intime ! Trois ou quatre ans plus tôt, il aurait peut-être osé avancer une idée aussi folle, mais, avec le temps, il avait un peu perdu le goût du scandale.

— Tu devrais essayer, insista Haniman. On ne sait jamais. Cela pourrait te donner le moyen de comprendre leur langue.

La perspective d'étreindre le corps décharné du vieux Noum om Beng, de sentir son haleine fétide sur sa joue et de mettre son organe sensoriel en contact avec celui du vieillard n'avait rien de réjouissant. Mais s'il devait en passer par là pour avoir accès aux mystères de la langue Beng…

Hresh fut pourtant incapable de présenter

directement au vieux sage son étrange requête. C'était vraiment trop embarrassant. Puisant dans son modeste réservoir de mots Beng, il entreprit donc d'expliquer à Noum om Beng qu'il souhaitait trouver un moyen plus rapide et plus direct d'apprendre sa langue. Puis il porta alternativement son regard sur l'organe sensoriel du vieillard et sur le sien. Mais l'Homme au Casque ne sembla pas saisir l'allusion pourtant transparente.

Mais peut-être existait-il un autre moyen. La seconde vue ? Hresh avait déjà timidement essayé de la diriger sur quelques Hommes aux Casques, mais il n'avait jamais osé le faire avec Noum om Beng. Le chroniqueur n'avait pas oublié la manière dont l'éclaireur des Beng avait mis fin à ses jours quand il avait projeté sa seconde vue vers lui. Quant à Noum om Beng, il était trop rusé pour se laisser prendre au dépourvu et Hresh ignorait comment le vieillard réagirait à une intrusion mentale.

Il restait le Barak Dayir. Son talisman, la clé magique qui donnait accès à toutes choses. La Pierre des Miracles était sans doute la seule véritable chance d'atteindre à une connaissance approfondie du Beng.

Ayant pris sa décision, il emporta le Barak

Dayir dans sa vieille bourse de velours lorsqu'il alla rendre visite à Noum om Beng.

Il resta assis aux pieds du vieillard pendant plus d'une heure, écoutant son incompréhensible monologue. Les rares mots qu'il comprenait flottaient devant lui comme des bulles étincelantes dans un nuage opaque de fumée. Quand le Beng émacié s'arrêta enfin, il baissa la tête vers Hresh et le regarda comme s'il attendait en réponse un discours aussi long que le sien.

Mais Hresh se contenta de sortir la bourse contenant le Barak Dayir et il laissa tomber la pierre sacrée dans le creux de sa main. Elle émettait une lumière dorée et une légère chaleur. Hresh murmura le nom des Cinq Déités en faisant d'une main les signes sacrés et en levant l'autre pour montrer à Noum om Beng le fragment allongé de pierre polie.

La réaction du vieillard fut immédiate et spectaculaire. Il sembla perdre trente ou quarante ans en quelques secondes et ses yeux rouges se mirent à étinceler avec une ardeur nouvelle. Il poussa un petit cri rauque et se leva de son siège. Puis il se laissa tomber si brusquement à genoux devant la main tendue de Hresh que les ailes pourpres de son casque

faillirent heurter le visage du chroniqueur.

Noum om Beng semblait saisi d'une crainte révérentielle. Des flots de paroles indistinctes sortaient de ses lèvres, au milieu desquelles Hresh parvint à saisir un seul mot que le vieillard répéta à plusieurs reprises.

Nakhaba ! Nakhaba !Nakhaba !

Dans le courant des premières semaines qui suivirent le départ d'Harruel, Taniane regretta de ne pas être partie avec lui.

Elle l'aurait certainement fait si Hresh avait décidé de quitter Vengiboneeza. Au moment où Harruel lui avait intimé l'ordre de choisir entre sa mère et sa tribu, la jeune fille avait retenu son souffle, sachant que son destin était en train de se jouer. Mais Hresh avait refusé de partir et Taniane avait pris une longue respiration et chassé de son esprit la déclaration qu'elle s'apprêtait à faire, par laquelle elle renonçait à son peuple et à la vie à Vengiboneeza.

Mais elle était encore là. Pourquoi ? Dans quel but était-elle restée ?

Si elle était partie, une vie nouvelle et difficile se serait ouverte devant elle. Elle avait partagé les épreuves de la tribu pendant sa longue marche jusqu'à la capitale des yeux de saphir et elle pouvait imaginer celles que

traverserait le petit groupe des fidèles du roi Harruel.

Harruel était dur, fruste, cruel et dangereux. Il avait le cœur froid et le sang chaud. Peut-être n'avait-il pas toujours été ainsi, mais elle l'avait vu lentement changer depuis le Départ jusqu'à ce qu'il en vienne à ne plus connaître d'autre loi que la sienne. Renfrogné, bougonnant, discutant toutes les décisions de Koshmar, partant seul dans la montagne quand bon lui semblait, organisant sa propre petite armée sans même demander la permission à Koshmar et enfin défiant ouvertement son autorité. Sans parler du viol de la pauvre Kreun qu'il avait simplement jetée à terre et prise contre sa volonté…

Oui, Harruel était comme cela. Il s'accouplait probablement déjà avec toutes les femmes de sa petite troupe. Avec sa compagne, bien entendu, mais aussi avec Thaloin, Weiawala, Galihine et Nettin. Il était leur roi et il pouvait agir selon son bon plaisir. Si je l'avais suivi, songea Taniane, nul doute qu'il s'accouplerait aussi avec moi. Mais il y avait pire que de s'accoupler avec un roi.

Elle se demandait pourquoi Kreun avait repoussé Harruel. Sans doute parce qu'elle ne

pensait qu'à Sachkor. Il n'était pas bien de forcer une femme, mais ce n'était jamais nécessaire. Il suffisait de le demander poliment à la femme. Si Harruel le lui avait demandé, Taniane aurait accepté de s'accoupler avec lui. Mais jamais il ne le lui avait demandé. Il restait toujours dans son coin, l'air hostile, marmonnant dans sa barbe. Peut-être l'avait-il trouvée trop jeune… Mais non, elle n'était pas beaucoup plus jeune que Kreun et Kreun avait plu au grand guerrier. C'est vrai qu'elle est très belle, songea Taniane, mais il paraît que, moi aussi, je suis belle.

Elle éprouvait une vive excitation à l'idée d'un accouplement avec Harruel. Toucher tous ses muscles, sentir toute sa puissance en elle ! L'entendre grogner de plaisir ! Sentir ses doigts s'enfoncer profondément dans la chair de ses bras !

Mais Harruel était déjà loin de Vengiboneeza et elle était toujours là, attendant de mûrir, attendant son heure. Son heure qui ne viendrait peut-être jamais. Koshmar était encore pleine de vigueur et la limite d'âge n'était plus qu'un souvenir. Taniane avait rêvé de devenir le chef de la tribu, mais elle commençait à se rendre compte que la réalisation de ce rêve s'éloignait

de plus en plus.

— Crois-tu que tu serais devenue le chef si tu étais partie avec Harruel ? lui demanda Haniman d'un air sceptique.

Haniman était maintenant son meilleur ami et son partenaire attitré. Il aurait également aimé s'unir à elle par le couplage, mais Taniane n'avait jamais accepté.

— Harruel est déjà le chef lui-même, poursuivit Haniman, puisqu'il est le roi. Et il a déjà une compagne. Il n'y aurait pas de place pour toi.

— Minbain n'est plus toute jeune, répliqua Taniane. Et la vie est difficile dans la jungle. Il ne lui reste peut-être pas plus d'un ou deux ans à vivre.

— Et tu crois qu'Harruel te choisirait pour la remplacer ? C'est possible, mais il pourrait aussi bien prendre Weiawala à Salaman ou Thaloin à Bruikkos. Harruel est le roi ; il a tous les pouvoirs.

— Je pense qu'il me choisirait.

— Tu deviendrais donc la compagne du roi, poursuivit Haniman avec un petit sourire. Mais quel pouvoir cela te donnerait-il ? Minbain a-t-elle un pouvoir quelconque ?

— Je ne suis pas Minbain.

— C'est vrai. Tu t'imagines donc que tu parviendrais à arracher à Harruel une partie de son autorité.

— Ce n'est pas impossible, dit Taniane.

— Comme dirait Hresh, tu pourrais aussi apprendre à voler en battant des bras, si tu t'y exerçais assez longtemps ! Mais reconnais que ce n'est guère probable.

— De voler, non. Mais, avec Harruel, j'aurais pu me débrouiller. Et Harruel n'est pas éternel, ajouta-t-elle avec un sourire rusé. Il y a des dangers partout, là où ils sont. As-tu oublié les rats-loups et les oiseaux de sang ? S'il arrivait malheur à Harruel, crois-tu que Konya deviendrait roi à sa place ? Ou bien ceux qui ont quitté Vengiboneeza préféreraient-ils restaurer la vieille coutume et choisir une femme pour les guider ?

— Tu es merveilleuse, Taniane, ricana Haniman. A partir de rien du tout, tu te vois prendre la place de la compagne d'Harruel, puis le faire tomber sous ta coupe et enfin lui succéder à sa mort ! En attendant, tu es toujours à Vengiboneeza alors qu'Harruel est maintenant loin d'ici et qu'il s'éloigne jour après jour !

— Je sais, dit-elle en détournant la tête.

La main d'Haniman vint brusquement se poser sur le genou de Taniane et elle remonta lentement jusqu'au milieu de sa cuisse. La jeune fille n'essaya pas de l'enlever.

Son humeur se fit maussade. Harruel était loin et, comme Haniman l'avait dit, ses rêves de grandeur ne reposaient sur rien. Elle avait fait son choix ; il ne lui restait plus qu'à l'assumer.

Si seulement Hresh n'était pas aussi stupide !

La stupidité dont il avait fait montre en implorant un couplage la faisait encore frémir. Bien sûr qu'elle en avait envie ! Mais elle s'était sentie obligée de refuser. Si elle lui avait cédé aussi facilement , il lui aurait fallu renoncer à tout espoir de le conquérir comme elle voulait le faire. Leur union une fois consommée, en proie à l'exaltation qui saisissait tout le monde après la découverte du couplage, Hresh aurait fait la même chose avec Bonlai, Sinistine ou Thaloin – et pourquoi pas avec Haniman ! – puis, la fièvre retombée, il aurait pris une compagne de couplage avec qui il aurait établi des relations suivies. Mais n'importe qui, pas nécessairement elle ! En le repoussant, Taniane souhaitait lui permettre d'acquérir une expérience plus approfondie du couplage afin qu'il lui revienne avec un désir exacerbé et qu'il

renouvelle sa demande d'une manière plus convenable. Et elle aurait accepté avec joie. Mais il n'avait rien fait de tel. Au vrai, il lui avait à peine adressé la parole depuis ce triste jour, conservant farouchement ses distances, comme s'il avait craint de se brûler rien qu'en la regardant.

Quel imbécile ! Le sage de la tribu n'en était pas moins un fieffé imbécile !

La main d'Haniman remonta encore de quelques centimètres. L'autre commença à lui caresser l'épaule, glissant progressivement vers sa poitrine.

— Tu as envie ? demanda-t-il.

Elle acquiesça de la tête sans cesser de penser à Hresh. Elle aurait pu devenir la compagne de couplage de l'intelligence la plus vive de la tribu et acquérir ainsi toutes sortes de connaissances. Elle aurait pu le prendre pour compagnon, puisque la coutume permettait maintenant à l'ancien d'avoir une compagne. La femme-offrande avait bien été autorisée à s'unir à Lakkamai. Mais Torlyri n'en avait pas profité bien longtemps ! Si j'étais la compagne de Hresh, songea Taniane, je serais la plus influente après Koshmar, et si Koshmar venait à mourir…

— Et après, demanda Haniman, auras-tu envie d'un couplage ?

— Non, répondit Taniane. Pas question de couplage avec toi.

— Aujourd'hui, ou jamais ?

— Aujourd'hui… Peut-être jamais.

— Dommage. Mais tu veux bien t'accoupler avec moi ?

— Bien sûr.

— Et si je te demandais de devenir ma compagne ?

Taniane lui lança un long regard scrutateur.

— Laisse-moi y réfléchir, dit-elle. Pour l'instant, nous nous contenterons de l'accouplement.

Torlyri traversait une période de douleur et d'angoisse. Elle avait le sentiment que la lumière s'était retirée de son âme et qu'elle n'était plus qu'un tas de cendres noircies.

Tant de chagrin pour un homme !

Il lui avait donc fallu si peu de temps pour dépendre si profondément de Lakkamai ! Elle se reconnaissait à peine dans cette femme brisée qui ne pouvait ouvrir l'œil au réveil sans tendre le bras vers la place désertée par Lakkamai et sans entendre résonner dans sa tête la voix aimée déclarant posément à Harruel qu'il se

joignait à lui.

Pendant plus de trente ans, Torlyri avait vécu d'une manière pleinement satisfaisante en se passant des hommes. L'amour qu'elle portait à Koshmar et les responsabilités de sa fonction lui suffisaient largement. Mais il y avait eu l'avènement du Printemps Nouveau, puis le départ du cocon et tout avait changé. Tout le monde avait commencé à s'unir, tant par l'accouplement que par le couplage, et les enfants étaient venus au monde en grand nombre. Devant cette floraison de la tribu, Torlyri avait senti qu'elle s'ouvrait, qu'elle s'épanouissait. Qu'elle changeait en profondeur. A son tour, l'envie l'avait saisie de s'accoupler et de trouver un compagnon. Elle s'était donc donnée à Lakkamai. Mais Lakkamai avait préféré suivre Harruel et la femme-offrande s'était retrouvée seule et désespérée. Elle avait beau se dire qu'elle n'était pas plus malheureuse avant de se laisser entraîner dans cette liaison avec Lakkamai, cela ne suffisait pas à la consoler.

— Viens avec moi, lui disait Koshmar. Le couplage te soulagera.

— Oui, répondait-elle. Avec joie !

Torlyri puisait un grand réconfort dans la

présence de Koshmar. Leurs couplages avaient retrouvé une fréquence perdue depuis de longues années et, chaque fois, Koshmar lui insufflait toute la force et la ferveur de son amour.

La femme-offrande savait que Koshmar avait été profondément blessée par sa passion subite pour Lakkamai. Koshmar ne le lui avait jamais avoué, mais comment, avec le couplage et après leur longue vie commune, aurait-elle pu cacher ses sentiments à Torlyri ? Et pourtant Koshmar avait accepté de s'effacer et l'avait laissée libre d'agir selon son cœur. Et maintenant que tout était terminé, maintenant que Lakkamai s'était détaché de Torlyri avec désinvolture, Koshmar lui épargnait toute suffisance, toute plainte, toute cruauté. Elle n'était que force, ferveur et amour.

Ce ne devait pas être facile, mais elle y parvenait.

Et elle y parvenait dans des conditions particulièrement difficiles. La sécession d'Harruel lui avait donné un choc particulièrement violent et jamais elle n'avait été humiliée de la sorte. Être bafouée ainsi devant la tribu tout entière, être ridiculisée, être rejetée par onze des siens ! Quelle

humiliation, quel outrage ! Et voir en même temps la horde des Beng envahir la cité, avec toute leur fiévreuse activité, leurs animaux colossaux, leur étrange costume, leurs mœurs singulières ! Le cocon tribal formait naguère un univers clos dans lequel Koshmar exerçait une autorité sans partage, mais le Peuple était arrivé dans un univers beaucoup plus vaste, où elle n'était plus que le chef d'une petite tribu amputée d'une partie de ses membres et installée dans un petit quartier d'une grande cité, à proximité d'une tribu beaucoup plus importante, prête à empiéter sur son modeste territoire.

Tous ces événements ternissaient l'éclat du pouvoir de Koshmar. Ils minaient son prestige, sa confiance en elle et jusqu'à son courage. Mais Koshmar avait eu assez de ressort pour résister à tous ces malheurs et il lui restait encore de l'énergie pour remonter sa chère Torlyri.

Les doigts de Koshmar s'enfoncèrent tendrement dans l'épaisse fourrure noire de Torlyri. La chaleur familière de son corps était réconfortante. Torlyri sentit que Koshmar tremblait et elle lui sourit.

— Tu es ma plus tendre amie, murmura Koshmar. Tu es mon seul amour.

Leurs organes sensoriels se joignirent et la communion s'établit entre leurs âmes.

Et Torlyri se demanda comment elle avait pu désirer Lakkamai plus passionnément que Koshmar.

Un peu plus tard, tandis qu'elle jouissait de la tranquillité intérieure qui succède au couplage, elle comprit que ce n'était qu'une question oiseuse. Ce qu'elle avait reçu de Lakkamai était entièrement différent de ce qu'elle partageait avec Koshmar. Elle avait eu avec le guerrier une passion impétueuse, enrobée de mystère. Elle avait également cru avoir avec lui une communion de l'âme, mais elle se rendait compte maintenant qu'elle avait été purement charnelle. Très forte, assurément, mais pas durable. Ils s'étaient mutuellement désirés et, pendant quelque temps, ils avaient assouvi le désir qu'ils avaient l'un de l'autre. Puis il avait cessé de la désirer, ou il avait désiré plus ardemment autre chose, et, lorsque Harruel avait demandé qui voulait se joindre à lui pour partir à la conquête de terres nouvelles, Lakkamai s'était avancé, sans un regard dans la direction de Torlyri, sans une pensée pour elle. Et il ne lui avait pas demandé de l'accompagner. Peut-être avait-il pensé qu'elle

ne le suivrait pas, qu'elle demeurerait indéfectiblement attachée à ses devoirs de femme-offrande. Peut-être cela ne lui était-il même pas venu à l'esprit. Ou peut-être avait-il simplement pris ce qu'il désirait de Torlyri, puis, s'étant lassé d'elle, avait-il choisi de s'engager dans une nouvelle aventure.

Et si Lakkamai me l'avait demandé, s'interrogeait Torlyri, aurais-je abandonné mes devoirs, la tribu, Koshmar et tout ce qui fait ma vie ici ?

Elle était incapable de répondre à cette question et elle était heureuse que Lakkamai ne lui eût rien demandé.

Harruel ouvrait toujours la marche, seul devant sa petite troupe, enveloppé dans une royale solitude. C'était une manière d'affirmer son pouvoir et de se distinguer des autres. En outre, cela lui donnait le temps de réfléchir.

Il n'avait aucun autre plan que de continuer à marcher jusqu'à ce que les dieux lui indiquent le sort qu'ils lui avaient réservé. Malgré le confort et les agréables conditions de vie, son destin n'était pas de rester à Vengiboneeza, car c'était une cité morte qui avait appartenu à d'autres peuples, un lieu pour se cacher et pour attendre. Mais attendre quoi ? Que les

bâtiments en ruine s'effondrent sur eux et les ensevelissent dans des nuages de poussière étouffante ? Et même s'ils parvenaient à ressusciter la cité morte, à réparer les constructions, à remettre les machines en état de marche, ce ne serait pas *leur* vie. Harruel ne supportait pas l'idée de vivre dans une ville abandonnée par autrui. C'était comme dormir avec une literie sale. Non, Vengiboneeza n'était pas un endroit pour lui.

Il ne savait pas où trouver cet endroit, mais il était résolu à aller de l'avant jusqu'à ce qu'il l'atteigne.

Mais la nuit allait tomber et ils avaient assez marché pour la journée. Il venaient de pénétrer dans une contrée riante et onduleuse, couverte d'épais tapis d'herbe rouge ou verte. Juste devant Harruel le sol plongeait brusquement et le guerrier découvrit un lieu d'une beauté singulière.

Au cœur d'une vaste prairie se trouvait une énorme cuvette circulaire, assez large mais peu profonde, dont le pourtour était clairement délimité. Tout le centre était couvert d'un bois touffu, à l'aspect mystérieux, mais qui promettait du gibier en abondance.

Le dessin de la cuvette était trop

géométrique pour être naturel. Harruel se demanda qui aurait pu creuser un trou aussi énorme, et dans quel but ? S'il s'agissait d'une ville ou d'un lieu sacré remontant à l'époque de la Grande Planète, pourquoi n'y avait-il aucune trace de bâtiments en ruine ? Tout ce qu'il pouvait distinguer de l'endroit où il se tenait, c'était cette dépression circulaire, presque aussi vaste que la ville de Vengiboneeza et couverte d'arbres. Quelle qu'eût été son origine, ce lieu était préférable à tout ce qu'ils avaient vu jusqu'à présent.

Pendant près d'une semaine ils avaient traversé des forêts sinistres et déprimantes, où les branches et une profusion d'épaisses lianes noires et luisantes étaient si intimement enchevêtrées qu'elles ne laissaient jamais le passage au soleil. Le sol aride était recouvert d'une couche poudreuse d'humus où ne poussait qu'une seule plante en forme de dôme, haute, pâle et charnue, qui sortait du sol en quelques instants, à une vitesse incroyable. Elle était gluante et brûlait la main qui la touchait. D'inquiétants petits animaux à longues pattes et au pelage bleu parcouraient la forêt à la nuit tombante, à la recherche des végétaux charnus qu'ils creusaient au cœur de leur tige et

dévoraient de l'intérieur. Ces animaux étaient difficiles à attraper, sauf lorsqu'ils étaient surpris en train de se nourrir gloutonnement. Il suffisait alors de les prendre par les pattes. Mais ils n'avaient pas un goût très agréable et leur chair était encore moins appétissante rôtie que crue. C'est avec un profond soulagement qu'Harruel et sa petite troupe avaient enfin quitté ces lugubres forêts.

Harruel se retourna et parcourut du regard la large corniche gagnée par le crépuscule qu'il venait de traverser. Dans le ciel presque noir le dernier rayon du soleil couchant venait buter sur une muraille de nuages déchiquetés. Konya et Lakkamai n'étaient pas très loin et les autres suivaient, disséminés par petits groupes.

— Nous allons établir le camp ici ! cria Harruel à Konya en mettant ses mains en porte-voix. Fais passer !

Un vent chaud annonciateur de pluie soufflait du sud. De grands oiseaux au vol maladroit, au plumage gris et au long cou flexible, couvert de squames argentées, sortirent des arbres et s'éloignèrent vers le nord-est. Ils étaient extrêmement laids, mais chantaient divinement. Une dizaine de jours auparavant, de l'autre côté de l'immense et sinistre forêt,

Harruel avait vu des volées de petits oiseaux graciles, aux ailes vert et bleu resplendissant dans le soleil comme des joyaux, mais au chant affreusement discordant. Comment pouvait-il exister une telle opposition entre la beauté de l'apparence et la qualité de la voix ?

Si Hresh avait été là, il lui aurait posé la question. Mais Hresh n'était pas là.

Il demeura immobile, les bras croisés, en attendant que Konya et Lakkamai arrivent à sa hauteur.

— Il y a de l'eau ici, dit-il. Il y a des fruits sur les arbres et nous devrions trouver du gibier. Regardez en bas, ajouta-t-il en leur montrant la cuvette. Qu'en pensez-vous ?

Konya s'avança jusqu'au bord de la corniche et s'arrêta devant l'à-pic. Il contempla en silence la dépression verdoyante déjà enveloppée de brume.

— Étrange, dit-il au bout d'un moment. Une grande cuvette ronde. Je n'ai jamais vu cela.

— Moi non plus, dit Harruel.

— Ce doit être un endroit très giboyeux. Regarde comme les bords en sont relevés. Le gibier peut y entrer, mais il ne doit pas pouvoir en sortir facilement.

— Une ville, dit Lakkamai d'un air grave.

C'est sans doute l'emplacement d'une ville disparue.

— Je n'en suis pas si sûr. Je crois plutôt que c'est l'œuvre des dieux. Mais nous verrons mieux demain.

Le reste de la petite troupe les avait rejoints. Harruel demeura à l'écart tandis que tout le monde s'affairait à installer le camp.

Encore une chose qu'il eût aimé demander à Hresh. Comment cette énorme cuvette avait-elle été formée et à quoi servait-t-elle ? On pouvait toujours compter sur Hresh pour avoir une réponse. Ce n'étaient parfois que simples suppositions, mais il touchait souvent la vérité du doigt. Il trouvait presque tout dans ses livres et les pouvoirs magiques, peut-être même d'essence divine, dont il était doté lui permettaient de dépasser la vision humaine et même la seconde vue.

Harruel n'aimait pas beaucoup Hresh qui lui avait toujours paru insupportablement fouineur au point d'en être dangereux, mais il ne pouvait nier son intelligence et la profondeur des connaissances qu'il avait glanées dans les différents volumes des chroniques. Hresh avait préféré ne pas le suivre et Harruel avait songé pendant un instant à l'emmener de force. Mais

il s'était ravisé, estimant que c'était imprudent, voire impossible. Koshmar aurait pu intervenir, ou bien le chroniqueur lui-même aurait trouvé le moyen de l'en empêcher. Nul n'avait jamais pu obliger Hresh à faire ce qu'il ne voulait pas.

Harruel s'était quand même mis en route, choisissant son itinéraire sans bénéficier de la sagesse de Hresh. Ils avaient pris la direction du sud-ouest, suivant le soleil toute la journée jusqu'à ce qu'il se couche. Il eût été stupide de partir dans la direction opposée, car c'est de là qu'ils venaient et Harruel savait qu'il n'y trouverait que des plaines désolées, des carcasses rouillées de mécaniques et des armées de hjjk. La direction qu'ils suivaient avait l'attrait de l'inconnu et ils traversaient des terres rendues fertiles et verdoyantes par le Printemps Nouveau.

Chaque jour Harruel réglait l'allure et les autres se débrouillaient pour le suivre. Il marchait vite, mais un peu moins que s'il avait été seul, car Minbain et Nettin avaient des enfants en bas âge. Harruel voulait être un roi fort sans être un roi stupide. Pour être un roi fort, il convenait, à son avis, d'exiger de ses sujets plus que ce qu'ils étaient prêts à donner sans qu'on le leur demande. Mais il ne fallait

surtout pas exiger d'eux plus que ce qu'ils étaient capables de donner.

Harruel savait qu'il était craint. Sa taille, sa force herculéenne et son caractère ombrageux lui en donnaient l'assurance. Mais il désirait également être aimé, ou tout au moins révéré. Ce ne serait pas très facile ; il soupçonnait la plupart de ses fidèles de le considérer comme un être brutal et violent. Le viol de Kreun expliquait en partie ce jugement. Bon, il avait eu un moment de folie et il n'était pas fier de ce qu'il avait fait, mais le passé était le passé ! Il avait une meilleure opinion qu'eux de lui-même, parce qu'il se connaissait mieux. Les autres ne voyaient que son extérieur dur et brutal et ignoraient tout de la complexité de son âme. Mais ils apprendraient à le connaître, ils comprendraient qu'il était à sa manière un homme remarquable, un chef avisé, au destin exceptionnel, digne d'être roi. Pas un animal, pas un monstre… Un être fort et sage à la fois.

Les hommes chassèrent pendant une heure, aussi longtemps que la lumière du jour le leur permit, tandis que les femmes cueillaient de petites baies azurées et de ronds fruits rouges à l'enveloppe piquante. Puis tout le monde prit place autour du feu de camp pour manger.

Nittin, qui, sans avoir jamais reçu la formation d'un guerrier, se montrait d'une étonnante vivacité, avait réussi à attraper près du cours d'eau traversant la corniche un animal agile au long et mince corps pourpre, au cou garni d'une sorte de crinière fauve. Il avait de petites pattes potelées qui semblaient presque humaines et des yeux brillant d'intelligence. L'animal fournit juste assez de viande pour tout le monde et pas une bouchée ne fut perdue.

Après le repas vint le moment de l'accouplement.

Les choses avaient bien changé depuis l'époque du cocon, où tout le monde s'accouplait avec qui bon lui semblait, mais où en général seuls les couples de géniteurs s'adonnaient régulièrement à cette activité. Elles avaient changé à Vengiboneeza où les membres de la tribu dans leur quasi-totalité avaient commencé à former de véritables couples et à se reproduire. Un nouvel usage s'était instauré, selon lequel les couples ne cherchaient pas de relations charnelles à l'extérieur. Harruel s'y était conformé jusqu'au jour où il avait rencontré Kreun dans la montagne.

Au sein du petit groupe qui l'avait suivi,

Lakkamai était le seul sans compagne, puisqu'il n'avait pas jugé bon d'emmener la femme-offrande, mais sa situation particulière ne semblait pas le déranger outre mesure. Il n'était certes pas dans les habitudes du taciturne Lakkamai de se plaindre, mais Harruel le voyait mal passer le reste de ses jours sans avoir de relations sexuelles. Il ne pouvait pourtant s'accoupler qu'avec les compagnes des autres hommes, car la petite Tramassilu ne serait pas en âge de connaître l'homme avant encore de nombreuses années.

Harruel, de son côté, s'était découvert un appétit très vif pour la chair et il n'avait nullement l'intention de limiter ses relations sexuelles à Minbain. Avec le temps sa compagne perdait les derniers vestiges de sa beauté et elle consacrait ce qu'il lui restait de forces à allaiter le petit Samnibolon. Galihine, la compagne de Konya, avait en revanche une féminité radieuse, Thaloin et Weiawala resplendissaient de tout l'éclat de leur jeunesse et Nettin avait retrouvé une vigueur de bon aloi. L'un des premiers soirs après le départ de Vengiboneeza, Harruel avait décrété l'ancienne coutume périmée et il avait entraîné Thaloin pour passer la nuit avec elle.

Si Minbain et Bruikkos avaient eu des objections, ils n'en avaient rien laissé paraître.

« Nous nous accouplerons selon notre bon plaisir, avait déclaré Harruel. Cela est valable pour tout le monde, pas seulement pour le roi ! »

L'épisode du viol de Kreun lui avait appris qu'il ne fallait jamais excéder la mesure quand on s'attribuait des privilèges. S'il allait trop loin, les autres risquaient de se dresser contre lui et de le renverser ou même de se débarrasser de lui dans son sommeil.

C'est pourtant sans aucun plaisir que, deux ou trois nuits plus tard, il vit Lakkamai et Minbain s'éloigner ensemble à l'heure du coucher. Mais c'était la règle qu'il avait lui-même établie et il ne pouvait pas désavouer ses propos. Harruel ravala sa colère et il s'habitua à la longue à voir Minbain partir avec d'autres hommes. Et lui-même passait la nuit avec qui il voulait.

Au bout de quelques jours, les nouvelles règles de l'accouplement ne posaient plus de problème à quiconque. Ce soir-là, Harruel choisit Weiawala. Elle avait la fourrure douce et luisante, l'haleine chaude et parfumée. Tout ce qu'il aurait pu lui reprocher, c'était peut-être

d'être trop passionnée et de se jeter sans cesse sur lui jusqu'à ce qu'il soit obligé de la repousser afin de pouvoir prendre un peu de repos.

Il entendit au loin des jacassements, des grondements et des cris perçants d'animaux. Puis la pluie commença de tomber, une pluie chaude et torrentielle qui noya leur feu. Trempés, démoralisés, ils se serrèrent les uns contre les autres et Harruel entendit quelqu'un murmurer de l'autre côté du petit groupe qu'à Vengiboneeza ils avaient au moins un toit pour s'abriter. Il se demanda qui ce fauteur de troubles pouvait bien être, mais Weiawala se serra contre lui et détourna son attention. Au bout d'un moment, la pluie diluvienne s'arrêta et il sombra dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, ils levèrent le camp et entreprirent de descendre l'escarpement, trébuchant et glissant à qui mieux mieux sur la piste détrempée. Ceux qui, la veille au soir, n'avaient pas prêté attention à la topographie du terrain observaient maintenant la cuvette avec beaucoup d'intérêt. Salaman en particulier semblait absolument fasciné et il s'arrêtait tous les trois pas pour mieux contempler l'étrange paysage.

Quand ils furent assez près pour ne plus distinguer la forme d'ensemble de la dépression et pour ne plus en voir qu'une petite partie du bord arrondi, Salaman vint à la hauteur d'Harruel.

— Je sais ce que c'est, dit-il brusquement.

— Vraiment ?

— Ce doit être l'endroit où est tombée une étoile de mort.

— Que de clairvoyance, ô gardien de la sagesse ! lança Harruel en partant d'un grand rire.

— Tu peux te moquer de moi tant que tu voudras, dit Salaman. Je suis sûr d'avoir raison. Regarde bien !

Il y avait devant eux, sur le sentier, un petit creux qui avait retenu la pluie et où s'était formée une flaque d'eau boueuse. Salaman saisit un rocher si lourd qu'il eut de la peine à le soulever et le lança très haut et de toutes ses forces. Le rocher décrivit un large arc de cercle avant de retomber au milieu de la flaque dans un grand éclaboussement. Nittin, Galihine et Bruikkos furent copieusement aspergés de boue.

Sans s'occuper de leurs furieuses protestations, Salaman se précipita vers la flaque et montra l'endroit où le rocher était

tombé. Il était à moitié enfoui dans le sol détrempé et, tout autour, la boue avait été écartée et formait un petit cratère circulaire au pourtour clairement délimité.

— Tu vois ? dit-il à Harruel. L'étoile de mort est tombée au milieu de la prairie, le sol s'est relevé tout autour et voici le résultat !

Harruel le regarda, bouche bée.

Il ignorait si Salaman disait vrai, car on ne pouvait savoir ce qui s'était passé plusieurs centaines de milliers d'années auparavant, mais ce qui le stupéfiait et le troublait, c'était la finesse de son raisonnement. Visualiser le cratère, réfléchir à la manière dont il avait pu se former, songer qu'il pouvait arriver au même résultat en lançant un rocher dans la boue… Hresh était capable de faire tout cela, mais il était le seul. Jamais Salaman n'avait fait montre d'une telle pénétration. Il n'avait été jusqu'alors qu'un jeune guerrier comme les autres, vaquant docilement et tranquillement à ses tâches.

Harruel se dit qu'il allait falloir tenir Salaman à l'œil. Il pouvait être très précieux, mais il pouvait aussi devenir une source de problèmes.

— Nous voyons le rocher dans la boue, dit Konya, mais pourquoi ne voyons-nous pas

l'étoile de mort dans son cratère ? Il n'y a rien d'autre que des arbres au centre de cette prairie.

— Cela s'est passé il y a très longtemps, répondit Salaman, et l'étoile de mort a dû disparaître.

— Mais le cratère est toujours là.

— Les étoiles de mort étaient peut-être faites d'une matière qui ne durait pas, dit Salaman en haussant les épaules. C'étaient peut-être d'énormes boules de glace, ou bien des boules de feu. Hresh doit le savoir, mais pas moi. Tout ce que je peux dire, c'est que je crois que la cuvette qui est devant nous s'est formée de cette manière. Tu n'es pas obligé d'être d'accord avec moi, Konya.

Ils s'approchèrent encore un peu et lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques mètres du bord de la cuvette, Harruel vit que le contour n'en était pas aussi net qu'il l'avait cru. Usé et poli, il n'était même plus visible à certains endroits. S'il paraissait si clairement marqué du haut de la corniche, c'est parce qu'il ressortait sur le fond de la prairie, mais, vu de près, il avait manifestement été soumis à une longue érosion. Le respect d'Harruel pour la théorie de Salaman et pour Salaman lui-même s'en trouva encore accru.

— Si une étoile de mort est vraiment tombée ici, dit Konya, il vaut mieux ne pas s'approcher.

Harruel, debout sur le bord de la cuvette, scrutait la forêt et il avait déjà aperçu quelques animaux.

— Pourquoi ? demanda-t-il en se retournant vivement.

— C'est un lieu maudit des dieux. C'est un lieu de mort.

— Au contraire, répliqua Harruel, il paraît grouiller de vie.

— Les étoiles de mort étaient la manifestation du courroux des dieux, poursuivit Konya. Est-il prudent de nous approcher de l'endroit où l'une d'elles est tombée ? Le souffle des dieux est encore présent. C'est un lieu de feu ! C'est un lieu de mort !

Harruel réfléchit pendant quelques instants.

— Il vaut mieux contourner le cratère, dit Konya.

— Non, déclara finalement Harruel. C'est un lieu de vie. La colère des dieux était dirigée contre les habitants de la Grande Planète, pas contre nous. Sinon, pourquoi nous auraient-ils permis de voir la fin du Long Hiver ? L'intention des dieux était d'arracher le monde à ceux qui y vivaient afin de nous le transmettre. Si une

étoile de mort est tombée ici, c'est un lieu sacré !

Harruel était impressionné par la rigueur de son propre raisonnement et par sa flambée d'éloquence. Il savait qu'il ne fallait pas laisser la prudence de Konya l'emporter. Il convenait d'aller de l'avant, toujours de l'avant ! C'est ainsi que devait se comporter un roi !

— Harruel, je pense quand même que…

— Suffit, Konya !

Il s'agrippa au bord du cratère et se hissa dessus, puis il se laissa glisser à l'intérieur de la cuvette verdoyante. Quelques animaux en train de paître tournèrent calmement vers lui un regard sans crainte. Vivant dans un lieu parfaitement protégé, ils n'avaient sans doute jamais vu d'humains, ils ne se connaissaient sans doute pas d'ennemis.

— Suivez-moi ! s'écria Harruel. Il y a de la viande pour tout le monde !

Et il s'élança dans la cuvette, entraînant toute sa petite troupe derrière lui.

Koshmar était dévorée par une rage permanente, mais elle n'en laissait rien paraître pour le bien de la tribu, pour Torlyri et pour elle-même.

Jour et nuit elle était obsédée par le souvenir

du Jour de la Séparation. Elle ne parvenait pas à chasser de son esprit les paroles d'Harruel : « C'en est fini de la domination des femmes !

A compter de ce jour, je suis roi ! » *Roi !* Quelle absurdité ! Seuls les Beng pouvaient avoir un homme pour chef, pas le Peuple ! La voix rauque d'Harruel résonnait sans fin dans sa tête. « Qui veut venir avec moi ? Cette ville devient insupportable et il est temps de la quitter ! Qui veut se joindre à moi pour fonder un grand royaume loin d'ici ? Qui veut me suivre ? Qui ? »

Konya. Salaman. Bruikkos. Nittin. Lakkamai.

« Qui veut suivre Harruel ? Qui ? Tu peux être le chef aussi longtemps que tu le désires, Koshmar. La cité t'appartient. Je vais partir d'ici pour ne plus te gêner. »

Minbain. Galihine. Weiawala. Thaloin. Nettin.

L'un après l'autre, ils s'étaient rangés derrière Harruel tandis qu'elle demeurait immobile comme une statue de marbre, sachant qu'elle ne pouvait rien faire pour les en empêcher.

La liste des noms de ceux qui avaient suivi Harruel était un reproche brûlant pour Koshmar. Elle avait songé à demander à Hresh de ne pas les faire figurer dans les chroniques et

même de passer toute l'affaire sous silence. Puis elle s'était dit qu'il fallait impérativement relater l'éclatement de la tribu et la défaite de son chef. Car il s'agissait bien d'une défaite, la plus cruelle jamais subie par un chef dans l'histoire du Peuple. Les chroniques ne devaient pas seulement être un recueil des victoires, elles devaient inclure la vérité dans sa totalité, faute de quoi elles n'auraient aucune valeur pour les générations futures.

Un adulte sur six avait choisi de se détourner d'elle et la tribu s'était amenuisée comme une peau de chagrin. Elle avait perdu quelques-uns de ses guerriers les plus braves, plusieurs jeunes femmes dans la fleur de l'âge et deux petits enfants, l'espoir de l'avenir. L'espoir ? Quel espoir pouvait-il y avoir maintenant ? « La cité t'appartient », avait dit Harruel, avant d'ajouter perfidement : « Ou plutôt elle appartient maintenant au Peuple aux Casques. » Il avait malheureusement vu juste. Les Beng étaient partout et la cité leur appartenait en grande partie. Quand des membres des deux tribus se rencontraient dans des quartiers périphériques, il y avait parfois des échanges de regards agressifs et de paroles dures, comme si les Beng avaient du mal à accepter cette intrusion dans

leur domaine. Hresh et ses Chercheurs n'entreprenaient plus que de rares expéditions dans les ruines de la cité morte, et pourtant Hresh se rendait souvent chez les Beng pour s'entretenir avec leur ancien. Leurs rapports semblaient avoir une existence autonome, indépendante des tensions qui se créaient entre les deux tribus. A l'exception de Hresh, le Peuple s'était replié sur lui-même depuis le Jour de la Séparation, ne s'éloignant plus guère de son campement, comme un animal léchant ses blessures.

Koshmar se demandait parfois s'il ne vaudrait pas mieux abandonner Vengiboneeza pour de bon, reprendre la route et repartir à zéro. Mais chaque fois que cette idée lui venait, elle la repoussait avec vigueur. Le Livre de la Voie affirmait que c'était à Vengiboneeza que se jouerait le destin du Peuple. Était-ce un destin de quitter furtivement la ville comme des animaux et de l'abandonner à une autre tribu ? En arrivant à Vengiboneeza, le Peuple s'était fixé un objectif et il ne l'avait toujours pas atteint. Il fallait donc rester.

Si jamais je revois Harruel, songeait-elle, je le tuerai de mes propres mains. Que je le surprenne dans son sommeil ou qu'il soit bien

éveillé, je le tuerai.

— Est-ce que tu souffres ? lui demanda Torlyri un jour où elles étaient ensemble.

— Si je souffre ? Et de quoi souffrirais-je ?

— Tu avais la bouche bizarrement tordue, comme si quelque chose te faisait mal et que tu essayais de t'en débarrasser.

— Ce n'était qu'un fragment de nourriture coincé entre deux dents, dit Koshmar en riant. Ne t'inquiète pas, Torlyri.

Elle ne laissait voir son tourment à personne. Quand elle parcourait le campement, c'était la tête et les épaules droites, comme s'il ne s'était rien passé. Pendant les couplages avec Torlyri, de plus en plus fréquents, car la femme-offrande délaissée avait besoin de son soutien et de son affection, elle s'efforçait de masquer les blessures de son âme. Au milieu des siens, elle était toute gaieté, tout optimisme. C'était indispensable. Tous les membres de la tribu avaient été bouleversés tant par l'éclatement de leur petit groupe que par l'arrivée des Beng et il se produisait une violente réaction à retardement. Après avoir passé toute leur vie dans la réclusion du cocon, il ne leur était pas facile d'accepter la présence d'étrangers aux portes de leur campement. Ils sentaient la

pression de l'âme des Beng, toute proche, pesant sur eux comme l'air saturé d'humidité avant un orage estival. Et que dire du départ de onze des leurs, ce déchirement du tissu tribal, cette rupture des liens du sang et de l'amitié qu'ils avaient crus éternels… Oh ! que tout cela était dur à accepter !

Au milieu de tant de douleurs, Koshmar ne pouvait se permettre de se laisser diminuer par la sienne. Mais elle se rendait souvent dans sa petite chapelle, où elle s'agenouillait et invoquait l'esprit de Thekmur et des chefs qui l'avaient précédée. Elle avait découvert une herbe aromatique qui poussait dans les lézardes des murs de la cité et qu'elle faisait brûler sur son autel. La fumée lui faisait tourner la tête et elle entendait les voix de Thekmur, de Nialli, de Sismoil et des autres. Grâce aux dieux, elles ne lui tenaient pas rigueur de ce qui était arrivé ! Elles faisaient montre de clémence et de bienveillance envers celle qui avait échoué dans sa tâche. Car elle avait échoué.

Le plus important était maintenant d'apprendre à vivre avec la présence des Hommes aux Casques. De résister à leurs empiétements par tous les moyens, hors la guerre. Il fallait mettre au point une division de

la ville sans provoquer l'isolement d'un groupe : chacun son secteur et un terrain neutre.

Mais les Beng semblaient avoir d'autres idées.

— Ils ne veulent pas que nous allions dans cette partie de la ville, lui annonça Orbin en montrant sur une copie froissée du plan dressé par Hresh le quart de cercle situé à l'extrême nord-est, adossé à la montagne. Ils ont tendu des cordes à la limite de tout le quartier et quand Praheurt s'en est approché, ils se sont mis à hurler et lui ont fait signe de s'éloigner.

Haniman lui fit un rapport similaire.

— Il sont en train d'ériger sur le front de mer des sortes d'idoles de bois couvertes de touffes de fourrure et ils ont l'air très mécontents quand nous nous en approchons.

— Il faut les compter, dit Koshmar. Je veux savoir exactement combien il y a de Beng. Fais une liste où chacun d'eux figurera avec la forme de son casque. Tu sais écrire ? ajouta-t-elle après un silence.

— Hresh m'a enseigné les rudiments de l'écriture, répondit Haniman.

— Parfait. Tu es chargé de les compter. Si nous devons nous battre, il importe de connaître l'ennemi.

— Tu es prête à te battre contre eux, Koshmar ?

— Préfères-tu qu'ils nous dictent dans quelles parties de la ville nous pouvons aller ou non ?

— Mais ils sont si nombreux ! Et Harruel et Konya ne sont plus des nôtres !

— Il y a certains noms qu'il ne faut plus prononcer ! fit Koshmar en le foudroyant du regard. Nous avons d'autres guerriers. Nous sommes capables d'affronter n'importe qui. Va compter les Beng ! Va les compter !

Quelques jours plus tard, Haniman et Orbin vinrent lui annoncer qu'ils étaient cent dix-sept, en comptant les femmes et les enfants, chiffre auquel il convenait peut-être d'ajouter quelques enfants en bas âge qui ne sortaient pas des maisons. Il semblait y avoir au moins quarante guerriers. Koshmar étudia ces chiffres avec une vive inquiétude. Il ne lui restait plus que onze guerriers, dont certains n'étaient pas en très bonne condition physique. Quarante combattants dans les rangs de l'ennemi, cela faisait vraiment beaucoup.

Il fallait y ajouter les animaux des Beng, ces vermilions qui envahissaient toute la ville et qui constituaient un renfort de poids. Ils se promenaient en liberté dans Vengiboneeza et

s'aventuraient fréquemment au beau milieu du campement du Peuple, endommageant les petites constructions, piétinant et éparpillant ce qui séchait au soleil, terrorisant les enfants. Koshmar savait qu'en cas de conflit ses guerriers devraient faire face aux Beng juchés sur ces monstres. Un tel affrontement eût été absurde.

Nous n'avons pas la moindre chance de vaincre, se dit-elle.

Un simple claquement de doigts leur suffira pour prendre la cité.

Il nous faut partir sans délai et oublier la prophétie du Livre de la Voie.

Non ! Non ! Non !

Koshmar demanda à Hresh de leur enseigner le Beng, pour le cas où les Hommes aux Casques deviendraient leurs ennemis. Rien n'était moins sûr, car ils se donnaient encore beaucoup de mal pour se montrer polis et même amicaux, mais, si un conflit devait éclater, il faudrait les espionner et comprendre ce qu'ils disaient. Hresh avait trouvé un moyen pour maîtriser leur langue, ce dont Koshmar n'avait jamais douté. Mais il prétendait ne pas être encore prêt à l'enseigner aux autres. Il affirmait avoir besoin de bases plus solides et d'un peu de temps pour analyser la langue et classifîer ses

connaissances avant de pouvoir les faire partager à tous les membres de la tribu.

Pour Koshmar, il ne faisait aucun doute que Hresh mentait et qu'il était seulement désireux de leur cacher qu'il parlait couramment le Beng. Il avait toujours aimé rehausser son prestige et son pouvoir en gardant certaines choses pour lui. Mais le moment était venu pour Hresh de partager ce qu'il savait et Koshmar ne lui cacha pas qu'elle voyait clair dans son jeu.

— Encore quelques leçons avec Noum om Beng et je te promets, Koshmar, que je donnerai des cours. A tout le monde.

— Et nous apprendrons le Beng ?

— Oui, oui. Il n'y a pas de difficulté particulière, une fois que l'on a compris les principes de base.

— Pour toi, peut-être, Hresh.

— Nous parlerons tous le Beng comme des Beng, dit-il. Laisse-moi juste encore un peu de temps pour bien me familiariser avec la langue et je partagerai avec vous tout ce que je sais. C'est promis.

Koshmar le serra dans ses bras en souriant. Merveilleux Hresh ! Indispensable Hresh ! Comment auraient-ils fait sans lui pour surmonter toutes leurs difficultés ? Et quelle

catastrophe pour la tribu s'il avait choisi de suivre Harruel et sa mère ! Mais Koshmar savait qu'elle ne l'aurait jamais laissé partir. Elle ne l'aurait pas toléré. Elle aurait accepté de se battre pour éviter son départ, au risque de sa vie, au risque de la survie de la tribu qui, sans Hresh, était perdue.

Ils parlèrent pendant quelque temps de l'empiétement des Beng sur leur territoire et des barrières édifiées de-ci de-là dans la cité. Hresh pensait que les Beng délimitaient certains endroits de la ville dans un but purement religieux et qu'il ne s'agissait pas pour eux d'affirmer leur droit sur les machines de la Grande Planète qui auraient pu s'y trouver. Mais ce n'était pas une certitude et il avait hâte de reprendre ses propres explorations dès que la situation deviendrait plus stable, de crainte que les Beng découvrent des machines qui pourraient être utiles au Peuple.

Un long silence s'établit. Mais il y avait un autre sujet que Koshmar tenait à aborder avec lui.

— Dis-moi, reprit-elle, tu as des problèmes avec Taniane ?

— Des problèmes ? demanda Hresh en détournant les yeux. A quoi penses-tu ?

— Tu as envie d'elle comme partenaire de couplage, n'est-ce pas ?

— Peut-être, répondit Hresh d'une voix sourde.

— Le lui as-tu demandé ?

— Une fois. Je m'y suis très mal pris.

— Tu devrais le lui demander une seconde fois.

Hresh avait l'air extrêmement mal à l'aise.

— Elle s'accouple avec Haniman, murmura-t-il.

— L'accouplement n'a rien à voir avec le couplage.

— Mais elle va prendre Haniman pour compagnon, non ?

— Ils ne m'en ont parlé ni l'un, ni l'autre.

— Ils vont le faire. Tout le monde forme des couples maintenant. Même…

Il s'interrompit brusquement.

— Continue, Hresh.

— Même Torlyri l'a fait pendant quelque temps, acheva-t-il, la mine piteuse. Mais je ne voulais pas…

— Tu n'as pas à t'excuser. Crois-tu donc que je n'étais pas au courant pour Torlyri et Lakkamai ? Mais c'est précisément ce que je voulais te dire. Même si Taniane s'unit à

Haniman – je ne dis pas qu'elle le fera – cela n'a pas plus à voir avec le couplage que l'accouplement. Elle pourra quand même être ta partenaire de couplage, si c'est ce que tu désires. Mais c'est à toi de le lui demander. Ce n'est pas elle qui le fera, tu sais.

— Je te l'ai dit, je le lui ai déjà demandé une fois. Cela ne s'est pas bien passé.

— Renouvelle ta demande, Hresh.

— Il n'y a aucune raison que cela se passe mieux la deuxième fois. Si elle en a envie, pourquoi ne me le fait-elle pas comprendre ?

— Parce qu'elle a peur de toi, dit Koshmar.

Il releva brusquement la tête, les yeux brillant de surprise.

— Elle a peur ?

— Tu ne sais donc pas que tu es un être extraordinaire ? Tu ne crois pas que la force de ton esprit puisse faire peur ? Et le couplage est une union des esprits…

— Taniane aussi est forte, répliqua Hresh. Elle n'a rien à craindre d'un couplage avec moi.

— Oui, elle est forte.

Assez forte pour devenir le prochain chef ajouta-t-elle in petto. Mais elle devra encore patienter.

— Taniane ne sait pas qu'elle pourrait te

tenir tête, reprit Koshmar. Je crois que si tu le lui demandais elle accepterait un couplage avec toi.

— Tu le crois vraiment, Koshmar ?

— Oui, je le crois vraiment. Mais ce n'est pas elle qui viendra te trouver. A toi de faire les premiers pas.

Hresh hocha longuement la tête. Koshmar avait l'impression de voir ses pensées s'entrechoquer avec violence dans son crâne.

— D'accord, je le lui demanderai, dit-il enfin. Et merci, Koshmar. Je suis sûr que cela marchera !

Il commença de s'éloigner, brûlant d'impatience.

— Hresh ?

— Oui ? dit-il en se retournant.

— Demande-le-lui, mais pas aujourd'hui. Attends un peu de t'être calmé. Prends le temps d'y réfléchir.

— Oui, dit-il en souriant. Tu es très perspicace, Koshmar, et tu t'entends tellement mieux que moi à ces choses.

Il prit les deux mains du chef et les serra très fort. Puis il sortit en courant et traversa l'esplanade.

Koshmar le regarda s'éloigner. Il est déjà très

sage, songea-t-elle, et en même temps si jeune et si impulsif. Mais tout ira bien pour lui.

Il est si facile de venir en aide à autrui dans ce domaine, se dit Koshmar. Tournant la tête, elle aperçut Torlyri près de l'angle du mur du temple. Un Beng avait essayé d'engager la conversation avec elle et ils exécutaient tous deux une pantomime endiablée, où le rire semblait leur principal moyen de communication. Torlyri avait l'air de bien s'amuser. Koshmar avait remarqué qu'elle commençait à sortir de la profonde dépression où elle avait sombré après le départ de Lakkamai. Les tâches qui lui incombaient en sa qualité de femme-offrande devaient contribuer à l'aider et elle passait son temps à réconforter les autres et à dissiper les craintes qu'ils nourrissaient depuis le Jour de la Séparation et la venue des Hommes aux Casques.

— Regarde-les ! dit-elle à Boldirinthe qui venait de la rejoindre. Je n'ai jamais vu Torlyri aussi gaie depuis plusieurs mois !

— Tu crois qu'elle parle leur langue ? demanda Boldirinthe.

— Non, répondit Koshmar en riant, je ne pense pas qu'ils aient ni l'un, ni l'autre la moindre idée de ce qu'ils essaient de se dire.

Mais ce qui compte, c'est que Torlyri s'amuse. Cela me fait plaisir. J'aime tellement la voir heureuse.

— En aidant les autres, on se change les idées, dit Boldirinthe. On en oublie ses propres problèmes.

— C'est vrai, dit Koshmar.

Elle n'avait jamais vu cet Homme au Casque. Mince et robuste, il lui rappelait l'espion qu'ils avaient capturé. Peut-être était-ce son frère. Il avait sur l'épaule droite une longue cicatrice qui se prolongeait autour de son cou, comme s'il avait reçu une affreuse blessure. Son casque n'était pas des plus effrayants. Il n'avait ni cornes, ni lames de métal, ni image de monstre hideux. C'était une simple calotte de métal doré couverte de minces plaques rouges en forme de feuilles lobées.

Koshmar les observa pendant quelques instants, puis elle se détourna.

Encore une fois et sans rien pouvoir y faire, elle entendit Harruel déclarant d'une voix de stentor : C'en est fini de la domination des femmes. A compter de ce jour, je suis roi ! Qui veut se joindre à moi pour fonder un grand royaume loin d'ici ? Qui ? Qui ?

Je crois que je vais me retirer dans ma

chapelle, songea Koshmar. Je vais faire brûler des herbes aromatiques et m'entretenir avec Thekmur ou Niali.

C'est grâce au Barak Dayir que la communication put véritablement s'établir entre Hresh et Noum om Beng.

A l'évidence, le vieux Beng avait su au premier regard ce dont il s'agissait. La brusque animation qu'il avait manifestée pour la première fois depuis que Hresh le connaissait en était la preuve flagrante. Pour le vieil Homme au Casque, la Pierre des Miracles était un don des dieux, un objet de caractère divin. Il se prosterna longuement devant le talisman avant de tourner vers Hresh un regard interrogateur dont la signification était limpide : *Sais-tu comment utiliser cette pierre ?*

Hresh lui expliqua avec force gestes qu'il fallait enrouler son organe sensoriel autour d'elle et que ce contact produisait une éruption d'énergie et une amplification des perceptions. Noum om Beng lui signifia d'en faire la démonstration. Après un moment d'hésitation, Hresh enroula la pointe recourbée de son organe sensoriel autour du Barak Dayir et il sentit aussitôt le pouvoir de la pierre envahir son esprit.

Quelques instants plus tard, Noum om Beng approcha son propre organe sensoriel tout près de celui de Hresh, sans le toucher, mais si près que l'intervalle entre les deux était infime, et il se produisit une fusion de leurs esprits.

C'était différent de la seconde vue, différent du couplage, différent de tout ce que Hresh avait expérimenté avec la Pierre des Miracles. L'esprit de Noum om Beng ne s'ouvrit pas au sien, mais il était capable de regarder en lui, comme on contemple de l'extérieur un trésor enfermé dans une salle. Hresh crut distinguer dans l'esprit du vieux sage des sortes de compartiments et des paquets soigneusements clos, méticuleusement disposés à l'intérieur de ces compartiments. Il savait qu'il ne s'agissait pas de véritables compartiments, ni de véritables paquets, mais seulement d'images mentales, d'équivalences.

Un vent glacé soufflait de l'esprit de Noum om Beng. C'était un lieu où régnait un froid comparable à celui des galeries ténébreuses qui s'entrecroisaient sous le cocon tribal et que Hresh avait eu l'occasion de parcourir à plusieurs reprises en compagnie de Thaggoran.

— Tiens, dit Noum om Beng, c'est pour toi.

Et il lui tendit avec gravité l'un des plus

petits paquets soigneusement enveloppés, qu'il sortit de l'un des compartiments.

— Ouvre-le, dit Noum om Beng ! Vas-y ! Ouvre-le ! Ouvre-le !

Les doigts tremblants, Hresh entreprit de développer le paquet.

A l'intérieur se trouvait une boîte taillée dans une pierre précieuse verte et translucide. Noum om Beng l'invita vivement à l'ouvrir et Hresh souleva le couvercle.

La pierre précieuse, le paquet, la salle du trésor et tout le reste s'évanouirent instantanément et Hresh se retrouva accroupi dans l'obscurité, ne sachant plus où il en était. Son organe sensoriel était encore enroulé autour du Barak Dayir et le serrait fermement. Au bout d'un certain temps, il se rendit compte que Noum om Beng était tranquillement assis à l'autre bout de la pièce et qu'il l'observait.

— Lâche l'amplificateur, lui dit le vieillard décharné. Il risque de te faire du mal si tu continues à le tenir.

— Quel amplificateur ?

— Ce que tu appelles le Barak Dayir. Lâche-le ! Déroule cette queue stupide !

La voix de Noum om Beng, sèche et nasillarde, claquait comme un coup de fouet.

Hresh obéit immédiatement ; il déroula son organe sensoriel et lâcha le Barak Dayir qui rebondit sur le sol.

— Ramasse-le, mon garçon ! Remets-le dans sa bourse !

C'est à ce moment-là que Hresh se rendit compte que le vieillard lui parlait en Beng et qu'il comprenait ce qu'il lui disait sans l'aide de la Pierre des Miracles.

Il comprenait le sens des mots et il savait comment chaque mot prononcé par le vieux sage était lié à ceux qui le précédaient et le suivaient.

Noum om Beng avait réussi à projeter d'un seul coup la langue du Peuple aux Casques dans le cerveau de Hresh. Le chroniqueur rangea le talisman en tremblant. Le vieillard continuait de fixer sur lui le regard froid, impassible et grave de ses yeux rouges étincelants. Il n'y a pas d'amour en lui, songea Hresh. Ni pour moi, ni pour quiconque. Pas même pour sa propre personne.

— Tu as appelé la pierre un amplificateur ? demanda Hresh à qui les mots de Beng montaient spontanément aux lèvres. Je n'ai jamais entendu ce mot. Que signifie-t-il. Et qu'est donc notre Pierre des Miracles ? D'où

vient-elle et à quoi doit-elle servir ?

— Tu m'appelleras Père.

— Comment pourrais-je vous appeler Père. Je suis le fils de Samnibolon.

— C'est exact. Mais tu m'appelleras Père, Hresh-qui-a-les-réponses. C'est bien ainsi qu'on te surnomme, non ? Je trouve pourtant, mon garçon, qu'il y a dans ta tête beaucoup plus de questions que de réponses.

— On m'appelait Hresh-le-questionneur quand j'étais plus jeune.

— C'est un surnom que tu portes encore bien. Viens ici. Approche-toi.

Hresh alla s'asseoir aux pieds du vieillard et Noum om Beng l'observa longuement en silence. Puis, brusquement, il leva une main décharnée aux doigts recourbés comme des griffes et l'abattit sur la joue de Hresh, exactement comme l'avait fait Harruel le Jour de la Séparation. Le coup, totalement inattendu, fut porté avec une force étonnante. La tête de Hresh se trouva violemment projetée en arrière. Les larmes lui montèrent aussitôt aux yeux, mais elles furent suivies d'une flambée de colère si brutale qu'il eut toutes les peines du monde à se retenir de rendre sa gifle au vieux Beng. Il serra les poings, il serra les mâchoires, il serra

les genoux jusqu'à ce que sa colère commence à retomber.

Jamais je ne dois le frapper, se dit Hresh, même s'il me provoque de la sorte. Si je le frappais comme il vient de le faire, je le tuerais. Sa nuque se briserait comme une branche morte.

Non, songea-t-il après un instant de réflexion. Car je serais mort avant que ma main ne l'atteigne.

— Pourquoi m'as-tu frappé ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, Noum om Beng lui asséna une gifle sur l'autre joue. Le coup était aussi violent que le premier, mais l'effet de surprise joua beaucoup moins et Hresh accompagna le geste du vieillard, atténuant la force de la gifle.

— T'ai-je mécontenté ? demanda-t-il, les yeux écarquillés.

— Je viens de te frapper une troisième fois, dit Noum om Beng dont la main n'avait pourtant pas bougé.

Cette affirmation tranquille plongea Hresh dans un abîme de perplexité. Mais il comprit très vite quelle erreur il avait dû commettre.

— Je suis désolé de vous avoir offensé, Père, dit-il posément.

— C'est bien. C'est mieux.

— Désormais je vous témoignerai du respect, dit Hresh. Pardonnez-moi, Père.

— Je te frapperai souvent, dit Noum om Beng.

Il tint parole, comme il le faisait toujours. A chacune ou presque de leurs rencontres, il levait la main sur Hresh et lui donnait un soufflet, tantôt léger, presque moqueur, tantôt appliqué avec une étonnante puissance et toujours au moment où Hresh s'y attendait le moins. C'était une discipline rigoureuse et Hresh avait souvent les lèvres tuméfiées, les yeux gonflés ou la mâchoire endolorie pendant plusieurs jours. Mais jamais il ne rendit un coup au vieux sage, et il en arriva bientôt à considérer les gifles de Noum om Beng comme une partie essentielle de sa méthode d'enseignement, une sorte de ponctuation de son discours qu'il fallait accepter sans hésiter. Sur le moment Hresh comprenait rarement ce qu'il avait dit qui méritât cette punition, mais, en règle générale, il le comprenait plus tard, soit au bout d'une demi-heure, soit après plusieurs jours. C'était la manière choisie par Noum om Beng pour attirer l'attention de son élève sur quelque stupidité, une erreur de

raisonnement, un manque de perspicacité ou autre déficience intellectuelle.

Hresh était en réalité beaucoup moins tracassé par les coups reçus que par le sentiment d'insuffisance qu'ils concrétisaient. Noum om Beng lui faisait prendre conscience que ses qualités intellectuelles, dont il avait toujours tiré une si grande fierté, avaient des limites. La révélation était douloureuse. Il demeurait donc raide et tendu tout au long des entretiens qu'il avait avec l'ancien du Peuple aux Casques, attendant avec anxiété la confirmation qu'il n'était pas à la hauteur de ce que Noum om Beng espérait de lui.

— Mais pourquoi vas-tu discuter avec lui ? demanda un jour Taniane.

Les deux jeunes gens avaient recommencé de se parler, mais avec circonspection et sans faire allusion une seule fois à la malheureuse proposition de Hresh que Taniane avait repoussée.

— C'est surtout lui qui parle, répondit Hresh. Et il parle essentiellement de philosophie.

— Je ne connais pas ce mot.

— Disons que ce sont des idées sur les idées. C'est très abstrait, très brumeux. Je ne comprend pas le dixième de ce qu'il me raconte.

Il lui expliqua que Noum om Beng choisissait les thèmes de leurs discussions et qu'il refusait de s'en écarter. Hresh brûlait de l'interroger sur les origines et l'histoire du Peuple aux Casques, sur la ruine de la Grande Planète, sur les conditions de vie qu'ils avaient rencontrées et sur bien d'autres points. De loin en loin Noum om Beng lui révélait un détail alléchant, mais il s'en tenait là.

— Il m'a déjà laissé entendre que son peuple était sorti depuis beaucoup plus longtemps que nous, confia Hresh à Taniane. Qu'il y de nombreuses autres tribus et qu'une grande partie de la planète est sous la domination des hjjk. Mais je n'apprends tout cela que d'une manière très floue, en interprétant ses paroles.

De fait, la plupart des questions de Hresh restaient sans réponse. Quelques-unes lui valaient une gifle, sans doute pour le punir de son impertinence, bien qu'il fût souvent incapable de comprendre ce qui avait pu mériter cette punition. Une interrogation sur la nature des dieux pouvait lui valoir une claque, tout comme une question sur les mœurs des vermilions. Peut-être Noum om Beng n'acceptait-il pas qu'on lui pose la moindre question, ou peut-être tenait-il seulement à

maintenir Hresh dans l'incertitude. Si tel était le cas, il y réussissait parfaitement.

— Il te frappe ? demanda Taniane d'un air incrédule.

— Cela fait partie de son enseignement. Il n'y a rien de personnel.

— Mais c'est un affront ! Comment peux-tu accepter de recevoir des coups de quelqu'un ?

— C'est une sorte d'affirmation philosophique.

— Toi et ta philosophie ! s'écria Taniane.

Mais elle avait parlé avec douceur et son sourire était chaleureux.

— Ces discussions avec le vieux Beng sont en train de te changer, Hresh, ajouta-t-elle.

— Comment cela, de me changer ?

— Tu es beaucoup trop seul, Hresh. Tu m'adresses rarement la parole et tu ne parles presque plus à personne. Quand tu n'es pas avec Noum om Beng, tu restes seul dans ta chambre ou tu te promènes dans les rues de Vengiboneeza. Et tu ne participes même plus aux expéditions des Chercheurs.

— Koshmar ne tient pas à ce que nous reprenions nos recherches tant que nous ne connaîtrons pas les intentions des Beng.

— Mais tu te promènes dans la ville. Je le

sais. Tu pars seul, toujours, et tu marches sans but précis.

— Comment peux-tu savoir cela ? demanda Hresh.

— Parce que je t'ai suivi deux ou trois fois, répondit Taniane avec un sourire effronté.

Il se contenta de hausser les épaules sans lui demander pourquoi et ils en restèrent là. Mais Hresh ne pouvait nier qu'il y eût du vrai dans ce que Taniane lui avait dit. Il avait le sentiment que des changements se produisaient en lui, mais il était incapable d'en faire part à quiconque, car il ne les comprenait pas bien lui-même. Ils n'étaient pas sans rapport avec la révélation de l'Arbre de Vie qui lui avait montré d'une manière si concluante que le Peuple n'était aucunement en droit de revendiquer une nature humaine. Mais ils étaient également liés à l'arrivée des Beng, au départ d'Harruel, à la situation générale de la tribu dans Vengiboneeza et à bien d'autres choses, au nombre desquelles ses relations, ou l'absence de relations, avec Taniane. Mais cela faisait beaucoup trop de problèmes à affronter en même temps. Comme Torlyri l'avait dit un jour, on ne peut pas s'occuper de plus d'une chose extraordinaire à la fois.

Quand Hresh approcha de la salle où siégeait Noum om Beng, il sentit l'anxiété lui étreindre la poitrine. Ces visites faisaient naître en lui une tension de plus en plus forte.

Ce n'était plus comme au début, il y avait déjà un certain nombre de mois de cela. A l'époque, Noum om Beng n'était pour Hresh qu'un vieillard frêle et desséché, distant et impénétrable. Il n'était que le dépositaire d'une masse de connaissances nouvelles, une sorte de coffret contenant des chroniques inconnues qu'il lui appartiendrait de déchiffrer. Mais maintenant qu'ils parlaient la même langue et que Hresh commençait à comprendre la nature profonde du vieux sage, il prenait conscience de la puissance de son esprit, de son austérité de glace et il ne pouvait contenir un sentiment d'effroi à l'idée de lui ouvrir son esprit. Depuis la mort de Thaggoran, jamais Hresh n'avait rencontré quelqu'un qui pût être comparé de près ou de loin à Noum om Beng. Mais Thaggoran était une figure trop familière et Hresh beaucoup trop jeune à l'époque pour qu'il pût y avoir quoi que ce fût d'inquiétant dans leurs conversations. Il n'en allait pas de même avec Noum om Beng. Il donnait accès à Hresh à des univers incompréhensibles et c'était

terrifiant.

— Tu as l'air soucieux aujourd'hui, lui dit le vieillard quand Hresh arriva par une belle journée d'été chaude et sèche.

Cette remarque désinvolte surprit Hresh tout autant qu'une des gifles du vieux sage qui n'avait pas pour habitude de se préoccuper des états d'âme de son élève.

— Koshmar m'a demandé encore une fois d'enseigner le Beng à notre peuple, Père, dit-il en prenant sa place devant le banc de pierre du vieillard.

— Eh bien, fais-le ! Pourquoi as-tu attendu si longtemps ?

Hresh sentit le rouge lui monter aux joues.

— La connaissance de votre langue est mon apanage, répondit-il. Et j'en suis jaloux, Père.

Noum om Beng éclata de rire. Un rire qui ressemblait à une toux sèche.

— Et tu t'imagines pouvoir garder tes connaissances pour toi ! Enseigne le Beng, mon garçon ! Le jour viendra où la planète tout entière parlera le Beng ! Prépare ta tribu à ce jour !

— Vous voulez dire que la planète entière sera Beng ? demanda Hresh en s'humectant les lèvres.

— Tout ce qui ne sera pas hjjk.

Hresh songea à Harruel en train d'établir son petit royaume dans la jungle et il se demanda quelle place il occuperait dans ce nouvel ordre du monde. Il se posa la même question pour Koshmar et sa tribu, mais se garda bien d'en faire part à Noum om Beng.

— Vous croyez donc que, si les dieux ont détruit la Grande Planète, c'était pour mieux préparer la suprématie des Beng ?

— Qui sait ? Les voies des dieux sont impénétrables. Les dieux eux-mêmes sont sans pitié. Tous les efforts des mortels sont récompensés par une pluie d'étoiles de mort. Cela s'est déjà produit à plusieurs reprises et cela se reproduira dans les temps à venir. Nous n'en comprendrons jamais les raisons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous efforcer d'aller de l'avant, c'est lutter pour survivre, puis pour croître et conquérir. Et, à la fin, nous périrons. Mais ce n'est pas cela qui importe ; la seule chose qui importe, c'est de survivre, de croître et de conquérir.

Jamais encore Hresh n'avait entendu Noum om Beng lui présenter sa philosophie d'une manière aussi explicite. Tremblant comme s'il avait reçu une grêle de coups, Hresh s'efforçait

désespérément d'assimiler ce qu'il venait d'entendre.

— Les étoiles de mort reviendront pour nous détruire ? demanda-t-il enfin.

— Pas avant très longtemps. Nous ne risquons rien dans l'immédiat, ni pendant une période si longue qu'il nous est impossible de la concevoir. Mais elles reviendront quand, toi et moi, nous serons sortis du souvenir de nos peuples. C'est la volonté des dieux d'envoyer les étoiles de mort sur notre planète. Il en va ainsi depuis le commencement des temps.

— Dois-je comprendre que les étoiles de mort qui ont détruit la Grande Planète n'étaient pas les premières ?

— Assurément. Il s'écoule des millions d'années entre chacun de leurs funestes assauts. Tu peux me croire, mon garçon. Ce sont les anciens qui me l'ont appris. Les étoiles de mort ont ravagé la Grande Planète comme elles ont ravagé la civilisation qui existait avant elle et toutes les civilisations qui les avaient précédées.

Les yeux écarquillés, Hresh était incapable de proférer un son.

— Nous ne connaissons rien de ces civilisations, poursuivit Noum om Beng. Le passé disparaît, le passé s'évanouit malgré tous

nos efforts. Il ne survit que dans les ombres et les rêves ou sous la forme d'images indistinctes. Mais les habitants de la

Grande Planète savaient voir ces images, comme les humains avant eux.

— Les humains… Avant eux…

— Naturellement. Les humains étaient déjà vieux quand la Grande Planète a vu le jour. Mais les étoiles de mort sont encore plus anciennes. Quand les étoiles de mort sont tombées, pas la dernière fois, mais celle d'avant, les humains n'existaient pas encore. Ou, s'ils existaient, ils n'étaient que de simples animaux, comme nous maintenant, qui avaient tout l'avenir devant eux. Et ils ont survécu à cette chute des étoiles de mort comme nous avons survécu à la dernière.

Incapable de détacher son regard du vieillard, Hresh écouta les derniers mots de Noum om Beng qui s'abattaient sur lui comme les coups de cognée venant à bout d'un arbre géant.

— Il y a très longtemps, poursuivit le vieux sage, les humains étaient à l'apogée de leur grandeur et leur domination s'étendait sur toute la planète. Je crois qu'ils avaient gardé à l'esprit les étoiles de mort qui avaient ravagé la planète

avant leur ascension, ou bien qu'ils en avaient exhumé le souvenir. Et cette époque de la grandeur des humains, aussi longue qu'elle eût été, fut circonscrite entre deux chutes des étoiles de mort. Puis ce fut l'avènement et le développement de la Grande Planète et c'est cette dernière civilisation que les étoiles de mort ont totalement détruite. Maintenant la planète nous appartient et nous y édifierons de grandes choses, comme l'ont fait avant nous les humains et les peuples de la Grande Planète. Et un jour, dans plusieurs millions d'années, les étoiles de mort reviendront. C'est la vérité. Ainsi va le monde depuis la nuit des temps.

Immobile, horrifié, Hresh tremblait sous le poids écrasant de ce passé dont la masse inimaginable le dominait comme une tour gigantesque s'élevant jusqu'aux étoiles.

— S'il en est réellement ainsi, Père, dit-il après un très long silence, tout ce que nous faisons n'a véritablement aucune importance. Nous pouvons croître, prospérer et bâtir quelque chose d'encore plus grand que la Grande Planète. La roue tournera une nouvelle fois et tout ce que nous avons bâti sera détruit comme le fut la Grande Planète. Et cette destruction ne sera pas un châtiment envoyé

par les dieux pour anéantir une civilisation corrompue. Que nous soyons bons ou méchants, que nous suivions les voies des dieux ou que nous les rejetions, les étoiles de mort feront leur œuvre destructrice. Elles viennent quand arrive le temps de leur venue et elles n'épargnent pas plus la vertu que le vice, le courage que la paresse, la bonté que la cruauté. Autant ne rien bâtir du tout, si tout ce que nous bâtissons doit être détruit. Si tel est le monde que les dieux ont conçu à notre usage, il peut sembler terriblement ingrat, mais les desseins des dieux sont impénétrables. C'est bien ce que vous avez voulu dire, Père ?

— C'est la vérité, j'en suis sûr.

— Non, dit Hresh. C'est une croyance beaucoup trop cruelle. Elle affirme que l'univers est imparfait, qu'il y a une imperfection au cœur des choses.

Noum om Beng hocha lentement la tête. L'ébauche d'un sourire joua sur ses lèvres minces.

— Nous mourons tous, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Hresh. Au terme de notre vie.

— Est-ce un châtiment ?

— C'est la vie qui se retire, il arrive que les

méchants aient une longue vie et que les bons meurent jeunes. La mort n'est pas un châtiment, ou alors c'est un châtiment qui nous frappe tous également.

— Précisément, mon garçon. Tout cela est dénué de sens et nous ne pouvons espérer trouver une explication. Les dieux ont décrété la mort pour nous tous, pour les simples mortels que nous sommes. Et ils ont pareillement décrété la mort de la Grande Planète, la mort pour la planète d'aujourd'hui, celle des hjjk, et la mort pour la planète des Beng qui lui succédera. Si tu appelles cela une imperfection de l'univers, tu te trompes, mon garçon. C'est l'ordre de l'univers. L'univers est parfait ; c'est nous qui sommes imparfaits. Les dieux savent ce qu'ils font alors que nous ne saurons jamais ce que nous faisons. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille renoncer à tous nos efforts.

— Si rien ne mène à rien, répliqua Hresh en secouant la tête, si la mort est inéluctable pour chacun de nous et si les étoiles de mort anéantissent les civilisations les unes après les autres, nous pourrions nous contenter de vivre comme des animaux. Mais nous ne le faisons pas. Nous poursuivons nos efforts. Nous faisons des projets, nous rêvons, nous bâtissons. Ce que

je veux savoir, c'est pourquoi ! poursuivit-il en enflant la voix, tout à la ferveur de son discours. Je consacrerai ma vie à chercher pourquoi nous le faisons !

Il s'interrompit en se rendant compte qu'il avait parlé très fort. Mais il prit également conscience que cela faisait un certain temps qu'il n'avait pas appelé Noum om Beng « Père », comme le vieillard l'avait exigé. Et pourtant il n'avait pas reçu la moindre gifle. Décidément, cet entretien n'était pas comme les autres !

Noum om Beng se leva, dépliant interminablement son long corps décharné jusqu'à ce qu'il donne l'impression d'emplir toute la pièce. Il considéra Hresh de toute sa hauteur et il était impossible de lire les pensées qui traversaient son esprit, même si Hresh avait la certitude qu'elles étaient profondes.

— Soit, dit enfin Noum om Beng. Consacre ta vie à découvrir le pourquoi de toutes ces choses, puis reviens me voir et apporte-moi la réponse. Si je suis encore de ce monde, j'aimerais énormément la connaître.

Le vieillard éclata de son petit rire sec comme une toux.

— Quand j'avais ton âge, reprit-il, j'étais préoccupé par cette même question et j'ai, moi

aussi, cherché la réponse. Tu vois que je n'ai pas réussi à la trouver. Peut-être auras-tu plus de chance que moi. Peut-être, mon garçon. Peut-être.

13-Couplages

L'ancien cratère de l'étoile de mort – tout le monde était maintenant persuadé qu'il ne pouvait s'agir d'autre chose – devint la capitale du royaume d'Harruel. Le territoire de l'une recouvrait la totalité du territoire de l'autre et leur frontière était constituée par le bord de la cuvette circulaire. Harruel avait donné à son royaume le nom de Yissou et à sa capitale celui de Cité de Yissou.

Salaman trouvait ce nom absolument ridicule.

— On ne devrait jamais donner à un royaume le nom d'un dieu, confia-t-il à Weiawala dans la hutte qu'ils partageaient. Il vaut mieux lui donner son propre nom. C'est probablement ce qu'il avait envie de faire, mais il n'a pas osé. Cela aurait au moins eu le mérite de l'honnêteté.

— Mais en lui donnant le nom de Yissou, Harruel place son royaume sous la protection du dieu, objecta timidement Weiawala.

— Comme si Yissou n'était pas le protecteur de tous ceux qui le vénèrent et comme s'il avait besoin de nos insignifiantes faveurs ! répliqua

Salaman avec un petit sourire. Je trouve d'ailleurs qu'Harruel devient très pieux depuis quelque temps. Quand on lui parle, il n'a plus que le nom de Yissou, d'Emakkis et de Friit à la bouche ! Je dois avouer que tant de zèle sied assez mal à une brute sanguinaire comme Harruel !

— Salaman !

— Cela doit rester entre nous. Rien qu'entre nous.

Il feignit en souriant d'adresser à un Harruel imaginaire tous les gestes de soumission à sa royale autorité.

— Que le souffle de Yissou accompagne Votre Majesté ! Quelle belle journée dans la Cité de Yissou, Votre Majesté !

— Salaman !

Il éclata de rire et attrapa Weiawala par-derrière, refermant les mains sur sa douce poitrine et lui embrassant tendrement la nuque.

— La Cité de Yissou ! Un nom stupide inventé par un roi stupide !

Ce n'était vraiment pas un grand royaume ni une grande capitale . Au cœur verdoyant et boisé du cratère, là où l'étoile de mort était tombée des centaines de milliers d'années auparavant, s'élevaient maintenant sept huttes

précaires, abris rudimentaires encadrés de plantes grimpantes. C'était la Cité de Yissou. Chacun des couples occupait une de ces huttes de bois et Lakkamai en avait une pour lui seul. La septième, que rien, en apparence, ne distinguait des autres, faisait office de palais royal. Harruel y siégeait une ou deux heures par jour, ses fonctions ne le retenant jamais plus longtemps. Les différends nécessitant un jugement de sa royale personne étaient rares dans une communauté de onze membres et une poignée d'enfants et il n'avait pas encore eu l'occasion de recevoir solennellement le moindre ambassadeur d'une puissance lointaine. Mais c'est là qu'Harruel jouait au roi, au centre du petit groupe de huttes qui se prenait pour une capitale.

Pauvre capitale et pauvre royaume en vérité. Malgré cela, Salaman trouvait qu'ils ne s'étaient pas si mal débrouillés en un laps de temps assez court. La Cité de Yissou avait à peine deux ans. Ils avaient tout débroussaillé et construit ces abris de fortune, puis ils avaient réuni un troupeau d'animaux qui, parqués dans un enclos, leur fournissait de la viande au fur et à mesure de leurs besoins. Une palissade de troncs d'arbres courait sur tout le pourtour du

cratère. Elle servirait d'après Harruel à les protéger contre les attaques des bêtes sauvages ou d'éventuels ennemis et peut-être n'y voyait-il réellement pas d'autre utilité. Mais, pour Salaman, cette palissade était aussi l'affirmation de sa souveraineté, l'expression de son pouvoir royal.

Et Salaman rêvait au jour où, sous sa propre autorité, la palissade de bois serait remplacée par un mur de pierre. Mais ce jour était encore éloigné. La tribu était encore trop modeste pour de si grands projets. Cinq hommes ne pouvaient suffire à édifier un haut mur de pierre. Et Harruel était encore roi ; pour lui une palissade de bois était bien assez imposante.

— Viens, dit Salaman à Weiawala en lui faisant signe de le suivre. On respire mal ici. Allons sur la colline.

Il y avait au-delà de la prairie, au sud du cratère, une petite éminence sur laquelle Salaman aimait se rendre pour méditer. Du sommet, il voyait toutes les huttes ainsi que la forêt qu'ils avaient traversée en venant de Vengiboneeza. De l'autre côté il distinguait à l'horizon la ligne plus sombre de la mer occidentale. C'était un lieu où il préférait être seul, mais, de temps en temps, il y emmenait

Weiawala. Il leur arrivait de s'y unir, soit par l'accouplement, soit par le couplage. Un vent frais soufflait sur la hauteur et Salaman s'y sentait plus alerte que n'importe où ailleurs.

Ils traversèrent en silence la minuscule agglomération, longèrent l'enclos des animaux et s'engagèrent sur le sentier sinueux qui s'élevait au sud du cratère.

— A quoi penses-tu ? demanda Weiawala au bout d'un moment.

— A l'avenir.

— Comment peux-tu penser à l'avenir ? L'avenir n'est pas encore connu. Comment peut-on y penser ?

Il lui sourit tendrement sans répondre.

— Salaman, reprit-elle un peu plus tard, veux-tu répondre à une question ?

— Que veux-tu savoir ?

— Regrettes-tu d'avoir quitté Vengiboneeza ?

— Si je le regrette ? Non, je ne l'ai pas regretté une seule fois.

— Même s'il nous faut supporter Harruel ?

— Harruel n'est pas un problème. Il est le roi qu'il nous fallait.

Salaman se retourna et son regard se porta sur la demi-douzaine de huttes de guingois et la palissade à moitié achevée. Ses mains se

posèrent délicatement sur les épaules de Weiawala et commencèrent à en caresser la douce fourrure. Elle se colla contre lui et commença à se tortiller.

— Mais Harruel est si vaniteux et brutal, dit-elle. Je sais que tu le méprises, Salaman. Tu le considères comme un être grossier et prétentieux.

Il acquiesça de la tête en silence. Weiawala avait raison, bien entendu. Harruel était violent, vulgaire et souvent borné. Mais jusqu'à présent, il était l'homme de la situation, celui qu'il fallait à ce point de l'histoire. Il était courageux et rusé, ne manquait ni d'ambition ni d'orgueil. Sans lui, la Cité de Yissou n'aurait jamais vu le jour et ils seraient encore tous à Vengiboneeza, menant une existence facile, celle d'un peuple désœuvré attendant interminablement que se réalisent les grandes choses auxquelles il croyait être appelé.

Harruel avait au moins eu le courage de rompre avec cette existence vaine et illusoire. Il s'était arraché aux griffes de Koshmar et avait donné naissance à quelque chose de nouveau et de vital.

— Harruel est l'homme qu'il nous faut, dit Salaman. Qu'il continue de régner ! Qu'il donne

aux choses les noms dont il a envie ! Il en a gagné le droit !

Il prit Weiawala par la main et ils reprirent leur ascension.

Mais Salaman savait qu'Harruel ne serait pas éternellement roi.

Tôt ou tard, les dieux le rappelleraient à eux et ce jour n'était peut-être pas très éloigné. Il finirait bien par payer au prix fort sa grossièreté, sa brutalité et son manque d'intelligence. Et ce serait alors au tour de Salaman de devenir roi, s'il avait son mot à dire. A Salaman et aux descendants de Salaman de régner jusqu'à la fin des temps !

Ils atteignirent la limite de la cuvette et se hissèrent sur le bord arrondi. La palissade n'était pas encore arrivée jusqu'à cette partie du cratère. Salaman se retourna, mais, à cette distance, il distinguait assez mal au cœur de la cuvette les huttes noyées dans la végétation exubérante.

Salaman avait la conviction que leur petite capitale n'était pas destinée à demeurer très longtemps ce petit groupe de constructions précaires. Un jour, une ville s'élèverait ici, peut-être une cité aussi imposante que Vengiboneeza. Mais ce ne serait pas une cité de

récupération comme l'était Vengiboneeza, cette ville bâtie par une race éteinte depuis des éternités et colonisée à l'état de ruines par un groupe de squatters opportunistes. Non, cette cité nouvelle serait le produit d'un dur labeur, acquis à la sueur du front de son peuple qui se rendrait maître de toute la contrée environnante, puis de provinces entières et, un jour peut-être, s'il plaisait aux dieux, de l'ensemble de la planète ! La Cité de Yissou deviendrait la capitale d'un empire et les descendants de Salaman seraient les maîtres de cet empire !

Dès qu'il fut sorti du cratère, Salaman fonça vers l'éminence où il se sentait chez lui.

— Attends-moi, Salaman ! cria Weiawala. Je ne peux pas marcher si vite.

Il vit en regardant par-dessus son épaule qu'elle était loin derrière et il s'arrêta pour lui permettre de le rattraper. Il lui arrivait d'oublier qu'il était doté d'une exceptionnelle vigueur et lorsqu'il avait décidé de faire quelque chose, il ne perdait pas de temps en chemin.

— Tu es toujours tellement pressé, dit Weiawala d'une voix haletante.

— Oui, dit-il, tu as raison.

Il passa le bras autour de sa taille et la tira

vers le sommet de l'éminence.

Salaman atteignait son épanouissement. A dix-sept ans, bientôt dix-huit, c'était un jeune et robuste guerrier dans la fleur de l'âge.

Tout au long de son enfance dans le cocon, Salaman s'était contenté de partager les jeux des gamins de son âge en se demandant distraitement si l'accouplement procurait vraiment un plaisir aussi exquis que les adultes le laissaient entendre. Il avait l'esprit vif et une vision claire et pénétrante des choses, mais rien ne l'incitait à faire la preuve de son intelligence. Toute son enfance s'était donc écoulée d'une manière banale, sans but ni espoir particulier. Il croyait que sa vie se poursuivrait ainsi jusqu'à la fin de ses jours, réduite à une paisible et monotone succession de journées identiques.

Puis étaient venus le Temps du Départ et la longue marche à travers le continent. Pendant cette année-là, Salaman était passé de l'enfance à l'âge adulte et avait atteint son plein développement physique. Court de stature, mais large de carrure et très musclé des bras, il avait énormément d'énergie et de résistance. Parmi tous les guerriers, seuls Konya et bien entendu Harruel étaient plus forts que lui. Projeté comme les autres dans le monde de l'extérieur,

Salaman avait connu parallèlement le plein épanouissement de son esprit. Il avait attendu avec une impatience de plus en plus vive le jour où il deviendrait un homme influent au sein de la tribu. Mais il demeurait si discret que nul n'avait rien remarqué.

Certains étaient discrets parce qu'ils n'avaient rien à dire. C'était le cas de Konya et de Lakkamai. Mais la réserve de Salaman s'expliquait différemment. Il avait toujours pensé qu'il pouvait être dangereux, compte tenu des changements incessants et de la violence latente, de révéler prématurément ses capacités.

L'exemple de Sachkor demeurait présent à son esprit. Sachkor aussi était intelligent ; et maintenant il était mort. L'intelligence ne suffisait pas, il fallait y joindre la sagesse. Or, en partant seul à la recherche des Hommes aux Casques, en les ramenant à Vengiboneeza et en se posant en intermédiaire entre les deux tribus, Sachkor n'avait guère fait montre de sagesse.

Sachkor était allé trop loin et trop vite. Il avait dévoilé son ambition et son intelligence qui faisaient de lui une menace directe pour Harruel. Hresh aussi était intelligent, sans doute plus que n'importe qui d'autre, mais ce n'était pas un guerrier et il restait sur son quant-à-soi,

se consacrant à des choses qui n'avaient d'intérêt que pour lui. Nul n'avait à redouter que Hresh veuille accéder un jour au pouvoir suprême. Mais Sachkor était un guerrier et, ayant ramené les Hommes aux Casques à Vengiboneeza, il s'était directement opposé à Harruel. En outre, il n'avait pas eu la présence d'esprit de se contenir à propos du viol de Kreun et il avait défié Harruel. Il fallait vraiment ne pas avoir envie de voir sa fourrure blanchir pour foncer aussi aveuglément sur Harruel.

Salaman avait donc préféré laisser l'intelligence à Hresh et l'héroïsme à Sachkor. Il avait su se rendre tranquillement utile à Harruel et quand la rupture avec Koshmar avait été consommée, il s'était rapidement rangé dans le camp du guerrier. Et maintenant Harruel se reposait énormément sur lui. Dans un sens, Salaman était un peu l'ancien de la nouvelle tribu conduite par Harruel, mais il prenait grand soin de ne jamais apparaître à Harruel comme un rival et se conduisait plutôt comme un fidèle lieutenant. Salaman ne connaissait pas grand-chose à l'histoire – c'était le domaine réservé de Hresh – mais il soupçonnait que lorsque le pouvoir changeait de main, il était

recueilli le plus souvent par celles des fidèles lieutenants.

Salaman gardait jalousement ses idées pour lui. Même à Weiawala, il n'avait rien confié des espérances qu'il nourrissait, mais le couplage lui avait peut-être révélé une partie de la vérité. Une partie seulement, car, même dans ces circonstances, Salaman s'efforçait de lui cacher ses projets. La prudence était son credo.

Ils étaient installés au sommet de l'éminence. Pelotonnée contre Salaman, Weiawala regardait au loin, dans la direction de la mer. Elle semblait toute disposée à s'accoupler.

Le soleil était haut et aveuglant, l'air limpide et le ciel d'un bleu très vif. Un vent chaud et sec soufflait du sud. Il prenait peut-être encore de la force dans la journée et dessécherait la terre, mais, pour l'instant, il était merveilleusement doux et agréable.

Le monde entier s'étendait devant Salaman.

Il avait le sentiment de tout englober du regard, cités en ruine de la Grande Planète, cratères des étoiles de mort criblant le sol, plaines dénudées où s'étaient répandus les champs de glace, sinistres ruches abritant les hjjk. Mais sur cette vision se superposait celle du nouveau monde, la planète du Printemps

Nouveau, sa planète et celle de son peuple. Il l'imaginait dans toute sa complexité, luxuriante, exubérante, débordante de vie. Une guérison miraculeuse des blessures infligées par les étoiles de mort était en cours. Et il serait au cœur de cette guérison, lui et ses fils et les fils de ses fils, les maîtres du futur empire de Yissou.

— Tu sais que Nettin va avoir un autre enfant ? dit brusquement Weiawala, interrompant sa rêverie comme le cri strident d'un oiseau perce le sommeil profond du petit matin.

Salaman sentit une flambée de colère monter en lui et il regretta fugitivement d'avoir amené Weiawala avec lui. Mais il se calma très vite et il hocha la tête en lui adressant un petit sourire. Weiawala était sa compagne, sa bien-aimée, et il devait l'accepter telle qu'elle était. Même quand elle l'interrompait et le distrayait de ses pensées.

— Je ne savais pas. C'est une bonne nouvelle.

— Oui. La tribu s'accroît très vite, Salaman.

C'était vrai. Weiawala avait donné le jour à un garçon qu'ils avaient nommé Chham tandis que Galihine et Thaloin mettaient deux petites

filles au monde. Et maintenant c'était au tour de Nettin d'attendre un second enfant.

Seule Minbain, au grand mécontentement d'Harruel, n'avait pas conçu depuis leur arrivée dans la Cité de Yissou. Peut-être était-elle trop âgée. Parfois, à la nuit tombée, ils entendaient la voix tonitruante d'Harruel, quand il avait bu trop de vin de velours, exiger qu'elle lui donne un autre fils. Mais Salaman avait plus d'une fois fait remarquer à Weiawala qu'on ne fait pas d'enfants en criant après sa compagne.

Salaman trouvait par ailleurs qu'Harruel manquait cruellement de perspicacité en exigeant un second fils. Au stade où elle était de sa croissance, leur petite communauté avait avant tout besoin de filles. Un homme pouvait à lui seul engendrer une tribu entière en une semaine, car il lui suffisait de quelques instants pour déposer sa semence dans le ventre d'une femme alors que chaque femme pouvait au mieux donner naissance à un enfant par an. L'accroissement de la tribu était donc limité par le nombre des femmes. Ce sont des filles qu'il nous faut mettre au monde, se dit Salaman, afin que la génération suivante ait autant de ventres que possible pour se multiplier.

Mais c'était peut-être un raisonnement trop

compliqué pour Harruel. A moins qu'il n'eût simplement désiré d'autres fils pour l'aider à conserver son trône. Oui, c'était probablement la raison. Samnibolon, son petit garçon, promettait déjà d'être particulièrement robuste ; sans aucun doute un futur guerrier. Harruel, qui commençait peut-être à se préoccuper de son âge, devait être impatient d'avoir deux ou trois autres fils pour veiller sur ses vieux jours.

Weiawala glissa un bras dans le sien et Salaman sentit la chaleur de sa cuisse contre la sienne. Puis l'organe sensoriel de sa compagne effleura délicatement le sien.

Ce n'est pas d'un accouplement qu'elle a envie, songea-t-il. C'est d'un couplage.

Cela n'enthousiasmait pas Salaman, mais il n'allait pas refuser.

Le couplage avait été jusqu'alors le point faible de leur relation. Weiawala était une bonne compagne, mais la simplicité de son âme en faisait une piètre partenaire de couplage. Il lui manquait la complexité et la profondeur. S'ils étaient restés à Vengiboneeza, Salaman l'aurait sans doute choisie pareillement comme compagne et, pour le couplage, il se serait adressé à quelqu'un comme Taniane qui, elle, n'était dépourvue ni de passion ni de

profondeur. Mais il n'y avait pas de Taniane dans la Cité de Yissou et Harruel dissuadait ses sujets de trouver des partenaires de couplage différents car leur petite communauté était si réduite que de telles unions risquaient de créer des ressentissements et des conflits. A deux ou trois reprises, Salaman s'était uni à Galihine qui lui apportait un peu de cette fougue qui manquait tant à Weiawala, mais c'était très rare. Weiawala restait sa partenaire régulière de couplage, même s'il acceptait cette situation sans enthousiasme.

Salaman enroula délicatement son organe sensoriel autour de celui de sa compagne pour lui faire comprendre qu'il répondait à son invite.

Mais, au moment où le contact s'établissait, Salaman perçut quelque chose d'étrange, de troublant, quelque chose de totalement inconnu qui parvenait de très loin à ses sens avivés.

— As-tu senti ? demanda-t-il à Weiawala en s'écartant d'elle.

— Senti quoi ?

— Un bruit semblable au tonnerre. Quand nos organes sensoriels se sont touchés.

— Je n'ai rien senti d'autre que ta présence de plus en plus forte, Salaman.

— Un grondement dans le ciel. Ou sur la terre… Je ne saurais le dire. Et le sentiment d'une menace. D'un danger.

— Je n'ai rien senti, Salaman.

Salaman approcha de nouveau son organe sensoriel de celui de sa compagne.

— Alors ? Est-ce que tu…

— Chut !

— Excuse-moi !

— Laisse-moi écouter, s'il te plaît !

Elle fit un petit signe de tête très sec, l'air vexé. Dans un silence qui suivit, Salaman se fît tout ouïe, utilisant l'énergie de l'organe sensoriel de Weiawala pour accroître la portée et la sensibilité du sien.

Était-ce le bruit du tonnerre au sud, dans les collines ? Non, la journée était trop belle.

Des roulements de tambour ?

Des claquements de sabots sur le sol ? Un gigantesque troupeau en marche ?

Tout était trop lointain, trop indistinct. Il n'y avait qu'une vibration ténue, le sentiment de quelque chose d'anormal. Sa seconde vue lui permettrait peut-être d'en avoir une perception plus précise. Mais Weiawala perdait patience. S'abandonnant à son désir, elle faisait courir son organe sensoriel le long du sien, voilant ses

perceptions. Salaman se dit que ce n'était peut-être que le fruit de son imagination. Ou peut-être avait-il simplement entendu une colonie de fourmis se déplaçant à proximité, dans une de leurs galeries. Il décida de ne plus y penser.

Avec le corps chaud et frémissant de Weiawala plaqué contre le sien, il était impossible de se préoccuper d'un bruit distant de tonnerre dans un ciel serein ou d'un bruit imaginaire de sabots. Le désir du couplage, même avec la tiède Weiawala, était irrésistible. Salaman se retourna vers elle et ils se laissèrent tous deux tomber au sol. Il la serra dans ses bras, leurs organes sensoriels se joignirent et la communion de leurs esprits s'établit.

Torlyri trouva Hresh dans la salle du temple qui lui était réservée. Il était penché sur plusieurs volumes ouverts des chroniques. La femme-offrande fît du bruit pour annoncer son arrivée, car il eût été inconvenant de surprendre le chroniqueur quand il étudiait les livres sacrés. Hresh leva vers elle un regard étrange, où elle crut lire de la confusion, et il écarta avec précipitation le volume qu'il était en train de consulter. Comme si Torlyri avait jamais eu l'intention de surprendre les secrets du chroniqueur !

— Qu'y a-t-il ? demanda Hresh d'un ton peu engageant.

— Si je te dérange, je peux revenir dit Torlyri.

— J'étais en train de noter quelques détails historiques sans importance, dit Hresh d'un ton dégagé, faussement désinvolte, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi, Torlyri ?

— Oui, dit-elle en faisant quelques pas vers lui. Je voudrais que tu m'enseignes la langue que parlent les Beng. J'aimerais pouvoir communiquer avec eux.

— Oui, bien sûr, dit Hresh, manifestement pris au dépourvu.

— Veux-tu faire cela pour moi ?

— Naturellement, Torlyri. Oui, je le ferai. Mais laisse-moi encore quelques semaines…

— Tout de suite, dit-elle.

Hresh poussa un soupir, comme si elle venait de le frapper à la poitrine, et il lui lança un regard tellement désemparé qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

Il n'était pas dans les habitudes de Torlyri de donner des ordres et le ton sec qu'elle avait employé était totalement inattendu. Elle le regardait droit dans les yeux, d'un air grave, sans rien vouloir céder de l'avantage qu'elle

venait de prendre. Hresh avait l'air très mal à l'aise et il semblait réfléchir avec un soin tout particulier à la réponse qu'il allait lui donner. La femme-offrande continua de la considérer avec cette gravité dont elle n'était pas coutumière et elle se rapprocha encore de lui afin de mieux lui faire prendre conscience de sa taille et de sa force.

— D'accord, finit-il par dire, l'air découragé. Je crois que mes connaissances sont suffisantes maintenant. Je vais peut-être pouvoir te transmettre utilement ce que je sais. Oui, j'en suis sûr, je vais réussir.

— Tout de suite ?

— Tu veux dire là… Maintenant ?

— Oui, répondit Torlyri. A moins que tu ne sois pris par des tâches très urgentes.

— Non, dit-il après un nouveau silence. Nous pouvons commencer tout de suite, Torlyri.

— Je t'en suis très reconnaissante. Est-ce que ce sera long ?

— Non, dit Hresh, ce ne sera pas long.

— Parfait. Pouvons-nous commencer ici ?

— Non, dit Hresh. Allons dans ta salle de couplage.

— Comment ?

— C'est par le couplage que je vais te

transmettre ce que je sais. Ce sera le moyen le plus rapide. Et le meilleur.

C'était au tour de Torlyri de tomber des nues. Mais, en sa qualité de femme-offrande, elle avait déjà initié Hresh au couplage, comme tous les autres membres de la tribu, et la perspective d'un couplage n'avait rien de particulièrement difficile pour elle. Elle emmena donc Hresh dans sa salle de couplage et, pour la deuxième fois, ils s'étreignirent, leurs organes sensoriels s'enroulèrent l'un autour de l'autre et leurs âmes fusionnèrent. Lorsqu'elle avait initié Hresh au couplage, Torlyri avait perçu une grande étrangeté en lui, un esprit compliqué et une solitude dont il n'avait peut-être pas pleinement conscience. Elle retrouva tout cela, mais encore plus intensément, comme si Hresh souffrait beaucoup. Elle eut aussitôt envie de lui prodiguer de la tendresse et de l'affection afin de soulager sa peine. Mais Hresh n'était pas décidé à la laisser faire ; ils poursuivaient ce jour-là un autre but. Il referma brusquement une barrière pour masquer ses sentiments. Jamais Torlyri n'avait connu cela, jamais elle n'aurait imaginé qu'il fût possible de se couper aussi totalement de son partenaire de couplage. Mais, de la part de Hresh, plus rien

ne l'étonnait. A l'abri de cette muraille impénétrable, Hresh projeta son esprit vers le sien et, utilisant la communion du couplage comme une passerelle entre leurs deux esprits, il entreprit méthodiquement de lui enseigner la langue des Beng.

Quand le charme fut rompu et la communion achevée, Hresh lui parla en Beng. Torlyri comprit ce qu'il disait et elle lui répondit dans la même langue.

— Et voilà ! dit-il. Tu peux maintenant parler avec eux, toi aussi !

Quel roublard ! songea Torlyri. Il devait déjà connaître parfaitement le Beng depuis un certain temps ! Koshmar avait raison : Hresh leur avait caché l'étendue de ses connaissances et il feignait d'avoir besoin d'étudier plus profondément la langue afin de rester seul en possession de ce secret. Torlyri avait déjà remarqué cette attitude chez lui. Peut-être était-il dans la nature des chroniqueurs de faire des mystères afin de tenir la tribu dans leur dépendance.

Mais Hresh n'avait pas refusé de lui enseigner le Beng et Torlyri avait atteint son but. Elle était maintenant en position de faire ce qu'elle redoutait infiniment, d'aller voir le Beng

à la cicatrice sur l'épaule pour lui avouer qu'elle avait besoin de lui et même – mais était-ce vraiment possible ? – qu'elle éprouvait pour lui un sentiment ressemblant fort à de l'amour…

Après le couplage Hresh regagna sa chambre où il se reposa pendant un long moment, laissant son esprit récupérer après la débauche d'énergie à laquelle il avait été soumis. Puis il se releva et sortit. L'esplanade était vide et, au couchant, un soleil bouffi et paresseux, encore haut dans le ciel, descendait lentement vers la mer.

Sans but précis, Hresh commença de s'éloigner du campement et il prit la direction du nord.

Il y avait bien longtemps qu'il se passait de la permission de

Koshmar pour partir écumer la ville et qu'il ne prenait plus la peine de se faire accompagner d'un guerrier. Il partait seul à l'aventure, au gré de ses envies. Mais il lui arrivait rarement de quitter le campement si tard. Jamais il n'avait encore passé une nuit seul dans Vengiboneeza. Ce jour-là Hresh marcha interminablement par les rues, il vit les ombres s'allonger autour de lui et il se rendit compte que la nuit allait bientôt tomber. Mais

cela ne lui sembla pas très important et il continua de marcher sans chercher à faire demi-tour.

Après des années d'exploration des ruines, Hresh ne pouvait toujours pas affirmer qu'il connaissait toute la ville. Le quartier dans lequel il se trouvait – Friit Praheurt, sans doute, à moins que ce fût Friit Thaggoran – lui était presque entièrement inconnu. Les bâtiments étaient en piteux état, ébranlés par des séismes, les façades croulantes et les fondations disloquées. Hresh cherchait son chemin entre les montagnes de décombres crayeux, des dalles retournées et des statues tronquées. De loin en loin il voyait des signes de la présence des Beng : de petits rubans de couleur indiquant la voie à suivre, quelques tas d'excréments de vermilions et la marque de peinture jaune en forme d'étoile qu'ils appliquaient sur les murs des bâtiments auxquels ils accordaient un caractère sacré. Mais il ne rencontra pas un seul Beng.

Le crépuscule trouva Hresh assis sur un monceau pyramidal de colonnes d'albatre brisées, peut-être celles qui avaient jadis soutenu le portique du temple en ruine, aux ailes majestueuses, qui se trouvait devant lui.

De petits animaux au long corps étroit trottinaient en tous sens autour de lui, de toute la vitesse de leurs petites pattes. Ils semblaient inoffensifs et très peu farouches. L'un d'eux monta sur son genou et y demeura un long moment, la tête penchée sur le côté, tournant ses petits yeux vifs dans toutes les directions. Mais quand Hresh essaya de le caresser, il s'enfuit prestement.

L'obscurité s'épaississait, mais Hresh ne paraissait toujours pas disposé à partir. Il se demandait s'il n'allait pas passer la nuit à l'endroit où il se trouvait.

Koshmar sera furieuse, se dit-il.

Torlyri sera très inquiète. Taniane aussi, peut-être.

Il eut un petit haussement d'épaules. Les colères de Koshmar ne lui faisaient plus ni chaud ni froid depuis bien longtemps et l'inquiétude de Torlyri se dissiperait dès qu'elle le verrait revenir. Pour ce qui était de Taniane… Bof ! elle ne remarquerait sans doute pas son absence ! il décida de les chasser de son esprit. De ne plus penser à personne ni à rien, pas plus au Peuple qu'aux Beng, à la Grande Planète qu'aux humains ou aux étoiles de mort. Il demeura immobile, regardant paisiblement

les étoiles apparaître dans le ciel. Le calme se fit lentement en lui et il glissa dans un état voisin de la transe.

Au moment où les ténèbres de la nuit s'installaient pour de bon, Hresh crut voir du coin de l'œil quelque chose remuer. Tous ses sens en alerte, le cœur battant, l'haleine courte, il se leva et regarda tout autour de lui. Oui, il y avait bien quelque chose qui bougeait, là-bas, près du temple en ruine. Il crut tout d'abord qu'il s'agissait de quelque petit animal aux formes arrondies fouillant les décombres en quête d'une proie, mais, à la lueur des étoiles, il distingua un reflet métallique et des pattes articulées. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Une sorte de mécanique ? Mais ils étaient tous morts ! Et ce qu'il avait devant les yeux ne ressemblait ni aux mécaniques qu'il avait vu dans ses visions de la Grande Planète ni à ceux dont il avait vus les énormes et imposantes carcasses rouillées pendant la longue marche de la tribu. Celui qui parcourait les décombres avait quelque chose de cocasse ; deux fois plus petit que Hresh et très actif, il était doté d'un corps tout rond soutenu par des tiges métalliques qui donnaient à ses déplacements une raideur comique.

Hresh en vit un autre, puis encore un autre. En quelques instants, ils furent une demi-douzaine à errer dans la rue jonchée de décombres. Hresh s'approcha doucement. Ils ne lui prêtèrent aucune attention. Un petit globe émettant un faisceau lumineux était fixé sur la surface supérieure de leur corps sphérique et ils dirigeaient ce pinceau lumineux dans toutes les directions, comme s'ils cherchaient quelque chose. Ils s'arrêtaient de temps en temps pour plonger dans les décombres de longs bras métalliques pendant de leur corps comme des lanières de fouet. Ils projetaient parfois leurs bras derrière de grosses dalles, comme s'il y avait quelque chose à ajuster ? Ou à réparer.

Hresh retenait son souffle. Il avait depuis longtemps relevé des indices prouvant que des réparations étaient effectuées dans Vengiboneeza et que, dans la cité en ruine, des forces cachées étaient à l'œuvre, des esprits peut-être, des puissances occultes de la Grande Planète s'efforçant contre toute raison de remettre la ville en état. Elle avait dans son ensemble énormément souffert, mais pas autant qu'on aurait pu le penser après tous ces millénaires, et certains quartiers semblaient à peine endommagés. Hresh avait toujours été

prêt à croire que des êtres insaisissables parcouraient nuitamment la ville pour essayer de la remettre en bon état, mais il n'avait jamais eu la moindre preuve de leur existence. Nul n'en avait jamais vu et rares étaient les membres de la tribu qui s'interrogeaient sur leur existence, car il pouvait fort bien s'agir d'esprits et cette simple idée terrifiait tout le monde.

Et Hresh les voyait enfin, ces ouvriers de la nuit ! De petites machines sphériques qui fouillaient dans les décombres !

Ils ne lui accordaient pas plus d'attention que les animaux trottinant sur leurs petites pattes qu'il avait vus quelques minutes plus tôt. Il s'arrêta tout près d'eux et les regarda travailler. Car cela ne faisait maintenant aucun doute pour Hresh, ils étaient en train de remettre les choses en ordre. Ils aspiraient les flots de poussière, ils entassaient soigneusement les poutres et les dalles, ils étayaient les châssis des portes et des fenêtres. Puis Hresh vit l'un d'entre eux actionner un levier placé près d'une dalle de pierre rouge posée de biais sur le sol. La dalle glissa sans à-coups, comme sur des coulisses bien huilées, laissant le passage à une lumière vive. Hresh regarda par-dessus le petit

mécanique et découvrit une salle souterraine brillamment éclairée dans laquelle se trouvaient des rangées de machines luisantes semblant en parfait état de marche. Quel spectacle excitant, follement alléchant ! Un nouveau trésor de la Grande Planète, dont il ignorait l'existence ! Il se pencha en avant, les yeux écarquillés…

Une main se posa sur son épaule et il eut un sursaut de peur et de surprise. Il se sentit saisi par-derrière.

— Qui est-tu ? aboya une voix en Beng. Que fais-tu ici ?

En se tortillant, Hresh parvint à découvrir un guerrier de forte carrure de la tribu des Hommes aux Casques. Le visage maigre, le regard mauvais, il était presque aussi impressionnant qu'Harruel. Il portait un monstrueux casque conique en bronze surmonté d'une extravagante ramure de métal s'élevant à une hauteur terrifiante. Ses yeux rouges flamboyants et ses lèvres pincées trahissaient une fureur rentrée. Derrière lui se dessinait la masse gigantesque d'un vermilion.

— Je suis Hresh, du Peuple de Koshmar, dit-il en s'efforçant de parler aussi fort qu'il le pouvait.

Mais sa voix lui parut étrangement faible.

— Tu n'as rien à faire ici, répliqua le Beng d'un ton glacial.

— C'est le sanctuaire du dieu Dawinno et je suis venu y faire un pèlerinage. Je te demande de bien vouloir te retirer et me laisser poursuivre mes prières.

— Il n'y a pas de dieu Dawinno. Ceux de ta tribu n'ont pas le droit d'entrer ici.

— Par ordre de qui ?

— Par ordre de Hamok Trei, roi des Beng ! Je t'ai suivi ce soir à travers la moitié de la cité, mais tu n'iras pas plus loin sur notre territoire. Tu vas payer cette intrusion de ta vie !

De ma vie ! songea Hresh.

Le Beng tenait une lance et il avait un poignard dans une gaine accrochée à sa ceinture. En proie à un profond désarroi, Hresh regardait le Beng qui était deux fois plus gros que lui. Il n'était pas question de se battre avec cette montagne, même s'il avait eu une arme. De toute façon, il n'en avait pas. Essayer de se dégager et de prendre la fuite lui paraissait tout aussi stupide. Peut-être pouvait-il éblouir le guerrier en dirigeant sur lui sa seconde vue, mais cela demeurait très hasardeux. Mais mourir là, loin des siens, des mains d'un étranger, tout cela parce qu'il s'était aventuré

dans un endroit où Hamok Trei ne désirait pas qu'il aille…

Hresh leva son organe sensoriel, prêt à l'utiliser, et il affronta calmement le regard dur des yeux rouges de l'Homme au Casque. Le Beng leva lentement sa lance.

S'il me touche, songea Hresh, je projette contre lui toute la puissance de ma seconde vue. Et tant pis si cela doit le tuer.

Mais il n'eut pas besoin de cela. D'un mouvement sec du poignet le Beng pointa sa lance sur Hresh, puis il la releva et en fit passer la pointe par-dessus son épaule, indiquant la direction approximative du camp des Hommes aux Casques. Il avait seulement l'intention d'emmener son prisonnier devant Hamok Trei.

— Tu vas monter avec moi, dit-il en lui montrant le vermilion.

Le Beng le souleva comme une plume, d'une seule main, et le posa entre les deux énormes bosses du monstre. Puis l'Homme au Casque se hissa d'un bond à côté de lui et il effleura de son organe sensoriel l'arrière de la tête du vermilion. L'énorme animal d'un rouge flamboyant se mit aussitôt en marche vers le camp des Beng, d'un pas lent et chaloupé à faire tourner la tête et soulever l'estomac.

Mais c'est Noum om Beng et non Hamok Trei qui vint administrer la justice. Le guerrier envoya chercher le vieux sage émacié qui arriva d'un pas chancelant, la mine très perplexe. Mais son visage s'éclaira et il se mit à rire quand on lui eut expliqué la situation.

— Il ne faut pas aller dans les endroits interdits, dit Noum om Beng en lui donnant une petite claque sur la joue. Tu n'avais donc pas vu les signes ?

Hresh ne répondit pas. Jamais il n'accepterait que les marques des Beng règlent ses déplacements dans la cité.

Noum om Beng lui donna une autre gifle, mais encore plus légère que la première. Puis il se détourna.

— Ramène-le chez les siens, ordonna-t-il au guerrier.

La lune projettait son éclat froid sur la cité quand Hresh arriva au camp du Peuple. Tout le monde dormait, sauf Moarn qui était en faction. Il suivit distraitement Hresh des yeux tandis que le guerrier Beng s'éloignait sur son vermilion.

Le sommeil fut long à venir pour Hresh et, quand il s'endormit enfin, ce fut pour rêver d'une armée de petits êtres mécaniques

parcourant en silence des rues interminables et de mystérieux objets luisants cachés dans les profondeurs du sol.

Le lendemain matin, Hresh s'attendait à subir le courroux de Koshmar, mais il se rendit compte avec un vif soulagement teinté de dépit que personne ne semblait avoir remarqué son absence.

Torlyri avait répété plus de cent fois les paroles qu'elle devait prononcer, mais à mesure qu'elle s'approchait du camp des Beng, les mots semblaient s'envoler et elle était incapable de les retenir, en proie à la plus totale confusion, complètement perdue, incapable même de parler sa propre langue.

Elle avait laissé trois jours s'écouler depuis le couplage avec Hresh, ne pouvant trouver le courage d'entreprendre plus tôt cette démarche. L'atmosphère était moite et un vent chaud soufflait sans relâche depuis le début de la matinée, soulevant dans les rues de la cité des nuages de poussière grise et les faisant tourbillonner tout autour d'elle. Elle avait songé à maintes reprises à faire demi-tour, tellement cette visite lui semblait être pure folie. Jamais elle ne parviendrait à se faire comprendre. Et même si elle réussissait, même si elle arrivait à

trouver celui qu'elle allait voir, que se passerait-il ? Elle était sûre que tout cela ne pouvait que lui apporter de nouvelles souffrances et elle avait déjà bien assez souffert.

Le corps raide, le visage fermé, Torlyri s'obligeait à continuer, à suivre la longue et étroite avenue bordée de bâtiments blancs en ruine qui conduisait au quartier de Dawinno Galihine. A l'entrée du camp des Beng, une sentinelle casquée apparut et lui lança un regard interrogateur.

— Vous êtes attendue ? demanda l'Homme au Casque. Que venez-vous faire ici ? Qui venez-vous voir ?

Il s'était exprimé avec les intonations sèches et les jappements propres à la langue Beng qui, pour le Peuple, avait toujours été du charabia. Mais Torlyri n'eut aucune difficulté à comprendre. Cela avait marché ! Hresh avait tenu parole : elle comprenait leur langue !

Mais était-elle aussi capable de la parler ?

Les mots ne lui venaient pas. Ils étaient retenus au plus profond de son esprit et refusaient de monter jusqu'à ses lèvres. Elle voulait dire : *Je suis venue voir l'homme à la cicatrice sur l'épaule.* Mais elle était intimidée par cet homme qui s'était adressé à elle d'un ton

dur, presque hostile, même si ses questions n'avaient été que de pure routine de la part d'un factionnaire. Elle sentit la peur l'envahir. La résolution qui l'avait poussée jusque-là n'avait jamais été très forte, mais Torlyri eut le sentiment qu'elle était en train de disparaître. Elle n'était venue voir personne ; ce n'était qu'un malentendu ; elle n'avait rien à faire là. Elle se retourna sans répondre et s'apprêta à faire demi-tour.

— Attendez ! ordonna le Beng. Où allez-vous ?

Elle s'arrêta, luttant contre elle-même, toujours incapable de dire un mot.

— S'il vous plaît… S'il vous plaît… réussit-elle enfin à articuler.

Et elle se rendit compte qu'elle avait parlé Beng. Comme c'était étrange de s'exprimer dans une langue différente ! Continue, se dit-elle. Achève ce que tu voulais dire. *Je suis venue voir l'homme à la cicatrice sur l'épaule.* Non, elle ne pouvait pas le dire, pas plus à cet étranger à la mine sévère qu'à qui que ce fût. Elle avait déjà énormément de peine à le murmurer dans le secret de son cœur.

— Vous êtes la femme-offrande ?

— Vous me connaissez ? demanda Torlyri en

ouvrant de grands yeux ?

— Tout le monde vous connaît. Attendez ici, femme-offrande, ajouta-t-il. Voilà, ne bougez pas. Restez où vous êtes. Vous comprenez ?

Torlyri hocha la tête.

Je parle leur langue, songea-t-elle avec émerveillement. Je comprends ce qu'il me dit. Et quand j'ouvre la bouche, ce sont les mots de leur langue qui sortent.

La sentinelle pivota brusquement sur elle-même et disparut à l'intérieur du camp des Beng.

Torlyri se sentait toute tremblante. Il veut que j'attende, se dit-elle. Mais attendre quoi ? Attendre qui ? Que dois-je faire ?

Attends ! lui souffla une voix montant du plus profond de son être.

Très bien. Je vais attendre.

Plusieurs minutes s'écoulèrent et la sentinelle ne revenait toujours pas. Le vent chaud chargé de poussière s'engouffrait entre les deux rangées de bâtiments délabrés et soufflait avec une telle force qu'elle fut obligée de se protéger le visage. Elle eut une fois de plus envie de rebrousser chemin, discrètement, avant que la sentinelle revienne. Mais elle hésitait, partagée entre l'envie de partir et celle de rester. Son

indécision finit par l'amuser. A ton âge ! se dit-elle. Pourquoi ces craintes, cette timidité ? On dirait une jeune fille ! Une très jeune fille !

— Femme-offrande ! Le voilà, femme-offrande !

La sentinelle revenait. Et *il* était avec elle. Elle n'avait même pas eu besoin de le demander ; la sentinelle savait qui elle était venue voir. C'était affreusement embarrassant ! Et, en même temps, tellement plus simple…

La sentinelle s'écarta et l'autre s'avança. Torlyri vit la cicatrice sur son épaule, ses grands yeux rouges au regard interrogateur, son casque doré au sommet arrondi. Elle se mit à trembler mais, prise d'une brusque colère contre elle-même, elle somma son corps de cesser. Nul ne l'avait obligée à affronter cette situation. C'était son propre choix. C'est elle qui avait provoqué tout cela.

Torlyri avait l'impression qu'elle allait fondre en larmes d'une seconde à l'autre. Elle ne parvenait pas à maîtriser ses sentiments. Elle avait trop peur : son âme était en danger ici. Tant qu'ils avaient été incapables de communiquer dans la même langue, leur petit flirt ne tirait aucunement à conséquence. Ce n'était qu'un jeu innocent, un agréable passe-

temps. Elle pouvait toujours se dire qu'il ne se passait rien entre eux, qu'il n'y avait pas eu de promesse, qu'il n'y avait pas eu d'engagement. Et c'était la vérité.

Mais maintenant qu'elle comprenait le Beng…

Maintenant qu'elle pouvait exprimer ce qu'il y avait dans son cœur…

Le vent se faisait de plus en plus chaud et de plus en plus fort. Les épais nuages de poussière qu'il transportait obscurcissaient le ciel au-dessus de Dawinno Galihine. Torlyri avait l'impression que s'il gagnait encore un peu en violence, il pourrait jeter bas les fragiles bâtiments qui avaient résisté à sept cent mille ans de séismes et de tempêtes.

L'homme à la cicatrice la regardait bizarrement, cachant mal son étonnement de la voir ici, bien qu'elle se fût souvent rendue dans le camp des Beng. Ils demeurèrent tous deux silencieux pendant un très long moment.

— Femme-offrande… ? dit-il enfin.

— Je m'appelle Torlyri.

— Torlyri. C'est un très joli nom. Tu comprends ce que je dis ?

— Si tu parles lentement, oui. Et toi ? Est-ce que tu me comprends ?

— Tu parles très joliment notre langue. Très joliment. Ta voix est si douce.

Il leva les mains en souriant et les posa sur son casque. Il les laissa dans cette position pendant quelques instants, comme incertain de ce qu'il allait faire. Puis, d'un geste résolu, il défit la jugulaire de son casque et enleva sa coiffure. Jamais Torlyri ne l'avait vu sans son casque ; elle n'avait même jamais vu aucun des Beng nu-tête. La transformation était tout à fait déroutante. Il semblait avoir sensiblement rapetissé et sa tête paraissait minuscule. A part la couleur bizarre de sa fourrure et de ses yeux, il ressemblait maintenant à n'importe quel homme de la tribu du Torlyri.

La sentinelle qui était demeurée à l'écart toussa ostensiblement et s'éloigna. Torlyri comprit que l'acte d'enlever son casque devait représenter une invitation à des relations plus intimes, voire un engagement beaucoup plus profond. Son tremblement, qui s'était arrêté sans qu'elle s'en rende compte, reprit de plus belle.

— Je m'appelle Trei Husathirn, dit-il. Veux-tu venir chez moi ?

Elle s'apprêtait à dire qu'elle le ferait avec grand plaisir, mais elle s'arrêta au dernier

moment. Certes, elle connaissait le Beng, tout au moins les notions que Hresh avait été en mesure d'apprendre et de lui transmettre, mais comment pouvait-elle deviner la signification profonde des mots ? Que signifiait réellement la phrase : « Veux-tu venir chez moi ? » Était-ce une invitation à l'accouplement ? Au couplage ? Ou à quelque chose de plus durable encore ? Que Yissou me vienne en aide, songea Torlyri, s'il s'imagine que j'accepte de devenir sa compagne sans rien connaître d'autre de lui que son nom ! Ou bien avait-il simplement voulu dire qu'au lieu de rester dans la chaleur et la poussière de cette rue balayée par le vent, il serait préférable d'aller boire du vin et déguster quelques sucreries dans un endroit plus confortable.

Torlyri demeura immobile, scrutant le visage du Beng, priant les dieux de lui venir en aide.

Rompant le silence, il posa une nouvelle question à Torlyri d'un ton qui lui parut légèrement offensé ; mais la cadence de cette langue bizarre était si vive qu'elle ne pouvait en être sûre.

— Tu n'as pas envie de venir ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Alors, allons-y.

— Il faut que tu comprennes que… Je ne peux pas rester longtemps…

— Bien sûr. Juste un petit moment.

Il fit mine de partir, mais Torlyri ne bougeait toujours pas.

— Torlyri ? dit-il en tendant la main vers elle, mais sans la toucher.

Il avait l'air étrangement vulnérable sans son casque et elle se prit à souhaiter qu'il le remette. C'est le casque qui l'avait attirée tout d'abord, ce dôme doré et étincelant, tout simple, seulement recouvert de feuilles métalliques, tellement différent des coiffures cauchemardesques arborées par la plupart des membres de sa tribu. Oui, son casque, et ses yeux aussi… et puis son sourire et sa manière de se tenir. Mais de l'homme elle ne savait toujours rien.

— Torlyri ? répéta-t-il d'une voix presque plaintive.

— D'accord. Une petite visite.

— Tu acceptes ! Nakhaba !

Ses yeux rouges flamboyaient de plaisir comme deux soleils ardents.

— Oui, reprit-il, une petite visite ! Viens, viens ! J'ai quelque chose pour toi, Torlyri ! Un cadeau, quelque chose de précieux que j'ai

gardé pour toi ! Viens vite !

Il passa à grandes enjambées devant la sentinelle, sans même se retourner pour voir si Torlyri le suivait. La sentinelle adressa à la femme-offrande un geste dont elle ne comprit pas la signification, mais qui lui sembla amical. Peut-être un signe sacré, ou bien quelque allusion grivoise. Torlyri fit le signe de Yissou et elle s'élança en courant derrière Trei Husathirn.

Ce qu'il appelait son chez-moi était une pièce unique située au rez-de-chaussée d'un palais baroque des yeux de saphir, une construction de pierre blanche dont les blocs de pierre semblaient éclairés de l'intérieur par une mystérieuse lumière jaune et froide.

Dans la pièce austère, Torlyri ne vit qu'un tas de fourrures faisant office de lit, une sorte d'autel grossier dressé dans une niche, quelques lances et sarbacanes appuyées contre un mur et deux ou trois petits paniers d'osier contenant les affaires personnelles de Trei Husathirn. Mais il n'y avait aucun signe d'une présence féminine. Torlyri sentit monter en elle un profond soulagement qui la plongea dans la confusion.

Trei Husathirn s'agenouilla devant l'autel en murmurant quelques mots qu'elle ne put entendre et il posa respectueusement son

casque dans la niche. Puis il se releva et s'approcha d'elle. Debout l'un en face de l'autre, ils se regardèrent longuement en silence.

Elle songea à tout ce qu'elle avait prévu de lui dire quand ils seraient seuls. Mais maintenant qu'ils étaient enfin en mesure de communiquer, elle voyait l'absurdité du petit discours qu'elle avait préparé. Lui parler d'amour ? Comment ? Et de quel droit ? Ils n'étaient que des étrangers l'un pour l'autre. Les rares fois où ils s'étaient rencontrés, à l'occasion des visites que leurs deux tribus se rendaient, ils avaient pris plaisir à se regarder, à se sourire et à échanger des clins d'œil, à se montrer en riant des choses qui, les dieux seuls savaient pourquoi, leur paraissaient tout à coup amusantes. Mais il ne s'était jamais rien passé entre eux. Elle ne connaissait son nom que depuis quelques minutes et tout ce qu'il savait d'elle, c'est qu'elle était la femme-offrande de sa tribu, ce qui d'ailleurs n'avait peut-être aucune signification pour lui. Et maintenant ils étaient face à face, muets, sans avoir ni l'un ni l'autre la moindre idée de ce qu'il convenait de dire ou de faire.

Torlyri avança malgré elle la main vers son épaule droite, suivant légèrement du doigt la

longue et étroite cicatrice qui courait du gras de l'avant-bras à la base du cou. La fourrure n'avait pas repoussé et la peau était toute lisse, d'un rose argenté, très curieuse au toucher, comme un parchemin ancien. Quand elle se rendit compte de ce qu'elle faisait, elle retira vivement sa main, comme si elle s'était brûlée en l'approchant trop près d'une flamme.

— Des hjjk, dit-il. J'étais très jeune. Ils ont un bec très dur. Trois d'entre eux l'ont payé de leur vie.

— Je suis sincèrement désolée.

— Il y a très longtemps. Je n'y pense jamais.

Le tremblement de Torlyri reprit, mais elle parvint à le maîtriser. Les yeux du Beng étaient fixés sur les siens et elle soutint son regard. Ils étaient à peu près de la même taille, car Torlyri était grande. Il se dégageait de lui une impression de force physique. A l'évidence, c'était un guerrier ; certainement très courageux.

Trei Husathirn avança à son tour la main vers Torlyri. Il suivit du bout des doigts la spirale d'un blanc éclatant qui courait de l'épaule droite de Torlyri jusqu'à sa hanche en passant par le sein, puis il posa toute la main sur la ligne blanche qui lui faisait pendant de

l'autre côté du corps de la femme-offrande.

— Très joli, dit-il. Le blanc. Je n'ai jamais vu ça.

— Ce n'est pas… courant chez nous non plus.

— Tu as un enfant, Torlyri ? Avec la même ligne blanche ?

— Non, je n'ai pas d'enfant.

— Et un homme ? Tu as un homme ?

Elle vit la tension gagner lentement le visage du Beng.

Le plus facile eût été de lui répondre ce qui, somme toute, était la vérité : « Non, je n'ai pas d'homme. » Mais ce n'était qu'une partie de la vérité et elle tenait à ce qu'il en sache le plus possible.

— J'ai eu un homme pendant quelque temps, dit-elle. Mais il est parti.

— Ah !

— Il est parti très loin. Je ne le reverrai jamais.

— Je suis désolé, Torlyri.

— Vraiment ? demanda-t-elle en se forçant à sourire.

— Que cela t'ait blessée, oui. Mais pas qu'il soit parti. Non, je ne peux pas dire ça.

— Ah, dit-elle.

Le silence retomba entre eux, mais il était différent du silence tendu et gêné d'avant.

— Dans ma tribu, reprit-elle, la coutume voulait que la femme- offrande ne prenne pas de compagnon, mais les choses ont changé quand nous avons quitté notre cocon et de nouvelles coutumes se sont instaurées. C'est alors que je me suis rendu compte que j'avais envie de prendre un compagnon, comme tout le monde, et je l'ai fait. J'ai donc eu un homme pendant quelque temps et cela ne remonte pas à très longtemps. Tu comprends ce que je dis, Trei Husathirn ? J'ai passé la plus grande partie de ma vie sans homme et je m'en portais bien. Puis j'en ai eu un et je crois que j'étais heureuse avec lui. Quand il est parti, cela m'a fait très mal. Je me dis parfois qu'il aurait sans doute mieux valu ne jamais avoir eu d'homme du tout qu'en avoir eu un pour le perdre de cette manière.

— Non, fit-il. Comment peux-tu dire cela ? Tu as connu l'amour, n'est-ce pas ? L'homme est parti, mais le souvenir de l'amour restera toujours en toi. Préférerais-tu ne jamais avoir connu l'amour ?

— Je connaissais déjà l'amour, mais sous d'autres formes que celle que j'ai connue avec

lui. L'amour de Koshmar, ma…

Elle n'acheva pas sa phrase, car elle se rendit compte qu'elle ne savait pas dire « compagne de couplage » en Beng.

— … Mon amie, dit-elle maladroitement. Et l'amour de toute ma tribu. Je sais que tout le monde m'aime beaucoup et, moi aussi, je les aime.

— Ce n'est pas la même chose.

— Peut-être pas, en effet. Et toi ? ajouta-t-elle en retenant son souffle. As-tu une femme, Trei Husathirn ?

— J'en ai eu une.

— Ah !

— Elle est morte. Les hjjk…

— Le même jour que *ça* ? demanda-t-elle en montrant la cicatrice.

— Non, une autre bataille. Beaucoup plus tard.

— Vous vous êtes souvent battus contre les hjjk ?

— Ils sont partout, répondit Trei Husathirn avec un haussement d'épaules. Ils nous ont fait beaucoup souffrir ; mais je crois que nous les avons fait beaucoup souffrir aussi, même s'ils ne semblent pas éprouver de douleur, ni physique ni morale.

Il secoua la tête en faisant une grimace, comme si le simple fait de parler des hjjk le dégoûtait.

— Je t'ai dit que j'avais un cadeau pour toi, Torlyri.

— Oui, mais ce n'est pas la peine…

— Je t'en prie, dit-il.

Il commença à fouiller dans l'un de ses paniers d'osier et en sortit un casque, pas un de ces casques à l'aspect féroce portés par les guerriers, mais un casque de petite taille, comme elle en avait déjà vu sur la tête de certaines femmes Beng. Il était fait d'un métal rouge et luisant, si soigneusement poli qu'on pouvait presque s'y regarder comme dans un miroir. La ligne en était gracieuse et le dessin délicat. En forme de cône terminé par deux sommets arrondis, il était orné de motifs entrelacés gravés par la main d'un maître. Il le lui tendit timidement et Torlyri le regarda sans oser le prendre.

— Il est magnifique, dit-elle. Mais je ne peux pas accepter.

— Si, je t'en prie.

— Il est trop précieux.

— Il est très précieux. C'est pour cela que je te l'offre.

— Qu'est-ce que cela signifie, demanda Torlyri après un silence, quand une femme accepte un casque d'un homme ?

— Qu'ils sont amis, répondit Trei Husathirn, l'air gêné.

— Ah ! dit Torlyri, qui se rappelait lui avoir parlé de Koshmar comme de son *amie.* Et l'amitié entre un homme et une femme ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Eh bien… commença-t-il, de plus en plus embarrassé… cela signifie… Oh ! Torlyri… ! Faut-il que je le dise ?

— J'ai offert mon amitié à un homme et il m'a fait beaucoup de mal.

— Cela arrive. Mais ce n'est pas toujours vrai.

— Nous sommes de deux tribus différentes… Il n'y a pas de précédent…

— Tu parles notre langue. Tu apprendras nos coutumes.

Trei Husathirn lui tendit derechef le casque rutilant.

— Il y a quelque chose entre nous, dit-il. Tu le sais. Tu le sais depuis le début. Même quand nous ne parlions pas la même langue, il y avait quelque chose entre nous. Ce casque est pour toi, Torlyri. Je l'ai gardé ici pendant de longues

années et maintenant je te l'offre. Accepte-le, je t'en prie !

Il se mit à trembler à son tour. Ne pouvant supporter de le voir ainsi, Torlyri prit doucement le casque et le leva au-dessus de sa tête comme pour l'essayer. Puis, sans s'en être coiffée, elle le serra contre sa poitrine et le reposa soigneusement.

— Merci, murmura-t-elle. Je le conserverai précieusement toute ma vie.

Elle avança de nouveau la main vers sa cicatrice, doucement, tendrement. Trei Husathirn posa la sienne sur l'épaule gauche de Torlyri, à l'endroit où commençait la bande blanche dont il suivit le dessin en spirale jusqu'au sein de la femme-offrande. Elle se rapprocha de lui. Il la prit dans ses bras et ils se laissèrent tous deux glisser sur la couche de fourrures.

La morsure brûlante du vent du sud avivait les désirs tant physiques que spirituels de Taniane.

Ses cuisses étaient parcourues de frémissements ; son ventre et son sexe palpitaient. Ce serait bon de s'accoupler. Avec Haniman, si elle le trouvait. Sinon, Orbin ferait l'affaire. Orbin était toujours prêt.

Mais la tension qu'elle éprouvait à la hauteur du front et qui, de la nuque, se propageait le long de sa colonne vertébrale semblait plutôt indiquer que c'était d'un couplage qu'elle avait envie. Cela faisait longtemps, très longtemps. Au vrai, Taniane ne satisfaisait que très rarement son envie de couplage, faute de partenaires capables de lui donner satisfaction. Mais aujourd'hui, ce besoin semblait impérieux. Peut-être se confond-il avec mon désir d'accouplement, songea Taniane, et peut-être se dissipera-t-il quand mon corps aura reçu le plaisir qu'il réclame.

Mais il y avait encore autre chose qui la perturbait. Elle se sentait nerveuse, anxieuse, en proie à une inquiétude diffuse dont elle ne parvenait pas à déterminer la cause. Elle la sentait dans ses dents, derrière ses yeux, au creux de son estomac ; mais elle savait qu'il ne s'agissait là que de manifestations sensibles d'un mal profond de l'âme. Ces sensations ne lui étaient pas inconnues, mais elles étaient particulièrement intenses ce jour-là, comme portées à l'incandescence par le vent chaud et sec soufflant en violentes rafales. Cela était lié au départ d'Harruel et de ses fidèles – Taniane était maintenant persuadée qu'ils vivaient des

aventures extraordinaires dans des contrées de rêve alors qu'elle demeurait prisonnière des ruines poussiéreuses de Vengiboneeza – mais aussi à la présence envahissante des Beng. Les Beng protestaient de leurs intentions amicales, mais ils avaient une étrange conception de l'amitié. Avec force démonstrations d'amitié, ils avaient lentement mais sûrement pris possession de la quasi-totalité de la cité et ils se conduisaient maintenant comme les seuls maîtres de Vengiboneeza et comme si la tribu de Koshmar n'était qu'une bande d'intrus dont ils toléraient aimablement la présence. Taniane s'inquiétait également de la passivité de Koshmar devant cette dépossession. Elle n'avait rien fait pour trouver un terrain d'entente avec les Beng. Elle n'avait rien fait pour freiner leur expansion. Elle se contentait de hausser les épaules d'un air méprisant et les laissait faire tout ce qu'ils voulaient.

Koshmar ne paraissait plus être que l'ombre de la Koshmar d'antan. La sécession d'Harruel semblait avoir brisé quelque chose en elle. Et il y avait à l'évidence des problèmes entre Koshmar et Torlyri. La femme-offrande n'était presque plus jamais dans sa tribu ; elle passait maintenant tout son temps chez les Beng. Le

bruit courait que Torlyri avait trouvé un compagnon chez les Hommes aux Casques. Comment Koshmar pouvait-elle tolérer cela ? Pourquoi ne réagissait-elle pas ? Si elle n'avait plus la force de se conduire en chef, pourquoi ne passait-elle pas la main afin que quelqu'un d'un peu plus énergique puisse prendre le relais ? Koshmar a dépassé l'ancienne limite d'âge, se dit Taniane, et si la tribu vivait encore dans le cocon, elle serait déjà sortie pour attendre la mort et je serais sans doute le nouveau chef. Mais la limite d'âge était abolie et Koshmar refusait d'abandonner le pouvoir.

Taniane ne souhaitait aucunement recourir à la manière forte et elle ne pensait pas que le Peuple la soutiendrait si elle s'avisait de le faire, même si elle était la seule femme de la tribu ayant l'âge et les qualités voulues pour succéder à Koshmar. De toute façon, se dit-elle, il faut faire quelque chose. Nous devons changer de chef, et sans tarder. Trouver quelqu'un qui réussisse à mettre un terme au grignotage des Beng.

Elle traversa l'esplanade et pénétra dans la salle où étaient entreposés les objets fabriqués de la Grande Planète. Elle espérait y trouver Haniman et assouvir avec lui le plus simple des

désirs qui la tourmentaient.

Mais, au lieu d'Haniman, c'est Hresh qu'elle découvrit, circulant d'un air morose au milieu des mystérieux appareils rassemblés par les Chercheurs et dont tout le monde se désintéressait quelque peu depuis l'arrivée des Beng. Il leva la tête en l'entendant approcher, mais demeura silencieux.

— Je te dérange ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment. Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Je cherchais… non, cela n'a pas d'importance. Tu as l'air malheureux, Hresh.

— Toi aussi.

— C'est ce maudit vent. Va-t-il s'arrêter de souffler un jour ?

— Il s'arrêtera quand il s'arrêtera, dit Hresh en haussant les épaules. Il y a de la pluie au nord et cet air sec se précipite à sa rencontre.

— Tu comprends tellement de choses, Hresh.

— Je comprends si peu de choses, répliqua-t-il en détournant la tête.

— Qu'est-ce qui te rend si malheureux, Hresh ?

Elle s'approcha de lui. Les épaules tombantes et les yeux baissés, il maniait distraitement un petit appareil argenté, d'apparence complexe,

dont nul n'avait encore réussi à déterminer la fonction. Comme il est maigre, songea-t-elle. Comme il est frêle. Elle sentit soudain une grande bouffée d'amour monter en elle. Et elle comprit qu'il avait peut-être vraiment peur d'elle, lui dont la sagesse et les mystérieuses facultés mentales lui avaient toujours paru si effrayantes. Elle eut envie, comme l'eût fait Torlyri, de passer le bras autour de ses épaules pour le réconforter et de le serrer très fort contre elle. Mais il s'était retranché derrière son chagrin.

— Dis-moi ce qui te rend malheureux.

— Je n'ai jamais dit que quelque chose me rendait malheureux.

— Cela se voit sur ton visage.

— Laisse-moi tranquille, Taniane, dit-il en secouant la tête avec agacement. C'est Haniman que tu es venue chercher ? Je ne sais pas où il est. Il est peut-être parti pêcher au bord de la mer avec Orbin. Ou bien…

— Ce n'est pas Haniman que je suis venue chercher, dit-elle.

Et, à son grand étonnement, elle s'entendit dire :

— C'est toi que je suis venue chercher, Hresh.

— Moi ? Que me veux-tu donc ?

— Je me demandais si tu pourrais m'apprendre quelques mots de Beng, improvisa Taniane. Juste quelques-uns…

— Toi aussi !

— Quelqu'un te l'a déjà demandé ?

— Torlyri. Tu sais qu'elle passe son temps à rire et à flirter avec un Beng, celui qui a la cicatrice, tu vois ? Eh bien, elle est amoureuse de lui ! Elle est venue me voir il y a quelques jours et elle avait un drôle d'air. Elle m'a dit : « Enseigne-moi le Beng ! Il faut que tu m'enseignes le Beng ! Tout de suite ! » Et elle a exigé que je le fasse ! As-tu déjà vu Torlyri exiger quelque chose ?

— Et alors, qu'as-tu fait ?

— Je lui ai appris à parler le Beng.

— C'est vrai ? Je croyais que tu ne connaissais pas encore assez bien la langue pour nous apprendre plus que quelques mots.

— Eh bien, je mentais, dit Hresh d'une toute petite voix. Je parle le Beng comme un Beng. Je me suis servi du Barak Dayir pour l'apprendre avec l'ancien de leur tribu. Je voulais garder cela pour moi, c'est tout. Mais je n'ai pas pu refuser de l'enseigner à Torlyri quand elle me l'a demandé avec tant d'insistance. Et maintenant

elle parle le Beng.

— Je serai la prochaine à l'apprendre, dit Taniane.

Hresh parut très troublé et extrêmement mal à l'aise.

— Taniane… Non, je t'en prie…

— De quoi me pries-tu ? Il est de ton devoir de m'enseigner le Beng, Hresh. De l'enseigner à tout le monde. Les Beng sont nos ennemis. Si nous devons les affronter un jour, il nous faudra être capables de les comprendre.

— Ce ne sont pas nos ennemis, dit Hresh.

— C'est ce qu'ils essaient de nous faire croire. Peut-être est-ce la vérité, mais comment saurons-nous à quoi nous en tenir si nous ne comprenons pas ce qu'ils disent ? Et tu es le seul qui les comprenne… avec Torlyri maintenant. Imagine qu'il t'arrive quelque chose ? Tu n'as pas le droit de nous tenir plus longtemps dans l'ignorance, Hresh ! Tu as reconnu que tu pouvais nous enseigner le Beng et nous avons tous besoin de connaître la langue… et pas seulement pour aller retrouver un amant dans l'autre tribu, comme le fait Torlyri. C'est une question de survie pour nous tous. J'espère que tu es d'accord !

— Peut-être. Oui, je suppose…

— Alors, enseigne-moi le Beng. Je veux commencer aujourd'hui. Si tu estimes qu'il me faut l'autorisation de Koshmar, allons la trouver tout de suite. Il faudra que tu le lui enseignes aussi. Et, après elle, à tous les principaux membres de la tribu.

Hresh garda le silence. Il semblait être au supplice.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Taniane. Qu'y a-t-il de si terrible dans le fait que je veuille apprendre le Beng ?

— Le seul moyen de l'apprendre, dit Hresh d'un ton lugubre et en dérobant son regard, c'est le couplage.

— Et alors ? demanda Taniane dont les yeux étincelaient. Où est le problème ?

— Je t'ai demandé un jour de le faire avec moi et tu as refusé…

— C'était donc cela ! Elle éprouva une gêne passagère, puis, voyant qu'il était encore plus embarrassé qu'elle, elle lui sourit.

« C'est à cause de la manière dont tu l'as demandé, Hresh, dit-elle d'une voix aussi douce que possible. A peine sorti des bras de Torlyri, tu es venu me voir et tu m'as dis à brûle-pourpoint : « Allons-y, Taniane ! allons-y tout de suite ! » Tu n'as pas compris que j'ai été

choquée par ton attitude ? Nous nous connaissons depuis treize ans, nous avons attendu pendant tout ce temps d'atteindre ensemble l'âge du couplage et toi, tu as tout gâché d'un seul coup, tu as tout gâché avec ta fichue maladresse…

— Je sais, dit-il d'un ton dolent. Ce n'est pas la peine de me rappeler tout cela.

— Le fait d'avoir refusé la première fois, reprit Taniane avec un regard aguichant, ne signifiait pas nécessairement que je refuserais la seconde.

— C'est aussi ce que Koshmar m'a dit, fit Hresh du même ton sinistre, sans paraître avoir remarqué l'œillade.

— Tu en as parlé avec Koshmar ? demanda Taniane en refrénant une brusque envie de rire.

— Elle semblait être au courant de tout et elle m'a conseillé de te le demander une seconde fois.

— Eh bien, dit Taniane, Koshmar avait raison.

Hresh la considéra en silence pendant quelques instants.

— Tu veux dire, commença-t-il très sèchement, que maintenant qu'un couplage avec moi peut t'apporter quelque chose, tu es

disposée à accepter. C'est bien cela ?

— Tu es l'être le plus exaspérant que j'aie jamais rencontré !

— Mais j'ai raison, non ?

— Tu te trompes complètement ! Cela n'a absolument rien à voir avec l'enseignement du Beng. J'attends simplement depuis le jour où tu me l'as demandé que tu me manifestes un peu d'intérêt.

— Mais, Haniman…

— Que Dawinno emporte Haniman ! Il n'est que mon partenaire d'accouplement ! C'est toi, Hresh, que je veux comme partenaire de couplage ! Comment peut-on être aussi bête ? Pourquoi m'obliges-tu à dire ce qui est tellement évident ?

— Tu me veux pour *moi* ? Pas parce que le couplage te permettra d'apprendre le Beng ?

— Oui.

— Mais pourquoi ne le disais-tu pas, Taniane ?

— Oh ! toi ! soupira-t-elle en levant les bras dans un geste d'impuissance.

Hresh garda le silence pendant un long moment. Aucune expression n'était visible sur son visage.

— Je me suis vraiment conduit d'une

manière très stupide, dit-il enfin d'une voix tout à fait calme.

— Oui, véritablement très stupide.

— C'est vrai. C'est vrai.

Il plongea les yeux dans ceux de Taniane et la regarda encore un long moment sans rien dire.

— Veux-tu t'accoupler avec moi ? dit-il en rompant le silence.

— Un accouplement ? Pas un couplage ?

— D'abord l'accouplement. Sais-tu que je ne l'ai jamais fait avec personne ?

— Non, je ne savais pas.

— Alors, tu veux bien ? Même si je ne le fais pas très bien ?

— Bien sûr que je veux, Hresh. Et tu le feras aussi bien que n'importe qui.

— Et après, nous pourrons essayer le couplage. D'accord, Taniane ?

— D'accord, répondit-elle en souriant.

— Mais pas pour t'enseigner le Beng. Un couplage pour le plaisir du couplage. Et plus tard, la prochaine fois, je t'apprendrai le Beng. D'accord ?

— C'est promis ?

— Oui, c'est promis. Oui. Oui.

— Tout de suite ? demanda-t-elle.

— Oh ! Oui ! Oui, tout de suite !

La matinée était déjà radieuse quand Salaman partit creuser sa tranchée. Il ne croyait déjà plus depuis longtemps à l'utilité de cette tranchée, mais le travail de terrassement avait au moins le mérite de l'aider à se concentrer.

Il n'avait pas creusé pendant plus de cinq minutes quand une ombre s'allongea de part et d'autre de la tranchée. Salaman leva la tête et vit Harruel, les mains sur les hanches, debout au bord de la tranchée. Le roi oscillait dangereusement d'avant en arrière et il donnait l'impression de devoir basculer d'une seconde à l'autre dans le fossé. Salaman trouva qu'il était bien tôt pour être déjà ivre à ce point.

— Déjà au travail, hein ? dit Harruel en éclatant d'un rire gras. Par Dawinno, tu ferais bien de te méfier ! Tu vas nous déterrer un mangeur de glace un de ces jours !

— Les mangeurs de glace ont tous disparu, répliqua Salaman en reprenant son travail. Prends donc une pelle, Harruel, et viens m'aider à creuser. Un peu d'exercice te fera le plus grand bien.

— Pouah ! Tu crois que je n'ai rien de mieux à faire ?

Salaman ne répondit pas. Il était toujours

dangereux d'asticoter

Harruel et il préféra s'en tenir là. Il se concentra sur son ouvrage et, au bout de quelques instants, il entendit le roi s'éloigner d'un pas lent et mal assuré en ahanant.

La tranchée de Salaman était un long fossé sinueux qui traversait le centre de la Cité de Yissou comme un immense serpent noir, longeant l'arrière du palais royal, passant entre la hutte de Konya et Galihine et celle de Salaman et Weiawala, puis se poursuivant en une ligne onduleuse qui contournait la hutte de Lakkamai. La profondeur de la tranchée était supérieure à la taille d'un homme et sa largeur égale à celle de la largeur d'épaules d'un homme de forte carrure.

Konya et Lakkamai lui avaient donné un petit coup de main, mais il en avait creusé seul la majeure partie, cherchant avec acharnement à mettre au jour quelque vestige de l'étoile de mort dont il avait la conviction que la chute était à l'origine du cratère. Depuis les premiers temps de leur installation, il avait réussi à consacrer quotidiennement ou presque une ou deux heures à sa tâche. Il creusait pendant quelque temps, soigneusement, absorbé par son travail, puis il transportait la terre retournée à

l'autre bout de la tranchée afin de ne pas trop gêner les déplacements à l'intérieur du village. Salaman était en butte à de nombreuses railleries et à quelques critiques, mais il poursuivait imperturbablement sa tâche.

A force d'affirmer aux autres qu'un fragment de l'étoile de mort deviendrait pour eux un talisman capable d'écarter tous les périls, il avait fini par le croire lui-même. Mais le principal objectif qu'il poursuivait en creusant sa tranchée était de prouver que le cratère était réellement le point d'impact d'une étoile de mort. Toute théorie doit être vérifiée, se disait Salaman, et l'on ne saurait se satisfaire d'une hypothèse. Voilà pourquoi il continuait de creuser. Il rêvait du jour où il entendrait sa pelle heurter le métal, où il découvrirait une énorme masse d'acier enfouie dans le sol à la lisière de leur village et où il crierait aux autres de venir voir, de venir tout de suite…

Mais jusqu'à présent il n'avait rien trouvé d'autre que des pierres, de grosses racines et quelques ossements enterrés par des animaux nécrophages. Peut-être l'étoile de mort était-elle si profondément enfouie dans le sol qu'il lui faudrait au moins cinq vies pour l'exhumer. Mais il se pouvait aussi, comme il l'avait

soupçonné dès le début, que les étoiles de mort eussent été faites d'une matière qui ne durait pas ; des boules de feu ou de glace ayant accompli leurs effroyables ravages, mais dont il ne restait rien. La seule hypothèse que Salaman refusait d'accepter, car il était persuadé de sa fausseté, était que cet énorme cratère circulaire, d'une forme si régulière et qui avait manifestement défoncé la surface unie de cette vallée enchanteresse, aurait pu être formé par autre chose qu'une étoile de mort. Toute une civilisation avait été anéantie par ces astres de mort et il ne faisait aucun doute pour Salaman qu'ils avaient laissé sur la surface de la planète d'affreuses cicatrices et que ces cicatrices avaient la forme du cratère où Harruel avait choisi de fonder la Cité de Yissou.

Mais, ce matin-là, les étoiles de mort n'étaient pas la préoccupation première de Salaman. Ses pensées étaient essentiellement tournées vers l'étrange et lointain message – s'il s'agissait bien d'un message – qu'il avait perçu du haut de l'éminence quand son organe sensoriel était entré en contact avec celui de Weiawala.

Un roulement de tambour lancinant ; un grondement, un martellement sourd ; le

sentiment diffus d'une terrifiante menace. Tout cela n'avait-il été que le fruit de son imagination ? Non, impossible. Le signal était très faible ; la distance devait être très grande. Mais Salaman était certain de ne pas avoir rêvé tout cela. C'était léger mais réel. Il avait perçu un mouvement, une agitation au cœur du continent. Peut-être cela recelait-il une menace pour la Cité de Yissou et peut-être y avait-il certaines précautions à prendre.

Inquiet, tremblant, dégoulinant de sueur, il creusa d'arrache-pied pendant plus d'une heure, défonçant la terre comme si toutes les réponses qu'il cherchait y étaient profondément enfouies. Du sable boueux volait en tous sens et sa fourrure en était couverte. Il le sentait crisser entre ses dents et il crachait sans cesse, mais sans parvenir à s'en débarrasser. Salaman creusait comme un forcené, avec une telle violence que la terre sableuse qu'il projetait derrière lui décrivait un grand arc de cercle en l'air avant de retomber, mais il ne regardait même pas où elle tombait. Quand il s'arrêta enfin, le cœur battant à se rompre, les yeux brouillés par la fatigue, il s'appuya sur sa pelle pour réfléchir.

Hresh saurait ce qu'il convient de faire, se

dit-il.

Imagine donc que tu sois en train d'en parler avec Hresh. Quel conseil te donnerait-il ? Tu lui dirais : J'ai reçu un message, mais il est indistinct. Ce message est peut-être de la plus haute importance, mais je ne peux pas le savoir, car je ne parviens pas à le déchiffrer. Dis-moi ce que tu ferais à ma place.

Et Hresh lui dirait : Quand un message est indistinct, Salaman, il convient de lui donner plus de clarté !

Hresh avait toujours une réponse ingénieuse.

Salaman jeta sa pelle et se hissa hors de sa tranchée. Il découvrit avec stupéfaction le résultat de son travail frénétique, l'excavation à la forme irrégulière et la terre disséminée tout autour. Il secoua la tête d'un air désolé en songeant qu'il lui faudrait réparer tout cela. Mais il s'en occuperait plus tard.

Malgré sa fatigue, Salaman se força à courir. Il contourna la hutte de Lakkamai, faillit renverser Bruikkos qui en resta comme deux ronds de flan et remonta au pas de course la piste qui menait à la bordure méridionale du cratère. Il était mû par une énergie surnaturelle. Il avait l'impression que Yissou, juché sur son épaule droite, et Dawinno, sur la gauche, lui

insufflaient toute leur force. Friit, le Guérisseur, courait juste devant lui ; il lui souriait et lui faisait signe d'avancer. En trébuchant, en chancelant, en haletant, Salaman atteignit enfin le bord du cratère qu'il franchit d'un bond et, semblant trouver un second souffle, il s'élança à toutes jambes à l'assaut de la petite butte dont il avait fait son poste d'observation.

La Terre s'étendait devant lui dans toute sa majesté verdoyante.

Il tourna la tête vers le sud, où le soleil baignait les collines, le temps de reprendre son souffle et de rassembler ses forces. Puis il leva son organe sensoriel et projeta sa seconde vue, ce système récepteur spécifique dont tous ceux de sa race étaient dotés. Et son organe sensoriel devint aussi raide qu'un organe génital. Il le dirigea vers l'horizon lumineux en déversant toute l'énergie qui était en lui.

Et il entendit de nouveau le martellement lancinant : un bruit sourd et prolongé qui se répercutait au loin, dans les collines.

Grâce à sa seconde vue, le bruit mystérieux lui devint presque compréhensible… presque, mais pas tout à fait. Il vit un éclair de couleur, une éblouissante tache écarlate… Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Puis d'autres

couleurs lui apparurent : jaune et noir, jaune et noir, jaune et noir, comme des pulsations dont le mouvement se répétait interminablement.

Ces sensations furent accompagnées d'un profond sentiment de terreur qui le projeta à terre où il demeura prostré, tremblant, les doigts profondément enfoncés dans la terre grasse, comme s'il avait voulu s'y enraciner.

Il y a quelque chose qui se dirige vers nous, quelque chose de terrifiant… Mais quoi ? Quoi ?

Il avait donné plus de clarté au message, mais l'éclairage était encore insuffisant. Il n'avait heureusement pas épuisé toutes ses ressources. Le couplage seul ne lui avait pas apporté une vision assez nette ; la seconde vue non plus, même si la perception s'en était trouvée améliorée. Mais on pouvait essayer simultanément le couplage *et* la seconde vue…

Salaman se redressa d'un bond et commença à dévaler la pente en direction de la Cité de Yissou. Dans sa course folle, il déplaça toutes sortes de cailloux et quelques grosses pierres qui l'accompagnèrent dans sa descente en formant un petit éboulement dans lequel il se tordit plusieurs fois les chevilles. Mais cela le ralentit à peine. Il savait qu'une sorte de folie

l'habitait, que l'énergie des dieux était en lui.

— Weiawala ! cria-t-il en débouchant au cœur de la petite agglomération. Où es-tu, Weiawala ? Weiawala !

Elle sortit de la hutte de Bruikkos et Thaloin et regarda autour d'elle d'un air inquiet. En le voyant, elle porta la main à sa bouche.

— Que t'est-il arrivé, Salaman ? Je ne t'ai jamais vu dans un tel état ! Tu es trempé de sueur… Tu es couvert de poussière…

— Aucune importance ! dit-il en la saisissant par le poignet. Viens ! Viens avec moi !

— Es-tu devenu fou ?

— Viens ! Viens là-haut, sur la butte !

Et il commença à la traîner derrière lui. Thaloin sortit à son tour de la hutte et, plissant les yeux pour se protéger du soleil, elle demeura bouche bée en découvrant la scène. En la voyant, une nouvelle idée vint à l'esprit de Salaman. Si une partenaire de couplage pouvait amplifier un message mental venu de très loin, deux partenaires pouvaient peut-être donner à la perception une profondeur beaucoup plus grande. D'un geste vif, il referma son autre main sur le poignet de Thaloin et entraîna les deux femmes dans la direction de la piste.

— Lâche-moi ! s'écria Thaloin. Mais qu'est-ce

que tu…

— Viens avec nous, marmonna Salaman. Je t'en prie ! Ne discute pas, c'est vital ! Nous allons au sommet de la butte… là-haut…

Il pressa le pas, entraînant derrière lui les deux femmes qu'il tenait fermement. Leurs cris et leurs protestations attirèrent des curieux, Lakkamai, Minbain et le petit Samnibolon, qui échangèrent des regards perplexes. Au moment où Salaman arrivait à la hauteur du palais royal, Harruel en sortait par la porte de derrière, l'air sombre, le visage renfrogné. Il fit quelques pas d'une démarche titubante d'ivrogne, puis il tendit le bras vers Salaman et éclata d'un rire tonitruant.

— *Deux,* Salaman ! Il t'en faut deux à la fois ? Seul le roi peut avoir deux femmes à la fois ! Tiens, donne m'en donc une…

La main d'Harruel se referma sur l'épaule de Weiawala. Salaman lança un juron et le repoussa d'un coup d'épaule dans la poitrine. Harruel écarquilla les yeux. Il poussa un cri de stupeur et, battant désespérément l'air de ses bras pour ne pas perdre l'équilibre, il partit en arrière, vers la tranchée de Salaman. Puis il trébucha et tomba à la renverse dans le fossé. Salaman ne prit même pas la peine de se

retourner. Resserrant encore son étreinte sur le poignet des deux femmes, il les entraîna sur la piste raboteuse qui menait au bord du cratère. Il savait qu'il allait trop vite pour elles. Elles butaient contre les pierres, elles trébuchaient sans cesse, elles perdaient l'équilibre, mais il les relevait et les tirait derrière lui. Thaloin était beaucoup plus petite que Weiawala et elle avait toutes les peines du monde à suivre, mais Salaman s'arrêtait, aussi souvent qu'il le fallait, pour l'aider à avancer. Elles n'offraient aucune résistance. Elles avaient dû décider qu'il était devenu complètement fou et que le plus sûr était de faire tout ce qu'il voudrait.

Quand ils atteignirent enfin le sommet de l'éminence, Salaman les lâcha si brutalement qu'elles se retrouvèrent à terre et il se laissa tomber à côté d'elles. Ils demeurèrent tous les trois dans cette position pendant quelques instants, hors d'haleine, cherchant à reprendre leur souffle.

— Je vous ai fait venir pour un couplage, déclara enfin Salaman.

— Toi… moi… et Thaloin ? demanda Weiawala, les yeux écarquillés de stupeur.

— Tous les trois.

Thaloin poussa un petit cri plaintif, mais un

regard de Salaman la fit taire.

— Tous les trois ! répéta-t-il d'un ton pressant qui trahissait sa démence. C'est vital pour la sécurité de notre ville ! Unissons-nous ! J'ai besoin de votre énergie ! De votre énergie et de votre seconde vue ! Unissons-nous !

Mais les deux femmes, parcourues de petits frissons, semblaient paralysées. Salaman prit l'organe sensoriel de Weiawala et l'enroula autour du sien, puis il plaça celui de Thaloin au-dessus des deux autres.

— Faites ce que je vous dis, je vous en prie ! dit-il de sa voix la plus douce et la plus enjôleuse. Abandonnez-vous au couplage.

Elles étaient trop fatiguées et trop effrayées pour s'exécuter aussi rapidement qu'il l'eût souhaité. Mais il les caressa, il les câlina, il laissa sa main courir sur leur sexe, comme si finalement il avait décidé de s'accoupler avec elles et, au bout d'un certain temps, il sentit une communion s'ébaucher avec Weiawala. Quelques instants plus tard, timidement, craintivement, Thaloin se joignit à eux.

Un couplage à trois ? Qui aurait jamais imaginé cela ? Les images affluaient dans l'esprit de Salaman, y semant la confusion et le laissant totalement dérouté. Mais il se força à

faire le tri pour s'y retrouver et, petit à petit, tout se mit en place dans sa tête. Il sentait qu'il accédait à une vision de nature divine.

— La seconde vue ! murmura-t-il d'une voix pressante. Utilisez votre seconde vue ! Oui, comme cela…

Et Salaman vit.

Avec l'aide de ses deux partenaires, il était en mesure de projeter ses perceptions très haut dans le ciel et vers les quatre points cardinaux. C'était une merveilleuse et étourdissante sensation. Ce qui n'avait été qu'un grondement sourd devint un épouvantable roulement de tonnerre, comme si la terre au loin tremblait sans fin. Et il ne provenait pas des collines du sud, comme Salaman l'avait cru, mais de très loin au nord. Ce qu'il avait perçu les autres fois n'était que l'écho du message, répercuté par les montagnes à une grande distance au sud.

Il vit les gigantesques animaux rouges des Beng, ces monstres hirsutes qu'ils appelaient vermilions, un troupeau immense de milliers et de milliers de têtes, un océan mouvant de vermilions, une masse ondoyante recouvrant les flancs des montagnes et remplissant les vallées. Et cette terrifiante et sauvage multitude se dirigeait d'un pas lent et inexorable vers le sud,

droit sur la Cité de Yissou…

Et, au milieu de ce monstrueux piétinement, à la tête de la myriade d'animaux…

Des hjjk ! Une colossale armée de hjjk, un nombre incalculable d'insectes noir et jaune en ordre de marche. Il distinguait les globes à facettes de leurs nombreux petits yeux, il percevait les terrifiants claquements de leurs becs acérés.

Le peuple des insectes était en marche, avançant en rangs serrés avec leurs vermilions, ravageant tout sur leur passage. Et il se dirigeaient vers la Cité de Yissou !

Jamais Taniane n'avait eu un couplage aussi bizarre. Ils l'avaient accompli juste après leur accouplement, ce qui n'était peut-être pas une très bonne idée. Hresh s'était fort bien débrouillé pour quelqu'un qui prétendait être entièrement novice en la matière, mais il avait semblé trop soucieux de faire les choses comme il convenait et cette gaucherie avait fini par embarrasser Taniane. Cette gêne s'était peut-être partiellement répercutée sur leur couplage. Quand elle lui avait ouvert son esprit, il s'était projeté en elle avec une violence à couper le souffle, mais, presque aussitôt, elle avait senti qu'il commençait à lui cacher certaines choses,

à élever des barrières, à lui dissimuler certains aspects de son âme, ce qui allait à l'encontre du but recherché. Et pourtant, malgré les mystérieuses réticence de Hresh, Taniane avait eu le sentiment d'une communion bouleversante et l'expérience avait été pour elle d'une inoubliable intensité. Elle était consciente de n'avoir eu accès qu'à une partie de son âme, mais, aussi incomplète qu'elle eût été, cette fusion avait été infiniment plus forte que tout ce qu'elle avait jamais connu avec ses différents partenaires de couplage.

Quand ce fut terminé, ils restèrent tranquillement allongés dans la salle de couplage, écoutant le vent balayer les rues de son souffle chaud.

— Je peux te dire quelque chose, Hresh ? demanda Taniane après un très long moment de silence.

— Est-ce que cela me fera plaisir ?

— Je n'en suis pas sûre.

— Vas-y, dit-il après un moment d'hésitation.

— Tu ne le prendras pas mal ? poursuivit-elle en laissant lentement courir sa main sur la fourrure très douce de la saignée du bras de Hresh.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Bon, bon. Ce que je voulais te dire, c'est que… c'est que tu déclenches en moi des réactions si fortes qu'elles me font très peur. Voilà, c'est tout.

— Et comment suis-je censé prendre cela ?

— Très bien. Je t'assure.

— J'espère, dit-il.

Il posa à son tour la main sur le bras de Taniane et commença de la caresser. Ils restèrent silencieux pendant quelque temps. Taniane avait la tête sur la poitrine de Hresh et elle entendait le battement sourd de son cœur.

— Torlyri ne t'a donc pas appris qu'il ne fallait rien cacher pendant le couplage ? demanda-t-elle brusquement.

— Je t'ai caché quelque chose ?

— C'est l'impression que j'ai eue.

— Tu sais, Taniane, je n'ai pas encore une grande expérience de la chose.

— Crois-tu que j'en aie beaucoup plus que toi ? Mais je sais ce que doit être le couplage et je sais que tu t'es dérobé, au moins en partie, et cela m'a fait mal, Hresh. Cela m'a donné l'impression que tu ne me faisais pas confiance, et même que tu te servais de moi…

— Non !

— Je ne veux pas te faire de la peine.

J'essaie simplement de t'expliquer ce que j'ai ressenti… Afin que ce soit mieux pour nous la prochaine fois. Car je veux qu'il y ait une prochaine fois, Hresh, tu le sais bien, et qu'après il y en ait encore beaucoup d'autres…

— Je ne me suis pas dérobé, Taniane.

— Très bien. C'est peut-être moi qui me suis trompée.

Il s'écarta d'elle, s'appuya sur un coude et la regarda au fond des yeux.

— Si je t'ai dissimulé quelque chose, commença-t-il, c'est ce que j'ai découvert sur le monde, sur le Peuple, sur les Beng et sur la Grande Planète… des découvertes que je n'ai pas encore fini d'analyser, mais par lesquelles j'ai été secoué comme par un tremblement de terre. Des découvertes si écrasantes, Taniane, que je commence seulement à en comprendre la portée. Elles sont là, juste à la lisière de mon âme, et si je n'ai pas voulu te les faire partager pendant notre couplage, c'est sans doute… Je ne sais pas, sans doute parce que j'ai pensé qu'elles pourraient te faire du mal… Voilà pourquoi j'ai préféré les dissimuler.

— Raconte-moi, dit-elle.

— Je ne crois pas qu'il…

— Raconte-moi !

Il la considéra longuement d'un air grave.

— Te souviens-tu du jour où je me suis servi du Barak Dayir pour nous faire pénétrer dans le grand bâtiment de pierre verte où nous avons vu se déplacer les esprits des Faiseurs de Rêves ?

— Bien sûr que je m'en souviens.

— Qu'était cet édifice, à ton avis ?

— Un temple, répondit-elle. Un temple de la Grande Planète.

— Le temple de qui ?

— Le temple des Faiseurs de Rêves, répondit-elle en plissant le front.

— Et qui étaient les Faiseurs de Rêves ? poursuivit Hresh.

Taniane ne répondit pas tout de suite.

— Tu veux savoir ce que j'ai réellement pensé ce jour-là ? dit-elle d'une voix hésitante.

— Oui.

— Tu ne te moqueras pas de moi ?

— Certainement pas.

— J'ai pensé ce jour-là que les Faiseurs de Rêves étaient les humains dont parlent les chroniques. Qu'ils étaient les humains, eux, et pas nous. Et c'est bien ce que nous ont dit les yeux de saphir artificiels aux portes de Vengiboneeza… Ils nous ont dit que nous

avions tort de nous considérer comme des humains et que nous ne sommes qu'une espèce d'animaux supérieurs. Nous n'avons jamais fait partie de la Grande Planète. Voilà ce que je pense au fond de moi-même depuis le jour où nous sommes entrés dans ce bâtiment. Mais je sais que je me trompe. Cela ne peut pas être vrai, Hresh ! Dis-moi que ce ne sont que des absurdités ! Les Faiseurs de Rêves sont probablement des voyageurs venus d'une autre planète et nous sommes les êtres humains que nous avons toujours cru être.

— Non. Nous ne sommes pas humains.

— C'est impossible !

— J'en ai eu la preuve devant les yeux. Il faut savoir regarder la vérité en face. Il y a des statues des Six Peuples dans toutes les ruines de la Grande Planète et, contrairement aux Faiseurs de Rêves, notre race n'y est pas représentée. De plus, dans une vision de la Vengiboneeza antique que j'ai eue grâce à une machine de la Grande Planète, j'ai découvert un endroit où étaient présentés toutes sortes d'animaux, pas des êtres civilisés, non… des animaux sauvages. Dans une cage se trouvaient nos ancêtres… Ils étaient presque comme nous, Taniane, et ils étaient enfermés dans une cage !

Exposés aux regards ! Des animaux !

— Non, hresh !

— Des animaux très intelligents, Taniane. Si intelligents qu'ils ont construit des cocons à l'arrivée du Long Hiver pour nous permettre d'en attendre la fin. Il est également possible que nous ayons construit les cocons nous-mêmes, je n'en sais rien. Et Dawinno nous a lentement changés. Il a fait de nous des êtres encore plus intelligents, tellement intelligents que nous avons mal interprété les chroniques et que nous avons cru être les humains. Mais il n'en est rien. Je le sais et l'ancien des Beng le sait, lui aussi. Il n'est jamais venu à l'esprit des siens qu'ils pouvaient être les descendants des humains vivant à l'époque de la Grande Planète.

— Mais si, comme l'affirment les chroniques, les humains sont censés prendre possession de la planète, maintenant que l'hiver est terminé…

— Non, dit Hresh. Les humains ont tous disparu. Ils sont morts pendant le Long Hiver, à l'exception de Ryyg qui était peut-être le dernier d'entre eux. C'est *nous* qui sommes censés prendre possession de la planète, mais, pour y parvenir, nous devrons nous rendre humains, Taniane !

— Je ne te suis plus. Si nous ne sommes pas

humains, comment pouvons-nous…

— En vivant comme des humains. C'est presque ce que nous faisons. Nous avons un langage, une écriture, une histoire. Nous savons construire. Nous pouvons transmettre notre savoir à nos enfants. Tout cela est le propre des humains, pas des animaux. Le comportement des animaux est déterminé par leur instinct ; le nôtre par le savoir. Tu comprends ? Les Faiseurs de Rêves n'étaient pas les seuls humains, Taniane ! Les Six Peuples de la Grande Planète étaient humains ! Les humains humains, les yeux de saphir, les végétaux…

— Les hjjk aussi ? Ils étaient humains ?

— Si « humain » signifie civilisé, oui, répondit Hresh après un instant d'hésitation. Si cela signifie posséder la faculté d'apprendre, de créer, de transformer le monde, oui. Si l'on en juge selon ce critère, même les hjjk sont humains. C'est simplement une forme différente d'humanité. Et nous serons humains, nous aussi. Les nouveaux humains, les derniers humains. Il nous faudra pour cela continuer à nous développer et puis bâtir et réfléchir. Mais la première chose à faire, ce sera de quitter Vengiboneeza pour créer quelque chose qui sera véritablement à nous, plutôt que de nous terrer

dans ces ruines. Bâtir pierre à pierre notre propre capitale, et non reconstruire une civilisation à partir des décombres de la précédente. Comprends-tu ce que je veux dire, Taniane ?

— Oui, je comprends. Je crois que je comprends, Hresh. C'est à peu près ce que disait Harruel.

— Oui. Lui aussi, à sa manière, il avait compris. Et il est parti pour accomplir ce que nous aurons à accomplir. Même si c'est un être grossier et brutal, il a au moins le mérite d'avoir commencé à bâtir quelque chose. C'est la tâche à laquelle, nous aussi, nous allons devoir nous atteler. Il nous incombera de relier le passé à l'avenir. Être humain, c'est poursuivre une œuvre, c'est établir des liens entre ce qui fut et ce qui sera. Voilà pourquoi il importe maintenant que nous finissions d'explorer ces ruines pour découvrir tous les objets de la Grande Planète qui sont encore en état de marche. Nous les emporterons avec nous quand nous quitterons Vengiboneeza et nous les utiliserons pour bâtir ce que nous avons à bâtir. Nous n'avons pas fait beaucoup de recherches depuis l'arrivée des Beng, poursuivit-il en souriant à Taniane. Mais un soir, il n'y a pas

longtemps, je suis parti tout seul à l'autre bout de la ville et j'ai découvert une nouvelle salle où sont entreposées des machines. Je n'ai pas eu le temps d'y entrer, car les Beng m'ont arrêté. Je ne suis pas sûr qu'ils sachent exactement ce qu'il y a là-bas, mais ils tiennent à ce qu'aucun de nous n'en approche. Nous ne pouvons les laisser faire. Que dirais-tu d'y retourner avec moi ? Pour voir ce qu'il y a ? D'accord, Taniane ? D'accord ?

— Bien sûr, dit-elle. Quand veux-tu y aller ?

— Dans un ou deux jours. Bientôt.

— D'accord. Bientôt.

Il tendit les bras vers elle et Taniane crut qu'il avait de nouveau envie d'un couplage ; mais il voulait simplement la serrer dans ses bras. Puis il se leva et tendit la main pour l'aider à se mettre debout. Il lui annonça qu'il devait voir Koshmar pour discuter de tout cela avec elle. Et il avait d'autres choses importantes à faire. Toujours des discussions, toujours des choses à faire. Il partit et elle resta seule, secouant la tête.

Quel être bizarre tu es, Hresh ! songea-t-elle. Et si merveilleux !

Les idées se bousculaient dans sa tête. Pas humains… Nous devrons nous rendre

humains… Il nous faudra bâtir… Il nous incombera de relier le passé à l'avenir…

Elle sortit sur l'esplanade où elle demeura seule, s'efforçant de calmer son esprit enfiévré. Soudain, elle entendit quelqu'un arriver derrière elle. C'était Haniman.

— Tu n'as pas envie d'un couplage ? murmura-t-il.

— Non !

— Tu me dis toujours non.

— Fiche-moi la paix, Haniman !

— Alors, un accouplement ?

— Non !

— Même pas ça ?

— Mais vas-tu me laisser tranquille !

— Que se passe-t-il, Taniane ? Tu as l'air perturbée.

— Oui.

— Dis-moi ce qui ne va pas.

— Va-t'en, soupira-t-elle.

— J'essaie simplement de t'aider. Cela fait partie des très anciennes coutumes de l'humanité : quand un homme voit une femme en plein désarroi, il essaie de la réconforter.

— Nous ne sommes pas humains ! s'écria-t-elle en lui lançant un regard exaspéré.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est Hresh qui l'affirme. Il en a la preuve. Nous ne sommes que des animaux, comme les gardiens artificiels nous l'avaient dit. Les humains étaient ceux que nous appelions les Faiseurs de Rêves et ils sont tous morts. Tu n'es qu'un singe au cerveau bien développé, Haniman, et moi aussi. Va donc le demander à Hresh si tu ne me crois pas. Et maintenant laisse-moi tranquille, veux-tu ? Laisse-moi tranquille ! Laisse-moi tranquille !

Haniman la regarda fixement, béant de surprise.

Puis il s'éloigna lentement. Taniane le suivit du regard, la main sur la bouche.

Dans la pénombre de sa chapelle, dans les volutes de fumée du feu d'herbes aromatiques, Koshmar voyait des formes masquées évoluer devant ses yeux. Il y avait Lirridon, avec son masque de guerre au bec acéré. Il y avait Nialli, avec un masque noir et vert hérissé de pointes rouge sang. Il y avait Sismoil, fuyante, énigmatique. Il y avait Thekmur. Et Yanla. Et puis Vork…

Koshmar se retint au bord de l'autel pour ne pas perdre l'équilibre. Elle était couverte d'une sueur froide et elle éprouvait une douleur atroce au niveau du sternum. Elle avait la gorge

affreusement sèche et un océan n'aurait pu étancher sa soif.

— Koshmar, dit Thekmur. Pauvre Koshmar, tu es bien triste.

— Pauvre Koshmar, tu fais pitié, dit Lirridon.

— Nous te plaignons de tout notre cœur, Koshmar, dit Nialli.

Elle leva les yeux vers les sihouettes qui marchaient devant elle avec arrogance et secoua la tête avec fureur. Elle n'avait que faire de la pitié de celles qui l'avaient précédée dans sa charge.

— Non, dit-elle d'une voix étranglée, fluette et voilée. Il ne faut pas me dire cela !

— Viens nous rejoindre, Koshmar, dit Yanla, un ancien chef ayant exercé son autorité sur la tribu il y avait si longtemps qu'il ne restait plus que son nom et son masque pour perpétuer sa mémoire. Viens te reposer dans nos bras. Tu as occupé ta charge bien assez longtemps.

— Non !

— Viens te reposer avec nous, dit Vork. Tu dormiras au milieu de nous et tu connaîtras la joie de la paix éternelle.

— Non !

Thekmur, qui avait toujours été comme une mère pour Koshmar, vint s'agenouiller auprès

d'elle.

— Quand notre jour de mort est arrivé, dit-elle d'une voix très douce, nous sommes sorties dans le froid et nous avons attendu la fin. Pourquoi t'accroches-tu si fort à la vie, Koshmar ? Tu as dépassé la limite d'âge et tu es extrêmement lasse. Il est temps de te reposer, Koshmar.

— L'hiver est terminé. Il n'y a plus de froid. La limite d'âge est abolie depuis l'avènement du Printemps Nouveau.

— Le Printemps Nouveau ? demanda Sismoil. Crois-tu qu'il soit vraiment arrivé ? Le Printemps Nouveau, vraiment ?

— Oui ! Oui !

— Repose-toi, Koshmar. Laisse ta place à une autre femme. Tu as perdu la moitié de ta tribu.

— Pas la moitié ! Quelques-uns seulement !

— Les Beng ne cessent d'empiéter sur votre territoire.

— Je massacrerai tous les Beng !

— Une jeune femme se prépare à prendre le pouvoir. Abandonne-le lui, Koshmar.

— Quand le moment sera venu, mais pas avant !

— Le moment est venu.

— Non ! Non ! Non !

— Dors, Koshmar.

— Pas encore ! Par Dawinno, vous ne voyez donc pas que je suis encore bien vivante ! Je suis le chef ! Je dirige la tribu !

Koshmar se redressa et agita frénétiquement les bras pour dissiper la fumée remplissant la petite pièce. Mais cet effort contribua aussitôt à aggraver la douleur qu'elle éprouvait à la hauteur du sternum et elle eut l'impression que sa poitrine était transpercée par de violents coups de poignard. Mais elle ne voulait pas laisser son malaise paraître. Elle ouvrit à la volée la porte de pierre de la chapelle et l'air frais s'engouffra dans la petite pièce. Les silhouettes des chefs morts devinrent floues et transparentes, puis elles s'évanouirent. Toussant, suffocant, Koshmar sortit à la lumière du jour. Elle s'appuya sur un morceau de corniche délabrée et attendit que son malaise se dissipe.

Jamais je ne remettrai les pieds dans cette chapelle, se dit-elle. Il faut laisser les morts en paix. Je n'ai nul besoin de leur sagesse.

Elle longea lentement les six arches en ruine et les cinq encore intactes, puis elle traversa l'esplanade aux dalles de marbre rose et monta les cinq volées de marches de l'escalier

mégalithique. Elle laissa derrière elle la base tronquée de la tour noire effondrée et continua de marcher vers le sud-ouest, dans la direction du campement de la tribu. Koshmar croisait de loin en loin un vermilion se promenant en liberté ou occupé à brouter les herbes poussant dans les lézardes des dalles. Une troupe de singes bondissant de toit en toit commença à la couvrir de quolibets stridents et à la bombarder d'objets divers tout en restant à distance respectueuse. Elle se contenta de leur lancer un regard empreint d'un profond dégoût. A deux reprises, elle aperçut un Beng s'acquittant silencieusement de quelque mystérieuse mission, mais ni l'un ni l'autre ne fit le moindre geste indiquant qu'ils avaient remarqué sa présence.

Elle se trouvait encore à une certaine distance du campement, dans un quartier de gigantesques statues effondrées et de pavillons éblouissants dont il ne subsistait plus sur le sol que des éclats argentés, quand elle aperçut au loin la silhouette fluette de Hresh. Il courait dans sa direction et criait son nom.

— Que se passe-t-il ? demanda Koshmar. Pourquoi m'as-tu suivie jusqu'ici ?

Il grimpa sur l'épaule d'un colosse de marbre

renversé et lui lança un regard hésitant.

— Je voulais te parler, Koshmar.

— Ici ?

— Je ne voulais pas que l'on puisse surprendre notre conversation.

— Si tu as encore l'intention de me soumettre une de tes idées extravagantes, commença-t-elle en braquant sur lui un regard dur, je tiens à te dire que tu m'as surprise dans un moment où je préférerais être seule et que je ne suis pas réceptive. Vraiment pas réceptive !

— C'est un risque qu'il me faut courir, dit-il. Je voulais te parler de notre départ de la ville.

— Toi ! s'écria-t-elle en le foudroyant du regard. Tu as donc l'intention d'aller te mettre au service d'Harruel !

— Mais, non, Koshmar, je ne parle pas d'Harruel. Et je ne parle pas de mon cas personnel. Je parle de nous tous.

— Comment cela, de nous tous ?

Koshmar sentit la douleur déchirante revenir dans sa poitrine. Elle avait envie de se frotter le sternum pour la faire disparaître, mais elle ne voulait pas éveiller les soupçons de Hresh. Au prix d'un violent effort, elle parvint à se maîtriser.

— Quelle est cette nouvelle idée stupide ?

demanda-t-elle. Je t'avais prévenu que je ne voulais pas que tu m'importunes avec tes excentricités et…

— Est-ce que je peux placer un mot, Koshmar ?

— Vas-y, je t'écoute.

— Te souviens-tu du jour où nous sommes entrés dans Vengiboneeza et où les gardiens artificiels des yeux de saphir se sont moqués de nous en me traitant de petit singe et où ils ont affirmé que nous n'étions pas de véritables êtres humains.

— Nous avons répondu ce qu'il fallait répondre. Les gardiens ont concédé que nous étions humains et ils nous ont laissés entrer.

— Oui, ils l'ont concédé, mais ils ne nous ont jamais reconnus comme des humains de la Grande Planète. Tu te souviens de leurs paroles : « Vous êtes les humains d'aujourd'hui. »

— Tu me fatigues, Hresh.

— Et comment réagirais-tu si je t'apprenais que j'ai la preuve irréfutable que les gardiens des yeux de saphir disaient la vérité ? Que les Faiseurs de Rêves étaient les humains de la civilisation de la Grande Planète et qu'à cette époque notre race n'était guère plus évoluée

que n'importe quelle espèce animale ?

— C'est absurde !

— J'en ai la preuve.

— Tu racontes des bêtises ! N'oublie pas que ce jour-là, je leur ai dit qu'il y avait sans doute de nombreuses espèces d'humains, mais que nous étions la seule à avoir survécu et que la planète nous appartenait de plein droit ! Nous n'allons pas revenir là-dessus, Hresh ! Et quel est le rapport avec un éventuel départ de Vengiboneeza ?

— Si nous sommes les derniers survivants de l'espèce humaine, comme tu le dis, nous devons quitter Vengiboneeza, répondit

Hresh. Nous devons nous comporter comme des humains et partir pour aller fonder ailleurs notre propre cité, au lieu de nous incruster dans les ruines d'une ville bâtie par une civilisation disparue.

— C'était le raisonnement d'Harruel ! Le raisonnement d'un traître qui a provoqué l'éclatement de la tribu ! Si tu es d'accord avec lui, va le rejoindre, lui et ses sujets ! C'est cela que tu veux, Hresh ? Alors, va-t'en ! Va-t'en !

— Nous allons tous partir, Koshmar. Afin de devenir de véritables humains.

— Mais nous sommes humains !

— Alors, il faut partir, afin d'accomplir notre destin d'êtres humains. Vois-tu, Koshmar, la différence entre l'homme et l'animal, c'est que l'animal se contente de vivre au jour le jour alors que…

— Assez ! dit Koshmar d'une voix très calme. Cette discussion est terminée.

— Mais, Koshmar, je…

— Terminée !

Elle porta la main à sa poitrine et massa son sternum en appuyant très fort. La douleur était assez vive pour lui donner envie de se plier en deux, mais elle s'obligea à rester droite.

— Je me suis éloignée du campement pour être seule, dit-elle, et pour réfléchir à des choses importantes pour moi. Tu es venu me déranger alors que je t'avais demandé de ne pas le faire, pour déterrer toutes sortes de vieilles idées fumeuses qui n'ont plus aucun rapport avec notre situation présente. Nous ne sommes pas des singes. Ces animaux braillards que tu vois sur les toits sont des singes et nous n'avons rien à voir avec eux ! Et nous quitterons Vengiboneeza, oui, mais seulement quand les dieux m'auront fait savoir que le moment est venu. Quand les dieux me l'auront fait savoir, Hresh, pas toi ! C'est compris ? Bien. Et

maintenant, laisse-moi.

— Mais…

— Laisse-moi, Hresh !

— Comme tu veux, dit-il.

Il se retourna et repartit lentement vers le campement.

Dès qu'il fut hors de vue, Koshmar se recroquevilla en frissonnant tandis que la douleur se propageait par vagues dans tout son corps. Quand les spasmes furent terminés, elle se redressa, baignée de sueur, et attendit que le battement de son pouls retrouve un rythme normal.

Hresh ne pense pas à mal, se dit-elle. Il est sérieux et sincèrement préoccupé par ces grandes questions de la finalité et du destin du Peuple. Et il a probablement raison de dire qu'il nous faudra quitter Vengiboneeza pour accomplir ailleurs notre destin.

Que nous soyons des humains ou des singes, songea Koshmar – mais la réponse pour elle ne faisait aucun doute –, nous n'avons plus grand-chose à gagner en prolongeant notre séjour ici. C'est évident maintenant. Il nous faudra bientôt nous remettre en route pour aller fonder notre propre cité.

Mais il était encore trop tôt. Partir tout de

suite reviendrait à céder à la pression des Beng. Le départ de la tribu ne devait pas donner l'impression de s'effectuer sous la contrainte, car ce serait une atteinte au courage du Peuple et à la réputation de son chef. Il fallait convaincre Hresh de la justesse de ce raisonnement. Hresh et tous ceux qui étaient impatients de partir. Taniane ? Koshmar se demanda si ce n'était pas elle qui avait fait germer ces idées dans l'esprit du chroniqueur. Taniane était jeune et impatiente, débordante de fougue et d'ambition. Peut-être même était-elle déjà disposée à entrer à son tour en dissidence. Koshmar avait remarqué que Hresh et Taniane étaient très proches depuis quelque temps et elle se demanda si Hresh n'était pas venu la trouver pour lui donner un avertissement déguisé. Pour lui demander de mettre en œuvre un changement de politique avant qu'il lui soit imposé.

Mais on ne m'imposera rien ! songea Koshmar avec rage. Jamais rien !

Puis elle ferma les yeux et se remit à croupetons.

Comme je me sens fatiguée, se dit-elle.

Et elle s'abandonna, faisant le vide dans son esprit et le laissant flotter dans ces ténèbres

apaisantes. Quand, au bout d'un très long moment, elle rouvrit les yeux et se dressa sur son séant, une autre silhouette approchait. Aux spirales blanches ornant sa fourrure, elle reconnut Torlyri qui avançait en agitant la main et en lui souriant.

— Ah ! te voilà ! s'écria la femme-offrande. Hresh m'a dit que tu étais par ici.

Toi aussi ? songea Koshmar. Toi aussi, tu es venue me tourmenter avec cette histoire ?

— Il y a un problème ? demanda-t-elle.

— Un problème ? demanda Torlyri, l'air étonné. Non, pourquoi ? Le soleil brille et tout va bien. Mais tu es déjà partie depuis la moitié de la journée et tu me manquais. J'avais envie d'être avec toi, de te sentir près de moi. D'éprouver à tes côtés cette joie qui a toujours été pour moi la plus profonde.

Mais les paroles de Torlyri ne réjouirent pas le cœur de Koshmar. Elles sonnaient faux, cruellement, irrémédiablement faux. Il était si difficile à Koshmar de songer que sa bonne et douce Torlyri, qui avait toujours été l'honnêteté personnifiée, pût maintenant faire montre d'une telle insincérité. Elle savait que la femme-offrande n'était pas mue par les sentiments qu'elle avait éprouvés pour elle dans le passé,

mais qu'elle avait simplement cédé à l'inquiétude et à un sentiment de culpabilité. Torlyri avait changé. Lakkamai avait commencé de faire d'elle une autre femme et son Beng avait achevé la transformation.

— Il y a des choses auxquelles je dois réfléchir sérieusement, Torlyri. C'est pour cela que je suis partie seule.

— Je commençais à m'inquiéter. Tu as l'air si fatiguée depuis quelque temps.

— Moi ? Je ne me suis jamais sentie mieux de ma vie !

— Écoute-moi, Koshmar…

— Ai-je donc l'air malade ? Ma fourrure a-t-elle perdu son lustre ? Mes yeux ont-ils perdu leur éclat ?

— J'ai dit que tu avais l'air fatiguée, fit Torlyri. Pas que tu étais malade.

— Oui. C'est vrai.

— Assieds-toi un peu à côté de moi, poursuivit la femme-offrande en se laissant tomber sur une dalle de marbre rose dont une extrémité relevée représentait un visage dont les mâchoires et les dents étaient caractéristiques des yeux de saphir.

La main de Torlyri se posa sur le poignet de Koshmar et commença à le caresser doucement.

— As-tu quelque chose à me dire ? demanda Koshmar au bout d'un moment.

— J'ai simplement envie d'être avec toi. Quelle merveilleuse journée, Koshmar ! Le soleil monte de plus en plus haut dans le ciel à mesure que nous nous engageons dans le Printemps Nouveau.

— Oui, c'est vrai.

— Kreun attend un enfant ; l'enfant de Moarn. Et Bonlai porte celui d'Orbin. La tribu continue de se développer.

— Oui. C'est une bonne chose.

— Praheurt et Shatalgit attendent leur second. Ils ont demandé à Hresh de lui donner le nom de ta mère, Lissiminimar, si c'est une fille.

— Ah ! dit Koshmar. Cela me fera plaisir d'entendre de nouveau ce nom.

Elle se demanda comment cela se passait entre Torlyri et son Beng. Jamais elle n'osait poser la moindre question. Koshmar était parvenue à supporter la liaison de Torlyri avec Lakkamai, et même leur décision de former un couple ; le guerrier taciturne, et qui ne semblait pas avoir grand-chose à dire, ne pouvait constituer une réelle menace pour elle. Leurs relations avaient certainement été purement

charnelles. Mais la nouvelle attitude de Torlyri, l'animation de son visage quand elle était en compagnie de l'Homme au Casque, son comportement et l'éclat de ses yeux, tout cela montrait à l'évidence qu'il s'agissait cette fois de quelque chose de beaucoup plus profond.

Il l'a conquise et je l'ai perdue, songea Koshmar.

— Les Beng nous invitent encore à un repas de fête la semaine prochaine, dit Torlyri après un long moment de silence. J'ai appris cela d'Hamok Trei aujourd'hui même. Nous sommes tous invités et ils nous serviront leurs meilleurs vins et la viande de leurs plus beaux animaux. Cette fête sera donnée en l'honneur de Nakhaba, le plus grand de leurs dieux.

— Que m'importe le nom que les Beng donnent à leurs dieux ! répliqua Koshmar. Leurs dieux n'existent pas ! Leurs dieux sont imaginaires !

— Koshmar…

— Nous ne participerons pas à la fête des Beng, Torlyri !

— Mais, Koshmar…

Koshmar se tourna brusquement pour faire face à la femme- offrande. Une idée lui était venue à l'esprit, avec une telle soudaineté que

la tête lui tournait et que sa respiration s'était accélérée.

— Que dirais-tu si je t'annonçais que nous allons quitter Vengiboneeza dans deux ou trois semaines, un mois au plus ?

— Quoi

— Et nous allons avoir besoin de tout le temps qu'il nous reste pour faire les préparatifs du départ. Nous ne pourrons donc assister à la fête des Beng.

— Quitter… Vengiboneeza…

— En restant ici, Torlyri, nous n'avons rien à attendre d'autre que des ennuis. Tu le sais bien et moi aussi. Hresh est venu me voir et il m'a dit qu'il fallait partir. Mais je n'ai pas voulu l'écouter. Et puis mes yeux se sont ouverts et la voie à suivre m'est clairement apparue. Je me suis demandé ce qu'il fallait faire pour nous sauver et la réponse est venue : il nous faut quitter cette ville. C'est la mort pour nous, si nous restons ici. Regarde le sourire de cette statue des yeux de saphir ! C'est de nous qu'il se moque. Nous étions juste venus pour découvrir des objets de l'ancien monde susceptibles de nous être utiles et nous sommes déjà là depuis… combien d'années maintenant, Torlyri ? Dans cette cité qui ne nous a jamais

appartenu. Dans cette cité où même les pierres se moquent de nous. Dans cette cité où grouillent maintenant des étrangers arrogants, accoutrés d'une manière ridicule et adorant des dieux imaginaires.

Une vive inquiétude passa dans les yeux de Torlyri. Elle n'échappa pas à Koshmar qui comprit avec tristesse que sa ruse avait réussi, qu'elle avait arraché la vérité à la femme-offrande, cette vérité qu'elle redoutait tant, mais qu'elle avait désespérément besoin de connaître.

— Tu parles sérieusement ? demanda Torlyri.

— Je fais préparer le décret et je vais l'annoncer très bientôt.

Nous emporterons tout ce qui pourra nous être utile, tous les appareils que Hresh et ses Chercheurs ont trouvés. Et nous prendrons la route – cap au sud, vers la chaleur ! – comme nous aurions déjà dû le faire depuis plusieurs années. C'est Harruel qui était dans le vrai. Cette ville veut notre perte. Comme il n'avait pas réussi à m'en convaincre, il est parti. Harruel est impétueux. Il est impétueux et il manque de jugement, mais, dans cette affaire, il s'est montré plus clairvoyant que moi. Notre

séjour à Vengiboneeza touche à sa fin, Torlyri.

La femme-offrande était abasourdie.

Koshmar sentait ses forces revenir et elle éprouvait une ardeur telle qu'elle n'en avait pas connu depuis plusieurs semaines, voire plusieurs mois.

— Viens, Torlyri, dit-elle d'une voix rauque. Ma chère Torlyri, ma bien-aimée ! Nous sommes seules ici. Tu n'as pas envie d'un couplage, Torlyri ? Cela fait si longtemps… Et après, nous rentrerons au campement.

— Koshmar… commença Torlyri, sans pouvoir achever sa phrase.

— Un couplage, Torlyri… Tu n'en as pas envie ?

Torlyri la regardait, les lèvres et les narines frémissantes, des larmes brillant au coin de ses yeux.

— Si tu as envie d'un couplage, dit-elle d'une voix étouffée, je veux bien le faire pour toi.

— Et toi, tu n'en as pas envie ? Tu m'as dit que tu me cherchais pour avoir le plaisir d'être auprès de moi. Comment peux-tu être plus près de moi que par le couplage ?

Torlyri baissa les yeux.

— J'ai déjà eu un couplage aujourd'hui, dit-elle d'une voix hésitante. C'était… mon devoir,

tu comprends ? Quelqu'un avait besoin du réconfort de la femme-offrande et je n'ai pas le droit de refuser…

— Et tu es trop fatiguée pour recommencer si peu de temps après ?

— Oui. Exactement.

Koshmar regarda Torlyri droit dans les yeux et la femme-offrande déroba son regard.

Elle refuse un couplage avec moi, songea Koshmar, car elle sait que je pourrai lire dans son âme et que je découvrirai la profondeur de son amour pour l'Homme au Casque.

Mais non. Mais non. Notre dernier couplage ne remonte pas à si longtemps que cela et j'ai déjà vu ce qu'elle éprouve pour son Beng. Et elle sait que je l'ai vu. Il y a donc autre chose qu'elle tient à me cacher. Quelque chose de nouveau, quelque chose d'encore plus grave. Et je crois que je devine ce que c'est.

— Très bien, dit Koshmar. Je crois que je pourrai me passer de couplage aujourd'hui.

Elle se leva et fît signe à Torlyri de l'imiter.

— Allons-nous réellement quitter Vengiboneeza dans quelques jours ? demanda la femme-offrande.

— Dans un mois. Peut-être six semaines.

— Tout à l'heure, tu as dit un mois au plus.

— Nous partirons quand nous serons prêts à partir. S'il nous faut un mois, nous partirons dans un mois. S'il nous en faut deux, nous partirons dans deux mois.

— Mais nous partirons de toute façon ?

— Rien ne pourra me faire changer d'avis.

Torlyri eut un petit mouvement de recul, comme si Koshmar venait de la frapper.

— Alors, tout est fini, dit-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Laisse-moi, Koshmar, je t'en prie.

Koshmar hocha lentement la tête. Elle comprenait tout maintenant. Torlyri avait refusé le couplage parce qu'elle n'osait pas lui avouer que si le Peuple quittait Vengiboneeza pour de bon, elle ne partirait pas avec eux. Elle préférait rester avec l'Homme au Casque et elle savait que Koshmar n'autoriserait certainement pas le Beng à accompagner la tribu, même s'il en exprimait le désir.

Torlyri est perdue à jamais pour moi, se dit Koshmar.

Côte à côte, elles regagnèrent le campement en silence.

14-*Les temps derniers*

Ce fut pour Hresh une période de grand bonheur qui lui apporta la réalisation de nombreux rêves et lui permit de dépasser certaines de ses plus hautes aspirations.

Taniane était devenue sa compagne de couplage et sa partenaire d'accouplement. Maintenant qu'entre eux toutes les barrières étaient tombées, il comprenait enfin que tout au long de leur enfance et de leur jeunesse elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Tandis que lui, aveugle à toute cette passion, plongé dans l'étude des chroniques, puis dans l'exploration de Vengiboneeza, n'avait jamais perçu la nature des sentiments de Taniane ni d'ailleurs celle de ses propres sentiments pour la jeune fille.

Haniman n'avait été qu'une distraction pour elle. Un amant de passage, qui lui servait peut-être aussi à éveiller la jalousie de Hresh. Hresh s'était lourdement trompé sur la nature de leurs rapports et tout le monde en avait souffert.

Mais le mal était réparé. Hresh et Taniane passaient maintenant toutes leurs nuits ensemble, jamais rassasiés, poitrine contre poitrine, organes sensoriels étroitement

enroulés l'un autour de l'autre, dans une intense communion de l'esprit et de la chair dont Hresh ne cessait de s'émerveiller. Il comptait, dès qu'il en aurait trouvé le courage, demander à Koshmar l'autorisation de prendre Taniane pour compagne. Il avait en vain cherché un précédent dans les chroniques : jamais un ancien de la tribu n'avait pris une compagne. Mais rien non plus ne l'interdisait et Torlyri avait bien pris Lakkamai pour compagnon. Ce qui était permis à la femme- offrande ne l'était-il pas au chroniqueur ?

Hresh n'ignorait rien de l'ambition qui animait Taniane. Il savait qu'à ses yeux Koshmar était trop vieille, déjà usée, détruite et qu'elle aspirait à prendre la place du chef.

Taniane ne faisait rien pour lui cacher sa vision de l'avenir de la tribu.

— Nous serons à la tête du Peuple, toi et moi ! Tu seras l'ancien, je serai le chef et quand nos enfants viendront au monde, nous les préparerons à nous succéder. Qui pourrait surpasser la chair de notre chair ? Un enfant qui aurait ta sagesse et ton obstination, mon énergie et ma force de caractère ? Oh ! Hresh ! Hresh ! comme tout s'est merveilleusement arrangé pour nous !

— Koshmar n'a pas encore renoncé à sa charge, lui rappela-t-il posément. Nous ne formons même pas encore un couple. Et nous avons encore beaucoup à faire à Vengiboneeza.

Malgré le refus violent opposé par Koshmar à sa proposition de quitter la cité et bien qu'ils n'en eussent jamais reparlé, Hresh savait que leur départ était inévitable. Koshmar comprendrait tôt ou tard que le Peuple s'encroûtait à Vengiboneeza et que, dans tous les cas, la présence des Beng rendait leur situation intenable. Il connaissait assez Koshmar pour savoir qu'un beau jour, de but en blanc, elle donnerait l'ordre de faire les préparatifs du départ. Il était donc essentiel de profiter du temps qu'il lui restait pour écumer les ruines.

Dans la crainte de rencontrer des patrouilles Beng, il avait décidé de ne plus faire que des explorations nocturnes. Quand la nuit et le silence tombaient sur le campement, Hresh et Taniane, la main dans la main, s'enfonçaient seuls dans la ville, avançant sur la pointe des pieds. Ils ne prenaient presque plus jamais le temps de dormir et ils avaient les yeux brillants de fatigue. Mais la passion qu'ils apportaient à leur tâche leur donnait l'énergie nécessaire pour continuer.

Hresh essaya à trois reprises de pénétrer dans l'entrepôt souterrain où il avait vu les machines chargées d'effectuer les réparations, mais chaque fois il découvrit des sentinelles Beng à proximité et ne put s'en approcher. Il pesta contre la malchance en imaginant les Beng pillant les trésors, mettant la main sur les antiques machines et s'appropriant des objets d'une valeur inestimable. Et une douleur fulgurante lui déchirait l'âme. Mais il avait encore d'innombrables sites à explorer. Guidés par la carte représentant les cercles imbriqués et les points lumineux, Hresh et Taniane se lancèrent frénétiquement à la découverte d'une infinité de passages, de voûtes et de galeries, de tunnels et de salles souterraines. Ils ne s'arrêtaient pas de la nuit et il leur arrivait au petit matin de s'écrouler dans les bras l'un de l'autre pour prendre une ou deux heures de repos avant de regagner le campement.

Ils firent de nombreuses découvertes. Mais rien ou presque ne semblait avoir une utilité immédiate ou même plus lointaine.

Dans le quartier de Mueri Torlyri, ils découvrirent dans une vaste salle souterraine aux parois calcaires une énorme machine dix fois haute comme eux et en parfait état de

marche, bombée et nacrée, incrustée de bandes de pierre de couleur, ornée de lumières vertes et rouges disposées en ovale et munie de bras arrondis qui semblaient prêts à se déplacer dans toutes les directions. On eût presque dit une sorte d'idole. Mais à quoi pouvait-elle bien servir ?

Dans une autre grotte, aux parois couvertes d'inscriptions irrégulières et tremblées que le regard avait du mal à suivre, ils découvrirent de grandes boîtes de verre contenant des cubes de métal sombre émettant des ondes de lumière chatoyante déclenchées par le son de la voix. Les cubes étaient de petite taille, leur largeur ne dépassant pas celle de deux mains, mais quand Hresh ouvrit une des boîtes de verre et essaya d'en sortir un, il se rendit compte que le métal dont le cube était constitué avait une telle densité qu'il était incapable de le soulever.

Une longue et majestueuse galerie, en partie détruite par l'invasion d'un cours d'eau souterrain, contenait une sorte d'immense miroir de métal posé sur un trépied et couvert de dépôts minéraux. Taniane s'en approcha et ne put retenir un cri de surprise et d'effroi.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Hresh.

— Tu vois mon reflet, dit-elle en tendant la main. Là, au centre. Mais sur le côté… Regarde ! C'est moi quand j'étais petite ! Et là, sur la droite, cette vieille femme ratatinée et toute courbée… Oh ! Hresh ! Est-ce que c'est l'image de celle que je serai dans ma vieillesse ?

Tandis qu'elle parlait, un tumulte de voix s'éleva du miroir. Au bout d'un moment, elle reconnut, ou crut reconnaître, sa propre voix déformée et amplifiée. Mais elle parlait une langue inconnue, peut-être celle des yeux de saphir. Quelques instants plus tard, le miroir se ternit, les voix se turent et une odeur de brûlé monta à leurs narines. Résignés, ils s'éloignèrent.

Plus tard, dans le courant de la même nuit, Hresh trouva un globe d'argent d'assez petite taille pour tenir aisément dans le creux de sa main. Il appuya sur un cabochon et le globe s'anima, émettant un sifflement perçant et une froide lumière verte aux impulsions régulières. Hresh colla hardiment un œil sur le trou minuscule par où sortait la lumière et une scène de l'époque de la Grande Planète lui apparut avec une incroyable netteté.

Il vit une demi-douzaine d'yeux de saphir sur une plate-forme de pierre blanche, dans un

quartier de la cité qu'il ne reconnaissait pas. Le ciel plombé, étrangement sombre, était parcouru de nuages impétueux, comme si un orage terrible se préparait. Mais les yeux de saphir se tournaient calmement les uns vers les autres et s'inclinaient cérémonieusement dans une sorte de rituel solennel.

Le petit appareil semblait donc reproduire à une échelle beaucoup plus réduite les images de la Grande Planète que la grosse machine du sous-sol de l'esplanade aux trente-six tours lui avait permis de contempler. Hresh glissa le petit appareil dans sa ceinture afin de pouvoir l'étudier plus attentivement par la suite.

Le lendemain, tandis qu'ils exploraient le sous-sol d'un bâtiment rempli de décombres et situé tout à fait à l'opposé de la ville, là où le niveau du sol commençait à s'élever vers les contreforts, ce fut au tour de Taniane de faire une découverte extraordinaire dans une salle humide, au cinquième niveau du sous-sol, sur laquelle elle tomba tout à fait par hasard. Après avoir trébuché sur un obstacle et perdu l'équilibre, elle alla heurter un bloc de pierre qui pivota, dégageant l'entrée d'une salle secrète.

— Hresh ! cria-t-elle. Viens par ici ! Vite !

Des flots de lumière ambrée s'étaient répandus dans la salle dès l'instant où la porte s'était ouverte. Au centre, sur une plate-forme de jade, se dressait un tube de métal surmonté d'une sphère partiellement ouverte, d'où sortaient d'éblouissants éclairs de couleur. Taniane commença de se diriger vers le tube, mais Hresh la saisit brusquement par le poignet et la tira en arrière.

— Attends, dit-il. Cet appareil est dangereux.

— Tu sais ce que c'est ?

— J'en ai déjà vu… dans mes visions. J'ai vu les yeux de saphir les utiliser.

— Pour quoi faire ?

— Pour mettre fin à leur vie.

Taniane demeura béante de surprise.

— Pour mettre fin à leur vie ? répéta-t-elle. Mais pourquoi faisaient-ils cela ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je les ai vus le faire. Tu vois l'ouverture brillante au sommet du tube… eh bien, elle peut absorber tout ce qui s'approche d'elle, quelle qu'en soit la taille. Il y a à l'intérieur une zone d'un noir intense qui est un lieu de passage vers un autre monde, ou vers le néant. J'ai vu les yeux de saphir s'avancer jusqu'à ce tube, pencher la tête vers la sphère et se faire aspirer en un clin d'œil

d'une manière que je ne m'explique absolument pas. C'est à la fois terrifiant et fascinant. Dans ma vision, je me suis moi-même penché sur le tube et si ce n'avait pas été une vision, j'aurais disparu moi aussi. Mais celui-ci est bien réel.

Il lâcha le poignet de Taniane et s'avança lentement vers le mystérieux appareil.

— Non ! Hresh ! Ne fais pas cela !

— Je veux juste me livrer à une petite expérience, dit-il.

Il ramassa un petit fragment d'une statue brisée qu'il soupesa avant de le lancer vers l'ouverture de la sphère lumineuse. Le fragment de pierre flotta un instant dans l'air, juste en bordure de la zone de lumière intermittente, puis il disparut. Hresh demeura immobile, attendant de percevoir le bruit que ferait le fragment de pierre en touchant le sol, mais il n'entendit rien.

— Il fonctionne ! s'écria-t-il. Il fonctionne encore !

— Fais un autre essai.

— Tu as raison.

Il ramassa un second éclat de pierre, plus effilé que le précédent et long comme son bras, et l'approcha précautionneusement de l'ouverture du tube. Il sentit des picotements

dans sa main et son avant-bras et, brusquement, il se rendit compte que sa main était vide. Il regarda ses doigts d'un air incrédule.

Hresh fit un pas de plus vers l'appareil.

Et si je glissais ma main à l'intérieur ? se demanda-t-il.

Il se dressa sur la pointe des pieds et se pencha en avant, le front plissé par l'indécision. La tentation était étonnamment forte. Il se souvint des énormes bouches alignées au pied d'une rangée de collines qui, bien des années plus tôt, l'avaient invinciblement attiré à elles avec le grondement prolongé, semblable à un bruit de tambour, qu'elles émettaient à une cadence régulière. C'était la même chose. Il se sentait irrésistiblement attiré par l'appareil. Il avait à moitié envie de s'abandonner à cet appel. Plus qu'à moitié peut-être. Le mystérieux appareil pouvait lui apporter… des réponses. Il pouvait lui apporter… la paix. Il pouvait…

Taniane dut deviner ce qui lui passait par la tête, car elle vint rapidement à sa hauteur, le prit par l'épaule et le tira en arrière.

— A quoi pensais-tu ? demanda-t-elle.

— J'étais curieux, c'est tout, répondit Hresh en frissonnant. Trop curieux, peut-être.

— Allons-nous-en, Hresh. Un de ces jours, ta

curiosité te perdra.

— Attends ! Laisse-moi encore vérifier quelque chose.

— Cet appareil est dangereux, Hresh !

— Je le sais. Mais attends ! Attends un peu !

— Hresh…

— Je serai prudent cette fois.

Les jambes très fléchies, il repartit vers l'appareil en détournant les yeux de la zone lumineuse au sommet du tube. Puis il se pencha, passa le bras autour du tube et, comme il l'avait espéré, il le souleva aisément de sa plate-forme de pierre verte. Le tube était chaud et creux ; il aurait sans doute pu le déformer en accentuant la pression de son bras. Il le transporta sans difficulté à l'autre bout de la salle et l'appuya contre la paroi. La sphère lumineuse qui avait cessé d'émettre ses rayons de couleur dès qu'il avait soulevé l'appareil se remit à fonctionner.

— Qu'est-ce que tu fais, Hresh ?

— Tu vois, nous pouvons l'emporter avec nous !

— Non ! Laisse-le ici ! Hresh, cet appareil me fait peur !

— Moi aussi, il me fait peur. Mais je veux pouvoir l'examiner de plus près.

— Tu veux *toujours* tout examiner de plus près ! Laisse-le ici, Hresh ! Tu risques de te faire tuer !

— Je ne peux pas. C'est peut-être le dernier appareil de ce type qui reste sur toute la planète. Veux-tu que les Beng mettent la main dessus ?

— S'il les absorbe comme il a absorbé la pierre, ce ne serait peut- être pas une mauvaise idée.

— Et s'ils réussissaient à le faire fonctionner ? Et s'ils lui trouvaient une utilité ?

— Il n'a pas d'autre utilité que de détruire, Hresh. Si tu as peur que les Beng se l'approprient, tu n'as qu'à laisser tomber une grosse pierre dessus et il se brisera peut-être. Mais je veux qu'on parte d'ici.

— Je te promets de faire attention, Taniane, dit Hresh en lui lançant un long regard pénétrant. Mais je tiens à emporter cet appareil.

— Hresh ! soupira-t-elle en secouant la tête d'un air résigné. Oh ! Hresh !

Harruel faisait un rêve merveilleux. La terre était tapissée de fleurs aux couleurs exquises dont l'arôme emplissait l'air comme une douce musique. Il était allongé dans un bassin de pierre polie, un bras passé autour du cou de

Weiawala, l'autre de Thaloin. Leurs trois corps étaient immergés dans un vin doux et doré qui lui arrivait jusqu'au menton. Tout autour de lui se tenaient ses fils, une douzaine de beaux guerriers, sa réplique par le physique et le courage, qui tous chantaient ses louanges à pleine voix.

— Harruel ! criaient-ils. Harruel ! Harruel ! Harruel !

Mais une note discordante se mêla soudain à ce chœur harmonieux, une voix de crécelle, aigre et criarde.

— Harruel ! Harruel !

— Non, pas toi ! grommela-t-il d'une voix pâteuse. Tu gâches tout. Qui es-tu, d'ailleurs ? Avec une voix pareille, tu n'es certainement pas un de mes fils ! Va-t'en ! Va-t'en !

— Harruel, réveille-toi !

— Cesse de m'importuner ! Je suis le roi !

— Harruel !

Il sentit une main se poser sur sa gorge et des doigts s'enfoncer profondément dans sa chair. Il se dressa aussitôt sur son séant avec un rugissement de rage tandis que son rêve volait en éclats et s'évanouissait. Disparue Weiawala, disparue Thaloin, envolé le chœur viril de ses fils… Il avait l'impression que son cerveau était

une éponge saturée de vin. Tout son corps était affreusement endolori et il avait un goût d'excréments dans la bouche. Minbain se tenait devant lui. Ce n'était pas à la gorge qu'elle l'avait saisi, mais par le côté du cou ; il sentait encore la marque de ses doigts. Elle avait une mine hagarde et semblait avoir quelque chose d'extrêmement urgent à lui dire.

— Comment oses-tu me déranger, grommela Harruel d'un ton furieux, quand je…

— Harruel, la ville est attaquée !

— J'essaie de me reposer après… Qu'est-ce que tu as dit ? On nous attaque ? Qui ? Koshmar ? Je vais la tuer de mes propres mains ! Je la ferai rôtir et je la mangerai !

Harruel se releva péniblement.

— Où est-elle ? rugit-il. Apporte-moi ma lance ! Appelle Konya ! Et Salaman !

— Ils sont déjà dehors, répondit Minbain en se tordant nerveusement les mains. Mais ce n'est pas Koshmar, Harruel. Tiens, voilà ta lance et ton bouclier. Ce sont les hjjk qui nous attaquent ! Les hjjk, Harruel !

Il se dirigea en titubant vers la porte. De l'extérieur lui parvenaient des clameurs transperçant le brouillard qui voilait ses perceptions.

Des hjjk ? Dans la Cité de Yissou ?

Salaman lui avait bien raconté quelques jours plus tôt qu'il redoutait l'attaque d'une armée de hjjk. Une vision qu'il avait eue, un rêve insensé. Harruel n'y avait pas compris grand-chose, mais il lui semblait que Salaman avait affirmé que l'invasion ne risquait pas de se produire avant un certain temps, plusieurs mois sans doute. Cela lui apprendra à croire aux visions, songea Harruel.

Il avait mal à la tête et la situation exigeait qu'il eût toute sa présence d'esprit. Il s'arrêta devant la porte et saisit la coupe de vin qui s'y trouvait toujours. Elle était encore aux trois quarts pleine, mais il la vida en quatre grandes lampées.

Il se sentait mieux. Beaucoup mieux.

Il poussa la porte et sortit.

La confusion la plus totale régnait dans le camp. Il lui fallut un certain temps pour accommoder, puis le vin fit son effet et il constata que la Cité de Yissou était en grand péril. L'une des huttes était en feu. Les animaux étaient sortis de leur enclos et ils couraient en tous sens en poussant des cris terrifiés et plaintifs. Harruel entendit des hurlements et des pleurs d'enfants. Il distingua à la lisière du

camp un groupe de hjjk, au nombre d'une quinzaine, d'une vingtaine, peut-être de deux douzaines, portant des armes trop courtes pour être des épées et trop longues pour des poignards. Chacun des hjjk à la haute silhouette anguleuse avait au moins deux armes, parfois trois ou quatre, avec lesquelles il faisait de terrifiants moulinets. Ils dansaient en rond en poussant de petits cris chuintants. Harruel vit le corps d'un enfant mort formant par terre un petit tas pitoyable, des animaux couverts de plaies et les possessions de la tribu disséminées un peu partout.

— *Harruel !* hurla-t-il en se jetant au cœur de la mêlée. *Harruel ! Harruel ! Harruel !*

Salaman, Konya et Lakkamai se battaient comme des diables, repoussant les hjjk à grands coups de lance. Bruikkos avait réussi à s'emparer de deux armes des ennemis et, une dans chaque main, bondissant et tournoyant comme un possédé au milieu des assaillants, il tranchait les tubes respiratoires orange dont les segments annelés descendaient de chaque côté de la tête des hjjk. Nittin se battait de son côté et les femmes brandissaient des bâtons, des balais, des haches et tout ce qui leur tombait sous la main.

La vue d'Harruel leur insuffla une énergie nouvelle et le roi perçut chez les défenseurs une frénésie guerrière.

C'est alors qu'il aperçut son fils en première ligne. Samnibolon n'était encore qu'un petit enfant, mais, armé d'un émondoir, il frappait courageusement les hjjk aux articulations des jambes. Harruel poussa un cri de ravissement devant cette preuve des qualités guerrières de son rejeton et un autre en voyant un hjjk reculer en titubant. Galihine asséna au hjjk blessé un grand coup sur le dos à l'aide d'une longue canne à pommeau et Bruikkos, d'un geste presque désinvolte, l'acheva d'un rapide coup de poignard.

Stimulé par la fierté et par le vin, Harruel donna libre cours à son ardeur guerrière. Il frappait tout autour de lui avec une joie sauvage. Il commença de se frayer un chemin vers Salaman, mettant à profit sa taille et son poids pour bousculer et renverser les hjjk qu'il n'avait plus qu'à transpercer de sa lance pendant qu'ils prenaient appui sur leurs nombreux genoux pour essayer de se relever. Il découvrit que le meilleur endroit pour porter le coup de lance fatal se situait au niveau de l'articulation entre les jambes et la carapace qui

protégeait leur corps. La lance s'y enfonçait aisément et il frappait sans relâche, avec précision et efficacité.

Harruel arriva à la hauteur de Salaman et ils commencèrent d'avancer vers un groupe de trois hjjk qui, dos à dos, agitaient leurs petits poignards comme autant d'aiguillons.

— D'où viennent-ils ? demanda Harruel. Est-ce la vision que tu as eue ?

— Non, répondit Salaman. Ce que j'ai vu, c'était un immense troupeau de vermilions… et une armée gigantesque d'hommes-insectes…

— Et combien y en a-t-il ici ?

— Peut-être une vingtaine. Pas plus. Sans doute un détachement d'éclaireurs qui précède le gros de la troupe. Lakkami et Bruikkos les ont découverts par hasard dans la forêt et ils se sont aussitôt lancés à l'assaut du village.

— Nous allons les exterminer, dit Harruel.

Il voyait déjà autour de lui les cadavres de huit ou dix insectes.

Harruel bondit en avant, la lance pointée vers le groupe de trois assaillants, les forçant à s'écarter les uns des autres. Salaman s'attaqua à celui de gauche qu'il poussa à terre à grands coups de lance. Harruel se retourna et plongea son arme dans la carapace noir et jaune jusqu'à

ce qu'il perçoive un craquement satisfaisant.

Mais, sans lui laisser le temps de retirer la lance du cadavre de son congénère, un des deux autres hjjk s'élança vers lui et lui laboura le bras, non pas avec son arme, mais avec son bec acéré. Harruel grimaça et poussa un grognement de douleur, puis il lança violemment sa jambe en l'air et fracassa la mâchoire de l'insecte. Nittin arriva par-derrière et trancha les tubes respiratoires du hjjk qui tomba raide mort.

— Nous y arrivons, dit Salaman en se retournant entre deux coups de lance. Il ne doit pas en rester plus de six ou sept. Ils sont méchants, mais ils ne savent pas vraiment se battre.

— Ils se battent en groupe, dit Nittin. Hresh m'a dit que ce qu'ils aimaient, c'était être à dix contre un. Mais aujourd'hui, ils ne sont pas assez nombreux. Attention, Harruel ! Derrière toi !

Harruel se retourna et vit deux hjjk fondre sur lui. Il les renversa tous les deux d'un grand mouvement circulaire de sa lance dont il plongea l'extrémité de la hampe dans une gorge fragile et découverte tandis que Salaman se débarrassait de l'autre assaillant.

Harruel esquissa un sourire. L'issue de la bataille ne faisait plus guère de doute et il commença à songer au vin qu'il allait boire pour célébrer leur victoire.

Lakkamai poursuivait un hjjk qui courait frénétiquement sur la piste menant au bord du cratère. Konya et Galihine en avaient acculé un autre près de la hutte de Nittin. Un troisième était tombé dans la tranchée infernale de Salaman et deux femmes tapaient sur ses griffes pour l'empêcher d'en sortir.

Harruel s'appuya sur sa lance en songeant avec jubilation que tout était fini.

Mais sa joie fut de courte durée. Il sentit brusquement la fatigue et la douleur l'envahir. Son cœur battait avec violence et la blessure de son bras saignait beaucoup et lui causait d'affreux élancements. L'effet du vin qui l'avait soutenu au plus fort de la bataille s'était dissipé et il ne lui restait plus qu'un sentiment de tristesse et de lassitude.

Harruel se retourna vers sa capitale et il vit que c'était le palais qui brûlait. Tous les animaux s'étaient enfuis. Il ne savait pas lequel des enfants avait perdu la vie et il découvrit qu'une femme aussi était morte, ou au moins grièvement blessée. La victoire n'était pas aussi

complète qu'il l'avait cru.

Il sentit une vague de profonde tristesse le submerger.

C'est le châtiment que les dieux ont choisi de m'infliger, songea-t-il.

Pour tous mes péchés. Pour le viol de Kreun, pour mes autres actes de cruauté et de violence, pour toutes mes pensées indignes et pour mon arrogance. Pour avoir porté la main sur Minbain. Pour tout le vin que j'ai bu et qui m'a fait tourner la tête. Les hjjk sont venus détruire cette cité que j'avais fondée et qui aurait dû être l'œuvre de ma vie. Nous en avons tué quelques-uns, mais que faire contre l'immense armée qui est apparue à Salaman ? Comment pourrons-nous les repousser ? Comment pourrons-nous résister à ces monstrueux vermilions lorsqu'ils se répandront dans nos rues ? Comment pourrons-nous survivre, si nous devons affronter une armée entière ?

La nuit était encore chaude, l'air encore lourd, presque étouffant. La chaleur était devenue constante et la période froide et rigoureuse qu'ils avaient traversée à la sortie du Long Hiver n'était plus qu'un lointain souvenir. Mais malgré cette chaleur tenace, Koshmar avait une sensation de froid provenant de la

moelle de ses os et qui se propageait par tout son corps, s'insinuait entre sa fourrure et sa peau. Et ce froid ne la quittait plus jamais.

Comme elle n'arrivait presque plus à dormir, elle parcourait nerveusement le campement une grande partie de la nuit, passant avec hébétude de bâtiment en bâtiment. Elle s'imaginait parfois être son propre fantôme flottant dans les rues, invisible, silencieux. Mais la douleur ne la quittait jamais, comme si elle avait été là pour lui rappeler les servitudes de la chair.

Elle n'avait plus parlé de son projet de quitter Vengiboneeza. Ce n'avait été qu'un coup de bluff destiné à arracher la vérité à Torlyri et à savoir si elle avait ou non l'intention de les suivre. Connaissant maintenant cette vérité – elle avait la conviction que Torlyri n'abandonnerait jamais son Beng –, Koshmar ne pouvait se résoudre à donner l'ordre du départ. Ni Hresh ni la femme- offrande ne lui en avaient reparlé et ce projet était tombé dans l'oubli. Koshmar se demandait si c'était sa maladie qui l'avait trop affaiblie pour qu'elle fût en mesure d'organiser le départ ou bien si c'était seulement le fait que ce départ signifierait la fin de ses relations avec Torlyri et qu'elle était incapable de l'accepter.

Elle l'ignorait. Tout ce qu'elle savait, c'est que ses chagrins personnels et les responsabilités de sa charge étaient intimement liés. Et qu'elle était lasse, lasse de tout, profondément troublée et perturbée. Il ne lui restait plus qu'à attendre et à espérer que les choses s'arrangeraient avec le temps. A espérer que sa maladie s'arrêterait et que ses forces reviendraient. Ou bien que Torlyri se lasserait de son Beng. Oui, songea Koshmar, le temps guérit tout. Le temps est mon unique allié.

Son attention fut soudain attirée par une lumière. Une lumière qui filtrait de l'un des bâtiments inutilisés de l'autre côté de l'esplanade, à la lisière du campement. Puis tout retomba dans l'obscurité , comme si un volet avait été précipitamment fermé. Koshmar plissa le front. Personne n'avait rien à faire là-bas, surtout à une heure aussi tardive. Toute la tribu dormait, à l'exception de Barnak qui était de faction. Et elle l'avait vu quelques instants plus tôt, patrouillant à la limite opposée du campement.

Elle décida d'aller voir de plus près de quoi il s'agissait. Un détachement de Beng s'était peut-être glissé dans le campement et se cachait au cœur même du territoire de la tribu ! Ces Beng

étaient décidément des voisins bien incommodes. Jamais elle ne leur avait fait confiance, malgré leurs sourires et leurs festins ! Ils lui avaient pris Torlyri. Et bientôt ils lui arracheraient aussi Vengiboneeza. Que Dawinno les emporte !

Le bâtiment où Koshmar avait vu briller fugitivement une lumière était un pentagone d'un seul étage, fait d'une pierre rose aussi luisante que du métal, à moins que ce fût d'un métal ayant la texture d'une pierre très fine. Chacun des cinq côtés du bâtiment était percé par une unique fenêtre triangulaire protégée par des stores ayant la légèreté de la gaze et la solidité du bois. Koshmar en poussa doucement un, mais il ne céda pas. Elle essaya de la même manière à la fenêtre suivante, en poussant un peu plus fort. Dans l'interstice qui se créa, un rai de lumière jaune filtra. Koshmar agrandit légèrement la fente en retenant son souffle et elle y colla son œil.

Elle vit une vaste pièce dont le plancher était sensiblement au- dessous du niveau du sol de l'esplanade. Au centre de cette pièce s'élevait une statue représentant un être maigre et anguleux, aux membres allongés, au crâne en pain de sucre, dépourvu d'organe sensoriel. Une

statue qui lui rappelait Ryyg, le Faiseur de Rêves. Autour de la statue étaient disposés des branches d'arbres, des tas de fruits et quelques cages d'osier contenant de petits animaux. Cinq membres de la tribu étaient agenouillés devant ces offrandes, la tête courbée, murmurant des paroles inaudibles. Koshmar reconnut Haniman, Kreun, Cheysz, Delim. Le cinquième lui tournait le dos. Était-ce Preyne ? Non, Jalmud. Oui, c'était Jalmud.

Koshmar observa la cérémonie avec une stupéfaction qui se mua lentement en consternation et en horreur. Ils parlaient si bas qu'elle ne pouvait entendre ce qu'ils disaient, mais ils semblaient marmonner des prières. De temps en temps, l'un d'eux poussait des branchages ou quelques fruits vers la statue du Faiseur de Rêves. Cheysz avait le front dans la poussière et Kreun se prosternait devant la statue. Haniman se balançait d'avant en arrière dans un mouvement régulier au pouvoir hypnotique. Il semblait être le meneur, car les autres répétaient les paroles qu'il prononçait d'une voix monocorde.

Dès qu'elle réussit à s'arracher à la fascination de ce spectacle,

Koshmar partit en courant vers le temple. Le

cœur battant, elle se précipita vers la salle des chroniques et tambourina sur la porte.

— Hresh ! Hresh ! Réveille-toi ! C'est Koshmar !

— Je suis en train d'étudier les chroniques, dit-il en entrouvrant la porte.

— Cela peut attendre ! Viens avec moi ! J'ai quelque chose à te montrer !

Ils traversèrent l'esplanade en toute hâte. Barnak, intrigué par les allées et venues de Koshmar, sortit de l'obscurité et fit un signe interrogateur de la tête, mais elle l'écarta avec véhémence. Moins ils seraient à voir cela, mieux cela vaudrait. Elle conduisit Hresh devant le bâtiment pentagonal, lui fit signe de rester silencieux et le souleva pour lui permettre de regarder par la fenêtre demeurée entrouverte. Il regarda à l'intérieur et Koshmar vit ses mains se crisper avec force sur l'appui de la fenêtre. Il se hissa un peu plus haut et engagea la tête à l'intérieur du chambranle. Quand il redescendit quelques instants plus tard, il avait les yeux écarquillés de surprise et le souffle court.

— Alors ? demanda-t-elle. Que font-ils, à ton avis ?

— On dirait une cérémonie religieuse.

— Exactement ! dit Koshmar en hochant vigoureusement la tête. Exactement ! Mais à quel dieu rendent-ils un culte ?

— A aucun dieu, répondit Hresh. C'est la statue d'un humain… d'un Faiseur de Rêves…

— Oui, d'un Faiseur de Rêves. Ils vénèrent un Faiseur de Rêves ! Qu'est-ce que cela signifie, Hresh ? Quel est ce nouveau culte et d'où vient-il ?

— Ils pensent que les humains sont des dieux, répondit Hresh, l'air hébété. Ils adorent les humains…

— Les Faiseurs de Rêves, tu veux dire. Nous sommes les humains, Hresh.

— Comme tu veux. Mais je pense que ces cinq-là ne partagent pas ton avis.

— Oui, dit Koshmar. Ils se résignent à n'être que des singes, comme tu sembles le faire aussi. Ils se prosternent devant cette statue de pierre et ils la vénèrent…

Koshmar se détourna brusquement et s'assit en se prenant la tête entre les mains.

— Ah ! Hresh ! Comme j'ai eu tort de ne pas t'écouter ! Nous sommes en train de perdre notre humanité à Vengiboneeza. De perdre notre identité. Nous devenons des animaux. Je sais maintenant que tu étais dans le vrai. Il nous

faut quitter cette ville tout de suite !

— Koshmar !

— Tout de suite ! Dès demain matin, j'en ferai la proclamation. Les préparatifs du départ commenceront aussitôt et, dans deux semaines au plus, nous ne serons plus là. Il ne faut pas laisser au poison le temps de se répandre parmi nous.

Elle se releva avec peine et ajouta de son ton le plus autoritaire :

— Et pas un mot à quiconque de ce que tu as vu !

Hresh avait enfin obtenu ce qu'il désirait et son âme aurait dû déborder de joie en apprenant la décision de Koshmar. Le monde nouveau et toutes ses merveilles allaient s'offrir à lui et il brûlait d'impatience de le découvrir et de pénétrer ses mystères infinis.

Mais, en même temps, il éprouvait une profonde tristesse et le douloureux sentiment d'une perte. Il n'avait pas achevé tout ce qu'il avait à faire à Vengiboneeza et la décision de Koshmar était comme un coup de poignard dans son âme, qui l'obligeait à faire une croix sur tout ce qu'il avait encore à découvrir et à récupérer dans la cité des yeux de saphir. Et il savait que tout ce qu'ils seraient obligés de

laisser derrière eux tomberait entre les mains des Beng.

Une activité frénétique s'empara du campement. Il fallait rassembler le bétail avant le départ, achever les récoltes, rassembler toutes les possessions de la tribu. Le départ ayant été fixé quelques jours plus tard, il n'y avait pas de temps à perdre. Quand des Beng venaient dans le campement, ils suivaient tous ces préparatifs avec perplexité. Koshmar était à la fois au four et au moulin, mais elle avait l'air si épuisée et ravagée que sa santé inquiétait tout le monde. Torlyri se faisait de plus en plus rare et ceux qui avaient besoin d'apaisement et de réconfort se tournaient vers Boldirinthe qui remplaçait la femme-offrande. Et quand Torlyri se montrait, elle paraissait fermée et tendue.

Hresh surprit certains membres de la tribu parier que le départ ne pourrait s'effectuer à la date prévue, qu'il serait retardé d'une semaine, d'un mois, d'une saison. Mais les préparatifs se poursuivaient avec la même fièvre et aucun ajournement n'était annoncé.

— C'est notre dernière chance, dit-il à Taniane. Il nous faut rassembler les Chercheurs afin de découvrir le maximum de choses pour les emporter avec nous.

— Mais Koshmar nous demande de tout laisser tomber pour nous préparer au départ.

— Koshmar ne comprend rien à rien, répliqua Hresh d'un air buté. J'ai l'impression que la moitié du temps elle s'imagine encore être dans le cocon.

Bien qu'un peu inquiète de braver l'autorité de Koshmar, Taniane finit par céder aux instances de Hresh. Mais il fut plus difficile que prévu de reconstituer l'ancienne équipe des Chercheurs. Konya était parti avec Harruel ; Shatalgit et Praheurt, ayant déjà la charge d'un enfant et bientôt d'un deuxième, n'avaient plus de temps à consacrer aux fouilles ; Sinistine se retrancha prudemment derrière l'ordre donné par Koshmar de renoncer séance tenante à toute autre occupation que les préparatifs du départ et il fut impossible de la faire changer d'avis.

Il ne restait donc plus qu'Orbin et Haniman. Haniman leur déclara sans ambages qu'il n'avait pas envie de se joindre à eux et refusa toute discussion. Orbin, tout comme Sinistine, affirma qu'il allait obéir aux ordres de Koshmar.

— Mais nous avons besoin de toi, dit Hresh. Dans certains endroits, les murs se sont effondrés et d'énormes dalles obstruent le passage. Les objets les plus précieux se trouvent

peut-être dans ces lieux d'accès difficile. Ta force nous sera très utile, Orbin.

— Il y a beaucoup à faire dans le campement, répondit Orbin en haussant les épaules, et là aussi ma force sera très utile. Et Koshmar a dit…

— Oui, je sais. Mais ce que je te demande est plus important.

— Pour toi.

— Je t'en supplie, Orbin. Nous étions amis autrefois.

— Crois-tu ? demanda Orbin, le visage impassible.

Le coup fut rude pour Hresh. Oui, ils avaient été amis d'enfance, mais il y avait déjà de longues années de cela. Mais, depuis, qu'étaient-ils l'un pour l'autre ? Des étrangers, sans doute. Qu'y avait-il de commun entre le chroniqueur, le sage de la tribu et un simple guerrier qui ne valait que par ses muscles ? Hresh n'insista pas. Il accomplirait les dernières explorations avec la seule aide de Taniane.

Ils recommencèrent à se glisser hors du campement à la faveur de la nuit. Hresh s'était de nouveau fixé comme but l'endroit où il avait découvert les ouvriers artificiels chargés des réparations de la ville. Mais cette fois il

emporta le Barak Dayir.

— Regarde sur ce mur ! s'écria Taniane. Une marque faite par les Beng !

— Oui. Je vois.

— Nous entrons dans une zone interdite !

— Une zone interdite ! répéta Hresh en s'emportant. Et qui était à Vengiboneeza le premier ? Le Peuple ou les Beng ?

— Mais les autres fois où nous avons vu ces signes des Beng, nous avons fait demi-tour !

— Eh bien, pas cette fois-ci ! dit Hresh.

Ils continuèrent à avancer et aperçurent la pyramide de colonnes brisées. Des rubans fixés par les Beng pendaient sur la façade du temple effondré. Deux ouvriers artificiels passèrent devant eux sans leur prêter la moindre attention et entreprirent de fouiller dans les décombres et d'étayer un mur branlant.

— Là-bas, Hresh, murmura Taniane.

Il tourna la tête vers la gauche et vit à la clarté de la lune l'ombre de deux casques Beng découper deux taches monstrueuses sur le mur d'un bâtiment de pierre blanche. Les deux solides guerriers, venus sur le dos d'un seul vermilion, discutaient calmement aux pieds de leur monture.

— Ils ne nous ont pas vus, souffla Taniane.

— Je sais.

— Est-il possible de les contourner ?

— Nous allons nous montrer, dit Hresh en secouant la tête.

— Comment ?

— Il le faut.

Il sortit la Pierre des Miracles et la garda quelques instants dans le creux de sa main. Taniane l'observait avec un mélange de crainte et de fascination. Et Hresh sentit lui aussi la peur le gagner. Non pas la peur du Barak Dayir, mais une certaine anxiété devant les risques et la complexité de ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il enroula son organe sensoriel autour du talisman et la musique de la Pierre des Miracles envahit aussitôt son âme. Elle le calma et l'apaisa quelque peu. Faisant signe à Taniane de le suivre, il s'avança à découvert et se dirigea vers les Beng qui le considérèrent avec étonnement et mécontentement.

Prendre le contrôle, tout de suite, sans leur faire de mal, sans mettre leur vie en danger…

Hresh effleura leur âme. Il sentit les deux Beng se recroqueviller et s'efforcer furieusement d'échapper à cette intrusion. Hresh empêcha en tremblant le contact de se rompre. Il ne pouvait chasser de sa mémoire le souvenir du premier

Homme au Casque qui avait préféré mourir plutôt que de le laisser pénétrer en lui. Peut-être avait-il été trop brutal. Mais il ne devait pas tuer ces deux-là. Surtout ne pas les tuer. Et il se laissa guider par le Barak Dayir.

Les Beng continuèrent de résister en se tortillant, puis ils abandonnèrent la lutte et se détendirent. Ils le regardaient, béants de stupeur, comme des animaux de la jungle. Hresh put enfin reprendre son souffle. Cela marchait. Ils étaient en son pouvoir !

— Je suis venu explorer ce lieu, leur dit-il.

La tension se lisait dans les yeux brillants des Beng. Mais ils étaient impuissants à échapper à l'emprise de Hresh. L'un après l'autre, ils acquiescèrent d'un signe de la tête.

— Vous m'apporterez toute l'aide dont j'aurai besoin, poursuivit Hresh. C'est bien compris ?

— Oui.

Il reçut leur assentiment donné du bout des lèvres et d'une voix rauque.

Hresh sentit un vif soulagement l'envahir. Ils étaient à sa merci, mais il ne leur ferait aucun mal.

Taniane le regardait avec émerveillement. Il lui sourit et porta un doigt à ses lèvres.

Puis il se tourna vers le plus proche des

petits ouvriers artificiels et lui donna un ordre. Son petit esprit mécanique obéit sans hésiter. Il pivota et se dirigea rapidement vers l'ouverture de pierre rouge pratiquée dans le sol. L'un de ses bras métalliques se déroula et toucha la dalle de pierre mobile qui glissa aussitôt sur ses coulisses.

Hresh et Taniane descendirent dans la salle souterraine brillamment éclairée et ils découvrirent une profusion de machines compliquées, luisantes, parfaitement entretenues. Une douzaine de petits ouvriers mécaniques se déplaçaient entre les rangées de machines, effectuant des travaux d'entretien. A l'autre bout de la salle, Hresh vit l'un des petits ouvriers au travail sur un de ses semblables, parfaitement immobile. Voilà pourquoi ces machines fonctionnaient encore après des centaines de milliers d'années ! Elles s'entretenaient et se réparaient mutuellement ! Dans ces conditions, elles pouvaient durer éternellement !

— Explique-moi la fonction de ces appareils, ordonna Hresh à l'ouvrier artificiel qui l'avait conduit dans la salle souterraine.

En guise de réponse, la machine ouvrit une niche pratiquée dans un mur et en sortit un

globe bronze doré qui tenait dans le creux de la main de Hresh. La surface métallique en était translucide et Hresh vit rouler à l'intérieur une boule de vif-argent. Il n'y avait pas de bouton ni aucun autre dispositif de commande visible, mais quand Hresh projeta la force de son esprit amplifiée par le Barak Dayir, le petit globe s'ouvrit à lui comme s'il tournait sur des gonds et Hresh plongea dans un univers de connaissances à donner le vertige.

— Hresh ? dit Taniane. Tout va bien, Hresh ?

Il hocha lentement la tête. Il était stupéfait, abasourdi, étourdi de surprise. Le globe lui fournissait un flot continu et précipité de renseignements sur la fonction de tous les appareils entreposés dans la salle. Celui-ci servait à élever des murs, celui-là à paver les rues, un troisième mesurait la profondeur et la stabilité des fondations. Tel appareil permettait d'ériger des colonnes ; tel autre servait à creuser la pierre ; tel autre encore à transporter des débris…

Il avait déjà découvert des appareils de ce genre au cours de ses premières explorations des ruines et il se souvenait qu'ils s'étaient mis à fonctionner d'une manière capricieuse et anarchique, bâtissant frénétiquement des murs

et des ponts, creusant d'immenses trous et faisant disparaître des bâtiments entiers. Il lui avait fallu les cacher, car ils étaient pire qu'inutiles : ils étaient dangereux, destructeurs et impossibles à contrôler.

Mais Hresh comprit que le petit globe doré contenant la boule de vif-argent devait être la commande principale, celle à laquelle toutes les autres obéissaient. Grâce à ce globe, il était en mesure de bâtir une nouvelle Vengiboneeza ! Un esprit résolu et doté d'une vision d'ensemble pouvait, par l'intermédiaire du globe, ordonner à l'armée de machines de faire tout ce qu'il y avait à faire. Plus de ponts suspendus dans le vide, plus de murs s'élevant anarchiquement au beau milieu des boulevards, mais une construction ordonnée suivant méthodiquement le plan élaboré dont il serait l'architecte, le globe le contremaître et toutes les machines les ouvriers…

— Qu'est-ce que tu as, Hresh ? Explique-moi ce qui se passe.

— Miracles et prodiges ! dit-il d'une voix étouffée. Miracles et prodiges !

Il se tourna vers les deux Beng qui étaient restés dans la rue et contemplaient la scène d'un air hébété. Ils s'efforçaient encore, mais

vainement, de se libérer de l'emprise de Hresh.

— Vous deux ! cria-t-il. Venez ici ! Transportez ces appareils dehors et commencez à les charger sur votre vermilion !

Il fallut une douzaine d'allers et retours pour que tout ce que Hresh jugeait important fût transporté au campement du Peuple. Juste avant les premières lueurs de l'aube, il renvoya les Beng en les remerciant chaleureusement après avoir effacé de leur esprit tout ce qui s'était passé pendant la nuit.

Seule dans le temple, Torlyri s'affairait avec ardeur à la lueur dansante d'une bougie à empaqueter tous les objets sacrés que la tribu devait emporter. De temps en temps, elle se redressait et s'adossait au mur de pierre froide en respirant profondément. Elle était parfois saisie de tremblements irrépressibles. Il ne restait plus que quelques jours avant le départ de Vengiboneeza.

Hresh s'occupait des chroniques et de tout ce qui avait trait à l'histoire du Peuple, mais elle était responsable du reste, de tout ce que la tribu avait amassé au long des millénaires de son existence recluse. Petites amulettes sculptées, coupes et statuettes dédiées aux différents dieux, bâtons magiques aux

propriétés bénéfiques, cailloux polis et luisants, précieux talismans dont l'origine et l'utilité étaient oubliées depuis longtemps, mais qui se transmettaient de femme-offrande en femme-offrande depuis de nombreuses générations.

Boldirinthe l'avait aidée les deux soirs précédents, mais la veille, tandis qu'elles travaillaient côte à côte, elle lui avait brusquement demandé :

— Tu es en train de pleurer, Torlyri ?

— Pourquoi dis-tu cela ?

— J'ai vu les larmes couler sur tes joues.

— C'est la fatigue, Boldirinthe. Rien d'autre que la fatigue.

— C'est la perspective de partir qui te rend triste, n'est-ce pas ? Tout compte fait, nous étions heureux ici.

— Les dieux décident. Les dieux pourvoiront à nos besoins.

— Si je puis t'aider en quoi que ce soit…

— Tu veux consoler la consolatrice ? demanda Torlyri avec un petit rire. Non, Boldirinthe, je te remercie. Tu te trompes si tu crois que je suis triste. Je suis simplement très fatiguée.

Ce soir-là, Torlyri travaillait seule. Elle avait les larmes aux yeux et elle savait qu'il suffirait

d'un rien pour qu'elles coulent sans retenue. Elle ne pouvait supporter l'idée d'être un objet de pitié, aussi bien pour Boldirinthe que pour qui que ce fût. Si elle devait s'effondrer, elle le ferait seule.

Les doigts tremblants, elle enveloppait les objets sacrés dans des morceaux de fourrure ou des réceptacles tressés, puis elle les disposait dans les paniers que la tribu allait emporter. De temps à autre, elle se penchait pour embrasser tel ou tel objet. Tout au long de sa vie, ils avaient été les outils de son métier, grâce auxquels elle s'était assuré la bienveillance continue des dieux. Ce n'étaient que de petits objets de pierre ou d'os, de bois ou de métal, mais ils étaient investis d'un caractère et d'un pouvoir divin. Elle leur avait prodigué son affection et ils lui étaient aussi familiers que ses propres mains. Et maintenant ils disparaissaient l'un après l'autre dans les paniers.

A mesure que la salle se vidait, elle sentait approcher l'heure où son destin allait se jouer. L'échéance était proche.

Tout à coup elle entendit des pas s'approcher du sanctuaire. Elle leva la tête, les sourcils froncés.

— Torlyri ?

C'était la voix de Boldirinthe. Torlyri songea avec agacement qu'elle était quand même venue. Elle se dirigea vers la porte et passa la tête dans l'embrasure.

— Je t'avais demandé de ne pas venir ce soir, Boldirinthe. Il y a certains talismans que je suis la seule à pouvoir toucher.

— Je sais, dit doucement Boldirinthe. Je n'ai nulle envie de te déranger dans ton travail, Torlyri, mais j'ai un message pour toi et j'ai pensé qu'il fallait t'en avertir.

— Un message de qui ?

— De ton Homme au Casque. Il est là et il désire te voir.

— Il est là ?

— Devant le temple. Caché dans l'ombre.

— Aucun Beng n'a le droit de pénétrer dans ce bâtiment, déclara Torlyri en s'agitant. Dis-lui d'attendre. Je vais aller le trouver… Non, non, je ne veux pas qu'on nous voie ensemble ce soir.

Elle commença à se tordre nerveusement les mains et à s'humecter les lèvres.

— Tu sais où se trouve l'entrepôt où Hresh conserve tout ce qu'il a découvert dans les ruines ? Regarde s'il y a quelqu'un à l'intérieur. S'il n'y a personne, emmène-le là-bas. Et reviens me le dire.

Boldirinthe inclina silencieusement la tête et disparut.

Torlyri essaya de se remettre au travail, mais c'était impossible. Elle maniait maladroitement les objets sacrés, manquait de les faire tomber, était incapable de se souvenir des paroles sacrées qu'elle était censée prononcer en les manipulant. Elle renonça au bout de quelques minutes et s'agenouilla devant le petit autel, les coudes sur le rebord, la tête baissée, priant pour retrouver son calme.

— Il t'attend, dit Boldirinthe qui était arrivée sans bruit derrière elle.

Torlyri referma le meuble contenant les objets sacrés et souffla les bougies. Elle s'arrêta dans l'obscurité devant Boldirinthe et la serra tendrement dans ses bras. Puis elle l'embrassa rapidement et murmura un mot de remerciement. En débouchant sur l'esplanade, elle prit aussitôt la direction de l'entrepôt de Hresh.

Boldirinthe inclina silencieusement la tête et disparut.

La nuit était douce, sans le moindre souffle de vent, et, dans le ciel, la lune jouait à cache-cache avec des nuages frangés d'argent. Mais Torlyri frissonnait. Elle se sentait oppressée.

Trei Husathirn, une branche de phosphobaies à la main, tournait en rond comme un animal en cage quand Torlyri pénétra dans la vaste salle. Coiffé de son casque, il paraissait plus grand que le souvenir qu'elle avait de lui. Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs jours, car elle avait beaucoup trop à faire au campement. Il marchait dans la salle, posant de temps en temps la main sur l'un des appareils rassemblés par Hresh et le groupe des Chercheurs. En entendant Torlyri, il pivota sur lui-même et leva les bras dans un geste de défense.

— Ce n'est que moi, dit-elle en souriant.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Il l'étreignit et la serra si fort qu'elle en eut le souffle coupé. Elle sentait son corps frémir contre le sien. Au bout d'un moment, ils s'écartèrent l'un de l'autre et elle vit qu'il avait les traits tirés et l'air tendu.

— A quoi servent ces machines ? demanda-t-il.

— Il faudrait le demander à Hresh. Il les a découvertes un peu partout dans la ville. Ce sont des machines de la Grande Planète.

— Elles fonctionnent encore ?

— Comment pourrais-je le savoir ?

— Et il les emportera quand vous partirez ?

— Tel que je le connais, il en emportera le maximum.

Elle se demanda si elle n'avait pas eu tort de choisir ce lieu pour retrouver Trei Husathirn. Il aurait peut-être mieux valu qu'il ne voie pas toutes ces machines. Certes, il était son compagnon, ou l'équivalent de son compagnon, mais il était aussi un Beng et tout ce que la salle contenait faisait partie des secrets de la tribu.

La voix de Trei Husathirn, dure et inquiète à la fois, la troublait également. Il donnait presque l'impression d'avoir peur.

— Tu ne peux pas savoir combien tu m'as manqué, dit-elle en lui prenant la main.

— Tu aurais pu venir me voir.

— Non. C'était impossible. Tout doit être préparé d'une certaine manière… Il y a des prières à dire… Cela représentait plusieurs semaines de travail et je me demande si je pourrai finir à temps. Tu n'aurais pas dû venir ce soir, Trei Husathirn.

— Il fallait que je te parle.

Cela sonnait faux. Il aurait dû dire : Il fallait que je te voie, ou j'avais envie de te voir, ou encore je ne pouvais plus rester loin de toi. Mais pourquoi fallait-il qu'il lui *parle* ? Et de

quoi ?

Elle lâcha sa main et recula, inquiète, mal à l'aise.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— La date fixée pour le départ n'a pas changé ? demanda-t-il après un long silence.

— Non.

— Il ne reste donc plus que quelques jours ?

— Oui, dit Torlyri.

— Qu'allons-nous faire ?

Elle avait envie de baisser les yeux, mais elle parvint à soutenir son regard.

— Que veux-tu faire, Trei Husathirn ?

— Tu le sais bien. Je veux partir avec vous.

— Comment serait-ce possible ?

— Oui, dit-il, comment serait-ce possible ? Je ne connais ni vos coutumes ni vos dieux ni votre langue. Tout ce que je connais de votre peuple, c'est toi. Jamais je ne pourrai m'intégrer.

— Tu y arriverais peut-être à la longue, dit-elle.

— Tu crois ?

— Non, répondit-elle dans un souffle, en détournant les yeux.

— J'en conclus donc, après m'être posé la question plusieurs centaines de fois, que je ne

pourrai jamais trouver ma place dans la tribu de Koshmar. J'y serais toujours un étranger. Peut-être même un ennemi.

— Certainement pas un ennemi.

— Si, un ennemi, aux yeux de Koshmar et de certains autres.

Il écrasa brusquement la branche de phosphobaies qu'il tenait à la main et la jeta violemment par terre. La salle fut aussitôt plongée dans le noir et Koshmar sentit avec étonnement la peur la gagner. Que comptait-il faire ? Les tuer tous les deux, puisque leur amour était impossible ? Mais il lui prit la main, l'attira contre lui et referma tendrement les bras autour d'elle.

— Il me faudrait aussi abandonner mes frères, mon chef et mes dieux, reprit-il d'une voix lointaine, caverneuse, le corps parcouru de tremblements. Il me faudrait renoncer à Nakhaba ! Tout abandonner. Je ne serais plus moi-même ! Je serais perdu !

Torlyri laissa courir sa main sur l'oreille de Trei Husathirn, sur sa joue, sur la longue marque rosâtre de son épaule. Elle distinguait son visage dans la pénombre et elle y vit la double traînée luisante de ses larmes. Elle eut l'impression qu'elle allait elle-même fondre en

pleurs, mais non, non, il n'y avait plus de larmes en elle.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il de nouveau.

Torlyri prit sa main et la pressa contre sa poitrine.

— Viens. Allonge-toi avec moi. Par terre, devant toutes ces machines grotesques. Voilà ce que nous allons faire, Trei Husathirn. Viens. Avec moi. Avec moi.

Le jour se levait à peine quand Hresh tourna la tête et regarda tendrement Taniane, encore profondément endormie après leur expédition nocturne. Puis il sortit sans faire de bruit. Tout était calme dans le campement et l'air avait une merveilleuse douceur, comme si une fleur singulièrement odorante s'épanouissait aux premiers rayons du soleil.

La nuit avait été miraculeuse. Les dernières barrières avant le départ de Vengiboneeza venaient de tomber. La petite sphère de métal d'un bronze doré lui en avait apporté l'assurance.

Ce n'était pas elle qu'il tenait à la main, mais la sphère argentée qu'ils avaient découverte quelques jours plus tôt. Il n'avait pas encore trouvé le temps de l'examiner à fond, mais, par

cette aube brumeuse, après une nuit sans sommeil, une nuit où le sommeil eût été inconcevable, une nuit d'efforts héroïques, la petite sphère pesait de tout son poids sur son âme. Elle semblait l'appeler. Il regarda autour de lui, mais il n'y avait personne en vue. Tout le monde dormait encore. Hresh se glissa entre deux statues d'albâtre monumentales représentant des yeux de saphir amputés de leur tête et il actionna la commande de la sphère.

Pendant quelques instants, rien ne se passa. Avait-il épuisé toute l'énergie de l'appareil en le mettant en marche la première fois ? Ou peut-être n'avait-il pas appuyé assez fort sur le cabochon. Il soupesa le globe en s'interrogeant. Puis il commença à émettre son sifflement perçant et sa froide lumière verte.

Hresh colla précipitamment son œil à la petite ouverture et la Grande Planète lui apparut de nouveau.

Mais, cette fois, une musique accompagnait les images. Une mélodie lente et rythmée ; trois motifs entremêlés, l'un à la tonalité triste et grise, le deuxième d'un bleu profond, à fouailler l'âme, et le dernier d'un orange agressif. La musique s'apparentait à un chant funèbre et

Hresh comprit qu'elle évoquait les derniers jours de la Grande Planète.

Malgré la petitesse de l'ouverture du globe, Hresh avait devant lui un panorama de toute la cité des yeux de saphir. Il découvrait toute la ville de Vengiboneeza aux dernières heures de son existence.

Le spectacle était terrifiant.

Le ciel est noir au-dessus de la cité. Il est parcouru de vents violents, créant des turbulences qui apparaissent en noir sur le fond noir de la voûte céleste. Une lourde chape de poussière écrase la ville. De timides rayons de soleil parviennent à la percer, mais ils sont si faibles qu'ils semblent tomber mollement par terre. Une mince couche de givre commence à se former sur la pointe des feuilles, sur le bord des mares, sur les appuis des fenêtres et dans l'air même.

Hresh comprend qu'une étoile de mort vient de tomber. L'une des premières, peut-être même la toute première.

Avec une violence à faire trembler toute la planète, l'étoile de mort s'est fracassée au sol tout près de Vengiboneeza – mais ce n'est peut-être pas là, c'est peut-être aux antipodes de Vengiboneeza ! – et un énorme nuage noir

chargé de poussières s'est élevé dans le ciel, plus haut que le sommet le plus élevé. L'air est dense de ces poussières qui occultent toute la chaleur du soleil. Seule une pâle lueur froide parvient à les traverser. La planète commence à geler.

Ce n'est que le commencement. L'une après l'autre les étoiles de mort s'écraseront sur la Terre, à raison d'une tous les cinquante ans – ou tous les cinq siècles, comment le savoir ? – et chacune sera une nouvelle calamité à l'orée du Long Hiver.

Mais, pour la Grande Planète, la chute de la première étoile de mort sera fatale. Les yeux de saphir, les végétaux, les seigneurs des mers et les autres Peuples vivent sur une planète où l'air est éternellement doux et où l'hiver est inconnu. L'hiver n'est plus qu'un très lointain souvenir remontant aux âges préhistoriques, une sorte de rêve immémorial. Et voilà que l'hiver revient. Des Six Peuples, seuls les hjjk et les mécaniques pourront y survivre sans prendre de dispositions particulières pour se protéger, mais ces derniers, et Hresh ne comprend pas bien pourquoi, choisiront de se laisser mourir.

Pour la Grande Planète, la fin des temps est proche.

Un vent aigre souffle en rafales. Quelques flocons de neige dansent dans le ciel. Le froid a déjà poussé des troupeaux de bêtes apeurées à venir chercher refuge à Vengiboneeza. Hresh voit partout des cornes et des sabots, des crocs et des crinières, de grands yeux terrifiés et des mufles écumants.

Le souffle des vents forme comme un roulement sourd, au rythme solennel, qui ordonne aux animaux de chercher refuge dans la cité. Poussés par les folles bourrasques, ils courent dans la tourmente, plus loin, toujours plus loin. Ils se rassemblent en troupeaux innombrables dans les rues de la cité qu'ils parcourent avec frénésie, comme si le mouvement seul pouvait leur permettre de conserver la chaleur nécessaire à leur survie. Les merveilleuses villas blanches de Vengiboneeza sont assiégées. Partout où se porte le regard de Hresh, des animaux de toutes les espèces escaladent les murs, franchissent le seuil des habitations, se terrent dans les chambres. D'énormes troupeaux de quadrupèdes affolés envahissent les avenues, piétinant tout sur leur passage. Les cris rauques des envahisseurs à quatre pattes ponctuent la musique sereine qui s'échappe du globe argenté.

Et pourtant, et pourtant, et pourtant…

Les yeux de saphir…

Hresh les voit continuer à vaquer à leurs affaires au milieu de ces scènes de folie. Les crocodiliens massifs sont calmes, affreusement calmes. Comme si tout ce qui se passe devant leurs yeux n'avait pas plus de gravité qu'un petit orage en été.

Tout autour d'eux sautent, bondissent et se tordent des animaux sauvages fous de peur. Et calmement, très calmement, sans jamais trahir la moindre inquiétude, la moindre angoisse, les yeux de saphir rangent leurs trésors, donnent des instructions pour leur protection et rendent hommage, comme si de rien n'était, aux dieux qui sont en train de causer leur ruine.

Hresh les voit se rassembler par petits groupes pour écouter placidement de la musique, pour contempler les jeux de lumière sur des cristaux géants incrustés dans les murs des bâtiments, pour se livrer à de paisibles discussions sur des sujets abscons. Leur existence se poursuit tout à fait normalement. Quelques-uns, mais ils sont rares, s'avancent vers les tubes surmontés de la sphère lumineuse dans laquelle ils sont aspirés. Mais peut-être cela aussi est-il normal et n'a-t-il rien à voir

avec la catastrophe imminente.

Ils savent pourtant que leur destin est scellé. Ils doivent le savoir ! Comment pourrait-il en aller autrement ? Mais ils ne s'en soucient aucunement.

Le froid augmente. Le vent se fait de plus en plus violent. Il n'y a plus ni lune ni étoiles dans le ciel, plus rien que les ténèbres absolues. Une pluie glacée commence à tomber. Elle se transforme en neige, puis en grêle avant de toucher le sol. Tous les arbres, tous les bâtiments sont tapissés d'une couche étincelante de glace transparente. La planète commence à revêtir son manteau de mort.

Chacun à sa manière, les autres peuples réagissent à la dévastation.

Les hjjk abandonnent la ville. Disposés en une double file où se répètent interminablement le jaune et le noir de leur carapace, ils sortent en rangs serrés par la porte méridionale. Sans précipitation, avec une discipline parfaite, leur exode a quelque chose de monstrueusement méthodique.

Les seigneurs des mers évacuent eux aussi la cité. Ils ne manifestent aucune panique en descendant vers le front de mer et en s'éloignant lentement du rivage. Mais l'eau

commence à geler et ils se dirigent vers une mort certaine. Comment ne le sauraient-ils pas ?

Les mécaniques quittent la ville en suivant la grande avenue qui serpente dans les contreforts de la montagne et prennent ensuite la direction de l'orient. Les machines luisantes à la tête en forme de dôme avancent à pas rapides et saccadés. Peut-être se dirigent-ils vers le lieu de leur rendez-vous, dans les plaines distantes où Hresh et sa tribu les découvriront dans un avenir très lointain, recouverts d'une rouille millénaire.

Il n'y aura pas d'exode pour les végétaux. Ils sont déjà en train de mourir. Ils s'étiolent sur place, leurs tiges et leurs membres noircissent, leurs pétales flétris se recroquevillent. Dès qu'ils tombent, quelques mécaniques qui n'ont pas encore quitté la ville apparaissent et balaient les restes des pauvres fleurs. L'entretien de la cité sera assuré jusqu'au dernier moment.

Des Six Peuples, seuls les humains ne se montrent pas. Hresh cherche par toute la ville les longues et pâles créatures aux yeux sombres et à la tête en pain de sucre, mais il n'en découvre pas une seule. Ils semblent déjà être partis. Sont-ils assez clairvoyants pour avoir

anticipé la catastrophe et pour s'être réfugiés ailleurs, en lieu sûr ? Pour être allés attendre ailleurs une mort paisible, comme les seigneurs des mers et les mécaniques. Hresh ne saurait le dire. Il est hébété et transi par le spectacle de la fin de Vengiboneeza. Il est fasciné par les vents porteurs de mort qui courent dans le ciel noir, par la musique funèbre, par les migrations des habitants de la Grande Planète et par l'invasion de la cité par les animaux sauvages. Mais aussi, et peut-être surtout, par le *consentement* unanime des yeux de saphir à la veille de leur destruction..

Il regarde encore, jusqu'à ne plus pouvoir le supporter. Et jusqu'à la fin, les yeux de saphir font montre de la même indifférence devant leur tragique destin.

Quand Hresh pose enfin un doigt tremblant sur le cabochon, la vision cesse et la musique se tait. Il se laisse tomber à genoux, abasourdi, écrasé.

Il savait qu'il n'avait rien compris de tout ce qu'il avait vu.

Son âme bouillonnait de questions comme jamais encore elle ne l'avait fait. Et il n'avait aucune réponse. Pas une seule.

Quand Koshmar se réveilla, elle essaya de se

mettre sur son séant, mais une main invisible se posa entre ses seins et la repoussa avec violence sur sa couche. Elle était seule. Torlyri était partie la veille au soir dans le temple pour empaqueter les objets sacrés et elle n'était pas revenue. Elle avait dû partir retrouver son Beng. Koshmar demeura tranquillement allongée pendant quelques instants, sans faire d'effort pour se relever. Elle respirait péniblement et se massait le sternum en grimaçant. L'intérieur de sa poitrine la brûlait. J'ai le cœur en feu, songea-t-elle. Ou peut-être les poumons. Je me consume de l'intérieur.

Elle essaya de se redresser tout doucement. Elle n'eut pas cette fois l'impression qu'une main la repoussait, mais il lui fallut longtemps pour y parvenir, avec maints frissons et tremblements. A plusieurs reprises, elle interrompit son mouvement et demeura en appui sur le bout des doigts en luttant pour ne pas retomber en arrière. Elle avait très froid. Heureusement que Torlyri n'était pas là pour voir sa faiblesse, sa maladie, sa souffrance. Personne ne devait la voir dans cet état, et surtout pas Torlyri.

Elle projeta en tâtonnant sa seconde vue à l'extérieur et perçut la présence de Threyne,

accompagnée de son fils Thaggoran, qui passaient devant la maison. Koshmar l'appela et s'avança en tremblant jusqu'à la porte, s'agrippant au chambranle et redressant les épaules pour donner l'impression que tout allait bien.

— Tu m'as appelée ? demanda Threyne.

— Oui, j'ai quelque chose à dire à Hresh, fit Koshmar d'une voix rauque et chevrotante. Veux-tu aller le chercher et lui demander de venir.

— Bien sûr, Koshmar.

Mais Threyne hésitait. Elle ne partit pas comme Koshmar le lui avait demandé et le trouble se lisait dans son regard. Elle voit que je suis malade, songea Koshmar, mais elle n'ose pas me demander ce qui ne va pas.

Koshmar regarda le petit Thaggoran. C'était un garçon robuste et timide, aux membres longs et aux yeux brillants. Bien que déjà âgé de plus de sept ans, il restait caché derrière sa mère et dévisageait le chef d'un air inquiet. Koshmar lui sourit.

— Comme il a grandi, Threyne ! s'exclama-t-elle avec toute la chaleur dont elle était capable. Je me souviens bien du jour où il est né. C'était juste avant d'arriver à Vengiboneeza,

près du lac où vivait le marcheur sur l'onde. Nous t'avions préparé une couche de feuillages. Torlyri est restée auprès de toi pendant ta délivrance et c'est Hresh qui a donné à ton fils son nom de naissance. T'en souviens-tu ?

Mais Treyne la regardait d'un air bizarre. Koshmar sentit un nouveau spasme lui tordre la poitrine.

Elle doit penser que j'ai le cerveau ramolli pour lui demander si elle se souvient de la naissance de son premier enfant, songea Koshmar. S'efforçant désespérément de maîtriser son tremblement, elle avança la main pour effleurer la joue de l'enfant. Mais Thaggoran se déroba.

— Va me chercher Hresh ! ordonna Koshmar.

Hresh fut anormalement long à venir. Koshmar se dit qu'il était peut-être parti fouiller une dernière fois dans les ruines avant que la tribu quitte Vengiboneeza. Puis il lui revint en mémoire que Hresh avait maintenant une compagne régulière et qu'il n'avait peut-être tout simplement pas envie d'être dérangé pendant un couplage ou un accouplement. Comme il était curieux de songer que Hresh avait une compagne, qu'il s'adonnait au

couplage et à tout ce genre de choses. Pour elle, il resterait à jamais le gamin trop curieux qui avait essayé un jour déjà si lointain de se glisser hors du cocon pour apercevoir le fleuve.

Quand il arriva enfin, il avait les yeux rougis et un air hagard semblant indiquer qu'il n'avait pas dormi depuis bien longtemps. Mais dès le premier regard qu'il porta sur Koshmar, il eut un petit hoquet de surprise et retrouva toute sa vivacité, comme si le saisissement éprouvé à sa vue l'avait pleinement réveillé.

— Que t'est-il arrivé ? demanda-t-il aussitôt.

— Rien. Rien. Entre, veux-tu.

— Tu es malade ?

— Non !

Elle vacilla sur ses jambes et faillit tomber.

— Oui, avoua-t-elle dans un murmure.

Hresh la prit par le bras pour la soutenir et la guida jusqu'à un banc de pierre recouvert de fourrures. Elle demeura assise pendant un long moment, la tête baissée, parcourue de longs frissons tandis que des vagues de douleur se propageaient dans tout son corps.

— Je vais mourir, dit-elle calmement.

— C'est impossible !

— Veux-tu essayer de te glisser dans mon esprit pour ressentir ce que je ressens ? Tu

sauras la vérité.

— Laisse-moi aller chercher Torlyri, dit Hresh, sans dissimuler son inquiétude.

— Non ! Pas Torlyri !

— Elle connaît l'art de guérir.

— Je le sais bien, mon garçon. Mais je ne tiens pas à ce qu'elle exerce ses compétences sur moi.

Hresh s'accroupit devant Koshmar et essaya de la regarder au visage, mais elle refusa d'affronter son regard.

— Non, Koshmar ! Non ! Tu as encore des forces. Tu peux guérir, à condition d'accepter…

— Non.

— Torlyri sait-elle à quel point tu es malade ?

— Comment veux-tu que je le sache ? demanda Koshmar en haussant les épaules. Torlyri a l'esprit pénétrant. Mais je n'en ai jamais parlé à personne et surtout pas à elle.

— Depuis combien de temps es-tu malade ?

— Un certain temps, répondit Koshmar. Mon état a lentement empiré.

Elle releva brusquement la tête et sembla retrouver une partie de son énergie.

— Mais je ne t'ai pas demandé de venir pour parler de ma santé, dit-elle d'une voix plus

forte.

— Je m'y connais moi-même un peu en matière de soins, poursuivit Hresh en secouant violemment la tête. Si tu ne veux pas que Torlyri soit au courant, c'est ton affaire. Rien ne t'oblige à faire appel à elle. Mais laisse-moi essayer de chasser ta maladie. Laisse-moi invoquer Mueri et Friit. Laisse-moi faire ce que tu aurais dû faire toi-même.

— Non.

— Pourquoi ?

— Mon heure est venue, Hresh. Qu'il en soit ainsi. Je ne quitterai pas Vengiboneeza quand la tribu partira.

— Bien sûr que si, Koshmar !

— Je t'ordonne de cesser de me dire ce que je ferai !

— Mais comment pourrons-nous t'abandonner ici ?

— Je serai morte, répondit Koshmar. Ou sur le point de mourir. Tu diras les paroles de mort sur mon corps et tu lui trouveras un lieu de repos. Puis vous partirez tous. C'est compris, Hresh ? C'est le dernier ordre que je donnerai : la tribu doit quitter cette ville. Mais je le donne en sachant que je ne serai pas parmi vous le moment venu. Tu as passé toute ta vie à me

désobéir, mais j'espère que tu respecteras mes dernières volontés. Je ne veux ni pleurs ni tapage. J'ai dépassé la limite d'âge ; mon jour de mort est proche.

— Si seulement tu acceptais de me dire ce dont tu souffres, pour que je puisse essayer…

— Ce dont je souffre, Hresh, c'est d'être en vie. Le remède me sera bientôt fourni. Si tu dis un mot de plus, je te destitue de ta charge de chroniqueur, pendant que je détiens encore l'autorité. Tu vas te taire maintenant ? J'ai un certain nombre de choses à te dire tant que j'ai la force de le faire.

— Je t'écoute, dit Hresh.

— Le voyage que la tribu va entreprendre sera très long et il vous conduira à l'autre bout de la planète. La sagesse de la mort me permet de le deviner. Pour un voyage d'une telle durée, vous ne pourrez pas tout transporter à dos d'homme, comme nous l'avons fait après avoir quitté le cocon. Va voir les Beng, Hresh, et demande-leur de vous céder quatre ou cinq jeunes vermilions que vous utiliserez comme bêtes de somme. S'ils sont nos amis, comme ils le proclament si fort, ils te les donneront. Mais s'ils refusent, demande à Torlyri de convaincre son amant Beng d'en voler quelques-uns.

Assure-toi qu'il y ait à la fois des mâles et des femelles, afin qu'ils puissent se reproduire.

— Cela ne devrait pas poser trop de problèmes, dit Hresh en inclinant la tête.

— Non, pas pour toi. Ensuite, il vous faudra un nouveau chef. Tu la choisiras avec Torlyri. Il faut prendre quelqu'un d'assez jeune, de très volontaire et également de très robuste, car il faudra guider la tribu au milieu des périls et pendant de longues années.

— As-tu un nom à proposer, Koshmar ?

Koshmar parvint à esquisser un sourire fugace.

— Ah ! Hresh ! Tu seras donc sournois jusqu'au bout ! Avec quel respect tu demandes à une moribonde de faire son choix, alors que je sais fort bien que le choix est déjà fait !

— Je te l'ai demandé en toute honnêteté, Koshmar.

— C'est vrai ? Eh bien, je vais te répondre sur le même ton et te dire ce que tu sais déjà. Il n'y a dans la tribu qu'une seule femme ayant l'âge voulu et possédant la force de caractère requise. C'est Taniane qui me succédera.

Hresh se mordit les lèvres et détourna les yeux.

— Ce choix te déplaît-il ? demanda Koshmar.

— Non. Tout au contraire. Mais il donne de la réalité à ce qui est en train de se passer. Il m'oblige à prendre beaucoup plus clairement conscience que je ne l'aurais voulu que tu ne seras plus notre chef, que Taniane…

— Tout change, Hresh. Les yeux de saphir ne sont plus les maîtres du monde. Et maintenant, encore autre chose : désirez-vous vous unir, Taniane et toi ?

— J'ai cherché dans les chroniques pour savoir s'il existait un précédent autorisant l'ancien de la tribu à prendre une compagne.

— Ce n'est plus la peine de chercher. Nous n'avons pas besoin de précédent. *Tu* seras le précédent. Taniane est maintenant ta compagne.

— C'est vrai ?

— Amène-la-moi quand tu reviendras du camp des Beng et je prononcerai les paroles.

— Koshmar… Koshmar…

— Mais ne lui parle pas de ma succession. Elle ne sera le nouveau chef que lorsque Torlyri et toi lui en aurez conféré le titre. Ces choses doivent être faites selon les règles. Il ne peut y avoir de nouveau chef tant que l'ancien est encore en vie.

— Laisse-moi essayer de te guérir, Koshmar.

— Tu m'ennuies, mon garçon. Va voir les Beng et demande-leur quelques vermilions.

— Koshmar…

— Vas-y !

— Permets-moi au moins de faire une seule chose pour toi.

Les doigts tremblants, Hresh détacha un petit objet qu'il portait autour du cou et le glissa dans la main de Koshmar.

— C'est une amulette que j'ai prise sur le corps de Thaggoran après l'attaque des rats-loups, dit-il. Elle est très ancienne et son pouvoir doit être très fort, mais je n'ai jamais pu savoir exactement à quel point. Quand je sens que la présence de Thaggoran me serait utile, je touche l'amulette et j'ai l'impression qu'il est tout près de moi. Garde-la dans ta main, Koshmar. Que Thaggoran vienne à toi et te guide vers l'autre monde.

Koshmar sentit qu'il refermait ses doigts sur l'amulette qui était dure et chaude dans sa paume.

— Il avait beaucoup d'affection et de respect pour toi, ajouta Hresh. Il me l'a souvent dit.

— Je te remercie pour cette amulette que je garderai jusqu'à mon dernier souffle, dit Koshmar en souriant. Mais, après, tu la

reprendras. Je crois que tu n'en seras pas longtemps séparé. Va- t'en, maintenant, ajouta-t-elle avec un geste impatient de la main. Va chez les Beng et demande-leur quelques animaux. Va-t'en, Hresh ! Va-t'en !

Puis elle tendit la main vers la joue de Hresh.

— Va-t'en, l'ancien, dit-elle d'une voix adoucie. Mon chroniqueur.

Noum om Beng semblait l'attendre. Il ne manifesta en tout cas aucun étonnement en voyant apparaître Hresh, couvert de sueur, hors d'haleine après avoir parcouru au pas de course toute la distance séparant le campement de sa tribu de celui des Beng. Le vieux sage était assis sur son banc de pierre, face à l'entrée, comme s'il attendait l'arrivée d'un visiteur.

Hresh avait l'impression que son crâne était une enclume sur laquelle on frappait à coups redoublés. Et des coups, il avait le sentiment d'en avoir trop reçu en trop peu de temps. Tous les événements de ces derniers jours passaient et repassaient dans sa tête. Et il lui fallait maintenant se présenter devant Noum om Beng, pour ce qui serait probablement leur dernière occasion de parler ensemble. Il lui restait tellement à apprendre. Les questions ne

cessaient de se multiplier et les réponses de se dérober.

— Assieds-toi, dit Noum om Beng en lui faisant signe de prendre place à côté de lui sur le banc de pierre. Repose-toi et reprends ton souffle, mon garçon. Fais entrer l'air au fond de tes poumons. Tout au fond.

— Père…

— Repose-toi ! dit Noum om Beng d'un ton impérieux.

Hresh crut qu'il allait le gifler, comme il l'avait fait si souvent dans les premiers temps de sa tutelle. Mais le vieillard n'esquissa pas un geste. Seuls ses yeux remuaient et leur regard d'acier contraignait Hresh à l'immobilité.

Il aspira lentement, garda l'air au fond de ses poumons et le rejeta avec la même lenteur. Et il recommença plusieurs fois au même rythme. Au bout d'un moment, les battements de son cœur ralentirent et la tempête qui soufflait dans son crâne sembla se calmer. Noum om Beng inclina la tête.

— Quand allez-vous quitter la ville, mon garçon ? demanda-t-il posément.

— Dans un ou deux jours.

— Auras-tu appris ici tout ce que tu avais à y apprendre ?

— Je n'ai rien appris, répondit Hresh. Rien du tout. Plus j'emmagasine de connaissances, moins je comprends.

— C'est pareil pour moi, dit doucement Noum om Beng.

— Comment pouvez-vous dire cela, Père ? Vous qui savez tout ce que l'on peut savoir !

— Crois-tu ?

— C'est ce qu'il me semble.

— En vérité, mon garçon, je sais bien peu de chose. Seulement ce qui m'a été transmis par les chroniques de ma tribu et ce que j'ai réussi à découvrir par moi-même, à la fois dans mes voyages et dans l'application de mes pensées. Et ce n'est pas suffisant. C'est loin d'être suffisant. Ce ne sera jamais suffisant.

— C'est la dernière fois que nous nous rencontrons, Père.

— Oui, je sais.

— Vous m'avez appris énormément de choses. Mais toujours indirectement, toujours des choses cachées. Peut-être leur signification m'apparaîtra-t-elle clairement quand je serai plus âgé, en réfléchissant à tout ce que vous m'avez dit ici. Mais aujourd'hui je souhaite que nous puissions parler d'une manière plus directe des grandes questions qui me plongent dans la

perplexité.

— Nous avons toujours parlé d'une manière très directe, mon garçon.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai, Père.

Si, dans le passé, Hresh s'était permis de le contredire aussi catégoriquement, cela lui aurait aussitôt valu une gifle cinglante et il s'attendait à la recevoir. Il l'espérait presque. Mais Noum om Beng ne fît pas un geste.

— Alors, dis-moi, Hresh, reprit le vieux sage après un long silence, quelles sont ces questions qui te rendent si perplexe ?

Hresh n'avait pas gardé le souvenir d'avoir entendu une seule fois Noum om Beng l'appeler par son prénom.

Parmi la myriade de questions qui lui montèrent instantanément à l'esprit, il essaya d'en choisir une, la plus importante, avant que Noum om Beng change d'avis. Mais tout choix était impossible. Puis Hresh vit s'étaler sur l'écran de son esprit une sorte de mer grise et toute plate qui s'étendait jusqu'à l'horizon et gagnait les étoiles, une mer qui recouvrait tout l'univers, une mer qui luisait d'un éclat nacré au milieu des ténèbres absolues. Et une étincelle brilla fugitivement sur les flots.

Il fixa Noum om Beng du regard.

— Dites-moi qui nous a créés, Père !

— Eh bien, c'est le Créateur.

— Vous voulez dire Nakhaba ?

Noum om Beng partit d'un grand éclat de rire, de ce rire sec et grinçant que Hresh n'avait eu l'occasion d'entendre que deux ou trois fois.

— Nakhaba ? Non, Nakhaba n'est pas le Créateur, pas plus que toi ou moi ! Nakhaba est l'Intercesseur. Je croyais te l'avoir clairement expliqué.

Hresh secoua la tête. L'Intercesseur ? Que voulait-il dire ?

— Nakhaba est le dieu le plus puissant que nous connaissons, dit Noum om Beng. Mais il n'est pas le plus puissant des dieux. Le plus puissant, le Créateur, nous est inconnu et il doit le rester à jamais. Seuls les dieux le connaissent.

— Et alors, demanda Hresh, qui est Nakhaba ?

— Nakhaba est l'intermédiaire entre notre peuple et les humains. Il intercède pour nous quand nous n'avons pu satisfaire aux exigences de notre destin.

Hresh se sentait perdu, entraîné dans des domaines dépassant l'entendement, en proie à l'incrédulité, à la confusion et au désespoir.

— Un dieu qui est l'intermédiaire entre nous

et les humains ? Mais alors, les humains sont plus puissants que les dieux ?

— Plus puissants que *as* dieux, mon garçon. Plus que Nakhaba et que les Cinq Déités. Mais pas plus que le Créateur qui leur a donné vie, à eux comme à nous et à tout le reste. Tu vois la hiérarchie ?

Noum om Beng dessinait du bout du doigt en l'air le tableau de cette hiérarchie. Le Créateur était tout en haut, ce sixième dieu sur l'existence duquel Hresh s'était longuement interrogé ; un peu au-dessous venaient les humains ; puis Nakhaba et les Cinq Déités ; et enfin, tout en bas, mais quand même au-dessus des animaux sauvages, se trouvaient les gens du commun, le peuple des cocons, le peuple des velus.

Hresh écarquillait les yeux. Il attendait une révélation, et Noum om Beng lui en avait donné pour son argent. Mais il était incapable de digérer cette révélation, incapable de l'assimiler.

— Vous reconnaissez donc l'existence des Cinq Déités ? demanda-t-il en cherchant à revenir sur un terrain plus familier. Ce sont des dieux pour vous aussi bien que pour nous ?

— Naturellement, dit le vieillard. Nous leur

donnons d'autres noms, mais nous reconnaissons leur existence. Comment pourrait-il en aller autrement ? Il doit exister un dieu qui protège, un dieu qui pourvoit et un autre qui détruit, un dieu qui guérit et un autre qui console. Mais aussi un dieu qui intercède.

— Un dieu qui intercède. Oui, sans doute.

— C'est celui dont ton peuple a oublié l'existence. Celui qui occupe une place au-dessus des cinq autres et qui est plus puissant qu'eux. Celui qui parle en notre faveur avec *eux*

— Les humains sont donc également des dieux ?

— Non, répondit Noum om Beng. Non, je ne crois pas. Mais qui pourrait le dire ? Seul Nakhaba a déjà vu un humain.

— Je crois en avoir vu un, moi aussi, dit Hresh.

— Ce que tu dis est de la folie, mon garçon ! fit Noum om Beng avec un petit gloussement.

— Non. Dans notre cocon il y avait quelqu'un qui a dormi pendant toute la durée du Long Hiver. Il dormait dans un berceau, dans la salle principale. Nous l'appelions Ryyg, le Faiseur de Rêves. Il avait un corps très allongé, très pâle et tout rose, totalement dépourvu de fourrure. Il avait un crâne très

haut au-dessus de son front bombé et des yeux rouges brillant d'un étrange éclat. On disait qu'il avait toujours vécu parmi nous, qu'il était entré dans le cocon dès le premier jour du Long Hiver, au moment de la chute des premières étoiles de mort. On disait aussi qu'il dormirait jusqu'à la fin de l'hiver et que, lorsque le moment serait venu, il se redresserait, il ouvrirait les yeux et il nous annoncerait qu'il fallait quitter le cocon. Et qu'après il mourrait. C'est ce qu'on disait depuis toujours et c'est ce qui était écrit dans les livres de nos chroniques. Et tout cela s'est réellement produit, Père. Je l'ai vu de mes propres yeux. J'étais là le jour où il est sorti de son sommeil.

Noum om Beng le considérait avec un regard étrangement fixe. Tout son visage était figé et ses yeux rouges étincelaient. Le souffle rauque du vieil Homme au Casque se faisait de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'il finisse par évoquer une sorte de halètement animal.

— Je crois que le Faiseur de Rêves était un humain, reprit Hresh. Je crois qu'il avait été envoyé pour vivre au milieu de nous et pour veiller sur nous jusqu'à la fin du Long Hiver. Et quand l'hiver s'est achevé, sa tâche accomplie, il a été rappelé par les siens.

— Oui, dit Noum om Beng qui tremblait comme une corde d'arc trop tendue. C'est sans doute la vérité, mais pourquoi n'avais-je pas compris ? Je dois t'avouer quelque chose, mon garçon : il y avait aussi un Faiseur de Rêves dans notre cocon. Nous ne savions pas quelle sorte de créature cela pouvait être, mais nous aussi, nous en avions un. Il y a bien longtemps, avant ma naissance, si tu peux imaginer un espace de temps aussi long. Et nous avions également ce que tu appelles le Barak Dayir ; nos chroniques en font mention. Mais notre Faiseur de Rêves s'est réveillé trop tôt, quand la planète était encore sous l'emprise des glaces. Il nous a menés hors du cocon, il a péri et les hjjk se sont emparés de notre Pierre des Miracles. Mais Nakhaba nous a bien guidés et nous avons accompli de grandes choses malgré cette perte. Le plus beau est pourtant à venir, mon garçon, car toute la planète sera sous la domination des Beng. Je le vois très clairement. Mais le fait de ne plus être en possession du Barak Dayir nous a singulièrement compliqué la tâche ces dernières années. Alors que ton peuple – toi, mon garçon – étant en possession de la pierre magique…

Noum om Beng n'acheva pas sa phrase et il

baissa les yeux.

— Oui ? demanda Hresh. Alors ? Quel est le destin de mon peuple ?

— Qui sait ? dit le vieil Homme au Casque d'un ton soudain très las. Pas moi. Et peut-être même pas Nakhaba. Qui peut se targuer de lire dans le livre du destin ? Je parviens à déchiffrer le nôtre, mais le vôtre est trop obscur. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que notre Faiseur de Rêves pouvait être un humain, poursuivit-il en secouant la tête, mais je vois maintenant que ton hypothèse a de la force, qu'elle a de la valeur. Oui, il doit en avoir été ainsi.

— Je le sais, Père.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Grâce à une vision que j'ai eue en utilisant une machine que j'ai découverte dans la ville et qui m'a montré la Grande Planète. Elle m'a montré les yeux de saphir, les végétaux et toutes les autres races. Et elle m'a aussi montré les humains, parcourant les rues où nous sommes. Et les humains étaient exactement comme Ryyg, notre Faiseur de Rêves.

— S'il en est ainsi, dit Noum om Beng, je comprends beaucoup de choses qui demeuraient obscures pour moi.

Hresh fut stupéfait d'être celui qui apportait

la lumière à Noum om Beng et non l'inverse. Mais il demeurait assis en silence, tout tremblant.

— Veille jalousement sur ta pierre, mon garçon, dit Noum om Beng. Avale-la, si tu es en danger. Son importance est primordiale. Comme nous n'avons pas su conserver la nôtre, il nous a fallu lutter deux fois plus durement pour conquérir notre grandeur.

— Mais qu'est donc le Barak Dayir ? demanda Hresh. Il paraît que c'est une pierre qui vient des étoiles.

— Non, répondit le vieillard. Elle est d'origine humaine. C'est tout ce que je puis te dire. Sa création remonte encore plus loin que l'époque de la Grande Planète. Je comprends seulement aujourd'hui que c'est un objet fabriqué par les humains qui l'ont remis à notre race et dont les utilisations sont multiples. Je ne les ai jamais connues et tu n'as fait que commencer à les découvrir.

Hresh porta la main à son cou pour toucher l'amulette de Thaggoran, car il sentait la peur et une vive tension l'étreindre, mais il se souvint qu'il l'avait donnée à Koshmar pour qu'elle la soutienne pendant ses derniers moments.

— Je regrette que nous quittions

Vengiboneeza si tôt, Père, dit-il.

— Pourquoi ? Le monde s'offre à vous.

— Je préférerais rester ici avec vous et apprendre tout ce que vous pouvez encore m'enseigner.

Noum om Beng se mit de nouveau à rire. Son long bras décharné se leva brusquement et sa main s'abattit sur la joue de Hresh, lui meurtrissant la lèvre.

— Voilà tout ce que j'ai à t'enseigner, mon garçon !

Hresh passa la langue sur sa lèvre inférieure où perlait une goutte de sang.

— Faut-il que je parte maintenant ? demanda-t-il d'une voix douce. Est-ce ce que vous souhaitez ?

— Tu peux rester aussi longtemps que tu le désires.

— Mais vous ne répondrez plus à mes questions ?

— Tu as d'autres questions à poser ?

Hresh hocha la tête en silence.

— Vas-y. Pose-les.

— Je dois commencer à vous fatiguer, Père.

— Vas-y, mon garçon. Tu peux me demander tout ce que tu veux.

— Vous m'avez dit un jour, commença Hresh

d'une voix hésitante, que les dieux récompensaient tous nos efforts en nous envoyant des étoiles de mort, de sorte que plus rien n'avait de sens. J'avais qualifié cela d'imperfection de l'univers, mais vous m'avez affirmé que l'univers était parfait, que c'est nous qui étions imparfaits. J'ai quand même le sentiment qu'il s'agit d'une imperfection de l'univers. Et puis vous avez ajouté que nous devions poursuivre nos efforts, même si nous ne savions pas pourquoi. Vous avez dit qu'il m'appartenait d'en découvrir le pourquoi et, lorsque je l'aurais découvert, de venir vous raconter ce que j'aurais appris. Vous souvenez-vous de cette discussion, Père ?

— Oui, mon garçon.

— Il y a très peu de temps, j'ai eu une autre vision de la Grande Planète en utilisant un autre appareil que celui qui m'avait montré les humains. C'était la nuit dernière, Père. Et j'ai vu les derniers jours de la Grande Planète, quand la première étoile de mort est tombée, quand le ciel s'est assombri et quand l'air s'est refroidi. Les humains étaient déjà partis, mais j'ignore où. Les hjjk prenaient la route des collines, les végétaux mouraient sur place, les seigneurs des mers allaient se jeter dans l'eau glacée et les

mécaniques partaient vers leur dernière demeure. Les yeux de saphir savaient que leur heure était venue, mais ils semblaient totalement indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux. Ils ne manifestaient pas la moindre peur, pas le moindre désarroi. Ils ne faisaient pas un geste pour détourner la trajectoire des étoiles de mort avant qu'elles s'écrasent sur la planète, bien qu'il fût certainement en leur pouvoir de le faire. Je ne parviens pas à comprendre cela, Père. Si je savais pourquoi les yeux de saphir se sont aussi facilement résignés à leur sort, je pourrais peut-être vous dire pourquoi il nous faut poursuivre nos efforts sans relâche, même si les dieux doivent détruire un jour tout ce que nous avons bâti.

— Quel nom donnez-vous à celui de vos dieux qui est le Destructeur ? demanda Noum om Beng.

— Dawinno, répondit Hresh avec un regard béat d'étonnement.

— Dawinno. Comment considères-tu Dawinno ? Est-il pour toi un dieu malfaisant ?

— Comment un dieu pourrait-il être malfaisant, Père ?

— Tu as répondu à ta propre question, mon

garçon.

Hresh ne voyait pas très bien comment. Il attendit que la lumière se fasse, mais rien ne venait. Noum om Beng lui souriait benoîtement, presque avec suffisance, comme s'il avait la certitude d'avoir fourni à Hresh la clé de tout ce qui le troublait.

Mais, derrière ce sourire, la fatigue donnait au visage du vieillard un teint terreux et Hresh se sentait lui-même à la limite de sa contention d'esprit. Il se dit qu'il allait en rester là. Il s'était déjà chargé le cerveau de tellement de choses qu'il lui faudrait certainement des années pour trier tout cela.

— Je vais partir maintenant, Père, dit-il en se levant. Je vais vous laisser vous reposer.

— Je ne te reverrai pas, dit Noum om Beng.

— Non, je ne crois pas.

— Nous avons fait du bon travail ensemble, mon garçon. Nos esprits étaient bien assortis.

— Oui, dit Hresh.

Il y avait dans la voix du vieux Beng quelque chose d'irrévocable qui poussa Hresh à se demander combien de temps il pouvait encore espérer vivre. Il émanait du vieillard décharné la conscience d'une mort imminente et un consentement serein s'apparentant à celui des

yeux de saphir regardant le ciel obscurci par les nuages de poussière soulevés par les étoiles de mort. Hresh qui, le matin même, avait entendu Koshmar parler avec indifférence de sa fin prochaine se sentait cerné par la mort. Comment pouvait-on consentir aussi facilement à être rayé du nombre des vivants ?

Hresh se dirigea vers la porte d'une démarche hésitante. Il n'avait pas vraiment envie de partir, mais il savait qu'il le fallait.

— Avais-tu autre chose à me demander en venant ici, demanda Noum om Beng, ou bien voulais-tu simplement me parler ?

— Yissou ! Les vermilions !

Le rouge de la honte se répandit sur son visage.

— Oui, dit-il d'un air piteux, il y avait autre chose. Koshmar m'a demandé… Elle voulait savoir si… s'il serait possible d'avoir…

— Oui, dit Noum om Beng. Nous y avions pensé et tout est prêt. Quatre jeunes vermilions sont à vous, deux mâles et deux femelles. C'est notre cadeau d'adieu. Trei Husathirn vous les amènera dans une heure et il vous apprendra comment vous en faire obéir et comment les élever. C'est tout, maintenant, mon garçon ?

— Oui, Père.

— Approche-toi, Hresh.

Hresh s'avança vers le vieil Homme au Casque et s'agenouilla devant lui. Noum om Beng leva la main, comme s'il avait voulu le frapper une dernière fois. Puis il sourit en ralentissant le mouvement de son bras et il effleura la joue de Hresh en un geste d'une profonde affection. D'une très légère inclinaison de la tête, il lui indiqua que le moment de se retirer était venu. Ils n'échangèrent pas une seule autre parole. Quand Hresh s'arrêta sur le seuil de la porte et se retourna pour regarder une dernière fois Noum om Beng, il eut l'impression que le vieux sage ne le voyait plus, qu'il ne savait déjà plus qui était Hresh.

Il était midi quand Hresh regagna le campement. Le soleil était au zénith dans le ciel sans nuages. Hresh sentait la chaleur de la journée se déployer sur lui comme une couverture. Le temps des gelées et des bises mordantes était enfoui dans un passé infiniment lointain. Sa fourrure était couverte de sueur et de poussière après ses allers et retours précipités entre le campement et Dawinno Galihine. Sa tête bourdonnait et il avait mal aux yeux. Il avait l'impression de ne pas avoir dormi depuis un mois.

Une activité frénétique régnait sur l'esplanade, car les préparatifs du départ touchaient à leur fin. On sortait des maisons des paquets de toutes sortes, on clouait des caisses, on graissait les roues des chariots construits pour le voyage. Hresh vit Orbin courbé sous le poids de trois énormes balles, Haniman frapper avec violence sur une caisse à coups de marteau, Thhrouk faire un trou dans le mur d'un bâtiment pour faire passer par l'ouverture un colis trop gros pour la porte. La décision de Koshmar n'avait pas fait l'unanimité ; Haniman semblait être le principal opposant et il était suivi par la plupart de ceux que Hresh avait vus adorer la statue du Faiseur de Rêves, mais tout le monde sans exception participait aux préparatifs du départ. Les liens de solidarité étaient trop étroitement noués entre les membres de la tribu.

Taniane, qui sortait de la maison de Koshmar, s'arrêta sur le seuil et lui fit de grands signes.

— Hresh ! Par ici, Hresh !

Il se dirigea vers elle. Elle se tenait d'une manière bizarre, comme si elle souffrait du dos ; elle avait la tête rentrée dans les épaules et les coudes serrés contre les côtes. Ses lèvres

tremblaient. Elle portait une écharpe rouge sang qu'il ne lui avait encore jamais vue.

— Alors, demanda Hresh, que se passe-t-il ?

— Koshmar…

— Oui, je sais. Elle est très malade.

— Elle va mourir d'un moment à l'autre. Torlyri est avec elle. Elle veut te voir aussi.

— Tu n'as pas l'air d'aller bien, Taniane.

— J'ai très peur, mais cela passera. Et toi, comment vas-tu ?

— Je n'ai pas dormi. Je suis allé chez les Beng pour leur demander de nous donner quelques vermilions. Trei Husathirn va bientôt nous les amener.

— Qui ?

— Le compagnon de Torlyri. Laisse-moi passer.

Elle posa les deux mains à l'intérieur des bras de Hresh, tout près de la pliure du coude. Ce contact, aussi fugitif qu'il fût, galvanisa leur énergie. Hresh sentit toute la force de l'amour de Taniane qui chassait une partie de sa fatigue. Puis elle s'écarta et il pénétra dans la demeure du chef.

Torlyri était au chevet de Koshmar. La femme-offrande avait la tête baissée et elle ne la releva pas en entendant Hresh approcher.

Koshmar avait les yeux fermés et les bras croisés sur la poitrine. Elle serrait entre ses doigts crispés l'amulette de Thaggoran. Hresh crut la voir respirer faiblement et il posa la main sur l'épaule de Torlyri.

— Tout cela est de ma faute, dit la femme-offrande. Je n'ai jamais soupçonné qu'elle pouvait être aussi gravement malade.

— Je crois que la maladie l'a frappée très brutalement.

— Non. Elle doit souffrir depuis longtemps. Elle était rongé de l'intérieur et je ne l'ai appris qu'aujourd'hui. Comment ai-je pu ne pas m'en rendre compte, au moins pendant nos couplages ? Comment ai-je pu la négliger à ce point ?

— Ces questions ne sont pas de mise à présent, Torlyri.

— Depuis une heure, la vie commence à se retirer d'elle, mais, ce matin encore, elle avait toute sa lucidité.

— Je sais, dit Hresh. Je suis venu la voir de bonne heure. Elle était malade, mais pas à ce point.

— Tu aurais dû partir à ma recherche et me le dire !

A ces mots, Torlyri tourna vers lui un regard

égaré et farouche, dans lequel il était impossible à Hresh de retrouver la calme et douce Torlyri qu'il avait toujours connue.

— Et tu as fait ce qu'elle t'a demandé ! lança-t-elle d'une voix vibrante de fureur.

— Aurais-je dû refuser d'obéir à mon chef ? demanda Hresh. De respecter ses dernières volontés ?

— Elle ne mourra pas, déclara Torlyri avec fermeté. Nous la guérirons, toi et moi. Tu joindras tes compétences aux miennes. Va chercher le Barak Dayir. Il doit bien y avoir un moyen de l'utiliser pour la sauver.

— Personne ne peut plus rien faire pour elle, dit Hresh d'une voix aussi douce que possible.

— Si ! Va chercher la Pierre des Miracles !

— Torlyri…

Elle lui lança un regard furieux, puis sa détermination l'abandonna soudain et elle éclata en sanglots. Hresh s'accroupit près d'elle et passa le bras autour de ses épaules. Koshmar émit un très léger soupir. Peut-être son dernier murmure de vie, songea Hresh. Il se prit à espérer qu'il en soit ainsi. Koshmar avait bien assez souffert.

— Quand je suis venue la voir ce matin, dit Torlyri sans le regarder, j'ai vu qu'elle était

malade. Je lui ai dit que j'allais lui préparer un remède et elle m'a répondu qu'elle ne souffrait pas. Elle était trop faible pour se tenir debout et elle prétendait ne rien avoir. Elle m'a même demandé d'aller voir ailleurs si quelqu'un n'avait pas besoin de mes services ! J'ai essayé de la raisonner, de la persuader que son heure n'était pas encore venue et qu'il lui restait de longues années à vivre. Mais rien à faire, elle refusait de m'écouter. Elle m'a donné l'ordre de partir et je n'ai pas pu la faire changer d'avis. Koshmar a une volonté indomptable ; elle obtient toujours ce qu'elle désire… même si c'est la mort. Mais pourquoi veut-elle mourir ? ajouta-t-elle en relevant brusquement la tête et en plongeant un regard tourmenté dans celui de Hresh.

— Peut-être est-elle trop fatiguée, suggéra-t-il.

— Je ne pouvais rien faire pour la guérir contre sa volonté, poursuivit Torlyri. Pas tant qu'elle était consciente. Mais maintenant elle ne peut plus résister et, si nous unissons nos forces… Va chercher la Pierre des Miracles, Hresh ! Va chercher la Pierre des Miracles !

Le poing de Koshmar s'ouvrit et l'amulette de Thaggoran tomba par terre.

— C'est vraiment un miracle qu'il te faudrait, Torlyri, murmura Hresh en secouant la tête.

— Nous pouvons encore la sauver !

— Regarde-la, dit-il. Crois-tu qu'elle respire encore ?

— Très faiblement, mais oui… oui !

— Non, Torlyri. Regarde bien. Ou utilise ta seconde vue.

Les yeux écarquillés, Torlyri posa rapidement la main sur la poitrine de Koshmar, puis, la saisissant par les épaules, elle appuya la joue à l'endroit que sa main venait de quitter et commença de répéter interminablement le nom du chef mort. Hresh fit quelques pas en arrière. Il pensait qu'il valait mieux les laisser seules, mais il redoutait la violence du chagrin de Torlyri. Au bout d'un moment, il revint vers le lit et écarta délicatement Torlyri du corps de Koshmar avant de la prendre dans ses bras où elle donna libre cours à ses larmes.

La femme-offrande se calma plus vite qu'il ne l'aurait cru. Elle cessa de sangloter et sa respiration retrouva un rythme régulier. Puis elle leva les yeux vers Hresh, lui fit un petit signe de tête et esquissa un pauvre sourire.

— Taniane attend dehors ? demanda-t-elle.

— Elle doit encore y être.

— Va la chercher.

Hresh la trouva là où il l'avait laissée et dans la même posture bizarre.

— C'est fini, dit-il.

— Par tous les dieux !

— Viens. Torlyri veut te voir.

Ils repartirent ensemble dans la maison. Torlyri se tenait près du mur où étaient accrochés les masques des chefs. Dans sa main gauche elle tenait celui de Koshmar, un masque de bois aux reflets grisâtres, dont les fentes pour les yeux étaient peintes en rouge sombre. Dans la droite elle tenait un bâton de commandement.

— Nous avons beaucoup à faire aujourd'hui, dit Torlyri. Il nous faut inventer un nouveau rite funèbre, car c'est la première fois dans l'histoire du peuple que son chef meurt autrement qu'en ayant atteint la limite d'âge et il nous faudra trouver les paroles adéquates pour l'envoyer dans l'autre monde. Je me charge de cela. Mais il nous faut également investir un nouveau chef. Taniane, le bâton de commandement te revient. Prends-le !

— Mais… commença Taniane, l'air abasourdie. Il ne faut pas… une élection ?

— Tu as déjà été choisie. Koshmar t'a

désignée pour lui succéder et elle nous a fait part de son choix. C'est aujourd'hui ton jour de couronnement. Prends le masque de Koshmar et mets-le ! Allez, prends-le ! Prends aussi le bâton. Voilà. Et maintenant, nous allons sortir tous les trois afin que tout le monde sache ce qui est arrivé et ce qui se passera ensuite. Venez !

Torlyri se retourna pour lancer un dernier regard à Koshmar, puis elle glissa une main sous le bras de Hresh, l'autre sous celui de Taniane et elle les entraîna hors de la chambre mortuaire. Elle marchait rapidement, avec une détermination et une assurance que Hresh ne lui avait pas connues depuis bien longtemps. Ils sortirent dans la lumière éclatante de midi. Tout le monde cessa aussitôt de travailler et tous les regards se tournèrent vers eux.

Puis tous les membres de la tribu accoururent. Threyne, Shatalgit et Orbin, Haniman et Staip, Kreun et Bonlai, Tramassilu, Praheurt et Thhrouk, Thaggoran, Delim et Kalide, Cheysz, Hignord, Moarn, Jalmud, Sinistine, Boldirinthe… tous, du plus âgé au plus jeune, qui portant des outils, qui un bébé, qui transportant son déjeuner, ils se prosternèrent devant Taniane en criant son nom

tandis qu'elle brandissait le bâton du commandement. Torlyri ne relâchait pas l'étreinte de sa main sur le bras de Hresh et de Taniane. Elle s'agrippait de toutes ses forces, à leur faire mal, et Hresh se demanda si c'était pour ne pas tomber qu'elle les serrait si fort.

Mais, au bout d'un certain temps, elle les lâcha et poussa Taniane au milieu de la tribu.

La jeune fille était radieuse.

— Il y aura une cérémonie ce soir, annonça Torlyri d'une voix forte et claire. D'ici là, votre nouveau chef accepte votre fidélité et vous remercie pour votre affection. Elle parlera avec chacun de vous.

Puis elle se tourna vers Hresh et ajouta à voix basse :

— Viens. Nous devons y retourner.

Ils repartirent dans la maison. Koshmar semblait dormir. Torlyri se baissa pour ramasser l'amulette de Thaggoran et elle la glissa dans la main de Hresh. Il ne s'en était séparé que quelques heures.

— Tiens, dit-elle. Tu en auras besoin pendant le voyage.

— Je pense qu'il faudrait reporter le départ, dit Hresh. Nous devons prendre le temps d'accomplir les rites funèbres et de porter

Koshmar en terre comme il convient.

— Tout cela sera fait d'ici ce soir, dit Torlyri, et il ne sera pas nécessaire de reporter le départ. J'ai initié Boldirinthe aux tâches de la femme-offrande, poursuivit-elle après un silence. Demain, je l'admettrai à la connaissance des mystères et des rites secrets. Et puis vous pourrez vous mettre en route.

— Que veux-tu dire, Torlyri ?

— Je vais rester ici, chez les Beng. Je vais unir ma destinée à celle de Trei Husathirn.

Hresh ouvrit la bouche pour parler, mais il ne trouva rien à dire.

— Si Koshmar était encore des nôtres, je serais peut-être partie avec vous, reprit Torlyri. Mais elle n'est plus et je me sens libérée. Comprends-tu cela ? Je vais donc rester. Comme Trei Husathirn ne peut abandonner son peuple, c'est moi qui vais vivre au milieu d'eux. Mais, tous les jours, je dirai la prière du matin pour vous, comme si je voyageais avec vous. Où que tu ailles, Hresh, sache que je veillerai toujours sur toi. Sur toi et sur toute la tribu.

— Torlyri…

— Ne dis rien. Pour moi, les choses sont très claires.

— Oui, je comprends. Mais, sans toi, ce sera

plus difficile.

— Crois-tu que ce sera facile pour moi, quand je ne verrai plus aucun de vous ?

En souriant, elle lui fit signe de s'approcher et il se jeta dans ses bras. Il s'étreignirent longuement, passionnément, comme une mère et un fils, ou peut-être comme deux amants. Torlyri se remit à sangloter, mais elle s'arrêta très vite, juste à temps, car il était sur le point de fondre en larmes à son tour.

— Et maintenant, dit Torlyri en le lâchant, laisse-moi un peu seule avec Koshmar. Nous nous retrouverons après pour mettre au point les nouveaux rites. Rendez-vous au temple, dans deux heures. Tu y seras ?

— Oui. Au temple. Dans deux heures.

Hresh ressortit une nouvelle fois dans le soleil. De l'autre côté de l'esplanade, Taniane était entourée par une quinzaine de membres de la tribu. Ils étaient tout près d'elle, mais pas trop, comme s'ils redoutaient une flambée d'exaltation de sa part. Taniane portait encore le masque de Koshmar. L'esplanade était baignée par l'ardent soleil de midi qui consumait toute l'ombre et la chaleur semblait devenir de plus en plus forte. Derrière lui le corps inerte de Koshmar était étendu sur son lit

de mort et Torlyri, la tête baissée, s'abandonnait à son chagrin. Hresh tourna vers la gauche et vit quatre immenses vermilions pénétrer de leur pas lent et pesant dans le campement. Trei Husathirn chevauchait l'animal de tête. Demain, nous partirons, songea-t-il, et plus jamais je ne reverrai Koshmar ni Torlyri ni Noum om Beng ni les tours de Vengiboneeza. Mais cela lui semblait bien. Il avait dépassé les limites de la fatigue pour aborder une zone de calme absolu.

Il rentra chez lui et sortit le Barak Dayir de sa bourse. Il le garda longuement dans le creux de sa main et lui demanda de lui donner de la force. Il avait été créé par les humains et ne venait donc pas des étoiles. C'est ce que Noum om Beng lui avait dit. Un objet d'avant la Grande Planète.

Hresh le contempla attentivement, s'efforçant de découvrir les marques de son grand âge dans la complexité des lignes entrecroisées qui sillonnaient sa surface, à l'éclat chaud de la lumière qui l'éclairait de l'intérieur. Il effleura la pierre de son organe sensoriel et la musique l'enveloppa aussitôt. Son esprit s'éleva lentement, régulièrement, jusqu'à ce qu'il se trouve assez haut pour dominer toute la contrée environnante. Il pouvait voir de tous

les côtés à la fois et, au début, tout lui parut merveilleux et mystérieux. Puis il parvint à contenir son émerveillement, à ne plus considérer qu'une partie de l'ensemble et enfin à trouver un sens à ce qu'il contemplait. Son regard se porta vers le sud et il vit le rebord d'un cercle parfait s'élevant au milieu d'une prairie et, à l'intérieur de ce cercle, un petit village. Il reconnut Harruel dans ce village, puis Minbain, sa mère, Samnibolon, son demi-frère, et tous ceux qui avaient lié leur destin à celui d'Harruel le Jour de la Séparation. Et ce village, ils l'avaient baptisé la Cité de Yissou. Hresh savait tout cela grâce au pouvoir du Barak Dayir. Puis son regard se tourna dans la direction opposée, très loin au nord, vers l'endroit où il savait qu'il devait regarder afin de voir ce qu'il devait voir. Et il distingua un gigantesque troupeau de vermilions en marche, qui se dirigeait vers le sud et qui faisait trembler le sol comme si les dieux eux-mêmes l'avaient martelé à coups de poing. Au milieu des vermilions il distingua des hjjk, toute une formidable armée de hjjk, qui se dirigeaient eux aussi vers le sud et dont la route allait inéluctablement passer par la Cité de Yissou. Hresh hocha lentement la têter. Bien sûr,

songea-t-il. Les dieux qui nous gouvernent ont conçu les choses pour qu'il en aille ainsi et qui peut espérer comprendre les dieux ? Les hjjk sont en marche et le village d'Harruel se trouve juste sur leur chemin. Très bien. Très bien. Il fallait s'y attendre.

Il redescendit de ses hauteurs et lâcha le Barak Dayir. Il demeura tranquillement assis pendant un long moment en songeant que la journée avait déjà été très longue et qu'il n'en était pourtant encore qu'à la moitié. Puis il ferma les yeux et le sommeil s'abattit sur lui comme un couperet.

Salaman avait si souvent vu l'attaque de la Cité de Yissou dans ses visions que, lorsqu'elle se produisit réellement, la scène lui sembla trop familière et ne provoqua pas en lui une très vive émotion. Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis la bataille avec le détachement d'éclaireurs de l'armée des hjjk et, depuis cet affrontement, Salaman s'était rendu tous les jours au sommet de son éminence avec Weiawala et Thaloin pour projeter son esprit au loin afin de suivre l'avance de l'armée ennemie. Et maintenant l'ennemi était si proche qu'on pouvait le distinguer sans l'aide de la seconde vue.

C'est Bruikkos qui donna l'alarme, car, depuis l'attaque des hjjk, Harruel avait posté jour et nuit des sentinelles sur le rebord du cratère.

— Les hjjk ! hurla-t-il en dévalant le sentier qui menait au bord du cratère. Ils arrivent ! Il y en a des millions !

Salaman hocha calmement la tête. Il avait l'impression de n'avoir qu'une pierre dans la poitrine. Il ne ressentait absolument rien. Ni crainte ni envie de se battre ni satisfaction de voir sa prophétie accomplie. Rien. Vraiment rien. Il avait déjà vécu trop souvent ce moment.

— Que va-t-il nous arriver ? demanda Weiawala qui se serra contre lui en tremblant. Allons-nous tous mourir, Salaman ?

— Non, ma bien-aimée, répondit-il en secouant la tête. Chacun de nous tuera dix mille milliers de hjjk et la cité sera sauvée.

Il s'était exprimé d'une voix très calme, totalement dépourvue d'émotion.

— Où est ma lance ? demanda-t-il. Donne-moi un peu de vin, ma douce Weiawala. Le vin permet à Harruel de se battre encore mieux. Cela marchera peut-être aussi avec moi.

— Les hjjk !

Les cris rauques de Bruikkos résonnaient

dans tout le campement tandis qu'il tambourinait sur les portes et les murs. Les hjjk arrivent ! Ils sont là ! Ils sont là !

Salaman but une grande lampée de vin sombre et frais, puis il passa son épée à sa ceinture et saisit sa lance. Weiawala prit également des armes. Tout le monde allait participer au combat à venir, à la seule exception des enfants en bas âge qui avaient été regroupés dans une des huttes. Salaman et Weiawala sortirent ensemble de chez eux.

Après une longue période de temps chaud et humide, le vent avait tourné. Il soufflait maintenant du nord et apportait le froid. Mais il apportait aussi une odeur sèche et âcre, oppressante et tenace, une odeur de vieille cire, de métal rouillé et de feuilles mortes : l'odeur des hjjk. Et derrière cette odeur pénétrante il y en avait une autre, plus lourde, plus pleine, l'odeur forte et musquée des vermilions, une odeur qui se mêlait à celle des hjjk comme des filaments écarlates de métal brillant mélangés à un manteau de laine épaisse.

Harruel, armé jusqu'aux dents, sortit en clopinant de son palais à demi brûlé. Depuis le jour de l'attaque des hjjk, il marchait en traînant lourdement la patte bien que, à la

connaissance de Salaman, il n'eût reçu qu'une blessure au bras. Une blessure assez grave toutefois, que Minbain avait soignée avec des herbes et des cataplasmes et dont il ne restait plus qu'une marque rouge et irrégulière dans la fourrure d'Harruel.

Mais Salaman se demandait si le roi n'avait pas reçu ce jour-là une autre blessure, plus profonde, une blessure au cœur qui l'eût estropié. Il était assurément encore plus maussade et sinistre depuis ce jour et il conservait cette bizarre démarche d'éclopé, comme s'il n'avait plus la force morale nécessaire pour garder ses hanches à la même hauteur.

En voyant Salaman, Harruel lui sourit et agita la main d'un air presque jovial.

— Sens-tu cette puanteur, Salaman ? demanda-t-il. Par Yissou, nous allons purifier l'air avant la tombée de la nuit !

La perspective d'une bonne bataille semblait avoir considérablement égayé Harruel. Salaman lui fit un petit signe de tête et brandit sans conviction sa lance dans un geste de solidarité.

Mais Harruel dut percevoir l'indifférence de Salaman. Le roi s'avança en se déhanchant et lui asséna une grande tape dans le dos. Le coup fut

donné avec une telle violence que les yeux de Salaman étincelèrent de colère et qu'il faillit le rendre en y mettant toutes ses forces. Mais ce n'était qu'un encouragement dans l'esprit d'Harruel qui éclata d'un gros rire. Quand Salaman leva les yeux pour le regarder au visage, il vit qu'il était cramoisi d'excitation.

— Nous allons tous les tuer, mon garçon ! Que Dawinno emporte ces saletés d'insectes ! Nous les massacrerons par millions ! Qu'en dis-tu, Salaman ? Tu avais prévu cela depuis longtemps, hein ? Il y a de la magie dans ta seconde vue ! Vois-tu aussi la victoire nous sourire ?

Il se retourna pesamment et fit signe à Minbain qui se tenait près du portique de leur maison.

— Du vin, femme ! Apporte-moi du vin et fais vite ! Nous allons boire à la victoire !

— Pourquoi veut-il encore du vin ? chuchota Weiawala à l'oreille de Salaman. Il est déjà complètement ivre.

— Je n'en suis pas sûr. Je pense qu'il est simplement grisé par la perspective de se battre.

— La perspective de mourir, tu veux dire, souffla Weiawala. Pas un seul d'entre nous n'a

la moindre chance de survivre.

— Alors, je suppose que c'est la perspective de mourir qui l'excite, dit Salaman avec un sourire désabusé. Mais nous assistons aujourd'hui à la résurrection d'Harruel.

Et Salaman se rendit compte qu'il commençait à prendre conscience de ce qui allait se passer. Son apathie et sa torpeur se dissipaient rapidement. Il se sentait prêt à combattre avec bravoure et, s'il le fallait, à mourir de même. En sentant son âme s'agiter brusquement, il comprit ce qu'il devait se passer dans la tête d'Harruel.

La première intrusion des hjjk avait dû être pour lui une pénible expérience. Son pouvoir royal et son orgueil de mâle avaient été mis en péril. La petite Therista était morte et Galihine avait été si grièvement blessée que la mort eût été préférable pour elle. Le palais royal avait été incendié. La plupart des animaux s'étaient échappés et il avait fallu énormément de temps pour les rassembler. Même si l'ennemi avait été mis en déroute, tout le monde savait qu'une véritable armée marchait sur la cité et que toute résistance était impossible. Le petit univers d'Harruel avait été en butte à une première attaque et sa survie n'était qu'une question de

temps.

Ces dernières semaines, Harruel avait été d'une humeur particulièrement sombre. Il s'était adonné à la boisson avec une telle fureur que les réserves de vin avaient presque été épuisées par ses seuls soins. Nuit après nuit, il avait parcouru en clopinant le périmètre du cratère sous l'emprise du vin et de la colère. Il avait échangé des horions avec Konya, son plus fidèle et son meilleur ami. Toutes les femmes de la tribu étaient passées dans son lit, parfois jusqu'à trois en même temps, mais le bruit courait qu'il n'avait pas réussi à s'accoupler avec une seule d'entre elles. Dans ses moments de relative lucidité, il parlait d'un air lugubre des péchés qu'il avait commis et du châtiment mérité que les hjjk ne tarderaient pas à lui infliger. Ce qui incita Salaman à se demander quels péchés il avait lui-même commis, ou bien Weiawala, ou encore la petite Chham, car, coupables ou innocents, tout le monde trouverait la mort quand les hjjk se lanceraient à l'assaut de la Cité de Yissou.

Ils avaient pourtant fait tout ce qui était en leur pouvoir pour se préparer à cet affrontement désespéré. Ils n'avaient pas eu le temps d'achever la construction de la palissade

longeant le bord du cratère, mais ils en avaient élevé une autre, plus petite et composée de pieux effilés réunis par des lianes, tout autour de la zone d'habitation. Juste au pied de cette palissade ils avaient creusé une large et profonde tranchée enjambée par des planches qui pouvaient être retirées devant l'ennemi. Une nouvelle et étroite piste avait été ouverte au sud de l'agglomération et à travers les buissons jusqu'à la partie la plus dense de la forêt, sur la pente du cratère. Si tout le reste échouait, ils pourraient essayer de s'enfuir un par un ou deux par deux et de se cacher dans les bois en attendant que les hjjk abandonnent les recherches et reprennent leur route.

Les défenseurs n'auraient pu faire plus. Ils n'étaient que onze, dont cinq femmes, y compris une blessée, et quelques enfants qui n'étaient pas encore en âge de se battre. Salaman s'attendait à vivre le dernier jour de son existence et il lui semblait évident que l'énergie et l'animation dont Harruel faisait montre n'avaient pas d'autre raison. Mais si Harruel avait perdu le goût de vivre, il n'en allait pas de même de Salaman. L'idée lui était venue à plusieurs reprises dans le courant des derniers jours de partir furtivement avec Weiawala et

Chham et d'aller chercher refuge à Vengiboneeza avant l'arrivée des hjjk. Mais c'eût été une preuve de lâcheté. Et cette entreprise eût probablement été vouée à l'échec, car Vengiboneeza, s'ils parvenaient à en retrouver la route, était à plusieurs semaines de marche, et deux adultes et un enfant n'avaient presque aucune chance de survivre au milieu de toutes les créatures sauvages.

Rester et se battre ; se battre et mourir. Il n'y avait pas d'autre solution.

Salaman ne pensait pas que les hjjk leur voulaient vraiment du mal. Il avait acquis à l'occasion de son unique rencontre avec un représentant du peuple des insectes, peu de temps après la sortie du cocon, la conviction que les hjjk étaient des êtres froids, incapables d'éprouver des sentiments aussi irrationnels que la haine, la convoitise ou le désir de vengeance. Ceux qui avaient attaqué le village s'étaient battus d'une manière étrangement détachée, impersonnelle, sans se soucier de leur vie, ce qui ne faisait que renforcer l'opinion de Salaman. La seule chose qui intéressait les hjjk était de maintenir leur domination. Leur déplacement en masse semblait n'être cette fois qu'une gigantesque migration et la Cité de

Yissou, qui se trouvait par hasard sur leur route, représentait pour eux une atteinte indéterminée mais indiscutable à leur suprématie. Ils tenaient donc à se débarrasser de cette présence gênante. C'était tout. Ils subiraient probablement de très lourdes pertes, mais leur nombre leur permettrait d'arriver à leurs fins.

Le plan d'Harruel consistait à placer tous les défenseurs, à l'exception des enfants et de Galihine, sur le rebord du cratère pour y attendre l'ennemi. Quand la pression des assaillants se ferait trop forte, ils reculeraient jusqu'à la zone boisée qui longeait le bord du cratère en essayant de tuer tous les hjjk qui auraient réussi à franchir la barricade de branchages et de lianes épineuses élevées à la hâte sur le pourtour du cratère. Si les assaillants étaient trop nombreux à franchir l'obstacle, les défenseurs battraient en retraite jusqu'à la palissade entourant le village. Dans le cas où la situation deviendrait encore plus grave, soit ils se retrancheraient à l'intérieur du camp retranché, soit ils suivraient la piste du sud pour s'éparpiller dans la forêt et se cacher en attendant que l'ennemi ait levé le siège.

Salaman trouvait tous ces stratagèmes ridicules, mais il n'avait pas de meilleure idée.

— Tout le monde au bord du cratère ! hurla Harruel d'une voix puissante. Yissou ! Yissou ! Que les dieux nous protègent !

— Viens, dit calmement Salaman à Weiawala. Allons prendre notre poste.

Il avait demandé et obtenu la défense du secteur le plus proche de l'éminence du haut de laquelle il avait eu ses visions de la horde ennemie en marche. Ce lieu l'attirait tout particulièrement et, comme il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'il allait périr comme tous ses compagnons dès la première charge des hjjk, il avait choisi cette partie du cratère pour tomber au champ d'honneur.

Salaman et Weiawala s'arrêtèrent au bord du cratère, juste devant l'enchevêtrement des lianes et de branches épineuses destiné à ralentir l'avance des hjjk et qu'ils avaient si péniblement entassées les jours précédents. Mais il éprouva soudain un élan de curiosité, une irrésistible impulsion digne de Hresh. Il bondit pardessus le rebord et commença à se frayer un chemin dans les ronces.

— Qu'est-ce que tu fais, Salaman ? cria Weiawala. Il ne faut pas aller là-bas !

— J'ai quelque chose à voir… Regarder une dernière fois…

Elle lui cria autre chose, mais sa voix fut emportée par le vent.

Salaman était maintenant de l'autre côté de la barrière de ronces. Il se mit à courir vers l'éminence. Quand il atteignit le sommet en trébuchant, il était hors d'haleine.

De là il découvrait tous les environs.

Au sud se trouvaient des collines verdoyantes ; à l'ouest, au loin, la mer déroulait son ruban d'argent sous le soleil ; au nord, sur un haut plateau s'étendant jusqu'à l'horizon, il vit l'armée des envahisseurs. Ils étaient encore à une heure de marche, peut-être deux, mais ils se dirigeaient droit sur la vaste prairie abritant le cratère. Et ils étaient innombrables. Vermillons et hjjk, hjjk et vermilions, une interminable cohorte s'étirant au nord vers les lointains et dont Salaman ne voyait pas la fin. La colonne centrale, composée de vermilions avançant en rangs serrés, chaque animal ayant le nez contre la queue de celui qui le précédait, était encadrée par deux colonnes plus larges de hjjk. Deux autres colonnes de vermilions protégeaient les flancs de la troupe en marche. L'avance lente et régulière des insectes et des monstrueux animaux avait quelque chose d'inexorable.

Salaman leva son organe sensoriel et projeta sa seconde vue pour affiner sa perception de l'armée ennemie. Il fut aussitôt frappé par la puissance écrasante qui se dégageait d'elle et le poids affolant de cette multitude.

Mais qu'était-ce donc ? Il percevait maintenant quelque chose de déroutant, de discordant, qui se mêlait aux puissantes émanations de l'armée d'invasion. Très perplexe, Salaman se tourna vers la droite et scruta l'immense forêt qui s'étendait sur une grande partie de la distance séparant la Cité de Yissou de Vengiboneeza.

Quelqu'un venait de cette direction.

Salaman s'efforça de pousser sa seconde vue jusqu'à sa limite. Étonné, incrédule, il chercha à localiser la source de cette sensation. Il alla chercher plus loin… et encore plus loin…

Il perçut une émanation puissante et rayonnante dans laquelle il reconnut l'âme de Hresh-qui-a-les-réponses.

Puis il reconnut successivement Taniane, Orbin et Staip. Haniman et Boldirinthe.

Praheurt. Moarn. Kreun.

Par tous les dieux ! Étaient-ils donc tous là ? La tribu tout entière avait-elle quitté Vengiboneeza ? Et se dirigeait-elle vers la Cité

de Yissou ?

Mais il ne percevait pas la présence de Torlyri ni celle de Koshmar et cela le laissa perplexe. Mais il reconnaissait maintenant tous les autres, les dizaines d'autres, tous ceux qui avaient quitté le cocon avec lui quand était venu le temps du Départ. Ils étaient tous là et tous venaient par ici.

Incroyable. Ils arrivaient tous pour se faire balayer par l'armée des hjjk. Nous sommes partis ensemble, songea Salaman, et c'est ensemble que nous mourrons.

Par tous les dieux ! Pourquoi arrivaient-ils maintenant ? Pourquoi ce jour-là ?

Plusieurs semaines après la proclamation de Koshmar, le moment de quitter Vengiboneeza était enfin arrivé, comme un coup de tonnerre retentissant longtemps après un éclair dévastateur. Après toutes ces semaines d'un travail éreintant, au terme desquelles tout le monde commençait à se demander si les préparatifs finiraient un jour, l'heure du départ avait enfin sonné. Ce qui n'avait pas été fait ne le serait jamais. Le Peuple était prêt pour un nouveau Départ.

Taniane portait le masque de Koshmar, le nouveau masque confectionné par Striinin,

l'artisan de la tribu. Une mâchoire puissante, des lèvres charnues, des pommettes très saillantes, un masque de bois bruni, sombre et luisant, à la ressemblance non du visage du chef défunt, mais de son âme indomptable, dans lequel les yeux noirs et pénétrants de Taniane brillaient comme deux petits carreaux. Taniane tenait à la main gauche le Bâton du Départ que Boldirinthe avait retrouvé parmi les reliques du premier voyage à travers le continent et dans l'autre main la lance de Koshmar à la pointe d'obsidienne.

— Combien de temps reste-t-il avant le lever du soleil ? demanda-t-elle en se tournant vers Hresh.

— Encore quelques minutes.

— Dès la première lueur du jour, je brandirai le Bâton du Départ. Si quelqu'un semble hésiter, demande à Orbin de l'aiguillonner.

— Il est déjà en train de s'assurer que tout va bien.

— Où est Haniman ?

— Avec Orbin, répondit Hresh.

— Demande-lui de venir.

Hresh attira l'attention d'Orbin qui se trouvait un peu plus loin dans la file et il lui montra Haniman du doigt en hochant la tête.

Les deux guerriers échangèrent quelques mots, puis Haniman remonta la file en courant de sa foulée étrangement lourde.

— Tu voulais me parler, Hresh ?

— Juste te dire quelques mots, dit Hresh en cherchant les yeux d'Haniman et en y plongeant les siens. Je sais que tu n'as pas très envie de venir avec nous.

— Mais, Hresh, je n'ai jamais…

— Je t'en prie, Haniman. Je sais fort bien que tu murmures contre le Départ depuis le jour de la proclamation de Koshmar.

— Mais ai-je jamais dit que je n'avais pas l'intention de partir ? demanda Haniman, l'air très mal à l'aise.

— Non, tu ne l'as pas dit. Mais ce qu'il y a dans ton cœur n'est un secret pour personne. Nous ne voulons pas de mécontents dans le long voyage que nous allons entreprendre et je tiens à ce que tu saches que si tu préfères rester tu peux le faire.

— Pour vivre avec les Beng ?

— Oui, pour vivre avec les Beng.

— Ne sois pas ridicule, Hresh. Partout où ira le Peuple, j'irai.

— De ton plein gré ?

— De mon plein gré, répondit Haniman

après un instant d'hésitation.

— Nous aurons besoin de toi, tu sais, dit Hresh en lui tendant la main. De toi, d'Orbin, de Staip… vous êtes les hommes forts de la tribu maintenant. Et nous avons tellement à faire. Nous avons tout un monde à construire, Haniman.

— A reconstruire, plutôt.

— Non. Il nous faut repartir de zéro. Tout recommencer. Du monde d'avant, il ne reste rien d'autre que des ruines. Mais depuis des millions d'années, les humains construisent des mondes nouveaux sur les ruines des anciens. C'est ce qu'il nous faudra faire, si nous voulons nous considérer comme des humains.

— Comme des *humains* ?

— Oui, Haniman, comme des humains.

La première lueur rosée de l'aube apparut soudain sur la crête des montagnes.

— Tout le monde est prêt ? cria Taniane. Dépêchons ! Allez, tout le monde en place !

Haniman regagna sa place au pas de course. Taniane et Hresh étaient au premier rang, suivis des guerriers, puis des ouvriers et des enfants et, fermant la marche, il y avait les chariots lourdements chargés, docilement tirés par les énormes vermilions. Hresh se retourna pour

regarder les hautes tours de Vengiboneeza noyées dans la brume matinale, avec la masse de la montagne à l'arrière- plan. A la lisière du campement, quelques Beng les regardaient en silence. Torlyri était avec eux. Elle portait un casque, une petite et élégante coiffure de métal d'un rouge rutilant. Comme c'était étrange de voir Torlyri avec un casque ! Hresh la vit lever la main et faire des signes sacrés ; elle leur donnait la bénédiction de Mueri, la bénédiction de Friit et la bénédiction d'Emakkis. Puis la bénédiction d'Yissou. Il attendit et quand elle fit le dernier signe, celui de la bénédiction de Dawinno, leurs yeux se croisèrent et elle lui adressa un sourire débordant d'affection. Puis il vit les larmes monter aux yeux de la femme-offrande et elle détourna la tête. Elle passa derrière la rangée de Beng casqués et disparut.

— Chantez ! cria Taniane. Que tout le monde chante ! En route !

Chantez

Il y avait déjà plusieurs semaines de cela. Le souvenir de la glorieuse Vengiboneeza commençait à s'estomper et Hresh ne pleurait plus les trésors auxquels il avait dû renoncer. Mais il ne s'était pas résigné aussi facilement à la double perte de Torlyri et de Koshmar. En

perdant la douceur de Torlyri et la vigueur de Koshmar, il avait l'impression d'avoir été amputé d'un membre et il y avait maintenant un grand vide à la place qu'elles avaient occupée. Hresh percevait encore la présence de Torlyri accompagnant la tribu, mais elle se faisait de plus en plus ténue à mesure qu'ils s'éloignaient vers le sud-ouest. Quant à Koshmar, elle était partie, partie pour de bon, et cela faisait très mal.

Nul ne mettait en question l'autorité de Taniane, pas plus que celle de Hresh. Ils ouvraient la marche et Taniane donnait les ordres, mais elle consultait fréquemment Hresh à qui il revenait chaque matin de décider de l'itinéraire. Il lui était assez facile de suivre la bonne route. Même si quatre grands cycles des saisons s'étaient écoulés depuis le passage d'Harruel et de sa petite troupe, l'écho de leur âme flottait encore dans la forêt et Hresh avait à peine besoin de l'aide du Barak Dayir pour le percevoir et pour suivre le signal.

Mais maintenant que la tribu sortait enfin de l'immense forêt, Hresh n'avait plus besoin de la Pierre des Miracles pour le guider vers Harruel. Là-bas, au cœur de la prairie, l'âme du roi projetait une musique stridente et fatale.

— Il n'y en a plus pour longtemps, dit Hresh. Je sens leur présence tout autour de nous.

— Les hjjk ? demanda Taniane. Ou bien Harruel et les siens ?

— Les deux. Les hjjk, une troupe innombrable, sont au nord. La ville d'Harruel est droit devant nous, un peu en contrebas, dans cette formation circulaire au centre de la prairie. Là où la végétation est la plus dense.

Taniane ouvrait de grands yeux, mais elle donnait l'impression de ne pas voir.

— Crois-tu que nous allons réussir, Hresh ? demanda-t-elle au bout d'un moment. Ou bien allons-nous être submergés par ces millions d'insectes ?

— Les dieux nous protégeront.

— En es-tu sûr ?

— Je l'ai demandé personnellement à chacun d'entre eux, répondit Hresh en souriant. Même à Nakhaba.

— A Nakhaba !

— J'implorerais aussi la bienveillance du dieu des hjjk, si je connaissais son nom ! J'invoquerais le dieu des vermilions,

Taniane, et celui des marcheurs sur l'onde ! Tous les dieux de la Grande Planète ! Le Créateur inconnu et inconnaissable ! On n'a

jamais trop de dieux avec soi !

Il la prit par le gras du bras et l'attira vers lui, pour qu'elle puisse voir la conviction qui brillait dans son regard.

— Tous les dieux nous protégeront aujourd'hui, reprit-il à voix basse, car c'est leur volonté que nous accomplissons. Nous serons sous la protection toute particulière de Dawinno qui a dégagé toute la planète pour que nous puissions en prendre possession.

— Tu en as l'air tellement convaincu, Hresh. Comme j'aimerais partager tes certitudes.

Des incertitudes ! Hresh sentit brusquement les doutes l'assaillir et il se demanda s'il croyait à ce qu'il disait. Il sembla tout à coup prendre pleinement conscience de la réalité de leur entreprise et la volonté qui l'avait animé jusqu'alors parut soudain fléchir. Peut-être étaient-ce les émanations des innombrables hjjk qui mettaient son âme à rude épreuve. Ou peut-être simplement la conscience de la tâche écrasante qui l'attendait pour créer tout ce qu'il espérait créer.

Il secoua la tête. Ils l'emporteraient cette fois et les autres fois. Il pensa à sa mère qui se trouvait dans la prairie et à Samnibolon, ce demi-frère qui perpétuait le nom du père dans

l'ère nouvelle qui s'ouvrait.

— Nous devrions installer le camp ici, dit-il à Taniane. Et puis nous partirons tous les deux pour prendre les mesures défensives.

— Et si les ennemis nous surprennent et nous tuent pendant que nous serons seuls, qui guidera la tribu ?

— La tribu a eu des chefs avant nous. Elle en trouvera d'autres après nous. Mais il ne nous arrivera rien pendant que nous ferons ce que nous avons à faire.

Hresh la prit par les bras, comme elle l'avait fait le jour de la mort de Koshmar, et il lui insuffla sa force. Taniane redressa les épaules et gonfla la poitrine pour respirer à fond. Puis elle lui sourit en inclinant la tête. Elle se retourna et donna le signal de la halte.

Il fallut une heure pour installer le camp. Après quoi, laissant le commandement à Boldirinthe et à Staip, Hresh et Taniane s'éclipsèrent, prenant d'abord la direction de l'ouest, puis bifurquant vers le nord en direction de la plaine en forme de pelle qui s'étendait entre l'armée des hjjk et le village d'Harruel. Les ombres du soir s'allongeaient quand Hresh trouva un endroit qui lui semblait propice et d'où la vue plongeait sur l'enceinte où Harruel

avait choisi de s'installer. De loin Hresh vit que cette formation circulaire était en réalité un cratère formé par la chute de quelque chose de massif tombant d'une grande hauteur. Selon toute probabilité , le point de chute d'une étoile de mort. Hresh se demanda si des vestiges de l'étoile de mort étaient encore enfouis dans le sol. Mais il n'avait pas le temps de s'en occuper maintenant.

Hresh et Taniane transportaient un appareil de la Grande Planète dont chacun tenait une extrémité. C'était le tube métallique qui se terminait d'un côté par une sphère partiellement ouverte, à l'intérieur de laquelle se trouvait une zone de ténèbres absolues et qui produisait une lumière éblouissante accompagnée de sifflements. Hresh portait le côté de la sphère et Taniane l'extrémité libre. Le métal du tube était chaud au toucher. Hresh se demandait quel pouvoir magique il recelait et comment il pourrait le découvrir sans être entraîné sans retour vers la mystérieuse destination où partaient tous ceux qui s'en approchaient.

— Ici ? demanda Hresh. Qu'en penses-tu ?

— Un peu plus près de leur camp, dit Taniane. Si ton plan réussit et si la confusion

s'installe dans les rangs des hjjk, nous pourrons les prendre en tenaille avec Harruel et ses guerriers.

— Très bien, dit Hresh. Approchons-nous un peu plus. Et mon plan réussira, Taniane. Je le sais.

Ils avancèrent encore un peu. La nuit commençait à tomber. Taniane lui montra une petite élévation de terrain sur laquelle se trouvaient un rocher plat pouvant servir à installer le tube et quelques autres pour le soutenir. Hresh redressa lentement le tube et, dès qu'il fut en position verticale, il s'anima et commença d'émettre sa mystérieuse lumière. Hresh éprouva une nouvelle fois l'attrait insidieux qu'il exerçait sur lui, mais il s'y attendait et il repoussa cette tentation. Il recula de quelques pas et fit un essai avec une pierre qu'il lança dans la direction de la sphère. Le petit cercle de lumière émit des éclairs pourpre, bleu et rouge et la pierre disparut avant même de retomber.

Hresh murmura quelques paroles à Dawinno pour le remercier de lui accorder sa faveur. Mais il commençait aussi à être content de lui-même. Tout allait bien.

— Et comment comptes-tu attirer les hjjk ?

demanda Taniane.

— Laisse-moi m'en occuper, répondit Hresh.

Harruel ne comprenait pas ce qui se passait. Toute la nuit durant, il avait attendu avec les siens sur le rebord du cratère. Ils avaient vus les hjjk se rapprocher, puis faire halte au coucher du soleil, dans l'intention manifeste d'attaquer le cratère le lendemain matin. Harruel s'attendait à trouver la mort dès le premier assaut de l'armée ennemie et, au fond de lui-même, non seulement il était prêt à mourir, mais il en avait hâte. Le goût de la vie s'était retiré de lui. Mais l'aube s'était levée et l'assaut avait bien eu lieu, en quelque sorte. Harruel s'était imaginé – Salaman et Konya aussi – que l'attaque des hjjk serait brutale, mais méthodique et effectuée en bon ordre, comme celle d'une gigantesque colonie de fourmis. Car, somme toute, ils n'étaient rien d'autre que des fourmis, des sortes de fourmis géantes et dotées d'intelligence.

Mais les hjjk semblaient avoir perdu la tête.

La direction suivie par leur armée les menait droit au cœur du cratère. Mais sous les yeux incrédules d'Harruel, ils étaient en train de rompre les rangs. Leur rigoureuse formation d'attaque se transformait en une masse informe.

Abasourdi, il les regardait courir en tous sens dans la plaine, former de petits groupes qui se dispersaient aussitôt pour se reformer un peu plus loin. Et toute cette masse en mouvement tournait autour d'un autre groupe qui semblait rester sur place au milieu de la multitude affolée.

Était-ce une ruse ? Mais dans quel dessein ?

Les vermilions, eux aussi, semblaient être devenus fous. Salaman était venu le trouver au point du jour pour lui annoncer avec une mine perplexe qu'il avait vu tous les gigantesques animaux prendre en courant la direction de l'occident et disparaître dans un terrain truffé de ravins et d'éboulis. Mais il fut très vite évident que la moitié seulement des vermilions étaient partis dans cette direction et que le reste s'était disséminé sur toute la surface de la grande plaine septentrionale où ils erraient seuls, ou par petits groupes de deux ou trois individus. La confusion la plus totale régnait dans les rangs de l'ennemi. Il était encore dangereux d'avoir autant de ces monstres à proximité de la Cité de Yissou, mais il était maintenant certain que les hjjk n'étaient plus en mesure de regrouper leurs montures et d'en faire une force organisée pour prendre d'assaut

le camp retranché. Les hjjk avaient totalement perdu le contrôle de leurs vermilions. De même qu'ils semblaient avoir perdu le contrôle d'eux-mêmes.

— Qu'est-ce qui peut bien avoir provoqué cela ? demanda Harruel à Salaman en secouant la tête.

— Je crois que c'est Hresh.

— Hresh ?

— Il est tout près d'ici.

— As-tu perdu la raison, toi aussi ? rugit Harruel.

— J'ai senti sa présence hier soir, dit Salaman. J'étais monté au sommet de l'éminence d'où j'ai eu ma première vision de l'armée des hjjk et, en projetant ma seconde vue, j'ai senti que Hresh était tout près d'ici. Et il n'était pas seul ; il y avait presque tous les membres de la tribu. Il ne manquait que Koshmar et Torlyri. Ils avaient suivi notre piste à travers la forêt et ils se trouvaient juste à l'est de la Cité de Yissou.

— Tu es aussi fou que ces hjjk ! gronda Harruel. Hresh serait ici ? Et tout le Peuple ?

— Regarde là-bas, poursuivit Salaman. Qui aurait pu faire cela aux hjjk et à leurs vermilions ? Qui d'autre que Hresh ? Ma

première vision ne m'avait pas menti, Harruel. Tu peux encore me faire confiance.

— Hresh, murmura Harruel. Il est venu pour se battre avec nous. Mais comment est-ce possible ? Comment ? Comment ?

Tandis que le soleil se levait, Harruel regardait fixement devant lui en s'efforçant de comprendre ce qui se passait au nord. La moitié du plateau était maintenant éclairée par la lumière matinale et il se rendit compte que la mêlée confuse des hjjk avait un centre ; les insectes semblaient tous s'efforcer d'atteindre une légère élévation de terrain où une masse chaotique s'agitait frénétiquement. Harruel essaya vainement de distinguer Hresh à proximité du grouillement d'insectes et il se dit que Salaman avait dû rêver toute son histoire.

Il vit soudain Thaloin accourir en faisant de grands gestes.

— Harruel ! Harruel ! Les hjjk attaquent à l'est ! Konya essaie de les repousser, mais il faut l'aider ! Vite !

— Combien sont-ils ?

— Pas beaucoup. Pas plus d'une centaine.

— Pas plus d'une centaine ! dit Salaman en riant. En effet, c'est peu !

— C'est peu en comparaison de tous ceux qui

sont sur le plateau, dit Harruel en le prenant par l'épaule et en le secouant sans ménagement. Viens ! Courons à l'aide de Konya ! Thaloin, préviens tout le monde que les hjjk essaient d'enfoncer la barricade à l'est !

Harruel se retourna et partit en courant vers la zone du combat.

Il découvrit que l'estimation de Thaloin était très en deçà de la réalité. Au moins trois cents hjjk ayant échappé à l'effroyable cohue s'étaient retrouvés devant le bord du cratère. Ils avaient quelques vermilions avec eux. Les animaux étaient peu nombreux, mais suffisamment pour piétiner la barrière de ronces destinée à arrêter les envahisseurs. Konya, dont l'ombre immense se projetait sur le sol, courait le long du rebord pour repousser les soldats à l'armure noir et jaune à mesure qu'ils franchissaient l'obstacle. Nittin se battait à ses côtés et, au grand étonnement d'Harruel, Minbain et leur fils Samnibolon étaient eux aussi occupés à repousser vigoureusement les assaillants.

Le roi prit une longue inspiration et il se lança à corps perdu dans la mêlée en poussant son cri de guerre.

— Harruel ! Harruel !

Un hjjk se dressa devant lui en agitant

frénétiquement ses membres luisants et articulés. Harruel lui trancha un bras d'un coup d'épée et, à l'aide de sa lance, il fit basculer l'insecte de l'autre côté du talus. Un autre le remplaça aussitôt, dont Harruel se débarrassa rapidement. A côté de lui, Salaman en embrochait un troisième. Harruel tourna la tête de l'autre côté et vit Samnibolon repousser bravement un assaillant. Il se battait avec une agilité et une vitesse exceptionnelles pour un enfant de son âge.

— Harruel ! rugit le roi, entièrement pris par la frénésie du combat. Harruel ! Harruel !

Il regarda de l'autre côté du cratère et vit des centaines de hjjk disséminés sur la pente. Mais ils n'avaient aucun plan de bataille et se déplaçaient en désordre et en tous sens. Harruel avait la conviction de pouvoir les exterminer, les uns après les autres, comme il l'avait déjà fait lors de la précédente bataille.

Le reste des hjjk, la masse informe constituant le gros de leurs troupes, continuait de converger vers l'élévation de terrain située au milieu du plateau, où ils grouillaient maintenant comme dans une fourmilière. Une trouée se fit fugitivement dans la cohue et Harruel eut le temps d'apercevoir un objet

métallique sur lequel se réfléchissait un rayon de soleil. Il perçut un éclair multicolore, puis ce qui se trouvait au cœur de la mêlée d'insectes fut de nouveau dérobé à sa vue. Il eut aussi l'impression que d'autres hjjk s'éloignaient du champ de bataille, qu'ils repartaient vers le nord, ou se dirigeaient vers la forêt, ou bien encore contournaient le cratère pour prendre la direction du sud… n'importe où pourvu qu'ils s'éloignent de cette scène de folie qui devait profondément choquer leur esprit rationnel.

Il y avait donc encore de l'espoir. Si les défenseurs parvenaient à interdire l'accès du cratère au groupe relativement peu nombreux d'assaillants, peut-être en sortiraient-ils vivants !

Le visage éclairé par un grand sourire, Harruel trucida deux autres insectes qui venaient d'apparaître devant lui comme des spectres.

— Regarde là-bas, dit Salaman en lui donnant une tape sur le bras. Là-bas, Harruel ! A la lisière de la forêt.

Harruel se retourna pour regarder dans la direction que lui avait indiquée Salaman. Tout d'abord, il ne vit rien, car il était ébloui par l'éclat du soleil levant. Puis il mit sa main en

visière et projeta sa seconde vue.

Oui, il y avait des gens là-bas. Des silhouettes familières. Orbin, Thhrouk, Haniman, Staip, Praheurt… tous des guerriers. Et aussi Hresh et Taniane. Le Peuple ! Ils sortaient de la forêt et s'avançaient vers le cratère, se frayant un chemin au milieu des hjjk désemparés. Des alliés ! Des renforts !

Un rugissement s'échappa de sa gorge.

Les dieux ne l'avaient pas abandonné ! Ils avaient envoyé ses amis à son secours au plus fort du danger ! Ses péchés lui étaient pardonnés ! Il était racheté, il était sauvé !

— Yissou ! hurla-t-il. Dawinno !

— Garde-toi à gauche, Harruel ! cria soudain Salaman.

Il tourna la tête et vit cinq hjjk et un vermilion haut comme une montagne. Il courut sus à l'ennemi en distribuant de grands coups furieux de lance. Salaman avançait avec lui et Konya arrivait à la rescousse.

Harruel éprouva soudain une vive sensation de brûlure sur son bras déjà blessé pendant le dernier combat. Il pivota sur lui-même, vit un hjjk s'apprêter à lui porter un second coup de bec et lui trancha la gorge dans le même mouvement. Puis il reçut un autre coup dans le

dos. Les ennemis étaient partout ; ils semblaient se multiplier comme les mauvaises herbes ! Salaman l'appela et Harruel se tourna vers lui sans cesser de distribuer des coups d'épée et de lance. Rien à faire. Rien à faire. Ils étaient trop nombreux. Le vermilion se dressa sur ses pattes en s'ébrouant. En retombant, il écrasa un hjjk. Harruel éclata de rire sans cesser de frapper tout autour de lui. Il était encore trop tôt pour perdre espoir. Nous les tuerons tous, un par un ! Mais il sentit quelque chose de tranchant lui labourer sauvagement le dos et, presque en même temps, une autre brûlure sur sa cuisse. Il se mit à trembler de saisissement. Il perçut des voix, celles de Salaman, de Konya, de Samnibolon, qui criaient son nom avec insistance. Il vacilla, faillit tomber, reprit son équilibre et fit quelques pas mal assurés. Il porta un grand coup d'épée, mais dans le vide. Il se battrait jusqu'à ce qu'il tombe. Il n'avait plus rien d'autre à faire que se battre. La cité serait sauvée, même si lui ne survivait pas. Il était pardonné, il était racheté. « Dawinno ! » s'écria le roi. « Yissou ! Harruel ! » Il avait le front couvert de sang. Il cessa d'invoquer Yissou et appela Friit, le Guérisseur. Puis Mueri, la Consolatrice. Mais il continuait de frapper de

taille et d'estoc. « Mueri ! » cria-t-il. Puis il répéta encore le nom de la divinité, mais d'une voix plus faible. Ils étaient trop nombreux. C'était le seul problème : ils étaient trop nombreux. Mais les dieux lui avaient pardonné ses péchés.

Jamais Hresh n'avait éprouvé une telle confiance que le soir précédant la bataille, quand il s'était trouvé seul avec Taniane au milieu de la vaste prairie. Il avait sorti le Barak Dayir de sa bourse et Taniane ne perdait pas un seul de ses gestes. Elle avait les yeux brillants de ce mélange de peur et de curiosité qu'elle avait manifesté chaque fois qu'il avait sorti la Pierre des Miracles devant elle. Puis il avait enroulé son organe sensoriel autour du talisman.

— Ne bouge pas pendant que je fais cela, dit Hresh à Taniane.

Il ferma les yeux et projeta son esprit au milieu de l'armée des hjjk. Par tous les dieux, il y en avait des myriades et des myriades ! Il chercha patiemment dans la multitude de leurs esprits secs et déplaisants jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il voulait : un couple qui s'était isolé afin de satisfaire à l'instinct sexuel. Dans ce prodigieux rassemblement d'insectes, il devait

bien y en avoir quelques-uns qui s'y adonnaient. Et Hresh en découvrit en effet un certain nombre.

Il trouva un couple en train de se livrer à une copulation effrénée dans un mélange de becs, de membres, d'abdomens et de thorax agités de mouvements convulsifs. Hresh ne put réprimer un frisson de dégoût. La femelle était plus grosse que le mâle et elle le serrait dans une étreinte d'une stupéfiante violence, comme si elle avait voulu non pas s'accoupler avec lui, mais le dévorer. De petits organes mobiles s'étaient dressés sur le corps du mâle et ils se déplaçaient sur les parties génitales de la femelle avec une étonnante vivacité. C'était un spectacle affreux et tout à fait singulier. Mais en regardant de plus près, Hresh constata que cet accouplement n'était pas si singulier que cela. Les corps, les membres, les organes, tout était certes très différent de ce qu'il connaissait, mais l'impulsion qui les poussait l'un vers l'autre n'était pas si éloignée de ce qui lui rendait Taniane désirable et le rendait désirable à Taniane. Les deux insectes émettaient de puissantes émanations qui ne pouvaient être que celles du désir de leur race. Et d'autres émanations qui exprimaient la satisfaction de ce

désir : l'équivalent de la passion pour les hjjk.

Parfait. C'était exactement ce qu'il avait espéré trouver.

Des deux insectes en train de s'accoupler, Hresh tira l'essence de l'émanation du désir et de l'émanation de la passion et, avec l'aide du Barak Dayir, il les fît pénétrer au plus profond de son âme. Quand il les eut incorporées à son être, elles n'eurent plus rien de singulier. Il les comprit et les respecta. Et, à ce moment-là, Hresh aurait pu être lui-même un hjjk.

Mais il ne conserva pas très longtemps ces essences. Il les projeta au loin en une colonne tourbillonnante qui s'éleva dans le ciel comme une tour gigantesque et qu'il disposa tout autour du tube de métal qu'il avait apporté de Vengiboneeza.

Puis il projeta une seconde fois son esprit dans le camp des envahisseurs et il découvrit un vermilion femelle qui venait d'entrer en chaleur. Adossée à un gros arbre, elle poussait des cris passionnés affreusement déchirants, piétinait furieusement le sol de ses lourdes pattes aux griffes noires et faisait violemment claquer ses grandes oreilles comme des drapeaux dans le vent. Trois ou quatre gigantesques mâles écarlates se bousculaient

nerveusement autour d'elle. Hresh se glissa entre eux et capta l'essence du rut de la femelle. Il l'incorpora également à son être et en augmenta cinquante fois l'intensité. Puis il forma une autre colonne tourbillonnante qu'il projeta loin à l'occident, là où le plateau se transformait en un paysage de gorges et d'éboulis de roches.

— Voilà, dit-il à Taniane. Tout est prêt. J'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire. Le reste est entre les mains des guerriers.

Cela s'était passé quelques heures plus tôt, au cœur de la nuit.

L'aube s'était levée et la bataille avait commencé. Et maintenant, tout était terminé.

Hresh parcourait le champ de bataille. Taniane était à ses côtés, mais il y avait aussi Salaman et Minbain. Ils n'échangeaient pas un seul mot. Un voile de mort et de confusion, accompagné d'un profond silence, s'était abattu sur les abords du cratère et les mots semblaient déplacés.

Les hjjk avaient pris la fuite. Hresh n'aurait su dire combien d'entre eux avaient disparu dans le tube des yeux de saphir, mais il y en avait sans doute eu des milliers, de nombreux milliers. Pris d'une terrifiante frénésie, ils

s'étaient précipités vers l'appareil, bondissant tout autour de lui. Et le tube les avait engloutis avec un appétit insatiable à mesure qu'ils passaient à sa portée. Le reste des insectes, tous ceux qui n'avaient pas été attirés par l'appareil, ou qui s'en étaient écartés avec terreur, s'étaient enfuis aux quatre coins de l'horizon. Le petit nombre qui avaient essayé de se lancer à l'assaut du cratère avaient été exterminés par les guerriers de Taniane ou massacrés par les défenseurs du camp retranchés qui les attendaient derrière leur barricade.

Les vermilions eux aussi avaient pris la fuite. De l'innombrable troupeau d'animaux écarlates, il n'en restait guère plus d'une douzaine, errant de-ci de-là sur le plateau. Parfait. Ils pourraient être rassemblés et domestiqués. Il semblait que tous les mâles sans exception se fussent précipités vers l'ouest, à la recherche de la femelle en rut qu'ils croyaient y trouver. Les femelles, déroutées et peut-être rendues furieuses par cette folle cavalcade, avaient préféré partir de leur côté et retrouver la vie de liberté à laquelle les hjjk les avaient arrachées.

Hresh ne put s'empêcher de sourire. Tout avait si bien marché ! Tout avait fonctionné à merveille !

Et la petite agglomération – la Cité de Yissou puisque tel était le nom qu'ils lui avaient donné – la petite agglomération était encore debout.

Il regarda autour de lui. Haniman était tranquillement adossé à un rocher rose, tamponnant distraitement une coupure qu'il avait au front. Il avait les yeux rougis de fatigue. Il s'était battu comme un beau diable, ce brave Haniman. Hresh ignorait qu'il pût y avoir tant de courage en lui. A quelques mètres de là, Orbin dormait profondément. Il tenait dans son poing serré la patte sectionnée d'un hjjk, un macabre trophée. Konya dormait aussi. Et Staip. La journée avait été extrêmement rude.

Hresh se tourna vers Salaman. Le guerrier placide qu'il n'avait guère fréquenté dans leur enfance paraissait maintenant transformé. La sagesse et la force émanaient de lui. Il semblait avoir acquis une autre dimension, être devenu un géant.

— Seras-tu le nouveau roi ? demanda Hresh. Ou bien choisiras-tu un autre titre ?

— Je serai roi, répondit posément Salaman. Roi d'une tribu dont on peut compter les membres sur les doigts des deux mains. Mais je

serai roi. C'est un nom qui sonne bien et nous respectons les rois dans cette ville. Nous la rebaptiserons Harruel, en l'honneur de mon prédécesseur, mais j'espère que Yissou la gardera sous sa protection.

— Il n'y a pas eu d'autre victime que lui ? demanda Hresh.

— Aucune autre. Il est allé au-devant des hjjk là où ils étaient le plus nombreux et ils sont tombés comme des mouches. Mais il a fini par céder sous le nombre. Nous n'avons rien pu faire pour l'aider. Mais il est mort comme un brave.

— Il voulait mourir, dit Minbain.

— Tu le penses vraiment ? demanda Hresh en se tournant vers sa mère.

— Les dieux ne le laissaient jamais en repos. Il était en proie à des tourments perpétuels.

— Il était radieux au moment de mourir, dit Salaman. J'ai vu son visage. Il semblait éclairé de l'intérieur. Il avait retrouvé la paix.

— Que Mueri protège son âme, murmura Minbain.

— Voulez-vous rester quelque temps avec nous ? demanda Salaman à Hresh en lui montrant la ville.

— Je ne pense pas, dit Hresh. Nous ferons un

grand dîner avec vous ce soir, puis nous reprendrons notre route. Ce lieu est le vôtre. Nous ne devons pas y rester longtemps. Taniane nous guidera vers le sud et nous nous installerons quelque part en attendant que les dieux nous indiquent où nous devrons aller ensuite.

— C'est donc Taniane le nouveau chef, dit Salaman. Elle a enfin réalisé son rêve. Mais de quoi Koshmar est-elle morte ?

— De tristesse, je crois. Et de lassitude. Mais aussi de la conscience qu'elle avait d'avoir accompli sa tâche. Elle a vécu avec noblesse et elle est morte pareillement. Elle nous a guidés du cocon à Vengiboneeza et, de là, elle a organisé notre départ pour notre prochaine destination, comme les dieux l'avaient chargée de le faire. Elle les a bien servis et elle a bien servi la tribu.

— Et Torlyri ? Est-elle morte, elle aussi ?

— Les dieux nous en préservent ! s'écria Hresh. Elle est restée de son plein gré, pour vivre avec les Beng. Elle dit elle-même qu'elle est déjà devenue une Beng. Tu ne me croiras peut-être pas, mais la dernière fois que je l'ai vue, elle portait un casque ! L'amour l'a transformée. Je crois que ses yeux vont devenir

rouges, comme les leurs, ajouta-t-il en éclatant de rire.

— Et toi, Hresh, demanda Minbain en s'approchant de lui, que vas-tu faire ? Si tu as envie de me faire plaisir, tu resteras, toi aussi. Pour vivre avec nous. Veux-tu faire cela ? Nous sommes bien ici.

— Et abandonner ma tribu, mère ?

— Mais non ! Vous pouvez tous rester ! Le Peuple réunifié !

— Non, mère, dit Hresh en secouant la tête. L'unité des deux tribus ne doit pas être rétablie. Vous êtes la tribu d'Harruel maintenant et votre destin vous appartient. J'ignore ce qu'il sera, mais je sais que je vais suivre Taniane et nous marcherons vers le sud. Nous avons beaucoup à faire. Nous avons toute une planète à découvrir et à conquérir. Et j'ai encore beaucoup à apprendre.

— Hresh-le-questionneur !

— Toujours, mère. Toujours.

— Alors, je ne te reverrai plus jamais ?

— Nous avons déjà cru une fois être séparés à jamais et aujourd'hui nous sommes réunis. Je crois que je te reverrai. Ainsi que mon frère Samnibolon. Mais qui peut dire quand cela se produira ? Seuls les dieux le savent.

Hresh s'éloigna. Il désirait être seul pendant quelque temps avant le repas de fête.

Quelle étrange journée, songea-t-il. Mais ne l'ont-elles pas toutes été depuis ce jour si lointain où je m'étais mis en tête de sortir du cocon, où les mangeurs de glace ont commencé de remonter dans les entrailles de la terre et où le Faiseur de Rêves s'est réveillé en criant. Aujourd'hui, Harruel et Koshmar sont morts, Torlyri est devenue une Beng, Taniane est notre nouveau chef et Salaman va devenir roi. Et moi, je suis Hresh-le-questionneur, mais je suis aussi Hresh-qui-a-les-réponses, l'ancien de notre tribu. Je continuerai de marcher, jusqu'au bout de la terre, et Dawinno veillera sur moi.

Le vent qui soufflait sur le plateau apportait une agréable fraîcheur. Il avait l'esprit clair, ouvert, en paix. Tandis qu'il se tenait seul, une vision monta en lui, une vision de la Grande Planète, qui lui venait sans l'aide des appareils qu'il avait apportés de Vengiboneeza. Elle lui vint d'un seul coup, comme par magie. C'était encore une vision des derniers jours de la Grande Planète, avec le ciel noir, les vents violents et la glace qui s'installait sur toute la surface du globe. Mais, cette fois, il n'était pas un observateur, mais un habitant du monde

disparu. Son corps avait la forme de celui des yeux de saphir. Il sentait le poids de sa forte mâchoire, la puissance de ses cuisses et de son énorme queue. Et il savait que c'était le dernier jour de la Grande Planète. Aucun des yeux de saphir n'allait survivre au froid qui arrivait. Les dieux avaient décrété la mort de leur univers.

Et Hresh-Hresh comprit que ce jour était celui de Dawinno le Destructeur cependant que Hresh-yeux de saphir attendait patiemment la mort. Le froid qui commençait à gagner son corps se propagerait en lui jusqu'à ce qu'il ait tué la vie. Oui, le jour de Dawinno. Le dieu qui apportait la mort et le changement, mais aussi le renouveau, la renaissance. Hresh comprenait enfin ce que Noum om Beng avait voulu lui dire. C'eût été un péché contre Dawinno d'essayer d'infléchir la trajectoire des étoiles de mort. Les yeux de saphir l'avaient compris. Ils respectaient la volonté des dieux. Ils n'avaient rien fait pour sauver leur race, car ils savaient que tous les cycles doivent achever leurs cours et qu'il leur fallait disparaître de la surface de la planète pour faire de la place à ceux qui viendraient ensuite.

Oui, bien sûr, songea Hresh. J'aurais dû comprendre cela sans avoir besoin des gifles de

Noum om Beng. J'ai assurément l'esprit très vif, mais il arrive aussi qu'il soit très lent. S'il avait vécu plus longtemps, Thaggoran aurait pu m'expliquer tout cela. Mais Dawinno a aussi rappelé Thaggoran à lui. Et il m'a fallu apprendre tout cela tout seul.

Il sourit. Une autre vision était en train de prendre forme dans son âme ; celle d'une ville éblouissante sur une colline lointaine, rayonnant de toutes les couleurs de la création, baignant dans une lumière si radieuse que l'âme en était transportée. Ce n'était pas une ville de la Grande Planète, mais une ville toute nouvelle, une ville du monde à venir, ce monde auquel il contribuerait à donner naissance. Une musique grave commença à monter de la terre et l'enveloppa. Et il eut le sentiment que Taniane se tenait à ses côtés.

— Regarde là-bas, dit-il. Vois-tu cette grande cité ?

— C'est une cité des yeux de saphir ?

— Non, c'est une cité humaine. La cité que nous allons bâtir, pour prouver que, nous aussi, nous sommes humains.

— Oui, dit Taniane en acquiesçant de la tête. Nous sommes les humains d'aujourd'hui.

— Nous le serons, dit Hresh.

Il pensa à la sphère dorée contenant le vif-argent et aux machines qu'elle commandait. Des miracles, oui. Mais pas *nos* miracles, songea-t-il. Nous nous en servirons pour forger notre propre miracle. Pour nous, le Départ sera sans fin. Maintenant commence notre tâche, la lutte pour s'imposer, la maîtrise des techniques anciennes et des nouvelles, l'ascension continue. Il ouvrirait la voie et il dirait aux autres : « Suivez-moi ! » Et ils le suivraient.

Hresh se tourna vers le sud. Sur le versant d'une colline proche, il distingua un mouvement. Il vit quelque chose d'énorme sortir de la terre. On eût presque dit un mangeur de glace émergeant des profondeurs du sol. Était-ce possible ? Un mangeur de glace ? Mais oui, c'était bien un mangeur de glace. Peut-être l'un des derniers à avoir appris que le Printemps Nouveau était réellement arrivé. La monstrueuse créature défonçait la surface du sol, repoussant autour d'elle les arbres, la terre et d'énormes rochers qui se trouvaient sur son passage. Hresh distinguait sa tête dépourvue d'yeux et les soies noires de son corps. Il était maintenant sorti tout entier, pantelant sous le soleil, déjà moribond. Hresh ne le quittait pas des yeux et il vit le corps

gigantesque de la créature souterraine s'ouvrir en deux et de petits animaux – à cette distance, ils semblaient tout petits – en sortir par dizaines, par centaines, de petits animaux chatoyants qui se tortillaient vigoureusement, une armée de petits serpents issus de la chair de l'énorme habitant de l'ancien monde. Ses petits. Ils n'avaient pas la laideur de l'adulte colossal, mais étaient d'une étrange et délicate beauté. De merveilleuses petites créatures à la peau bleutée, d'un vert luisant ou d'un noir velouté, laissant derrière elles une trace argentée. Se lançant dans la lumière du soleil pour saisir la vie qui leur était offerte, la vie qui marquait la fin de l'hiver. Oui, le renouveau et la renaissance. Partout, le renouveau et la renaissance.

Ainsi, d'une certaine manière, les mangeurs de glace eux-mêmes allaient survivre dans le monde nouveau. La prophétie affirmait qu'ils devaient mourir quand viendrait la fin du Long Hiver, mais la prophétie était erronée. Ils n'allaient pas mourir ; ils seraient simplement transformés. De la pourriture de l'hiver pouvaient naître la vie nouvelle et la beauté. Hresh leur offrit la bénédiction de Dawinno.

Comme il aurait aimé raconter cela à

Thaggoran !

Il prit en riant l'amulette de Thaggoran dans sa main.

— Oh ! Thaggoran ! Thaggoran ! Si je commençais à te raconter tout ce que j'ai appris depuis la nuit où les rats-loups nous ont attaqués, il me faudrait autant d'années pour le faire qu'il m'en a fallu pour le vivre !

Il avait parlé à voix haute et poursuivit pareillement.

— Tu vois ce que deviennent les mangeurs de glace ? Et la Grande Planète… Je l'ai vue, Thaggoran, et je sais pourquoi elle a paisiblement accepté la mort. Et les Beng… Laisse-moi te parler des Beng, Thaggoran, et de Vengiboneeza et puis…

Il serra un peu plus fort l'amulette.

— Tu vois, Thaggoran, je ne me suis pas trop mal débrouillé ! J'ai quand même appris un certain nombre de choses ! Et un jour, je te le promets, je te raconterai tout ! Un jour, oui, mais pas tout de suite. D'accord, Thaggoran ? Nous discuterons tranquillement ensemble, comme nous le faisions au bon vieux temps. Mais pas tout de suite !

Hresh fit demi-tour et repartit vers la Cité de Yissou. L'heure de la fête approchait. Il aurait

Taniane à sa droite et Minbain à sa gauche et, si la tribu a Harruel avait du vin, il en boirait jusqu'à plus soif, et il continuerait de boire, car c'était une nuit de fête comme on en avait rarement vu. Assurément. Il pressa le pas, puis il se mit à trottiner et enfin à courir.

Derrière lui, dix mille milliers de mangeurs de glace nouveau-nés, étincelants de vie, célébraient leur naissance dans le Printemps Nouveau de la planète.

FIN